UNIVERSITE GALATASARAY
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT DE RELATIONS INTERNATIONALES

DEBATS THEORIQUES PARTANT DE L'HISTORIOGRAPHIE SUR LE SYSTEME INTERNATIONAL APRES LA GUERRE FROIDE : HUNTINGTON, FUKUYAMA, WALLERSTEIN

THESE DE DOCTORAT

Bilgehan EMEKLİER

Directeur de Recherche: Prof. Dr. Erhan BÜYÜKAKINCI

AOUT 2014

UNIVERSITE GALATASARAY
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT DE RELATIONS INTERNATIONALES

DEBATS THEORIQUES PARTANT DE L'HISTORIOGRAPHIE SUR LE SYSTEME INTERNATIONAL APRES LA GUERRE FROIDE : HUNTINGTON, FUKUYAMA, WALLERSTEIN

THESE DE DOCTORAT

Bilgehan EMEKLİER

Directeur de Recherche: Prof. Dr. Erhan BÜYÜKAKINCI

AOUT 2014

AVANT-PROPOS

Cette thèse pour laquelle il m'a fallu 4 ans d'étude n'est pas le résultat du travail de son auteur mais elle est l'aboutissement d'un travail collectif. Ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'intervention d'un grand nombre de personnes. Je remercie tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à la réussite de ce travail et qui n'ont pas pu être cités ici. En premier lieu, j'adresse mes remerciements au Prof. Dr. Füsun Türkmen et Doç. Dr. Emel Parlar Dal, qui ont accepté d'être dans le jury de thèse en consacrant leur temps précieux. Je remercie aussi Prof. Dr. Ali Ergur et Doç. Dr. Selcan Serdaroğlu qui m'ont guidé dans mon travail par leurs suggestions et critiques qu'ils ont apporté à l'élaboration de cette thèse.

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance Prof. Dr. Erhan Büyükakıncı, qui, en tant que mon directeur de mémoire, s'est toujours montré à l'écoute et très disponible tout au long de la réalisation de ce mémoire, ainsi pour l'inspiration, l'aide et le temps qu'il a consacré à ma recherche et sans qui ce travail n'aurait pas pu être mené au bon port. Ce mémoire est donc aussi son œuvre.

En outre, mes vifs remerciements vont également à Damla Kellecioğlu pour l'aide qu'elle a apporté à ma recherche en acceptant de réviser mon travail en corrigeant les erreurs mot par mot. Merci également à Benjamin Lassalle qui a bien voulu lire ce mémoire et me faire bénéficier de ses remarques précieux. Je remercie tous mes ami(e)s Dr. Eylem Özkaya Lassalle, Dr. Volkan Kalender, Billur Sökmen, Tülay Zorlu, Alp Yüce Kavas, Mustafa Özkösemen, Duygu Güner, Vahit Akgün, Serhat Demir, Murat Durmaz et Nuri Ergül qui m'a encouragé au cours de la réalisation de ce mémoire par leur sincère amitié et confiance. D'autre part, j'adresse mes sincères remerciements à Yard. Doç. Dr. Hakan Arıdemir et son épouse Doç. Dr. Arzu Genç Arıdemir qui m'ont guidé non seulement pour la réalisation de ce mémoire mais aussi qui m'ont orienté, aidé, conseillé depuis mes études de premier cycle. Sans oublier, je veux adresser mes remerciements à ses employés et à la bibliothèque ISAM où j'ai écrit ma thèse pendant toute la durée de travail.

J'adresse enfin une pensée spéciale à mes grands parents Türkan Emeklier, Suzan Tanış, Kemal Emeklier ve Şükrü Tanış au près de qui j'ai appris le sacrifice, la générosité qui m'a aidé et encouragé. Dernièrement, Je remercie ma famille, mon père Kenan Emeklier, ma mère Güldem Emeklier, ma copine Nihal Ergül, qui ont toujours été la pour moi avec leur soutien inconditionnel et leur encouragement que j'ai pu surmonter les obstacles. Je dédie cette thèse à ma famille m'a répété sans cesse que tant qu'il y a la vie, il y a toujours l'espoir.

TABLES DES MATIERES

AVANT-PROPOS ..... **ii**
TABLES DES MATIERES ..... **iii**
ABREVIATIONS ..... **v**
LISTE DE FIGURE ..... **vi**
LISTE DE TABLEAU ..... **vii**
RESUME ..... **viii**
ABSTRACT ..... **xiv**
ÖZET ..... **xx**
INTRODUCTION **1**

PREMIERE PARTIE: LE CADRE CONCEPTUEL ET THEORIQUE **8**

Chapitre I : Un aperçu conceptuel du système international 9
Section I : La notion de système en sciences sociales 10
Section II : La notion de système dans les Relations internationales 22

Chapitre II : Les débats de paradigmes concernant le système international 36
Section I : La conception de système international du paradigme réaliste : le système anarchique 37
Section II : La perception de système international du paradigme libéral : le système d'interdépendance 55
Section III : L'approche de système international du paradigme marxiste : le système de dépendance 65

DEUXIEME PARTIE : L'ARRIERE-PLAN PHILOSOPHIQUE ET HISTORIQUE : L'HISTORIOGRAPHIE ET LA PERSPECTIVE HISTORICISTE DU SYSTEME INTERNATIONAL **78**

Chapitre I : L'instrumentalisation de l'histoire pour la lecture du système : les traditions d'historiographie 79
Section I : L'historiographie cyclique : la récurrence de l'histoire 81
Section II : La philosophie de l'histoire linéaire : l'histoire du progrès 89

Section III : La philosophie d'histoire dialectique : l'interaction des contraires, mais avec le progrès 105

Chapitre II : Le rôle méthodologique de l'historiographie pour les lectures du système international 122

Section I : L'utilisation méthodologique de l'histoire pour la conception du système international de la théorie réaliste : la cyclicité 124

Section II : L'instrumentalisation de l'histoire du point de vue du système international de la théorie libérale : la perspective progressiste 146

Section III : L'historiographie dans l'approche du système international du paradigme marxiste : la perspective marxiste-dialectique 159

TROISIEME PARTIE : LE CAS D'APPLICATION : LA LECTURE DU SYSTEME DE L'APRES-GUERRE FROIDE D'APRES HUNTINGTON, FUKUYAMA ET WALLERSTEIN 173

Chapitre I : Les débats du paradigme des trois théoriciens sur le système international après la Guerre Froide : la problématique de conceptualisation de système et la dimension actorelle-sectorielle 174

Section I : La nouvelle interprétation du système international : « civilisations et identité » 174

Section II : La transformation au sein du système international : « l'ordre démocratique et libéral » 192

Section III : La continuité, la fracture et la rupture au sein du système-monde capitaliste : « l'inégalité et la division axiale du monde entre Nord et Sud» ... 211

Chapitre II : Ruptures et continuités dans la réflexion autour de l'eurocentrisme : la dissolution et la configuration épistémologiques dans le contexte de l'après-Guerre Froide 231

Section I : L'histoire cyclique du système international anarchique/conflictuel récurant entre « l'Occident et le reste » 232

Section II : L'histoire progressiste du système d'Etats-nations westphalien : la victoire des valeurs libérales occidentales et la fin de l'histoire 260

Section III : L'histoire dialectique du système-monde moderne : le néo-impérialisme et les nouvelles dimensions du matérialisme dans les relations asymétriques entre « centre-périphérie » 292

CONCLUSION 325

BIBLIOGRAPHIE 339

BIOGRAPHIE 372

ABREVIATIONS

AELE : Association européenne de libre-échange
ALENA : Accord de libre-échange nord-américain
ANSEA : L'Association des Nations du Sud-Est Asiatique
CECA : Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier
CEPAL : La Commission des Nations-Unies pour l'Amérique Latin
FMI : Fonds Monétaire International
ONU : Organisation des Nations Unis
OPEP : Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole
OTAN : Organisation du Traité de l'Atlantique Nord
SDN : Société des Nations
UE : Union Européenne
URSS : Union des Républiques Soviétiques Socialistes

LISTE DE FIGURE

Numéro de Page

Figure 1.1. : L'analyse systémique de Parsons du point de vue interdisciplinaire ……15
Figure 1.2. : La typologie de système d'après Luhmann….....18
Figure 1.3. : Le fonctionnement de la boîte noire.....20
Figure 1.4. : L'ensemble de l'environnement d'un système politique chez Easton...21
Figure 1.5. : L'antagonisme dans l'équilibre des puissances…….…….42
Figure 1.6. : La multiplicité dans l'équilibre des puissances……..43
Figure 1.7. : La perception de système international des théories réductionniste.….45
Figure 1.8. : La perception de système international des théories systémique.……..46
Figure 1.9. : Le diagramme de changement de politique international…..……51
Figure 1.10. : L'interaction Etat-centrique - l'interaction transgouvernementale et la politique interétatique…….....58
Figure 1.11. : La structure de l'impérialisme chez Galtung……...……69
Figure 1.12. : Les classes dans les zones du système…….……75
Figure 1.13. : Les particularités des zones du système……...…76
Figure 2.1. : La conception d'histoire cyclique……..……82
Figure 2.2. : Cycle de vie typique des hautes cultures……85
Figure 2.3. : La conception linéaire de l'histoire……90
Figure 2.4. : La conception du temps par le judaïsme……92
Figure 2.5. : La conception du temps par le christianisme…….93
Figure 2.6. : La conception d'histoire dialectique……106
Figure 2.7. : La hiérarchie dans le système international…….……134
Figure 2.8. : L'ascension et la descente d'une puissance relative……140
Figure 2.9. : Les cycles des puissances relatives dans l'histoire……...…141
Figure 3.1. : La politique globale des civilisations……..……183
Figure 3.2. : L'Occident et le reste du monde (1920)…….……..235
Figure 3.3. : Le monde de la Guerre Froide (1960)…….…….235
Figure 3.4. : Le monde à l'époque du choc des civilisations (après 1990)…...……237
Figure 3.5. : Civilisation de l'hémisphère occidental……..…….239
Figure 3.6. : La carte des frontières orientales de la civilisation occidentale (la ligne de démarcation parmi les civilisations)…….……248
Figure 3.7. : Le cycle de Kondratieff……..……..296
Figure 3.8. : Le cycle d'hégémonie……..……296
Figure 3.9. : Le processus de bifurcation d'un système……...….300

LISTE DE TABLEAU

Numéro de Page

Tableau 1.1. : Le changement de paradigme dans l'approche de système……16
Tableau 1.2. : Les niveaux et les unités d'analyse…….33
Tableau 1.3. : L'approche systémique du réalisme……..……..……55
Tableau 1.4. : L'approche systémique du libéralisme……..……..65
Tableau 1.5. : L'approche systémique du marxisme……..77
Tableau 2.1. : Les quatre modes de production dans l'histoire……..……..…119
Tableau 2.2. : Grandes puissances entre 1700-1979 chez Waltz……..……131
Tableau 2.3. : Longs cycles dans la politique globale (mode systémique)..……138

RESUME

Après la chute du mur de Berlin en 1989 et l'effondrement de l'Union Soviétique lors des deux années suivantes, une transition du système bipolaire statique étranglé entre les Blocs Occident-Orient vers le système dynamique de la nouvelle conjoncture internationale se déclencha. Le processus du changement-de la transformation observé du système international à la suite de la Guerre Froide ne causa pas seulement des modifications en termes de la politique étrangère, de sécurité et de conduites stratégiques et socioéconomiques chez les Etats-nations, mais aussi ouvrit le chemin de la reconfiguration des thèses et arguments principaux au sein de la discipline des relations internationales par leurs questionnements théoriques. Les années 1990 témoignèrent de l'ascension des institutions internationales, des organisations non-gouvernementales, des médias, des lobbies, des organisations terroristes et d'autres acteurs non-étatiques tels que la société et l'individu. D'autre part, les sujets comme les questions socioéconomiques et socioculturelles, les conflits interethniques et interreligieux, les identités, la migration, les questions hors-frontières et démographiques, la prolifération des armes nucléaires et le changement climatiques gagnèrent de l'importance. La diversité en termes de désignation des acteurs et des secteurs dans les relations internationales encouragea les critiques face aux thèses réalistes classiques qui préféraient la proéminence de l'Etat en termes d'acteur et les domaines politico-militaires (la politique étrangère, la sécurité militaire-nationale et la stratégie) en termes de secteur au sein de la discipline. Durant ce processus du questionnement et d'autocritique les versions « néo » de certaines théories des relations internationales comme le réalisme, le marxisme et le libéralisme trouvèrent la chance de se montrer.

Le processus de la transformation observé dans le domaine épistémologique signifie un développement théorique apparu pendant la période d'après Guerre Froide et accompagne la diversité et le changement aux niveaux des acteurs et des secteurs. Les principes « la prévoyance/la supposition » et « la calculabilité » du positivisme, projetés sur la distinction « valeur-phénomène » constituant l'une des projections les plus concrètes en termes de séparation « Occident-Orient » de la Guerre Froide, furent la cible des critiques exprimées par l'épistémologie post-positiviste et postmoderniste qui renonçait à la séparation « valeur-phénomène » et se basait sur la réflexion multidimensionnelle à défaut de l'unidimensionnalité. Dans ce nouveau processus de la non-prévoyance, de l'obscurité et de l'indétermination, la focalisation sur les recherches de critiques et la théorie du postmodernisme pourraient bien être commentées comme la projection d'un milieu de l'indétermination et/ou de l'ambigüité prenant en considération la multidimensionnalité qui prend la place de l'unidimensionnalité, la rentrée des acteurs étatiques et non-étatiques, l'observation coordonnée entre les sujets militaro-stratégiques et ceux socioéconomiques et géoculturels ainsi que l'exécution simultanée de la coopération et du conflit. Donc durant cette nouvelle période les acteurs ne réagissent plus à partir d'un modèle clair comme entre les années 1945-1990 mais se confrontent à une diversité à travers la probabilité de ses actions et stratégies. Cependant il serait convenable de rappeler la conjoncture de la Guerre

Froide où la formulation de la flexibilité dans les conduites des acteurs des deux blocs était en fait désignée à l'initiative des leaders de chaque bloc et à la lumière des politiques communes indicatives pour chaque membre de ces blocs et de plus que les manœuvres de ces acteurs étaient formés sur l'axe d'alignement (devenant membre d'un bloc) et de la stratégie de « neutralité/non-alignement ». Ceci donna au système bipolaire de la Guerre Froide un caractère symétrique partant de plusieurs perspectives incluant la perception « sécurité-menace ». D'autre part les développements du processus post 11 Septembre suffisent à démontrer clairement l'aspect obscur et asymétrique du nouveau système mondial.

La période d'après Guerre Froide témoigne encore de l'ascension de la richesse philosophique, conceptuelle et théorique et de l'émergence des diversités réflectives. Certes, la transformation/la modification de la praxis observé dans le processus de transition résumé au dessus mène les gens à réfléchir et questionner enrichissant ainsi les débats théoriques et idéocratiques. Dans ce cadre plusieurs penseurs attachés aux relations internationales exposèrent leurs prévisions sur la structure et la transformation du système international d'après Guerre Froide et les paramètres de secteurs et d'acteurs et conceptualisèrent ce nouveau système dans le but de donner un sens au processus de transition. Parmi ces savants deux noms prirent une grande place : Samuel Huntington avec son article « Le Choc de Civilisations » et Francis Fukuyama avec sa thèse de la « Fin de l'Histoire ». Ces deux articles pourraient bien être considérés comme les plus provocateurs, les plus ouverts et occupent des débats intellectuels et universitaires. Même si le système d'analyse conceptualisé en termes de « chute du libéralisme/purgatoire/âge de transition » par Wallerstein ne mit pas fin à la popularité des thèses de Huntington et de Fukuyama, il contribua à la littérature d'après Guerre Froide grâce à son approche distinctive et sa prévision d'un futur dans la perspective de « l'Analyse du Système-Monde » ornée d'une richesse historique/théorique profonde.

Dans ce cadre le sujet de ce travail consiste dans l'observation des approches théoriques chez Wallerstein, Huntington et Fukuyama sur le système international d'après Guerre Froide. Les trois choisirent comme point du départ « l'Histoire » pour essayer de commenter le nouveau système international dans leurs thèses issues des années 1990 et ainsi construire l'intégrité entre « le passé/l'Histoire » et « le futur/le nouveau système international ». Considérant l'Histoire comme le meilleur laboratoire, ces théoriciens attribuèrent naturellement leurs projections sur le nouveau système international au passé/à l'Histoire. De plus, en raison de la nécessité d'une vision intégrée pour l'analyse du système et de l'étude de la « perpétuité », des « fractures » et des « ruptures », il faut profiter des événements et des phénomènes historiques en y ajoutant l'Histoire comme discipline. De cette perspective, il ne serait pas erroné d'exprimer que chaque analyse et projection historique voudrait dire une lecture et un commentaire de l'Histoire. Il ne faut pas oublier les dimensions de « fiction » et de « construction » pour chaque analyse systémique prenant en considération la conjoncture, les écoles théoriques de la discipline, le paradigme souverain ou au contraire critique/de nouvelle version dans la littérature qui affectent incontestablement le chercheur et même l'interprétation des événements, des phénomènes historiques et des exemples empiriques suivant sa vision mondial et ses arguments personnels en termes de réinterprétation de l'Histoire installée sur les briques du subjectivisme. Par exemple, Huntington, Fukuyama et Wallerstein n'ont pas renoncé à leurs écoles théoriques identitaires sur lesquelles ils ont appuyé leurs arguments au cours de la rédaction historique. Dans ce contexte, la rédaction historique réaliste/néo réaliste est devenue le point de départ

pour Huntington, comme libérale/néo libérale pour Fukuyama et marxiste/néo-marxiste pour Wallerstein.

Cette thèse planifie l'exposition méthodologique de l'histoire philosophique chez Huntington, Fukuyama et Wallerstein à propos de leurs constructions systémiques. La manière de traiter l'analyse et la projection systémique suivant à la fois la rédaction historique et les perspectives d'acteurs et de secteurs en y ajoutant les similarités et les divergences constitues la problématique de cette thèse. Nous avons décidé de séparer la dimension « acteur-secteur » de celle de la rédaction historique pour faciliter la méthodologie du travail dans l'observation des analyses systémiques de ces trois chercheurs et de leurs prédécesseurs. La première partie constituera d'abord l'analyse de l'ontologie conceptuelle du système dans le cadre des Relations internationales et des sciences sociales et puis nous nous focaliserons sur les définitions du système international chez les théoriciens prédécesseurs réaliste/néoréaliste, libéral/néolibéral et marxiste/néo-marxiste de ces trois savants aux niveaux des acteurs, des secteurs et des phénomènes (conflit-coopération) nous penchant de cette manière sur les débats de paradigmes systémiques dans la littérature. La première sous-partie de la deuxième partie traitera des traditions de la rédaction historique chez ces trois théoriciens dans le cadre de leurs prédécesseurs idéocratiques/philosophiques afin de démontrer l'interposition de l'Histoire dans l'analyse du système international. Dans la deuxième sous-partie de cette partie nous étudierons la manière d'adapter la philosophie historique face aux analyses du système dans le réalisme/néoréalisme, le libéralisme/néolibéralisme et le marxisme/néo-marxisme. Dans la troisième partie, le type de conceptualisation et de construction du système international dans la période d'après Guerre Froide chez les trois théoriciens cibles de cette thèse sera initialement examiné aux niveaux des acteurs et des secteurs en tenant compte de leurs prédécesseurs philosophiques et théoriques. La deuxième sous-partie de la partie finale se basera sur la fiction des projections du système chez Fukuyama, Huntington et Wallerstein en termes d'approche face à la philosophie historique. En bref, la première partie constituera le cadre conceptuel et théorique, la deuxième la dimension philosophique, historique et méthodologique et la dernière le champ de la praxis. En outre suivant le plan de la thèse, il est aisé de constater la méthodologie déductive. Nous préférons cette méthodologie dont le but est de faire gagner un sens à la perpétuité, aux fractures et aux ruptures de Huntington, Fukuyama et Wallerstein avec leurs prédécesseurs dans les cadres théoriques et conceptuels (niveau d'acteur et de secteur) mais aussi historiques, philosophiques et méthodologiques (rédaction historique).

Même s'il s'approcha de la théorie constructiviste (Alexandre Wendt et Nicholas Onuf) avec son étude des identités et/ou des civilisations comme des acteurs principaux, Huntington resta au final à la frontière du néoréalisme avec son étude des civilisations via les Etats-nations. De plus, il entretint la tradition réaliste/néoréaliste déjà exprimée par des savants comme Thucydide, Hobbes, Machiavel, Carr, Niebuhr, Morgenthau, Waltz, Mearsheimer, Buzan et Gilpin avec son analyse du système international dans le cadre du conflit, des luttes de pouvoir et de la tension. Il se focalisa sur des sujets politiques et militaires comme les penseurs Thucydide, Hobbes, Machiavel, Carr, Niebuhr et Morgenthau formant les puissances nationales des Etats sur cet axe de paramètres bien qu'il articula les facteurs économiques à son analyse comme Waltz, Gilpin et Modelski. D'autre part, il appuya son analyse systémique et sa prévision de la rédaction historique cyclique avec les modèles de ses prédécesseurs réalistes/néoréalistes tel que « l'équilibre de puissance » (Kaplan, Morgenthau, Waltz), « le transfert de puissance » (A. F. K.

Organski), « le cycle de puissance » (Charles Doran), « l'ascension et le déclin de grandes puissances » (Paul Kennedy) et « le cycle hégémonique » (Gilpin, Modelski). En outre grâce à son articulation des civilisations et/ou des identités exprimées dans le cadre religieux et culturel au modèle du cycle de puissance/équilibre de puissance il fournit la continuité philosophique et méthodologique avec des historiens/des philosophes de l'Histoire comme Giambattista Vico, Oswald Spengler et Arnold Toynbee qui étudièrent le cycle historique en termes d'ascension et de déclin des civilisations.

Fukuyama, de son côté, traite l'Etat comme l'acteur principal bien qu'il accorde une importance évidente aux acteurs non-étatiques tels que la société et les institutions internationales dans sa thèse de « La Fin de l'Histoire ». Même s'il ne renonce pas aux concepts du conflit et de la guerre dans ses analyses, il suppose la coexistence pacifique, coopérative et conciliée des valeurs libérales démocratiques et capitalistes imprégnées par les sociétés et les Etats occidentaux au temps actuel. Suivant cette perspectif il n'est pas erroné d'exprimer cette thèse de Fukuyama comme le dérivé de la théorie de la paix démocratique exprimée par Kant et Michael Doyle qui plaide pour la non belligérance des pays libéraux démocratiques entre eux mais au contraire la belligérance des pays autoritaires et aussi des théories fonctionnalistes remarquées chez Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas, Moravcsik qui tendent à accorder la priorité à l'harmonie et à la coopération par l'intégration et l'institutionnalisation. En outre il se penche sur des sujets et des questions comme l'économie, la biotechnologie, la migration, la construction d'Etat dans le cadre du nouvel ordre mondial et la restructuration des organisations internationales s'éloignant ainsi des sujets politico-militaires et diversifiant les niveaux d'acteurs similairement aux approches théoriques des transnationalistes de Nye, Keohane et Rosenau. D'autre part, il représente l'un des exemples les plus tranchants et finaux de la rédaction historique linéaire/progressiste s'appuyant sur la pensée que les démocraties libérales en termes de sociétés et d'Etats établissent la fin de l'Histoire. La thèse de la fin de l'Histoire porte une continuité philosophique avec des penseurs progressistes qui ont considéré leur âge comme le degré final comme Voltaire, Turgot, Condorcet, Comte, Weber, Montesquieu, Kant convenablement à la rédaction historique linéaire et d'autres qui possèdent un optimisme de l'Age des Lumières comme Grotius, Locke, Wilson, Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas qui plaidaient pour les valeurs universelles humanitaires en termes de paix perpétuelle, de droit international, d'harmonie et de solidarité.

Quant à Wallerstein, il se focalise encore sur l'Etat en tenant compte des acteurs non étatiques comme la classe (bourgeoisie/prolétariat) et la société (septentrionale/méridionale) dans son analyse du système d'après Guerre Froide qu'il conceptualise comme « le déclin du libéralisme/le purgatoire ». Selon lui, malgré les périodes de paix et de stabilité transitoires le phénomène essentiel (période des hégémons) du système international est formé par des conflits et des paradoxes économiques entre le Centre (le Nord) et la Périphérie (le Sud). Il ne renonce pas à la dimension politico-militaire des luttes et des conflits citant l'une des variables principales du cycle hégémonique comme les « guerres des hégémons » émergés entre les Etats puissants du Centre au processus historique. Dans le champ sectoriel, il traite de la migration, de l'injustice de la distribution des revenus, des questions démographiques, de la lutte des classes, de la géopolitique, de la géoculture, etc. Ceci est similaire aux approches basées sur l'économie des marxistes orthodoxes comme Lénine, Boukharine, Kautsky, Luxembourg héritées des idées de Marx et d'Engels. Dans cette perspective, la lutte des classes installée sur la dichotomie bourgeoisie-

prolétariat exprimée par Marx se transforme en conflit entre le Nord et le Sud chez Wallerstein. Malgré certaines différenciations et nuances il appuie le système international d'après Guerre-Froide sur le matérialisme dialectique dans le cadre économique comme les néo-marxistes Sweezy, Baran, Frank, Amin, Arrighi, Chase-Dunn. Alors il se sépare de la rédaction historique du caractère idéaliste dialectique hégélienne en faveur de la rédaction profane focalisée sur les analyses à bases économiques observées chez Marx et Engels.

En bref, nous pouvons résumer les similarités et les divergences entre Huntington, Fukuyama et Wallerstein telles que:

i- Le niveau et l'unité d'analyse est désigné comme le système international dans les thèses « Le Choc des Civilisations », « La Fin de l'Histoire », « Le Déclin du libéralisme/La Période de Transition ».

ii- L'état-centrisme se positionne au premier plan des trois thèses bien qu'elles prennent en considération les acteurs non-étatiques.

iii- Malgré les contributions d'autres secteurs à leurs analyses liées à des sujets divers qui ont émergé suite à la Guerre Froide, Huntington se focalisa sur la politique de puissance installée sur l'axe des variables politiques, militaires et démographiques tenant compte de l'économie. Fukuyama accorda la priorité à la puissance politique basée sur les valeurs démocratiques, libérales et capitalistiques laissant l'économie au deuxième plan. Wallerstein se basa sur l'économie définissant la puissance politique-hégémonique.

iv- Huntington se pencha sur le conflit et la lutte de puissance tandis que Fukuyama mis au premier plan la paix, la coopération et la conciliation et Wallerstein le conflit comme Huntington.

v- Malgré leur choix de se départir de l'Histoire méthodologiquement au cours de leurs interprétations et projections du système international, Huntington préféra la rédaction historique cyclique contrairement à Fukuyama (linéaire/progressiste) et à Wallerstein (dialectique matérialiste).

vi- Huntington commenta l'Histoire dans le cadre du modèle de « l'équilibre de puissance » et/ou « le cycle de puissance » sous forme de cycle continu. Fukuyama à son tour l'analysa en termes de processus avancé interruptible sous forme d'une ligne plate reflétant tous les paramètres de la rédaction historique portant la caractéristique progressiste, téléologique, eschatologique et théologique de la pensée judéo-chrétienne en arrière-plan. Wallerstein l'observa comme un processus évolué sous forme dialectique: thèse-antithèse-synthèse.

vii- Tous les trois effectuèrent une rédaction historique occident-centrique et/ou euro-centrique similaire au cas de leurs prédécesseurs philosophiques et théoriques en dépit des différenciations méthodologiques.

viii- Donc tous les trois répétèrent ou reconstruisirent le paradigme occident-centrique par l'élaboration de la continuité avec les philosophes/penseurs précédents y compris ceux de l'Age des Lumières démontrant clairement la similarité réflective.

Pour résumer, nous pouvons affirmer que l'analyse du système international chez Huntington, Fukuyama et Wallerstein gagne un aspect complémentaire et non contrarié malgré trois plans théoriques et méthodologies différents pour la rédaction historique. Ce cas pourrait bien être lié à la relation, la coordination et l'harmonie entre l'Etat et l'Académie aux Etats-Unis et à l'entrelacement et l'interaction de la théorie avec la praxis ainsi, dans ce contexte, il pourrait être commenté comme la

productivité pratique de la politique étrangère américaine et théorique des milieux universitaires de manière harmonisée et pragmatique. Autrement dit, le mécanisme de la décision américaine représente l'un de trois « livres de théorie » (ces trois traditions sont encore enrichies par leurs dérivés) gardé dans « la bibliothèque » suivant les modifications des circonstances et conjonctures internationales pour « le lecteur ». Par exemple, les décideurs américains profitèrent du système de réflexion des théories libérales et marxiste au plan pratique bien que le réalisme était le paradigme dominant pendant la Guerre Froide. Cette diversité et richesse intellectuelle/universitaire constitue l'une des causes de la fin de la Guerre Froide en faveur des Etats-Unis. La raison est que durant la Guerre Froide, les milieux universitaires de l'Union Soviétique étaient dépourvus de la liberté d'opinion et d'expression et les décideurs soviétiques étaient limités à des perspectives théoriques unidimensionnelles et statiques (théories géopolitiques surtout terrestres) alors que les Américains profitaient d'un cadre théorique plus riche et dynamique (le réalisme, le libéralisme et le marxisme avec leurs sous-fractures) grâce à la liberté relative accordée aux milieux universitaires. Nous pouvons affirmer que cette stratégie américaine continue même après la Guerre Froide par l'intermédiaire des modèles théoriques renouvelés avec leurs versions « néo ». A fin d'évaluer ce constat, il serait justifiable d'affirmer que la thèse du « Choc des Civilisations » d'Huntington portant l'aspect conflictuel et pessimiste, celle nommée « la fin de l'Histoire » par Fukuyama avec un optimisme remarquable attaché aux valeurs libérales et démocratiques mettant un point final à l'évolution historique et enfin celle de Wallerstein portant le nom « le déclin du libéralisme/la période de transition » qui se positionne entre l'optimisme de Fukuyama et le pessimisme d'Huntington essayant de commenter la projection du système international sont les produits d'un éclectisme pragmatique de la politique étrangère américaine des milieux universitaires aux Etats-Unis.

ABSTRACT

With the collapse of the Berlin Wall in 1989 and the dissolution of the Soviet Union in 1991, the static bipolar structure of the Cold War era, stuck between the East and West blocks, has been replaced by the dynamic structure of the post-Cold War era. The process of transformation and dynamism in the international system in the post-Cold War era not only forced the nation states -the main actors of the system- to review and change their positions in foreign affairs, security, strategy and socio-economic decisions, but also led the academia to question and renew its main arguments in the area of International Relations Theory. In the post-1990 era, the emergence of non-state actors such as international institutions, NGOs, media, lobbies, terrorist organizations, society and the individual is followed by the rising importance of issues like socio-economic and socio-cultural problems, ethno-religious conflicts, identity politics, migration and cross-border issues, demographic problems, nuclear armament and climate change. This diversity of agents and domains/issues has opened the arguments of classical realism, the major International relations theory of the Cold War era, which assume the main agent to be the nation-states and main domain to be the political-military realm (foreign affairs, national security and military strategy) to debate. Among with the dominant paradigm of realism, this process of criticism and self-criticism has led to the emergence of "neo" versions of liberal and Marxist theories as well, which have been the secondary/alternative paradigms of the Cold War era.

Besides this change and diversity regarding the actors and domains in practice and theory, another development observed in the post-Cold War era has been the transformation process in epistemology. The "foreseeability/predictability" and "computability" principles of the modern epistemological paradigm of positivism, which was based on the fact-value dichotomy and finds its most appropriate area of application in the distinction of "Eastern – Western poles" during the Cold War era, were seriously opened to debate after 1990 by the post-positivist/post-modernist epistemology, which denies the fact-value dichotomy and prefers multi-dimensional thought over single-dimension factuality. During this new era dominated by "unpredictability" and "incomprehensibility", the focus on the post-modern theory and critical studies may be understood as a projection of the ambiguous atmosphere where single-dimension is displaced by multi-dimensions, the state and non-state actors are intertwined, political-military issues are dealt together with socio-economic/geo-cultural problems and phenomena of conflict and cooperation are simultaneously managed. Thus, the agents are no more acting upon a single mode of behavior, but they are faced with a lot more options of behavior and strategy than the 1945-1990 era. Recall that in the Cold War conjuncture the policy options for the block states were determined by the politics and leaders of the belonged block, and the policy choices of the agents were based on given "alignment" / block membership or "neutrality" / non-alignment strategies. This, in turn, had given the bi-polar system a symmetrical feature pertaining to many dimensions, the major dimension being the threat-security perception. In contrast, the event of 9/11 alone shows us the asymmetrical and vague nature of the contemporary global system.

Due to the fact that the change of the practical reality in transition periods –as summarized above– leads people to question and reflection, the post-Cold War era is also a period of philosophical, theoretical and conceptual proliferation and diversity. Consequently, lots of thinkers from the discipline had introduced forecasts related to the structure, transformation and agency/domain parameters of the system as well as made system-wide conceptualization efforts in order to comprehend this period of transition. Among those, "the clash of civilizations" thesis of Huntington and "the end of history" thesis of Fukuyama outstripped others as the most distinctive, most provocative, most controversial and most time spent by the academia. Although it was not as influential and popular as Huntington's or Fukuyama's theses, the systems analysis of Wallerstein, which he conceptualizes as "fall of liberalism / period of purgatory / age of transition", made an important contribution to the post-Cold War literature because it provides a different perspective from the former two and argues its future forecast in the framework of "world-system analysis" which has a theoretical/historical depth.

In this context, the subject of this study is to investigate the international-system perceptions of Huntington, Fukuyama and Wallerstein regarding the post-Cold War era. All three thinkers, as they interpret the new international-system in their thesis which were all published in the early 90's, chose "history" as their reference point, hence building a holistic perspective between the "past/history" and the "future/post-Cold War system". In other words, since the best laboratory for a social scientist is history, these men predicated their projections regarding the future of the international system naturally on the basis of past/history. Also, due to the fact that analyzing the system requires a holistic view and an in-depth understanding of the "continuities", "diversions" and "discontinuities" among the systems of the past, present and the future, it is almost compulsory to benefit from the historical events and phenomena and the discipline of history. From this perspective, it would not probably be wrong to claim that every system-reading and forecast is simultaneously a history-reading and a kind of historical interpretation. Therefore, due to the fact that the researcher is not able to isolate himself from the current context, schools of thought in the discipline, the dominant paradigm in the literature or those that criticize it and he/she will even try to use the historical facts or the empirical examples to support his/her worldview and arguments, hence he/she will be re-interpreting history from his/her own point of view; we should not forget that every system analysis comprises a dimension of "construction" and "fiction". For example, the three aforementioned scholars did not leave their own schools of thought regarding historiography on which they predicate their international-system views: Huntington uses the realist/neo-realist, Fukuyama the liberal/neo-liberal and Wallerstein the Marxist/neo-Marxist historiography perspectives.

In this framework, the objective of this dissertation is to demonstrate which historical philosophy Huntington, Fukuyama and Wallerstein employed methodologically in their post-Cold War system construction. The problematic of the study is to scrutinize how the three scholars argue their system-readings and projections in both historiography and agency-domain contexts and what the similarities and differences between them are. For the purpose of facilitating the study methodology, agency-domain and historiography dimensions will be dealt with separately during the examination of the system analysis of the three theorists and their theoretical predecessors. Accordingly in the first chapter, the conceptual ontology of the system within the social sciences and international relations discipline will be analyzed. In the second part of the same chapter the question on

how the realist/neo-realist, liberal/neo-liberal and Marxist/Neo-Marxist theorists (who are the theoretical/conceptual predecessors of the aforementioned thinkers) define the international system in terms of agency, domain and phenomena (cooperation-conflict) will be answered. In other words, systemic paradigm arguments in the discipline and the literature will be discussed. In the first part of the second chapter, the historiography schools used by the three theorists will be discussed in the framework of their philosophical premises in order to understand how history is instrumentalized methodologically. And in the second part of the second chapter, the way in which realism/neorealism, liberalism/neoliberalism and Marxism/Neo-Marxism project their historical philosophy onto their system-readings will be scrutinized. In the first part of the third chapter, which contains the main subject matter of the thesis, the question of how these three theorists conceptualize and construct their post-Cold War international-system projections based on their philosophical and theoretical premises will be addressed in the agency-domain context. And the last part deals with which historical philosophy these scholars found their system predictions upon. In brief, the first chapter comprises the conceptual and theoretical framework of the dissertation, the second gives the philosophical, historical and methodological background, and the last chapter presents the area of application. Furthermore, as seen by the outline, the study follows a deductive methodology by moving from the generic towards specifics. The objective behind this choice is to better understand the continuities, diversions and discontinuities between the works of Huntington, Fukuyama and Wallerstein and their predecessors both in conceptual and theoretical (at the agency-domain level) and also in historical and methodological (historiography level) contexts.

In this framework, albeit in his "clash of civilizations" Huntington converges to constructivist theory (Alexander Wendt, Nicholas Onuf) by defining identities and/or civilizations as the main agents; eventually he confines himself within the limits of neorealist paradigm by identifying the civilizations inside the nation-state system. Moreover, he traces the footsteps of realist/neorealist thinkers such as Thucydides, Hobbes, Machiavelli, Carr, Niebuhr, Morgenthau, Waltz, Mearsheimer, Buzan and Gilpin by analyzing the post-Cold War international system in the framework of concepts like conflict, power struggle and tension. Although he does include economic parameters in his analysis like Waltz, Gilpin and Modelski, he focuses on the political and military issues like Thucydides, Hobbes, Machiavelli, Carr, Niebuhr and Morgenthau and defines the power of the nation-states based on these axes. On the other side, he grounds his system-reading and projections on "circular historiography" around models of realist/neorealist predecessors like "balance of power" (Kaplan, Morgenthau, Waltz) "power transition" (A. F. K. Organski), "cycle of power" (Charles Doran), "rise and fall of great powers" (Paul Kennedy) and "cycle of hegemony" (Gilpin, Modelski). Also he exhibits a philosophical and methodological continuity with historians like Giambattista Vico, Oswald Spengler and Arnold Toynbee, who understand the circularity of the history through the fall and rise of civilizations, by adding civilizations and/or identities that he defines by religion/culture to the model of cycle of power/balance of power.

Fukuyama, on the other hand, takes the nation-state as the main actor in his "end of history" thesis, despite considering the non-state agents such as the society and international institutions. While he does not leave the phenomena of conflict and war out of his analysis, he assumes that the capitalist liberal-democratic values and Western states/societies which embrace these values would coexist peacefully in cooperation and reconciliation. From this perspective, this thesis happens to be a

derivative of the "democratic peace theories" of thinkers like Kant and Michael Doyle who claim that "liberal-democratic societies will not engage in war with each other, but wars/conflicts would arise within non-liberal states" on the one side, and the "functionalist theories" of scholars like Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas and Moravcsik who give prominence to international cooperation and cohesion processes through institutionalization and integration under liberal values on the other side. Furthermore, introducing a variety in domains resembling the trans-nationalist theorists like Nye, Keohane and Rosenau, Fukuyama touches upon subjects different from political and military issues like economy, biotechnology, migration, construction of the state in the new world order and re-structuring of international institutions. On the other hand, he presents one of the latest and sharpest examples of the linear-progressive historiography by founding his system forecast on the basis that Western liberal-democratic state/society represents the end of history. Consequently, "end of history" exhibits a philosophical continuity both with progressive philosophers of history like Voltaire, Turgot, Condorcet, Comte, Weber, Montesquieu, Kant who interpret history as a linearly progressing process and consider their own periods (state/government, society) either to be as the most advanced period (developed, industrialized, bureaucratized, rational and democratic individuals and societies) or at the last part (the end) of history; and with theoretical predecessors (Grotius, Locke, Wilson, Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas) who can't be that assertive to declare the end of history but bear the optimism of Enlightenment in this matter (that societies/state can coexist peacefully under democratic-liberal values and international law and institutions with cooperation and solidarity).

Meanwhile, although he takes into account non-state agents like class (bourgeois-proletariat) and society (Northern-Southern countries) in his post-Cold War analysis, which he frames as "the fall of liberalism/ the age of transition", Wallerstein still focuses on the state to be the main actor. Although he dwells on the relative peace and stability periods (periods of hegemony) which resemble cooperation processes within states system, Wallerstein argues that the dominating phenomenon of the system is the economical discrepancies and conflicts between center/North and periphery/South. He does not overlook the political-military dimension of the conflict, where he identifies the "wars of hegemony" among the powerful center states throughout the history as the essential parameters of the hegemonic cycle. He deals with numerous socio-economic issues and domains along with political issues, from migration to demographic problems, labor wages to income inequalities, anti-systemic movements to class struggles, geo-culture to geopolitics. Due to this economy-centric domain focus, Wallerstein embraces a economy-based point of view inherited from Marx and Engels and maintained by the orthodox Marxists like Lenin, Luxemburg, Boukharine and Kautsky. In this perspective, the class conflict of Marx and classical Marxism constructed upon the bourgeoisie-proletariat dichotomy transforms into the center-periphery conflict in Wallerstein. Keeping some differences in the details, he has based his post-Cold War system forecast on the economy-centric dialectical materialism of Marxist historical philosophy parallel to Neo-Marxist theorists like Sweezy, Baran, Frank, Amin, Arrighi and Chase-Dunn. At this point he diverges from Hegel's dialectical idealist historiography which, contrary to Marx and Engels, replaces the material world/economy with the ideal world/thought/conscious as the foundation.

In brief, within the framework of this study's objective the differences and similarities among Huntington, Fukuyama and Wallerstein can be summarized as follows:

i- The level of analysis and the unit of analysis in the works "the clash of civilizations", "the end of history" and "fall of liberalism/ transition age" is the international system.

ii- In spite of the fact that they did consider non-state agents, they all present a state-centric analysis.

iii- They include different domains in their analysis due to the variety of subjects in the post-Cold War context where Huntington focuses on power politics which revolves around political, military and demographic axes and does not exclude economy, Fukuyama prioritizes political power based on democratic, liberal and capitalist values where economy is secondary, and Wallerstein constructs the political and hegemonic power based mainly on economy.

iv- While Huntington and Wallerstein concentrate on conflict and power struggle, Fukuyama puts forward the processes of peace, cooperation and settlement.

v- Although all three thinkers methodologically set out from history in their system-readings and forecasts, Huntington employs circular, Fukuyama employs linear-progressive and Wallerstein employs dialectic-materialist historiography.

vi- Huntington interprets history as a continuous cycle which operates on models of "balance of power" and/or "cycle of power", Fukuyama reads history as a process that always moves forward on a linear path and has reflected all progressive, teleological, eschatological (terminal) and theological characteristics of linear historiography in his study which has a theological background in the Judeo-Christian thought, while Wallerstein examines history as a dialectically evolving process in the form of thesis/anti-thesis/synthesis.

vii- Despite the fact that they employ different methodologies of historiography, they all employed a Western-centric and/or Euro-centric reading/writing of history just like their philosophical and theoretical predecessors.

viii- By meeting at a Western-centric perspective, all three thinkers exhibit a resemblance and also they replicate or reconstruct the Western-centric paradigm by forming a centuries-old continuity with their philosophical/ideological ancestors who had lived in Enlightenment or older periods.

Eventually, although they come from three different theoretical backgrounds and as a result they utilize three different methodologies of historiography, system-readings of Huntington, Fukuyama and Wallerstein do not contradict, rather they form and complement each other. This fact is strongly related to the coordination and harmony of government-academia relations, intertwining and interactive nature of theory and practice in the USA. Accordingly, it can be explained with the productivity, harmony and the pragmatism of US foreign policy (practice) and academia (theory). In other words, the US decision-making mechanism provides the "reader" with one of the three different "theory books" that it always keeps in its library -these theoretical traditions get even richer with their derivatives- according to the requirements of changing-transforming international conditions. For example, despite that realism was the dominant paradigm of the Cold War era, US decision

makers benefitted from the methodologies of liberal and Marxist theories on practical ground. One of the prime reasons why the US prevailed in the Cold War was this theoretical/intellectual diversity and richness. While the Soviet decision makers had access to a one-dimensional and static theoretical perspective (namely geopolitical theory, land geopolitics in particular) in an academic environment resembling the authoritarian nature of the Soviet Union where you could not discuss every idea, US decision makers had access to a richer and more dynamic theoretical framework (realism, liberalism, Marxism and their branches) due to a relatively free academic community in which different kinds of discussions could be performed. It may be claimed that US foreign policy and academia has entered into the post-Cold War era with the same strategy but with renewed forms or the "neo versions" of their theories. From this point of view we can say that all three thesis; Huntington's "clash of civilizations" which predicts a pessimistic system based on conflict and chaos, Fukuyama's "end of history" which is excessively optimist and brings the history to an end with the Western liberal values and Wallerstein's "fall of liberalism/transition age" which stands between the former two -neither as pessimist as Huntington nor as optimist as Fukuyama- with his projection; are the products of "eclectic pragmatism" of US foreign policy and academia.

ÖZET

1989'da Berlin Duvarının yıkılması ve 1991'de Sovyetler Birliği'nin dağılması ile Soğuk Savaş döneminin Batı ve Doğu bloğu arasına sıkışmış iki kutuplu statik yapısından Soğuk Savaş sonrası konjonktürünün dinamik yapısına geçilmiştir. Soğuk Savaş sonrası uluslararası sistemde yaşanan dinamizm ve değişim-dönüşüm süreci, yalnızca sistemin temel aktörleri olan devletlerin dış politika, güvenlik, stratejik ve sosyo-ekonomik hamlelerini gözden geçirmesine ve değiştirmesine neden olmamış, aynı zamanda uluslararası ilişkiler disiplininin teorik alandaki ana argümanlarını ve tezlerini sorgulayarak yenilemesine yol açmıştır. 1990 sonrası dönemde, bir yandan uluslararası kurumlar, sivil toplum kuruluşları, medya, lobiler, terör örgütleri, toplum ve birey gibi devlet-dışı aktörler ön plana çıkmış, diğer yandan sosyo-ekonomik ve sosyo-kültürel sorunlar, etnik-dinsel çatışmalar, kimliksel aidiyetler, göç ve sınır aşan sorunlar, demografik problemler, nükleer silahlanma ve iklim değişikliği gibi konular önem kazanmıştır. Aktör ve sektör/konu alanında yaşanan söz konusu çeşitlilik, Soğuk Savaşın egemen teorisi klasik realizmin ana aktör olarak devleti, temel sektör olarak ise siyasi-askeri (dış politika, askeri güvenlik ve strateji) konuları önceleyen tezlerini eleştiriye açmıştır. Böylesi bir sorgulama ve eleştiri/öz eleştiri süreci, iki kutuplu yapının hakim paradigması realizm ile birlikte Soğuk Savaş konjonktüründe ikincil/alternatif paradigma konumunda kalmış liberal ve Marksist teorinin de "neo" versiyonlarını gündeme getirmiştir.

Pratik ve teorik düzlemde aktör ve sektöre dair bu değişim ve çeşitliliğin yanı sıra Soğuk Savaş sonrası dönemde gözlemlenen bir diğer gelişme de epistemolojik alanda yaşanan dönüşüm sürecidir. Disiplinin, değer-olgu ayrışması üzerine kurgulanan ve en somut izdüşümlerinden birini Soğuk Savaşın "Doğu-Batı kutbu" ayrımında bulan modern epistemolojik paradigması pozitivizmin "öngörülebilirlik/tahmin edilebilirlik" ve "hesaplanabilirlik" ilkesi, değer-olgu ayrışmasını reddeden ve tek-boyutlu bilgi yerine çok-boyutlu düşünmeyi eksen alan post-pozitivist/post-modernist epistemoloji tarafından 1990 sonrasında ciddi bir biçimde tartışmaya açılmıştır. "Öngörülemezliğin", "bilinemezliğin" ve "belirsizliğin" ön planda olduğu bu yeni süreçte post-modern kuram ve eleştirel çalışmalara odaklanılması, tek-boyutluluğun yerini çok-boyutluluğun aldığı, devlet ile devlet-dışı aktörlerin iç içe geçtiği, siyasi-askeri stratejik konular ile sosyo-ekonomik ve jeo-kültürel konuların birlikte ele alındığı, çatışma ve işbirliği olgularının eşanlı yürüdüğü belirsizlik ve/veya muğlâklık ortamının bir izdüşümü olarak yorumlanabilir. Dolayısıyla, yeni dönemde artık aktörler belirli bir davranış modeli üzerinden hareket etmemekte, 1945-1990 dönemine nazaran çok daha fazla hareket olasılığı ve strateji ile karşı karşıya kalmaktadır. Oysaki hatırlanacağı üzere Soğuk Savaş konjonktüründe blok devletlerinin hareket serbestîleri, blok politikaları ve liderleri öncülüğünde belirleniyor ve aktörlerin yapacakları hamleler taraflılık/blok üyeliği ve tarafsızlık/bağlantısızlık stratejisi ekseninde şekilleniyordu. Bu da iki kutuplu sisteme başta tehdit-güvenlik algılaması olmak üzere birçok açıdan simetrik bir özellik kazandırıyordu. Buna karşın yalnızca 11 Eylül olayları dahi günümüzdeki küresel sistemin ne denli asimetrik ve belirsiz bir niteliğe sahip olduğunu çok net bir biçimde görünür kılmaktadır.

Soğuk Savaş sonrası dönem aynı zamanda felsefi, teorik ve kavramsal zenginliğin ve farklılıkların arttığı bir dönem olma özelliğini taşımaktadır. Zira yukarıda özetlenen böylesi geçiş dönemlerinde pratikteki değişim-dönüşüm insanları sorgulamaya ve düşünmeye yöneltmekte, böylece fikri ve kuramsal tartışmalar artmaktadır. Bu çerçevede, Soğuk Savaşın sona ermesinin hemen ardından disiplindeki birçok düşünür yaşanan geçiş ve değişim-dönüşüm sürecini anlamlandırabilmek amacıyla Soğuk Savaş sonrası sistemin yapısına, dönüşümüne ve aktörel-sektörel parametrelerine dair öngörüler sunmuş ve yeni sistem kavramsallaştırmaları ortaya atmışlardır. Bunlar arasında Huntington'ın "medeniyetler çatışması" ve Fukuyama'nın "tarihin sonu" tezi en dikkat çeken, en provokatif, en tartışmalı ve disiplinin gündemini çok uzun süre meşgul eden çalışmalar olarak ön plana çıkmıştır. Wallerstein'ın "liberalizmin çöküşü/Araf dönemi/geçiş çağı" olarak kavramsallaştırdığı sistem analizi ise Huntington ve Fukuyama'nın tezleri kadar ses getirmese ve popüler olmasa da, diğer iki isimden farklı bir bakış getirmesi ve gelecek öngörüsünü derin bir teorik/tarihsel zenginliğe sahip "dünya-sistemleri analizi" çerçevesinde yorumlaması nedeniyle Soğuk Savaş sonrası literatüre önemli bir katkı sağlamıştır.

Bu bağlamda, bu çalışmanın konusu Huntington, Fukuyama ve Wallerstein'ın Soğuk Savaş sonrası uluslararası sistem okumalarını incelemektir. Her üç düşünür de doksanlı yılların başında ortaya koydukları tezlerinde yeni uluslararası sistemi yorumlarken, hareket noktası olarak "tarih"i seçmişler ve dolayısıyla "geçmiş/tarih" ile "gelecek/Soğuk Savaş sonrası sistem" arasında bir bütünsellik inşa etmişlerdir. Başka bir ifadeyle, bir sosyal bilimcinin üzerinde çalışabileceği en iyi laboratuar tarih olduğundan söz konusu teorisyenler de uluslararası sistemin geleceğine dair projeksiyonlarını doğal olarak geçmişe/tarihe dayandırmışladır. Üstelik sistemi analiz etmek bütüncül bir bakış açısını gerektirdiğinden ve geçmişteki, şu andaki ve gelecekteki sistemler arasındaki "süreklilik", "kırılma" ve "kopuşları" irdelemeyi gerekli kıldığından, tarihi olay ve olgulardan ve tarih disiplininden yararlanılması neredeyse bir zorunluluk haline gelmektedir. Bu açıdan değerlendirildiğinde, her sistem okumasının ve öngörüsünün aynı zamanda bir tarih okuması ve bir nevi tarih yorumu olduğunu söylemek herhalde yanlış olmayacaktır. Dolayısıyla araştırmacı içinde bulunduğu konjonktürden, disiplindeki teorik okullardan, literatürdeki hakim paradigmadan ya da onu eleştiren veya yeni versiyonu ile ele alan paradigmalardan kendisini tamamen soyutlayamayacağı için ve hatta tarihi olay, olgu ve ampirik örnekleri dahi kendi dünya görüşüne ve argümanlarına destek olarak kullanmaya çalışacağından, yani tarihi kendi yorumu üzerinden neredeyse yeniden okuyacağından her sistem analizinin bir "inşa" ve bir "kurgu" boyutu olduğunu unutmamak gerekir. Örneğin, Huntington, Fukuyama ve Wallerstein da yeni uluslararası sistemi yorumlarken argümanlarını dayandırdıkları tarihyazımı konusunda mensubu oldukları kuramsal okullardan bir kopuş yaşamamış, Huntington realist/neo-realist, Fukuyama liberal/neo-liberal ve Wallerstein ise Marksist/neo-marksist kuramın tarihyazımından hareket etmiştir.

Bu çerçevede tezin amacı Huntington, Fukuyama ve Wallerstein'ın Soğuk Savaş sonrası sistem inşalarında hangi tarih felsefesini metodolojik olarak kullandığını ortaya koymaktır. Çalışmanın sorunsalı üç teorisyenin sistem okuması ve projeksiyonunu hem tarihyazımı hem de aktör-sektör düzleminde nasıl ele aldıklarını ve birbirleriyle benzerlik ve farklılıklarının neler olduğunu irdelemektir. Buradan hareketle, gerek üç kuramcının gerekse de teorik öncüllerinin sistem analizleri incelenirken aktör-sektör boyutu ve tarihyazımı boyutu çalışmanın metodolojisini kolaylaştırmak amacıyla birbirinden ayrı olarak ele alınacaktır. Bu

doğrultuda birinci bölümde öncelikle sosyal bilimlerde ve uluslararası ilişkiler disiplininde sistemin kavramsal ontolojisi analiz edilecek, ardından söz konusu düşünürlerin teorik-kavramsal öncülleri olan realist/neorealist, liberal/neoliberal ve maksist/neomarksist kuramcıların uluslararası sistemi aktörel, sektörel ve olgusal (işbirliği-çatışma) açılardan nasıl tanımladıkları incelenecek, bir başka deyişle disiplindeki ve literatürdeki sistemik paradigma tartışmaları üzerinde durulacaktır. İkinci bölümün ilk kısmında, uluslararası sistemi okumak için tarihin metodolojik olarak nasıl araçsallaştırıldığını anlamlandırabilmek amacıyla üç teorisyenin kullandığı tarihyazımı gelenekleri felsefi-fikri öncülleri çerçevesinde ele alınacaktır. İkinci bölümün ikinci kısmında ise realizm/neorealizm, liberalizm/neoliberalizm ve maksizm/neomarksizmin tarih felsefesini sistem okumalarına ne şekilde yansıttıkları irdelenecektir. Üçüncü bölümde de ilk olarak tezin asıl konusunu oluşturan üç kuramcının felsefi ve teorik öncüllerinden hareketle Soğuk Savaş sonrası uluslararası sistemi nasıl kavramsallaştırdıkları ve inşa ettikleri aktör-sektör düzleminde ele alınacak, son kısımda ise sistem öngörülerini hangi tarih felsefesinden yola çıkarak kurguladıkları üzerinde durulacaktır. Kısacası, birinci bölüm tezin kavramsal ve kuramsal çerçevesini, ikinci bölüm felsefi, tarihi ve metodolojik boyutunu, son bölüm ise uygulama alanını oluşturmaktadır. Ayrıca, plandan da anlaşılacağı üzere çalışmada yöntem olarak genelden özele inilerek tümdengelimci bir metodoloji izlenmiştir. Bu yöntemin benimsenmesindeki amaç, Huntington, Fukuyama ve Wallerstein'ın hem kavramsal ve teorik olarak (aktör-sektör düzleminde) hem de felsefi, tarihi ve metodolojik olarak (tarihyazımı düzleminde) öncülleri ile süreklilik, kırılma ve varsa kopuşlarını daha iyi anlamlandırabilmektir.

Bu kapsamda, Huntington "medeniyetler çatışması" tezinde temel aktörler olarak kimlikleri ve/veya medeniyetleri inceleyerek her ne kadar konstrüktivist/inşacı kurama (Alexandr Wendt, Nicholas Onuf) yaklaşsa da, en nihayetinde medeniyetleri ulus-devletler sistemi üzerinden okuyarak neorealist paradigmanın sınırları içinde kalmıştır. Üstelik Soğuk Savaş sonrası uluslararası sistemi çatışma, güç mücadelesi ve gerilim olguları çerçevesinde analiz ederek Tchuydides, Hobbes, Machiavelli, Carr, Niebuhr, Morgenthau, Waltz, Mearsheimer, Buzan, Gilpin gibi düşünürlerin realist/neorealist geleneğini devam ettirmiştir. Waltz, Gilpin ve Modelski'ye benzer şekilde analizine ekonomik faktörleri eklemlemekle birlikte yine de Tchuydides, Hobbes, Machiavelli, Carr, Niebuhr ve Morgenthau gibi siyasi ve askeri konular üzerinde yoğunlaşmış ve devletlerin ulusal güçlerini bu parametreler ekseninde şekillendirmiştir. Diğer taraftan sistem okumasını ve öngörüsünü tıpkı realist/neorealist öncüllerinin "güç dengesi" (Kaplan, Morgenthau, Waltz) "güç geçişi" (A. F. K. Organski), "güç döngüsü" (Charles Doran), "büyük güçlerin yükselişi ve düşüşü" (Paul Kennedy) ve "hegemonya döngüsü" (Gilpin, Modelski) gibi modeller çerçevesinde "döngüsel tarihyazımı"na dayandırmıştır. Ayrıca güç döngüsü/güç dengesi modeline din/kültür-eksenli tanımladığı medeniyetleri ve/veya kimlikleri eklemleyerek, tarihin döngüselliğini medeniyetlerin yükseliş ve düşüşleri şeklinde irdeleyen Giambattista Vico, Oswald Spengler ve Arnold Toynbee gibi tarihçiler/tarih felsefecileri ile felsefi ve metodolojik bir süreklilik oluşturmaktadır.

Öte yandan, Fukuyama "tarihin sonu" tezinde toplum ve uluslararası kurumlar gibi devlet dışı aktörleri göz önünde bulundursa da ana aktör olarak devleti ele almaktadır. Çatışma ve savaş olgularını da analiz dışı tutmamakla birlikte kapitalist liberal-demokratik değerlerin ve bu değerlere sahip Batılı devletlerin/toplumların birbiriyle işbirliği, uzlaşı ve barış içerisinde yaşayacağını varsayar. Bu perspektiften değerlendirildiğinde, "tarihin sonu" tezi bir yandan "liberal-demokratik toplumların birbirleri ile savaşmayacağını ve savaşların/çatışmaların yalnızca liberal olmayan

devletler arasında çıkacağını" savlayan Kant ve Michael Doyle gibi düşünürlerin "demokratik barış kuramlarının", öte yandan da liberal değerler çatısı altında kurumsallaşma ve entegrasyon aracılığı ile uluslararası işbirliği ve uyum süreçlerini önceleyen Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas, Moravcsik gibi isimlerin fonksiyonalist kuramlarının bir türevi niteliğindedir. Ayrıca, transnasyonalist teorisyenler Nye, Keohane ve Rosenau'ya benzer şekilde sektörel çeşitliliğe yönelerek siyasi ve askeri konuların dışında ekonomi, biyoteknoloji, göç, yeni dünya düzeninde devletin inşası, uluslararası organizasyonların yeniden yapılanması gibi konu ve sorunlara değinmektedir. Diğer taraftan, sistem öngörüsünü Batılı liberal-demokratik devletin/toplumun tarihin sonunu teşkil ettiği yönündeki temel teze dayandırarak doğrusal-ilerlemeci tarihyazımının en son ve en keskin örneklerinden birini oluşturmuştur. Tarihin sonu tezi, bu yönüyle hem tarihi-zamanı düz bir çizgi üzerinde ilerleyen bir süreç olarak yorumlayan ve kendi dönemlerini (devlet/yönetim biçimlerini, toplumlarını) ya tarihin en ileri safhasında (gelişmiş, endüstrileşmiş, bürokratikleşmiş, rasyonel ve demokratik birey ve toplumlar) ya da tarihin en son aşamasında (tarihin sonu) yorumlayan Voltaire, Turgot, Condorcet, Comte, Weber, Montesquieu, Kant gibi ilerlemeci tarih felsefecilerinin, hem de tarihin sonu ilan edecek kadar iddialı olmasa da bu konuda (toplumların/devletlerin demokratik-liberal değerler ve uluslararası hukuk ve kurumlar çerçevesinde barış, işbirliği, uyum ve dayanışma içinde yaşayabileceği) Aydınlanma düşüncesinin iyimserliğini taşıyan teorik öncüllerinin (Grotius, Locke, Wilson, Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas) tarihyazımları ile felsefi bir süreklilik teşkil etmektedir.

Diğer taraftan, Wallerstein "liberalizmin çöküşü/Araf dönemi" olarak kavramsallaştırdığı Soğuk Savaş sonrası sistem analizinde sınıf (burjuva-proletarya), toplum (Kuzey-Güney ülkeleri) gibi devlet-dışı aktörleri dikkate almakla birlikte ana aktör olarak devlet üzerine odaklanmıştır. Devletler sistemindeki bir nevi işbirliği süreçleri olan kısa süreli görece barış ve istikrar dönemleri (hegemonya dönemleri) üzerinde durmasına karşın sistemdeki egemen olgunun Merkez/Kuzey-çevre/Güney arasındaki ekonomik çelişki ve çatışmalar olduğunu varsayar. Ayrıca çatışma ve mücadelenin siyasi-askeri boyutunu görmezden gelmez ve hegemonya döngüsünün temel değişkenlerinden birini tarih boyunca güçlü merkez devletler arasında süregelen "hegemonya savaşları" teşkil eder. Sektör olarak siyasi konuların yanı sıra göçten demografik sorunlara, işçi ücretlerinden eşitsiz gelir dağılımına, sistem karşıtı hareketlerden sınıf çatışmalarına, jeokültürden jeopolitiğe kadar birçok sosyo-ekonomik konu ve soruna değinir. Ekonomi-merkezli sektör ve problemlere yoğunlaşan Wallerstein, Marks ve Engels'ten miras kalan ve Lenin, Luxemburg, Boukharine, Kautsky gibi ortodoks marksistler tarafından devam ettirilen ekonomi-eksenli bakış açısını benimser. Bu perspektifte, Marks ve klasik marksizmin burjuva-proletarya dikotomisi üzerine inşa ettiği sınıf çatışması Wallerstein'da merkez-çevre çatışmasına dönüşür. Soğuk Savaş sonrası sistem öngörüsünü, ayrıntıda bazı farklılıklar olmakla birlikte Sweezy, Baran, Frank, Amin, Arrighi, Chase-Dunn gibi neo-Marksist teorisyenlere paralel biçimde marksist tarih felsefesinin ekonomi-eksenli diyalektik materyalizmine dayandırmıştır. Bu noktada Marks ve Engels'in tam tersine altyapıya maddi dünya/ekonomi yerine ideal dünyayı/düşünce/bilinç koyan Hegel'in diyalektik idealist tarihyazımından ayrılmaktadır.

Kısacası, çalışmanın sorunsalı çerçevesinde Huntington, Fukuyama ve Wallerstein arasındaki farklılık ve benzerlikler şu şekilde özetlenebilir:

i- "Medeniyetler Çatışması", "Tarihin Sonu" ve "Liberalizmin Çöküşü/Geçiş Dönemi" tezlerinin analiz düzeyi ve analiz birimi uluslararası sistemdir.

ii- Devlet-dışı aktörleri de göz önünde bulundurmalarına karşın devlet-merkezli bir analiz yapmışlardır.

iii- Soğuk Savaş sonrası konjonktürdeki konu çeşitliliğine paralel olarak farklı sektörleri analizlerine dâhil etmekle birlikte Huntington ekonomiyi de göz önünde bulunduran ancak siyasi, askeri, demografik değişkenleri eksen alan güç politikası üzerine odaklanmış, Fukuyama ekonominin ikincil planda kaldığı demokratik, liberal ve kapitalist değerlere dayalı politik güce öncelik vermiş, Wallerstein ise siyasi ve hegemonik gücü ekonomi-eksenli oluşturmuştur.

iv- Huntington çatışma ve güç mücadelesine yoğunlaşırken, Fukuyama barış, işbirliği ve uzlaşma süreçlerini ön plana çıkarmış, Wallerstein da Huntington gibi çatışma olgusuna ağırlık vermiştir.

v- Üç düşünür de sistem okumaları ve öngörülerinde metodolojik olarak tarihten yola çıkmalarına karşın Huntington döngüsel tarihyazımını, Fukuyama doğrusal-ilerlemeci tarihyazımını, Wallerstein ise diyalektik materyalist tarihyazımını kullanmıştır.

vi- Huntington tarihi "güç dengesi" ve/veya "güç döngüsü" modeli çerçevesinde tekrar eden bir döngü olarak yorumlarken, Fukuyama tarihi düz bir çizgi üzerinde kesintisiz olarak ilerleyen bir süreç olarak okumuş ve teolojik arka-planını Yahudi-Hıristiyan düşüncesinin oluşturduğu doğrusal tarihyazımının ilerlemeci, teleolojik, eskatolojik (soncu) ve teolojik karakteristiğinin tüm parametrelerini tezine yansıtmış, Wallerstein ise tarihi tez-antitez-sentez şeklinde diyalektik olarak evrilen bir süreç olarak incelemiştir.

vii- Farklı tarihyazımı metodolojileri kullanmalarına rağmen felsefi ve teorik öncülleri gibi Batı-merkezli ve/veya Avrupa-eksenli bir tarih okuması/yazımı yapmışlardır.

viii- Dolayısıyla üç kuramcı da Batı-merkezli perspektifte buluşarak hem birbirleriyle benzerlik göstermekte, hem de Aydınlanma dönemi ve daha önceki dönemlerde yaşamış felsefi-fikri öncülleri ile yüzyıllardır devam eden bir süreklilik kurarak Batı-merkezli paradigmayı tekrarlamış veya yeniden inşa etmişlerdir.

Sonuç olarak, üç farklı kuramsal arka-plana sahip olmalarına ve bunun doğal bir neticesi olarak üç farklı tarihyazımı metodolojisi kullanmalarına rağmen Huntington, Fukuyama ve Wallerstein'ın sistem okumaları aslında birbirinin zıttı değil, birbirinin oluşturucularıdır. Söz konusu durum, ABD'deki devlet-akademi/üniversite ilişkisi, koordinasyonu, uyumu, pratik ve teorinin iç içe geçmişliği ya da etkileşimi ile çok yakından ilintilidir ve bu bağlamda Amerikan dış politikasının-pratik ve akademik dünyasının-teori üretkenliği, ahengi ve pragmatizmi ile açıklanabilir. Bir başka deyişle, Amerikan karar alma mekanizması "kütüphanesinde" her zaman halihazırda bulundurduğu üç farklı "teori kitabı"ndan -ki türevleri ile birlikte bu üç teorik gelenek daha da zenginleşmektedir- birini değişip-dönüşen uluslararası konjonktür ve koşullara göre "okuyucuya" sunmaktadır. Örneğin, Soğuk Savaş döneminde hâkim paradigma realizm olmasına karşın

Amerikan karar alıcıları, pratik düzlemde liberal ve marksist kuramların düşünce sistematiğinden de yararlanmıştır. ABD'nin Soğuk Savaşı kazanmasında en önemli nedenlerden biri de bu teorik/entelektüel çeşitlilik/farklılık ve zenginliktir. Zira Sovyetler Birliği'nin otoriter/totaliter yapısını yansıtan akademik-teorik topluluğunda her fikri tartışmanın imkânsız olduğu bir dönem ve ortamda Sovyet karar alıcılarının yalnızca tek-boyutlu ve statik bir kuramsal perspektifi (jeopolitik kuram ve özellikle de kara jeopolitiği) varken, buna karşın ABD'nin görece özgürlükçü ve birçok konunun rahatlıkla tartışılabildiği akademik topluluğunda Amerikan karar alıcıları daha zengin ve dinamik bir teorik çerçeveye (realizm, liberalizm, marksizm ve bu kuramların alt-kırılımları) sahipti. Amerikan dış politikacıları ve akademisinin Soğuk Savaş sonrası döneme de aynı strateji ile ancak bu kez teorilerin yenilenmiş şekilleriyle, yani "neo" versiyonlarıyla girdiği söylenebilir. Bu açıdan değerlendirildiğinde, Huntington'un kaosa dayalı çatışmacı ve kötümser bir sistem öngören "medeniyetler çatışması" tezinin de, Fukuyama'nın herşeyi tozpembe gören ve tarihin sonunu Batılı liberal değerler ile getiren son derece iyimser "tarihin sonu" tezinin de, bu iki düşünürün "ortasında" yer alarak ne Huntington kadar kötümser ne de Fukuyama kadar iyimser bir sistem projeksiyonu sunan Wallerstein'ın "liberalizmin çöküşü/geçiş dönemi" tezinin de Amerikan dış politikası ve akademyasının "eklektik pragmatizminin" bir ürünü olduğu söylenebilir.

INTRODUCTION

Avec la chute du mur de Berlin en 1989 et la dissolution de l'Union Soviétique en 1991, la structure bipolaire de la période de Guerre Froide a pris fin. Le caractère statique du système international en deux blocs a ainsi laissé place après la Guerre Froide à une nature dynamique où le conflit et la coopération s'entrelacent et la lutte pour la puissance et le processus de réconciliation se déroulent simultanément. Dans un tel système international, il existe une gamme d'acteurs et de secteurs basée sur la pluralité et la diversité dans toute sa complexité contrairement au système bipolaire de la Guerre Froide où l'Etat était l'acteur dominant et quasiment unique, alors que les domaines politiques et militaro-stratégiques (la politique étrangère, la géopolitique, la stratégie et la sécurité militaire) étaient le secteur primordial. A cet égard, d'une part les acteurs non étatiques tels que les institutions internationales, les organisations de la société civile, les médias, les lobbies, les groupes terroristes, les sociétés, les identités ethniques et religieuses, les individus, etc., sont apparus sur la scène international, d'autre part les sujets hors du domaine politique et militaire comme les questions socioéconomiques et socioculturelles, les conflits ethno-religieux, les appartenances identitaires, l'immigration/l'émigration et les problèmes transfrontaliers, les problèmes démographiques, la prolifération nucléaire, les questions écologiques (le changement climatique, le réchauffement global), etc., se sont mis à définir l'ordre du jour du système international.

En outre, l'incertitude, l'imprévisibilité, l'opacité et l'asymétrie due à la pluralité actorielle, et à la diversité sectorielle sont apparus au sein du nouveau système international, au contraire du système bipolaire dans lequel presque toutes les actions des Etats en position de principal acteur, étaient déterminées par les priorités politiques, militaires, stratégiques et géopolitiques -des stratégies de politique étrangère aux perceptions de menaces et aux politiques de sécurité- des leaders (les Etats-Unis et l'Union Soviétique) et de leurs organisations de sécurité collective des blocs (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord et Pacte de Varsovie). Brièvement dit, avec la désintégration du système bipolaire, le dynamisme et la multi-dimensionnalité de l'après-Guerre Froide remplacent à tous les égards le

statisme et l'unidimensionnalité de la Guerre Froide. C'est pour ces raisons que les Etats-Unis qui ont perdu son antithèse par la dissolution de l'Union soviétique, s'est mis à chercher un nouvel ordre mondial et les nouveaux instruments politiques afin de maintenir son hégémonie et de reconstruire l'ordre systémique sous le toit de discours de « nouvel ordre mondiale » de George H. W. Bush.

Dans ce contexte, le changement et la transformation systémique en question non seulement ne se sont pas limités à la pratique, mais encore se sont reflétés naturellement dans le domaine théorique. Donc, afin de s'adapter à la nouvelle conjoncture et conditions, les théories classiques de Relations internationales de la Guerre Froide (le réalisme qui est le paradigme dominant du système bipolaire, le libéralisme et le Marxisme) se sont transformées en leurs versions « néo », en se renouvelant à la fin du processus de critique/d'autocritique, alors que beaucoup de thèses et de conceptualisations ont été prétendues pour définir et décrire le nouveau système international d'après Guerre Froide : « globalisation-glocalisation »,[1] « global chaos »,[2] « système multipolaire de post-Guerre Froide »,[3] « post-relations internationales »,[4] « système post-Westphalien et/ou post-international 'global' système ».[5] Parmi ceux-ci, les plus provocateurs, les plus remarqués et controversés sont la thèse de « Fin de l'Histoire » de Francis Fukuyama et la thèse de « Choc des Civilisations » de Samuel P. Huntington, ainsi que la thèse de l'« Effondrement du Libéralisme » et de l'« Âge de Transition » d'Immanuel Wallerstein, qui a apporté une contribution importante à la littérature de l'après Guerre Froide.

---

[1] Pour une discussion sur le processus de globalisation voir David Held, Anthony McGrew, (éds.) **The Global Transformations Reader : an Introduction to the Globalization Debate**, Cambridge: Polity Press, 2003 ; David Held, Anthony McGrew, **Globalization/Anti-Globalization**, Cambridge : Polity Press, 2002 ; et voir aussi Zygmunt Bauman, « On Glocalization : Or Globalization for Some, Localization for Some Others », **Thesis Eleven**, No. 54, 1998, pp. 37-49 ; Paul Hirst, Grahame Thompson, **Globalization in Question**, Cambridge: Polity Press, 1999 ; Richard Falk, **Predatory Globalization: A Critique**, Cambridge: Polity Press, 1999 ; Ulrich Beck, **The Reinvention of Politics : Rethinking Modernity in the Global Social Order**, Cambridge: Polity Press, 1997 ; Ulrich Beck, **What is Globalization?**, Cambridge: Polity Press, 2000; Ian Clark, **Globalization and Fragmentation: International Relations in the Twentieth Century** ; Oxford: Oxford University Press, 1997 ; Ian Clark, **Globalization and International Relations Theory**, Oxford: Oxford University Press, 1999.

[2] Adam Roberts, « International Relations after the Cold War », **International Affairs**, Vol. 84, No. 2, 2008, p. 350.

[3] Charles W. Kegley, Gregory A. Raymond, « Must We Fear a Post-Cold War Multipolar System? », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 36, No. 3, 1992, pp. 573-585.

[4] James N. Rosenau, **Turbulance in World Politics : A Theory of Change and Continuity**, Princeton : Princeton University Press, 1990, pp. 40-42.

[5] Justin Rosenberg, « A Globalization Theory : A Post Mortem », **International Politics**, No. 42, 2005, p. 4.

Dans ce cadre, le sujet de ce travail est d'examiner la lecture du système international post-Guerre Froide de Huntington, Fukuyama et Wallerstein. La raison de notre choix pour ces trois penseurs qui ont remarquablement influencé les débats au sein de la discipline, lors même qu'ils n'étaient pas à l'origine de Relations internationales, est le fait qu'ils analysent le système international d'après Guerre Froide non seulement en tant que structure, mais aussi en tant que processus, et le fait qu'ils sont les représentants des différentes écoles théoriques. Autrement dit, tous les trois ont naturellement formé leur lecture systémique qu'ils ont construit à la fois sur l'axe actorel et sectoriel (la dimension structurelle) et sur l'axe historique (la dimension de processus), en fonction de leurs propres visions du monde et de leurs propres idées/idéologies qui ont pris forme sous l'effet des trois différents courants philosophiques et théoriques : néoréalisme (Huntington), néolibéralisme (Fukuyama) et néo-marxisme (Wallerstein). Cependant, cela ne signifie bien sûr pas qu'ils pensent de façon diamétralement opposée sur n'importe quel sujet : Alors ces trois théoriciens se ressemblent et se différencient sur quels points concernant le nouveau système international ? Dans ce contexte, la problématique de la thèse est de révéler comment Huntington, Fukuyama et Wallerstein ont analysé le système international à la fois en tant que structure et en tant que processus et dans cette perspective quelles sont les ressemblances et les différences de leurs lectures et de leurs projections systémiques ?

D'autre part, ces théoriciens lisent le système international comme un ensemble où la structure évolue dans le processus, change et se transforme parallèlement aux tournants du processus. Exprimé autrement, ils ne réfléchissent pas les éléments constitutifs de la structure avec seulement l'acteur et le secteur ni le fonctionnement du système indépendamment du processus historique. C'est pour cette raison que ces trois théoriciens ont construit leurs prévisions touchant le système international en sortant de l'histoire et qu'ils ont ainsi constitué une continuité entre le passé/l'histoire et l'avenir/le présent/le système international post-Guerre Froide. A cet égard, afin de lire le nouveau système global après 1990, ils ont employé l'histoire comme une méthodologie en commentant les données historiques, les événements et les faits historiques en fonction des diverses traditions historiographiques qui ont instrumentalisé l'histoire méthodologiquement. Par conséquent, leurs lectures du système signifient également une lecture de l'histoire/une historiographie et d'une certaine manière, symbolisent « une

construction » et/ou « une fiction », d'autant plus qu'ils ont interprété le système et l'histoire sur l'axe de différentes écoles de philosophie de l'histoire. Dans cette perspective, par égard pour la traversé disciplinaire, principalement entre la discipline d'Histoire et de Relations internationales, et l'interdisciplinarité et/ou la multidisciplinarité des sciences sociales, cette thèse se focalise sur la corrélation entre l'historiographie et l'analyse/la prévision du système en partant de l'idée que chaque lecture du système est en relation avec une méthodologie historiographique et vise à examiner la question suivante : « quelle historiographie/philosophie de l'histoire Huntington, Fukuyama et Wallerstein utilisent méthodologiquement dans leurs constructions du système post-Guerre Froide ? ». Nous pouvons donc révéler la contribution de cette thèse à la littérature comme suit : En partant du lien éclectique entre la philosophie de l'histoire et l'analyse du système, nous mettons en évidence l'historiographie employée méthodologiquement en général par les théories réaliste/néoréaliste, libéraux/néolibéraux et marxiste/néo-marxiste, en particulier par ces trois théoriciens.

Dans ce contexte, notre travail est composé de trois parties. Dans le premier chapitre de la première partie, nous examinerons tout d'abord la notion de système en sciences sociales, puis la notion de système international en Relations internationales en touchant aux diverses définitions du concept de système. L'objectif de ce chapitre est à la fois d'étudier l'ontologie conceptuelle du système et de construire la continuité interdisciplinaire du concept en tenant compte de son processus d'émergence et d'évolution des sciences naturelles aux sciences sociales, de la sociologie et de la science politique aux Relations internationales. Le second chapitre englobera les débats paradigmatiques sur le système international se déroulant parmi le réalisme, le libéralisme et le marxisme dans la discipline des Relations internationales. Nous verrons dans ce chapitre comment les théoriciens réalistes/néoréalistes, libéraux/néolibéraux et marxistes/néo-marxistes prédécesseurs ou contemporains de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein, décrivent le système international sur le plan des acteurs (la qualité et la quantité des unités composant le système), des secteurs (les sujets prioritaires et l'ordre du jour dans l'arène international, les instruments fondamentaux de la politique étrangère) et des faits (le processus de coopération ou de conflit). Dernièrement, le chapitre en question se concentrera sur la Guerre Froide, puisque les versions classiques -voire les versions « néo »- de ces théories sont les produits du paradigme et de la

conjoncture de la Guerre Froide. En résumé, la première partie qui constitue le cadre conceptuel et théorique de la thèse et qui insiste aussi sur la dimension de structure du système international, a pour but d'observer les continuités/les ressemblances et les ruptures/les différences à la fois entre les trois théoriciens sujets de notre étude et leurs prédécesseurs théoriques ainsi qu'entre la Guerre Froide et la post-Guerre Froide.

D'autre part, dans le premier chapitre de la deuxième partie, nous traiterons les trois traditions d'historiographies interprétant les faits et les phénomènes historiques différemment les uns des autres : la philosophie de l'histoire cyclique qui considère le temps comme un cycle qui se répète, la conception de l'histoire linéaire qui voit le processus historique progressant sur une ligne droite vers une fin ultime, et l'historiographie dialectique qui construit l'histoire comme un processus de « thèse-antithèse-synthèse ». Dans le deuxième chapitre, en sortant des philosophies historiographiques en question, nous analyserons l'utilisation de l'historiographie en tant qu'instrument méthodologique dans ces trois courants théorique et leurs versions. Nous examinerons également comment les réalistes/néoréalistes ont construit leurs typologies et leurs périodisation systémique sur l'historiographie cyclique, comment les libéraux/néolibéraux ont commenté les processus d'intégration et de coopération par égard pour la philosophie d'histoire linéaire et enfin comment les marxistes/néo marxistes ont théorisé l'évolution historique des relations entre le centre/Nord et la périphérie/Sud ainsi que les ruptures et les crises dans le système capitaliste en fonction de la conception dialectique de l'histoire. En bref, la seconde partie qui sert de base philosophique et historique à la thèse et qui se focalise sur la dimension de processus du système international, vise à démontrer le rôle méthodologique de l'historiographie dans la lecture du système international des trois théories des Relations internationales ainsi qu'à mettre l'accent sur la corrélation entre les penseurs réalistes/néoréalistes, libéraux/néolibéraux, marxistes/néo-marxistes et leurs prédécesseurs philosophiques dans le domaine de l'historiographie, qui sont tous des prédécesseurs théoriques et philosophiques de Huntington, Fukuyama et Wallerstein.

Quant à la dernière partie, cas d'application du travail, nous étudierons dans le premier chapitre comment Huntington, Fukuyama et Wallerstein ont analysé structurellement le système international après la Guerre Froide dans les dimensions

actorelle, sectorielle et factuelle. Exprimé autrement, nous formulerons leurs prévisions sur le nouveau système international en fonction de la structure du système : Quel sont les joueurs/les acteurs fondamentaux sur la scène international ? De quels sujets/secteurs (le domaine politique, militaire, stratégique ou l'économie et etc.) sera composé l'ordre du jour du système global après 1990 ? A quels faits (la coopération ou le conflit) donnent-ils la priorité? Quelle est la nouvelle structure (l'unipolarité, la bipolarité ou la multipolarité) du système international post-Guerre Froide ? Brièvement dit, ce chapitre inclut la dimension de structure des analyses et des prévisions systémiques des trois théoriciens. Le dernier chapitre témoignera de l'utilisation méthodologique de l'historiographie dans les lectures et les prévisions du système des trois théoriciens. Par exemple, comment Huntington a fait usage de l'historiographie cyclique dans sa thèse du « Choc des Civilisations » ? Sur quels paramètres de l'historiographie linéaire Fukuyama a appuyé sa thèse de « Fin de l'Histoire » dans laquelle il a proclamé la victoire des valeurs libérales-démocratiques occidentales signifiant la fin de l'histoire ? Comment Wallerstein a instrumentalisé méthodologiquement l'historiographie dialectique dans sa thèse de l'« Effondrement du Libéralisme » et de l'« Âge de Transition » basée sur son analyse de « système-monde ». En bref, dans ce chapitre qui forme leurs analyses systémiques, nous avons pour but de constater l'effet du rôle instrumental de l'histoire sur Huntington, Fukuyama et Wallerstein en les comparants entre eux et avec leurs prédécesseurs philosophiques et théoriques. Enfin, en ensemble de ce travail qui analyse la lecture du système international de l'après-Guerre Froide de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein en tenant compte de la dimension de structure et de processus du système international, comme le plan de la thèse l'indiqué, nous adoptons la méthode déductive en allant du général au particulier. Et aussi, le niveau et l'unité d'analyse de notre thèse est naturellement le système international.

En suivant ce plan au cours duquel nous utilisons une méthodologie comparative, nous essayerons de construire un linkage épistémologique entre trois penseurs lesdites et leurs prédécesseurs à l'intermédiaire duquel nous cherchons « l'effort d'articulation » épistémologique de la tradition de pensée européenne aux Relations internationales, autrement dit à la science sociale américaine par la terminologie de Hoffmann. Du fait que tous les trois penseurs qui ont constitué leurs analyses et prévisions de système international en sortant des historiographies des

penseurs européens, leurs thèses ont engendré une « répétition de paradigme » basée sur le paradigme eurocentrique moderne/positiviste. C'est pour cette raison que nous nous focaliseront sur cet effort d'articulation/de permanence d'eurocentrisme que nous pouvons conceptualiser en tant que « pragmatisme éclectique ».

PREMIERE PARTIE: LE CADRE CONCEPTUEL ET THEORIQUE

Il est possible de rencontrer la notion de « système » dans tous les domaines de la vie : le système d'éducation, le système nerveux, les systèmes d'information, le système écologique et etc. La notion de système peut être brièvement et généralement décrite en tant qu'« un ensemble dont unités sont en interaction mutuellement et au sein duquel les changements -à la fois un changement d'une unité et un changement de la structure systémique- effectuent les unités et l'ensemble ». En tant qu'une notion clef, le système à l'origine des sciences naturelles est entré facilement aux sciences sociales en suivant ce rang ontologique du général au particulier qui reflète purement la transitivité interdisciplinaire : biologie en tant que sciences naturelles (le système biologique), sociologie et sciences politiques (le système social et politique), Relations internationales (le système international). Au cours du temps, le système est donc devenu l'un des concepts essentiels, autrement dit *sine qua non*, l'unité d'analyse et le niveau d'analyse du Relations internationales.

Le système international est examiné par différentes approches théoriques et beaucoup de conceptualisations concernant le système ont été produites au sein des débats du paradigme. De cette perspective, l'objectif de cette partie de notre travail est tout d'abord d'analyser le voyage interdisciplinaire du concept de « système », ensuite d'examiner les approches systémiques de trio dominantes des théories -le réalisme/néoréalisme, le libéralisme/néolibéralisme, le marxisme/néo-marxisme- des Relations internationales en démontrant les questions suivantes sous le toit d'équation de « agent/acteur-sujet-structure » du système international : « quels sont les acteurs principaux du système international et comment ils se comportent, quels sont leurs instruments, ou quels sont l'ordre du jour et les sujets du système international, ou encore est-ce que le conflit ou la coopération domine dans le système international ? ». Brièvement dit, en montrant les arguments systémiques des théories en question, nous visons à construire une description générale sur les approches de système de Huntington (réaliste/néo-réaliste), de Fukuyama (libéral/néolibéral) et de Wallerstein (marxiste/néo-marxiste) qui sont les représentants choisies pour étudier dans cette thèse.

Chapitre I : Un aperçu conceptuel du système international

Bien que le concept de système soit considéré comme un produit des temps modernes, le « système » est un concept transposable à toutes les époques par la manière qu'il est une définition d'un ensemble dans la perception de l'homme. A cet égard, de l'Antiquité au Moyen Age, du Moyen Age à l'époque moderne, il est possible de voir les différentes perceptions et applications de système. Par exemple, durant l'Antiquité grecque les pensées d'Aristo sur la relation de « la partie - l'ensemble » ou encore « la description de monde » stoïciennes peuvent être interprétés comme les projections philosophiques des perceptions de systèmes divers. De même, au Moyen Age « l'approche de l'universalisme » de la doctrine Chrétienne qui inclut tous les hommes Chrétiens sous une Chrétienté unique en excluant les non-chrétiens et les notions semblables d'universalités dans l'Islam, par exemple les concepts de « *Dar-el-Islam* » (le monde Musulman), et *« Dar-el-Harb »* (le monde à l'extérieur avec lequel les Musulmans sont en guerre) sont à la fois les réflexions spirituelles des imaginations de système différents voir les projections pratiques de la distinction de « centre-périphérie ». De la même manière, la période féodale était un système en soi. En bref, de la pré-modernité jusqu'à la postmodernité, dans chaque période et conjoncture, il existe une perception et un phénomène de système.[6]

Cependant, le système international moderne qui s'est concrétisé comme système des Etats-nations souverains avec le traité de Westphalie en 1648 est examiné théoriquement et philosophiquement, au cours de la période moderne jusqu'au vingtième siècle depuis Hugo Grotius et Thomas Hobbes.[7] Pourtant, dans le sens moderne, la notion de système est disciplinairement et systématiquement étudiée depuis le biologiste Ludwig Von Bertalanffy. Par conséquent, il est possible de dire que les racines du concept et de la théorie de système international s'appuient sur la théorie de système de Bertalanffy. En résumé, bien que nous puissions ramener les racines ontologiques et épistémologiques et/ou les prémisses philosophiques du concept de système international à l'Antiquité, on peut faire commencer le sens moderne du terme avec la théorie de système de Bertalanffy.

---

[6] A. Nuri Yurdusev, « The Concept of International System As a Unit of Analysis », **METU Studies in Development**, Vol. 21, No. 1, 1994, pp. 143-155.
[7] **Ibid.**, pp. 152-154.

Section I : La notion de système en sciences sociales

L'origine de la « théorie de système » en Relations internationales,[8] se trouve dans les sciences naturelles. Bertalanffy a posé les fondements de la théorie de système général avec son théorème biologique nommé la théorie de système de l'organisme (*the system theory of the organisme*) dans les années 1920. C'est ainsi que la notion de théorie de système général a été pour la première fois formulée oralement dans les années 1930 puis est parue dans diverses publications signées par Bertalanffy après la Seconde Guerre Mondiale.[9]

L'objectif de la théorie de système général de Bertalanffy était de créer un paradigme interdisciplinaire. Il y proposait de l'appliquer pour toutes les sciences.[10] Selon cette théorie, toutes les sciences disposent de systèmes abstraits qu'elles peuvent étudier dans leurs propres perspectives. Par exemple la biologie s'intéresse au système cellulaire et la médecine au système digestif, tandis que les Relations internationales se concentrent sur le système international, car d'après Bertalanffy, tous les systèmes se composent des parties dans une hiérarchie organisationnelle d'atomes vers le cosmos. De ce point de vue, il remarque que la société peut être considérée comme un ensemble d'êtres humains comme les atomes sociaux dans la doctrine d'économie classique. Un autre exemple de Bertalanffy est les civilisations qui sont les systèmes ou les ensembles superindividuels dans la conception d'histoire de Toynbee.[11]

D'autre part, Bertalanffy définit le système comme un ensemble des éléments en interaction les uns avec les autres.[12] Dans ce contexte, le système se forme en soi-

[8] Dans ce travail, nous utiliserons « relations internationales » en minuscules quand on parle des relations qui se déroulent entre les nations ou bien les Etats-nations, et nous opterons pour « Relations internationales » avec une majuscule lorsqu'il s'agit de la discipline qui étude ces relations.
[9] Ludwig Von Bertalanffy, « The History and Status of General Systems Theory », **The Academy of Management Journal**, Vol. 15, No. 4, Dec., 1972, p. 410-411.
[10] Ludwig Von Bertalanffy, « An Outline of General System Theory », **The British Journal for the Philosophy of Science,** Vol. 1, No. 2, 1950, p. 139. Bertalanffy a réussi à créer un paradigme interdisciplinaire grâce à sa théorie de système général. Aujourd'hui la terminologie et la réflexion théorique dans les recherches sur le système qu'on utilise généralement dans tous les domaines des sciences sociales et particulièrement en Relations internationales appartiennent à Bertalanffy. Par exemple, les notions comme « le système ouvert/dynamique », « le système fermé/statique », « le système interne », « le système externe », « l'équilibre/la balance de système », « la stabilité de système (homeostatis) », « la thermodynamique », « l'isomorphisme », « la boite noire », « les inputs-outputs », « entropie (entropy) » ; sont des termes appliqués à partir de la théorie de système de Bertalanffy ; Bertalanffy, « The History… », pp. 411-424.
[11] Bertalanffy, « An Outline… », p. 135.
[12] **Ibid.**, p. 139.

même et dans son propre environnement. Un système ne peut pas être isolé de son environnement avec lequel fonctionnent ses relations.[13] Les éléments ou bien les unités qui constituent le système, agissent en commun pour parvenir à un objectif quelconque et sont séparés de l'environnement externe par des frontières fonctionnelles en tant qu'un ensemble. Autrement dit, la relation et l'échange entre les éléments du système provoque également leur appartenance à un même ensemble. Par exemple le système digestif d'un homme est constitué par les dents, la bouche, le larynx, l'estomac et les intestins. Tous ces éléments du système digestif fonctionnent en commun pour digérer les aliments déjà consommés. Les autres éléments ou unités hors du système digestif (organes du système circulatoire) constituent non seulement l'environnement externe du système digestif mais aussi un système différent. Ces différents systèmes sont aussi en interaction les uns avec les autres. En réfléchissant dans le domaine des Relations internationales, il est possible de dire que l'OTAN (Organisation du Traité de l'Atlantique Nord) fondée par le bloc occidental contre le bloc soviétique lors de la Guerre Froide, est considérée comme un système intergouvernemental, défensif et militaire. Les Etats membres de l'OTAN constituent les éléments et unités du système d'organisation. Quant aux Etats non-membres et les autres organisations internationales, ils forment l'environnement externe de l'OTAN.[14]

Un autre théoricien est Talcott Parsons qui utilisait la théorie de système dans ses analyses sociologiques. Parsons, un des premiers penseurs des sciences humaines, a étudié les faits sociaux avec la théorie de système qui occupe une place centrale dans ses œuvres. Son point de départ est la notion de l' « action sociale ». Le postulat fondamental chez Parsons est que l'action humaine présente toujours les caractères d'un système.[15] Tandis que la théorie de système est une « macro-théorie»,

---

[13] Nous parlons, à ce point, du système ouvert, autrement dit, du système dynamique, vu que Bertalanffy se concentre sur le système ouvert/dynamique dans sa théorie. Les systèmes ouverts sont toujours en interaction avec leur environnement et d'autres systèmes alors que les systèmes fermés n'ont aucune relation avec leur entourage ; Ludwig Von Bertalanffy, « The Theory of Open Systems in Physics and Biology », **Science**, Vol. 111, 1950, p. 23. Les inputs et les outputs constituent les paramètres fondamentaux des systèmes ouverts du fait qu'ils créent l'interaction et la relation. Il est donc possible de suggérer que les systèmes ouverts sont dynamiques, tandis que les systèmes fermés sont statiques. Les systèmes sociaux comme le système international, étant en relation avec d'autres systèmes sociaux, sont donc des systèmes ouverts.

[14] Hasan Köni, **Genel Sistem Kuramı ve Uluslararası Siyasetteki Yeri**, Ankara: Avrasya Stratejik Araştırmalar Merkezi Yayınları, 2001, p. 6-7.

[15] Guy Rocher, **Talcott Parsons et la Sociologie Américaine,** Paris : Les Presses Universitaires de France, 1972, p. 35-37.

l'action sociale peut être considérée comme une « micro-théorie » dans la terminologie parsonienne.

Parsons s'est également intéressé aux systèmes vivants dérivés de la biologie, en créant une corrélation entre les sociétés et les organismes vivants. Le système d'action sociale peut être considéré comme un sous-système des systèmes en activité. Ces derniers sont des systèmes ouverts puisqu'ils sont en interaction et en échange avec leur propre environnement.[16] De la même manière, il existe aussi des interactions et/ou des échanges entre les autres acteurs du système. Parsons définit l'acteur comme un objet ou un être dans une position sociale ou un rôle/un statut dans la société.[17] Suivant la terminologie parsonienne, l'acteur d'un système peut être un individu, un groupe ou une collectivité : il est possible d'y citer comme exemple un individu, une communauté sociétale, une organisation, une institution.[18] A l'intermédiaire de leurs rôles et statuts, les acteurs participent au système qui est un *network* (un réseau) des relations. Exprimé autrement, les rôles des unités d'action ou des éléments du système relient les acteurs les uns aux autres et au système.[19] Dans ce contexte, il est possible de dire qu'il s'agisse d'un lien ontologique entre les unités et leurs rôles.

Chez Parsons, il existe quatre dimensions fonctionnelles pour qu'un système fonctionne et celles-ci sont valables pour tous les systèmes. Ces dimensions sont comme suit : l'adaptation (*adaptation*), la poursuite des buts (*goal attaintment*), l'intégration (*integration*), la latence (*latent pattern maintenance*). Ces fonctions élémentaires constituent les prérequis fonctionnels et impératifs de tout système d'action. Ces quatre variables structurelles du système d'action ont permis à Parsons d'élaborer un autre modèle théorique : il a fait une typologie des sous-systèmes du système de l'action sociale basée sur la personnalité (*personality system*), la culture (*cultural system*), le système social (*social system*) et l'organisme

[16] Talcott Parsons, **The Structure of Social Action**, Vol : 1 (Marshall, Pareto, Durkheim), New York: The Free Press, 1968, p. 43-51.
[17] Talcott Parsons, **The Social System,** London: The Free Press of Glencoe, 1951, p. 25.
[18] Les institutions occupent une place importante dans la théorie de système parsonien parce qu'elles ont beaucoup de fonctions dans la société. Par exemple elles contribuent à l'intégration et à l'adaptation des acteurs au système et aussi régularisent les rôles des acteurs. En tenant compte de toutes les fonctions des institutions qui peuvent être qualifiées de régulatrices du système; voir pour les fonctions des institutions et les catégories de l'institutionnalisation ; **ibid**., p. 51-57 et Talcott Parsons, **Essays in Sociological Theory**, New York : The Free Press, 1966, p. 53-54, 231- 232.
[19] Parsons, **The Social…,** p. 25; Parsons, **Essays in…,** p. 230.

(*organism/behaviorial organism*).[20] Chacun de ces sous-systèmes assume des rôles importants pour les fonctions citées du système général de l'action. Par exemple, la personnalité psychique répond à la fonction de poursuite des buts ; la culture s'assimile à la fonction de latence ; le système social représente la fonction d'intégration ; l'organisme biologique correspond à la fonction d'adaptation.[21]

Les quatre sous-systèmes séparés par les frontières qui leur donnent leurs propres identités, sont indépendants. De même, ces sous-systèmes sont aussi interdépendants parce qu'ils se complètent mutuellement et s'appuient les uns les autres. Selon Parsons, les « systèmes qui existent par leurs frontières » (*boundary maintaing systems*) sont aussi des « systèmes à frontières ouvertes » (*open boundary systems*). Chacun se trouve donc dans des rapports d'interaction et d'échange avec les autres sous-systèmes. Un réseau d'interdépendance réunit les quatre sous-systèmes, chacun possédant cependant une autonomie suffisante pour être analytiquement distingué des trois autres[22] : En raison de ce type d'interpénétration, chacun des trois systèmes d'action (de culture, de personnalité et d'organisme) constituent une partie de l'environnement –ou encore du milieu- d'un système social.[23] En bref, les sous-systèmes sont non seulement interdépendants mais aussi autonomes.

Quant au système social, Parsons analyse le concept du système social en détails.[24] D'après sa théorie, le système social en tant que système de processus d'interaction entre les acteurs, est non seulement un sous-système mais aussi un système d'action.[25] Il est également un système ouvert du fait qu'il est en relation d'*input* et d'*output* avec son environnement.[26] Tout de même, il fait une importante distinction entre les deux notions de système social et de société. Il pense que même si le système social est une notion abstraite, le concept de société est concret et une réalité. Exprimé autrement, Guy Rocher souligne que « Par opposition à la notion de

---

[20] Talcott Parsons, **The System of Modern Societies**, (Foundations of Modern Sociology Series), New Jersey : Prentice-Hall, 1971, p. 4-6 ; Talcott Parsons, **Societies : Evolutionary and Comparative Perspectives**, (Foundations of Modern Sociology Series), New Jersey : Prentice-Hall, 1966, p. 7.
[21] Rocher, **op. cit.**, p. 53.
[22] **Ibid.**, p. 54,65.
[23] Parsons, **Societies : Evolutionary…,** p. 8.
[24] Parsons, **Societies : Evolutionary…,** p. 5-29 ; Parsons, **The System…,** p. 4-28.
[25] Parsons, **The Social…,** p. 25.
[26] Parsons, **The System…,** p. 7.

système social, celle de société fait référence à des réalités concrètes ».[27] La société qui est l'objet fondamental de l'étude macrosociologique, est aussi l'un des cas exemplaires les plus importants du système social. Il décrit la société comme un système en équilibre et stable. C'est pourquoi, il est possible de dire qu'il applique *homeostatis* (stabilité du système) sur le modèle de la société.[28] En dernier lieu, il sépare la société en quatre sous-systèmes à l'instar du système d'action comme l'économie, le politique, la socialisation et la communauté sociétale.[29]

Enfin, Parsons propose un point de vue interdisciplinaire pour l'analyse systémique partant du fait que les prérequis fonctionnels du système peuvent être étudiés à l'aide de différentes disciplines des sciences sociales.[30] Par exemple la science économique étudie l'adaptation ; la science politique ou la psychologie analyse la poursuite des buts ; l'anthropologie ou bien la psychologie sociale s'intéresse à la latence et la sociologie étudie l'intégration.[31] En résumé, chaque discipline des sciences sociales se spécialise dans l'analyse de sous-systèmes en se focalisant sur les fonctions du système. Comme le tableau[32] proposé ci-dessous l'indique, le sous-système d'organisme (le système organique) est l'objet d'étude de la science économique ;[33] le sous-système de personnalité (le système psychique) est celui de la science politique ou de la psychologie ; le sous-système de culture (le système culturel) est l'objet d'analyse de l'anthropologie ou de la psychologie sociale ; enfin, le sous-système de société/de communauté sociétale (le système social) est celui de la sociologie.

---

[27] Rocher, **op. cit.**, p. 68.
[28] Voir Talcott Parsons, « On Building Social System Theory : A Personal History », **Daedalus**, Vol. 99, No. 4, The Making of Modern Science: Biographical Studies, 1970, pp. 849-850.
[29] Parsons, **The System…,** p. 10-18.
[30] Parsons construit son approche systémique sur un paradigme interdisciplinaire en profitant de la biologie, de la psychologie, de l'économie et de l'anthropologie. Il s'est inspiré particulièrement d'Emile Durkheim, d'Alfred Marshall, de Vilfredo Pareto, de Max Weber ; voir un article pour l'influence de ces penseurs sur l'approche interdisciplinaire et systémique de Parsons, dans lequel il a rédigé son autobiographie, Parsons, « On Building… », pp. 826-881.
[31] Rocher, **op. cit.**, pp. 70-71.
[32] Sources ayant servi de guide pour la préparation du tableau : Parsons, **The System…,** p. 6, 11; Parsons, **Societies : Evolutionary…,** pp. 28-29 ; Rocher, **op. cit.**, p. 50, 52-53, 70.
[33] Le sous-système d'organisme biologique peut être aussi l'objet de la biologie.

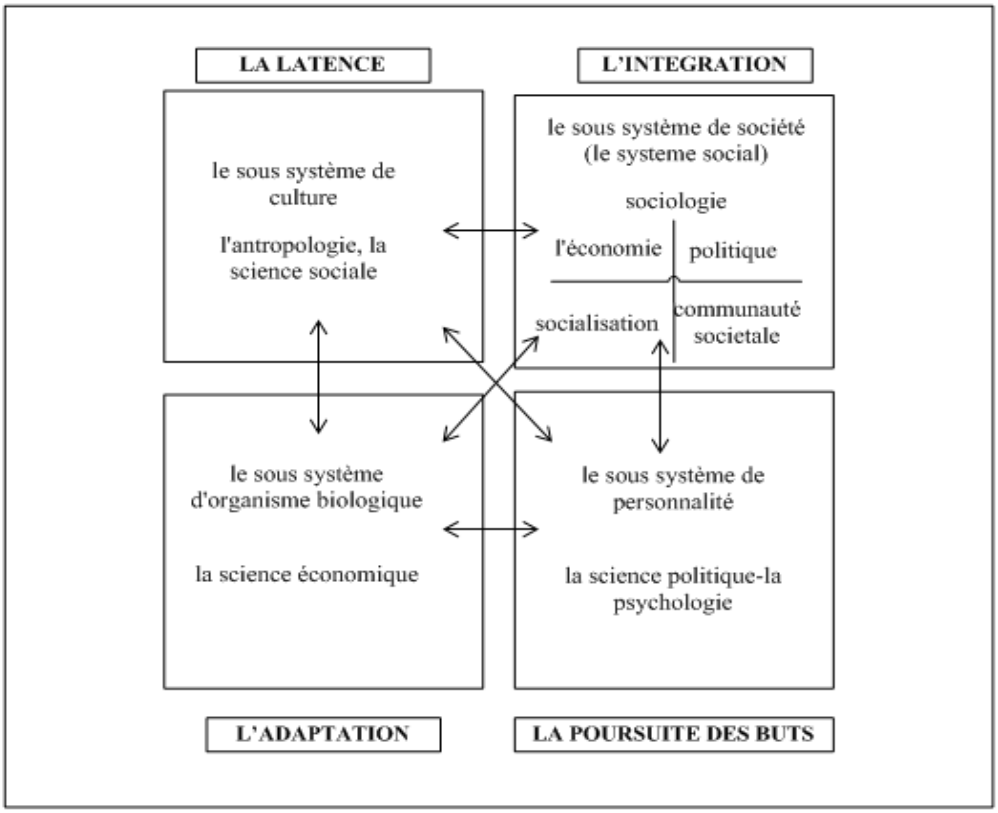


Figure 1.1. : L'analyse systémique de Parsons du point de vue interdisciplinaire

L'autre théoricien systémique en sciences sociales, la sociologue allemand Niklas Luhmann a fait un changement paradigmatique dans la théorie de système dans les années 1980. C'est également pour la première fois que Bertalanffy avait réalisé un changement de paradigme systémique en plaçant l'interaction entre « le système et l'environnement » qui se trouve au cœur de la théorie de système moderne au lieu de la pensée traditionnelle reposant sur la distinction de « l'ensemble et la partie» depuis l'antiquité.[34] Par contre, Luhmann a fait une typologie systémique basée sur la dichotomie « allopoïèse - autopoïèse »[35] à la place de la

[34] Cette idée philosophique traditionnelle depuis Aristoteles s'appuyait sur l'hypothèse de ce que « l'ensemble est différent de la totalité de ses parties ».

[35] La notion d'autopoïèse (*autopoiesis*) vient étymologiquement des mots grecs *auto* (se) et *poiesis* (produire), l'autopoïèse signifie donc en français « se produire » et « se reproduire ». La notion d'autopoïèse a été originairement formulée dans les années 1960 et 1970 par les neurobiologistes chiliens Humberto Maturana et Francisco Varela en biologie pour définir les vivants. Selon eux, les organismes sont des systèmes autopoïétiques parce qu'ils peuvent se produire et se reproduire. Luhmann a construit sa théorie de système en reprenant cette notion. D'après la théorie luhmannienne, ce sont les systèmes autopoïétiques comme le système social qui peuvent produire, reproduire, organiser et composer ses structures, ses composants et ses propres éléments. C'est-à-dire, le système autopoïétique signifie la production, la reproduction, la composition et l'organisation du système. Quant au système allopoïétique, il est incapable de se produire et se reproduire en raison de sa dépendance à l'environnement et par manque d'autonomie, ce qui voudrait dire qu'il dépend de

classification classique des « systèmes ouverts - systèmes fermés » basés sur l'équilibre de « *input - output* » utilisée à partir de Bertalanffy. En résumé, comme Luhmann met en relief, il s'agit de deux fragmentations paradigmatiques et/ou de deux changements de paradigmes suivant la terminologie kuhnienne[36] dans la théorie systémique : En premier lieu, la distinction de l'ensemble et de ses parties a été remplacée par la distinction de système et environnement; ce que nous pouvons conceptualiser comme « le changement de paradigme bertalanffyien » ; en second lieu, le terme *autoréférence*[37] a été utilisé pour déplacer les analyses classiques d'input-output au sein des systèmes ouverts ; ce que nous pouvons aussi conceptualiser comme « le changement de paradigme luhmannien ».[38] Dans ce cadre il est possible de schématiser cette fragmentation de paradigme autopoïètique dans la théorie de système comme ci-dessous :[39]

	Théorie de Système Traditionnel	**Théorie de Système Moderne**	**Théorie de Système Autopoïétique**
Point de Focus du Système	Différence Entre Ensemble-Partie	Interaction Système-Environnement	Divergence Entre Système-Environnement
Structure du Système	Systèmes Fermés	Systèmes Ouverts	Ouverts et Fermés à la fois

Tableau 1.1. : Le changement de paradigme dans l'approche de systèmes

---

l'environnement pour se produire et se reproduire. Les systèmes non-vivants comme les machines sont précisément des systèmes allopoïétiques.

[36] Même si Kuhn utilise le terme de « paradigme » dans vingt-deux sens différents dans son œuvre, il précise l'avoir utilisé en deux sens fondamentaux: Premièrement, il s'agit de l'ensemble des croyances, des valeurs, des techniques partagées par les membres d'une communauté précise; deuxièmement, il est question d'un modèle ou d'un exemple utilisé par une communauté scientifique dans la période de « science normale » comme une solution concrète de puzzle. Il est aussi possible de le définir brièvement comme une « matrice disciplinaire » ; Thomas Kuhn, **The Structure of Scientific Revolutions**, Chicago and London: The University of Chicago Press, 1996, pp. 175-182. Le changement de paradigme provoque le passage de la période de science normale à la période de science révolutionnaire, c'est-à-dire les révolutions scientifiques et/ou les développements scientifiques sont réalisés grâce au changement de paradigme. Pour la typologie Kuhnienne citée comme « la période de science normale », « la période de science de crise/d'anomalie », « la période de science révolutionnaire » voir **ibid.**, pp. 10-42, 66-91, 92-173.

[37] Dans la théorie des systèmes autopoïétiques, l'autoréférence (*self reference*) signifie le système qui fonctionne comme l'auto de la référence. On peut la définir par trois sens différents soient un événement élémentaire, un processus de forme et une identité qui se réfère à lui-même ; Niklas Luhmann, **Social Systems**, traduit par John Bednarz, Dirk Baecker, California : Stanford University Press, 1995, pp. 443-444.

[38] Niklas Luhmann, « Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany-An Essay », **Social Forces,** Vol. 61, No. 4, 1983, p. 992. De plus, voir pour ce changement de paradigme dans la théorie de système, Luhmann, **Social Systems**, pp. 1-11.

[39] İbrahim Anıl, Nihal Kaplan, « Sistem ve Durumsallık Yaklaşımlarında Paradigma Değişimi: Niklas Luhmann ve Autopoietic Sistem Teorisi », **Sakarya Üniversitesi XV. Ulusal Yönetim ve Organizasyon Kongresi Bildiriler Kitabı,** Sakarya, 2007, p. 226.

Selon la théorie de système autopoïétique autoréférentiel qui est différent de la théorie classique de Bertalanffy et de Parsons,[40] le système qui se réfère ainsi se différencie de son environnement. La distinction système/environnement qui est le point de départ luhmannien, repose sur la différenciation. Exprimé autrement, la distinction système/environnement comme la principale conceptualisation de sa théorie se révèle en conséquence de la différenciation du système de son environnement parce que chaque système définit et produit en soi-même ses propres relations avec son environnement qui est un autre système. Cette distinction et/ou différenciation permet de réduire soit la complexité du système, soit la complexité d'environnement. A vrai dire, la différenciation conduit à un degré plus élevé de complexité qui est le fait de l'autoréférence et de l'autopoïèse.[41]

L'une des plus importantes particularités des systèmes autopoïétiques autoréférentiels est le fait qu'ils sont opérationnellement fermés.[42] Or, à ce point, il ne s'agit pas d'un modèle classique de système fermé étant donné que les systèmes autopoïétiques ne sont pas isolés de leurs environnements comme les systèmes fermés classiques parce qu'ils se mettent en relation avec leurs environnements.[43] Bien qu'ils n'aient aucun contact direct avec leurs environnements, ils entrent indirectement en contact par l'intermédiaire de leurs éléments constitutifs. Ils ont la capacité uniquement de produire leurs éléments constitutifs par exemple comme l'unité, la différence, la structure et les opérations.[44] En bref, non seulement les

---

[40] La théorie de système parsonienne se base sur l'interaction système-environnement et l'analyse classique du système ouvert, fondée sur l'équilibre *input-output* telle que celle de Bertalanffy. Comme nous l'avons déjà précisé ci-dessus, Luhmann avait changé ce point de vue classique en utilisant la conceptualisation de « la distinction système/environnement » et de « système autopoïétique - système allopoïétique » au lieu de conceptualisation de « l'interaction système/environnement » et de « système ouvert - système fermé ». D'ailleurs, l'un de ses points de départ théoriques est la critique de la théorie de système de Parsons avec qui Luhmann a fait connaissance à l'université de Harvard au début des années 1960. C'est ainsi qu'il a développé la théorie de système structurel-fonctionnel parsonienne comme la théorie de système fonctionnel-structurel.

[41] Niklas Luhmann, « Le Droit Comme Système Social », **Droit et Société**, Vol. 11, No. 12, 1994, p. 57; Luhmann, **Social Systems**, p. 182. On peut brièvement définir la complexité comme la pluralité de la possibilité de sélection. La complexité d'environnement est toujours plus grande que celle du système parce qu'il y a beaucoup plus de possibilités dans l'environnement que dans le système. Chez Luhmann, il y a deux type de complexité; pour la complexité interne du système, il utilise « complexité du système » (*system complexity*), pour celle de son environnement, il utilise « complexité environnementale » (*environmental complexity*); Luhmann, « Insistence on Systems… », p. 993.

[42] Niklas Luhmann, « Why Does Society Describe Itself as Postmodern? », **Cultural Critique**, No. 30, The Politics of Systems and Environments, Part I, 1995, p. 173.

[43] Luhmann, **Social Systems**, p. 37. A propos de cette relation entre le système et l'environnement, voir **ibid.**, pp. 176-209.

[44] Paolo Barbesino, Salvino A. Salvaggio, « La Sociologie de Niklas Luhmann », **Numéro Spécial de la Revue Recherches Sociologiques: Niklas Luhmann en Perspective**, p. 66.

systèmes autopoïétiques sont opérationnellement fermés, mais ils sont également ouverts du point de vue relationnel.

Selon la typologie de Luhmann, il s'agit de trois types de systèmes autopoïétiques : les systèmes vivants, les systèmes psychiques et les systèmes sociaux. De même, les systèmes sociaux se composent à leur tour de trois systèmes : les interactions, les organisations et les sociétés.[45] La société se sépare elle aussi en sous-systèmes : la science, la politique, l'économie, le droit, l'art, etc. Tandis que c'est la communication[46] qui assure la reproduction du système comme élément constitutif d'un système social, c'est la conscience pour celui d'un système physique. Dans sa typologie, ces systèmes et sous-systèmes constituent leurs environnements respectifs. Par exemple, alors que le système vivant constitue indispensablement un environnement au système psychique, le système psychique forme indispensablement un environnement pour le système social.[47] Il en est de même pour les sous-systèmes, c'est-à-dire chaque sous-système fait partie d'environnement des autres sous-systèmes et des systèmes.[48] Enfin, les sous-systèmes fonctionnels sont opérationnellement fermés à l'instar des autres trois types de systèmes autopoïétiques.

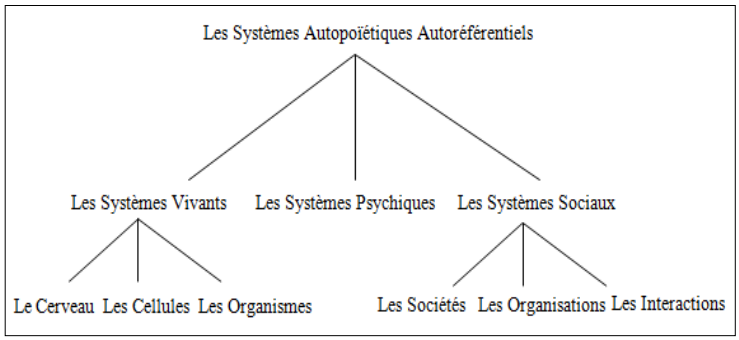


Figure 1.2. : La typologie de système d'après Luhmann[49]

[45] Le cerveau, les cellules et les organismes constituent les systèmes vivants. L'opération fondamentale d'un système vivant qui assure la reproduction du système est la vie ; Niklas Luhmann, « The Autopoiesis of Social Systems », **Journal of Sociocybernetics**, Vol. 6, No. 2, 2008, p. 85.
[46] Dans le système luhmannien, le terme de « communication » est utilisé différemment de celui des théories traditionnelles envisagées comme une circulation entre un émetteur et un récepteur. Selon lui, la communication est une opération de synthèse de l'information, de la formulation et de la compréhension ; Luhmann, **Social Systems**, pp. 139-147 ; Luhmann, « The Autopoiesis… », p. 86. De plus, à la différence de Parsons, Luhmann suppose que l'individu n'est pas un élément d'un système social mais qu'il est l'élément du système psychique. C'est pourquoi les individus sont l'environnement du système social ; Luhmann, **Social Systems**, p. 240. A ce sujet voir **ibid.**, pp. 255-277.
[47] **Ibid.**, p. 255.
[48] Luhmann, « Le Droit… », p. 56.
[49] Luhmann, « The Autopoiesis… », p. 85.

David Easton, politologue américain, a appliqué la théorie de système à la science politique. Le cadre d'analyse d'Easton se trouve dans la tradition de l'approche systémique développée en biologie et en sociologie. A cet égard, comme le souligne Monière, sa définition de système est la même que celle de ses prédécesseurs, Bertalanffy et Parsons : « Nous pouvons définir un système comme un ensemble de variables, quel que soit le degré de relation entre elles ».[50] Contrairement à Parsons, il met l'accent sur le système politique[51] et il le définit comme qui suit : le système politique se compose d'une série de relations mutuelles, isolées des relations sociales, concernant la distribution de valeur de manière autoritaire a la société.[52] Il a tout de même étudié le système politique en se basant sur l'analyse classique de système ouvert reposant sur l'équilibre de « *input-output*» suivant la tradition de Bertalanffy-Parsons.[53]

Pour l'analyse d'Easton, le système politique est une « boîte noire », ouverte aux influences du milieu et des autres systèmes. Un échange ou une transaction entre le système politique et l'environnement (ou les autres systèmes) est réalisé par les relations symétriques des *inputs-outputs*.[54] La boîte noire reçoit les *inputs* de son environnement et restitue les *outputs* comme réponse. Easton classe les *inputs* en deux catégories : les exigences (*demands*) et les soutiens (*supports*).[55] En revanche, les *outputs* sont composés d'un seul type : ce sont les décisions prises ou les actions

---

[50] Denis Monière, **Critique Epistémologique de l'Analyse Systémique de David Easton : Essai sur le Rapport Entre Théorie et Idéologie**, Ottawa, Ontario : Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 139. Comme nous l'avons déjà dit, Bertalanffy et Parsons définissaient le système en tant qu'un ensemble d'éléments en interaction. Selon eux, si une certaine action produit une certaine réaction alors il s'agit d'une interaction, d'où l'existence d'un système ; **ibid.**, p. 138.

[51] Il s'oppose à l'approche de système social, bien qu'il fasse référence à Parsons à propos de la pensée de système; voir Şirin Tekeli, **David Easton'un Siyaset Teorisine Katkısı Üzerine Bir İnceleme**, İstanbul: Güryay Matbaacılık, 1976, p. 122-124.

[52] **Ibid.**, 142. D'après lui, le système politique est un système analytique dont les membres ont des rôles politiques. Quant à la politique, il l'a formulée dans le cadre de la notion d'autorité en suivant la tradition weberienne. Il la définit brièvement comme « la distribution autoritaire des valeurs dans la société ».

[53] Easton ne s'est pas référé à Bertalanffy dans son œuvre intitulée *The Political System*, publié en 1953 ; sa première référence à Bertalanffy se trouve dans son article publié en 1957; Tekeli, **ibid.**, p. 125. Parallèlement il est clair qu'Easton est resté sous l'influence de la théorie de système et de la méthodologie parsonnienne bien qu'il ne l'accepte pas. Cette filiation est ainsi décrite par E. Meehan : « *Comme Parsons, Easton est à la recherche d'une théorie générale, d'un cadre conceptuel unifié pour l'analyse de la vie politique. Comme Parsons encore, il est préoccupé par la stabilité et l'ordre, par la persistance du système politique dans un monde de changements et de tension. Sa conception de la théorie est Parsonienne* » ; Monière, **op. cit.**, p. 140.

[54] David Easton, **A Systems Analysis of Political Life**, New York : John Wiley and Sons, Inc., 1965, p. 26. Le système politique se trouve dans l'environnement par lequel il est influencé et qu'il influence. Les *inputs* constituent l'action, tandis que les *outputs* composent la réaction.

[55] **Ibid.**, p. 27. Pour une information plus détaillée sur les exigences, voir **ibid.**, pp. 37-56; pour plus d'information à propos des soutiens, voir **ibid.**, pp. 153-170.

entreprises par le système politique.[56] La boîte noire répond ainsi aux *inputs* par ces *outputs*. Les *outputs* en question produisent de nouvelles exigences et des soutiens et donc se transforment en *inputs*. Ainsi, il existe une rétroaction (*feedback*) par laquelle les *outputs* produisent, puis les *outputs* se transforment de nouveau en *inputs*, ensuite ces *inputs* produisent d'autres *outputs*. En bref, ce circuit continue à l'infini grâce à ce mécanisme et/ou ce processus de rétroaction qui signifie la reproduction et la permanence du système politique.[57]

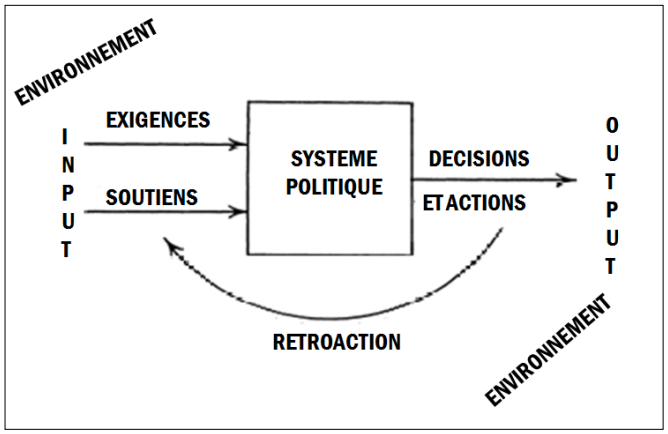


Figure 1.3. : Le fonctionnement de la boîte noire[58]

Enfin, l'un des plus importants piliers de l'analyse eastonienne, c'est qu'il prend en considération le système international. Même si son objectif d'analyse systémique était d'expliquer les systèmes au niveau national, il a brièvement touché au système international.[59] Pour Easton, du fait qu'il est possible d'observer la distribution d'une façon autoritaire des valeurs à l'échelle internationale, il faut parler du système international. Pourtant au contraire des autres systèmes politiques, dans le système international il n'existe pas une autorité légitime. Les institutions internationales telles que l'Organisation des Nations-Unies (ONU) peuvent aussi distribuer les sources et les valeurs à la société internationale quoi que l'autorité internationale soit décentralisée.[60] Il existe donc un système international avec lequel

[56] Pour l'information détaillée sur les sorties, voir **ibid.**, pp. 343-362.
[57] Pour le détail de la boucle de rétroaction, voir **ibid.**, 363-381.
[58] **Ibid**., p. 32 et David Easton, « An Approach to the Analysis of Political Systems », **World Politics**, Vol. 9, No. 3, 1957, p. 384.
[59] Dans ses œuvres, le niveau d'analyse est la société, l'unité d'analyse est le système politique. Le système politique, le système le plus exhaustif, contient plusieurs sous-systèmes y compris le parti politique, le syndicat, l'entreprise, l'église, la famille, le clan etc. ; pour l'information détaillée voir Tekeli, **op. cit.**, p. 143.
[60] Köni, **op. cit.**, p. 23.

le système politique est directement en contact dans certains cas.[61] Finalement, il faudrait préciser qu'Easton qui est l'un des théoriciens behavioristes de la science politique américaine, a été le pionnier ayant influencé les théoriciens behavioristes dans le domaine des Relations internationales.

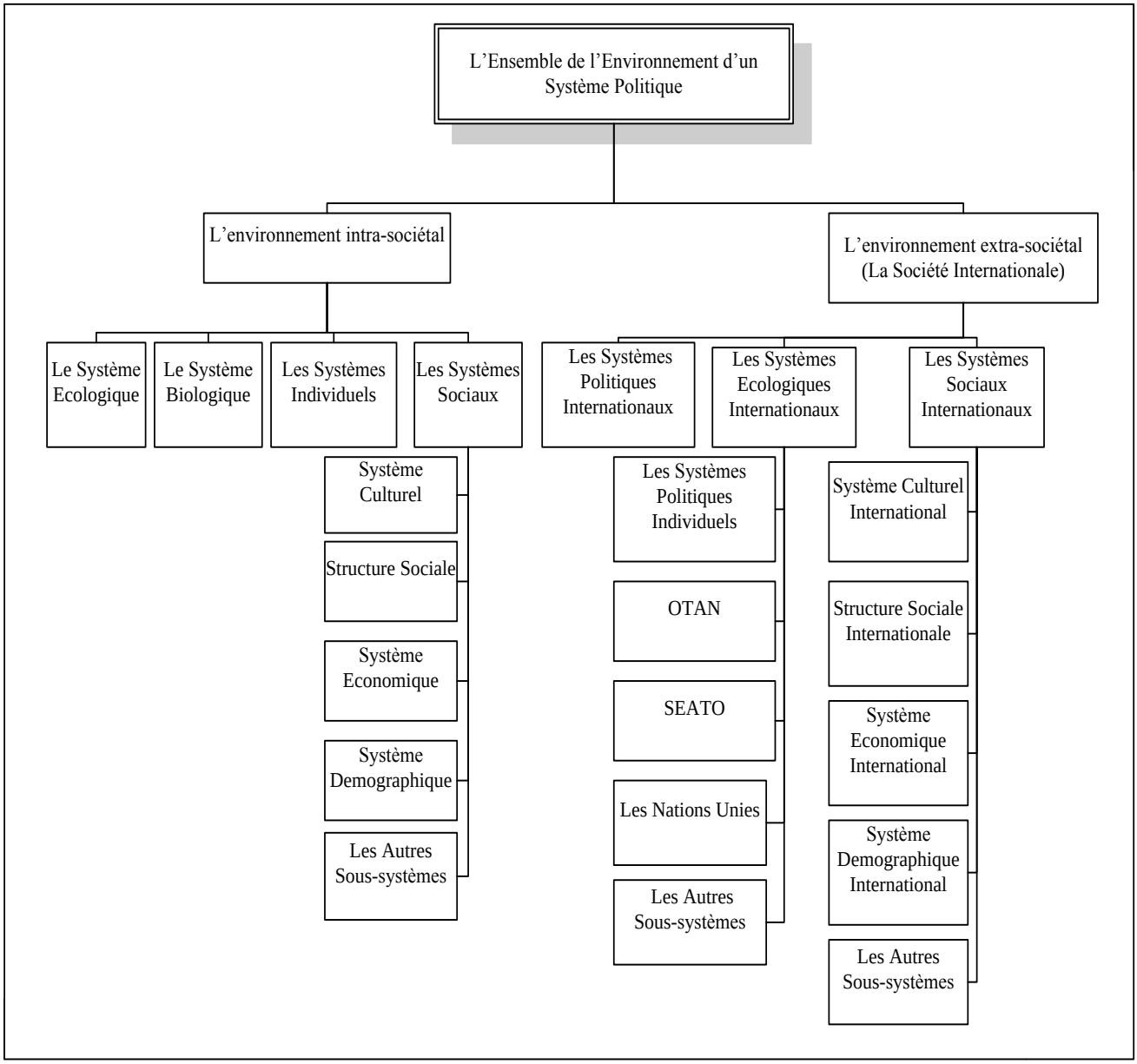


Figure 1.4. : L'ensemble de l'environnement d'un système politique chez Easton

[61] D'après la théorie d'Easton, le système international se trouve dans le milieu extra-sociétal. Easton distingue l'environnement en deux aspects : d'une part, « l'environnement intra-sociétal » est composé de l'ensemble des systèmes à l'échelle national, par exemple le système écologique, le système biologique, les systèmes de personnalité, les systèmes sociaux ; d'autre part, « l'environnement extra-sociétal » mentionné est constitué de divers systèmes comme les systèmes politiques internationaux, les systèmes écologiques internationaux, les systèmes sociaux internationaux. Le système politique réagit aux actions de ces systèmes environnants qui influencent les comportements du système politique ; Easton, **A System…**, pp. 21-23.

Section II : La notion de système dans les Relations internationales

En réfléchissant dans le domaine de Relations internationales, ce sont les behavioristes qui ont appliqué la théorie de système à la discipline.[62] Bien que le réalisme, le paradigme dominant de la discipline depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, ait indirectement fait les analyses sur le système politique international, le behaviorisme l'a systématiquement étudié en tant que concept pour la première fois et l'a théorisé dans la deuxième moitié des années 1950. Ainsi, les behavioristes tel que Morton A. Kaplan, Charles A. McClelland, J. David Singer, Kalevi J. Holsti, Richard N. Rosecrance, Karl W. Deutsch ont enrichi la littérature et y ont apporté un nouveau point de vue avec leurs approches systémiques. Les théoriciens behavioristes mentionnés ont défini le concept de système international comme un ensemble dont les éléments sont en interaction entre eux. Autrement dit, sous l'influence de Bertalanffy, Parsons et Easton, ils ont construit leurs approches sur trois bases: l'ensemble, la partie/l'acteur et l'interaction.[63] La pensée systémique

[62] En Relations internationales, le behaviorisme (ou encore le comportementalisme) est entré sur scène dans les années 1960, plus tard que les autres domaines des sciences sociales. Le behaviorisme dont la plupart des penseurs est américains, a eu beaucoup d'échos aux États-Unis. Les auteurs behavioristes qui défendent rigidement l'épistémologie positiviste, avancent que les sciences humaines mais aussi les Relations internationales doivent être examinées uniquement en utilisant la méthodologie des sciences naturelles, -d'ailleurs le terme de « behaviorisme » vient du verbe *to behave* (se comporter)-, parce que la plupart d'entre eux sont des chercheurs en sciences naturelles dont une partie est composée des émigrés européens, principalement des émigrés juifs d'Allemagne et d'Europe centrale ayant fui le fascisme et le nazisme. Ainsi, ils utilisent les méthodes empiriques, l'accumulation de données observables et les données statistiques (comparables et utilisables), les connaissances cumulatives, la vérification empirique, la quantification (les nombres, les statistiques, les graphiques, les tableaux, les bases de données, etc.). C'est-à-dire qu'ils donnent de l'importance à l'observation des phénomènes et des faits. Ils critiquent le réalisme sous prétexte qu'il n'est pas scientifique. Selon eux la manière dont les réalistes utilisent la philosophie, l'histoire, la diplomatie (particulièrement les souvenirs diplomatique) et le droit, n'obéissent pas aux principes positivistes. De ce fait, les behavioristes font attention à l'utilisation des mathématiques, de la biologie, de la physique, de la statistique, de l'économie, de la sociologie et de la science politique, en bref, des sciences positives. Ils ont aussi accusé les réalistes en les surnommant « les classiques et/ou les traditionnalistes » en raison de leurs méthodes scientifiques. Ce débat épistémologique et particulièrement méthodologique entre les behavioristes et les réalistes -les traditionnalistes d'après le terme behavioriste- durant les années 1960 et 1970, est appelé « le deuxième débat du paradigme », dont le première s'est déroulé entre les idéalistes et les réalistes âpres la Première Guerre Mondiale dans la discipline. En bref, le behaviorisme a joué méthodologiquement et théoriquement un rôle central dans l'évolution de la discipline des Relations internationales grâce à ses recherches interdisciplinaires : la théorie des communications, l'approche cybernétique, les simulations, la théorie des jeux, la théorie de prise de décision et bien sûr la théorie de système international. Comme dans toutes les sciences sociales, l'œuvre de Kuhn intitulé *The Structure of Scientific Revolutions,* publié en 1962, occupe une place importante dans « la révolution behavioriste » en Relations internationales.

[63] Du fait que la forme de relation entre les éléments de l'ensemble est composée de l'interaction, Atila Eralp exprime la perspective systémique des behavioristes sous le titre de « le système en tant qu'interaction »; Atila Eralp, « Sistem », dans **Devlet ve Ötesi**, édité par Atila Eralp, İstanbul : İletişim Yayınları, 2005, pp. 131-137.

behavioriste en question peut être formulé ainsi : « l'ensemble (le système international) = la partie (l'acteur) + l'interaction entre les parties ».

Dans ce cadre, Morton Kaplan, un des pères fondateurs du paradigme behavioriste en Relations internationales, a proposé une définition pour le système : « un système d'action est un ensemble de variables liées les uns aux autres et différents de l'environnement externe avec leurs régularités comportementales descriptibles ce qui caractérisent les relations internes ».[64] De ce point de vue, Kaplan insiste sur la dimension d'interaction et de relation mutuelle des acteurs du système. En outre, du fait qu'il a défini le système international comme un système d'action, ce sont les acteurs qui le composent.[65] Il les divise en deux catégories : les acteurs nationaux et les acteurs supranationaux.[66] Chez Kaplan, alors que les acteurs nationaux sont composés des Etats,[67] comme par exemple les Etats-Unis, la France, la Grande Bretagne, la Russie, l'Allemagne, etc. ; les acteurs supranationaux se divisent en deux : les acteurs de bloc et les acteurs universels. Tandis que l'OTAN et le Kominform étaient les exemples des acteurs de bloc lors de la Guerre Froide, l'ONU est un exemple d'un acteur universel.

Kaplan a fait une classification de système international en fonction de formes des relations et de la distribution de puissance entre les acteurs ; selon sa typologie, il est donc question de six modèles systémiques internationaux : i- le système d'équilibre des puissances (*the « balance of power » system*), ii- le système bipolaire relâché (*the loose bipolar system*), iii- le système bipolaire serré/rigide (*the tight bipolar system*), iv- le système universel (*the universal international system*), v- le système hiérarchique international (*the hierarchical international system*), vi- le

---

[64] Morton A. Kaplan, **System and Process in The International Politics**, Colchester : ECPR Press, 2005, p. 20.

[65] Dans sa théorie, il faut dire que le système international est constitué par les actions et les comportements des acteurs parce que Kaplan le considère comme une action internationale se déroulant entre les acteurs internationaux ; **ibid.**, p. 33. De ce point de vue, nous pouvons dire qu'il est resté sous l'influence de la théorie d'action weberienne et parsonienne.

[66] **Ibid.**

[67] Kaplan a divisé les acteurs nationaux en deux classifications : les acteurs directifs et les non-directifs. Chacun se distingue en deux catégories en même temps : le système dominant et le sous-système dominant. L'Espagne sous Franco est l'exemple d'un régime directif qui est relativement système dominant. L'Union Soviétique et l'Allemagne nazie sont des exemples des acteurs nationaux directifs et de sous-systèmes dominants. La Grande Bretagne est l'exemple d'un sous-système relativement dominant et d'un acteur national non-directif. Les Etats-Unis est l'exemple d'un système dominant et d'un acteur national non-directif. Suivant cette typologie, les acteurs directifs sont les régimes autoritaires tandis que les acteurs non-directifs sont les régimes démocratiques ; **ibid.**, pp. 61-62. D'autre part, il distingue les acteurs blocs en trois catégories comme hiérarchiques, hiérarchiques mixtes et non-hiérarchiques ; voir pour détails, **ibid.**, pp. 77-84.

système de veto par une unité (*the unit veto international system*).[68] Pour chaque modèle, il existe cinq catégories de variables par le biais desquelles il explique ces modèles systémiques :

i- Les règles essentielles du système (*The essential rules of the system*) : Elles déterminent les relations générales et les comportements caractéristiques des acteurs et leur donnent les rôles fonctionnels systémiques. Ces règles essentielles qui maintiennent la stabilité du système, peuvent changer en fonction de tous les systèmes. Elles sont aussi les règles d'équilibre du système, du fait qu'elles maintiennent son équilibre.[69]

ii- Les principes de transformation du système (*The transformation rules of the system*) : Ce sont les règles concernant les inputs qui provoquent le changement du système. Si le changement est radical, il s'agit de la transformation du système en un autre système ; s'il n'est pas radical, à ce point, une nouvelle étape du système est mise en question. Par exemple, dans un système politique démocratique, quand il existe un changement gouvernemental après les élections, nous parlons d'une nouvelle période du système; lorsqu'une révolution éclate, il est question d'une transformation dans le système.[70]

iii- Les variables de classification des acteurs du système (*The actor classificatory variables of the system*) : Elles spécifient les caractéristiques structurelles des acteurs. Ces caractéristiques modifient leurs comportements. Par exemple, les divers acteurs, comme les États-nations, les alliances et les organisations internationales dont les comportements se différencient suivant ses caractéristiques structurelles. De la même manière, les comportements d'un Etat-nation se modifient parallèlement à son régime autoritaire ou démocratique.[71]

iv- Les variables des capacités du système (*The capability variables of the system*) : Ces variables dépendent des éléments de puissance que les acteurs possèdent comme le territoire, la population, la capacité industrielle, les forces militaires, les facilités de transportation et de communication ; c'est-à-dire, elles montrent le niveau de capacité physique ou bien quantitatif d'un acteur.[72]

---

[68] **Ibid.**, p. 34. Nous expliquerons ces modèles en détail dans la partie suivante.
[69] **Ibid.**, p. 24.
[70] **Ibid.**, p. 24-25.
[71] **Ibid.**, p. 25.
[72] **Ibid.**, p. 25.

v- Les variables d'information du système (*The information variables of the system*) : Ce sont les variables basé sur le niveau de communication entre les acteurs. Dans le système, les acteurs s'informent des objectifs, des intérêts, des capacités, des possibilités, des modes de comportement etc. en rapport avec leurs capacités d'information.[73] L'information contient les connaissances des acteurs ; de ce point de vue, l'information est en effet une des capacités d'un acteur qui influence sa situation dans le système.

En outre, dans la théorie de Kaplan, du fait que le système international se compose d'action et d'interaction des acteurs, il est considéré aussi comme un ensemble composé de trois processus fondamentaux : le processus régulateur (*regulatory process*), le processus intégrateur (*integrative process*) et le processus désintégrateur (*disintegrative process*). Nous pouvons réfléchir à ces processus comme les réponses ou les réactions que le système international restitue aux actions de l'environnement qui tendent à le déséquilibrer. Ce sont les systèmes flexibles ou stables qui ont de hautes capacités de réponse aux actions venant de l'environnement, par contre, les systèmes rigides ou instables sont incapables de restituer les réactions. En résumé, le degré de réaction d'un système dépend de sa capacité et de sa structure.[74]

Dans cette optique, le processus régulateur est ce qui tente de maintenir ou de préserver l'identité du système et adapte le système aux changements de conditions. Quant au processus intégrateur, dans le cas où le système ne permet pas aux unités de satisfaire leurs besoins, les unités se rejoignent ou coopèrent.[75] C'est pourquoi, il peut être pensé comme une sorte ou bien un dérivé du processus régulateur. En ce qui concerne le processus désintégrateur, il est un processus qui provoque l'instabilité dans le système. L'instabilité est ce qui existe sous les conditions où le système ne peut pas percevoir les changements se déroulants dans environnement et ne peut pas restituer les réactions aux actions de l'environnement.[76]

D'autre part, Charles A. McClelland est un des théoriciens qui ont contribué aux études de système international par l'intermédiaire de ses analyses sur les transformations des systèmes internationaux et la communication internationale entre

[73] **Ibid.**, p. 25-26.
[74] **Ibid.**, p. 89.
[75] **Ibid**.
[76] **Ibid.**, p. 97.

diverses unités du système. Il se concentre sur la question suivante : « comment le système international fonctionne-t-il ? ». Pour trouver une réponse à cette question, il tient à l'analyse d'interaction complémentairement à l'approche de prises de décisions par laquelle il est compréhensible que les actions des unités du système influence le fonctionnement du système. Car pour McClelland, le système international est l'ensemble des acteurs et des interactions entre ceux-ci.[77] Il est donc possible de formuler sa définition systémique : « le système international = les acteurs + les interactions des acteurs ». Il faut ajouter que, pour McClelland, les acteurs du système international sont les nations ou bien les Etats-nations.[78]

Cette interaction provoque la transformation au sein du système international. Il propose comme exemple, les crises entre les acteurs qui peuvent mener à la transformation du système comme l'interaction entre la Triple Alliance et la Triple Entente avant la Première Guerre Mondiale.[79] Autrement dit, une série de changement dans la structure internationale peut provenir des nouvelles politiques et des crises entre les acteurs.[80] C'est pourquoi, il faut inévitablement analyser les actes des acteurs dans le système international et étudier l'approche de prise de décision. McClelland indique que le cadre conceptuel de l'analyse d'interaction et celui de l'approche de prise de décision sont complémentaire pour l'analyse du système, parce que les inputs, les outputs et la communication entre les unités du système premièrement mènent aux crises et par la suite les crises mènent à la transformation du système international.[81] De cette perspective, McClelland est un des premiers théoriciens inductifs dans l'approche de système dans les Relations internationales.[82]

---

[77] Charles A. McClelland, « The Function of Theory in International Relations », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 4, No. 3, The Place of Theory in the Conduct and Study of International Relations, 1960, p. 327. McClelland a fait des études de *database* pour estimer les comportements et l'influence des acteurs sur le système international. Ses études ont contribué à l'approche de prise de décision.

[78] **Ibid.**

[79] Charles A. McClelland, « The Anticipation of International Crises: Prospects for Theory and Research », **International Studies Quarterly**, Vol. 21, No. 1, Special Issue on International Crisis: Progress and Prospects for Applied Forecasting and Management, 1977, p. 17.

[80] Charles A. McClelland, « The Acute International Crisis », **World Politics**, Vol. 14, No. 1: The International System: Theoretical Essays, 1961, p. 188.

[81] **Ibid.**, 191-192. Selon lui, c'est avec l'analyse des crises internationales et les interactions que nous pouvons constater les techniques standards pour résoudre les questions et les actes routiniers ; **ibid.**, 200. Par exemple, dans le système en deux blocs, le système est dominé par le conflit de deux acteurs principaux et il y a une action minimale, un maximum de régulation et une opposition mutuelle ; **ibid.**, 201.

[82] Dans l'approche de l'analyse systémique, il existe deux choix méthodologique: le premier est la méthode déductive où le système est étudié du point de vue de l'ensemble. L'analyse systémique kaplanienne est l'un des exemples typiques de la méthode déductive. La deuxième méthode est

Karl Deutsch, l'un des théoriciens behavioristes et précurseurs de la théorie fonctionnaliste, élabore sa théorie de système sur la théorie des communications et établit une corrélation entre celles-ci. Dans un réseau de communication,[83] il existe un fonctionnement basé sur la transmission des messages et une circulation. Il est possible de le voir dans les systèmes électriques, les systèmes nerveux et les sociétés. Car dans tous les systèmes, il existe une interaction, une rétroaction et des *outputs* qui vont se transformer en inputs grâce à la communication que produisent l'action, la réponse et les informations.[84] Dans ce contexte, l'interaction entre deux acteurs peut être définie comme l'état spécial d'un échange des messages entre eux. En fait c'est un processus de communication où il est important d'observer et de savoir comment les messages sont interprétés. Ce dernier peut diminuer ou bien augmenter le risque de production d'un conflit ou bien d'une coopération.[85]

Tout d'abord, Deutsch relie le système au modèle classique de mécanisme dont les exemples sont la description des étoiles de Newton, le système de gouvernement dans les écritures de Hobbes, les systèmes de contrôle et de balance de Locke et Montesquieu.[86] De cette perspective, le mécanisme ou bien le système est un ensemble qui est complètement égal à la somme de ses parties. Dans la pratique moderne d'un système, l'interdépendance, la communication et l'interaction mutuelle entre ses parties sont les aspects les plus déterminants pour son fonctionnement. Deutsch accorde de l'importance aux règles, aux messages, aux symboles, aux informations, aux influences environnementales, aux volontés et aux consciences des membres pour le fonctionnement du système international. Grâce à sa « théorie de communication », le système international de Deutsch a un caractère

---

inductive où le système est étudié du point de vue de ses parties, autrement dit ses unités. La méthodologie de McClelland est un des exemples de l'analyse systémique inductive par la manière de ce qu'il analyse le système en examinant ses parties et l'interaction entre ses parties.

[83] Pour Deutsch, un réseau est un système d'objets physiques ayant une interaction les uns avec les autres ; Karl Deutsch, « Some Notes on Research on the Role of Models in the Natural and Social Sciences », **Synthese**, Vol. 7, No. 6-B, 1948/1949, p. 517.

[84] Dans ce contexte, il est possible de dire que l'approche systémique de Deutsch est parallèle à celui d'Easton ; **ibid.**, pp. 511-513.

[85] Karl W. Deutsch, J. David Singer, « Multipolar Power Systems and International Stability », **World Politics**, Vol. 16, No. 3, 1964, pp. 398-399.

[86] Karl Deutsch, « Some Notes … », p. 509.

évolutif parallèlement à l'approche kantienne mettant l'accent sur l'interaction et la modification mutuelle vers une coopération entre les parties et l'ensemble.[87]

L'importance de l'approche systémique de Deutsch découle du fait qu'il démontre le linkage entre les recherches de système international et la théorie des communications. Car pour lui, le monde est en train de vivre une révolution de communication qui influence la structure du système international avec son accroissement des échanges à l'échelle mondiale.[88] D'après Deutsch, dans un tel fonctionnement de système, les activités et les interactions transnationales nécessitent des politiques supranationaux par lesquelles l'ordre systémique peut être réorganisé.[89] La définition la plus connue de Deutsch, « la communauté de sécurité » qui explique un groupe qui a intégré où l'intégration est définie comme l'accomplissement des institutions et des pratiques formelles ou informelles tendant à assurer l'échange politique parmi ses membres, est un produit d'une telle compréhension systémique.[90]

Un autre théoricien systémique, Richard Rosecrance analyse le système international en tant que structure constituée de quatre composants : les inputs destructifs, les mécanismes régulateurs, les contraintes environnementales et les outputs (les résultats).[91] Cela peut être formulé ainsi : « le système international = les *inputs* destructifs + les mécanismes régulateurs + les restrictions

---

[87] Karl W. Deutsch, « Mechanism, Organism, and Society: Some Models in Natural and Social Science », **Philosophy of Science**, Vol. 18, No. 3, 1951, pp. 235-236.

[88] Deutsch cite les changements majeurs dans le système international : l'augmentation démographique, la mobilisation sociale, le déclin des puissances traditionnelles, les nouvelles compétences technologiques, l'apparition des pays riches dans le domaine des technologies d'information, le post-industrialisme, la pluralité de divers systèmes politiques et sociaux, les nouvelles approches intellectuelles et la conscience de changement. Dans ce contexte il cite les nouveaux domaines de recherche comme qui suit: les conflits et leurs résultats, le développement, l'accumulation social et politique, l'économie politique, le temps, la théorie des communications orientées sur la mémoire, l'auto-transformation, la nécessité de liberté, une science politique de design ; Karl Deutsch, « Political Research in the Changing World System », **International Political Science Review**, Vol.1, No. 1, Studies in Systems Transformation, 1980, pp. 23-32.

[89] Karl Deutsch, Richard L. Mermitt, « Transnational Communications and the International System », **Annals of the American Academy of Political and Social Science**, Vol. 442, The Human Dimension of Foreign Policy: An American Perspective, 1979, p. 85.

[90] Karl Deutsch, **Political Community at the International Level**, Utah : AARDVARK, 1970, p. 41. Bien que Deutsch souligne l'importance de la communication entre les membres du système international d'un point de vue de l'approche coopérative, il accepte aussi le caractère compétitif du système international en mettant l'accent sur les exemples suivants : les princes de Machiavel, les hommes d'affaire de Smith ou bien les animaux de Darwin. Ils cherchent leur survie dans leurs systèmes ; Deutsch, Singer, « Multipolar Power … », p. 402.

[91] Michael Brecher, « Système et Crise en Politique Internationale », **Études Internationales**, Vol. 15, No. 4, 1984, p. 769.

environnementales + les *outputs* ». Il est possible d'exprimer cette formulation systémique ainsi :

i- Les *inputs* destructifs : Ce sont les paramètres qui menacent ou endommagent la stabilité de système comme la lutte de puissance entre Etats, les intérêts nationaux contradictoires, les mouvements séparatistes et la distribution des ressources internationales, etc.

ii- Les mécanismes régulateurs : Ce sont les mécanismes qui régulent les inputs destructifs et les limitations environnementales comme les institutions par exemple la Société des Nations (SDN) et les Nations Unis (ONU) ou bien les accords informels entre les Etats. Il est possible de dire qu'ils aient un rôle régulateur en ce qui concerne la stabilité de système.[92]

iii- Les contraintes environnementales : Le fait qu'il n'y a aucun territoire à occuper dans le milieu impérialiste, est un exemple pour les limitations environnementales.[93]

iv- Les *outputs*: Cette dimension s'exprime comme les résultats découlant de ces trois composants.

Suivant ces quatre paramètres systémiques, Rosecrance classifie le système international sous deux titres soient : les systèmes stables et les systèmes instables.[94] D'après cette classification, quand les inputs destructifs occupent une place centrale dans le système internationale, il est instable ; par contre, lorsque les mécanismes régulateurs ont le poids le plus important dans le système, il devient stable. Autrement dit, nous pouvons le formuler ainsi : « les inputs destructifs > les mécanismes régulateurs → le système international instable ; les inputs destructifs <

[92] Pour Rosecrance, il existe trois piliers essentiels qui assurent la régulation et la prévention d'un système anarchique ou d'une situation chaotique : ces piliers sont l'équilibre de puissance, la dissuasion nucléaire et la réglementation d'une coalition centrale. Parmi eux, une coalition centrale est un régulateur moins coûteux pour la stabilité du système par rapport à la dissuasion et à l'équilibre de puissance inefficace ; Richard Rosecrance, « A New Concert of Powers », **Foreign Affairs**, Vol. 71, No. 2, 1992, pp. 64, 81.

[93] De nos jours, le changement dans le système international est très rapide aussi en raison de contraintes environnementales. Les tendances économiques, l'épuisement de matériels premiers critiques, la diffusion d'armes nucléaires et la mobilisation rapide de crises domestiques sont considérés comme les contraintes environnementales qui obligent les acteurs aux réactions et influence la structure du système ; Richard Rosecrance, « Détente or Entente? », **Foreign Affairs**, Vol. 53, No. 3, 1975, p. 477.

[94] Selon Rosecrance, il existe quatre déterminants importants du système international qui contribuent à la compréhension des concepts de stabilité et d'instabilité: ce sont la direction, le contrôle, les ressources et la capacité ; Brecher, **ibid.**, p. 769.

les mécanismes régulateurs → le système international stable ».[95] En dernier lieu, il faut préciser que la formulation et l'analyse systémique de Rosecrance se base sur les actions et les réactions des Etats ou bien des nations. Dans ce cadre, d'après lui, l'acteur principal du système est l'Etat.

Une autre approche systémique appartient à Kalevi J. Holsti qui utilise le terme de système de deux manières : i- comme une description des modèles réguliers et typiques de l'interaction parmi les unités politiques indépendantes ; ii- comme une variable qui contribue à expliquer les actes et les comportements des unités constituant le système.[96] Dans ce cadre conceptuel, il définit le système international ainsi : « un système international peut être défini comme une collection d'entités politiques indépendantes -les tribus, les cités, les nations ou les empires- qui interagissent avec une fréquence considérable et selon les processus régularisés ».[97]

D'après Holsti, tout système international historique est analysé en cinq dimensions. Ces cinq variables fondamentales systémiques semblables à celui de Kaplan sont indiquées ci-dessous :

i- Les frontières du système : Ce sont les limites du système qui nous montre la ligne entre l'interaction et l'environnement. Tous les systèmes internationaux ont des limites identifiables comme par exemple géographiques, culturelles, etc.[98]

ii- Les caractéristiques des unités politiques : Les caractéristiques principales de l'unité politique telles que les types de gouvernements et/ou d'administrations, les rôles des citoyens et les ressources des unités etc., déterminent

[95] Les relations internationales se déroulent entre les inputs destructifs et les inputs régulateurs. Les inputs destructifs non seulement causent à l'instabilité du système mais aussi activent les mécanismes régulateurs; George Liska, « Continuity and Change in International Systems Action and Reaction in World Politics: International Systems in Perspective. by Richard N. Rosecrance », **World Politics**, Vol. 16, No. 1, 1963, p. 132.

[96] Kalevi J. Holsti, **International Politics : A Framework For Analysis**, 7th Edition, New Jersey : Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, 1995, p. 23. D'après Holsti, le concept de système qui est une méthode formelle d'analyse utilisée pour l'étude des systèmes sociaux, à la fois une métaphore empruntée à la théorie de système général où les acteurs et les agents sont reliés entre eux d'une façon complexe, mais aussi dans lequel il existe divers mécanismes réglementaires qui apportent la stabilité ou *homestasis* ; Kalevi J. Holsti, « Scholarship in an Era of Anxiety: The Study of International Politics during the Cold War », **Review of International Studies**, Vol. 24, The Eighty Years' Crisis 1919-1999, 1998, p. 19.

[97] Holsti, **International Politics…**, p. 23.

[98] **Ibid.**, p. 24.

les relations des unités politiques dont les interactions forment le système international.[99]

iii- La structure du système : Tout système international a une structure définissable et une configuration caractéristique de puissance et d'influence en fonction des formes de relations dominants et subordonnés. Par exemple, parfois, la structure d'un système se caractérise par la concentration de la puissance dans un Etat qui alors domine les autres ; au contraire, la puissance peut être diffusée parmi un grand nombre d'Etats si bien qu'aucun d'entre eux ne soit capable de dominer les autres à une période donnée ; ou bien, la structure peut être polaire ou multipolaire où il existe deux ou plusieurs blocs antagoniques des Etats et chacun de blocs est mené par les Etats supérieures. Dernièrement, il faut déterminer les « grandes puissances » pour analyser comment elles ont obtenu leurs positions et décrire les situations de petites unités – satellites, neutres ou bien alliés. Cette analyse est importante pour la discussion de la stratification comme une structure de système.[100]

iv- Les formes d'interaction : La forme d'interaction qui se déroule entre les unités ; par exemple, les contacts diplomatiques, les échanges, les guerres ou les types des rivalités, constitue l'un des composants principaux du système international.[101]

v- Les règles du système : Les relations, les interactions et les processus dans la plupart des systèmes internationaux sont réglementés ou régis par les règles explicites ou implicites du système.[102]

Quant à J. David Singer, il est l'un des théoriciens construisant le cadre méthodologique de la théorie de système international et à la fois de la discipline de Relations internationales.[103] Selon lui, l'un des plus grands problèmes théoriques de la discipline de Relations internationales est de faire le choix au niveau d'analyse micro ou macro.[104] Pour cette problématique, il a proposé d'examiner les faits et les

---

[99] **Ibid.**
[100] **Ibid.**
[101] **Ibid.**, p. 25.
[102] **Ibid.**
[103] J. D. Singer est devenu méthodologiquement et théoriquement un des pères fondateurs de la discipline particulièrement grâce à son article intitulé « The Level-of-Analysis Problem in International Relations » publié en 1961; J. David Singer, « The Level-of-Analysis Problem in International Relations », **World Politics**, Vol. 14, No. 1, The International System: Theoretical Essays, Octobre 1961, pp. 77-92.
[104] **Ibid.**, p. 77. Singer explique ledit choix à l'aide de plusieurs analogies comme celles-ci: *« Que ce soit dans les sciences physiques ou sociales, l'observateur peut choisir de se concentrer sur les parties ou sur l'ensemble, sur les composants ou sur le système. Il peut, par exemple, choisir entre les fleurs ou le jardin, les roches ou la carrière, les arbres ou la forêt, les maisons ou le voisinage, les*

phénomènes en deux niveaux d'analyse : le système international et les sous-systèmes nationaux.[105] Il imagine le système international (le niveau macro) en tant que les relations[106] et les interactions des nations ou des Etats-nations ou bien des autres entités sociales[107] du fait que les comportements et les interactions des sous-systèmes composent un système plus vaste.[108] En ce qui concerne les sous-systèmes nationaux (le niveau micro), il s'agit des Etats-nations qui sont l'unité dominante du système international contemporain et/ou le principal acteur dans le système international.[109]

Singer a comparé ces deux niveaux d'analyse de trois dimensions différentes (description, explication et prédiction). Par exemple, sous l'angle de la capacité descriptive, le niveau systémique est plus exhaustif que le niveau national ou sous-systémique. Par contre, le niveau national peut être plus riche en détails, aller plus en profondeur et avoir une représentation plus intensive. D'autre part, sous l'angle de la capacité explicative, le niveau sous-systémique est beaucoup plus fructueux en comparaison du niveau systémique. Quant à la capacité prédictive, ces deux niveaux d'analyse peuvent offrir une occasion à un degré semblable l'un de l'autre.

---

voitures ou l'embouteillage, les délinquants ou le gang, les législateurs ou le législatif, et ainsi de suite » ; **ibid.**

[105] Dans ses études postérieures, Singer suggère trois niveaux d'analyse : le niveau des décideurs (l'individu), le niveau national et le niveau systémique. En fait, il est clair que pour une classification de « niveau d'analyse » (l'unité d'analyse) Singer était toujours dans une quête méthodologique. Par exemple dans son article précédent (publié en 1960), il avait écrit que le référent empirique d'un psychologue est la personnalité, celui d'un sociologue est la société, celui d'un anthropologue est la culture alors que les référents empiriques d'un spécialiste de Relations internationales sont les citoyens, l'Etat et le système international ; bien qu'il n'ait pas précisé nettement ces trois piliers en tant que niveau d'analyse; J. David Singer, « Psychological Research and the Study of World Politics », **Background on World Politics**, Vol. 4, No. 2, 1960, pp. 88.

[106] Selon son approche systémique, il s'agit de deux types de relation entre les acteurs (les nations et les autres entités) : les relations comparatives et les relations connectives ; J. David Singer, « Accounting for International War: The State of the Discipline », **Journal of Peace Research**, Vol. 18, No. 1, Special Issue on Causes of War, 1981, p. 5 ; J. David Singer, « From A Study of War to Peace Research: Some Criteria and Strategies », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 14, No. 4, 1970, pp. 534-535.

[107] Les entités sociales, de l'individu jusqu'au système global, peuvent être décrites en terme de trois ensembles d'attributs; ils sont matériels/physiques, structurels et culturels. Ce sont les trois types des attributs d'acteur et de conditions systémiques simultanément ; Singer, « Accounting for… », p. 4.

[108] Singer, « From A… », p. 534-535 ; Singer, « Accounting for… », p. 4-5. Singer suppose que le système international se compose de la somme des Etats-nations. Il explique cette supposition en s'opposant à la pensée aristotélicienne qui se base sur la supposition que « l'ensemble est une chose différente de la somme de ses parties » : *« Nous avons dit souvent qu'un système social est plus que la somme de ses parties, mais ce bromure nous amène souvent à toutes sortes d'activités métaphysiques (…) Je maintiens que le système n'est rien de plus que la somme de ses parties avec les relations et les interactions entre eux (…) »* ; **ibid.**, p. 5.

[109] Singer, « The Level… », p. 82 ; Singer, « Accounting for… », p. 4 ; Singer, « From A… », p. 533.

Nuri Yurdusev a critiqué cette formulation dans son article intitulé *« 'Level of Analysis' and 'Unit of Analysis' : A Case for Distinction »*[110] du fait que Singer réduit « le niveau d'analyse » et « l'unité d'analyse » à une seule catégorie, sans distinguer les deux, les considérant comme la même chose.[111] C'est pourquoi, selon Yurdusev, bien que la formulation de Singer soit classique, elle est incomplète et plutôt confuse. Yurdusev a ainsi fait une distinction entre « le niveau d'analyse » et « l'unité d'analyse ». Dans cette distinction, il a indiqué que le niveau d'analyse est plus une question liée au cadre/contexte d'analyse, et que la question de l'unité d'analyse est une question de « l'acteur » ou « l'entité » à être étudié.[112] Autrement dit, tandis que le niveau d'analyse cherche la réponse à la question de « comment un sujet étudié peut être analysé » (la méthode et le contexte), l'unité d'analyse recherche la réponse à la question de « qu'est que ce qui est étudié ou quel(s) est (sont) l'acteur(s) majeur(s) du sujet » (l'objet et l'acteur) : ce qui voudrait dire que le niveau d'analyse concerne le problème de méthodologie qui se rapport au contexte dans lequel (ou le niveau auquel) nous examinons le sujet et que l'unité d'analyse touche aussi ce que nous étudions à ce niveau ou ce que l'acteur(s) majeur du sujet est (sont).[113]

Le Niveau d'Analyse	L'Unité d'Analyse
•Le Niveau Philosophique •Le Niveau Théorique •Le Niveau Pratique	•L'Individu •L'Etat •Le Système

Tableau 1.2. : Les niveaux et les unités d'analyse

Selon la typologie de Yurdusev, les trois niveaux d'analyse ont été rediscutés en abstrait à partir de ces considérations suivantes:[114] i- le niveau philosophique (du

[110] A. Nuri Yurdusev, « 'Level of Analysis' and 'Unit of Analysis' : A Case for Distinction », **Millennium : Journal of International Studies,** Vol. 22, No. 1, 1993, p. 77-88.
[111] **Ibid.**, p. 77. Depuis le rapport de Singer, il est devenu habituel d'utiliser « le niveau d'analyse » et « l'unité d'analyse » de manière interchangeable dans la littérature de Relations internationales ; **ibid.**
[112] **Ibid.**, p. 87.
[113] **Ibid.**, p. 78.
[114] En fait, avant Singer, Kenneth Waltz avait indirectement touché au problème de niveau d'analyse dans le domaine de Relations internationales. Dans son œuvre intitulé *Man, The State and War : A Theoretical Analysis*, il a analysé les raisons de la guerre à trois différents niveaux : sous l'angle de l'individu, sous l'angle de l'Etat et sous l'angle du système international. Cependant, c'est Singer qui a directement traité pour la première fois la problématique des niveaux d'analyse ainsi que comme titre de recherche d'une manière systématique. Après son article mentionné et publié en 1961, beaucoup de classification de niveau d'analyse ont été faits. Par exemple, alors que Holsti distingue

plus abstrait) ; ii- le niveau théorique ; iii- le niveau pratique ou phénoménologique (au moins abstrait).[115] Le premier niveau (philosophique) fournit à l'analyste un point de vue avec lequel il peut construire son sujet. En d'autres termes, ce niveau est la base des deux autres niveaux. Au second niveau (théorique), l'analyste établit ses propositions sur le cadre construit au niveau philosophique. Enfin, au troisième niveau (pratique), il considère les formes concrètes, les apparences et les pratiques et études dans le domaine de la réalité quotidienne.[116]

Pour rendre ces propositions plus concrètes, Yurdusev prend l'exemple de « système international ». Une conceptualisation de système et de système international touche au niveau philosophique, la formulation d'équilibre des puissances ou le système international bipolaire dénote le niveau théorique et une analyse du système de Concert Européen ou du système de l'après-guerre représente le niveau pratique. Comme autre exemple, la conception du mode de production et du mode capitaliste de production de Wallerstein est le niveau philosophique, sa formulation d'une économie mondiale capitaliste au seizième siècle se rapporte au niveau théorique et son explication de la crise dans l'économie mondiale (ou dans l'économie des Etats-Unis) dans les années 1970 est une troisième sorte de niveau d'analyse; c'est le niveau pratique.[117]

En ce qui concerne l'unité d'analyse qui se réfère à « la chose » étudiée, dans sa typologie, les trois unités d'analyse peuvent être classifiées : i- l'individu comme un acteur, ii- la société et les groupes d'individus (agglomération d'acteurs), iii-

---

les trois niveaux d'analyse comme l'individu, l'Etat et le système ; Rosenau les divise en trois comme national, régional et global ; le trio de Handelman-Shapiro-Vasquez le sépare en trois comme l'acteur, la relation mutuelle et le système. De plus, Faruk Sönmezoğlu le regroupe en deux catégories : le niveau d'acteur et le niveau de système. Selon sa classification, tandis que le niveau d'acteur se compose de l'individu, de l'Etat-nation et des organisations internationales (les organisations intergouvernementales, les organisations transnationales et les organisations supranationales) ; le niveau de système est constitué par le sous-système régional et le système global ; Faruk Sönmezoğlu, « Uluslararası Politikada Analiz Düzeyi Sorunu », **İstanbul Üniversitesi Siyasal Bilimler Fakültesi Dergisi**, Vol. 2, No. 2, 1984, pp. 266-268 ; Faruk Sönmezoğlu, **Uluslararası Politika ve Dış Politika Analizi**, İstanbul : Filiz Kitabevi, 1989, pp. 80-81.

[115] Yurdusev a constitué sa typologie de niveau d'analyse en modifiant les trois niveaux d'analyse de Buckley : i- la recherche empirique, ii- la théorie logico-déductive, iii- les cadres, les modèles ou les philosophies ; Yurdusev, « 'Level of… », p. 78.

[116] **Ibid.**, pp. 78-79. Au niveau philosophique, l'analyste ou l'étudiant opère sur les perceptions épistémologiques fondamentales et les conceptions ; c'est-à-dire, il est dans le domaine abstrait. Au niveau théorique, le problème est définit d'une façon plus concrète sur le base dessinée au niveau philosophique; **ibid.**

[117] **Ibid.**, p. 79. De la même manière, la conceptualisation de « puissance » est en général une analyse au niveau philosophique ; l'étude de « la politique de puissance » est un niveau théorique d'analyse ; et l'examen des politiques des Puissances particuliers se produit sur le plan pratique.

l'univers ou l'humanité (l'acteur tout compris) ;[118] autrement dit : i- le seul/individuel, ii- le collectif/social, iii- l'universel/unités tout compris.[119] En Relations internationales, formulé par Singer dans l'article mentionné, l'unité d'analyse a surtout été conçue comme appartenant au deux dernières catégories (l'Etat-nation et le système international) au détriment de l'individu.[120]

En conclusion, nous pouvons résumer que le système international (l'ensemble) est une structure qui est composé des acteurs (les parties) et des relations entre ces acteurs. Les acteurs du système international et leurs formes de relation varient suivant des paradigmes différents. Par exemple, comme nous y avons déjà fait référence au-dessus pour la logique behavioriste, alors que les acteurs sont généralement les Etats, la forme de relation des acteurs est l'interaction. Étant donné que le système international est un système ouvert, l'interaction qui est une sorte de relation reposant sur l'équilibre d'input et d'output se déroule parmi le système international et ses unités, c'est-à-dire entre ses acteurs et/ou bien ses sous-systèmes.[121] En bref, selon l'école behavioriste le système international qui est à la fois l'unité d'analyse et le niveau d'analyse est constitué par les Etats qui sont en général l'unité d'analyse (et aussi parfois le niveau d'analyse) et par les interactions des Etats. Mais comme indiqué précédemment, il est possible de différencier et/ou de diversifier cette définition selon les autres paradigmes systémique.

Par conséquent, dans ce cadre les questions suivantes peuvent être posées : « Est-ce que l'Etat-nation est l'acteur unique du système international? », « Existent-ils des acteurs en dehors de l'Etat? », « S'ils existent, quels sont ces acteurs? »,

---

[118] **Ibid.**, p. 80.
[119] **Ibid.**, p. 87.
[120] **Ibid.**, pp. 80-81. L'unité d'analyse choisie varie considérablement selon la discipline académique. Par exemple pour un psychologue, elle est généralement la première catégorie, la personne individuelle. La troisième catégorie a été souvent ignorée dans l'étude de beaucoup de sciences sociales. Pour un sociologue, l'essentiellement est souvent la deuxième catégorie et de temps en temps la première. L'étude historique a été surtout faite dans la deuxième et dans une moindre mesure dans la troisième catégorie. Lorsque l'unité d'analyse est une nation, elle est appelée « l'histoire nationale » ; quand c'est le monde ou le globe, « l'histoire mondiale » ou bien « l'histoire universelle ». Si la biographie est considérée comme une sorte d'histoire, alors, l'individu (la première catégorie) peut aussi également être inclus dans l'étude historique. Dans la science politique, l'unité d'analyse a été généralement l'Etat ou d'autres organisations telles que les groupes de pression (la deuxième catégorie). Cependant les étudiants de science politique opèrent aussi dans la première catégorie, par exemple quand ils étudient le leadership.
[121] Les sous-systèmes sont aussi l'un des éléments constitutifs du système international. Le système international est principalement de deux types de sous-systèmes : les sous-systèmes géographiques (le Moyen-Orient, les Balkans, l'Europe de l'Ouest etc.) et les sous-systèmes fonctionnels (l'ONU, l'OTAN, l'Union Européenne etc.)

« Quelles sont les formes de relations entre ces acteurs? », « Comment les acteurs se comportent/agissent sur la scène international? », « Quelles sont les actions et les réactions des acteurs? », « Quels sont les instruments de politique étrangère des acteurs dans le système international? », « Quel est l'ordre du jour du système international et/ou quelles sont ses sujets? », « Comment est la structure du système international? », « Est-ce que le système international est anarchique ? », « Comment le changement/la transformation du système international se déroule ? », « Comment la stabilité du système peut être assurée ? », « Quels sont les déterminants de l'interaction entre le système et son environnement ? » etc. Les approches théoriques différentes comme le réalisme, le libéralisme et le marxisme donnent des réponses diverses à ces questions. Ces questions et leurs réponses nous amèneront aussi à une autre question essentielle : « Quelles sont les arguments principaux de ces paradigmes touchant le système international ? ». Dans la section suivante, nous discuterons des réponses du réalisme, du libéralisme et du marxisme à cette question principale.

Chapitre II : Les débats de paradigmes concernant le système international

Dans le domaine de Relations internationales, les théories des relations internationales sont généralement classifiées en trois écoles fondamentales historiques et philosophiques avec des conceptualisations différentes. Par exemple, alors que Holsti a adopté le classement : « les théories traditionnelles classiques », « les théories de la société globale » et « les théories néo-marxistes »,[122] Viotti et Kauppi l'ont divisé comme « le réalisme », « le libéralisme » et « le structuralisme économique » ;[123] tandis que Wight a distingué ces trois traditions comme « la tradition réaliste » (le machiavélisme), « la tradition rationaliste » (le grotianisme) et « la tradition révolutionnaire » (le kantianisme),[124] Buzan les a séparés comme suit : « le réalisme », « le libéralisme » et « le marxisme ».[125] Cette diversité conceptuelle

[122] Kalevi J. Holsti, **The Dividing Discipline: Hegemony and Diversity in International Theory**, Londres: Allen and Unwin, 1985.
[123] Paul R. Viotti, Mark V. Kauppi, **International Relations Theory**, New York : Pearson Education, 2012, pp. 39-238.
[124] Martin Wight, **International Theory: The Three Traditions**, Gabriele Wight, Brian Porter (éd.), Leicester: Leicester University Press, 1991; Hedley Bull, « Martin Wight and the Theory of International Relations : The Second Martin Wight Memorial Lecture », **British Journal of International Studies**, Vol. 2, No. 2, 1976, p.106.
[125] Barry Buzan, « The Timeless Wisdom of Realism », dans **International Theory: Positivism and Beyond**, édité par Steve Smith, Ken Booth, Marysia Zalevski, Cambridge: Cambridge University Press, 2008, pp. 47-65. Dans son article, Buzan ajoute aussi le grotianisme (l'Ecole Anglaise) aux débats sur le paradigme ; **ibid**., p. 57.

peut être élaborée comme dans celle de Daniel Colard qui préfère utiliser « la théorie classique de l'état de nature » plutôt que de « la théorie réaliste », « la théorie moderne de la communauté internationale » plutôt que de « la théorie libérale » et « le marxisme-léninisme » pour la troisième.[126]

En résumé, il existe trois paradigmes ou bien trois écoles dominantes : le premier est le réalisme, le deuxième est appelé pluralisme, interdépendance et société mondiale, mais cela reste toujours dans un sens d'approche libérale et le troisième est le Marxisme ou plus largement le radicalisme, le structuralisme ou bien le globalisme.[127] Cependant, dans ce travail, nous étudierons les approches de système international du réalisme, du libéralisme et du marxisme avec leurs versions « néo » en optant pour la classification de Buzan. Cette section constitue aussi l'arrière-plan théorique du deuxième chapitre dans lequel nous mettrons au point les analyses systémiques de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein.

Section I : La conception de système international du paradigme réaliste : le système anarchique

Pendant les années 1930 et 1940, le système international s'est trouvé face à de nombreux problèmes. D'abord, la crise économique mondiale de 1929, ensuite l'échec de la Société des Nations face aux questions internationales et puis le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale ont provoqué des critiques contre la vision idéaliste basée sur l'idée que l'ordre international peut être fondé sur la paix mondiale et l'institutionnalisation mondiale. Ainsi, dans le monde académique, les échecs des institutions et/ou des organisations internationales telles la Société des Nations pour maintenir la paix et l'ordre international ont été perçus comme une défaite de la politique idéale (*idealpolitik*) contre la politique réelle (*realpolitik*). Ainsi, dans ce « conflit inter-paradigmatiques » en remportant une victoire sur l'idéalisme qui a occupé une place centrale dans la période de passage d'entre-deux-guerres,[128] le réalisme a réussi à être le paradigme dominant en Relations

[126] Daniel Colard, **Les Relations Internationales de 1945 à Nos Jours**, Paris : Masson, 1993, pp. 13-30.
[127] Ole Waever, « The Rise and Fall of the Inter-paradigm Debate », dans Smith, Booth, Zalewski (éd.), **op. cit.**, p. 149.
[128] Kalevi J. Holsti, « Along the Road to International Theory », **International Journal**, Vol. 39, No. 2, 1984, p. 340. L'idéalisme, en d'autres termes *idealpolitik* est un courant théorique qui a émergé après la Première Guerre mondiale et qui a été efficace jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Les premières chaires fondées en Relations internationales aux pays de Galles (*University College of Wales*, 1919), en Angleterre (*London School of Economics*, 1923 et *Oxford University*, 1930) étaient

internationales tout au long de la conjoncture de la guerre froide. Par suite de cette position essentielle, il peut être nommé « la théorie de la guerre froide et/ou de la discipline de Relations internationales ».[129]

L'une des plus importantes hypothèses à la fois de la théorie réaliste et de son modèle systémique est le fait que le système international est anarchique. Les théoriciens fondateurs du réalisme classique comme Edward Hallett Carr, Reinhold Niebuhr, Hans J. Morgenthau et Raymond Aron ont mis l'accent sur le caractère anarchique de la politique internationale et aussi du milieu international en se référant à la nature conflictuelle et combative des Etats. Les réalistes, surtout Niebuhr, Carr et Morgenthau, expliquent la métaphore d'anarchie dans le système interétatique avec la fiction de « l'état de nature » hobbesien expliquant l'ontologie philosophique de l'Etat. Ils ont fait une analogie entre le système international et « l'état de nature » ou bien l'état de « guerre de tous contre tous » (*bellum omnium contra omnes*) où « l'homme est un loup pour l'homme » (*homo homini lupus*) et

---

d'influence idéaliste. Les penseurs idéalistes tels qu'Alfred Zimmern, Philip Noel-Baker, David Mitrany, James Shotwell, Pitman Potter et Parker Moon ont critiqué le système avant la Première Guerre mondiale et se sont concentrés sur les sujets d'un ordre mondial pacifique, de priorité du droit international, d'institutionnalisation, de désarmement, de progrès et des désastres de la guerre etc. ; Atila Eralp, « Uluslararası İlişkiler Disiplininin Oluşumu : İdealizm-Realizm Tartışması », dans **Devlet, Sistem, Kimlik**, édité par İhsan Dağı et les autres, İstanbul : İletişim Yayınları, 2007, pp. 64, 66. Or, avec le début de la Seconde Guerre mondiale, les arguments idéalistes ont commencé à être critiqués par les réalistes. Les réalistes ont prétendu que les idéalistes se sont fait des illusions sur l'optimisme et le pacifisme des relations internationales et ils les ont également accusés de fuir la réalité et d'être utopiques comme Morgenthau l'indique quand il dit que toutes les sciences ont une période d'utopisme dans leurs stages d'immaturité ; Hans Morgenthau, « The Political Science of Edward Carr », **World Politics**, Vol. 1, No. 1, 1948, p. 128. De même, Edward Hallett Carr, le plus important penseur réaliste de la période mentionnée, dans son œuvre publié en 1939 « *The Twenty Years' Crisis 1919-1939* », a écrit que les idéalistes sont tombés dans une grande erreur en s'intéressant à « ce qui doit être » au lieu de « ce qui est » ; Edward Hallett Carr, **The Twenty Years' Crisis 1919-1939**, London : Macmillan Press, 1981, p. 11. Il a critiqué les thèses optimistes d'*idealpolitik* qui ont essayé de construire l'ordre international de l'entre deux-guerres sur la paix par le moyen des institutions internationales en mettant l'accent sur la faiblesse et l'échec de la Société des Nations par la question suivante : « Pourquoi la paix établit par le Traité de Versailles n'a duré que vingt ans ? » ; **ibid.**, pp. 28-30. C'est l'un des problématiques principales de son œuvre. En bref, ce débat inter-paradigmatique nommé « le premier grand débat inter-paradigmatique » qui s'est accompli entre l'idéalisme et le réalisme dans les années 1930 et 1940 et a abouti à la victoire du réalisme, a formé le cadre ontologique de la discipline des Relations internationales. Dans ce contexte, il est possible de dire que la discipline des Relations internationales est née sous l'influence d'idéalisme et a commencé à ramper sous l'effet du réalisme. Par conséquence, ce débat de paradigme entre *idealpolitik* et *realpolitik* a été conceptualisé comme l' « enfance de la science de politique internationale » par Carr ; **ibid.**, p. 1.

[129] Le succès en question du réalisme particulièrement lors de la Guerre froide peut être relié à deux raisons principales : en premier lieu, le fait que ses thèses et arguments fondamentaux sont simples et claires parallèlement à la structure bipolaire de la Guerre froide ; en second lieu, le fait qu'il peut facilement s'articuler avec la pratique et l'expliquer ; pour un article détaillé sur ce sujet voir Mustafa Aydın, « Uluslararası İlişkilerin 'Gerçekçi' Teorisi : Kökeni, Kapsamı, Kritiği », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 1, No. 1, 2004, pp. 33-60.

aussi entre les Etats et « les hommes en état de nature » qui sont égoïstes, pécheurs, méchants par nature et poursuivent leurs propres intérêts.[130]

Selon cette analogie des réalistes, les Etats se comportent sur la scène internationale comme les hommes dans l'état de nature. D'ailleurs, le caractère, la nature, les instincts et les motivations psychologiques des Etats ne se différencient pas de ceux des hommes qui essaient d'acquérir le pouvoir, la puissance, le prestige, la gloire etc. dans une atmosphère d'hostilité et de rivalité. Ce qui voudrait dire que le milieu interétatique est en état d'anarchie et/ou de guerre vu que les Etats-nations entrent dans une lutte avec les uns les autres afin de réaliser leurs intérêts nationaux et maximiser leurs puissances. Dans un tel milieu d'anarchie où les plus forts survivront, en l'absence de *Léviathan*, c'est-à-dire qu'il n'existe aucune autorité centrale capable d'empêcher cette guerre dans le système international.[131] C'est pour cette raison que la nature conflictuelle et combative du système international dans lequel les intérêts nationaux des Etats sont en conflit, peut être résumée par le déterminisme machiavélique « la fin justifie le moyen », autrement dit, la fin rend légitime les actions commises pour l'atteindre. Pour les Etats, le but est la puissance.[132]

---

[130] Selon la fiction de « l'état de nature » de Hobbes, dans un tel milieu de « guerre de tous contre tous », la vie d'homme est solitaire, pauvre, méchante, sauvage et courte à cause de trois causes principales de querelle existée dans la nature d'homme : la compétition/concurrence, l'insécurité et la gloire ; pour l'information plus détaillée sur les idées de Hobbes à propos de l'état de nature et de la nature d'homme voir Thomas Hobbes, **Leviathan**, London : Penguin Books, 1985, pp. 183-188. Ces idées hobbesiennes ont agi sur le pessimisme touchant le système international de nombreux théoriciens réalistes classiques tels que Niebuhr, Carr, Morgenthau dont le point de départ théorique est la nature pessimiste de l'homme. Dans ce cadre, Hobbes a joué un rôle central dans la construction du réalisme. Les autres précurseurs philosophiques et théoriques du réalisme sont Thucydides, Machiavel et Clausewitz. De la même manière, le politologue Frederick Schuman, le géopoliticien Nicholas Spykman, le sociologue Max Weber, le naturaliste Charles Darwin et le philosophe Carl Schmitt peuvent être aussi considérés comme les pères de l'idée du réalisme ; Dario Batistella, **Théories des Relations Internationales**, Paris : Presses de Sciences Po., 2009, p. 126.

[131] Dans la logique réaliste, les Etats-nations ne veulent pas transférer leurs propres souverainetés à une autre autorité comme par exemple à Léviathan et/ou au Prince dans le milieu global. C'est pourquoi, le réalisme refuse une telle autorité au-dessus des Etats-nations comme les institutions supranationales. Par exemple, d'après Hobbes, dans la politique intérieure les hommes peuvent sortir de l'état naturel de guerre en concluant un « contrat social » et en renonçant à leurs droits et libertés ce qui signifie le passage de l'état de nature à l'état de société, c'est-à-dire à l'Etat ou bien au *Civitas*. Mais il n'existe pas un tel « contrat social » ou *Commonwealth* qui établira un ordre dans le système international ; Hobbes, **op. cit.**, pp. 187-188, 223-228. Cela entraine la distinction de « politique intérieur-politique extérieur » du réalisme vu que les Etats sont seul souverains dans la politique nationale, cependant il ne s'agit pas d'un seul souverain dans la scène international. Donc, alors que le réalisme tient à la politique extérieure il ne tient pas compte de la politique intérieur.

[132] Machiavel révèle la relation entre le but et le moyen ce qui constitue l'une des bases de la pensée réaliste de la manière suivante : *« …Qu'un prince donc se propose pour son but de vaincre et de maintenir l'Etat : les moyens seront toujours estimés honorables et loués de chacun ; car le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient… »* ; Nicolas Machiavel, **Le Prince**, traduit par

De même, Reinhold Niebuhr, un des précurseurs philosophiques du réalisme classiques avec son œuvre intitulé *Moral Man and Immoral Society,* met au point la corrélation parmi la nature de l'homme, celle de nation et celle de politique internationale en jetant les bases morales du réalisme.[133] Dans la logique hobbesienne, Niebuhr accepte qu'il existe un état de guerre où tout est contre tout.[134] Selon lui, dans le milieu international, les Etats sont égoïstes ; ils poursuivent et conservent leurs propres intérêts.[135] C'est la raison qui rend inévitable l'état de guerre et le conflit. Il indique que les sociétés sont en état de guerre perpétuelle.[136]

Dans un tel milieu, d'après lui, la puissance assure la paix dans la communauté interne tandis qu'elle détruit la paix entre les communautés. Autrement dit, la puissance qui prévient l'anarchie dans les relations intra-étatiques, encourage l'anarchie dans les relations interétatiques.[137] Dans sa logique systémique, c'est l'équilibre des puissances qui peut prévenir les intérêts égoïstes des Etats et empêcher qu'une puissance en détruise d'autre. Si bien qu'il exprime que les Etats doivent chercher comme objectif initiale un état d'équilibre des puissances dans le système international. Au contraire des efforts politiques dans lesquelles les conflits sont résolus par les conflits, il souligne la période de paix assurée par l'équilibre des puissances avant la Première Guerre mondiale.[138] Au vu de ses idées principales comme la nature de l'homme, les intérêts nationaux, l'équilibre des puissances voire sa distinction de puissance,[139] il est l'un des fondateurs du paradigme réaliste.

Jacques Gohory, Paris : Editions Gallimard et Librairie Générale Française, 1966, p. 126. Il explique aussi l'obligation d'être puissant du prince avec l'exemple du « renard-lion » : *« …Puisse donc qu'un prince doit savoir bien user de la bête, il en doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne se peut défendre des rets, le renard des loups ; il faut donc être renard pour connaitre les filets et lion pour faire peur aux loups. Ceux qui simplement veulent faire les lions, ils n'y entendent rien… »* ; **ibid.**, p. 124.

[133] Niebuhr est théologien Protestant qui développe un argument moral contre l'utopisme dans les années 1930. Ses idées ont influencé les penseurs jeunes qui ont fui l'Allemagne d'Hitler comme Henry Kissinger, John Herz, Arnold Wolfers et notamment Hans Morgenthau. Parmi eux, surtout Niebuhr et Morgenthau ont construit le réalisme américain en faisant la synthèse du monde de l'Europe centrale et de celui de l'Atlantique ; Torbjorn L. Knutsen, **A History of International Relations Theory**, Manchester : Manchester University Press, 1997, p. 241. Richard Ashley, « The Poverty of Neorealism », **International Organization**, Vol. 38, No. 2, 1984, p. 227.

[134] Reinhold Niebuhr, « The Illusion of World Government », **Foreign Affairs**, Vol. 27, No. 3, 1949, p. 381.

[135] Reinhold Niebuhr, **Moral Man and Immoral Society**, New York : Charles Scribner's Sons, 1960, p. 84.

[136] **Ibid.**, p. 19.

[137] **Ibid.**, p. 16.

[138] **Ibid.**, p. 232.

[139] D'après Niebuhr, il s'agit de deux types de puissance : la puissance militaire (primaire) et la puissance économique (secondaire). Il martèle qu'il existe la domination de la puissance militaire et

En résumé, le réalisme classique imagine le système international comme une lutte pour la puissance entre les Etats-nations souverains qui sont les acteurs principaux du système[140] où l'anarchie est dominante par manque d'une autorité centrale. Ainsi l'objectif le plus important des Etats -d'une certaine manière leur seul objectif- est de devenir puissant afin de survivre dans le milieu international anarchique. Hans Morgenthau,[141] partant de la politique international basée sur la lutte d'intérêt et de puissance interétatique, décrit le système international : « le principal critère du réalisme en politique internationale est le concept d'intérêt défini en termes de puissance (…) Quels que soient les buts ultimes de la politique internationale, la puissance est toujours son objectif premier… »[142]

Morgenthau a examiné la puissance nationale des Etats sous deux angles : les éléments de puissance matérielle et les éléments de puissance immatérielle. Alors que les paramètres matériels (PM) se composent de la géographie (g), des ressources naturelles (rn), de la capacité industrielle (ci), de l'état des préparations militaires (epm) et de la population (p) ; les paramètres immatériels (PI) sont constitués par l'attribut national (an), la morale nationale (mn), la qualité de la diplomatie (qd) et la qualité du gouvernement (qg).[143] Donc l'équation de puissance (P) de Morgenthau peut être formulée ainsi :

$$P = PM (g + rn + ci + epm + p) + PI (an + mn + qd + qg)$$

Chez Morgenthau, les Etats qui luttent pour la puissance sur la scène internationale suivent trois types de politiques : quand un Etat veut préserver sa puissance existante, il apparait « la politique du *statu quo* » ; au contraire, lorsqu'il recherche plus de puissance ou qu'il essaie de changer la configuration du rapport

---

économique dans l'Ancienne Babylone d'Égypte dans le féodalisme européenne et dans les civilisations modernes et industrielles de nos jours ; **ibid.**, p. 7.

[140] Le réalisme fait valoir que les Etats sont en même temps unitaires, uniques, souverains et rationaux ; Viotti, Kauppi, **op. cit.**, pp. 39-40. Étant donné que la plupart des réalistes classiques ne tiennent pas compte des acteurs non-étatiques, du point de vue réaliste, les relations internationales signifient les relations entre les Etats, voire la politique interétatique.

[141] Nous pouvons dire que Morgenthau est précisément le premier penseur qui a théorisé le réalisme. Car, au début de son œuvre, il a écrit que son but est de construire une théorie dans le domaine des Relations internationales. A cet effet, il a rédigé les six principes du réalisme sous le titre d'« une théorie réaliste de la politique internationale » dans la première section de son œuvre dont la première partie est constitué par le cadre théorique intitulé « la théorie et la pratique de la politique internationale » ; Hans J. Morgenthau, **Politics Among Nations : The Struggle of Power and Peace,** London : McGraw-Hill, 1993, pp. 3-26 ; pour les six principes du réalisme politique voir pp. 4-16.

[142] Jean-Jacques Roche, **Théories des Relations Internationales**, Paris : Montchrestien, 1999, pp. 33-34 ; Morgenthau, **op. cit.**, pp. 5, 29.

[143] **Ibid.**, pp. 115-165.

des forces existantes, autrement dit lorsqu'il s'efforce de détériorer le statu quo, il s'agit de « la politique impériale » ; ou bien s'il laisse paraitre sa puissance soit qu'il se comporte afin de la conserver, soit qu'il ait pour but de la maximiser, dans ce cas c'est « la politique de prestige ».[144]

Selon l'approche systémique du paradigme réaliste, vu que l'absence d'une autorité centrale pousse les Etats à accroitre leurs puissances, une atmosphère de paix permanente est impossible. Dans une telle arène internationale où l'anarchie règne, c'est l'équilibre des puissances qui préserve l'ordre et la stabilité du système international.[145] Autrement dit, pour les réalistes, le mécanisme d'équilibre des puissances est le plus stratégique instrument systémique en étant un régulateur de l'anarchie et des désordres internationaux, même s'il peut préserver la paix, au moins temporairement, ce qui doit être considéré comme un sursis de l'état d'anarchie suivant la logique réaliste.[146]

Morgenthau suppose que soit l'équilibre des puissances,[147] soit la lutte de puissance apparaît de deux manières dans la sphère internationale : i- la multiplicité et ii- l'antagonisme des Etats. Il exemplifie le fonctionnement du mécanisme d'équilibre des puissances comme ci-dessous : dans le cas où deux acteurs adversaires entrent mutuellement et directement en contact, il s'agit de l'antagonisme. Par exemple, si l'Etat A poursuit une politique impériale contre l'Etat B, il opposera A à la politique du *statu quo* ou bien à sa propre politique impériale. Dans cette forme de relation, l'antagonisme se réalise d'une façon directe entre A et B.[148]

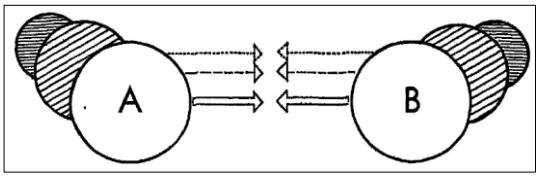


Figure 1.5. : L'antagonisme dans l'équilibre des puissances[149]

[144] **Ibid.**, p. 50-51.
[145] Marc A. Genest, **Conflict and Cooperation: Evolving Theories of International Relations**, Wadsworth: Thomson Learning, 2004, p. 42.
[146] Battissela, **op. cit.**, p. 131.
[147] Morgenthau utilise le terme d'équilibre des puissances dans quatre sens : une politique visant à une certaine situation, une situation actuelle ou bien une position réelle, la distribution égale de la puissance, la distribution quelconque de la puissance ; Morgenthau, **op. cit.**, p. 183.
[148] **Ibid.**, p. 188.
[149] **Ibid.**, p. 190.

Par contre, dans le cas où deux ou plus Etats adversaires se mettent en relation par l'intermédiaire d'un troisième Etat, il apparait la multiplicité. Par exemple, lorsque l'Etat A exécute une politique impérial contre l'Etat C, soit qu'il fasse opposition à A, soit qu'il se soumette à A, cette politique d'A intéressera B qui essaie de garder le *statu quo* existant ou a tendance à dominer C. Donc B s'opposera à A. Dans cet exemple, l'opposition entre A et B se réalise par une rivalité sur C afin de le dominer, mais non directement. La lutte de puissance parmi A et B se passe aussi par le moyen de la compétition en question et de cette manière l'équilibre entre ces puissances se forme.[150]

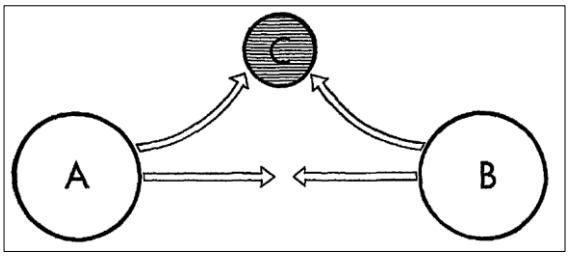


Figure 1.6. : La multiplicité dans l'équilibre des puissances[151]

Si le mécanisme de l'équilibre des puissances du réalisme est considéré suivant la logique de la théorie des jeux, comme les exemples ci-dessus nous l'indiquent, il est clair que la plupart des réalistes à l'instar de Morgenthau interprètent le système international comme un « jeu à somme zéro » à l'exemple du poker.[152] Le jeu à somme zéro est basé sur la supposition de « gain relatif », le gain d'un acteur est égal à la perte de l'autre ou le contraire. Par exemple si l'Etat A gagne + 1, l'Etat B perdra – 1, ou bien le contraire. C'est pour cette raison que dans les analyses réalistes les Etats s'abstiennent de coopérer en tenant compte des gains relatifs. Donc ce caractère des acteurs renforce la nature anarchique et l'identité conflictuelle du système international.

En fait, dans l'approche systémique du réalisme, la coopération entre les Etats est établie par le moyen des alliances. Dans ce contexte, il est inévitable que la coopération soit militaire et politique par nature. Les alliances, ainsi que les contre-alliances sont des fonctions obligatoires pour maintenir l'équilibre des puissances

[150] **Ibid.**, p. 189. Pour les variations de ces formes de relations voir pp. 189-193.
[151] **Ibid.**, p. 190.
[152] Sönmezoğlu, **Uluslararası Politika…,** p. 551.

dans le fonctionnement du système interétatique. En d'autres termes, les Etats font des alliances entre eux pour s'équilibrer les uns les autres dans le système. Les autres stratégies utilisées en politiques extérieures par les Etats pour conquérir de la puissance sont la stratégie du « diviser et gérer », l'indemnisation, l'armement ou encore le rôle de l'équilibreur.[153] De même, c'est la diplomatie, un autre instrument plus stratégique, qui maintient la paix par la voie d'accords dans le système interétatique réaliste.[154]

En outre, à la fin des années 1970 à la suite de la transformation du réalisme classique en sa version « néo »[155] à cause des critiques de l'école behavioriste, en d'autres termes après « le deuxième grand débat inter-paradigmatique »,[156] les analyses de système international se sont mises à être formées sous l'influence des auteurs néoréalistes. Les néoréalistes ont reconstruit les arguments, les suppositions et les thèses principales du réalisme classique en les critiquant. Par exemple, Kenneth Waltz, le fondateur du néoréalisme, accuse les traditionnalistes et les modernistes

---

[153] Morgenthau, **op. cit.**, pp. 194-212. Un Etat a trois d'options en vue de maintenir ou d'améliorer la position de puissance qu'il possède : il peut augmenter sa puissance ; il peut ajouter sa propre puissance à la puissance d'autres nations ; ou il peut empêcher que les puissances des nations adverses interférentes avec les puissances des autres nations. Dans ce cadre, s'il opte pour le premier choix, il entre dans une course aux armements ; s'il choisit le deuxième et le troisième, il poursuit la politique d'alliance ; **ibid.**, p. 197.

[154] Selon le réalisme morgenthalien, il y a quatre conditions principales pour une diplomatie efficace : i- la diplomatie doit déterminer des objectifs convenables par rapport à sa puissance réellement ou potentiellement disponible, ii- elle doit évaluer les objectifs des autres Etats, leurs moyens et aussi leurs puissances réelles et potentielles, iii- elle doit déterminer jusqu'à quel niveau ces objectifs concurrents sont compatibles entre eux, iv- elle doit utiliser les moyens correspondants à ses objectifs ; **ibid.**, p. 361-362.

[155] Dans la transformation théorique mentionnée, certaines pratiques qui ont eu lieu sur la scène internationale, ont été efficaces, comme par exemple l'échec des Etats-Unis dans la guerre de Vietnam ou les chocs pétroliers mondiaux de 1973 et de 1979. Ces événements nous ont montré qu'il fallait tenir compte des facteurs économiques dans les relations internationales, or les réalistes classiques ne les prennent généralement pas en considération en faisant la distinction de « *high politics-low politics* ». Selon cette distinction, alors que les paramètres politiques, militaires et stratégiques constituent « *high politics* », « *low politics* » est composé des sujets commerciaux, financiers, économiques, sanitaires, etc. En bref, tandis que le réalisme donne la priorité aux sujets de *high politics*, le néoréalisme ne fait pas une telle distinction. Ainsi, par opposition au réalisme, les variables économiques sont prises en considération dans les analyses néoréalistes ; Viotti, Kauppi, **op. cit**., p. 40 ; Robert Axelrod, Robert O. Keohane, « Achieving Cooperation Under Anarchy : Strategies and Institutions », dans **Neorealism and Neoliberalism : The Contemporary Debate**, édité par David A. Baldwin, New York : Columbia University Press, 1993, p. 86 ; Buzan, **op. cit.**, p. 48-49.

[156] Ce débat méthodologique entre le réalisme et le behaviorisme a joué un rôle important dans l'évolution de la discipline de Relations internationales, car il est accepté que la discipline ait gagné une identité « scientifique » et/ou un cadre « positiviste » après que le réalisme classique s'est transformé en néoréalisme par suite des critiques behavioristes. De ce fait, le néoréalisme est aussi appelé « le réalisme scientifique » ; voir pour les détails ; Steven Forde, « International Realism and the Science of Politics: Thucydides, Machiavelli, and Neorealism », **International Studies Quarterly**, Vol. 39, No. 2, 1995, pp. 141-160; Jonathan Joseph, « Philosophy in International Relations: A Scientific Realist Approach », **Millennium**, Vol. 35, No. 2, 2007, pp. 345-359 ; Fred Chernoff, « Critical Realism, Scientific Realism, and International Relations Theory », **Millennium**, Vol. 35 No. 2, 2007, pp. 399-407.

d'être réductionnistes dans leurs approches systémiques. Dans son œuvre acceptée comme le livre de chevet du néoréalisme intitulé « *Theory of International Politics* », le point de départ de Waltz se base particulièrement sur les critiques de Morgenthau, de Kaplan et de Rosecrance.

Selon Waltz il y a deux types de théories de politique internationale : les théories réductionnistes et les théories systémiques. Les théories se concentrant sur les causes au niveau individuel ou national sont réductionnistes. A l'approche réductionniste, l'ensemble est composé des attributs et des interactions de ses parties. La théorie économique d'impérialisme développé par Hobson et Lénine est le meilleur exemple de ces approches, car elle prétend expliquer le plus d'importants événements internationaux-politiques (l'impérialisme, les guerres modernes, etc.) par seulement quelques variables comme par exemple l'interprétation de la politique internationale à l'intermédiaire de la puissance économique nationale des Etats.[157] De même, il critique aussi les approches de système (de Kaplan, de Rosecrance et de Morgenthau) au motif que Kaplan et Rosecrance ont déduit le système international à l'interaction des acteurs et que Morgenthau a déduit l'anarchie et la lutte de puissance à la nature de l'homme.[158] En bref, d'après Waltz, il faut que les approches de système international du réalisme classique et du behaviorisme soient considérées comme réductionnistes, mais non pas systémiques vu qu'elles ont déduit le système international au niveau d'acteur.[159]

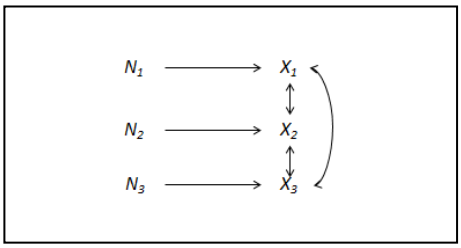


Figure 1.7. : La perception de système international des théories réductionnistes[160]

[157] Kenneth N. Waltz, **The Theory of International Politics**, New York : McGraw-Hill, 1979, pp. 18-19.
[158] Waltz a critiqué en détail lesdits penseurs dans le deuxième et le troisième chapitres du son œuvre ; **ibid.**, pp. 18-59.
[159] Waltz a écrit à l'endroit des réalistes et des behavioristes ainsi : *« …Les modernistes (en entendant les behavioristes) et les traditionalistes sont frappés du même moule. Ils partagent la croyance que les explications de résultats internationaux-politiques peuvent être dessinées en examinant les actions et les interactions de nations et d'autres acteurs »* ; **ibid.**, p. 62.
[160] Dans cette figure, $N_{1,2,3}$ sont des Etats produisant intérieurement leurs effets externes. $X_{1,2,3}$ sont des Etats agissant extérieurement et interagissant avec les uns les autres. Aucune force systémique ou facteur ne se montrent dans l'image; **ibid.**, p. 99.

Par contre, les théories qui se concentrent sur les causes se déroulant au niveau international sont aussi systémiques. Dans les théories de système, selon Waltz, l'ensemble ne peut pas être réduit à ses composants parce qu'il est constitué non seulement par eux, mais aussi par la structure. Donc, il est possible de reformuler le système ainsi : « le système international = la structure + les acteurs/parties ».[161] Dans cette formulation, c'est la structure qui à la fois ajoute une dimension systémique à l'ensemble et demeure indépendante des acteurs. Waltz explique la notion de structure à l'aide de l'analogie de marché dans le domaine d'économie.[162] D'après l'analogie en question, la structure du système international est tout comme le marché, cela signifie qu'elle est indépendante et différente des acteurs à la manière du marché qui fonctionne indépendamment des entreprises dans la théorie d'économie micro. Par conséquent, elle ne peut pas être réduite aux acteurs qui la composent. Exprimé autrement, la structure du système international opère telle la « main invisible » d'Adam Smith, elle restreint les comportements des acteurs et les pousse vers des modèles de comportements similaires. Elle peut alors être décrite comme le mécanisme d'arrangement des relations internationales.[163] Waltz a accordé de l'importance à la dimension de structure du système de manière à ce que le néoréalisme ait été conceptualisé en tant que « réalisme structurel » dans la discipline.

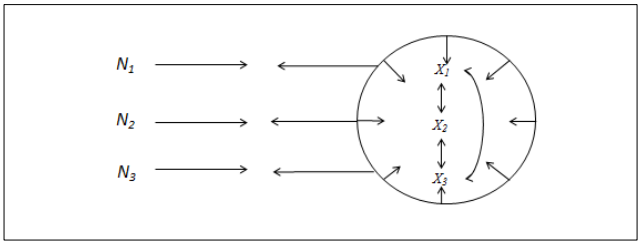


Figure 1.8. : La perception de système international des théories systémiques[164]

[161] **Ibid.**, pp. 79, 99.
[162] Waltz définit la structure de diverses manières : *« Dans la théorie de systèmes, la structure est une notion générative et la structure d'un système est générée par les interactions de ses parties principales »* ; **ibid.**, p. 72. *« Les définitions de structure doivent être abstraites des caractéristiques d'unités, de leurs comportements et de leurs interactions »* ; **ibid.**, p. 79. *« Une structure est définie par l'arrangement de ses parties »* ; **ibid.**, p. 80. *« La structure n'est pas quelque chose que nous voyons »* ; **ibid.** *« La structure est une notion hautement abstraite, mais sa définition n'est pas abstraite de tout »* ; **ibid.**, p. 82. Il est donc possible de voir que sa définition de structure est complexe étant donné qu'il ne peut pas clairement conceptualiser la position de structure et l'influence des parties sur la structure.
[163] **Ibid.**, p. 74.
[164] Dans cette figure, le cercle représente la structure d'un système international-politique. Comme les flèches l'indiquent, il affecte aussi bien les interactions entre Etats que leurs attributs. La politique

Après avoir défini la structure, en séparant les structures politiques internes et la structure internationale, Waltz souligne qu'un système a trois caractéristiques structurelles et il compare ces caractéristiques du système domestique avec celles du système international :

i- Les principes d'ordre (*Ordering Principles*) : Il s'agit de différences des principes ordonnant entre deux systèmes. Par exemple, les systèmes nationaux sont centralisées et hiérarchiques, car les parties des systèmes politiques intérieurs constituent une forme de relations basées sur la subordination où certains commandent et d'autres obéissent. Au contraire, le système international est décentralisé et anarchique étant donné que celles du système international se mettant en relation sont basées sur la coordination où toutes les parties sont égales, c'est-à-dire qu'aucune ne commande et qu'il n'y a pas d'exigence à obéir. Ainsi, tandis que dans les systèmes politiques nationaux, il existe un fonctionnement et une bureaucratie qui ordonne les relations entre les parties, dans le système international, il s'agit d'une politique en l'absence de gouvernement.[165]

ii- L'attribut des unités (*The Character of The Units*) : Les attributs des unités de ces deux structures sont aussi fonctionnellement différents tout comme leurs principes d'ordre. Dans les systèmes politiques nationaux, il existe des unités dont chacun assume ses propres fonctions définies par rapport à la différenciation et à la hiérarchisation. Or, le système politique international est constitué d'unités égales et semblables. Donc, les fonctions des Etats dans la structure internationale sont semblables et il ne s'agit pas d'une division du travail comme dans les structures nationales.[166]

iii- La distribution des capacités (*The Distribution of Capabilities*) : Alors que les systèmes nationaux se séparent en deux comme par exemple entre systèmes parlementaires et systèmes présidentiels, le système international se distingue suivant le nombre de grandes (supers) puissances. La distribution des capacités est la plus importante caractéristique structurelle du système du fait qu'elle détermine la forme

---

internationale doit être vue comme dans cette figure. Là, les effets systémiques sont évidents ; **ibid.**, p. 100.

[165] **Ibid.**, pp. 88-93.

[166] **Ibid.**, pp. 93-97.

du système international. Bien que les acteurs soient égaux et semblables, la distribution des capacités dans le système est différente. Tandis que les capacités sont les attributs d'unités, la distribution de capacité est un attribut systémique.[167]

La métaphore d'anarchie et la distribution des capacités sur la scène internationale sont les deux caractéristiques les plus importantes de la théorie systémique de Waltz. Selon lui, la structure du système international est essentiellement anarchique[168] en raison de l'absence d'un « gouvernement international ».[169] Dans une telle arène, le seul but des Etats est de survivre, c'est-à-dire de maintenir leur propre souveraineté et leur sécurité.[170] Mais la recherche de sécurité des Etats les pousse dans un dilemme de sécurité (*security dilemma*) du fait que ceux-ci perçoivent la sécurité des autres acteurs comme une source de menace pour leur propre sécurité.[171] Ainsi s'aggrave la structure anarchique du système international. Quant à la distribution de capacités entre les acteurs, elle détermine l'équilibre des puissances qui fonctionne comme un régulateur contre l'anarchie, ce qui nous amène à la question essentielle du changement-transformation du système.

---

[167] **Ibid.**, pp. 97-99.

[168] L'anarchie est le thème commun pour le réalisme et le néoréalisme, mais alors que le réalisme présume qu'elle est due à la nature de l'homme (à l'individu), le néoréalisme avance qu'elle provient de la structure du système. De ce fait, la théorie réaliste est inductive, par contre, la théorie néoréaliste est déductive. C'est l'une des différences les plus importantes entre les deux approches.

[169] D'après Waltz, c'est de Machiavel jusqu'à Morgenthau que la nature anarchique de la politique internationale n'a pas changé. Ainsi il accepte Machiavel comme leader du courant *Realpolitik* dont le plus important concept est « la raison d'Etat » qui oriente la politique étrangère des Etats dans un milieu anarchique ; **ibid.**, p. 117 ; Kenneth Waltz, George H. Quester, **Uluslararası İlişkiler Kuramı ve Dünya Siyasal Sistemi**, traduit par Ersin Onulduran, Ankara : Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Basın ve Yayın Yüksek Okulu Basımevi, 1982, p. 41.

[170] **Ibid.**, p. 44 ; Waltz, **Theory of…**, pp. 91-92. Tandis que le but principal des Etats est d'acquérir la puissance pour les réalistes, c'est généralement la sécurité pour les néoréalistes. Cela constitue leur autre différence. Cela a abouti à une rupture conceptuelle dans le paradigme entre « le réalisme défensive » et « le réalisme offensive ». Ces deux pensées conviennent de la supposition que le désir de sécurité des Etats est contraint par la structure anarchique du système international. Cependant, les réalistes offensifs comme John Mearsheimer, supposent que les Etats sont conduits pour atteindre autant de puissance (définie aussi comme matérielle, particulièrement la capacité militaire) que possible ; John J. Mearsheimer, « The False Promise of International Institutions », **International Security**, Vol. 19, No. 3, 1994/1995, p. 11. Contrairement aux réalistes offensifs, les réalistes défensifs qui incluent Stephen Van Evera, Stephen Walt, Jack Snyder et Kenneth Waltz (bien que pas clairement) soutiennent que plus de puissance peut mener à moins de sécurité. Les réalistes défensifs tiennent à ce que les Etats atteignent la sécurité en maintenant leurs positions dans le système au motif que le système international ne récompense pas d'Etats qui cherchent à dominer, mais plutôt ceux qui maintiennent le *statu quo* ; Chris Brown, Kirsten Ainley, **Understanding International Relations**, New York : Palgrave Macmillan, 2005, pp. 44-45.

[171] Selon la supposition du dilemme de sécurité, la sécurité absolue d'un Etat signifie l'insécurité absolue des autres Etats. Cela pousse les Etats à la course aux armements et aux comportements hostiles. Ainsi, les Etats entrent dans un cercle vicieux de sécurité et/ou une spirale d'insécurité. Le terme de « dilemme de sécurité » est créé par John H. Herz pour mettre au point la cohésion entre la peur et la sécurité; John H. Herz, « Idealist Internationalism and the Security Dilemma », **World Politics**, Vol. 2, No. 2, 1950, pp. 157-180.

En ce qui concerne le changement/la transformation du système et l'ordre/la stabilité, les réalistes et les néoréalistes tiennent à la stabilité en laissant le changement pour compte. Selon eux, la structure anarchique du système international n'a pas changé tout au long de l'histoire et elle ne peut changer, car il est impossible que la structure décentralisée/anarchique se transforme en une structure centralisée/hiérarchique. C'est pour cette raison qu'ils soutiennent un changement procédant de la distribution des puissances au lieu d'un changement structurel. Cela signifie que le changement systémique est perçu comme un changement des grandes puissances.[172] De ce fait, le changement-transformation du système est traité comme « l'essor et la chute des grandes puissances » (*rise and fall of grand power*) dans les analyses réalistes. Exprimé autrement, bien qu'il s'agisse des changements en fonction de la distribution des puissances, il existe toujours un mécanisme d'équilibre des puissances sur la scène internationale. C'est pourquoi, ils attachent de l'importance à la stabilité et à la continuité plus qu'au changement. Comme le souligne Stanley Hoffmann, il faut réfléchir à l'accent mis sur l'ordre par les réalistes parallèlement à la pratique de la période vu que le réalisme est construit sous l'effet des efforts d'établissement d'un ordre mondial et du rôle de leadership des Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale ainsi que de la conjoncture de la Guerre froide : « les Relations internationales sont en fait une science sociale américaine (...).[173] Le réalisme est utilisé comme un moyen et une méthodologie scientifique pour la rationalisation et la légitimation des politiques de puissance de la Guerre Froide (…) ».[174] Les mêmes arguments pour le néoréalisme concernant l'ordre, qui s'est reconstruit à la fin des années 1970 alors que les Etats-Unis ont tendu à rétablir leur leadership, doivent être considérés en tenant compte de la conjoncture internationale.

---

[172] Waltz, **Theory of…,** pp. 138-146.

[173] Stanley Hoffmann, « An American Social Science : International Relations », **Daedalus**, Vol. 106, No. 3, 1977, pp. 41-60.

[174] **Ibid.**, p. 48. Le réalisme, le paradigme dominant après la Seconde Guerre mondiale, a eu une influence non seulement sur les praticiens, mais aussi les théoriciens de la période de Guerre Froide surtout les décideurs américains comme George Kennan, Henry Kissinger, Zbigniew Brzezinski, etc. C'est la raison pour laquelle le réalisme est aussi conceptualisé comme « le réalisme pratique » par Richard Ashley selon qui il existe deux courants, le « réalisme pratique » (le réalisme classique) et le « réalisme technique » (le néoréalisme) ; Richard Ashley, « Political Realism and Human Interests », **International Studies Quarterly**, Vol. 25, No. 2, 1981, pp. 210-221. En fait, le réalisme a influencé la pratique autant qu'il est influencé par celle-ci. Par conséquent, la période mentionnée est un bon exemple d'interaction et d'intégration de la théorie et de la pratique en Relations internationales.

Du reste, Robert Gilpin traitait la problématique du changement de système en établissant une corrélation entre l'ordre et le concept d'hégémonie au début des années 1980 où les Etats-Unis s'efforçaient de restaurer leur hégémonie.[175] D'après son approche de stabilité hégémonique, l'hégémonie d'un Etat est un préalable pour créer un équilibre, un ordre et une stabilité dans le système international.[176] Ce qui veut dire que l'absence ou l'ébranlement de l'hégémonie entraîne le déséquilibre, le désordre et l'instabilité du système. Cependant, cela peut être considéré comme une période de passage, car l'instabilité cause aussi des guerres hégémoniques à la fin desquelles une nouvelle hégémonie voit le jour. La conséquence la plus importante d'une guerre hégémonique est qu'elle change le système conformément à la redistribution de puissance et qu'elle provoque une remise en ordre des composants du système.[177] Ainsi, à la suite de l'émergence d'une nouvelle puissance hégémonique, l'équilibre remplace le déséquilibre et la stabilité est rétablie de nouveau. Nous pouvons dire que c'est un cycle dans lequel les guerres sont à la base du changement dont l'ordre résulte.[178] Le changement est temporaire tandis que

---

[175] Gilpin a présenté cinq suppositions quant au changement en prenant les comportements des Etats en considération : i- un système international est stable (dans un état d'équilibre), si aucun Etat estime qu'il est rentable de tenter de changer le système ; ii- un Etat essayera de changer le système international, si les avantages attendus excèdent les coûts attendus (s'il y a un gain net attendu) ; iii- un Etat cherchera à changer le système international par l'expansion territoriale, politique et économique jusqu'à ce que les coûts marginaux de nouveau changement soient égaux à ou plus grands que les avantages marginaux ; iv- une fois qu'un équilibre entre les coûts et les avantages du nouveau changement est atteint, l'expansion s'arrêtera ; v- si le déséquilibre dans le système international n'est pas résolu, le système sera changé et un nouvel équilibre reflétant la distribution de puissance sera établi ; Robert Gilpin, **War and Change in World Politics**, Cambridge : Cambridge University Press, 1999, pp. 10-11.

[176] Il définit le concept d'hégémonie se trouvant au centre de sa théorie systémique ainsi : *« depuis l'Antiquité l'hégémonie se réfère au leadership d'un Etat (l'hégémon) sur d'autres Etats dans le système »* ; **ibid.**, p. 116. En ce qui concerne le système, selon lui, le système international a trois aspects principaux : *« un système est une accumulation d'entités diverses, unies par l'interaction régulière selon une forme de contrôle »* ; **ibid.**, p. 26.

[177] **Ibid.**, p. 198. Gilpin a fait valoir que la guerre hégémonique a historiquement été le mécanisme de changement systémique de la politique mondiale et il écrit : *« (…) Bref, les guerres hégémoniques ont (malheureusement) été les parties intégrantes et fonctionnelles de l'évolution et de la dynamique des systèmes internationaux »* ; **ibid.**, pp. 198, 209.

[178] Dans la théorie systémique de Gilpin, il s'agit de trois types de changements caractéristiques de système international. Le premier et le plus fondamental est le changement de la nature des acteurs ou des entités diverses composant un système international. Ce type de changement est appelé « le changement des systèmes » (*systems change*). La naissance et le déclin du système de cité grecque, la chute du système d'Etat européen médiéval et l'apparition du système d'Etat-nation européen moderne sont des exemples de changement des systèmes. Le deuxième est un changement dans la forme du contrôle ou de la gouvernance d'un système international ce qui est étiqueté « le changement systémique » (*systemic change*). Le changement systémique se base sur la naissance et le déclin des Etats dominant et des empires comme par exemple ceux de l'Empire Romain ou de l'Empire Ottoman. Le troisième changement peut avoir lieu dans la forme d'interactions régulières ou de processus entre les entités dans un système international en cours ; ce qui est appelé simplement « le changement d'interaction » (*interaction change*). Les changements de régime international, des types

l'ordre est essentiel.[179] Alors, il est possible de réfléchir au fait que le changement signifie une rupture dans le système alors que l'ordre compose la dimension de continuité du système international.

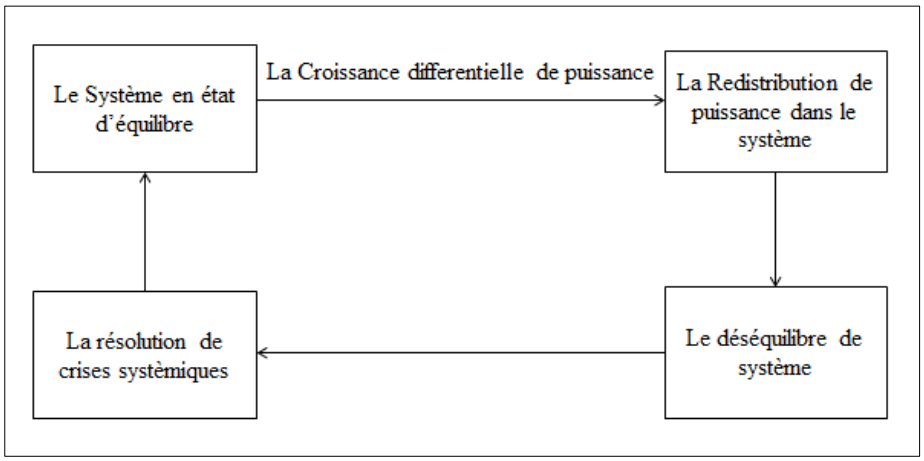


Figure 1.9. : Le diagramme de changement de politique international

Un autre argument important de la théorie de « système hégémonique » de Gilpin est le fait que les Etats consentent au leadership global d'hégémon. Selon lui, l'hégémon peut obtenir le consentement des autres acteurs grâce non seulement à sa capacité militaire, mais aussi à sa puissance économique.[180] Donc, le système économique international et les entreprises multinationales occupent une place centrale dans le leadership mondial d'hégémon dont ils ont besoin afin d'entretenir des affaires à l'échelle globale. Par exemple, la *pax americana* est nécessaire aux sociétés multinationales originaires des Etats-Unis. De la même façon, au 19ième siècle, l'empire britannique avait besoin de la *pax britannica* basée sur l'idée du commerce international colonial. En d'autres termes, dans le leadership global successif de ces deux puissances hégémoniques, l'ordre économique international libéral qu'ils ont établi, possède une importance stratégique comme par exemple le système commercial du 19ème siècle et l'ordre de Bretton-Woods au 20ème siècle. Pourtant la création, le maintien et le fonctionnement fructueux d'une économie

---

d'alliance et des relations transnationales sont des exemples de ce type de changement ; **ibid.**, pp. 39-44.

[179] Atilla Eralp, « Hegemonya », dans **Devlet ve Ötesi**, p. 163. Eralp, dans son article, a conceptualisé l'approche de système hégémonique de Gilpin comme une « stabilité hégémonique » du fait qu'il a attaché beaucoup d'importance à l'ordre et à la stabilité ; **ibid.**, p. 160-163.

[180] Gilpin est un théoricien néoréaliste qui poursuit la tradition de Carr en examinant les paramètres politiques et économiques tout comme Waltz. La tradition de Carr se différencie de celle de Morgenthau qui compte seulement avec les facteurs politiques ; **ibid.**, pp. 160-161.

internationale libérale exigent l'exercice d'un leadership politique.[181] En bref, Gilpin a souligné les relations et la coopération économiques en plus de la puissance politique et la capacité militaire pour l'hégémonie dans l'espace international.

Quant à l'école anglaise,[182] elle conceptualise le système international en tant que « société internationale » et/ou « société d'Etats » dont les acteurs principaux sont les Etats souverains. Par exemple, selon Martin Wight, l'un des fondateurs de l'école anglaise, le système d'Etats modernes est composé des unités politiques indépendantes étant les Etats souverains entre lesquels les relations continues et organisées se déroulent politiquement, économiquement, diplomatiquement et commercialement.[183] Wight écrit que le système d'Etats dont les frontières peuvent s'élargir et se rétrécir est un système ouvert et non fermé. Il cite les particularités de la société internationale comme suit :[184] i- c'est une société unique composée des autres sociétés plus entièrement organisées que nous appelons les Etats qui sont ses membres principaux et immédiats ; ii- le nombre de ses membres est toujours petit ;[185] iii- ses membres sont plus hétérogènes que les individus ;[186] iv- ses membres

---

[181] Robert Gilpin, **The Political Economy of International Relations**, Princeton : Princeton University Press, 1987, pp. 364-365; Gilpin, **War and…,** pp. 144-145.

[182] L'école Anglaise a paru en Angleterre après la Seconde Guerre mondiale. Ce sont Herbert Butterfield, Martin Wight, Adam Watson et Hedley Bull qui jettent les bases de l'école avec leurs études sur le Comité britannique de la théorie de politique internationale. Surtout Martin Wight et Hedley Bull (professeurs de *London School of Economics*) sont efficace dans le développement de l'école dont les autres académiciens que Balkan Devlen et Özgür Özdamar ont appelé en tant que « deuxième génération », sont Barry Buzan, Andrew Linklater, Richard Little, John Vincent, Nicholas Wheeler, Timothy Dunne, Robert Jackson, James Mayall et etc. L'une caractéristiques les plus importants de l'école Anglaise est son point de vue éclectique, car elle peut être considérée comme une synthèse de la tradition réaliste (le machiavélisme ou l'hobbesianisme), de la tradition rationaliste (le grotianisme) et de la tradition révolutionnaire (le kantianisme) ; sur l'école Anglaise et ses arguments principaux, voir Balkan Devlen, Özgür Özdamar, « Uluslararası İlişkilerde İngiliz Okulu Kuramı : Kökenleri, Kavramları ve Tartışmaları », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 7, No. 5, 2010, pp. 43-67 ; Balkan Devlen, Patrick James ve Özgür Özdamar, « The English School, International Relations and Progress », **International Studies Review**, No. 7, 2005, pp. 171-197 ; Richard Little, « Neorealism and the English School : A Methodological, Ontological, and Theoretical Reassessment », **European Journal of International Relations**, Vol. 1, No. 1, 1995, pp. 9-34.

[183] Martin Wight, **Power Politics**, London : Continuum, 2002, p. 23. Wight indique que les acteurs fondamentaux du système sont les Etats (les nations, les pays) ou les puissances. Sa compréhension systémique se base sur la politique de puissance entre les Etats : *« Ainsi l'Etat moderne est entré en existence; un plus étroit et en même temps une unité plus forte de fidélité que Chrétienté médiévale. L'homme moderne a en général montré une fidélité plus forte à l'Etat qu'à l'église ou la classe ou un autre lien international. Une puissance est un Etat souverain moderne dans son aspect externe et il pourrait presque être défini comme la fidélité suprême pour laquelle les hommes se battront aujourd'hui »* ; **ibid.**, p. 25.

[184] La société internationale a été différemment appelée par Wight ainsi : la famille de nations, le système d'Etats, la société d'Etats et la communauté internationale ; **ibid.**, p. 105.

[185] Presque toutes les sociétés nationales comptent leurs membres en millions, la société internationale n'a pas dépassé deux cents ; **ibid.**, p. 106.

sont, dans l'ensemble, immortels.[187] De même, Hedley Bull définit le système international comme système d'Etats ainsi : le système est composé des Etats qui sont en contacts réguliers et suffisants les uns avec les autres et entre lesquels il existe une interaction suffisante selon laquelle ils se comportent. Dans ce contexte, les interactions entre les Etats peuvent être directes quand deux parties sont voisines, concurrentes ou partenaires ou bien indirectes lorsque leurs interactions effectuent l'ensemble ou une troisième partie.[188]

En outre, Wight et Bull sont d'accord avec les réalistes en acceptant que le système international est de caractère anarchique.[189] Surtout, Wight fait une description de la scène internationale par la métaphore de l'anarchie internationale. D'après lui, la cause fondamentale des guerres et des conflits est le manque de gouvernement international, c'est-à-dire l'anarchie d'Etats souverains.[190] Autrement dit, l'anarchie signifie l'absence de gouvernement commun et non pas le désordre complet. Car, il y a coopération aussi bien que conflit : il existe la diplomatie, le droit international et les institutions internationales qui compliquent ou modifient le fonctionnement de la politique de puissance et les même des règles pour limiter les guerres.[191] C'est aussi dans l'approche systémique de Bull que les interactions entre les Etats peuvent prendre la forme de conflits, mais aussi de coopérations vu que la société d'Etats est dotée d'intérêts, de valeurs, de règles et d'institutions communs par lesquels l'ordre est maintenu.[192] Pour le maintien de l'ordre dans la politique mondiale, il faut posséder ces cinq instruments : l'équilibre des puissances, le droit international, la diplomatie, la guerre et les grandes puissances.[193]

---

[186] Dans le contexte de l'hétérogénéité, il y a une grande disparité entre eux dans la taille territoriale, la position géographique et les ressources, la population, les idéaux culturels et les dispositions sociales ; **ibid**.

[187] **Ibid.**, pp. 106-107.

[188] Hedley Bull, **The Anarchical Society : A Study of Order in World Politics**, London : Macmillan, 1995, p. 9-10.

[189] Il apparait certains désaccords sur ce sujet entre Bull et Wight. Par exemple, bien que Bull accepte la caractéristique anarchique de l'arène internationale, il ne fait pas ressembler entièrement le système international moderne à l'état de nature hobbesien ; **ibid.**, p. 44-47. Par contre, chez Wight, l'effet de Hobbes est mis en évidence comme il l'a écrit : *« ... Mais toutes les causes particulières de guerre fonctionnent dans le contexte d'anarchie internationale et la crainte hobbesien »* ; Wight, **op. cit.**, p. 102.

[190] **Ibid.**, p. 101.

[191] **Ibid.**, p. 105.

[192] Bull, **op. cit.**, p. 10, 13.

[193] **Ibid.**, pp. 95-222. Du fait que l'école Anglaise souligne la coopération, le droit international, les institutions internationales, les organisations internationales, les règles communes, les normes communes et les valeurs communes, elle est traitée sous la théorie libérale par certains auteurs ; Phil Williams, Donald M. Goldstein, Jay M. Shafritz (éd.), **Classic Readings and Contemporary**

En conclusion, il est possible de résumer l'approche systémique du paradigme réaliste ainsi : i- vu que l'unité d'analyse et les sujets/acteurs principaux de la scène internationale sont les Etats nationaux souverains, le système international est un système interétatique ; ii- la motivation fondamentale influençant les comportements des Etats dans l'arène internationale est leurs intérêts nationaux et leurs puissances qui sont généralement définies par leur capacité militaire. Les Etats suivent les politiques de puissance et de sécurité ; iii- du fait qu'il n'existe aucune autorité centrale à la façon de *Léviathan* dans l'espace international, la perception systémique a été construite sur la métaphore d'anarchie et le fait de conflit ; iv- dans un tel milieu de guerre, c'est l'équilibre des puissances qui fonctionne comme un mécanisme régulateur en maintenant la stabilité et l'ordre ; v- le principe fondamental du système international se base sur l'ordre et la stabilité et non sur le changement ou bien la transformation. A supposer qu'il paraisse un changement, il existera dans la distribution des puissances entre les Etats, c'est-à-dire dans l'équilibre des puissances, mais non pas dans la nature du système, car la structure anarchique et conflictuelle du système interétatique est figée. Autrement dit, le changement n'est pas essentiel, par contre il existe en tant que forme, cela signifie que les réalistes présupposent un système statique au lieu d'un système dynamique ; vi- dernièrement, l'approche réaliste traite le système international avec sa dimension de « structure » au motif qu'il est indépendant et différent de ses parties. Les réalistes laissent pour compte sa dimension de « processus » étant donné que le système est statique.

Debates in International Relations, Belmont : Thomson Wadsworth, 2006, pp. 36-40 ; Genest, **Conflict and…**, pp. 141-154. Après tout, dans ce travail, nous l'étudions dans la perspective réaliste parce qu'elle accorde une importance particulière aux faits de conflit et d'anarchie en insistant sur la politique de puissance et examine en même temps les Etats souverains comme les acteurs principaux. Dans ce contexte, l'école Anglaise peut être considérée comme une « théorie de transition » entre le réalisme et le libéralisme. Tim Dunne et Brian C. Schmidt la conceptualise comme « réalisme libérale » ; Tim Dunne, Brian C. Schmidt, « Realism », dans **The Globalization of World Politic**, édité par John Baylis, Steve Smith, Oxford : Oxford University Press, 2001, p. 149.

Les acteurs sur la scène internatio-nale	**La forme de relation parmi les acteurs**	**L'objectif des acteurs**	**Les principaux instruments des acteurs**	**La description de système**	**Le fait fondamental du système**	**Le mécanisme régulateur du système**	**Le principe fondamental dans le système**
Les Etats-nations / acteurs souverains	L'interaction	Les intérêts nationaux, la lutte pour la puissance, la sécurité	La diplomatie, la puissance nationale (la capacité militaire, les instruments politiques et stratégiques)	La structure	L'anarchie et le conflit	L'équilibre des puissances et la distribution des puissances	L'ordre et la stabilité

Tableau 1.3. : L'approche systémique du réalisme

Section II : La perception de système international du paradigme libéral : le système d'interdépendance

Pendant la fin des années 1960 et les années 1970, le débat sur le fait que la nature de la politique internationale et la structure du système international subissaient une transformation de caractère pluraliste, a rendu actuel la théorie libérale dans le domaine des Relations internationales.[194] Il est possible de dire que la littérature libérale est apparue afin d'exprimer ce changement au niveau systémique dans l'ordre mondial qui était en train de changer.[195] Les indices montrant la rupture au sein du système sont essentiellement l'échec de la puissance américaine au Vietnam et le succès de la puissance arabe dans l'embargo pétrolier et les crises pétrolières. Il s'agit des évènements qui engendrent des critiques visant le système statique de la Guerre Froide en mettant au point que la puissance militaire n'est pas l'unique déterminant, qu'il existe d'autres déterminants comme l'économie, la sociologie etc., et que tous les domaines et tous les acteurs s'intègrent complexement dans le système mondial en selon ce qu'ils effectuent les uns aux autres.[196] Dans un tel milieu, l'approche réaliste est interrogée par les théoriciens libéraux, nommés

[194] Richard Little, « The Growing Relevance of Pluralism? », dans **International Theory: Positivism**…, p. 66.
[195] W. Ladd Hollist, James N. Rosenau, « World System Debates », **International Studies Quarterly**, Vol. 25, No. 1, 1981, p. 9.
[196] James N. Rosenau, « Capabilities and Control in an Interdependent World », **International Security**, Vol. 1, No. 2, 1976, p. 32 ; Robert O. Keohane, « International Organization and the Crisis of Interdependance », **International Organization**, Vol. 29, No. 2, 1975, p. 357. Dans cette période, l'Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole (OPEP), le Vatican, toutes les organisations fonctionnelles, les entreprises multinationales, etc. sont traitées comme l'exemple de ce que le rôle unique des Etats dans la politique mondiale est rompu avec leurs impacts au niveau du système.

d'abord pluralistes, puis transnationalistes dans les années 1990,[197] qui se concentrent sur la question de comment l'ordre international peut être rétabli.[198] Quant au système international, ils pensent qu'il doit être approfondi, évitant une conception superficielle basée sur un type d'acteur et son fonctionnement découlant d'une hiérarchie des sujets suivant leur importance.

Selon Keohane et Nye qui sont des auteurs libéraux, nous nous retrouvons dans l'ère de l'interdépendance,[199] un phénomène multidimensionnel où la nature de la politique mondiale change. La tradition classique n'est pas capable de le conceptualiser avec ses concepts comme la sécurité des Etats, l'équilibre des puissances, l'intérêt national, etc. Car, le monde est désormais interdépendant dans l'économie, la communication et les aspirations humaines sous l'effet des transactions internationales -les hommes, les messages, les bons, les flux d'argent- en passant les frontières nationales.[200]

Dans ce contexte, Keohane et Nye mettent au point le concept de « l'interdépendance complexe » dont les hypothèses sont basés sur les critiques du réalisme qui accepte que les Etats sont les acteurs dominants du système international, que la puissance est le plus important instrument de la politique et qu'il

---

[197] En effet, la première réflexion du libéralisme dans le domaine des Relations internationales a émergé et a été systématisé après la Première Guerre mondiale sous la direction des idéalistes afin de maintenir la paix et de la rendre permanente. Ils ont défendu l'idée que les Etats soient en conflit à cause des troubles du système structurel. Selon l'idéalisme, la coopération et les règles internationales peuvent maintenir la paix. Les racines de cette approche se basent sur la fiction de « l'état de nature » dans le contrat social de John Locke. Contrairement à Hobbes, Locke défend que l'homme est bon et raisonnable par nature et aussi égal et libre dans l'état de nature. Pour protéger leurs propriétés, droits et libertés fondamentaux, les hommes construisent le contrat social qui est le moyen de la coopération et de l'ordre social. Selon les idéalistes et les libéraux, les règles, les normes, les régimes et le droit international sont les produits d'une telle compréhension. Dans ce cadre, Locke est considéré comme le père du libéralisme avec ses idées optimistes sur l'homme et la coopération.

[198] Dans cette période, les développements de l'intégration européenne ont été le symbole des espoirs d'un ordre international basé sur la coopération et la solidarité par lesquelles les guerres et les conflits peuvent été surmonté au niveau systémique. Dans ce contexte, l'intégration européenne est un des principaux exemples de sous-systèmes vu qu'avec la ramification des canaux de coopération, les Etats concurrents sont parvenus à s'intégrer. C'est pourquoi, les études sur la communauté européenne d'Ernest Haas, d'Andrew Moravcsik, de David Mitrany et de Karl W. Deutsch sont aussi considérées comme des exemples de libéralisme dans la littérature. C'est pour cette raison que l'internationalisme libéral, l'institutionnalisme libéral, le fonctionnalisme et les théories de régimes sont des variantes du libéralisme dont l'arrière-plan philosophique est composé d'idées d'Hugo Grotius, d'Emmanuel Kant et de Jeremy Bentham. Ces penseurs se concentrent sur ce que pour la paix perpétuelle, la liberté et la justice sur la scène internationale ainsi qu'un constitutionalisme international puissent être établis ; Tim Dunne, « Liberalism », dans **Globalization of…**, pp. 165-171.

[199] Alors que la dépendance signifie l'état d'être précisément déterminé ou bien affecté par une puissance externe, l'interdépendance est simplement la dépendance mutuelle ; Robert O. Keohane, Joseph S. Nye, **Power and Interdependence**, New York : Longman, 2002, p. 7.

[200] Keohane et Nye traitent la question de l'interdépendance en fonction de la continuité et du changement dans leur cadre théorique ; **ibid.**, pp. 3-4.

existe une hiérarchie d'importance (*high politics - low politics*) parmi les sujets dans la politique mondiale. Selon eux, les caractéristiques de l'interdépendance complexe sont les suivantes : i- il existe des canaux multiples connectant les sociétés ; ce sont les relations interétatiques, transgouvernementales et transnationales ; ii- il s'agit d'une absence de hiérarchie parmi les sujets de l'actualité des relations interétatiques ; ceci veut dire que les sujets militaires ne dominent pas ; iii- le rôle de la puissance militaire n'est pas l'instrument essentiel des Etats dans la politique mondiale, car les Etats se mettent à quitter leurs politiques basés sur la puissance militaire qui est la plus coûteuse et dont les résultats sont incertains.[201] Ils indiquent qu'il est désormais difficile de distinguer *high politics* et *low politics* au sortie de la crise économique de 1971.[202] Comme vu précédemment, Keohane et Nye dont le focal est l'interdépendance complexe comme structure et processus, ont contribué à l'élargissement et à l'approfondissement des approches systémiques dans le contexte des acteurs et des sujets du système.

Chez Keohane et Nye, le système a deux dimensions : la structure et le processus. Pour eux, la structure du système qui détermine les opportunités et les contraintes,[203] reflète principalement la distribution des capacités parmi les unités dans le sens néoréaliste. D'autre part, le processus signifie l'interaction des unités alors qu'elles sont en relation les unes avec les autres. Pour décrire cet argument, ils utilisent la métaphore du « jeux de poker » dans lequel les cartes des joueurs sont la structure tandis que le processus se réfère à la relation parmi les règles formelles, les coutumes informelles ou les conventions et les modèles d'interaction entre les joueurs.[204] Leur approche systémique est la combinaison de deux dimensions. Ainsi l'interdépendance complexe qui est un processus systémique, contribue à l'analyse du comment les politiques domestiques effectuent simultanément le paradigme de

[201] **Ibid.**, pp. 20-25.
[202] Joseph S. Nye, Robert O. Keohane, « Transnational Relations and World Politics: A Conclusion », **International Organization**, Vol. 25, No. 3, 1971, p. 729.
[203] Quant à la structure du système, il faut bien examiner les interactions entre le système et les caractéristiques des unités comme par exemple comment les préférences des acteurs sont influencées par les opportunités et les contraintes dans leur environnement. Cette question nous amène au linkage réciproque entre les politiques domestiques et la structure internationale ; Keohane, Nye, **Power and…**, p. 281, 283.
[204] **Ibid.**, p. 281.

l'interdépendance et des régimes internationaux en analysant les contraintes et les opportunités de la structure.[205]

Comme nous venons de le préciser, leur approche systémique est enrichie car ils montrent le linkage entre les relations transnationales et le système interétatique sans prendre l'Etat comme unique source d'action dans le réseau transnational et en mettant l'accent sur « les interactions mondiales » ayant quatre types majeurs : i- la communication et le mouvement d'informations dans la transmission de croyances, d'idées et de doctrines ; ii- le transport, le mouvement d'objets physiques, y compris les matériels de guerre et les biens ; iii- la finance, les mouvements d'argent et les instruments de crédit ; iv- le voyage et le mouvement des populations. Beaucoup d'événements internationaux impliquent les quatre types d'interaction simultanément. En partant de la typologie de Singer sur les unités de système, Keohane et Nye ont schématisé les interactions des acteurs avec les organisations intergouvernementales dans le système du point de vue classique et de celui pluraliste comme ci-dessous :[206]

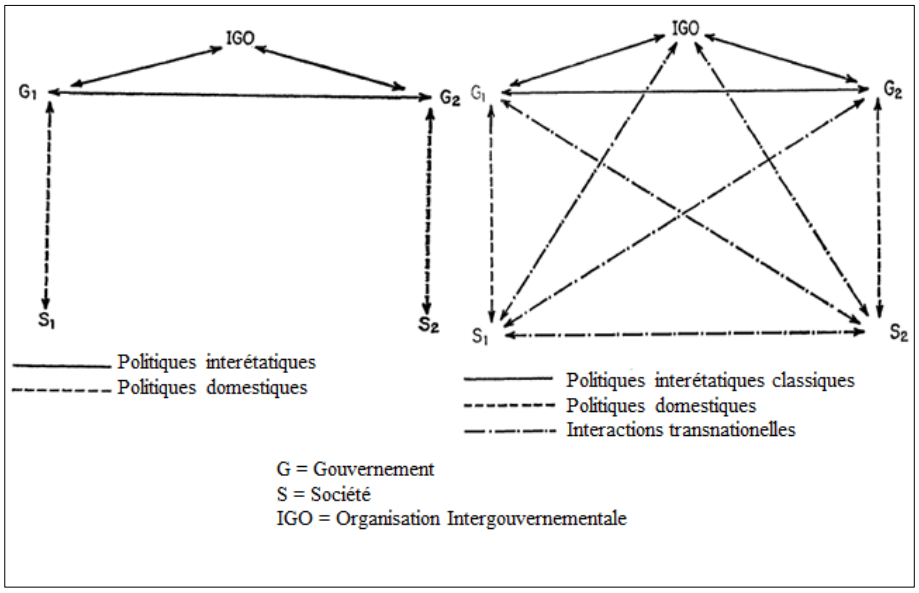


Figure 1.10 : L'interaction Etat-centrique - l'interaction transgouvernementale et la politique interétatique

[205] **Ibid.**, p. 283. Cependant, il faudrait préciser que les pluralistes s'intéressent au processus plutôt qu'à la structure étant donné qu'ils tiennent moins à l'impact de ces acteurs transnationaux sur la structure du système international et ont été plus intéressés par la manière dont ils affectaient les processus essentiels fonctionnant dans le système ; Little, **op. cit.**, p. 75.

[206] Joseph S. Nye, Robert O. Keohane, « Transnational Relations and World Politics: An Introduction », **International Organization**, Vol. 25, No. 3, 1971, pp. 332-334.

Dans ce contexte, ils citent les effets des interactions transnationales sur les Etats et le système mondiale comme suit : i- les changements d'attitude, ii- le pluralisme international, iii- les augmentations de contraintes sur les Etats par la dépendance et l'interdépendance, iv- les augmentations de la capacité de certains gouvernements pour en influencer d'autres, v- l'apparition des acteurs autonomes avec les politiques étrangères privées qui peuvent s'opposer aux politiques d'Etat.[207] Il faut évidemment préciser que tandis qu'ils se focalisent sur la question des interactions transnationnelles et leurs effets transformateurs sur les Etats dans leur approche systémique pluraliste, ils ne refusent pas que les Etats demeurent encore les plus importants acteurs systémiques dans leurs observations sur les changements du système mondial.[208]

Quant aux comportements instinctifs des acteurs dans le système international, selon la théorie libérale, les acteurs cherchent leurs gains relatifs et s'intéressent aux questions distributionnelles. Autrement dit, d'une part toutes les parties profitent de leurs relations, et d'autre part, ils sont en conflit sur le profit à se partager. La même chose existe dans la relation des entreprises pétrolières multinationales. Dans ce contexte, même si les libéraux acceptent la nature compétitive des acteurs sur la scène internationale, ils défendent le fait que les acteurs puissent mutuellement obtenir des gains concernant même les sujets de sécurité militaire contrairement aux jeux à somme nulle.[209] En outre, pour les libéraux, l'économie politique mondiale est un pilier qui peut assurer l'ordre et la coopération sans hégémonie et établir les régimes internationaux rendant plus facile la coopération.[210] Après l'hégémonie, la coopération est possible étant donné que les intérêts partagés peuvent mener à la création de régimes ou bien au maintien des régimes existants, comme

---

[207] **Ibid.**, p. 337.
[208] **Ibid.**, p. 342.
[209] Keohane, Nye, **Power and Interdependance**, p. 9.
[210] Robert O. Keohane, **After Hegemony**, Princeton: Princeton University Press, 1984, pp. 31-32. Un régime est défini comme un ensemble des espérances mutuelles, des règles, des règlements, des plans, des énergies organisationnelles et des engagements financiers qui ont été acceptés par un groupe d'Etats ; John G. Ruggie, « International Responses to Technology: Concepts and Trends », **International Organization**, Vol. 29, No: 3, 1975, p. 570. Les Etats modernes ont construit beaucoup de régime qui faciliteront la prise des décisions collectives et leur application. La plupart de ces régimes sont l'exemple de la société internationale moderne, de l'utilitarisme et des organisations basées sur le droit international. Ces structures ont assuré l'équilibre des puissances et des acteurs. C'est pour la cette raison qu'ils constituent les éléments essentielles de la structure du système; Christian Reus-Smit, « The Constitutional Structure of International Society and the Nature of Fundamental Institutions », **International Organization**, Vol. 51, No. 4, 1997, p. 555.

Keohane l'indique.[211] En bref, même si les libéraux ne négligent pas l'attitude focalisant sur l'intérêt des acteurs et le conflit structurel, ils se concentrent sur l'attribut coopératif des acteurs systémiques.

D'autre part, avec une conception pluraliste, John Burton propose le terme de « société mondiale » au lieu de « relations internationales » qui signifient les relations entre les Etats. A l'échelle mondiale, il existe les relations religieuses, scientifiques, commerciales, etc. avec les institutions non-gouvernementales ou bien formelles. C'est ainsi que Burton explique sa raison de choisir un autre terme que celui de relations internationales en indiquant que la société mondiale est un concept plus large dans une période de transition dans plusieurs domaines.[212] Car ce terme inclut plusieurs types et niveaux d'interaction passant de l'international au transnational.[213] Dans ce cadre, nous pouvons dire que le système de Burton est transnational plutôt qu'international. Selon lui, désormais les frontières des Etats ne sont pas le seul signifiant ; elles constituent l'une des frontières influençant les actions de société mondiale.[214] Du point de vue systémique, Burton définit brièvement la société mondiale comme la somme des processus relationnels qui s'établissent tant au sein des Etats que par-delà les frontières nationales. Autrement dit, la société mondiale est l'ensemble des interactions existant à tous les niveaux, et non plus uniquement comme le système des relations entre les Etats.[215] Cette approche pluraliste rompant le monopole du rôle des Etats dans le système international est l'une des précurseurs des théories de la globalisation.

Burton fait une différence systémique sur la société mondiale à l'intermédiaire du modèle de la boule de billard (*billiardball*) et celui de la toile d'araignée

---

[211] Dans ce contexte, Keohane accepte que l'hégémon est un facilitateur pour la création des régimes mais que sans l'existence d'un hégémon, les régimes et la coopération peuvent être établies dans un système d'interdépendance ; Keohane, **op. cit.**, pp. 50-51.

[212] John W. Burton, **World Society**, New York : Cambridge University Press, 1972, p. 19. Burton cite les raisons des changements qui se déroulent dans la structure de la société mondiale comme suit : la croissance démographique, la découverte, l'invention, les développements politiques, les améliorations de communication, d'enseignement et d'organisation sociale ; **ibid.**, p. 10.

[213] Norman D. Palmer, « The Study of International Relations in the United States: Perspectives of Half a Century », **International Studies Quarterly**, Vol. 24, No. 3, 1980, p. 346.

[214] Burton, **op. cit.**, p. 20. Dans les années 1970, Burton explique cet argument avec l'exemple des communautés en Irlande du Nord et de Chypre et critique le fait qu'ils sont traités comme une affaire intérieure bien qu'ils soient internationaux ; John W. Burton, « Pour une Approche Systémique des Relations Internationales », **Revue Internationale des Sciences Sociales**, Vol. 26, No. 1, 1974, p. 28.

[215] **Ibid.**, pp. 24-25. D'après Burton, grâce au transport terrestre, maritime et aérien, aux services postaux et télégraphiques, aux journaux et aux livres, à la radio et à la télévision, au tourisme et à la migration, il y a maintenant une société mondiale -une société qui comprend des peuples partout, qui se connaissent et qui négocient et communiquent entre eux dans la plupart des affaires- ; **ibid.**, p. 32.

(*cobweb*).[216] Dans le modèle de la boule de billard, on a un modèle systémique réaliste ou traditionnel,[217] chaque Etat est représenté par un gouvernement et agit selon son intérêt national en tant qu'unité souveraine et indépendante. Les interactions ressemblent à celles de boules de billard de tailles différentes. Les points d'interaction sont les gouvernements ou bien ce sont uniquement les gouvernements qui interagissent. Burton précise que ce modèle est désormais incapable d'expliquer les changements dans le monde contemporain en mettant l'accent sur les développements dans la communication, le commerce, l'économie, les technologies industrielles, les institutions internationales et surtout les organisations fonctionnelles, les valeurs humaines et les revendications sociales.[218]

Le modèle de la toile d'araignée de Burton dans lequel il analyse les processus systémiques, est basé sur les actes, les transactions et les linkages dans un état de complexité parmi n'importe quels acteurs. Cette métaphore qui décrit le caractère du pluralisme, schématise les linkages et les interactions complexes de tous les groupes d'intérêts et des acteurs de l'ensemble à travers des frontières traditionnelles d'Etat dans le processus.[219] Selon lui, la toile d'araignée est un modèle réaliste de société mondiale ou bien la carte behavioriste du monde au lieu d'une carte géographique.[220] Il veut dire que dans ce modèle systémique, il existe non seulement les Etats mais aussi les transactions entre les hommes d'affaires, les chercheurs, les chaines de télévision, les étudiants et la mafia, etc.[221] Aussi, Burton met au point que ces communications et ces transactions créent des systèmes nouveaux dans la carte du monde qui peuvent régler alternativement les problèmes et les conflits.[222]

D'autre part, James Rosenau qui est l'un des théoriciens transnationalistes, est aussi connu avec son approche behavioriste et ses œuvres abordant surtout la théorie

---

[216] Pour lui, un modèle est une simplification de la réalité et attire l'attention sur ses caractéristiques dans lesquelles l'observateur est intéressé ; Burton, **World Society**, p. 27.
[217] Avec Keohane et Nye, John Burton implique l'abandon du modèle traditionnel de la « boule de billard » avec leurs modèles qui sont respectivement connus sous le nom de « paradigme de la politique mondiale », de « modèle de la toile d'araignée », et de « système transnational ». Il est possible de dire que leurs approches systémiques reflètent un nouveau paradigme en mettant au point l'existence d'un réseau transnational ; J. Henk Leurdijk, « De la Politique Internationale à la Politique Transnationale : un Changement de Paradigmes? **», Revue Internationale des Sciences Sociales**, Vol. 26, No. 1, 1974, pp. 70-71.
[218] Burton, **World Society**, p. 27-32.
[219] Little, « The Growing… », p. 67.
[220] Burton se focalise aussi sur les interactions humaines comme l'une des dimensions de la société mondiale dans son modèle ; Barry Buzan, **From International to World Society?**, Cambridge : Cambridge University Press, 2004, pp. 66-67.
[221] Burton, **World Society**, p. 36.
[222] **Ibid.**, p. 42.

de système. En fait, il est possible de dire que la transformation du système mondiale, les changements et les continuités systémiques sont les éléments se tournant vers le pluralisme dans ses idées sur le système international. Dans son article intitulé « *The Functioning of International Systems* » et publié en 1963, il indique que le rythme des changements est si rapide qu'il existe à peine le temps pour s'adapter à une innovation avant que le suivant ne vienne et il y ajoute que la transformation actuelle dans la discipline est plus profonde que celles qui ont précédemment eu lieu. Selon lui, cette transformation est un sujet à analyser du point de vue systémique.[223]

Chez Rosenau, l'interaction est la caractéristique de distinction d'un système social dont les frontières peuvent ainsi être définies par l'identité des acteurs qui interagissent ou par la sorte d'interaction dans laquelle ils s'engagent. Ainsi, il défend que le système international est quasiment lié aux acteurs de ses sous-systèmes et des Etats.[224] Il le décrit comme un linkage.[225] Dans un tel système international, les acteurs et leurs actes sont déterminants pour le fonctionnement systémique. Il essaie donc de montrer l'interaction de niveaux de système et celui d'acteurs, par exemple l'individu, l'Etat, les politiciens, les organisations non-gouvernementales, etc., à propos de n'importe quel sujet, par exemple social, culturel, linguistiques, etc.[226] La variété de sujets et d'acteurs et l'importance donnée à leur influence systémique chez lui, reflète les arguments essentiels du libéralisme.

En outre, Rosenau approfondit ses arguments sur le système international en y ajoutant le terme de « turbulence globale » dont le focal est le changement et la transformation du système s'accélérant dans les dernières années de la Guerre

---

[223] James N. Rosenau, « The Functioning of International Systems », **Background**, Vol. 7, No. 3, 1963, p. 111.

[224] Selon Rosenau, tous les systèmes ne sont pas interdépendants de leur environnement. Avec le processus, ils se transforment l'un l'autre; **ibid.**, p. 111-112.

[225] Le terme de linkage se base sur la constatation de l'interdépendance des politiques intérieures et extérieures et celles des décisions de politiques internationales. Dans le système international, il s'agit d'un entrelacement dans le processus d'interaction ; Jean Jacques Roche, **Le Système Internationale Contemporain**, Paris : Montchrestien, 1998, p. 84.

[226] D'après Rosenau, toutes sortes d'acteurs internationaux sont des sujets à étudier. Par exemple, les Bouddhistes vietnamiens qui cherchent à modifier un quelconque sujet à l'échelle mondiale, peuvent essayer de faire fonctionner les organes de l'ONU. Ce qui est plus important est qu'une variété de nouveaux systèmes internationaux engendre un changement dans le modèle de relations parmi les acteurs nouvellement identifiés ou entre eux et les acteurs gouvernementaux traditionnels ; Rosenau, **op. cit.**, p. 113.

Froide, et d'une certaine manière, étant parallèle à la continuité.[227] La turbulence signifie la complexité et les dynamiques s'accroissant dans la société moderne qui évolue de l'étape industrielle vers celle post-industrielle.[228] La quantité et la variété des acteurs, les interactions multipliant entre eux, leurs dissemblances et leurs interdépendances complexes et plus dynamiques à un dégré élevé sont les particularités principales qui engendrent ce nouvel système mondiale.[229] Il s'agit des fluctuations chaotiques et imprévisibles qui peuvent transformer les paramètres régulateurs du système interétatique étant donné que désormais il existe des demandes des citoyens dépassant les puissances classiques et les frontières des Etats. Il veut dire que micro et macro politiques sont harmonisées dans le système global.[230]

Par conséquent, Rosenau propose quatre scenarios d'avenir qui peuvent dominer le système global après l'ère de turbulence : la société globale, le système étatique rétabli, le scénario pluraliste et la persistance du modèle de « bifurcation », autrement dit la coexistence du monde interétatique et du monde multicentrique du système actuel. Le premier scenario est basé sur l'universalisation des normes, des valeurs et du développement d'une conscience globale chez les individus. Le deuxième scénario signifie le retour à un ordre établi sur le système interétatique et l'abandon des tendances décentralisatrices apparues depuis la fin des années 1970. Le troisième scénario veut dire le triomphe des tendances décentralisatrices tandis que le quatrième scénario est la permanence du système actuel incluant le nouveau et l'ancien en même temps.[231] A partir de cette analyse réalisée en 1990, il est possible de dire qu'il fasse, en tant que théoricien américain, une lecture du monde en train de se globaliser afin de prévoir le nouvel ordre mondial.

En conclusion, nous pouvons résumer l'approche systémique du paradigme libéral comme ceci : i- les composants de l'espace international sont non seulement

---

[227] Il met au point que la prolifération des acteurs, les tendances sur la centralisation et la décentralisation à l'échelle mondiale, les transformations dans les relations d'autorité parmi les acteurs, les nouvelles méthodes de puissances, les crises économiques, politiques et sociales, les nouvelles technologies d'information engendrent cette turbulence. Autrement dit, les paramètres dominants et les variables systémiques sont en train de changer. Il s'agit d'un passage au système post-international; James N. Rosenau, **Turbulance in World Politics : A Theory of Change and Continuity**, Princeton : Princeton University Press, 1990, p. 7-8.
[228] **Ibid.**, p. 59.
[229] **Ibid.**, p. 61-62.
[230] Battissela, **op. cit.**, p. 232-233.
[231] Rosenau, **Turbulance in…**, p. 446-454.

les Etats acteurs, mais encore les acteurs non étatiques comme les institutions internationales, les organisations non-gouvernementales, les entreprises multinationales, les individus, etc. Autrement dit, il s'agit d'une variété d'unités d'analyses et d'acteurs ; ii- de la même manière, il existe une variété de sujets (économie, droit, communication, environnement, etc.) dans l'arène internationale, c'est-à-dire qu'il n'apparait pas une hiérarchie entre les sujets comme la distinction de « *high politics-low politics* » ; iii- ainsi, le système international libéral où la forme de relation des acteurs se déroulant dans le cadre « d'interdépendances », peut être considéré comme une « toile d'araignée ». De ce point de vue, les libéraux se concentrent sur la dimension de processus plus que sur la dimension de structure du système ; iv- contrairement au réalisme, les faits de conflit et de coopération s'entrelacent sur la scène globale, cela veut dire que le système international est à la fois conflictuel et coopératif ; v- la coopération entre les acteurs se réalise par l'intermédiaire de mécanismes tels que le droit international, les institutions internationales, les normes internationales, les régimes etc. ; vi- dernièrement, au sein du système, c'est la démocratie qui est l'un des instruments les plus importants empêchant le conflit ou la guerre, car selon la théorie de paix démocratique, la possibilité de guerre des régimes démocratiques est moindre que celle des régimes autoritaires conformément à l'argument que les Etats démocratiques ne se battent pas les uns avec les autres. Par conséquent, il est possible de considérer les régimes et les institutions démocratiques comme des « mécanismes régulateurs » qui éloignent les acteurs en conflit en les canalisant vers la coopération. C'est ainsi qu'au niveau systémique, la paix perpétuelle peut être établie.

Les acteurs sur la scène internationale	**La forme de relation parmi les acteurs**	**L'objectif des acteurs**	**Les instruments principaux des acteurs**	**La description de système**	**Le fait fondamental du système**	**Le mécanisme régulateur du système**	**Le principe fondamental dans le système**
Les Etats-nations / acteurs souverains, les institutions internationales et transnationales, les acteurs non-gouvernementaux, les individus, les entreprises multinationales	L'interaction, l'interdépendance, l'interdépendance complexe	Les intérêts nationaux, la lutte pour la puissance, la sécurité, la paix, la coopération, la démocratie	La coopération, l'intégration, *soft power (*l'économie, la culture, le commerce, etc.*)*, à la fois la puissance politique et stratégique	Le processus, la structure	L'ordre, l'interdépendance	Les régimes, les institutions internationales, le droit international, les normes internationales	Le changement et la continuité, la transformation

Tableau 1.4. : L'approche systémique du libéralisme

Section III : L'approche de système international du paradigme marxiste : le système de dépendance

Le troisième courant théorique dans la discipline de Relations Internationales, est le marxisme, parfois nommé le structuralisme économique ou bien étudié dans la théorie globaliste. Bien que Karl Marx ne se soit pas concentré en détail sur les relations internationales et que ses écrits ne constituent pas une véritable théorie pour ce domaine, ses idées sont facilement adoptées en théories de Relations internationales, du fait qu'il a constitué une théorie de l'ensemble du monde social, autrement dit de tout. Son approche principale est que les niveaux de développement économique d'un pays définissent ses relations avec les autres et que le monde social est le produit de l'économie. Ceci constitue le point de départ de la question systémique dans le domaine international pour les théoriciens marxistes.[232] Le point de vue global et systémique de Marx est pris comme une clef pour examiner le système international.

[232] John M. Hobson, **The State and International Relations**, Cambridge: Cambridge University Press, 2000, p. 117; Battistella, **op. cit.**, p. 248. Karl Marx a traité le monde social comme un ensemble. De cette perspective, il peut être considéré comme le précurseur de la globalisation; Stephen Hobden, Richard Wyn Jones, « Marxist Theories of International Relations », dans **The Globalization of…**, p. 202.

La première réflexion du Marxisme est apparue à la fin du 19ème siècle et lors des premières décennies du 20ème siècle sous la voix de l'impérialisme.[233] La révolution industrielle en Angleterre a créé un nouveau mode de production, de forces de production et de ses modes de relations ; c'était l'ère de la transformation mondiale basée sur les déterminants économiques dont le processus engendrant l'exploitation des pays pauvres par les pays capitalistes, autrement dit le colonialisme[234] est traité comme la problématique essentielle du courant marxiste. Brièvement dit, l'impérialisme entend une division du travail hiérarchique dans le système international entre les régions riches et les régions faibles. Selon le point de vue marxiste, l'impérialisme est le résultat du capitalisme découlant de sa nature expansionniste pour atteindre les nouveaux marchés afin d'accumuler du capital par l'accroissement de la plus-value ; les conflits dont la base fondamentale est économique, qu'elle soit considérée comme politique, stratégique, etc., entre les pays capitalistes se déroulent pour le partage du reste du monde. John A. Hobson, Rudolf Hilferding, Rosa Luxemburg, Nikolaï Boukharine, Karl Kautsky et Vladimir Lénine sont les fondateurs de ce courant d'impérialisme en tant qu'expansion économique ou bien de cartellisation de l'économie par la conquête des marchés au sein du système international. Il est possible de dire que l'impérialisme est la lutte des classes dans le système international pour faire un parallèle avec le principe fondamental de Marx.

John A. Hobson est le premier théoricien ayant établi la théorie d'impérialisme dans son œuvre intitulé *Imperialism : A Study*, publié en 1902. En sortant de l'exemple du fonctionnement systémique en Angleterre, il a élaboré sa théorie sur la base de structure économique.[235] La théorie d'impérialisme est parallèle à la structure systémique de Marx en deux catégories : l'infrastructure et la superstructure. L'économie en tant qu'infrastructure définit la superstructure qui est tous les autres

[233] Une critique important de l'économie internationale libérale appartient à Friedrich List. Dans son œuvre *The National System of Political Economy* publié en 1841, il défend que le commerce libre soit une politique assurant la suprématie anglaise et que les pays allemands seraient dans une situation secondaire servant les producteurs développés en Angleterre. C'est un des premières indices de la catégorisation fondamentale -centre/périphérie- de la théorie marxiste; Brown, Ainley, **op. cit.**, p. 149.
[234] La forme plus serrée de l'impérialisme est le colonialisme. Une colonie est un territoire gouverné directement par le pouvoir impérial. La caractéristique principale de l'impérialisme est l'asymétrie. Il y a une relation asymétrique entre le pouvoir impérial et sa colonie. Il n'y a aucune influence réciproque, c'est l'exploitation ; Michael Nicholson, **International Relations: A Concise Introduction**, New York : Palgrave Macmillan, 2002, p. 69.
[235] Voir J. A. Hobson, **Imperialisme: A Study**, USA: Ann Arbor Paperbacks, 1971, pp. 113-153.

domaines.[236] Dans sa théorie, la révolution industrielle oblige à l'expansion des capitalistes à l'échelle mondiale dont la motivation essentielle est économique. Par le moyen politique, les capitalistes cherchent les nouveaux marchés pour évaluer la plus-value et atteindre les ressources naturelles conformément à leurs propres intérêts économiques du fait du problème de surproduction et de sous-consommation par les ouvriers dans le pays capitaliste.[237] Dans ce contexte, le rôle de l'Etat dans le système capitaliste, pareillement aux idées de Marx, est de représenter les intérêts économiques et politiques des classes dominantes ou bien de la bourgeoisie sur la scène nationale et internationale et d'assurer la continuation du mode de production capitaliste.[238]

Une autre théoricienne de l'impérialisme est Rosa Luxemburg qui explique que la concentration et la centralisation du capital exige l'expansion aux régions non capitalistes pour la reproduction et l'accumulation du capital comme un processus historique du globe.[239] Dans ce contexte, elle affirme que la survie du capitalisme dépend de la paupérisation des colonies et que du point de vue systémique cette situation créent une séparation logique au sein du système international : les régions capitalistes/dominantes et les régions pauvres/subordonnées.[240] Une dichotomie identique est revisitée dans l'approche de Boukharine qui montre l'inégalité de développement entre les pays industriels et les pays agraires comme le développement des villes au détriment des campagnes en sortant de la division

[236] Selon ce modèle, les relations de production constituent la structure économique de la société. Ce fondement réel ainsi définit la superstructure légale et politique et la conscience sociale. A mesure que la base économique change, la superstructure se transforme plus ou moins rapidement.

[237] Hobson s'est intéressé à la problématique de l'impérialisme du point de vue de ses échecs structurels et il a cru que l'ordonnance structurelle dans le système capitaliste peut empêcher les effets négatifs de l'impérialisme engendrant la rivalité des grandes puissances. Avec ce point de vue, il se distingue de la théorie marxiste; Deniz Ülke Arıboğan, **Uluslararası İlişkiler Düşüncesi**, İstanbul : Bahçeşehir Üniversitesi Yayınları, 2007, pp. 154-156.

[238] Dans cette approche basée sur le Marxisme classique, ce sont les classes sociales et non les Etats, qui sont les acteurs déterminant la politique mondial.

[239] Luxemburg indique que l'expansion capitaliste est non seulement le résultat de l'objectif de vente de la plus-value de productions aux autre régions du monde, mais aussi une conséquence de l'objectif de trouver une ressource d'employées qui exécuteront les métiers et devoirs que les ouvrières originaires des pays capitalistes -ou bien les hommes blancs- n'exécutent pas. C'est-à-dire que le capitalisme a besoin de mobiliser la puissance de travail à l'échelle mondiale sans restriction. Ainsi les régions possédant les économies primitives ou bien précapitalistes vont indispensablement s'intégrer au système capitaliste. Elle martèle aussi que le capitalisme est un aspect systémique et global par nature ; Rosa Luxemburg, **The Accumulation of Capital**, traduit par Agnes Schwarzschild, New York : Routledge, 2003, p. 343.

[240] Dan O'Meara, « La Théorie Marxiste », dans **Théories des Relations Internationales: Contestations et Résistances**, édité par Alex Maclead, Dan O'Meara, Québec : Athéna Editions, 2010, p. 206.

internationale du travail comme les Etats de classe : les capitalistes et les périphériques.[241]

Sous le cadre de l'impérialisme, c'est Lénine qui a adopté au plus près la théorie de Marx dans le domaine de la politique internationale avec son œuvre intitulé *l'Impérialisme, Stade Suprême du Capitalisme*. Lénine affirme que l'impérialisme est le stade monopoliste du capitalisme où les plus grands pays capitalistes cherchent à se partager le monde du fait qu'il assure la force de travail plus avantageuse, les nouveaux marchés et les ressources naturelles.[242] Selon Lénine, les monopoles capitalistes se partagent le monde dans une lutte et une rivalité se reflétant dans les domaines non seulement économique, mais aussi politique, militaire et stratégique comme l'exemple de la Première Guerre Mondiale qui est une guerre impérialiste pour le partage du monde, la distribution et la redistribution des colonies et des zones d'influences au profit des financiers capitalistes. Dans cette perspective, il est possible de dire que l'impérialisme est l'étape politisée du capitalisme. A l'intermédiaire de son évolution parvenant au globe par l'impérialisme, il montre que le capitalisme s'est transformé en un système universel contenant trois catégories : les pays civilisés, les colonies et les semi-colonies.[243]

Comme vu, la contribution théorique de cette approche sur l'impérialisme est leur formulation de la dichotomie de classe marxiste sur le système international (centre-périphérie) en faisant une catégorisation avec la même logique. C'est Johan Galtung qui a constitué la théorie structurelle de l'impérialisme en utilisant ses classements, mais avec une différence.[244] Contrairement aux théoriciens marxistes classiques, Galtung fait une divergence entre les modèles d'impérialisme économique, politique, culturelle, militaire et de communication en détruisant leur fraction d'infrastructure/superstructure.[245] Galtung perçoit la structure de l'impérialisme au niveau du système et constate les rapports et l'interaction asymétrique entre le centre et la périphérie basés sur l'inégalité mondiale et la

---

[241] Battistella, **op. cit.**, p. 257.
[242] Lénine, **l'Impérialisme, Stade Suprême du Capitalisme**, Pékin : Editions aux Langues Etrangères, 1969, p. 104-105.
[243] **Ibid.**, p. 4-5.
[244] Johan Galtung est généralement étudié avec l'école marxiste du fait de son approche systémique basée sur la divergence du centre et de la périphérie et évidemment de sa concentration sur l'inégalité mondiale.
[245] Johan Galtung, « A Structural Theory of Imperialism », **Journal of Peace Research**, Vol. 8, No. 2, 1971, p. 91.

résistance de cette inégalité au changement.[246] D'après Galtung, dans le système international, il existe le pays central ayant son propre centre et sa périphérie ainsi que le pays périphérique ayant son propre centre et sa périphérie. L'harmonisation des intérêts entre le centre du pays central et le centre du pays périphérique engendre un mode de relation qui fonctionne au profit du centre. Galtung résume l'impérialisme comme un système qui fractionne les sociétés mais les relie aussi par une relation d'harmonie des intérêts, ou parfois de conflit des intérêts. Le fonctionnement du système se référant à Lénine dans sa théorie structurelle de l'impérialisme, se déroule ainsi: [247]

- Il existe une harmonie des intérêts entre le centre du centre et celui de la périphérie. Ces deux zones ont un strict linkage entre eux dans lequel leur succès et leur défi sont identiques.

- Dans le pays périphérique, il existe plus de conflit d'intérêt que dans le pays central. Il existe un grand fossé ou bien une grande inégalité entre le centre et la périphérie dans le pays périphérique.

- Il existe un conflit d'intérêt entre la périphérie du pays central et celle du pays périphérique.

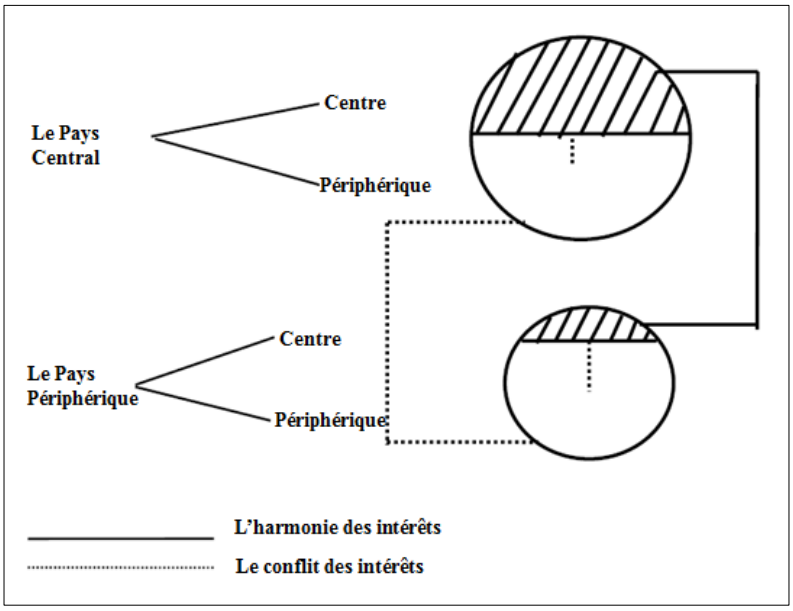


Figure 1.11. : La structure de l'impérialisme chez Galtung

[246] **Ibid.**, p. 81.
[247] **Ibid.**, p. 83-84.

La deuxième réflexion du courant marxiste sur l'analyse du système international est apparue dans les années 1950 sous l'influence du processus de décolonisation. La problématique du sous-développement des pays décolonisés a été d'abord traitée par les théories de modernisation qui cherchent l'origine de cette situation sociologiquement en partant des dynamiques internes.[248] Or, la perspective de l'impérialisme montrant l'inégalité dans le système international et séparant le monde en deux camps est mise en lumière dans le cadre de cette problématique par l'Ecole de dépendance qui l'analyse dans sa dimension de structure du système international, autrement dit dans le capitalisme. Il faut préciser que l'Ecole de dépendance tient aux rapports économiques, commerciaux et à l'échange inégal dans le système tandis que le marxisme classique tient tout d'abord aux modes de production. Les théoriciens de la dépendance se concentrent donc sur les influences de l'ordre mondial capitaliste et de l'échange inégal entre le centre et la périphérie plutôt que de chercher les raisons de la problématique seule dans la structure domestique d'un pays sous-développé.

Sous la direction de la CEPAL (La Commission des Nations-Unies pour l'Amérique Latine)[249] dirigée par l'économiste Raoul Prebisch, le développement inégal et l'exploitation des pays de la périphérie par le centre capitaliste sont étudiés dans leur dimension systémique. Selon la thèse de Prebisch, l'économie mondiale basée sur la division du travail fait de la dépendance des pays du tiers-monde[250] et de leur sous-développement un problème chronique. En sortant de la théorie des avantages comparatifs de Ricardo,[251] Prebisch critique le fait que chaque pays n'ait

---

[248] Généralement, la modernisation traitée non seulement dans le contexte de la problématique de développement, mais aussi comme initiative des pays, est considérée comme équivalent à l'occidentalisation. L'intégration au système global de l'Occident est un processus irréversible, complexe et structurel. Björn Hettne, « The Development of Development Theory », **Acta Sociologica**, Vol. 26, No. ¾, 1983, pp. 249-250.

[249] Fondée en 1948, la CEPAL est une organisation de l'ONU consacrée à la recherche des problèmes socioéconomiques similaires et de leurs solutions dans divers pays d'Amérique Latine. Dans ce contexte, Prebisch a publié un rapport en 1949 qui montre l'inégalité du commerce entre les pays sous-développés et développés. C'est un mécanisme structurel qui fonctionne au détriment des pays agraires à cause de l'importation des produits industriels. Cette base théorique de la CEPAL sur l'inégalité et la dépendance structurelle est le successeur de la théorie de dépendance comme théorie sociale et politique à l'échelle mondiale ; Daniel Chirot, Thomas D. Hall, « World-System Theory », **Annual Review Sociologie**, No. 8, 1982, pp. 90-91.

[250] Le terme de « tiers-monde » a été utilisé pour signifier l'être géopolitique qui est hors des zones capitalistes et communistes ; Giovanni Arrighi, « Bir Hegemonya Bunalımı », dans **Genel Bunalımın Dinamikleri**, édité par Immanuel Wallerstein, Giovanni Arrighi, Andre Gunder Frank, Samir Amin, traduit par F. Akar, Istanbul : Belge Yayınları, 1984, p. 67.

[251] La théorie des avantages comparatifs de Ricardo a une place centrale dans le libéralisme économique. Selon cette théorie, le commerce sans restriction à l'échelle mondiale, autrement dit le libre-échange permet aux acteurs d'accroitre leurs plus-values simultanément. Avec la division du

pas un avantage définitif à cause de la structure capitaliste du système et de la différence des plus-values des biens industrialisées et agraires. Les pays périphériques vendent leurs biens agraires ou primaires et achètent des biens industriels. Selon lui, dans ce processus d'échange, il n'y a pas d'égalité, mais il existe au contraire un processus dans lequel le fossé économique entre ces biens augmente de plus en plus.[252] La dépendance stricte de la périphérie au centre est structurellement mise en place jour après jour. C'est ainsi que la dépendance économique internationale produit « le développement du sous-développement » dans les zones périphériques de l'économie mondiale.[253]

Du point de vue commun de la théorie de dépendance, bien qu'il existe une différence méthodologique sur les solutions pour la question du sous-développement,[254] la dépendance engendre plus de sous-développement et plus de dépendance étant donné que le centre a besoin d'économies complémentaires dépendantes. C'est la nature expansionniste du capitalisme.[255] L'exploitation de la périphérie par le centre assure la reproduction du système dans son ensemble. C'est pour cette raison que la relation de dépendance est propre à la structure du système.[256] Pour examiner cette situation systémique, les théoriciens de la dépendance se sont aussi intéressés à la structure domestique d'un pays composés de structures sociales, de classes, d'une bourgeoisie nationale, d'alliances des classes,

---

travail dans le système mondial, les pays se spécialisent à condition qu'ils détiennent un avantage comparatif dans la production d'un bien. Si un pays fait le commerce d'un bien spécialisé, il va contribuer non seulement à son profit, mais aussi au profit du système économique ; Brown, Ainley, **op. cit.**, p. 148.

[252] Selon Prebisch, le développement du centre est fondé sur le marché de l'ensemble des pays développés, alors que celui de la périphérie découle du marché extérieur, autrement dit des pays développés ; Samir Amin, **Le Développement Inégal**, Paris : Les Editions de Minuit, 1973, p. 224.

[253] Christopher Chase-Dunn, « The Effects of International Economic Dependence on Development and Inequality: A Cross-National Study », **American Sociological Review**, Vol. 40, No. 6, 1975, p. 720.

[254] Au sein de cette école, il existe des théoriciens qui abordent cette question d'une manière évolutionniste et d'autres qui s'approprient une méthodologie révolutionnaire. Par exemple, la CEPAL accorde de l'importance aux règlements économiques dans les domaines nationaux et internationaux pour assurer le développement des pays du tiers-monde. Au cours du temps, cette école a perdu son attrait en raison de son domaine d'intérêt limité se concentrant sur les problèmes économiques du tiers-monde, et non sur la dimension structurelle du système socioéconomique ; Dhammika Herath, « Development Discourse of the Globalist and Dependency Theorists: Do The Globalisation Theorists Rephrase And Reword The Central Concepts Of The Dependency School? », **Third World Quarterly**, Vol. 29, No.4, 2008, p. 820.

[255] F. H. Cardoso, E. Faletto, **Dépendance et Développement en Amérique Latine**, Presses Universitaires de France, 1978, p. 22.

[256] Battissela, **op. cit.**, p. 261.

d'entreprises multinationales[257] et d'un Etat. La raison d'analyser la structure domestique découle des rapports des acteurs nationaux avec les capitalistes étrangers. La bourgeoisie domestique est alliée aux élites du centre dans le processus de l'exploitation.[258]

Pour examiner la problématique de la dépendance ou bien du sous-développement chronique entre le centre et la périphérie, il est nécessaire de faire une analyse socio-économique de l'ensemble ou bien du système étant donné que le capitalisme est un système mondial.[259] Les théoriciens du système-monde partagent la même opinion sur ce que le contraste de centres/périphéries est immanent à l'expansion capitaliste dans le système mondiale.[260] Ce point de vue amène quelques théoriciens de l'école de la dépendance comme André Gunder Frank, Samir Amin et Immanuel Wallerstein à des analyses historico-structurelles du système capitaliste mondial dans le cadre de la théorie du système-monde ; c'est la troisième réflexion du marxisme, appelé néo-marxisme. Leur point de vue commun est de chercher la base de la question du sous-développement dans le système économique mondial organisant des relations asymétriques entre le centre et la périphérie ou bien la métropole et la périphérie en analysant le processus historique et les transitions du capitalisme. Autrement dit, leur cadre théorique dont les concepts essentiels sont la hiérarchie de centre-périphérie et la division du travail inter-sociétal organisée comme système interétatique, est désormais l'analyse de l'accumulation mondiale et du système capitaliste mondial ou du système-monde.[261]

C'est Samir Amin qui a créé la théorie d'accumulation à l'échelle mondiale dans laquelle l'accumulation ou bien la reproduction élargie est définie comme la loi interne et essentielle du mode de production capitaliste dans le cadre des relations

---

[257] La plupart des théoriciens de la dépendance, se concentrant surtout sur la question de l'Amérique Latine, montrent le rôle des entreprises multinationales originaire des pays capitalistes dans les pays sous-développées. Selon eux, ces entreprises constituent le linkage entre les deux zones et assurent leur intégration au centre. Autrement dit, les entreprises étrangères dans les pays sous-développés établissent des rapports économiques directs avec les travailleurs, les paysans et la bourgeoisie domestique. Dans ce contexte, Amin met l'accent sur le rôle de ces entreprises multinationales qui règle aussi les modes de production et les relations avec la masse des travailleurs; Cardoso, Faletto, **op. cit.**, p. 116 ; Samir Amin, « Accumulation and Development: A Theoretical Model », **Review of African Political Economy**, No. 1, 1974, pp. 11-12.

[258] Viotti, Kauppi, **op. cit.**, p. 202.

[259] Cardoso, Faletto, **op. cit.**, p. 12.

[260] Samir Amin, « Modes of Production, History and Unequal Development », **Science & Society**, Vol. 49, No. 2, 1985, p. 200.

[261] Björn, **op. cit.**, p. 259; Christopher Chase-Dunn, Thomas D. Hall, « Comparing World-Systems: Concepts and Working Hypotheses », **Social Forces**, Vol. 71, No. 4, 1993, p. 853.

entre le centre et la périphérie.[262] Il élabore sa thèse contre le courant de l'économie de développement en montrant que le mode de production, ses rapports capitalistes et la plus-value ont toujours tendance à la centralisation et à la monopolisation dans le système à l'échelle mondiale.[263] Selon son approche, l'expansion géographique et socioéconomique du capitalisme est propre au mode de production du capitalisme engendrant la lutte des classes (entre la bourgeoisie et le prolétariat) ainsi que des alliances et des luttes des classes dans le système international.[264] Dans ce contexte, il précise que pour les phases précédentes de l'expansion capitalistes depuis ses origines, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq siècles, il existe un développement inégal dans lequel les centres du système avancent tandis que ses périphéries perdent du terrain.[265] Amin ajoute que le système du capitalisme mondial ou bien l'ensemble du monde est toujours hétérogène vu que le progrès n'est jamais égal à cause des inégalités de productivité dans le processus d'accumulation capitaliste.[266] Amin examine donc le système mondial dans la perspective des dynamiques structurelles du capitalisme avec ses transitions historiques.

Un autre représentant de cette théorie, André Gunder Frank accorde de l'importance à la recherche historique qui démontre la structure et le développement du système capitaliste mondial basé sur les relations entre les pays satellites sous-développés et les pays métropolitains développés. Selon lui, le sous-développement contemporain est en grande partie le produit historique des relations passées et présentes, économiques et autres, entre ces deux zones.[267] Frank attribue un rôle intermédiaire aux bourgeoisies nationales qui contribuent au « linkage » de leur pays à la métropole capitaliste à l'intermédiaire de l'économie basée sur les exportations

---

[262] Samir Amin, **L'Accumulation à l'échelle mondiale**, Paris : Union Générale d'Editions, 1970, p. 13. Amin précise que le modèle d'accumulation du capital et le développement socioéconomique de la périphérie du système mondial sont basés sur la structuration d'une relation périphérique de dépendance. Ce processus a commencé dans la périphérie par la création d'un secteur d'exportation sous une impulsion du centre. Ceci joue un rôle de détermination dans la création et la formation du marché. En générale, ce sont les produits primaires ou agricoles. Ce processus de l'échange inégal accroit la dépendance technologique, l'inégalité et la faiblesse politique de la périphérie qui causeront la marginalisation des masses périphériques; Amin, « Accumulation and… », pp. 12-13.

[263] Samir Amin, « Révolution ou décadence? La crise du système impérialiste contemporain et celle de l'Empire romain », **Review**, Vol. 4, No. 1, 1980, pp. 158-159.

[264] Samir Amin, « Bunalım, Ulusçuluk ve Toplumculuk », dans **Genel Bunalımın…**, pp. 187-188. Amin ajoute que l'histoire mondiale non seulement se déroule sur la lutte des classes (bourgeoisie-prolétariat) mais aussi sur les alliés des blocs hégémoniques dans le niveau des alliances nationales et internationales.

[265] Samir Amin, **La Déconnexion: Pour Sortir du Système Mondiale**, Paris : Editions La Découverte, 1986, p. 12.

[266] Amin, **L'Accumulation à l'échelle mondiale**, p. 32 ; Amin, **La Déconnexion…**, p. 13.

[267] André Gunder Frank, « Le Développement du Sous-Développement », **Cahiers Vilfredo Pareto**, T. 6, No. 16/17, 1968, p. 70.

et la dépendance à la métropole en cherchant leurs propres intérêts dans le processus d'accumulation de plus-value dans le centre.[268] L'analyse de la problématique du sous-développement propre à Frank est qu'il l'examine dans le système capitaliste mondial comme un ensemble dans le contexte de débats de systèmes-monde par une analyse historique parce que selon lui l'échange de plus-value économique est le critère essentiel d'une relation systémique du monde qui doit être traité dans son ensemble. Tous les autres aspects comme la politique, la diplomatie, les conflits dans le système international sont des critères dérivés de l'interaction systémique.[269]

Le fondateur de la théorie du système-monde est Immanuel Wallerstein.[270] Le système-monde comprend toutes les relations économiques, politiques, sociales et culturelles entre les hommes.[271] Parallèlement aux autres réflexions du marxisme, la division internationale du travail et la hiérarchie de centre-périphérie sont les notions essentielles dans ses analyses sur le système-monde. Wallerstein définit deux types de systèmes-monde : l'empire-monde et l'économie-monde. Dans l'empire-monde, la division internationale du travail se déroule au sein d'un espace étatique unique tandis qu'en économie-monde elle s'écoule dans un espace interétatique. Un empire-monde est politiquement unifié tandis qu'une économie-monde ne l'est pas. L'économie-monde est un système fragmenté et composé d'Etats inégaux, rivalisant entre eux comme dans le système international moderne.[272] C'est avec cette transition structurelle du système que l'économie mondiale atteint le globe.

Dans ce contexte, il est important de montrer le rôle de semi-périphérie dans la hiérarchie du système économique ajouté à la théorie par Wallerstein et examiné par d'autres théoriciens néo-marxistes comme Frank, Chase-Dunn, etc.[273] La semi-périphérie possède les particularités du centre et de la périphérie; elle a une position intermédiaire économique et politique dans la division internationale du travail et le

---

[268] André Gunder Frank, **Lümpen Burjuvazi, Lümpen Gelişim**, traduit par A. Yılmaz, İstanbul: Gökkuşağı Yayınları, 1995, p. 20.
[269] Barry K. Gills, André Gunder Frank, « The Cumulation of Accumulation », dans **The World System The World System History: Five Hundred Years or Five Thousand?**, edité par André Gunder Frank, Barry Gills, New York: Routledge, 1996, p. 106.
[270] Wallerstein et ses analyses constituent le deuxième chapitre de la thèse si bien que nous n'accordons de la place qu'à une petite analyse dans cette partie.
[271] Christopher Chase-Dunn, Peter Grimes, « World-Systems Analysis », **Annual Review of Sociology**, Vol. 21, 1995, p. 389.
[272] Chase-Dunn, D. Hall, **op. cit.**, p. 854.
[273] André Gunder Frank, « Unequal Accumulation: Intermediate, Semi-Peripheral, and Sub-Imperialist Economies », **Review**, Vol. 2, No. 3, 1979, pp. 281-350; Christopher Chase-Dunn, « Resistance to Imperialism: Semiperipheral Actors », **Review**, Vol. 13, No. 1, 1990, pp. 1-31.

fonctionnement du système capitaliste de la périphérie vers le centre.[274] Il est possible de dire que les pays semi-périphériques sont considérés comme les classes moyennes.[275] La structure du système-monde basé sur ce trio dont la substance est le capitalisme mondial, se déroule avec les interrelations économiques de trois zones mais aussi des classes socioéconomiques. La différence et l'inégalité entre le centre, la semi-périphérie et la périphérie contribuent à la continuité et à la reproduction du système capitaliste. Quant à la structure interne du trio, le fossé entre les classes est mis en équilibre par les services sociaux et la redistribution de plus-value. Dans la périphérie et la semi-périphérie, il existe un grand fossé entre les classes qui s'approfondit de plus en plus.[276] Cette situation crée plus de conflit dans ces deux zones. Il est possible de résumer les particularités structurelles et politiques de ces trois zones et leur interrelation par les deux schémas ci-dessous :

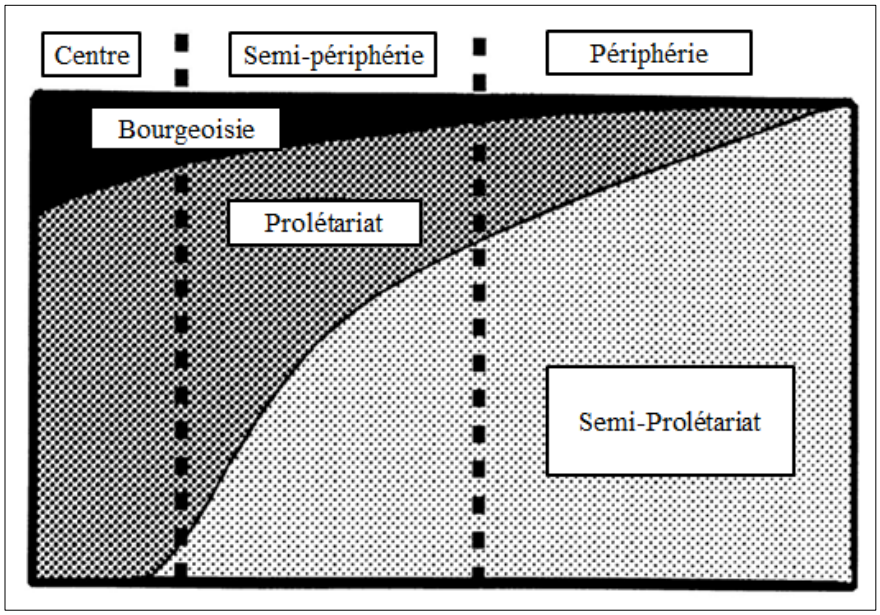


Figure 1.12. : Les classes dans les zones du système[277]

[274] Les pays semi-périphériques se différencient les uns des autres en fonction de leurs caractéristiques. Il existe des pays semi-périphériques politiquement forts ou bien économiquement forts ; Kees Terlouw, « The Semiperipheral Space in the World-System », **Review**, Vol. 25, No. 1 2002, p. 5.
[275] Chase-Dunn, D. Hall, **op. cit.**, pp. 865-866; Dans les mécanismes politiques de prise de décision des pays centraux, les pays semi-périphériques ont un rôle clef dans la maintenance de la dépendance de la périphérie ; Frank, **ibid.**, p. 283.
[276] Terlouw, **op. cit.**, p. 7.
[277] **Ibid.**

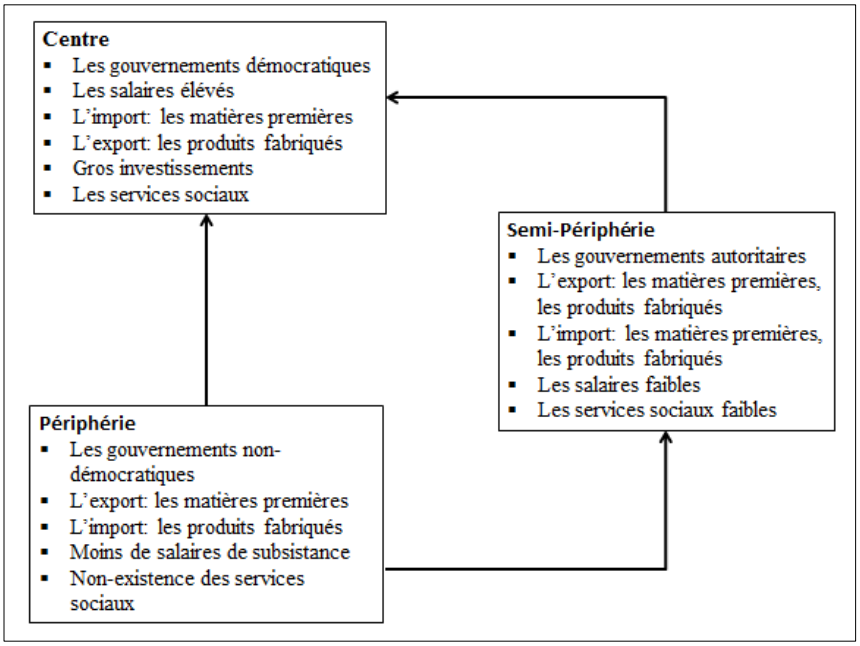


Figure 1.13. : Les particularités des zones du système[278]

En conclusion, nous pouvons résumer l'approche systémique du paradigme marxiste comme ceci: i- le marxisme dans la discipline des Relations internationales est la théorie du système par sa nature en raison de son niveau d'analyse qui est le système. L'approche marxiste considère le système mondial comme un ensemble plus grand que la somme de ses parties. De plus le système mondial structure les actions et les motivations de ses acteurs ; ii- différent du réalisme, l'approche marxiste met au point la diversité des acteurs systémiques. Les Etats, les classes sociales, les monopoles financiers, les entreprises multinationales, les syndicats, etc. sont des acteurs dans le système mondial. Ce point de vue est parallèle au libéralisme ; iii- dans le contexte de leurs analyses sur le système mondial, l'infrastructure du système est basée sur l'économie capitaliste. La politique internationale découle de la structure économique. De ce point de vue, les théoriciens marxistes ne font pas de distinctions entre les disciplines, ils adoptent une approche transdisciplinaire qui analyse les phénomènes avec une méthodologie complexe basée sur l'intégration et le mélange de diverses disciplines.[279] Par exemple, pour comprendre un évènement politique dans le système international, ils analysent ses racines et ses linkages dans une complexité de disciplines comme l'économie, la sociologie, l'histoire, etc. Mais leur base essentielle ou bien la notion clef du système

[278] Hobden, Jones, **op. cit.**, p. 207.
[279] Robert A. Denemark, « World System History: From Traditional International Politics to the Study Global Relations », **International Studies Review**, Vol. 1, No. 1, 1999, p. 53.

demeure l'économie politique ; iv- ce qui est déterminant sur la prise de décision à la fois en ce qui concerne les relations internationales et les mécanismes internes des Etats, sont les dynamiques et la structure du système mondial. Dans ce contexte, pour l'approche marxiste, la structure capitaliste du système mondial définie par le fonctionnement des relations économiques est « la main invisible » qui règle, produit et reproduit le système. C'est-à-dire que c'est le système économique mondial qui est déterminant ;[280] v- en sortant de la lutte des classes, le système mondial est conflictuel en se basant sur l'exploitation, le développement inégal propre à la nature du capitalisme. Il existe une catégorisation hiérarchique entre les Etats qui découle de la division du travail systémique. Autrement dit, il existe trois classes dans le système mondial : le centre, la semi-périphérie et la périphérie ; vii- l'approche systémique du marxisme est historico-structurelle. Les théoriciens marxistes étudient tous les aspects globalement avec leurs racines et leurs processus historiques. Dans ce contexte, il est possible de dire que leur analyse systémique a deux dimensions : la structure et le processus. L'économie mondiale représente la dimension de structure tandis que les changements et la transformation systémique découlant des relations économiques représentent les processus historiques. En conséquence, l'analyse systémique de l'approche marxiste ouvre une nouvelle perspective sur le système international ou bien mondial avec sa structuration complexe et transdisciplinaire bien qu'il reste limité avec son point central se concentrant sur l'économie mondiale et le développement inégal.

Les acteurs sur la scène internatio-nale	**La forme de relation parmi les acteurs**	**L'objectif des acteurs**	**Les principaux instruments des acteurs**	**La description de système**	**Le fait fondamental du système**	**Le mécanisme régulateur du système**	**Le principe fondamental dans le système**
Les Etats, les classes sociales, les entreprises multinatio-nales monopoles capitalistes	La dépendance, l'échange inégale (entre le centre, la périphérie, la semi-périphérie)	Les intérêts nationaux, la lutte pour la plus-value	L'économie, le commerce, la lutte des classes	Le processus, la structure	La dépendance, l'inégalité	Le capitalisme	Le changement historico-structurelle, l'expansion-nisme

Tableau 1.5. : L'approche systémique du marxisme

[280] Faruk Yalvaç, « Uluslararası İlişkiler Kuramında Yapısalcı Yaklaşımlar », dans **Devlet, Sistem…**, p. 172.

DEUXIEME PARTIE : L'ARRIERE-PLAN PHILOSOPHIQUE ET HISTORIQUE : L'HISTORIOGRAPHIE ET LA PERSPECTIVE HISTORICISTE DU SYSTEME INTERNATIONAL

La deuxième partie, base philosophique et historique de la thèse, est composée de deux chapitres. Dans le premier chapitre composé de trois parties, nous étudierons comment l'histoire est utilisée comme méthodologie par les diverses traditions d'historiographie. A cet égard, nous examinerons d'abord, dans la première section, l'historiographie cyclique percevant le temps comme une cycloïde; ensuite nous nous focaliseront sur la philosophie de l'histoire linéaire qui suppose que l'histoire progresse et se développe linéairement vers le futur ; et enfin, dans la troisième section, nous traiterons la conception de l'histoire marxiste-dialectique défendant le point de vue que l'histoire avance en spirale et non linéairement. L'objectif du premier chapitre est de dessiner la philosophie de l'histoire dans le cadre général, pour que nous puissions classifier d'une part quelle philosophie de l'histoire, en général, le réalisme, le libéralisme et le marxisme utilisent dans leurs théories et leurs typologies de système et d'autre part, de quelle historiographie Huntington, Fukuyama et Wallerstein profitent pour leurs lectures du système après la Guerre Froide. De plus, ce chapitre nous aidera à souligner les continuités, les fractures et les ruptures (si elles existent) entre Huntington, Fukuyama, Wallerstein et leurs prédécesseurs.

Après avoir construit ce cadre philosophique, en partant du général au particulier suivant la logique déductive, dans le deuxième chapitre, nous essayerons de constater le rôle méthodologique de l'historiographie pour les lectures du système international. Par exemple, quels faits et phénomènes historiques les théoriciens du système ont pris en compte, ou bien comment ils perçoivent le système international en bénéficiant de quelles données historiques? Par conséquent, en sortant de l'historiographie, nous étudierons dans la première section l'utilisation méthodologique de l'histoire pour la conception de système international dans la théorie réaliste; puis dans la deuxième section, nous nous concentrerons sur l'instrumentalisation de l'histoire du point de vue du système international de la

théorie libérale ; et en dernier lieu nous examinerons l'historiographie dans l'approche du système international du paradigme marxiste. Brièvement dit, nous avons pour but de déceler la perspective historiciste du système international en voyant comment l'histoire est instrumentalisée comme une méthodologie au moyen de l'historiographie. Dans cette perspective, ce chapitre constituant l'arrière-plan historique de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein, nous aidera à comprendre aussi les ressemblances et les différences entre ces trois théoriciens et leurs prédécesseurs.

Chapitre I : L'instrumentalisation de l'histoire pour la lecture du système : les traditions d'historiographie

Tout d'abord, le terme d'« histoire » est généralement employé dans les deux sens en sciences sociales. En premier lieu, au sens large, l'histoire signifie « le passé humain/les phénomènes sociaux dans le passé » (*res gestae*) ; en deuxième lieu, l'histoire en tant que discipline qui étudie les phénomènes sociaux du passé, en d'autres termes, l'histoire, au sens étroit, implique « la science du passé humain » (*historia rerum gestarum*).[281] Partant de cette distinction conceptuelle, comme Keith Jenkins, théoricien de l'histoire, l'a souligné, l'histoire est un discours sur le passé, mais elle est catégoriquement différente du passé. « Le passé » est passé et l'histoire est ce que les historiens travaillent sur le passé, c'est-à-dire l'œuvre des historiens. Donc, l'histoire peut être brièvement définie comme une interprétation et/ou une fiction créée par les historiens.[282]

Lorsque l'histoire est définie comme Jenkins l'a révélé, toute l'histoire peut se percevoir comme une historiographie : « Si l'histoire est l'interprétation, si l'histoire est l'œuvre(s) des historiens, l'historiographie est donc la propre étude des historiens. Dans mon argument, tout est une construction discursive (…) ».[283] A cet égard, l'historiographie (l'histoire) est une construction linguistique intertextuelle ou bien elle peut être qualifiée de philosophie de la science de l'histoire dans une perspective plus générale. En ce sens, l'historiographie/la philosophie de l'histoire moderne s'est

[281] Raymond Aron, **Introduction to the Philosophy of History**, traduit par George J. Irwin, Boston : Beacon Press, 1962, p. 15 ; İlber Ortaylı, **Tarih Yazıcılık Üzerine**, Ankara : Cedit Neşriyat, 2009, p. 11 ; Durmuş Hocaoğlu, « Tarih Kavramı : Res Gestae-Historia Rerum Gestarum », dans **Türkiye'de Tarihyazımı**, édité par Vahdettin Engin, Ahmet Şimşek, İstanbul : Yeditepe Yayınevi, 2011, p. 23.
[282] Keith Jenkins, **Re-thinking History**, London : Routledge, 1996, p. 6.
[283] **Ibid.**, p. 34. C'est pour cette raison que Jenkins opte le terme d' « historiographie » qui renvoie ici aux écrits des historiens pour l'histoire, tandis qu'il emploie le mot de « passé » pour tout ce qui s'est passé auparavant partout dans son œuvre ; **ibid.**, p. 6.

transformée en discipline au 19ème siècle. Même si l'historiographie a été professionnalisée au 19ème siècle par Leopold von Ranke, admis comme le fondateur de l'historiographie moderne,[284] son origine remonte aux penseurs de l'antiquité tels que Hécatée, Homer, Hérodote, Thucydide etc. ;[285] à la différence que la conception d'histoire moderne s'est éloignée de la distinction de l'« histoire-philosophie » (*historia-theoria*) et de l'« histoire-poésie » (*historia-poetika*) sur lesquelles la perception de l'histoire prémoderne s'appuie.[286] Car, d'une part, le rationalisme des Lumières, en rendant insignifiant la distinction d'histoire-philosophie, a placé l'idée que l'histoire possède les principes universels et inclut l'universalité dont le sujet est l'Europe/Occident, au centre de la perception d'histoire moderne ; d'autre part, le romantisme du 19ème siècle a ajouté la subjectivité et le style poétique à l'historiographie professionnelle. C'est ainsi que la conception d'histoire moderne qui s'est intégrée dans la philosophie du progrès, adopte la pensée que le cours historique est canalisé par un seul sujet et/ou un seul centre, soit comme une réalité universelle, soit comme une vérité absolue.[287]

Dans ce contexte, de la pré-modernité à nos jours, il existe de diverses traditions d'historiographie qui perçoivent différemment le temps et utilisent aussi des méthodologies d'histoire différentes. Par exemple, la conception de temps de

---

[284] Fritz Stern (ed.), **The Varieties of History : From Voltaire to the Present**, Cheveland : The World Publishing, 1956, p. 54 ; Trygve R. Tholfsen, **Historical Thinking**, New York : Harper & Row Publishers, 1967, p. 157.

[285] Frederick J. Teggart, **Theory and Processes of History**, Berkeley: University of California Press, 1960, p. 15. Les récits historiques précédents de Thucydide, comme chez Hécatée, Homer, Hérodote, ont été mythologiques, épiques, littéraires, et de ce fait, Thucydide a qualifié Homer de poète plutôt que d'historien ; Thucydides, **The Peloponnesian War**, traduit par Benjamin Jowett, New York : Bantam Books, 1963, p. 28. Or, Thucydide, dans son œuvre, a raconté systématiquement (soit comme contenu, soit comme méthodologie) l'histoire (avec la dimension de temps et d'espace) de la guerre Péloponnèse entre les athéniens et les spartiates dans laquelle il a fait la guerre en qualité de commandant des forces navales d'Athènes à Spart. Ses analyses flegmatiques sur la guerre et son historiographie sont systématiques, réalistes et loin d'être mythologiques ou épiques contrairement à ses prédécesseurs. C'est pour cette raison que Thucydide est considéré comme le « fondateur de l'historiographie scientifique (le premier historien politique) », bien que son œuvre ne soit pas le premier exemple d'historiographie hellénique ; Halil Demircioğlu, « Önsöz » et « Mukaddime », dans **Peloponnesos'lularla Atina'lıların Savaşı**, Thukydides, traduit par Halil Demircioğlu, I. Kitap, Ankara : Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, pp. 4-38.

[286] Cette distinction aiguisée entre la poésie et l'histoire est contée par plusieurs penseurs de l'Antiquité. Par exemple, Aristote suggère que les deux soient clairement distingués par une chose évidente : « que l'un (l'histoire) concerne ce qui a été, l'autre (la poésie) ce qui pourrait être ». Il associe l'histoire au passé, la poésie au présent et au futur. Aristote lui-même voit la poésie comme la discipline supérieure, parce qu'elle s'intéresse aux vérités universelles et non aux événements particuliers comme l'histoire ; Beverley Southgate, **History : What and Why**, London : Routledge, pp. 14-15 ; sur ce sujet, voir aussi Paul Hamilton, **Historicism**, London : Routledge, pp. 7-14. Il en est de même pour la distinction entre l'histoire et la philosophie qui incline aux vérités universelles et à ce qui pourrait être.

[287] Ahmet Davutoğlu, « Tarih İdraki Oluşumunda Metodolojinin Rolü : Medeniyetlerarası Etkileşim Açısından Dünya Tarihi ve Osmanlı », **Divan İlmi Araştırmalar**, Vol. 4, No. 7, 1999, p. 7.

l'époque prémoderne était basée sur la cyclicité, tandis que l'ère moderne base sa perception du temps sur le progressisme. Les penseurs ont instrumentalisé l'histoire comme une méthodologie scientifique conformément aux conceptions du temps en questions. Pourtant, ils ont employé parfois une seule méthodologie d'historiographie, parfois plus d'une méthode dans la même période. Par exemple, dans l'antiquité, c'était l'historiographie cyclique qui était utilisée, alors qu'au moyen âge, les philosophes ont commencé à se référer rarement à la philosophie de l'histoire, cependant la tradition d'histoire cyclique y règne, de même que les historiens de l'époque moderne emploient l'historiographie progressiste aussi bien que la philosophie d'histoire dialectique. Comme cet exemple nous le montre, il est possible de scinder généralement les traditions d'historiographie en trois, néanmoins il y a des typologies qui font plus ou moins de distinction : l'historiographie cyclique, progressiste et dialectique.[288]

Section I : L'historiographie cyclique : la récurrence de l'histoire

L'arrière-plan philosophique et historique de l'approche de l'histoire cyclique est basé sur l'idée de cosmos centré sur le monde de Ptolémée datant de l'Antiquité. Le modèle d'histoire cyclique affirme que le temps est un processus cyclique tout comme l'idée de cosmos de Ptolémée selon laquelle le monde se situe au centre du cosmos et le soleil, les étoiles et toutes les autres planètes tournent autour du monde.[289] Autrement dit, un ordre cyclique se trouve aussi dans la vie sociale à l'instar de la nature et ainsi, toutes les sociétés suivent un mouvement circulaire comme le lever et le coucher du soleil ou bien la rotation de toutes les planètes autour de la terre.[290] Cette perception du temps dont les racines philosophiques prennent appui sur les arguments cosmique, inférée des mouvements quotidiens du

[288] Pour les typologies diverses sur l'historiographie voir Emre Bağce, « Tarih Düşüncesi ve Yöntemi Üzerine », dans **Bilimsel Araştırma ve Düşünce Süreçleri Semineri**, İstanbul : Harp Akademileri Basımevi, 2010, pp. 74-75 ; Kubilay Aysevener, E. Müge Barutca, **Tarih Felsefesi**, İstanbul : Cem Yayınevi, 2003, p. 10-13 ; Kubilay Aysevener, « Antikçağ'dan Günümüze Tarih Tasarımları », **Çağdaş Türkiye Tarihi Araştırmaları Dergisi**, Vol. 8, No. 18-19, 2009, p. 4 ; Doğan Özlem, **Tarih Felsefesi**, İstanbul : Notos Kitap, 2012, pp. 27-37 ; İlhan Tekeli, **Tarihyazımı Üzerine Düşünmek**, Ankara : Dost Kitabevi, 1998, p. 57 ; İlhan Tekeli, **Birlikte Yazılan ve Öğrenilen Bir Tarihe Doğru**, İstanbul : Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 2007, p. 49 ; Mustafa Safran, Ahmet Şimşek, « Tarih Yazımında Bir Sorun : Tarih ve Zaman İlişkisi », **Tarihin Peşinde (Uluslararası Tarih ve Sosyal Araştırmalar Dergisi)**, No. 1, 2009, pp. 13-22 ; A. Kadir Çüçen, « Ortaçağ Felsefesinde Zaman Kavramı », **Felsefe Dünyası**, No. 20, 1996, pp. 73-79.

[289] Aysevener, « Antikçağ'dan Günümüze...», pp. 4-5. Du fait que la perception cyclique du temps est le produit de l'idée de cosmos de Ptolémée, la philosophie d'histoire cyclique est aussi nommé « le commentaire ptoléméen de l'histoire » par Collingwood ; **ibid**.

[290] Kubilay Aysevener, « Tarih ve Döngüsellik », **Felsefe Dünyası**, No. 3, 1992, p. 81.

soleil, peut être rencontrée presque dans toutes les sociétés de l'Antiquité. De l'Inde à l'Egypte, de la Grèce Antique à Rome, dans les récits de la création des anciennes civilisations se trouve l'idée que le temps est cyclique et symbolisé par la figure du serpent.[291] Par exemple alors que dans le monde gréco-romain le cycle infini du temps représentait un serpent en forme circulaire avalant sa queue ; dans la culture indienne l'emblème du dieu *Shiva* était le cobra qui représentait à son tour, le principe d'évolution cosmique. De même, le symbole du serpent est utilisé pour deux autres dieux indiens, *Vishnu* et *Ishvara*. Il en est de même pour l'autre religion indienne antique qu'est le Jaïnisme.[292] Brièvement dit, la conception du temps cyclique suppose que le cours historique ressemble à une cycloïde.

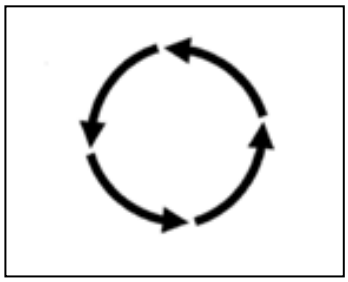


Figure 2.1. : La conception d'histoire cyclique[293]

C'est le penseur Ibn Khaldoun qui a théorisé la perception de temps cyclique héritée de l'Antiquité. En traitant les civilisations tels des organismes, il avance que les sociétés naissent, grandissent et meurent tout comme les individus. Les empires ont donc une existence et une vie qui leur est propre comme les hommes ; ils grandissent, ils arrivent à l'âge de la maturité, puis ils commencent à décliner. Bien que la durée de la vie des empires varie sous l'influence des conjonctions, en général,

[291] Grace E. Cairns, **Philosophies Of History**, New York : The Citadel Press, 1962, pp. 1-3. Dans la mythologie, la raison de l'utilisation de la figure du serpent est le fait que le serpent a l'habitude de renouveler sa peau à intervalles réguliers. Cela signifie en même temps la réincarnation ou la renaissance de l'individu. Par exemple dans l'épopée de Gilgamesh, le serpent symbolise le secret de l'immortalité ; **ibid.**

[292] **Ibid.**, pp. 3-4. Selon la conception du temps de la civilisation indienne, le cycle historique (*Mahayuga*) dont la plus petite unité de temps s'appelle *Yuga* (l'époque) est composé de quatre périodes : la première période (*Krta Yuga*), dure 4000 années ; la deuxième (*Treta Yuga*), se perpétue 3000 années ; la troisième (*Dvapara Yuga*) continue 2000 années et enfin la quatrième (*Kali Yuga*) dure 1000 années ; Mircea Eliade, **Ebedi Dönüş Mitosu**, traduit par Ümit Altuğ, Ankara : İmge Kitabevi, 1994, p. 113. Ce circuit ressemble à la perception de temps cyclique du Bouddhisme, car la doctrine de *Visuddhi-Magga* du Bouddhisme récapitule ce cycle qui se compose aussi de quatre phases comme suit : la phase de « destruction », la phase de « continuation de destruction », la phase de « rénovation », la phase de « continuation de rénovation » ; Cairns, **op. cit.**, p. 65.

[293] Bağce, **op. cit.**, p. 74.

elle ne dépasse pas trois générations ;[294] cela signifie que la vie d'un empire dure environs 100-120 ans. Dans ce processus, chaque empire passe par cinq phases et son état subit diverses altérations : dans la première phase, la tribu obtient tout ce qu'elle souhaite et le souverain partage l'autorité avec les membres de la tribu ; dans la seconde, le souverain usurpe toute l'autorité, il en prive le peuple et repousse les hommes/les groupes qui veulent partager le pouvoir avec lui ; la troisième période est une période de désœuvrement et de repos ; la quatrième est une période de contentement et de repos ; la cinquième phase amène le gaspillage et la prodigalité.[295] Dans ce processus cyclique qui poursuit le passage de la vie nomade à la vie sédentaire, un nouvel empire apparaitrait à la place de l'ancien, il passerait par les mêmes étapes et ainsi s'assurerait la continuité historique : c'est-à-dire que le cyclique historique se répète.

De même, Giambattista Vico, influencé par Ibn Khaldoun, suggère que chaque nation a une destinée cyclique éternelle qu'il conceptualise comme l'« histoire éternelle idéale » composée de la naissance, la croissance, la montée/l'essor et la chute.[296] Dans le cadre d'histoire éternelle idéale, Vico fait une typologie tripartite selon laquelle le processus circulaire des nations se divise comme suit : l'âge des dieux, l'âge des héros et l'âge des hommes.[297] D'autre part, il sépare les nations en deux tenant compte de l'interaction entre le climat et la géographie comme Ibn Khaldoun. Alors que la zone nord froide se compose des Russes et des Tatars, la zone moyenne tempérée est divisée en trois : l'Europe, l'Asie et l'Extrême-Orient. La Suède, le Danemark, la Pologne, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie se situent en Europe ; tandis que les Turcs et les Perses/Iraniens vivent en Asie ; les Japonais, les Chinois et les Indiens habitent dans l'Extrême-Orient. Cette distinction géographique

---

[294] Ibn Khaldoun, **Les Prolégomènes**, traduits en Français et commentés par M. De Slane, Première Partie, Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1934, pp. 347-350. Il suppose que la vie d'une génération est de même longueur que l'âge moyen de l'homme qui est quarante ans en faisant référence au Coran : « *Dieu a dit : Lorsqu'il parvient à la maturité (de l'âge) et atteint quarante ans, etc.* ». Du fait qu'Ibn Khaldoun accepte que la maturité de l'homme est de quarante ans, il considère aussi la vie d'une génération comme quarante ans. D'autre part, comme nous l'avons mentionné ci-dessus, la durée d'un empire ne dépasse pas ordinairement trois générations étant donné que l'esprit de corps (*asabiyyet*) s'éteint de génération en génération ; **ibid.**, p. 347-348.

[295] **Ibid.**, pp. 356-358.

[296] Giambattista Vico, **Yeni Bilim**, traduit par Sema Önal, Doğu Batı Yayınları, Ankara: 2007, pp. 14-18.

[297] Les lois, les droits, les autorités, les régimes et etc. suivent ce processus cyclique comme les nations ; **ibid.**, pp. 405-434. Par exemple l'histoire commence par l'autorité d'un dans la monarchie familiale (l'âge des dieux), puis peu d'autorité dans l'aristocratie héroïque (l'âge des héros), ensuite beaucoup et le tout dans les *Commonwealths* populaires (l'âge des hommes), finalement il y a le retour de nouveau à un dans la monarchie civile (la démocratie) ; Cairns, **op. cit.**, pp. 344-345.

et historique est basée sur la perspective euro-centrique et d'inspiration chrétienne[298] et contient des éléments orientalistes. Par exemple, alors qu'il définit l'Europe comme « l'Europe Chrétienne », il écrit pour les Russes « bien qu'ils soient chrétiens, ils ont l'esprit léthargique », il traite les Tatars comme « le peuple qui fait les tâches féminines », il dit pour les Turcs et les Perses « ils mélangent la souplesse de l'Asie et les doctrines rudes de leur religion en eux-mêmes ».[299]

L'autre penseur, Oswald Spengler interprète l'histoire comme un cycle comme ses précurseurs Ibn Khaldoun et Vico. D'après lui, l'histoire mondiale est composée par les biographies collectives des cultures vivant consécutivement car le sujet de l'histoire consiste en l'analyse des cultures. Du fait qu'il examine les cultures comme des organismes et des individus ; chaque culture passe par des étapes d'âge pendant sa vie, c'est-à-dire chacun à une enfance, une jeunesse, une maturité et une vieillesse.[300] En bref, le modèle principal du cycle de culture de Spengler, comme nous avons déjà dit, ressemble à celui d'Ibn Khaldoun et de Vico et il peut être expliqué à l'aide de l'analogie de Cairns comme suit : d'abord il y a un printemps qui correspond à l'enfance de l'individu, puis un été qui correspond à la jeunesse de l'individu, ensuite l'automne période de maturité mûre et enfin l'hiver, la dernière phase qui voit la fin de la culture et correspond au déclin et à la mort de l'individu.[301] Cette analogie résume tout le processus cyclique des cultures qui est répété constamment.

Dans sa théorie de cycle des cultures, la civilisation est un destin inévitable des cultures et le résultat inchangeable comme dernière étape du cycle.[302] Les sociétés arrivent au niveau de civilisation en passant certaines étapes : la période pré-culturelle, la période de culture et la période de civilisation. Spengler fait une distinction entre les cultures primitives et les grandes/hautes cultures parallèlement à

---

[298] La foi chrétienne constitue l'une des dimensions les plus importantes de l'historiographie de Vico. Dans son œuvre, il révèle clairement ses idées sur le christianisme : « (*...) la religion chrétienne est la meilleure religion dans le monde* », *« (...) Il y a essentiellement une différence entre notre religion chrétienne qui est la vraie religion et toutes les autres religions qui sont de fausses religions »* ; Vico, **op. cit.**, pp. 495, 507. Il est aussi possible de voir les métaphores théologiques dans l'image à l'entrée de son œuvre ; **ibid.**, pp. 22-50.

[299] **Ibid.**, pp. 493-494. Un autre exemple de la perception historique euro-centrique et orientaliste de Vico est la rhétorique sur les Ethiopiens et Marocains. Il écrit pour eux « les hommes qui sont faibles et rares » ; **ibid.**, 493.

[300] Oswald Spengler, **The Decline of the West**, traduit par Charles F. Atkinson, New York: Alfred A. Knopf, 1926, Vol. 1, p. 104, 107.

[301] Cairns, **op. cit.**, p. 353. Il existe une analogie semblable dans le tableau se trouvant à la fin du premier volume de *The Decline of the West*.

[302] Spengler, **op. cit.**, p. 31.

cette périodisation selon laquelle ce sont les grandes cultures qui ont réussi à atteindre la période de civilisation.[303] D'après lui, tout au long de l'histoire mondiale il existe huit grandes cultures, huit grandes civilisations qui ont survécu : l'Inde, Babylone, la Chine, l'Egypte, l'Arabe, le Mexique, la Gréco-romaine (classique) et enfin l'Occident.[304] Spengler est pessimiste sur l'avenir de l'Occident qui est la dernière civilisation du fait que dans son cycle, comme le schéma nous le montre, les cultures commencent à entrer dans l'étape de la chute après avoir atteint la période de civilisation. En d'autres termes, la période de civilisation est non seulement le sommet mais aussi le point de rupture des cultures, car elles s'élèvent et se développent jusqu'à la période de civilisation, ensuite elles dégénèrent, tombent et enfin disparaissent ; ainsi la culture mourant fait place à une nouvelle culture. Spengler prétend que chaque culture a une période de vie d'environ mille ans de la naissance à la mort. La transition de la culture à la civilisation a été accomplie pour l'Occident au 19ème siècle.[305] C'est pour cette raison qu'il prévoit le même déclin de civilisation pour l'Occident que pour les sept autres civilisations. En fait, il situe l'Occident à une place privilégiée malgré ses prédictions pessimistes car l'Occident se trouve au sommet du cycle des cultures étant la seule civilisation actuellement survivante.

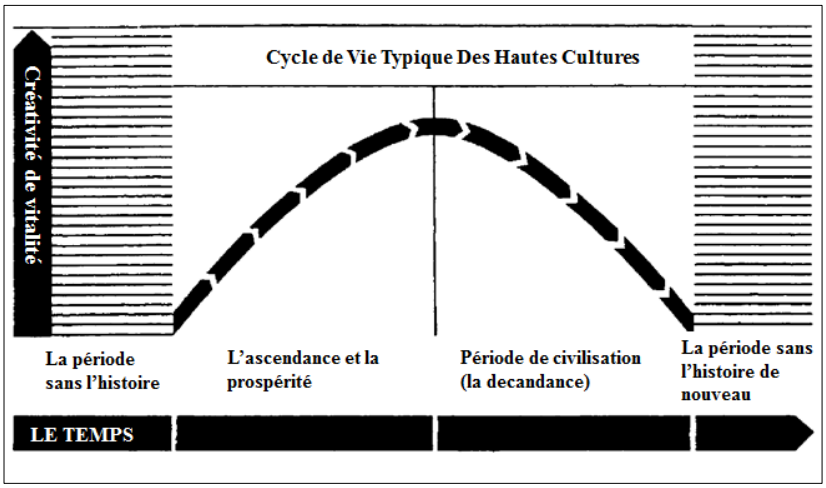


Figure 2.2. : Cycle de vie typique des hautes cultures[306]

[303] Oswald Spengler, **The Decline of the West**, traduit par Charles F. Atkinson, New York: Alfred A. Knopf, 1928, Vol. 2, p. 33-38.
[304] Spengler, **The Decline…,** Vol. 1, p. 18.
[305] **Ibid.**, p. 32.
[306] Ernst Breisach, **Historiography : Ancient, Medieval & Modern**, Chicago: The University of Chicago Press, 1994, p. 398.

C'est Arnold Toynbee qui est l'un des plus importants historiens cycliques du 20ème siècle avec Spengler qui avait influencé ses idées sur l'histoire.[307] Dans la théorie de « cycle de civilisation » de Toynbee suivant l'exemple de celle de « cycle de culture » de Spengler, son unité d'analyse est les civilisations et non les états-nations.[308] Le point de départ de ses idées historiques est « pourquoi et comment les civilisations naissent, grandissent et meurent ? ».[309] Il explique cette problématique fondamentale à l'aide des concepts de « défi » (*challenge*) et de « réponse » (*response*). D'après lui, la naissance et la maturité des civilisations peuvent se réaliser grâce à l'interaction entre le défi et la réponse.[310] Par exemple, une civilisation peut naitre si elle réussit à répondre à un défi humain et physique à l'usage de soi, ou une civilisation peut grandir et mûrir si elle parvient à lancer un défi et y répondre, mais si une civilisation mûre manque de défis et de réponses, elle meurt.[311]

Comme vu chez Toynbee, il s'agit de période d'établissement, d'essor et de chute des civilisations dans la logique cyclique comme chez ses précurseurs, surtout chez Spengler. La première et la plus difficile étape d'une civilisation est la phase de naissance. La croissance et le développement d'une civilisation sont liés à un groupe de minorités créatif composé des individus privilégiés que Toynbee conceptualise comme individus « supra-humains ». Autrement dit, l'avenir d'une civilisation est entre les mains d'un groupe minoritaire qui a la capacité de défi et de réponse.[312] Il est possible de l'expliquer avec l'exemple de « la roue » qu'il utilise analogiquement

---

[307] Il a écrit l'impact de Spengler sur lui-même dans le premier chapitre intitulé « *my view of history* » de son livre ; Arnold J. Toynbee, **Civilization on Trial**, London: Oxford University Press, 1957, pp. 9-10.

[308] Toynbee conçoit l'histoire en termes de civilisations et pas en termes d'États du fait qu'il pense aux États comme des phénomènes politiques temporaires qui apparaissent et disparaissent au cœur des civilisations. Par exemple, la civilisation occidentale a environ mille trois cents ans tandis que le Royaume d'Angleterre a seulement mille ans, le Royaume-Uni d'Angleterre et l'Écosse moins de deux cent cinquante, les États-Unis pas beaucoup plus de cent cinquante. La civilisation occidentale peut survivre pendant des siècles après que le Royaume-Uni et les États-Unis aient disparu de la carte politique du monde comme leurs tardifs contemporains, la République de Venise et la Monarchie Double d'Autriche-Hongrie ; **ibid.**, pp. 223-224.

[309] Toynbee définit la civilisation ainsi : *« clairement, nous voulons vraiment dire qu'elle signifie la classification de sociétés humaines sous la forme de la civilisation occidentale, islamique, d'Extrême-Orient, indienne et etc. Ces noms appellent vraiment des images distinctes dans nos esprits en termes de religion, d'architecture, de peinture et de coutume… »* ; **ibid.**, p. 222.

[310] Selon l'interaction entre le défi et la réponse, la réponse au défi qu'une civilisation rencontre signifie aussi un défi pour une autre civilisation. Donc, il faut répondre à chaque défi et chaque réponse doit se transformer en un nouveau défi.

[311] Arnold Toynbee, **A Study of History**, London: Oxford University Press, 1962, Vol. 1, pp. 271-299.

[312] Arnold Toynbee, **A Study of History**, London : Oxford University Press, 1962, Vol. 3, pp. 217-248.

pour la philosophie cyclique. Dans cette analogie, il compare la roue au cycle de l'histoire[313] : la roue est essentiellement une partie d'un véhicule, mais elle ne détermine pas la direction du véhicule parce qu'elle dépend du volant. A partir de cet exemple, le volant du véhicule peut être considéré comme le groupe de minorité créatif ; c'est l'un des plus importants points qui différencie l'approche de l'histoire cyclique de Toynbee et celle de Spengler, car tandis que le processus circulaire est obligatoirement le destin des cultures chez Spengler, l'avenir des civilisations prend une forme dépendant d'un groupe privilégié/des élites chez Toynbee.

Dans sa théorie de cycle de civilisation, Toynbee examine vingt-six civilisations en les séparant en deux catégories fondamentales ; les civilisations nées et les civilisations avortées/embryonnaire. Alors que les civilisations avortées sont composées de la civilisation chrétienne occidentale lointaine avortée, de celle chrétienne d'Extrême-Orient avortée, de la scandinave avortée et du syriaque avortée ;[314] les civilisations nées se divisent en trois : les civilisations mortes, les civilisations arrêtées et les civilisations vivantes. Les civilisations égyptienne, andine, sinique, minoan, sumérique, maya, syriaque, indienne, hittite, hellénique, iranienne, arabe, hindoue, mexicaine, yucatenne et babylone constituent les civilisations mortes ;[315] tandis que les civilisations arrêtées sont composées des civilisations polynésienne, esquimaux, nomades, spartiate et ottomane ;[316] les civilisations vivantes se forment des civilisations occidentales, chrétiennes orthodoxes, islamiques, hindoues et d'Extrême-Orient.[317] Suivant cette typologie, les civilisations avortées n'ont pas réussi à naitre et sont mortes dans l'utérus ; par contre les civilisations mortes sont mortes en passant par l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité et la vieillesse après être nées et ce sont les civilisations vivantes qui vivent actuellement. Quant aux civilisations arrêtées, elles sont une catégorie intermédiaire du fait qu'elles se différencient des civilisations avortées en vivant l'enfance après leurs naissances et des civilisations développées qui parviennent à vivre toutes les étapes sans pouvoir passer à la maturité.[318]

---

[313] Toynbee, **Civilization on…**, p. 15.
[314] Arnold Toynbee, **A Study of History**, London : Oxford University Press, 1962, Vol. 2, pp. 322-394.
[315] **Ibid.**, Vol. 1, pp. 51-133.
[316] **Ibid.**, Vol. 3, pp. 1-2.
[317] **Ibid.**, Vol. 1, pp. 51; Toynbee, **Civilization on…**, pp. 155-156.
[318] Toynbee, **A Study…**, Vol. 3, pp. 1-4.

Chez Toynbee, les religions jouent le rôle de pont entre les civilisations passées et les civilisations actuelles à l'instar de la chrétienté qui assure la continuité entre la civilisation occidentale et la civilisation gréco-romaine.[319] Sa conception de civilisation dont l'axe est la religion, a à la fois un point de vue euro-centrique et chrétien. Par exemple, il a écrit que toutes les civilisations sont déjà mortes ou bien moribonds sauf l'occidentale.[320] Exprimé autrement, selon cette prévision, toutes les civilisations vivantes sauf l'occidentale, les civilisations chrétiennes orthodoxes, islamiques, hindoues et d'Extrême-Orient sont moribondes et mourront. Exceptionnellement, la civilisation occidentale ne mourra pas. De même, bien qu'il accepte l'existence des autres civilisations, il précise que la civilisation occidentale est la seule qui se soit répandue à l'échelle mondiale. Il considère les Turcs, les Chinois, les Japonais et les Russes comme « les porteurs de la civilisation occidentale à l'Est » étant donné qu'une occidentalisation radicale du monde entier est inévitable.[321] Cependant, comme il a une réflexion du point de vue chrétien, il parle de la chrétienté orthodoxe comme « notre civilisation sœur », tandis qu'il dit « notre civilisation demi-sœur » pour l'islam.

En conclusion, nous pouvons résumer les caractéristiques principales de l'historiographie cyclique ainsi : i- l'unité d'analyse est généralement les sociétés, les cultures ou les civilisations, ii- les historiens cycliques examinent l'histoire du monde dans le cadre des civilisations, iii- elle a une perspective totalitaire ; ce qui peut être considéré comme une lecture systémique, iv- ces penseurs supposent que l'histoire se déroule à la manière d'un cycle et/ou d'un circuit, v- ils comparent les civilisations aux êtres vivants, vi- d'après leur argument, les civilisations, les empires ou les États naissent, grandissent et meurent tels que les individus, autrement dit ils agissent aussi cycliquement comme le lever, la montée et le coucher du soleil, vii- ce cercle dans lequel l'histoire se répète est le principe de continuité de l'histoire, c'est-à-dire l'histoire n'est que la récurrence, viii- enfin l'historiographie cyclique a été particulièrement utilisée à l'Antiquité et au Moyen Âge, car avec la période moderne, à part les penseurs du 19ème et 20ème siècle comme Spengler, Toynbee, Danilevski et

[319] Toynbee, **Civilization on…**, p. 233.
[320] **Ibid.**, p. 38.
[321] **Ibid.**, p. 101, 105.

Sorokin,[322] c'est l'historiographie linéaire et progressiste qui est devenue plus populaire.

Section II : La philosophie de l'histoire linéaire : l'histoire du progrès

Avec la modernité dont la perception spatiale est constitué par les découvertes géographiques, dont l'infrastructure culturelle et intellectuelle est formée par la Renaissance, dont l'arrière-plan religieux/théologique est basé sur la Réforme et dont le paradigme ontologique, épistémologique et déontologique repose sur la philosophie des Lumières, l'historiographie cyclique laisse sa place à l'historiographie linéaire. Dans cette transformation paradigmatique, les développements scientifiques et techniques des sciences naturelles dans la direction de Copernic, Kepler, Galilée et Newton jouent un rôle important aux 16ème et 17ème siècles. Surtout, l'idée de cosmos centré sur le soleil proposée par Copernic et appelée « révolution copernicienne » sert de base philosophique à l'approche de l'histoire linéaire. Car, elle prend la place de l'idée de cosmos centré sur le monde formant l'arrière-plan philosophique de l'historiographie cyclique ; c'est pour cette raison que l'historiographie linéaire est nommée aussi comme « le commentaire copernicien » par Collingwood. Cela symbolise en même temps le passage de l'idée de cosmos organique de l'Antiquité et du Moyen-Âge à celle de cosmos mécanique de la période moderne.[323]

L'idée de cosmos mécanique selon laquelle toutes les choses dans le cosmos et dans la nature peuvent être mesurées et calculées conformément aux lois mécaniques et mathématiques, se reflète dans les sciences sociales avec la philosophie rationaliste cartésienne des Lumières.[324] D'après le trio de « raison-science-progrès »

---

[322] Les historiens cycliques tels que Danilevski et Sorokin interprètent aussi l'histoire avec les théories cycliques de culture tout comme Ibn Khaldoun, Vico, Spengler et Toynbee.

[323] Robin George Collingwood, **The Idea of Nature**, London : Oxford University Press, 1981, pp. 94-98.

[324] Kasım Küçükalp, Ahmet Cevizci, **Batı Düşüncesi : Felsefi Temeller**, İstanbul : İSAM Yayınları, 2010, p. 137. La philosophie rationaliste dont les représentants principaux sont Descartes, Pascal, Malebranche, Spinoza et Leibniz, est l'un de deux courants fondamentaux de la pensée des Lumières avec l'empirisme/le positivisme dont les représentants principaux sont Bacon, Hobbes, Locke, Berkeley et Hume au 17ème siècle. L'épistémologie rationaliste accorde de l'importance à la raison en soutenant que la connaissance est innée, c'est-à-dire a priori, tandis que l'épistémologie empiriste attribue l'importance à l'expérience et à l'observation en supposant que la connaissance est acquise après la naissance, c'est-à-dire a posteriori ; pour plus d'informations sur ce sujet voir Frederick Copleston, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (Descartes to Leibniz)**, New York : Image Books, 1963 ; Frederick Copleston, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (The British Philosophers : Hobbes to Paley)**, New York : Image Books, 1964 ; Frederick Copleston, **A**

de la pensée rationaliste résumant aussi la philosophie des Lumières du 18ème siècle,[325] dans les sciences sociales un progrès peut être réalisé en utilisant les méthodes des sciences naturelles tout comme en mathématique. Par exemple, il existera des développements sociaux grâce à la science positive et la raison comme les développements techniques. Une telle confiance pure basée sur la raison et la science a révélé un optimisme illimité : « l'homme est un être qui peut se perfectionner ».[326] Cet argument qui contient la certitude et l'universalité des Lumières, met la plus importante caractéristique de la philosophie de l'histoire linéaire en évidence : les sociétés progressent toujours et l'ordre social continuellement à se développer du fait qu'ils sont composés d'individus qui ont la capacité d'être parfaits, de progrès et de développement, donc l'histoire/le temps progresse continuellement sur une ligne droite dont le début et la fin sont définies.

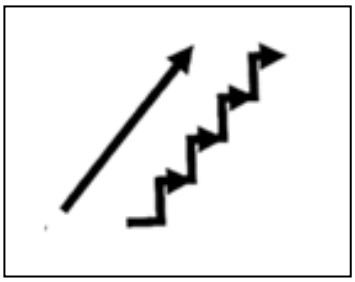


Figure 2.3. : La conception linéaire de l'histoire[327]

La nature progressiste en question de la philosophie de l'histoire linéaire signifie que chaque événement historique se déroule seulement une fois et coule linéairement l'un après l'autre vers le futur. Ce flux (le progrès et le développement)

History of Philosophy : Modern Philosophy (The British Philosophers : Berkeley to Hume), New York : Image Books, 1964.

[325] Les Lumières qui peut être brièvement définies comme une « idée » et un « processus », contient beaucoup de tradition de pensée. C'est pourquoi, on parle de Lumières françaises (Diderot, d'Alembert, Helvétius, Voltaire, Condorcet, Turgot, Condillac, Rousseau, Montesquieu, La Mettrie, d'Holbach et etc.), Lumières anglaise/écossaises (Newton, Hume, Smith, Ferguson, Hobbes, Locke et etc.), Lumières américaines (Franklin, Paine, Jefferson, Madison, Tocqueville et etc.) et Lumières allemandes (Wolff, Thomasius, Kant, Herder, Hegel, Marx, Goethe, Hamann et etc.). Malgré cette homogénéité et cette diversité, presque tous les philosophes des Lumières étaient d'accord sur l'idée de « raison-science-progrès ». Alors, ce trio a été l'élément unificateur de la philosophie des Lumières ; à propos des Lumières voir Ahmet Çiğdem, **Aydınlanma Düşüncesi**, İstanbul : İletişim Yayınları, 2006 ; Frederick Copleston, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (The French Enlightenment to Kant)**, New York : Image Books, 1964.

[326] L'idée de perfectibilité et de perfection des Lumières se base sur ce que l'individu qui peut se comprendre et comprendre le cosmos grâce à la raison et à la science, peut aussi atteindre le « meilleur » en progressant et se perfectionnant. L'optimisme illimité en question reposant sur la perfectibilité des individus/sociétés était l'un des thèses fondamentales de la philosophie des Lumières ; pour plus d'informations voir Bekir Berat Özipek, **Muhafazakarlık : Akıl, Toplum, Siyaset**, Ankara : Kadim Yayınları, 2005, pp. 16-29.

[327] Bağce, **op. cit.**, p. 75.

est aussi téléologique, c'est-à-dire qu'il y a un but et/ou un objectif de l'histoire.[328] Par exemple, le but définitif de la conception de l'histoire universelle progressive de Kant était d'établir un « Etat mondial/une société civique universelle »[329] ou les individus sont libres et la paix perpétuelle domine et dont les articles définitifs sont: i- la constitution civile de chaque Etat devrait être républicaine ; ii- le droit des nations sera fondé comme une fédération d'Etats libres ; iii- le droit de citoyenneté mondiale sera limité aux conditions d'hospitalité universelle.[330]

En fait, l'idée téléologique basée sur la supposition que le processus historique progresse vers un but/objectif, est un héritage de la tradition judéo-chrétienne.[331] Dans ce cadre, la philosophie de l'histoire linéaire-progressiste est la conception du monde d'origine religieuse de l'ère pré-moderne, surtout du moyen-âge, mais non propre à la modernité. Ce caractère téléologique et théologique de la philosophie de l'histoire progressiste a émergé dans le judaïsme. Comme le schéma ci-dessous nous le montre, le judaïsme suppose que l'histoire est un processus créé par Dieu (Jéhovah/*Yahvé*) et ayant un début (la création) et une fin définie (le jour de jugement : la récompense ou la punition). Selon la perception du temps du judaïsme, les juifs, « le peuple/la nation élu(e) » par Jéhovah, arrivent au jour de jugement en progressant et en se développant dès la descente de la révélation (la Torah)[332] avec laquelle ils sont devenus « conscients » et « responsables », c'est-à-dire les « sujets de l'histoire ». Une telle perception du temps apporte aussi une conception de l'histoire hiérarchique dans laquelle le futur se trouve au sommet, par contre le passé

---

[328] Kubilay Aysevener, « Tarih ve İlerleme », **Felsefe Dünyası**, No. 14, 1994, p. 65 ; Aysevener, « Antikçağ'dan Günümüze… », p. 8 ; Aysevener, Barutca, **Tarih Felsefesi**, p. 31.

[329] Immanuel Kant, « Idea For a Universal History From A Cosmopolitan Point Of View », traduit par Lewis White Beck, dans Immanuel Kant, **On History**, edité avec une Introduction par Lewis White Beck, traduit par Lewis White Beck, Robert E. Anchor, Emile L. Fackenheim, Indianapolis : The Bobbs-Merrill Company, 1963, p. 16. Dans cet essai, Kant dit qu'il est possible de créer philosophiquement une histoire universelle et il ajoute que la société civique universelle est l'une des conditions de l'histoire universelle ; pour les autres conditions voir **ibid.**, pp. 12-26.

[330] Immanuel Kant, « Perpetual Peace », traduit par Lewis White Beck, **ibid.**, pp. 93-105. D'autre part, Kant énumère certains articles préliminaires pour la paix perpétuelle parmi les Etats comme par exemple « les armées permanentes seront dans le temps totalement supprimées» ou bien « aucun Etat n'interviendra dans la constitution d'un gouvernement d'un autre Etat par la force» ; pour les autres articles voir **ibid.**, pp. 85-91.

[331] Edward Hallett Carr, **What is History**, Middlesex: Penguin Books, 1987, p. 110.

[332] Dans la croyance juive, l'Ancien Testament est un accord spécial fait entre Dieu et les juifs selon lequel Dieu a promis un pays/territoire (le Palestine) où ils vivront et se développeront aux juifs en les choisissant spécifiquement parmi les autres nations. Cette promesse a donné un espoir pour l'avenir et a aussi chargé les juifs d'une responsabilité spéciale ou bien d'une mission.

est au plus bas pour un juif croyant : le passé (le temps 1/la naissance) est mauvais, l'avenir (le temps 2/la mort) est meilleur que le passé.[333]

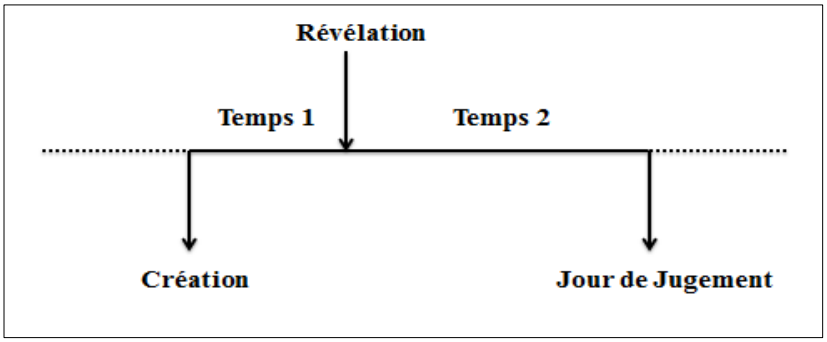


Figure 2.4. : La conception du temps par le judaïsme

Le christianisme a hérité de la conception du temps progressiste du judaïsme. De même, l'histoire est un processus progressant en permanence sur une ligne droite dont le début est la création et dont la fin est le jour de jugement. Même si la perception du temps du christianisme schématiquement n'est pas très différent du celle du judaïsme, elle varie du judaïsme en deux points : la première variation est le fait que le christianisme est une religion universelle étant donné que suivant la croyance chrétienne le temps 2 appartient à toute l'humanité/tous les hommes, et pas seulement au peuple juif, cela peut être considéré comme une « histoire de l'humanité » ou bien une « histoire universelle » ;[334] deuxièmement, le christianisme a renforcé la perception de temps progressiste ; ce qui durcit aussi la trilogie hiérarchique de « passé-présent-futur » parce qu'il défend qu'un chrétien apparu dans le temps 3 est « plus avancé ».[335] Car, dans la période entre l'Ancien Testament et le

[333] Reha Çamuroğlu, **Dönüyordu : Bektaşilikte Zaman Kavramı**, İstanbul : Metis Yayınları, 1993, pp. 18-20.
[334] **Ibid.**, pp. 20-21. Collingwood dit que l'historiographie chrétienne est basée sur quatre principes fondamentaux: i- universel, ii- providentiel, iii- apocalyptique, iv- périodique. Il les énumère ainsi : i- l'historiographie chrétienne est une histoire universelle ou l'histoire du monde retournant à l'origine de l'homme. L'histoire œcuménique gréco-romaine n'est pas universelle dans ce sens, parce qu'elle a un centre de gravité particulier. La Grèce ou Rome sont le centre autour de quoi tout tourne. L'histoire universelle chrétienne a subi une révolution copernicienne par lequel la même idée d'un tel centre de gravité est détruite ; ii- elle attribue des événements non pas à la sagesse de leurs agents humains, mais aux travaux de providence prédestinant leur cours. Dans ce cadre, l'histoire providentielle traite l'histoire comme un jeu/une pièce écrit par Dieu ; iii- elle attache une importance centrale à la vie historique de Jésus. Donc, elle divise l'histoire en deux parties dès la naissance de Jésus comme une période d'obscurité et une période de lumière qu'il appelle l'histoire apocalyptique ; iv- du fait que l'historiographie chrétienne divise le passé en deux, elle a alors naturellement tendance à subdiviser les événements moins importants que la naissance de Jésus mais important dans le cours de l'histoire. Ainsi, l'histoire est divisée en époques ou en périodes par un événement appelé *epoch-making* ; Robin George Collingwood, **The Idea of History**, Oxford : Oxford University Press, 1994, pp. 49-50.
[335] Çamuroğlu, **op. cit.**, p. 21.

Nouveau Testament (dans le temps 2) l'humanité est passée à une éducation divine. Après qu'Adam ait mis Dieu en colère en commettant le péché originel dans l'enfance de l'humanité, la période de Jésus où tout le monde est désormais plus mature et plus sage, a commencé.[336]

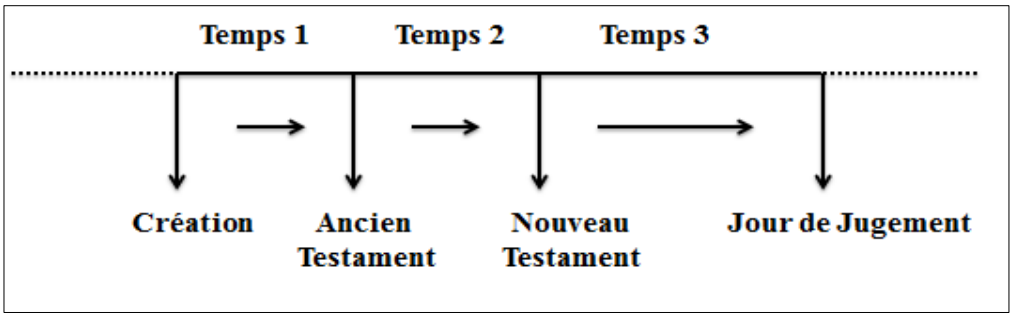


Figure 2.5. : La conception du temps par le christianisme

Comme vu, la philosophie de l'histoire progressiste s'est endurcie au sein de la doctrine chrétienne selon laquelle, grâce au Nouveau Testament « un grand bond en avant » a eu lieu dans l'histoire. Car, Jésus en s'incarnant, a montré « la voie du salut » aux chrétiens avec la Bible et ainsi les chrétiens peuvent aller au paradis en étant purifiés du péché originel (le fruit interdit croqué par Adam) après qu'ils soient jugés dans l'eschaton (la cour de Dieu) établi à la suite de l'apocalypse.[337] Par conséquent, le processus historique se terminera par le salut de l'homme. Brièvement, dans la logique de la théologie chrétienne, l'histoire est considérée comme une aventure du salut de l'homme qui était un être pécheur à cause du péché originel.[338] L'espoir de salut et l'optimisme en question de la doctrine chrétienne

[336] Breisach, **op. cit.**, p. 79.

[337] Dans le christianisme, l'apocalypse signifie la fin du monde/la fin de l'histoire. Suivant la croyance chrétienne, l'apocalypse se réalisera après que Jésus revienne sur terre en se réincarnant (le jour de la résurrection où Jésus est arrivé sur la terre pour la deuxième fois, est appelé *Parousia* dans la terminologie chrétienne). Après l'apocalypse, au jour de jugement, Dieu établira son tribunal nommé eschaton dans lequel il jugera les hommes. Ainsi, le processus historique commençant par la création prendra fin dans l'eschaton ; pour plus d'informations, voir **ibid.**, pp. 110-117 et Özlem, **op. cit.**, pp. 32-37.

[338] Dans la tradition de pensée chrétienne-hébraïque, le thème de « salut » susmentionné est symbolisé en quatre étapes que Cairns a conceptualisé en tant que « cycle du retour au paradis : le royaume venant de Dieu » : i- l'âge d'or primitif, ii- la chute de l'homme, iii- la période de dégénérescence morale après la chute, iv- le retour à l'âge d'or (le royaume de Dieu sur terre, dans le ciel ou tous les deux) ; Cairns, **op. cit.**, p. 244. Par exemple, Sophronius Eusebius Hieronymus (347-419), le théologien chrétien et père de l'église, a divisé l'histoire conformément à ce schéma en quatre sous la forme de « quatre empires mondiaux » : les empires babylonien, persan, grec et romain. Pour lui, l'effondrement de l'empire romain signifiait la fin de l'histoire. En fait, les théologiens chrétiens ont séparé l'histoire d'abord en six périodes, puis en trois périodes. C'est pour la première fois qu'Aurelius Augustinus (354-430) a divisé l'histoire en périodes. En s'inspirant de l'histoire juive et du passage de la Bible contenant l'idée que « le monde a été créé en six jours », il l'a séparé en six

d'une part a jeté les bases de l'idée d'un progressisme rigide et d'autre part a occasionné la formation d'une conscience linéaire, progressiste, téléologique et eschatologique sur l'histoire. Cette caractéristique eschatologique et téléologique du récit de l'histoire chrétienne, comme Edward Carr l'a souligné, signifiera automatiquement la fin de l'histoire du fait que l'histoire elle-même s'est transformé en théodicée (la preuve ou la défense de Dieu).[339] Ce point de vue répandu au moyen-âge est remis au gout du jour après la Guerre Froide en atteignant son apogée avec la thèse de la « fin de l'histoire » de Fukuyama.

Ce sont les philosophes des Lumières qui ont sécularisé et rationalisé le récit de l'histoire linéaire-progressiste de la tradition judéo-chrétienne ce qui peut être considéré comme une synthèse/un produit de la pensée judéo-chrétienne et de la philosophie des Lumières, autrement dit comme une version « séculaire/moderne » de l'historiographie chrétienne-juive.[340] Par exemple, la périodisation historique de Voltaire constitue le prototype séculaire et moderne d'une telle conception. La philosophie de l'histoire linéaire-progressiste de Voltaire[341] ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde ; ce sont les âges heureux où les arts, les sciences et le progrès de l'esprit/raison humain ont été perfectionnés. Le premier de ces siècles est le « grec antique » ; le second âge est « romain » ; le troisième est « celui de la

---

périodes suivant les périodes de six prophètes: i- *infantia* (l'enfance ; 1-7 ans) : Adam-Noah, ii- *pueritia* (l'enfance ; 8-14 ans) : Noah-Abraham, iii- *adolescentia* (l'adolescence ; 15-28 ans) : Abraham-David, iv- *iuventus* (la jeunesse ; 29-40 ans) : David l'exil babylonien, v- *gravitas* (la gravité ; 41-50 ans) : l'exil babylonien-la naissance de Jésus, vi- *senectus* (la vieillesse ; 50-) : la naissance de Jésus-la fin du monde. Après que Isodore de Séville (560-636), dernier père de l'église, a fait la même typologie, ses successeurs ont commencé à diviser l'histoire en trois périodes. C'est Joachim de Fiore (1130-1202) qui a fait le premier une typologie tripartie en faisant référence à la Sainte trinité : i- la période préchrétienne/l'Ancien Testament (la souveraineté de Dieu/Père), ii- la période du christianisme (la souveraineté de son fils/Jésus : elle commence par la naissance de Jésus et se poursuit jusqu'à 1260), iii- la période de souveraineté du Saint Esprit a débuté à partir de 1260. De même, Gisbert Voetius (1589-1676), l'autre théologien, utilise le terme de « Moyen-Âge » pour la première fois - Francesco Pétrarque (1304-1374) qui a déclaré pour la première fois que le moyen-âge était « l'époque barbare » (*barbara saecula*)-, a continué la tradition tripartie : i- le début-500 (*antiqua ecclesia*), ii- 500-1517 (*internedia aetas*), iii- 1517-… (*nova aetas*) ; Necmettin Alkan, « Tarihin Çağlara Ayrılmasında 'Üçlü Sistem ve 'Avrupa Merkezci' Tarih Kurgusu », **Uluslararası Sosyal Araştırmalar Dergisi**, Vol. 2/9, 2009, pp. 29-33. En résumé, dans l'historiographie chrétienne, l'histoire est d'abord divisée en six périodes sous l'effet de l'histoire juive -surtout des vies des prophètes juifs- et de la Bible -particulièrement du passage incluant l'idée de « Dieu a créé le monde en six jours »-, puis elle s'est séparé en trois périodes sous l'influence de la trinité -la fiction de l'histoire centrée sur Jésus. Soit la fiction de l'histoire en six périodes, soit la fiction de l'histoire tripartie, chacun de ces deux récits de l'histoire sont construits dans la logique linéaire-progressiste, téléologique et eschatologique comme décrit ci-dessus.

[339] Carr, **op. cit.**, p. 110.

[340] Alkan, **op. cit.**, p. 28.

[341] Le premier penseur qui emploie le terme de « philosophie de l'histoire », est Voltaire ; il a nommé aussi son œuvre publié en anglais en 1766, « The Philosophy of History » ; Voltaire, **The Philosophy of History,** avec une préface de Thomas Kiernan, New York : Philosophical Library, 19.

Renaissance » ou « l'italien », qui était le temps de la gloire de l'Italie où tout tendait à la perfection ; et le dernier siècle est « le français » ou bien le siècle de Louis XIV,[342] qui commence à peu près à la création de l'Académie française instituée en 1635. C'est le siècle le plus éclairé et proche de la perfection parmi les quatre, d'autant plus qu'en s'enrichissant des découvertes des trois autres, il a plus fait dans certains genres que les trois autres réunis. Bien plus, l'heureuse influence de l'époque de Louis XIV ne s'est pas arrêtée en France ; elle s'est étendue à l'Angleterre et elle a excité l'émulation des Anglais ; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle a même ranimé l'Italie qui languissait ; en un mot, l'Europe a dû sa politesse et son esprit de société à la cour de Louis XIV.[343]

En outre, fondateur de la philosophie du progrès[344] en construisant une histoire universelle, Turgot l'a scindé de la même manière que Voltaire, en trois périodes de développement selon lesquelles l'humanité se développe et progresse sans cesse à chaque période ainsi : la société de chasse sous la dépendance à la nature → la société agricole → la société commerciale et urbaine. De même, Condorcet a séparé l'histoire en dix époques depuis les sociétés primitives où les hommes sont réunis en peuplades et survivaient en chassant jusqu'à la fondation de la République française.[345] Dans cette typologie historique qui a résumé le processus contenant des

---

[342] Voltaire, **Siècle de Louis XIV**, Édition annotée par M. J. Zeller, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1892, pp. 1-2. Dans son œuvre, Voltaire décrit la périodisation susmentionnée de la manière suivante : *« Le premier de ces siècles, à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthène, des Aristote, des Apelle, des Phidias, des Praxitèle ; et cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce. Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve. Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe. Les Médicis appelèrent à Florance les savants, que les Turcs chassaient de la Grèce (...). Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle ; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de sagesse (...). Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV (...) »* ; **ibid.**

[343] **Ibid.**, p. 3.

[344] Turgot a joué un rôle important dans la philosophie des Lumières françaises du 18ème siècle comme à la fois un philosophe du progrès (le fondateur de l'idée de progrès comme Condorcet et les autres le déclareraient) et un économiste théorique et pratique ; Robert Nisbet, **History of the Idea of Progress**, New York : Basic Books, 1980, p. 179. Pour plus d'informations sur Turgot et ses idées, voir **ibid.**, pp. 179-186 ; Georges Sorel, **The Illusions of Progress**, traduit par John and Charlotte Stanley, Berkeley : University of California Press, 1969, pp. 117-125.

[345] Condorcet énumère les dix époques susmentionnées ainsi : i- les hommes sont réunis en peuplades, ii- les peuples pasteurs : passage de cet état à celui de peuples agriculteurs, iii- progrès des peuples agriculteurs, jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique, iv- progrès de l'esprit humain dans la Grèce, jusqu'au temps de la division des sciences, vers le siècle d'Alexandre, v- progrès des sciences depuis leur division jusqu'à leur décadence, vi- décadence des Lumières, jusqu'à leur restauration, vers le temps des croisades, vii- depuis les premiers progrès des sciences, lors de leur restauration dans l'Occident, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, viii- depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au temps où les sciences et la philosophie secouèrent le joug de l'autorité, ix- depuis Descartes jusqu'à la

hommes primitifs aux Grecs, du Moyen Âge à la Renaissance, des Lumières à la Révolution française, chaque époque progresse en éliminant les lacunes et les défauts de l'époque précédente. Comme un reflet de la perspective progressiste en question, Condorcet a ajouté la dixième et dernière époque commençant à partir de la fin des années 1700 où l'espèce humaine se perfectionnera véritablement grâce au progrès indéfini de l'esprit humain à cette typologie.[346] En bref, l'historiographie de Condorcet a décrit le futur comme « un paradis/élysée à atteindre » ;[347] dans ce sens, « le but de l'histoire est de parvenir à une fin parfaite et heureuse ».[348]

Cette vision optimiste reposant sur un progrès indéfini de la philosophie des Lumières s'est reflétée sur presque toutes les théories et typologies.[349] L'optimisme en question peut même être vu dans les fictions anhistoriques du contrat social en dehors de celle de Rousseau.[350] Dans cette perspective, il est possible de considérer les idées optimistes de Locke sur « la nature de l'homme», « l'état de nature » et « l'état de société » comme une projection de la philosophie progressiste.[351] Voire, les suppositions pessimistes de Hobbes concernant « la nature de l'homme » et « l'état de nature » peuvent être considérées comme un reflet de la perception de temps linéaire-progressiste du fait qu'il a finalement prévu que *Léviathan* mettrait fin

---

formation de la République française, x- les progrès futurs de l'esprit humain ; Marquis de Jean-Antoine-Nicolas de Caritat Condorcet, **L'esquisse d'un Tableau Historique des Progrès de l'Esprit Humaine**, Paris : Librairie Philosophique, 1970, pp. 48-219.

[346] **Ibid.**, pp. 193-219.

[347] **Ibid.**, pp. 219.

[348] Condorcet a écrit ainsi : *« C'est en arrivant à ce dernier degré de la chaîne/terme (…) ; c'est là seulement qu'on peut juger du véritable perfectionnement de l'espèce humaine… Serait-il absurde, maintenant, de supposer que ce perfectionnement de l'espèce humaine doit être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini (…) »* ; **ibid.**, pp. 192, 217.

[349] La typologie tripartie classique utilisée aujourd'hui dans la séparation de l'histoire en trois époques comme « l'Antiquité-le moyen âge-l'ère moderne » est aussi construite par la logique d'historiographie linéaire-progressiste. C'est Christoph Cellarius (1634-1707) qui a scindé l'histoire en trois époques comme « *Historia Antiqua* (l'Antiquité) - *Historia Medii Aevi* (le moyen-âge) - *Historia Nova* (le nouveau âge) en protégeant la philosophie fondamentale de la séparation tripartie de l'histoire basée sur la trinité de l'historiographie chrétienne. Dans ce sens, il est possible de dire que cette typologie historique est la forme modernisée de l'historiographie chrétienne ; Alkan, **op. cit.**, pp. 33-34. Il est possible de voir la même typologie tripartie chez son prédécesseur Jean Bodin au 16ième siècle ; Özlem, **op. cit.**, p. 53.

[350] Jean Jacques Rousseau est l'un des rares penseurs des Lumières qui sont pessimistes sur l'avenir de la société moderne.

[351] Dans la fiction du contrat social de Locke, contrairement à celle de Hobbes, les hommes qui sont libres, égaux et indépendants par nature, vivent aussi librement et également dans état de nature ; John Locke, **Second Treatise of Government**, Indianapolis : Hackett Publishing Company Inc., 1980, pp. 8-14 ; John Locke, **Of Civil Government**, London : J. M. Dent and Sons Ltd., 1936, pp. 118-124. Alors, « pourquoi les hommes qui sont d'ailleurs libres et égaux, sont passés de l'état de nature à l'état de société ? ». La réponse de Locke est le fait que l'État garantit les propriétés des hommes. Il a utilisé le terme de « propriété » dans un sens très large ; elle signifie non seulement les biens, mais aussi les libertés, les vies, les droits et etc. des individus ; Locke, **Second Treatise…**, pp. 65-68 ; Locke, **Of Civil…**, pp. 179-182.

au milieu « de guerre de tous contre tous » ou bien l'atmosphère d'anarchie de l'état de nature grâce au contrat social.[352] Exprimé autrement, soit Hobbes, soit Locke, en plaçant l'existence ontologique de l'État-nation dans un cadre positif, ont imaginé de construire « une société plus heureuse, plus juste, plus sûre, plus libre, plus pacifique, plus ordonnée, en bref, « une société meilleure ».[353] Car, *Léviathan* de Hobbes ou bien *Commonwealth/Civitas* de Locke sont projetés comme une transition de la période prémoderne à l'ère moderne,[354] même si leurs théories sont anhistoriques et fictives.[355]

La philosophie de l'histoire linéaire-progressiste atteint son apogée au 19ème siècle avec Auguste Comte qui l'a théorisée sur l'épistémologie positiviste. Celui-ci a examiné l'histoire de l'humanité dans sa théorie sociologique nommée « la loi des trois états » d'après laquelle les sociétés évoluent et progressent linéairement en passant par trois phases de la plus primitive à la plus avancée : l'état théologique →

---

[352] Hobbes, **op. cit.**, pp. 183-188, 227-228

[353] Hobbes met l'accent sur la sécurité de l'État, alors que Locke donne la priorité à la liberté/propriété ; Hobbes, **op. cit.**, p. 223 ; Locke, **Second Treatise…**, p. 66 ; Locke, **Of Civil…**, p. 180.

[354] Nous pouvons dire que chez les deux philosophes, tandis que « l'état de nature » symbolise le moyen-âge (l'obscurité), « l'état de société » figure l'époque des Lumières. Car, comme Collingwood l'a souligné, cette séparation de l'histoire dichotomiquement en forme d'obscurité et de Lumières est aussi un héritage de l'historiographie chrétienne à la philosophie d'histoire linéaire-progressiste ; Collingwood, **op. cit.**, p. 50. C'est seulement avec une différence que l'historiographie chrétienne fait cette distinction suivant la naissance de Jésus (avant sa naissance est la période d'obscurité, après sa naissance est celle de Lumières), alors que les philosophes des Lumières tels que Hobbes et Locke distinguent dans l'axe de l'idée des Lumières (avant les Lumières, surtout le moyen-âge, est obscure, après le siècle des Lumières est lumineux) en la sécularisant. Et aussi, il est clair que leurs méthodologies en question se forment sous l'effet des conditions de leurs vies et de la conjoncture. Ceci est particulièrement plus marqué chez Hobbes, car il est un philosophe de la période de transition entre la Renaissance et les Lumières. Ainsi, il est un opposant au moyen âge et bien sûr la féodalité ; Mehmet Ali Kılıçbay, « Önsöz », dans **Leviathan**, Thomas Hobbes, traduit par Semih Lim, İstanbul : Yapı Kredi Yayınları, 1995, p. 9, 12. Hobbes a rédigé Léviathan avec l'espoir que la guerre civile anglaise se termine. Quant à Locke, du fait qu'il est complètement un philosophe des Lumières et que la « Révolution Glorieuse/Anglaise » de 1688 a façonné ses idées, il a tout l'optimisme des Lumières. C'est possible de voir les influences de ses idées libérales sur la déclaration d'indépendance et la constitution Américaine ; pour la vie de Hobbes, voir Mehmet Ali Ağaoğulları, « Thomas Hobbes : Ölümlü Tanrı », dans **Kral-Devlet ya da Ölümlü Tanrı**, Mehmet Ali Ağaoğulları, Levent Köker, Ankara : İmge Kitabevi, 2004, pp. 166-175 ; pour celle de Locke, voir Filiz Zabcı, « John Locke : Liberalizmin Düşüncedeki Öncüsü », dans **Kral-Devletten Ulus-Devlete,** Mehmet Ali Ağaoğulları, Filiz Zuha Zabcı, Reyda Ergün, Ankara : İmge Kitabevi, 2005, pp. 129-138, 230.

[355] Bien que Hobbes cite l'Amérique en exemple pour l'état de nature, il accepte que la supposition d'état de nature est une fiction anhistorique : *« (…) Il peut-être pensé qu'il n'y avait jamais un tel temps, ni condition de guerre comme ceci, et je crois que ce n'était jamais généralement ainsi sur tout le monde : mais il y a beaucoup de places où ils vivent si maintenant. Le peuple sauvage dans beaucoup d'endroits de l'Amérique (…) vit à ce jour dans cette façon brutale comme j'ai dit auparavant (…)»* ; Hobbes, **op. cit.**, p. 187.

l'état métaphysique → l'état positif.[356] Selon cette typologie tripartite représentant le processus historique du progrès, les hommes ont d'abord vécu dans l'état théologique ou fictif où les phénomènes étaient expliqués par des forces divines, c'est-à-dire les agents surnaturels (plus ou moins nombreux).[357] Ensuite, ils sont passés dans l'état métaphysique ou abstrait où les forces abstraites ont pris la place des agents surnaturels. Et enfin, dans l'état positif ou scientifique où les faits et les phénomènes sont expliqués par les lois fondamentales des sciences positives à l'intermédiaire d'expérience et d'observation ; autrement dit, les forces abstraites sont remplacées par le positivisme.[358]

Dans la typologie historique de Comte, l'état théologique contient l'Antiquité polythéiste et le moyen-âge monothéiste,[359] alors que l'état positif correspond à l'époque moderne et l'état métaphysique est considéré comme une période de transition (l'état intermédiaire/équivoque)[360] entre l'ère prémoderne et moderne. Comte interprète son époque comme un passage de l'état métaphysique à l'état positif et prévoit qu'il sera entré dans la période positive dans un bref délai.[361] A cet égard, avec le passage au positivisme Comte déclare la fin de l'histoire comme il l'a

---

[356] Comte a expliqué le processus de progrès de l'histoire d'humanité en faisant une analogie entre l'évolution des sociétés et le développement de l'esprit humain/de l'intelligence individuelle. Selon cette analogie, chacun de nous a été successivement théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse et physicien dans sa virilité ; Auguste Comte, **Cours de Philosophie Positive**, Paris : Librairie Larousse, 1936, p. 25.

[357] Cette période est divisée en trois phases qui sont le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme.

[358] **Ibid.**, p. 23-24. La philosophie positive se compose ontologiquement de six sciences fondamentales : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie et la sociologie (la physique sociale) ; **ibid.**, 80-81.

[359] Il traite l'histoire grecque et romaine comme l'Antiquité polythéiste tandis qu'il étudie le monothéisme catholique et féodal au Moyen Âge ; Auguste Comte, **Sociologie**, textes choisis par Jean Laubier, Paris : Presses Universitaires de France, 1969, pp. 128-170.

[360] Jean Laubier, « Avertissement », **ibid.**, p. IX. Comte examine aussi l'âge métaphysique en tant qu'une période de crise à court terme, ensuite il conceptualise la fin du moyen âge comme révolution occidentale et enfin il nomme l'avenir en comme l'avènement du positivisme ; **ibid.**, pp. 171-191. D'autre part, tout comme les sociétés, les pouvoirs politiques et les structures socio-économiques se développent conformément à « la loi des trois états ». Par exemple, l'état théologique est la période des monarchies où la légitimité du pouvoir vient de Dieu, parce que toutes les puissances appartiennent à Dieu (*Omnis Potestas a Deo*). Cette période dont l'économie basée sur l'agriculture est dominée par le féodalisme tel que le moyen-âge. Dans l'état métaphysique, les autorités militaires et religieuses commencent à se décomposer et le principe de la souveraineté nationale théorisé et expliqué par les concepts abstraits tel que le« contrat social » a commencé à prendre la place des gouvernements monarchiques ; c'est le passage du féodalisme à l'industrialisme. Dans l'état positif, l'industrie et les sciences positives, surtout la sociologie, se développent ; Ayferi Göze, **Siyasal Düşünceler ve Yönetimler**, İstanbul : Beta Basım, 2005, p. 233 ; Emre Kongar, **Toplumsal Değişme**, İstanbul : Remzi Kitabevi, 2007, p. 96.

[361] Il n'est pas encore entré dans l'ère positive, car les phénomènes sociaux n'ont pas encore atteint le domaine de la philosophie positive bien que les phénomènes mathématiques, astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques y soient arrivés. La sociologie se perfectionne plus lentement que les précédents ; Comte, **Cours de…**, p. 34.

écrit : « la méthode théologique est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la méthode métaphysique est uniquement destinée à servir de transition ; la méthode positive est l'état fixe et définitif de l'intelligence humaine ».[362] En bref, il faut dire que la fiction de l'histoire de Comte est aussi téléologique et eschatologique que celle de ses prédécesseurs Turgot, Condorcet et etc., car le but de l'histoire est d'atteindre la période positive qui est la fin de l'évolution et du progrès social où l'épistémologie positiviste est un paradigme dominant.

La téléologie et l'eschatologie susmentionnée ont reflété une perspective euro-centrique/occidentaliste qui est l'une des plus importantes caractéristiques de l'historiographie linéaire-progressiste chez Comte. Dans ce cadre, en supposant que l'Occident est le représentant d'un progrès et d'une évolution parfaite, il présente la société occidentale comme un modèle pour les sociétés non-occidentales.[363] Ainsi, l'axe principal de son historiographie repose sur l'hypothèse que l'Occident possède une mission vis à vis des autres sociétés comme il l'a exprimé clairement : « (…) l'Occident était seul investi de la glorieuse et difficile mission de fonder la régénération humaine, l'Orient doit ensuite s'approprier paisiblement à mesure qu'elle surgira (…) ».[364] L'Occident accomplira la mission en question grâce au paradigme positiviste, car il considère le positivisme comme une « religion de l'humanité » et il s'imagine « le fondateur de la religion de l'humanité » comme il l'a écrit en préface de son œuvre.[365] Il est également possible de remarquer l'approche

---

[362] **Ibid.**, p. 23.

[363] Peyami Erman, « Giriş », dans **Pozitivizm İlmihali**, Auguste Comte, traduit par Peyami Erman, İstanbul : Milli Eğitim Basımevi, 1986, p. XI-XII.

[364] Auguste Comte, **Catéchisme Positiviste**, 1852, Université de Québec, http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/catechisme_positiviste/catechisme_positiviste.html, p. 6.

[365] **Ibid.**, pp. 5-18. L'imagination et/ou la rhétorique de la« religion de l'humanité » et du « fondateur de cette religion » est importante à deux égards : l'universalité et les éléments religieux. D'abord, l'universalité de sa théorie est due à la dichotomie de « statique sociale et dynamique sociale » constituant la base de sa sociologie. D'après cette dichotomie, tandis que « la statique social » symbolise la stabilité, l'invariabilité, le statisme, c'est-à-dire « l'ordre de la société » ; « la dynamique sociale » caractérise le changement, la transformation, l'évolution et le développement, c'est-à-dire « le progrès de la société ». Par conséquence, la société se compose de ces deux composants sociaux ce que nous pouvons formuler comme : « la société = la statique sociale concernant la théorie des institutions (la religion, la propriété, la famille, le langage etc.) + la dynamique sociale se rapportant aux lois d'évolutions (la philosophie de l'histoire) » ; pour plus de détails, voir Comte, **Sociologie**, pp. 1-191. Du fait que Comte suppose que chaque société a la dynamique sociale et/ou que la loi fondamentale de l'histoire est le progrès, toutes les sociétés progressent conformément à la loi des trois états. Par exemple, les sociétés non occidentales arriveront aussi à l'état positif tôt ou tard en suivant l'Occident. Quant aux éléments religieux, nous pouvons dire que Comte venant d'une famille catholique rigide s'est inspiré de l'historiographie chrétienne. Sa typologie tripartite ressemblant à la trinité, sa conceptualisation du positivisme en tant que « religion de l'humanité » -la note suivante que Comte a écrit sur la couverture de son œuvre intitulé « Catéchisme Positiviste » peut être commentée

ethnocentrique et euro-centrique de Comte[366] qui le pousse à se considérer un prophète tellement il croit à la supériorité de l'Occident et de l'homme occidentale : « … Quoique tous naissent nécessairement enfants de l'humanité, tous ne deviennent pas ses serviteurs, et beaucoup restent à l'état parasite qui ne fut excusable que pendant leur éducation… ».[367] Voire, pour « les autres », il a utilisé l'expression de « *Venuto al mondo sol per far letame* » ce qui signifie « venu au monde seulement pour faire du fumier ».[368] De même, Comte a reflété cette attitude missionnaire résumant sa philosophie de l'histoire euro-centrique et universelle dans la lettre écrite au Rachid Pacha dans laquelle il a invité l'empire ottoman à participer à « la religion de l'humanité », c'est-à-dire au monde positiviste de l'Occident.[369]

L'eurocentrisme et/ou l'ethnocentrisme en question de l'historiographie progressiste est plus évident chez Max Weber. Dans son œuvre où il suggère que le système capitaliste moderne et toutes ses valeurs rationnelles appartiennent uniquement à l'Occident/l'Europe, il présente l'Occident aux autres sociétés non-occidentales comme un « type idéal » à atteindre :[370]

> « C'est seulement en Occident que la science existe à une étape de développement reconnue aujourd'hui comme valable (…) La méthode d'expérience et le laboratoire moderne étaient essentiellement un produit de la Renaissance (…) Une chimie rationnelle a été absente de toutes les zones de culture sauf l'Occident (…) Il en est de même pour l'art (…) Nos instruments fondamentaux, l'orgue, le piano, le violon, etc., toutes ces choses sont

---

comme les trois caractéristiques principales de la religion positive et universelle de l'humanité : « l'amour pour principe, l'ordre pour base et le progrès pour but »- et sa caractérisation comme « le fondateur de cette religion », sa formation d'œuvre sur onze entretiens entre une femme et un prêtre de l'humanité -il peut être considéré que la femme représente l'Orient et le prêtre l'Occident- peuvent être cités les exemples de l'effet de l'historiographie chrétienne sur lui ; à ce sujet, voir Comte, **Catéchisme Positiviste.** De plus, dans le récit d'histoire, les deux sources les plus référées sont les poèmes d'Homère et la Bible ; Erman, « Giriş », **op. cit.**, p. XI.

[366] Au sujet d'eurocentrisme et d'ethnocentrisme de Comte voir Fuat Ercan, **Modernizm, Kapitalizm ve Azgelişmişlik**, İstanbul : Bağlam Yayınları, 2012, pp. 72-73.

[367] Comte, **Catéchisme Positiviste**, p. 36-37.

[368] **Ibid.**, p. 37.

[369] Pour l'ensemble de la lettre datée du 4 Février 1858, voir Auguste Comte, **L'Islamisme**, publiés par Christian Cherfils, Paris : Albert Messein, 1911, pp. 37-46 ; voir pour la traduction turque, Auguste Comte, « Devlet-i Aliyye'nin Eski Sadrazamı Devletlü Reşit Paşa Hazretlerine », traduit par Ümid Meriç, **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, pp. 31-32. Une lettre semblable est envoyée à Midhat Pacha par quarante positivistes le 26 Août 1877 ; pour la lettre en question et la réponse de Midhat Pacha à cette lettre, voir « Altes Mithat Paşa Hazretlerine, Osmanlı İmparatorluğu Eski Sadrazamı », traduit par Mehmet Ali Meriç, **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, pp. 32-33 ; « Baylar », traduit par Mehmet Ali Paşa, **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, p. 34. Selon Comte, la Russie et la Perse sont aussi capables d'arriver au monde positiviste comme la Turquie ; Comte, **Catéchisme Positiviste**, p. 158.

[370] Ercan, **op. cit.**, pp. 75-78.

> seulement connues en Occident (…) Une littérature imprimée, la presse et les périodiques sont seulement apparus en Occident (…) L'état féodal de *rex et regnum* dans le sens occidental était connu seulement dans notre culture (…) Et le même est vrai de la force la plus fatidique dans notre vie moderne, le capitalisme (…) Le concept du citoyen et celui de la bourgeoisie n'ont pas existé à l'extérieur de l'Occident. De même le prolétariat comme une classe ne pouvait pas exister, parce qu'il n'y avait aucune organisation rationnelle du travail libre sous discipline régulière ».[371]

A la fin, Weber a répondu à la question suivante présentant l'aspect de la problématique de son œuvre qui est « Pourquoi les intérêts capitalistes n'ont pas fait de même en Chine ou en Inde? Pourquoi ces deux grandes civilisations ne sont pas parvenues à un développement scientifique, artistique, politique ou économique sur une voie de rationalisation, ce qui est tout à fait particulier à l'Occident ? » et ainsi : « Car dans tout au-dessus des cas, c'est une question de rationalisme spécifique et particulier à la culture occidentale ».[372]

Il est possible de dire que Weber a reflété cette perspective à ses trois types purs d'autorité légitime, dans lesquels « l'autorité légale/rationnelle » figure la modernité et l'Occident moderne, « l'autorité traditionnelle » représente le moyen âge/la féodalité et les sociétés non-capitalistes de l'Orient, « l'autorité charismatique » symbolise la période de transition et les sociétés entre l'Occident et l'Orient.[373] Nous pouvons voir cette distinction catégorique tranchante entre l'Occident et l'Orient chez presque tous les penseurs des Lumières. Par exemple, Montesquieu étant un des prédécesseurs de Weber à ce sujet, dans sa typologie tripartite, en établissant une corrélation entre les conditions de climat et les formes de gouvernement/les lois, divise le monde en deux avec une ligne de fracture géopolitique et géoculturelles :[374] « les asiates vivant dans les climats chauds sont

---

[371] Weber donne plus d'exemples sur ce sujet dans l'introduction de son œuvre ; voir Max Weber, **The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalisme**, traduit par Talcott Parsons, London : Unwin Hyman, 1989, pp. 13-25.

[372] **Ibid.**, pp. 25-26.

[373] Pour la typologie d'autorité légitime chez Weber, voir Max Weber**, On Charisma and Institution Building : Selected Papers**, édité par S. N. Eisenstadt, Chicago : The University of Chicago Press, 1994, pp. 46-47.

[374] La variable indépendante de la séparation de « l'Occident-Orient » de Montesquieu est « le climat ». Il fait cette distinction entre « les pays nord se situant dans le climat froid » et « les pays sud se trouvant dans le climat chaud ». Le climat forme aussi les lois, la politique, les modes de vie, les comportements, les actions, les réactions, les caractères des peuples etc. Par exemple, les peuples dans le climat froid du nord sont vigoureux, confiants en eux-mêmes, courageux, surs, libres ; les peuples dans le climat chaud du sud sont timides, sensibles pour les plaisirs, faibles, serviles et etc.

faibles et esclaves, au contraire, les européens vivants dans les climats froids sont forts et libres » ;[375] donc cette supposition réductionniste de Montesquieu peut être naturellement reformulé ainsi : « les peuples asiatiques sont gouvernés par le despotisme, par contre, les peuples européens sont gouvernés par la monarchie ou la république ».[376]

Il est possible de multiplier ces exemples expliquant l'optique euro-centrique de l'historiographie progressiste avec les théories de modernisation du 19ème et 20ème siècle. Dans les théories en question, en général, tandis que l'Occident est traité dans le cadre suivant : « évolué », « changé », « dynamique », « développé », « avancé » « progressiste », « moderne » etc. ; l'Orient est défini par les adjectifs antithétique : « sauvage », « inchangé », « statique », « resserré » « sous-développé », « inconvénient », « traditionaliste », « non-moderne » etc.[377] A la suite de cette logique, la dichotomie de l'« Occident-Orient » est généralement construite sur l'idée de « l'Occident est un sujet actif qui doit être un modèle pour l'Orient, par contre, l'Orient est un objet passif qui doit être changé par l'Occident ». La catégorisation dichotomique mentionnée, soit comprimée dans la contrariété de « *gemeinschaft-*

Dans les pays du nord, les peuples ont peu de vices, asses de vertu, beaucoup de sincérité et de franchise ; mais dans les pays sud, les peuples s'éloignent de la morale et les passions plus vives multiplient les crimes ; Montesquieu, **De L'Esprit Des Lois**, Paris : Ernest Flammarion Editeur, (sans date), Tome : I, pp. 246-249, 297. En bref, Montesquieu énumère les différences des peuples vivant dans ces deux zones climatiques et il fait cela en comparant toujours l'Asie qui représente les pays du sud/le climat chaud (l'Orient) avec l'Europe qui figure les pays du nord/le climat froid (l'Occident). Par exemple, il suggère que dans les pays du midi, il y a une inégalité naturelle dans les deux sexes et il donne l'exemple suivant : *« Ainsi, la loi qui ne permet qu'une femme se rapporte plus au physique du climat de l'Europe qu'au physique du climat de l'Asie. C'est une des raisons qui a fait que le mahométisme a trouvé tant de facilité à s'établir en Asie, et tant de difficulté à s'éteindre en Europe ; que le christianisme s'est maintenu en Europe, et a été détruit en Asie ; et qu'enfin les mahométans font tant de progrès en Chine, et les chrétiens si peu (...) »* ; **ibid.**, pp. 282-283. Il est clair que la distinction de Montesquieu sur « les peuples des climats chauds-les peuples des climats froids » est géopolitique, géoculturelle et ethnocentrique plutôt que géographique et climatique. Et aussi, avec une perspective euro-centrique, il décrit les asiatiqes comme « les peuples mauvais », tandis qu'il dépeint les européens comme de « bons peuples».

[375] **Ibid.**, p. 299. Montesquieu explique « la servitude » et « la faiblesse » de l'Asie ainsi : *« (...) il règne en Asie un esprit de servitude qui ne l'a jamais quittée ; et, dans toutes les histoires de ce pays, il n'est pas possible de trouver un seul trait qui marque une âme libre : on n'y verra jamais que l'héroïsme de la servitude »*. Il en est de même pour l'Afrique : *« (...) l'Afrique est dans un climat pareil à celui du midi de l'Asie, et elle est dans une même servitude »*. Par contre, il exprime « la liberté » et « la force » de l'Europe avec l'exemple suivant : *« (...) on sait la difficulté que les Romains trouvèrent à conquérir en Europe, et la facilité qu'ils eurent à envahir l'Asie (...) »* ; **ibid.**, pp. 300, 302-303.

[376] Aslı Çırakman, « Oryantalizmin Varsayımsal Temelleri : Fikri Sabit İmgelem ve Düşünce Tarihi », **Doğu Batı**, No. 20, 2002, pp. 190-191. Dans la typologie tripartie de Montesquieu, il y a trois espèces de gouvernements : le républicain est divisé en démocratie et aristocratie, le monarchique et le despotique ; Montesquieu, **op. cit.**, pp. 14-25.

[377] Pour la critique des théories de la modernisation, voir Fahrettin Altun, **Modernleşme Kuramı : Eleştirel Bir Giriş**, İstanbul : Küre Yayınları, 2005 ; Fahrettin Altun, « Modernleşme Kuramı ve Gelişme Sorunu », **Divan İlmi Araştırmalar**, No. 8, pp.123-186 ; Ercan, **op. cit.**

gesellschaft » (communauté-société) de Tönnies,[378] soit enfermée dans le dilemme de « solidarité mécanique-organique » de Durkheim,[379] est examinée par beaucoup de théoriciens de la modernisation ; d'autant que telles dichotomies sociologiques découle de la question de la périodisation basée sur la philosophie de l'histoire progressiste.[380] La vision du monde dichotomique en question a commencé à se transformer en rhétorique dans laquelle « l'Occident est symbolisé par un homme et l'Orient est figuré par une femme » avec les textes et les analyses orientalistes du 20ème siècle.[381] En bref, le monde oriental est marginalisé comme un « autre » par une perspective ethnocentrique et euro-centrique si bien que son rôle dans l'histoire n'est pas pris en considération d'une manière ou d'une autre.

Cette perception dont le centre est basé sur l'Occident de l'historiographie progressiste pour laquelle Toynbee utilise le terme d'« illusion egocentrique »,[382] est conceptualisé aussi par Jack Goody comme un « vol de l'histoire » ainsi :

> « 'Le vol de l'histoire du titre se réfère à la prise de contrôle de l'histoire par l'Occident. C'est-à-dire que le passé est conceptualisé et présenté selon ce qui est arrivé à l'échelle provinciale de l'Europe, souvent l'Europe occidentale, et a ensuite été imposé au reste du monde. Ce continent fait se proclame l'inventeur d'une gamme d'institutions chargées de valeur comme 'la démocratie', 'le capitalisme' mercantile, la liberté, l'individualisme… Depuis le début du 19ème

---

[378] Pour une brève étude à propos de « *gemeinschaft-gesellschaft* » de Tönnies, voir Jorn Falk, « Ferdinand Tönnies », traduit par Lülüfer Körükmez, **Muhafazakar Düşünce**, No. 2, 2004, pp. 45-60.

[379] Ercan, **op. cit.**, pp. 73-74.

[380] Ortaylı, **op. cit.**, p. 57 ; sur le rapport entre l'histoire et la sociologie, voir **ibid.**, pp. 52-60. İlber Ortaylı compare les penseurs occidentaux du 19ème siècle avec les politiciens qui veulent imposer leurs programmes politiques aux sociétés ou avec les médecins qui rédigent des prescriptions universelles. Selon lui, la Russie et l'empire ottoman sont les deux pays qui sont perçus comme un monde différent bien qu'ils soient en voie de développement/de modernisation au 19ème siècle. C'est pourquoi, les missionnaires se sont intéressés particulièrement à ces deux territoires qui se situent dans la périphérie du continent. Dans ce cadre, Ortaylı a interprété la lettre susmentionnée de Comte et des autres positivistes comme « une prescription d'un missionnaire » ; İlber Ortaylı, « Mustafa Reşit ve Midhat Paşalarla A. Comte ve Pozitivistler », **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, p. 30.

[381] A propos de « comment l'image de femme de l'Orient est construite en tant qu'« autre » par l'Occident surtout par l'intermédiaire des media, voir Güliz Uluç, **Medya ve Oryantalizm**, İstanbul : Anahtar Kitaplar, 2009, particulièrement pp. 240-266. En fait, cette perception de l'Occident n'est pas propre seulement au 20ème siècle. Car, à partir de la deuxième moitié du 18ème siècle on voit que l'Orient est marginalisé comme l'autre en étant féminisé par les analyses orientalistes. Pour cela, nous pouvons donner l'exemple des idées suivantes de Montesquieu qui a créé une corrélation d'une manière intéressante entre la polygamie et les sexes des bébés : *« Suivant les calculs que l'on fait en divers endroits de l'Europe, il y nait plus de garçons que de filles : au contraire, les relations de l'Asie et de l'Afrique nous disent qu'il y nait beaucoup plus de filles que de garçons. La loi d'une seule femme en Europe, et celle qui en permet plusieurs en Asie et en Afrique, ont donc un certain rapport au climat »* ; Montesquieu, **op. cit.**, pp. 283-284.

[382] Jacinta O'Hagan, **Conceptualizing the West in International Relations : From Spengler to Said**, New York : Palgrave, 2002, pp. 101-102.

> siècle, l'Europe occidentale a dominé la construction de l'histoire mondiale, avec sa présence dans le reste du monde, résultat de conquêtes coloniales et de la Révolution industrielle…».[383]

Goody critique que toute l'histoire mondiale a été conçue comme un ordre des étapes qui sont fondées sur les événements qui ont censément eu lieu seulement en Europe occidentale et montre que « le vol de l'histoire » est non seulement le vol de temps et d'espace, mais aussi celui de la monopolisation de périodes historiques :

> «…Depuis la Renaissance, les historiens et les lettrés prenaient plus généralement une autre approche. En commençant par la société archaïque, la périodisation de changements de l'histoire mondiale dans l'Antiquité, le féodalisme et puis le capitalisme, est pratiquement vue propre à l'Europe. Le reste de l'Eurasie ('Asie') a poursuivi un cours différent ; avec leurs Etats despotiques, ils ont constitué l''exceptionnalisme Asiatique'. Ou en termes plus contemporains, ils n'ont pas réussi à réaliser la modernisation. 'Qu'est-ce qui s'est mal passé?', comme Bernard Lewis a posé cette question à l'islam, en supposant que seulement l'Occident a fait bien les choses. Mais c'était le cas et pour combien de temps ? ».[384]

En conclusion, les paramètres principaux de l'historiographie linéaire peuvent être résumés comme suit : i- l'historiographie linéaire est euro-centrique et ethnocentrique comme mentionné ci-dessus ; ii- contrairement à la conception d'histoire cyclique, elle suppose que le temps/l'histoire progresse continuellement et linéairement sur une ligne droite dont le début et la fin est défini ; iii- elle est donc progressiste et théologique ; iv- c'est ainsi qu'elle insiste sur « les événements qui ont fait progresser le monde occidental » tels que la Renaissance, la Reforme, les Lumières, la Révolution industrielle, le capitalisme etc. ; v- par conséquent, elle est moderniste, positiviste et universaliste ; vi- du fait qu'elle est progressiste, elle examine les faits et les phénomènes des contrariétés/dilemmes en les catégorisant dichotomiquement comme par exemple « progressiste » ou « réactionnaire » ; vii-

---

[383] Jack Goody, **The Theft of History**, Cambridge : Cambridge University Press, 2009, pp. 1, 13.

[384] **Ibid.**, pp. 22, 25. Goody accepte les différences entre l'Occident et l'Orient, pourtant il critique l'insistance sur les différences de l'Occident et de l'Autre qui laisse les ressemblances pour compte. Ce point de vue lui semble ethnocentrique dont l'Eurocentrisme et l'Orientalisme sont deux variétés et il pense que cette idée est due à la perception de temps progressiste de l'Occident. Car, selon lui, n'importe quelle idée de calcul exclusif devant être fait dans un mode linéaire plutôt qu'un mode circulaire se trompe et reflète de perception d'un Occident avancé, prospectif et d'un Orient statique, rétrograde. Dans ce cadre, il considère son argument qui souligne également les ressemblances autant que les différences de l'Occident et de l'Autre, comme la réaction d'un anthropologue (ou le sociologue comparatif) à l'histoire 'moderne' ; voir **ibid.**, pp. 1-25.

enfin, elle est un paradigme dominante de l'âge moderne dans le domaine de l'historiographie.

Section III : La philosophie d'histoire dialectique : l'interaction des contraires, mais avec le progrès

L'autre paradigme de l'historiographie moderne est la philosophie de l'histoire dialectique qui a été théorisée par Hegel et Marx. Tandis que Hegel a traité l'histoire dans une logique dialectique suivant la philosophie idéaliste,[385] Marx a révisé son interprétation d'histoire dialectique dans le cadre de la philosophie matérialiste. Ainsi sous l'effet des philosophes allemands, l'historiographie dialectique est étudiée selon l'idéalisme ou le matérialisme, et est devenue l'un des deux paradigmes principaux du 19ème siècle avec l'historiographie linéaire et progressiste. C'est pourquoi, le 19ème siècle peut être nommé « le siècle de l'histoire » de même que le 16ème siècle est considéré comme « le siècle de l'humanisme », le 17ème siècle est appelé « le siècle du rationalisme » et le 18ème siècle est décrit comme « le siècle des Lumières ».[386]

Tout d'abord, l'une des plus importantes -peut être la plus importante- caractéristiques de la philosophie d'histoire dialectique est le fait qu'elle est progressiste tout comme l'historiographie linéaire. Mais il existe une différence majeure ; tandis que l'histoire progresse linéairement sur une ligne droite dans l'historiographie linéaire, elle progresse dialectiquement, en spirale dans l'historiographie dialectique. Par exemple, chez Hegel, l'histoire universelle est le progrès dans la conscience de la liberté ; le cours de l'histoire universelle présente

---

[385] La méthodologie dialectique est utilisée par beaucoup de penseurs à partir de Héraclite, par conséquent, Hegel n'est pas le premier philosophe qui l'applique. Néanmoins, c'est Hegel, restant sous l'influence de plusieurs philosophes idéalistes allemands comme Herder, Kant, Schiller, Fichte et Schelling, qui réussit à adapter systématiquement l'idéalisme dialectique au domaine historique ; Rudolf J. Siebert, **Hegel's Philosophy of History : Theological, Humanistic and Scientific Elements**, Washington : University Press of America, 1979, pp. 3-4 ; Collingwood, **The Idea of History**, p. 114 ; Özlem, **op. cit.**, pp. 122-125.

[386] Özlem, **op. cit.**, p. 122. La raison de la nomination du 19ème siècle comme « siècle de l'histoire » est le fait que « la philosophie de l'histoire » a été étudiée en tant que discipline dans les universités à partir de dernier quatre du 18ème siècle, bien qu'il existe une tradition de philosophie de l'histoire dans la pensée occidentale depuis Augustines. C'est avec Hegel qu'elle est examinée sous le titre de « philosophie de l'histoire » surtout au 19ème siècle, cependant Jean Bodin utilise le terme de « *philosophistorici* » au 16ème siècle et Voltaire utilise le terme de « philosophie de l'histoire » au 18ème siècle pour la première fois. Ainsi, grâce aux contributions de certains penseurs comme par exemple Isaac Iselin, Jakob Wegelin, Johann Gottfried Herder, Immanuel Kant et etc., elle s'est transformée en une discipline avec pour résultat la disparition de la distinction traditionnelle de « *theoria-historia* » (théorie-histoire) qui perdurait depuis l'Antiquité ; sur l'apparition de la philosophie de l'histoire comme une discipline, voir **ibid.**, pp. 64-74.

aussi un progrès vers le mieux et le plus parfait.[387] Contrairement à la philosophie linéaire-progressiste, ce processus représente un progrès en spirale et se développe du plus bas aux niveaux les plus hauts, mais le dynamique du processus est la logique dialectique dans laquelle une étape (la thèse) est niée (l'antithèse). Ensuite cette négation est niée (ceci est la synthèse) ; alors la synthèse devient une autre thèse qui provoque son antithèse etc. à l'infini.[388] Le but de ce processus historique est la réalisation concrète, complète de « l'esprit infini absolu » ; cela signifie l'arrivée à la conscience de la liberté ou à la « liberté ».[389]



Figure 2.6. : La conception d'histoire dialectique[390]

Le cours d'historique dialectique en question a été construit sur l'idéalisme, et non pas sur le matérialisme tel que celui de Marx, étant donné que la philosophie d'histoire hégélienne prend appui sur « la raison », « l'idée », « la substance », c'est-à-dire sur « l'esprit ».[391] Du fait que la téléologie de l'esprit, ou le but de l'histoire, ou bien « la fin du monde » avec la terminologie hégélienne, est d'atteindre la liberté ou bien la conscience de la liberté,[392] Hegel tend à traiter l'histoire/le cours historique en tant que « sujet ». C'est ainsi qu'il se montre déterministe et désintéressé aux sujets réels tel que l'individu, la société, la nation ou le peuple.[393] Ils sont étudiés comme un moyen nécessaire à l'esprit pour parvenir à sa liberté et à sa conscience.[394] Exprimé autrement, Hegel les considère comme « un objet ». Par

[387] G. W. Friedrich Hegel, **Leçons sur la Philosophie de l'Histoire**, traduit par J. Gibelin, Vol. 1, Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 1937, pp. 27, 59 ; G. W. Friedrich Hegel, **Elements of the Philosophy of Right**, édité par Allen W. Wood, traduit par H. B. Nisbet, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, pp. 372-373.
[388] Dans ce cadre, la dialectique peut être brièvement définie en tant qu'« interaction (synthèse) des contraires » qui se manifestent sous forme de « thèse-antithèse ».
[389] Cairns, **op. cit.**, p. 282.
[390] Bağce, **op. cit.**, p. 75.
[391] G. W. Friedrich Hegel, **Tarihte Akıl**, traduit par Önay Sözer, İstanbul : Kabalcı Yayınevi, 2011, p. 28.
[392] Hegel, **Leçons sur…**, p. 27.
[393] Bağce, **op. cit.**, p. 75.
[394] Hegel, **Leçons sur…**, pp. 25, 28.

exemple, il parle des « individus de l'histoire mondiale » ou bien des « hommes historiques » étant « les porteurs de l'histoire » qu'il nomme « les héros » : « (…) les hommes de l'histoire universelle, les héros d'une époque, doivent être reconnus comme les sages ; leurs actes, leurs discours sont ce qu'il y a de mieux à leur époque. De grands hommes ont voulu, pour se satisfaire, non pour les autres (…) ». Hegel cite Alexandre, César et Napoléon comme héros : « (…) Ils meurent tôt comme Alexandre, ils sont assassinés comme César, transportés à Sainte-Hélène, comme Napoléon (…) ».[395] En bref, il interprète les individus et les hommes qui devraient être le sujet de l'histoire, à la manière de « degré/marche d'un escalier » pour atteindre son but et le progrès de l'histoire.[396] Il en est de même pour les sociétés et les nations.[397]

D'autre part, la philosophie d'histoire dialectique progressiste de Hegel est à la fois téléologique, eschatologique et euro-centrique tout comme l'historiographie linéaire. Car, premièrement, elle est téléologique parce que le but ultime de l'histoire est la liberté comme mentionné ci-dessus ; deuxièmement, elle est eschatologique du fait qu'il existe un début et une fin définis dans l'histoire dont le point de départ est l'Est et dont le point final est l'Ouest ; troisièmement, elle est euro-centrique étant donné que l'Ouest est une géographie/l'endroit où tout le monde est libre, représente l'étape la plus avancée du processus historique ; et enfin elle est progressiste car le cours de l'histoire coule d'Est en Ouest en progressant et en se développant dialectiquement, et l'histoire se termine par l'Occident.[398]

---

[395] **Ibid.**, p. 38.

[396] Selon Hegel, l'histoire universelle représente donc la marche graduelle de l'évolution du principe dont le contenu est la conscience de la liberté. Ces marches qui montrent une évolution dialectique, sont les principaux fondamentaux du processus général. Grace à cette évolution dialectique, dans l'existence, la succession apparait ainsi comme un progrès de l'imparfait vers le parfait ; **ibid.**, pp. 61-62.

[397] Tout comme les individus héros, il y a les nations dominées qui ont le rôle d'*epoch-making*. Une nation peut devenir dominante et avoir ce rôle très important seulement une fois dans l'histoire. Les autres nations qui se sont soumises à ces nations dominantes, ne comptent plus dans l'histoire mondiale tout comme dans les époques précédentes. Dans le passé les Grecs (dans l'antiquité) et les Romains (au moyen-âge) étaient les nations dominantes, à l'époque moderne ce sont les germaniques qui ont ce rôle ; Hegel, **Elements of…**, p. 347 ; pour plus d'informations voir aussi Hegel, **Leçons sur…**, pp. 28-59.

[398] Il est possible de voir le progressisme hégélien dans son œuvre intitulé « Leçons sur la Philosophie de l'Histoire » se composant de quatre parties. Il examine « le monde oriental » dans la première partie, il étudie « le monde grec » dans la deuxième, il traite « le monde romain » dans la troisième, et il étudie dernièrement « le monde germanique » dans la quatrième. La quatrième partie, « le monde germanique » est composé de trois chapitres qui sont : i- les éléments du monde chrétien germanique ; ii- le moyen âge (la féodalité et la hiérarchie, les croisades, le passage du régime féodal à la monarchie, les arts et les sciences comme facteurs de la décomposition du moyen âge) ; iii- l'époque moderne (la Reforme, l'influence de la Reforme sur la formation de l'Etat, la période des Lumières et

Hegel résume tout ce processus historique dont les paramètres fondamentaux sont énumérés ci-dessus comme suit :

> « (…) Le soleil, la lumière se lève à l'Orient. (…) L'histoire universelle va de l'Est vers l'Ouest, car l'Europe est véritablement le terme, et l'Asie le commencement de cette histoire. (En entendant l'Est/l'Asie) Ici se lève le soleil extérieur, physique et à l'Ouest, il se couche ; par contre, il se lève là le soleil intérieur de la conscience de soi qui répand un éclat supérieur. L'histoire universelle corrige la pétulance de la volonté naturelle en vue de général et de la liberté subjective. L'Orient savait et sait seulement qu'*Un seul* est libre, le monde grec et romain que *quelques-uns* sont libres, le monde germanique sait que *tous* sont libres. Par suite, la première forme que nous voyons dans l'histoire universelle, c'est le *despotisme*, la deuxième, la *démocratie* et l'*aristocratie*, la troisième, c'est la *monarchie* ».[399]

Cette approche euro-centrique et progressiste mettant l'accent sur le fait que l'histoire universelle avance et évolue de l'Orient vers l'Occident et se finira en Europe, a reflète clairement sa typologie d'histoire et ses conceptualisations dans cette typologie. Hegel a divisé l'histoire universelle en quatre (le monde oriental, le monde grec, le monde romain, le monde germanique)[400] en sortant de la distinction de « la liberté substantielle-la liberté subjective »[401] reposant sur l'hypothèse que dans le monde oriental il existe seulement la liberté substantielle, et que bien au contraire, dans le monde occidental, les deux libertés se sont développées. Par suite, dans le monde oriental où la liberté raisonnable réalisée (c'est-à-dire la liberté substantielle) se développe sans aller jusqu'à la liberté subjective, la lumière n'est pas encore celle de l'âme personnelle ; c'est pour cette raison qu'il conceptualise l'histoire de l'Orient comme « l'enfance de l'histoire », ensuite il écrit aussi que cette histoire est encore essentiellement sans histoire parce qu'il ne s'agit d'aucun progrès.

---

la révolution) ; Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 1 ; G. W. Friedrich Hegel, **Leçons sur la Philosophie de l'Histoire**, traduit par J. Gibelin, Vol. 2, Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 1937. Ce cours historique commençant par le monde oriental et continuant avec le monde grec (l'Antiquité) et le monde romain (le moyen âge) finit avec le monde germanique (l'époque moderne) dont l'esprit est l'esprit du monde moderne ; voir Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 2, p. 127.

[399] Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 1, pp. 105-106.

[400] **Ibid.**, pp. 107-111 ; Hegel, **Elements of…**, pp. 377-379.

[401] D'après cette distinction, « la liberté substantielle », c'est la raison existant en soi de la volonté qui se déploie ensuite dans l'Etat. Pourtant, cette détermination de la volonté ne comporte pas encore la sagesse particulière et la volonté particulière c'est-à-dire « la liberté subjective » qui ne se détermine que dans l'individu et constitue la réflexion de l'individu dans sa conscience ; Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 1, pp. 106-107. Dans ce cadre, nous pouvons considérer « la liberté substantielle » comme « la liberté collective » et « la liberté subjective » comme « la liberté individuelle ».

Puis, pour Hegel, l'histoire passe en Asie centrale dont il décrit l'histoire comme « l'adolescence de l'histoire » qui n'a plus la tranquillité et la confiance du petit enfant, mais qui ne fait que se colleter et se battre.[402]

Le second principe de l'histoire universelle, c'est le monde grec qu'il compare à « la jeunesse de l'histoire » où il existe des individualités qui se forment de plus en plus. Le troisième moment de l'histoire universelle est constitué par le règne de la généralité abstraite, c'est l'empire/le monde romaine qui correspond à « l'âge viril de l'histoire » dans la comparaison avec les âges de l'homme. Dernièrement, l'empire/le monde germanique se présente ; et il le conceptualise comme « la vieillesse de l'histoire » qui est l'âge le plus avancé de l'esprit, étant donné que la vieillesse de l'esprit est la maturité parfaite de l'histoire universelle bien que la vieillesse naturelle signifie la faiblesse au sens générale.[403] Tout ce processus historique que Hegel a fait commencer par l'Orient et a terminé par l'Occident, a atteint sa vieillesse/sa maturité en progressant dans la logique dialectique comme indiqué précédemment. Par exemple, le monde grec (thèse) a produit son propre opposé le monde romain (antithèse) et le monde chrétien (synthèse) a surgi là de cette thèse et son antithèse.[404] Et à la fin de ce processus, le monde germanique étant le règne du véritable esprit commence la conciliation accomplie dans le christianisme à la fin du conflit entre l'Eglise et l'Etat.[405] Du reste, pour lui, l'histoire de l'Europe, et par conséquent l'histoire germanique représente la conciliation de l'opposition de l'Eglise et de l'Etat,[406] c'est-à-dire une synthèse de cette opposition.

Cette perspective de temps de Hegel qui est euro-centrique et ethnocentrique à tel point qu'elle perçoit l'Europe comme « le dernier arrêt » de l'aventure historique, peut être aussi vue dans sa conscience d'espace. Il divise géographiquement le monde en deux en Est (l'Asie) et Ouest (l'Europe) en excluant l'Afrique :

> « Là-dessus, nous laissons l'Afrique pour n'y plus revenir par la suite. Car, ce n'est pas une partie du monde historique, elle ne montre ni mouvement, ni développement et ce qui s'y est passé c'est-à-dire au Nord, relève du monde asiatique et européen. (…) ce que nous comprenons en somme sous le nom

[402] **Ibid.**, pp. 107-108. Hegel examine la Chine, l'Inde, le Bouddhisme, La Perse, le peuple zend, les assyriens, les babyloniens, les mèdes, la Syrie, l'Asie antérieure sémitique, la Judée, et l'Egypte sous le titre de « monde oriental » ; **ibid.**, pp. 115-226.
[403] **Ibid.**, pp. 108-110.
[404] Collingwood, **The Idea of History**, p. 119.
[405] Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 1, p. 111.
[406] Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 2, p. 129.

> d'Afrique, c'est ce qui n'a point d'histoire et n'est pas éclos, ce qui est renfermé encore tout à fait dans l'esprit naturel et qui devait être simplement présenté ici au seuil de l'histoire universelle. C'est maintenant seulement après avoir mis cet élément de côté que nous nous trouvons sur le vrai théâtre de l'histoire universelle. Il ne nous reste qu'à indiquer, au préalable, le fondement géographique de l'Asie et de l'Europe. (…) de même que l'Europe est d'une manière générale le centre et l'extrémité du vieux monde, l'Ouest au sens absolu, de même l'Asie l'est pris absolument ».[407]

Après avoir parlé de la zone septentrionale de l'Asie, la Sibérie comme d'une localité se trouvant hors des limites de l'histoire et « sans développement historique » et en « manque de la matière historique » pour certains peuples de l'Asie, Hegel passe à la géographie européenne. Il divise l'Europe en trois dont la première partie est l'Europe méridionale orientée vers la Méditerranée où la Grèce et l'Italie se situent. Hegel considère ces deux pays comme « le théâtre de l'histoire universelle » et il écrit que quand le centre et le Nord de l'Europe n'étaient point civilisés, l'esprit de l'univers avait trouvé ici sa patrie ;[408] l'accent de Hegel sur ces deux pays peut être aussi interprété comme un effort pour créer une liaison et/ou une continuité historique entre l'Occident/le monde germanique et l'Antiquité/le monde grec et le moyen âge/le monde romaine. La deuxième partie est le centre de l'Europe composé de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne qu'il décrit comme « le cœur de l'Europe » que Jules César a ouvert en conquérant la Gaule. La troisième partie enfin est formée par les Etats du Nord-Est de l'Europe : la Pologne, la Russie et les royaumes slaves. Les Etats en question qui n'apparaissent que tard dans la série des Etats historiques, forment et entretiennent constamment le lien avec l'Asie.[409]

En résumé, comme vu, Hegel distingue géographiquement le monde en deux avec l'Est/l'Asie et l'Ouest/l'Europe dans une approche réductionniste et limite les frontières géographiques de l'Europe au Sud de l'Europe qui ne contient que la Grèce et l'Italie et à l'Europe centrale constitué seulement de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il imagine le Nord-Est de l'Europe formé de la Pologne, de la Russie et des royaumes slaves comme un parcours de transition géographique entre l'Europe et l'Asie en isolant cette zone de l'Europe et en plaçant l'Europe centrale dans le *heartland* du monde. Par conséquent, il est clair que cette

[407] Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 1, p. 102.
[408] **Ibid.**, pp. 103-105.
[409] **Ibid.**, p. 105.

distinction qui forme la dimension spatiale/géographique de sa conception du temps/de l'histoire, n'est pas seulement géographique, mais aussi géopolitique, géoculturelle, euro-centrique, ethnocentrique, orientaliste voire religieuse. Exprimé autrement, il serait juste de dire que l'identité ethnique, culturelle et religieuse est efficace dans sa perception d'histoire et de géographie, car il est possible de reformuler la séparation mentionnée par Hegel entre la géographie chrétienne et la géographie non-chrétienne comme suit : l'Europe centrale et sud, c'est-à-dire le christianisme catholique et protestant (l'Italie, la France, l'Allemagne et l'Angleterre) et le christianisme orthodoxe grecque (la Grèce) constitue l'identité de « nous/l'Europe/l'Ouest », tandis que l'Asie/l'Est, c'est-à-dire les non-chrétiens composent l'identité « d'autre », et l'Europe Nord-est (sauf la Pologne), c'est-à-dire le christianisme orthodoxe slave (la Russie et les royaumes slaves) peut être considéré comme un « pont » entre « nous » et « autre ». Cette formulation s'applique à sa typologie de l'histoire quadrifide susmentionnée : le monde grec, romain et germanique constituent les composants du monde occidental/ « nous » tandis que le monde oriental est « autre ». Car, d'après Hegel, la destination des peuples germaniques qui ont recueilli, comme achevées, la culture et la religion romaine, consiste à fournir au principe chrétien des supports.[410]

En outre, c'est Karl Marx qui emprunte à Hegel la méthode dialectique, mais en la bouleversant, en la « remettant sur ses pieds ».[411] Autrement dit, Marx a transformé l'idéalisme dialectique de Hegel en matérialisme dialectique, tout en mettant « l'économie/le matérialisme » à la base de la dialectique au lieu de « l'idée/l'esprit » chez Hegel.[412] Contrairement à la conception d'histoire idéaliste hégélienne, Marx et Engels croient que la formation des idées est expliquée conformément à la pratique matérielle, et que la pratique ne s'énonce pas suivant les

---

[410] Hegel, **Leçons sur…**, Vol. 2, p. 127-128. Hegel fait référence au christianisme plusieurs fois dans son œuvre. Par exemple, il se concentre sur la dimension chrétienne du monde germanique dans la première section intitulée « les éléments du monde chrétien germanique » de la quatrième partie ; **ibid.**, pp. 133-151.

[411] Guy Bourdé, Hervé Martin, **Les Écoles Historiques**, Paris : Éditions du Seuil, 1983, p. 234.

[412] Dans la postface de la deuxième édition du premier tome du *Capital*, Marx dit que la dialectique est debout sur sa tête chez Hegel et qu'elle doit être inversée, afin de découvrir le rationnel dans l'enveloppe mystique : « Dans son fondement, ma méthode dialectique n'est pas seulement différente de celle de Hegel, elle est son contraire direct. Pour Hegel, le procès de la pensée, dont il va jusqu'à faire sous le nom d'Idée un sujet autonome, est le démiurge du réel, qui n'en constitue que la manifestation extérieure. Chez moi, à l'inverse, l'idéal n'est rien d'autre que le matériel transposé et traduit dans la tête de l'homme » ; Karl Marx, **Le Capital : Critique de l'économie politique**, Ouvrage publié sous la responsabilité de Jean -Pierre Lefebvre, Tome I, Paris : Presse Universitaire de France, 1993, p. 17.

idées ; c'est pour cette raison que la force motrice de l'histoire, de la religion, de la philosophie et de toute autre théorie est la révolution, et non pas la critique.[413] En d'autres termes, la pratique/l'action ou bien avec la terminologie marxiste « praxis » précède la théorie/la pensée. Cette hypothèse de Marx et d'Engels résume sa conception de l'histoire matérialiste d'après laquelle le premier fait historique qui constitue en même temps la condition fondamentale de toute histoire, est la production des moyens permettant de satisfaire les besoins fondamentaux des individus tel que l'aliment, la boisson, le vêtement, l'abri etc., en un mot la production de la vie matérielle elle-même ; d'autant que la présupposition première de toute existence humaine est de vivre, mais pour vivre/survivre il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore. Dans ce contexte, Marx et Engels définissent l'histoire ainsi : « L'histoire n'est pas autre chose que la succession des différentes générations dont chacune exploite les matériaux, les capitaux, les forces productives qui lui sont transmis par toutes les générations précédentes ».[414]

Comme vu, la philosophie de l'histoire marxiste s'appuie sur les conditions matérielles où la somme totale des rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle, sur laquelle la superstructure juridique et politique se dresse et à laquelle correspondent les formes définies de conscience sociale. Le mode de production dans la vie matérielle détermine le caractère général du processus social, politique et spirituel de la vie. Par conséquent, ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, au contraire, leur existence sociale détermine leur conscience.[415] En résumé, ces idées déterministes et réductionnistes en question de Marx peuvent être formulées comme: l'économie forme l'infrastructure de la société, tandis que la politique, le droit, l'idéologie, la

---

[413] Karl Marx, Friedrich Engels, **L'Idéologie Allemande**, présentée et annotée par Gilbert Badia, traduction d'Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle, Paris : Éditions Sociales, 1968, p. 69-70. Au début de l'œuvre, Marx a écrit : *« Toute vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique »* ; **ibid.**, p. 33.

[414] **Ibid.**, pp. 57, 65. D'après eux, l'histoire peut être examinée sous deux aspects : l'histoire de la nature et l'histoire des hommes. Ces deux aspects cependant ne sont pas séparables l'un de l'autre ; aussi longtemps qu'existent des hommes, leur histoire et celle de la nature se conditionnent réciproquement. En disant que nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire ; ils avancent que toutes les sciences en dehors des sciences naturelles/l'histoire de la nature sont les sciences de l'histoire ; **ibid.**, p. 45 ; Friedrich Engels, « Karl Marx'ın 'Ekonomi Politiğin Eleştirisi' », dans Karl Marx, **Ekonomi Politiğin Eleştirisine Katkı**, traduit par Sevim Belli, Ankara : Sol Yayınları, 1970, p. 31.

[415] Karl Marx, **A Contribution to the Critique of Political Economy**, traduit par N. I. Stone, Chicago : Charles H. Kerr Company, 1904, pp. 11-12 ; Engels, « Karl Marx'ın… », p. 31.

religion, la philosophie, la culture, l'art, etc. composent la superstructure de la société.[416] Dans cette formulation, il est possible de considérer l'infrastructure comme un « sujet actif », par contre, la superstructure peut être décrite comme un « objet passif » ; car l'infrastructure économique détermine la superstructure sociopolitique, juridique, idéologique, religieuse, culturelle, philosophique, etc., ou bien tous les autres domaines prennent forme sous l'économie.[417]

Dans l'historiographie marxiste, du fait que c'est la production qui est la catégorie la plus importante de la vie matérielle, elle est aussi le déterminant majeur de l'économie.[418] La production se compose de deux variables principales : les forces productives contenant les moyens de production et les rapports de production.[419] Ces deux variables constituent donc l'infrastructure économique d'une société. Autrement dit, comme indiqué ci-dessus, le mode de production de la vie matérielle composé des forces productives et des rapports de production, domine le développement de la vie sociale, politique, intellectuelle etc.[420] Par exemple, au Moyen-Age, tandis que les forces productives étaient formées des terres et des machines agraires, les rapports de production se déroulaient entre les seigneurs et les paysans/les serfs. Alors, le mode de production agraire et rurale des sociétés médiévales reposait sur le féodalisme. En revanche, dans l'ère contemporaine, les forces productives sont constituées par les entreprises, les ateliers, les machines

---

[416] Max Beer, **Hegel Felsefesi ve Marx'ın Tarih Anlayışı**, traduit par F. Sabit, İstanbul : Öncü Kitabevi, 1969, p. 40.

[417] La relation entre l'infrastructure et la superstructure dans la théorie marxiste est en fait un sujet controversé. Pour certains, il existe une relation unilatérale dans laquelle l'infrastructure est influente et la superstructure est influencée alors que, pour certains, cette relation a lieu sous forme d'interaction dans laquelle tous les deux interagissent.

[418] Chez Marx et Engels, la production est très importante à tel point qu'elle est une action qui différencie les hommes des animaux : *« Le premier acte historique des individus, par lequel ils se distinguent des animaux, n'est pas qu'ils pensent, mais qu'ils se mettent à produire leurs moyens d'existence. On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas avant ce qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même »* ; Marx, Engels, **L'Idéologie Allemande,** p. 45.

[419] Les forces productives se distinguent en deux catégories matérielles et humaines. Les forces productives matérielles comprennent les sources d'énergie (bois, charbon, pétrole, etc.), les matières premières (coton, caoutchouc, minerai de fer, etc.) et les machines (moulin à vent, machine à vapeur, chaîne de montage, outils en tous genres). Quant aux forces productives humaines, elles comportent les connaissances scientifiques et techniques (par exemple, les inventions de Lavoisier conduisant aux fabrications de l'industrie chimique) et les travailleurs (selon leur poids démographique, leur répartition dans l'espace, leur qualification professionnelle). Les rapports de production contiennent les relations sociales entre les hommes produisant et consommant ; Bourdé, Martin, **op. cit.**, p. 229. Les deux variables, les forces productives et les rapports de production, constituent ensemble le mode de production d'une société.

[420] Raymond Aron, **Leçons sur l'Histoire**, Paris : Éditions de Fallois, 1989, p. 49.

industrielles, les investissements, les syndicats, etc.; les rapports de production sont les relations se déroulant entre les capitaux et les ouvriers. Le mode de production urbaine et industrielle des sociétés modernes se base donc sur le capitalisme.[421] Ces modes de production déterminent aussi l'ordre sociopolitique des sociétés comme par exemple la société aristocratique ou la société bourgeoise.

De la même façon, chaque mode de production met en présence les classes sociales et la propriété. L'ordre social de chaque période est déterminé par les rapports de production entre les classes possédant les moyens de production et les classes qui ne les ont pas, c'est-à-dire entre les propriétaires et les non-propriétaires des moyens de production. Plus précisément, le mode de production donne lieu à l'émergence de deux classes principales : d'une part, la classe dominante qui possède l'instrument de production et confisque une fraction du travail d'autrui ; d'autre part, la classe dominée qui n'a que sa force de travail et ne dispose que d'une part de la valeur produite. Les classes dominantes et dominées ont pris des formes diverses tout au long de l'histoire : la classe des maitres et la classe des esclaves dans le mode de production antique ; la classe seigneuriale et la classe des serfs dans le mode de production féodal ; la classe des entrepreneurs et la classe salariée dans le mode de production capitaliste. Brièvement dit, chaque mode de production porte en lui une contradiction d'intérêts et fait naître un antagonisme de classes en opposant les classes dominantes et dominées.[422]

Dans cette optique, l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été qu'une histoire de lutte des classes (depuis la dissolution de la propriété commune du sol des temps primitifs) comme Marx et Engels l'ont souligné en 1848 dans *Le Manifeste du Parti Communiste* : « (…) toute l'histoire a été une histoire de luttes des classes, de luttes entre classes exploitées et classes exploitantes, entre classes dominées et classes dominantes… ».[423] Au cours de l'histoire, hommes libres et esclaves, patriciens et plébéiens, barons (lords/seigneurs) et serfs, maîtres de jurande et compagnons, en un mot oppresseurs et opprimés se sont trouvés en opposition constante, et ont mené une guerre ininterrompue tantôt déguisée, tantôt ouverte, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société

[421] Bourdé, Martin, **op. cit.**, pp. 229-230.
[422] **Ibid.**, p. 238.
[423] Karl Marx, Friedrich Engels, **The Communist Manifesto**, avec une introduction par A. J. P. Taylor, Middlesex : Penguin Books, 1975, p. 57, 79.

tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte.[424] En bref, de l'antiquité à l'époque contemporaine, tout le processus historique s'est déroulé parmi diverses classes sociales comme une lutte d'exploitation, de domination ou bien d'oppression.

La perspective conflictuelle en question est en même temps le point de départ de la caractéristique progressiste de l'historiographie marxiste, car le progressisme de Marx prend appui sur la lutte de classe. Le cours de l'histoire progresse dialectiquement tout comme chez Hegel, et non linéairement comme dans l'historiographie linéaire.[425] Mais, au contraire de la philosophie d'histoire hégélienne, celle de Marx montre un avancement en spirale due à la lutte des classes.[426] Or, comme cité ci-dessus, la dialectique de Hegel évoluait parallèlement au progrès et au développement de l'esprit et/ou de l'idée. Par conséquent, dans l'historiographie marxiste, le processus historique progresse en spirale suite aux résultats des conflits entre la classe dominante en position de thèse et la classe dominée en position d'antithèse. De plus, l'évolution de l'histoire doit être considérée comme une synthèse d'un tel contraste de thèse et d'antithèse.[427] Par exemple, dans l'antiquité, le conflit entre la classe des maîtres exploiteurs (thèse) et la classe des esclaves exploités (antithèse) a donné naissance au système féodal (synthèse) ; alors que le système capital (synthèse) est né de l'opposition de la classe seigneurial oppresseur (thèse) et de la classe des serfs oppressés (antithèse); et dernièrement, dans la période moderne, la contradiction de la classe bourgeoise dominante (thèse) et de la classe prolétaire dominée (antithèse) engendra le système socialiste et communiste (synthèse).[428]

---

[424] **Ibid.**, p. 79.
[425] Engels, « Karl Marx'ın… », p. 36-38.
[426] Engels compare leur thèse dialectique supposant que l'histoire évolue et avance dépendamment de la lutte des classes, à la théorie de l'évolution de Darwin : « *Cette idée qui selon moi est appelée à marquer pour la science historique le même progrès que la théorie de Darwin pour la biologie (...) »* ; Friedrich Engels, « Preface to the English Edition of 1888 », dans Marx, Engels, **The Communist Manifesto**, p. 63.
[427] Lénine conceptualise la dialectique employée par Héraclite, Hegel, Marx et Engels en tant que « l'identité et/ou l'unité des contraires » et fait une définition de dialectique interdisciplinaire : « En mathématique, + et -, différentielle et intégrale ; en mécanique, action et réaction ; en physique, électricité positive et électricité négative ; en chimie, combinaison et dissociation des atomes ; en sciences sociales, la lutte des classes ». Dans ce cadre, le développement (l'évolution) est « lutte des contraires » (unité des contraires), en d'autres termes le progrès provient de la lutte des classes. Selon Lénine, le développement dialectique est plein de vie et donne la clef de l'« automouvement » de tout ce qui est, la clef des « sauts », de l'« interruption dans gradation », du « changement en contraire », de l'abolition de l'ancien et de la naissance du nouveau ; Vladimir I. Lénine, **Cahiers Philosophiques**, Paris : Éditions Sociales, 1973, pp. 343-344.
[428] Pierre-Henri Simon, **L'Esprit et l'Histoire : Essaie sur la conscience historiques dans la littérature du XX^{e} siècle**, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1954, p. 105.

Dans ce schéma historique, chaque période représente un progrès, un développement et/ou une évolution. Plus précisément, le système féodal du Moyen Age est plus développé que l'ordre d'esclave de l'antiquité, tandis que le système capitaliste de l'ère moderne symbolise une période plus avancée que le féodalisme. Autrement dit, bien que Marx fasse durement la critique du capitalisme, en fait, l'ère capitaliste moderne est la période la plus évoluée jusqu'à nos jours comme il lui-même met l'accent: « La société bourgeoise est l'organisation historique de la production la plus développée et la plus différenciée… ».[429] Ce progressisme dialectique et cet optimisme de la conception d'histoire marxiste s'appuyant sur l'idée que « chaque période est mieux/avancée que la précédente » ou bien que « chaque période est supérieure à la précédente », est parallèle à sa dimension téléologique et eschatologique, car de cette manière, on atteindra le communisme qui signifie le but ultime et la fin de l'histoire.[430] Pour cela, le capitalisme et le conflit entre la bourgeoisie et le prolétariat sont un processus obligatoire à vivre, étant donné que chaque période et chaque système social sont une synthèse de la lutte des classes se passant dans la période précédente. La transition du système capitaliste au système communiste aura lieu par la voie de la révolution prolétarienne,[431] du fait que les révolutions jouent un rôle historique dans les changements sociaux tel que la révolution française a supprimé la propriété féodale en faveur de la bourgeoisie.[432] C'est ainsi qu'à la fin de l'histoire, on arrivera à l'ordre communiste sans classe où il n'existera pas d'Etat qui est le moyen de pression de la classe dominante/dirigeante et l'égalité absolue règnera.[433]

---

[429] Marx, **A Contribution…**, p. 300.

[430] Marx est optimiste pour l'avenir, même s'il a dessiné un tableau pessimiste et conflictuel de la conjoncture actuelle ; sur l'optimisme et l'eschatologie de Marx voir Simon, **op. cit.**, pp. 114-118.

[431] Après la révolution de la classe prolétaire, le passage au communisme se réalisera graduellement. Dans la première étape, la dictature du prolétariat sera établie durant laquelle le prolétariat prendra le pouvoir sous son monopole. Dans l'étape suivante, la dictature prolétarienne laissera sa place au socialisme qui mettra fin à la propriété privée des moyens de production, cependant il manquera des conditions à l'égalité absolue. Car, dans le socialisme, tout le monde aura part des valeurs produites en proportion de son travail ou bien de sa capacité. Après le socialisme, le communisme sera la dernière étape où tout le monde aura une part en fonction de ses besoins. Le communisme démolira ainsi « l'ordre d'exploitation » du capitalisme ; Ayferi Göze, **Liberal, Marxiste, Faşist, Nasyonal Sosyalist ve Sosyal Devlet**, İstanbul : Beta Basım, 2005, pp. 52-53.

[432] Marx, Engels, **The Communist Manifesto**, p. 96.

[433] Marx termine *The Communist Manifesto* par les phrases suivantes dans l'espoir de la révolution prolétarienne/communiste : *« Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social passé. Que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste. Les prolétaires n'y ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »* ; **ibid.**, pp. 120-121.

Marx a mis en relief les points de vue matérialiste, dialectique, progressiste, téléologique et eschatologique de sa typologie selon laquelle il découpe l'histoire de l'humanité en quatre catégories : les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne.[434] En premier lieu, dans le mode de production asiatique dont la forme de propriété est la propriété de la tribu, étant la première forme de propriété et correspondant au stade rudimentaire de la production, le peuple se nourrit de la chasse et de la pêche, de l'élevage du bétail ou à la rigueur, de l'agriculture. A ce stade, la division du travail est encore très peu développée.[435] Il ne s'agit pas de la propriété privée du sol en raison de l'utilisation commune du sol par toute la communauté tribale. Du fait que la propriété est collective et/ou communal, il n'a pas parlé juridiquement et théoriquement de la propriété et des classes sociales dans le despotisme oriental. En fait, le propriétaire véritable du sol est l'Etat/le pouvoir central, étant donné que le sol appartient au despote. La Chine, les tribus de l'Inde, les communautés slaves et roumaines, les celtes, l'Egypte, le Mexique, le Pérou sont les exemples du mode de production asiatique.[436]

En second lieu, le mode de production antique dont la forme de propriété est la propriété communale et la propriété d'Etat qui provient surtout de la réunion de plusieurs tribus en une seule ville par contrat ou par conquête, et dans lequel l'esclavage subsiste, s'appuie sur le sol et l'agriculture. A côté de la propriété communale, la propriété privée, mobilière et plus tard immobilière, se développe déjà, mais comme une forme anormale et subordonnée à la propriété communale, c'est-à-dire en forme de propriété privée communautaire des citoyens actifs.[437] En d'autres termes, les citoyens peuvent devenir des propriétaires privés en qualité de membre de la communauté. Par exemple, à Rome, la propriété appartient formellement au citoyen romain, le propriétaire privé du sol ne peut être que romain.[438] A ce stade, les rapports de classes entre citoyens et esclaves ont abouti à leur développement final. Enfin, la division du travail dans le mode de production

---

[434] Marx, Engels, **L'Idéologie Allemande**, pp. 47-49 ; Marx, **A Contribution…**, p. 13 ; Karl Marx, **Pre-capitalist Economic Formations**, traduit par Jack Cohen, avec une introduction par Eric J. Hobsbawm, New York : International Publishers, 1965, pp. 67-120.
[435] Marx, Engels, **L'Idéologie Allemande**, p. 47.
[436] Marx, **Pre-capitalist Economic…**, pp. 69-70, 79. Marx emploie parfois le terme de « société asiatique », parfois de « société orientale », et parfois de « despotisme oriental » au lieu de mode de production asiatique.
[437] Marx, Engels, **L'Idéologie Allemande**, p. 47.
[438] Marx, **Pre-capitalist Economic…**, pp. 73-74.

antique qui correspond au monde hellénistique et romaine, est plus avancée que celui du mode asiatique.

Quant au mode de production féodal propre à l'Occident médiéval, il possède une forme de propriété féodale ou de propriété par ordres d'après laquelle, pendant l'époque féodale, la propriété principale consistait, d'une part, dans la propriété foncière à laquelle est enchaînée le travail des serfs, d'autre part, dans le travail personnel à l'aide d'un petit capital régissant le travail des compagnons.[439] La structure de chacune de ces deux formes était conditionnée par des rapports de production bornés à l'agriculture rudimentaire et restreinte et l'industrie artisanale. A l'apogée du féodalisme, la division du travail a été très peu poussée. Chaque pays portait le contraste entre la ville et la campagne, d'autant que le moyen âge partait de la campagne comme l'antiquité partait de la ville et de son petit territoire.[440] En dernier lieu, c'est le mode de production bourgeois moderne qui a émergé en Europe du temps de la révolution industrielle et qui s'étend de plus en plus au monde entier de nos jours. Le mode bourgeois dont le rapport de production est le salariat, repose sur l'industrie. Dans ce mode de production où l'agriculture devient une simple branche de l'industrie et est complètement dominé par le capital, il y va de la propriété privée des moyens de production que la classe capitaliste possède. Le capital est la puissance économique dominante de la société bourgeoise.[441]

---

[439] Marx, Engels, **L'Idéologie Allemande**, p. 48-49. Comme la propriété de la tribu et de la commune, la forme de propriété du féodalisme repose à son tour sur une communauté en face de laquelle ce ne sont plus les esclaves, comme dans le système antique, mais les petits paysans asservis qui constituent la classe directement productrice ; **ibid.**, p. 48.

[440] **Ibid.**, pp. 48-49. Selon Marx, l'histoire classique antique est l'histoire des villes, mais des villes basées sur la propriété foncière et l'agriculture. L'histoire asiatique est une sorte d'unité non-différenciée de la ville et de la campagne. Le moyen âge (la période germanique) commence par la campagne comme le lieu de l'histoire, dont le nouveau développement procède ensuite par l'opposition de la ville et de la campagne. L'histoire moderne est l'urbanisation de la campagne, et non la ruralisation de la ville comme autrefois ; Marx, **Pre-capitalist Economic…**, pp. 77-78.

[441] Marx, **A Contribution…**, p. 303.

Tableau 2.1. : Les Quatre Modes de Production dans l'histoire

TEMPS	1 Communisme Primitif (Mode Asiatique)	2 Esclavage Antique	3 Féodalisme Médiévale	4 Capitalisme	5 (à venir) Socialisme/ Communisme
LES CHARACTERISTICS DIRECTES ET INDIRECTES	Le premier grand changement Pas de propriété privée au sens de production		Propriété privée au sens de production	Le deuxième grand changement	Pas de propriété privée au sens de production
	-Propriété commune -Société organisée par les hommes (les groupes de famille grande) -Stade supérieure de barbarisme -L'aube de civilisation -L'ordre coopératif	-Basée sur l'esclavage -La manufacture -L'essor de la classe marchande -La dissolution des liens communautaires ; la stigmatisation sur le travail	-Le petit artisanat et le mode de production basé sur l'agriculture -Le manoir et la guilde -Progressivement l'économie d'argent érode l'ordre	-Les découvertes et l'impact des villes, de l'industrie et du capital -L'économie, avec les salariés ; l'antagonisme entre le capitaliste et le prolétariat	-L'étape dans laquelle aucune contradiction n'existe et n'existera

Sur cette périodisation historique, Marx a écrit : « A grands traits, nous pouvons désigner les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne en tant qu'époques dans le progrès de la formation économique de la société ».[442] Selon lui, les relations de production bourgeoises sont la dernière forme antagoniste du processus social de production,[443] d'autant qu'avec l'inévitabilité d'une loi de nature, l'humanité a été propulsée des conditions primitives du communisme originel d'une société nomade et chasseuse par les étapes de formation sociale antique, féodale et bourgeoise à une société communiste où les antagonismes inhérents à toutes les sociétés précédentes devaient être surmontés.[444] Brièvement, l'évolution de l'humanité qui suit un cours dialectique en passant chronologiquement de l'Antiquité, du Moyen Age et des Temps modernes, prendra fin par la fondation du système communiste : « Cette formation sociale (Marx entend ici le mode de production bourgeois moderne) constitue, donc, le chapitre final de l'étape préhistorique de la société humaine ».[445]

Il est certain que ce genre de périodisation qui rappelle le classement établi par Hegel dans lequel l'esprit humain passe de l'Orient à la Grèce, à Rome, à l'Europe chrétienne,[446] est euro-centrique.[447] Par une perspective déterministe et réductionniste, en examinant toutes les sociétés non européennes dans la même catégorie sous le titre de « mode de production asiatique » (ce classement inclut toute la géographie mondiale sauf l'Europe occidentale et centrale : l'Asie, l'Eurasie, l'Extrême-Orient, l'Afrique, l'Amérique Latine), Marx positionne l'Orient à l'opposé de l'Occident qui peut être considéré comme l'antithèse de l'Orient tout comme chez Hegel. Il montre ainsi que l'évolution et le progrès de l'humanité est propre seulement à l'Europe, et aussi que dans ce sens elle possède une caractéristique unique, d'autant plus que l'histoire évolue et avance grâce aux luttes des classes.[448]

---

[442] Marx, **A Contribution…**, p. 13.
[443] **Ibid**.
[444] Georg G. Iggers, **Historiography in the Twentieth Century : From Scientific Objectivity to the Postmodern Challenge**, Middletown : Wesleyan University Press, 2005, p. 79.
[445] Marx, **A Contribution to…**, p. 13.
[446] Bourdé, Martin, **op. cit.**, p. 233.
[447] Comme Ortaylı met l'accent sur ce qu'au 18ème et 19ème siècle, de Voltaire à Comte, de Weber à Tönnies, de Hegel à Marx, presque tous les penseurs occidentaux ont fait une périodisation téléologique et euro-centrique sous l'effet de la philosophie de l'histoire progressiste des Lumières : l'occident post-Renaissance représente une idée fictive et un monde égocentrique, ethnocentrique, tandis que Hérodote, Shahristani et Ibn Khaldoun figurent un autre monde ; Ortaylı, **Tarih Yazıcılık…**, pp. 17, 23.
[448] Selon George Lichteim, la vision hégélienne et marxiste, en insistant sur l'unicité de l'Ouest, souligne le développement propre à l'Europe, mais non le développement universel ; George

Exprimé autrement, du fait que les sociétés non européennes ou bien les sociétés asiatiques/orientales manquent de classe et du capitalisme dont les conflits de classe feront naître le communisme étant le dernier degré de l'évolution historique, elles sont aussi dépourvues du développement et de progrès. C'est pourquoi, il est significatif que pour Marx, comme pour la plupart de ses contemporains, le progrès de l'humanité a été centré dans le monde occidental qui seul était dynamique, tandis que l'Asie et l'Afrique étaient stagnantes.[449] En bref, Marx a été d'accord avec Hegel sur l'historiographie euro-centrique s'appuyant sur l'idée de ce que « les sociétés non occidentales sont invariables, inchangés, c'est-à-dire statiques ; tout au contraire, les sociétés occidentales sont changées, transformées, évoluées, développées, elles sont en un mot dynamiques et progressistes ». A cet égard, il est clair que Marx a suivi Hegel et c'est pour cette raison que Marx peut être qualifié d'hégélien.[450]

En conséquence, l'historiographie dialectique peut être résumée comme suit : i- elle se scinde en deux comme idéalisme dialectique chez Hegel et comme matérialisme dialectique chez Marx et Engels ; ii- la philosophie d'histoire idéaliste dialectique, l'historiographie hégélienne, base l'écoulement de l'histoire sur l'« esprit/idée », tandis que dans la philosophie de l'histoire matérialiste dialectique, l'historiographie marxiste, c'est la « vie matérielle/économie » qui constitue l'infrastructure du cours de l'histoire ; iii- tous les deux ont tendance à étudier l'histoire elle-même comme un « sujet », par conséquent, elles sont déterministes et désintéressées des sujets réels tels que les individus/hommes qui devraient être le sujet de l'histoire ; iv- de ce fait, des « acteurs déterminants de l'histoire » ou bien des « porteurs de l'histoire » sont mentionnés dans les deux écoles : ce sont les « héros historiques » chez Hegel, alors que ce sont les « classes » chez Marx ; v- dans ce cadre, « la force motrice de l'histoire » est « les héros historiques ayant la conscience spirituelle » dans la philosophie d'histoire hégélienne, tandis que « le moteur de l'histoire » est la « lutte des classes » dans la philosophie d'histoire marxiste ; vi- les deux courants historiques sont progressistes comme

---

Lichteim, « Marx ve 'Asya Tipi Üretim Tarzı' », dans **Asya Tipi Üretim Tarzı**, Jean Chesneaux, E. Varga, George Lichteim et les autres, traduit par İrvem Keskinoğlu, İstanbul : Ant Yayınları, 1970, p. 133.

[449] Iggers, **op. cit.**, p. 79.

[450] Lichteim, **op. cit.**, pp. 104, 133. Il en est de même pour Engels. Par exemple, son argument qui avance que dans les sociétés orientales l'absence de propriété privée du sol procède des conditions climatiques, rappelle Hegel, voire Montesquieu ; **ibid.**, p. 105. De même, le fait que Marx utilise le terme de « société orientale » et de « despotisme oriental » pour les sociétés asiatiques tout comme Hegel et Montesquieu, peut servir d'exemple de l'influence de ses prédécesseurs sur Marx.

l'historiographie linéaire, mais ils supposent que l'histoire évolue et progresse dialectiquement vers l'avenir à la différence de l'historiographie linéaire soutenant que le processus historique avance linéairement sur une ligne droite ; vii- que ce soit dans l'historiographie hégélienne ou l'historiographie marxiste, la philosophie d'histoire dialectique est conflictuelle par nature parallèlement à la contrariété de thèse-antithèse grâce à laquelle le cours de l'histoire montre un avancement en spiral comme synthèse ; viii- l'historiographie dialectique est téléologique comme l'historiographie linéaire, en ce sens, le but ultime de l'histoire est d'atteindre la liberté : chez Hegel, la liberté signifie la liberté spirituelle (et/ou la conscience de la liberté), tandis qu'elle implique, chez Marx, la liberté d'une société sans classe vivant dans le système communiste ; ix- l'historiographie dialectique est eschatologique tout comme la philosophie d'histoire linéaire : il y a une fin de l'histoire chez Hegel et chez Marx sauf que cette fin est « à présent », pour Hegel, c'est-à-dire à l'époque où il a vécu ; pour Marx, elle est l'« avenir », en d'autres termes, le communisme qui sera établi à l'avenir ; x- la conception d'histoire dialectique est euro-centrique comme l'historiographie linéaire, par exemple, chez Hegel, l'histoire commençant dans l'Orient a atteint sa forme idéale dans l'Occident grâce au monde germanique, de même qu'elle arrivera à son but grâce au système communiste qui se fondera sur le résultat de l'effondrement du capitalisme dans l'Ouest chez Marx ; xi- et enfin l'historiographie dialectique est moderniste, positiviste et universaliste telle que la conception d'histoire linéaire.

Chapitre II : Le rôle méthodologique de l'historiographie pour les lectures du système international

La discipline des Relations internationales fut étudiée pendant longtemps comme une sous-catégorie de l'histoire politique ou diplomatique.[451] C'est pour cette

[451] Du fait que le domaine des Relations internationales a prouvé sa « maturité scientifique » après les autres disciplines de sciences sociales (la science politique, la sociologie, la psychologie etc.), dans les années de la fin de la Première Guerre Mondiale (il faut rappeler que la première chaire de Relations internationales a été ouverte au pays de Galles en 1919), il est examiné comme une sous-discipline de la science politique ou surtout de l'histoire, et il est traité à la manière de l'histoire politique ou bien de l'histoire de la diplomatie. Les œuvres, *Diplomacy* dans laquelle l'histoire diplomatique est raconté, rédigé par Henry Kissinger, et « Histoire des Relations Internationales (1815-1991) » dans laquelle l'histoire politique est étudié du Congrès de Vienne jusqu'à la fin de la Guerre Froide, rédigé par Pacteau et Mougel, en servent d'exemple ; Henry Kissinger, **Diplomacy**, New York : Simon and Schuster, 1994 ; J. S. Pacteau, F. C. Mougel, **Histoire des Relations Internationales (1815-1991)**, Paris : Presses Universitaires de France, 1992. De même, en Turquie aussi, où les Relations internationales se sont transformées en une discipline indépendante dans les années 1990, les livres d'histoire politique de Fahir Armaoğlu et d'Oral Sander sont enseignés en comme œuvres de référence principale de la discipline jusqu'à récemment ; Fahir Armaoğlu, **19. Yüzyıl Siyasi Tarihi : 1789-1914**, Ankara : Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1997 ; Fahir Armaoğlu, **20. Yüzyıl Siyasi Tarihi :**

raison qu'il existe une grande interaction entre la discipline de l'histoire et le domaine des Relations internationales. En d'autres termes, comme il n'est pas possible de rendre l'histoire indépendante de la politique, il est également impossible d'analyser la politique internationale sans tenir compte du processus historique. A cet égard, l'histoire est inévitablement considérée comme une donnée fondamentale dans tous les domaines des sciences sociales, et à la fois l'écoulement général de l'histoire et les événements historiques spécifiques jouent un rôle clé dans les recherches. Dans ce cadre, les spécialistes de sciences sociales s'efforcent de conceptualiser et de théoriser, contrairement aux historiens, les faits et les phénomènes historiques et/ou sociaux dans le cadre de descriptions généralisables ou de typologies.[452] Tous les théoriciens des Relations internationales visent aussi à utiliser les événements et les données historiques pour tester ou soutenir leurs causalités, leurs suppositions et/ou leurs hypothèses théoriques. A cette fin, les différents courants théoriques des Relations internationales utilisent téléologiquement l'histoire comme un instrument méthodologique dans leurs modèles théoriques.[453]

Dans ce contexte, les théoriciens réalistes, libéraux et marxistes profitent des phénomènes et des données historiques afin de fortifier leurs arguments dans leurs

---

1914-1995, İstanbul : Alkım Yayınevi, sans date ; Oral Sander, **Siyasi Tarih : İlkçağlardan 1918'e**, Ankara : İmge Kitabevi, 1989 ; Oral Sander, **Siyasi Tarih : 1918-1994**, Ankara : İmge Kitabevi, 1996. Aujourd'hui, dans de nombreux pays, les Relations internationales sont encore enseignées comme une sous-discipline de l'histoire ou de la science politique. Sur l'évolution des Relations internationales en général et pour les études et l'enseignement des Relations internationales en Turquie, voir **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 2, No. 6, 2005 ; E. Fuat Keyman, N. Esra Ülkü, « Türkiye Üniversitelerinde Uluslararası İlişkiler Ders Müfredatı », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 4, No. 13, 2007, pp. 99-105 ; Gencer Özcan, « Türkiye'de Uluslararası İlişkiler Alanında Lisansüstü Eğitiminin Sorunları », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 4, No. 13, 2007, pp. 107-112 ; Serhat Güvenç, « Türkiye'de Düşünce Kuruluşları ve Uluslararası İlişkiler Disiplini », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 4, No. 13, 2007, pp. 137-144.

[452] Erhan Büyükakıncı, « Uluslararası İlişkilerdeki Savaş İncelemelerinde 'Tarih'in Metodolojik Olarak Kullanımına Bir Bakış », **Doğu Batı**, No. 24, 2003, pp. 88-89, 91. Il est clair qu'il y a une grande différence méthodologique entre les historiens et les spécialistes de sciences sociales: tandis qu'un politologue ou qu'un théoricien de Relations internationales opte pour regarder l'histoire pour construire, tester et affiner sa théorie ; pour l'historien le but de la construction et la vérification de la théorie n'est pas une priorité, parce que la première tâche est de se concentrer sur des faits internationaux pour mieux comprendre le système international. Dans ce sens, il est possible de dire qu'un chercheur des sciences sociales pense théoriquement, alors que les travaux historiques sont a-théoriques ; Colin Elman, Miriam Fendius Elman, « Introduction : Negotiating International History and Politics », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, p. 7 ; Colin Elman and Miriam Fendius Elman, « Diplomatic History and International Relations Theory: Respecting Difference and Crossing Boundaries », **International Security**, Vol. 22, No. 1, 1997, pp. 7-8 ; Robert Jervis, « International History and International Politics : Why are They Studied Differently ? », dans **Bridges and...**, pp. 393 ; sur ce sujet, voir aussi Paul W. Schroeder, « International History : Why Historians Do It Differently than Political Scientists », dans **ibid.**, pp. 403-416.

[453] Büyükakıncı, **op. cit.**, pp. 89, 91.

lectures du système. Ils ont perçu et interprété historiquement le système international de façons différentes conformément à leurs conceptions différentes du temps. Ils ont fait des classifications historiques diverses et ont construit des typologies dissemblables en se focalisant sur des études de cas modifiés. Brièvement dit, ils ont différemment écrit l'histoire du système international. Par exemple, la théorie réaliste a méthodologiquement instrumentalisé l'histoire suivant une approche cyclique de l'histoire, le paradigme libéral utilise l'historiographie linéaire au contraire du réalisme, tandis que le courant marxiste lit l'histoire du système mondial suivant la philosophie dialectique.

Section I : L'utilisation méthodologique de l'histoire pour la conception du système international de la théorie réaliste : la cyclicité

Les théoriciens réalistes que ce soit les classiques ou les néoréalistes, emploient méthodologiquement l'historiographie cyclique dans leurs lectures du système international. Ils interprètent l'histoire du système international comme un cycle se répétant dans lequel un état d'équilibre ou la stabilité règne. Un tel état d'équilibre ou de stabilité peut parfois être établi entre deux supers puissances ou entre plus de deux acteurs systémiques, ou bien dominé par un seul acteur, c'est-à-dire par l'hégémon du système. Il existe toujours un « équilibre des puissances » ou un « état de stabilité » dans le système, même si les acteurs qui l'assurent, changent. Exprimé autrement, bien que la capacité de puissance des acteurs et par conséquent la distribution et/ou la configuration de puissance dans le système varient, la continuité et la cyclicité du système international procèdent de l'équilibre, de la stabilité et de l'ordre. En ce sens, le système international inclut un processus historique récurant où « les grandes puissances » dominent à l'instar du système d'équilibre des puissances européennes aux 18ème et 19ème siècles, où la puissance est divisée entre les supers Etats comme dans le système bipolaire de la Guerre Froide, ou bien, où un seul Etat hégémonique contrôle accomplissant le rôle des Etats-Unis lors de la première décennie après la Guerre Froide (1991-2001). La typologie systémique de Kaplan, les théories d'« équilibre des puissances » de Morgenthau et de Waltz, la théorie des « transitions de puissance » d'Organski, la théorie de « cycle de leadership mondial (des cycles longs) » de Modelski, ou encore la théorie de « naissance et de déclin des grandes puissances » de Kennedy etc. incarnent l'historiographie cyclique dans les lectures du système international du réalisme.

Par exemple, d'après Morgenthau, dans l'histoire du système de l'Etat moderne, il a existé deux types de système d'« équilibre des puissances » ; dans la transformation du système international d'« équilibre des puissances européennes » (1648-1945) au « nouvel équilibre des puissances » (1945-1991), le centre de puissance se déplace de l'Europe en dehors du continent, et un équilibre et un ordre est immédiatement rétabli entre les acteurs non-européens dans le nouveau système international. Par la suite, « le système d'équilibre des puissances européennes » commence par la paix de Westphalie en 1648 et se termine par la fin de la Seconde Guerre Mondiale en 1945. Dans ce système, l'équilibre parmi les Etats européens a été assuré au moyen d'alliances et de contre-alliances. Le but principal des acteurs est d'empêcher l'un des Etats de dominer la totalité du système. C'est pour cette raison qu'un Etat tiers sous la forme d'« équilibreur » (*balancer*) ou de « stabilisateur » prend la responsabilité de garder l'équilibre du système. Pour cette position, Morgenthau fait allusion à « l'équilibreur de l'équilibre ». Le seul objectif de l'équilibreur au sein du système est le maintien de l'équilibre, en conséquence, l'équilibreur met son poids d'un côté ou de l'autre guidé par une seule considération : la position relative des bassins. Il met donc toujours son poids dans le bassin qui semble être plus élevé que l'autre, car il est plus léger. En d'autres termes, puisque l'équilibreur occupe la position clé dans le système, sa position détermine le résultat de la lutte pour la puissance. Par conséquent, il a été appelé « l'arbitre » du système, décidant qui gagnera et qui perdra. De ce fait, l'équilibreur peut devenir, dans un laps de temps relativement court de l'histoire, consécutivement l'ami et l'adversaire de toutes les puissances majeures. En bref, tandis que l'équilibreur n'a aucun ami permanent, il n'a aucun ennemi permanent non plus ; il ne dispose que de l'intérêt permanent d'entretenir l'équilibre des puissances.[454]

[454] Morgenthau, **op. cit.**, pp. 209-210. L'une des plus importantes caractéristiques de l'Etat équilibreur est le fait qu'il adopte « une politique d'isolement ». L'équilibreur est en effet dans une position d'« isolement splendide » et il l'a choisi volontairement. Son isolement est « splendide », parce que son support ou manque de support est le facteur décisif dans la lutte pour la puissance, sa politique étrangère, si elle est gérée intelligemment, est capable d'extraire le meilleur prix de ceux qu'il supporte. Mais, du fait que ce support, quel que soit le prix payé pour cela, est toujours incertain et change d'un côté à l'autre conformément aux mouvements d'équilibre, ses politiques sont soumises à condamnation sur des raisons morales. Ainsi, il a été dit de l'équilibreur remarquable dans les temps modernes, la Grande-Bretagne, qu'il laisse les autres se battre, qu'il garde l'Europe divisée afin de dominer le continent. Donc, créer des alliances avec Grande-Bretagne est difficile en raison de ses politiques precaires. De ce fait, l'expression de « *Perfidious Albion* » signifiant « l'Angleterre perfide » est utilisée pour désigner la Grande-Bretagne ; **ibid.**

Puisque la Grande-Bretagne a successivement joué ce rôle surtout aux 18ème et 19ème siècles grâce à sa position géostratégique et géopolitique,[455] le système d'équilibre européen des puissances a réussi à garder son équilibre et sa stabilité jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre Mondiale en 1914. Dans ce succès ayant duré entre la paix de Westphalie et la Première Guerre Mondiale (1648-1914), le traité d'Utrecht de 1713 qui a mis fin à la Guerre de la Succession d'Espagne et a empêché la montée de la France et le Congrès de Vienne de 1815 qui a mis fin aux Guerres Napoléoniennes, ont aussi été efficaces comme facteurs renforçant l'ordre et évidemment, l'équilibre international. Dans cette période, bien qu'il y ait eu beaucoup de guerres, un seul Etat à empêcher de mettre le système sous domination, la balance du système a été gardé. En plus, les nombreuses guerres de coalition entre le Traité d'Utrecht de 1713 et le premier partage de la Pologne en 1772, ont été faites afin d'entretenir l'équilibre que le Traité d'Utrecht avait établi.[456] Malgré tous ces efforts la destruction de l'équilibre européen des puissances n'a pas pu être empêché, et c'est ainsi qu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, un nouvel ordre fut établi, le système d'équilibre classique des puissances européennes s'est transformé en système bipolaire.[457] Bien qu'après 1945, le centre de gravité de la lutte de puissance

---

[455] Ce qui donne le rôle d'équilibreur à un Etat, est sa position géographique, et non pas sa puissance. Par exemple, c'étaient à la fois sa suprématie navale et son immunité virtuelle de l'attaque étrangère qui ont permis pendant plus de trois siècles à la Grande-Bretagne d'exécuter cette fonction pour l'équilibre des puissances. Plus précisément, la Grande-Bretagne était capable d'apporter sa contribution avantageuse à la paix et à la stabilité, parce qu'elle était géographiquement éloignée des centres de friction et de conflits en tant qu'île, parce qu'elle n'avait aucun intérêt vital dans les conflits, et parce qu'elle avait l'occasion de satisfaire ses aspirations de puissance dans les zones au-delà des mers qui étaient généralement hors de la portée de ses concurrents principaux ; Hans. J. Morgenthau, « World Politics in the Mid-Twentieth Century », **The Review of Politics**, Vol. 10, No. 2, 1948, pp. 161-163.

[456] Morgenthau, **Politics Among...**, p. 205.

[457] Morgenthau spécifie que le système d'équilibre européen des puissances a subi trois changements structurels qui ont détérioré considérablement son fonctionnement. Ces trois changements structurels constituent également les caractéristiques fondamentales du nouvel équilibre des puissances, c'est-à-dire, du système bipolaire : i- l'inflexibilité du nouvel équilibre des puissances, ii- la disparition de l'équilibreur, iii- la disparition de la frontière coloniale. Morgenthau associe le premier article à la réduction du nombre de joueurs dans le jeu international, par la suite, cette réduction du nombre des Etats qui peuvent jouer un rôle majeur dans la politique internationale, a un effet important sur le fonctionnement de l'équilibre des puissances. À la fin de la guerre de Trente Ans, par exemple, l'Empire germanique était composé de 900 Etats souverains que le traité de Westphalie en 1648 réduit à 355. En 1815, à la fin des guerres Napoléoniennes, huit nations -l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, le Portugal, la Russie, la Prusse, l'Espagne et la Suède- étaient les grandes puissances. Dans les années 1860, l'Italie et les États-Unis les ont rejoints suivi, vers la fin du siècle, par le Japon. Lors du déclenchement de la Première Guerre Mondiale, il y avait alors de nouveau huit grandes puissances, dont, pour la première fois, deux non européennes : l'Autriche, la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Japon, la Russie et les Etats-Unis. A la fin de la Première Guerre Mondiale l'Autriche a été définitivement sortie de la liste, l'Allemand et la Russie l'ont été temporairement. La fin de la Seconde Guerre Mondiale a vu ce nombre réduit à trois, à savoir, la Grande-Bretagne, l'Union soviétique et les États-Unis. À la suite de la Seconde Guerre Mondiale, alors que la puissance britannique a baissé, les Etats-Unis et l'Union soviétique sont alors devenus les

internationale ait glissé de l'Europe vers les autres continents et que la structure entière de l'équilibre des puissances mondiales ait changé ;[458] un nouvel équilibre des puissances, une nouvelle lutte de puissance et aussi une nouvelle période de stabilité ont été construits entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique et le système bipolaire en question a continué pendant la Guerre Froide.

De la même manière, Morton Kaplan[459] a construit une typologie systémique dans le cadre d'une historiographie cyclique, d'après laquelle deux des six modèles alternatifs du système international ne sont qu'historiques :[460] le système d'équilibre des puissances reflétant l'équilibre des puissances en Europe aux 18ème et 19ème siècles, et le système bipolaire souple figurant la structure à deux blocs de la Guerre Froide.[461] Kaplan a fait cette distinction typologique suivant le nombre et le comportement caractéristique des acteurs, et la forme de relation entre les acteurs. Par exemple, dans le système d'équilibre des puissances, il doit se trouver au moins cinq Etats-nation/acteurs essentiels tels que la Grande Bretagne, la France,

---

deux seules supers puissances. Le deuxième changement dans la structure de l'équilibre des puissances, la disparition de l'équilibreur de l'équilibre, est le résultat inévitable du premier changement. Dans le système bipolaire, il est impossible que la place privilégie et dominante que la Grande-Bretagne a tenu si longtemps, pourrait être héritée par une autre nation ; car, à côté des géants assez forts qui détermine la position de la balance avec leur propre poids, il ne peut y avoir aucune chance de voir une troisième puissance exercée une influence décisive sur cette détermination. Dans le système à deux blocs, il est donc futile d'espérer voir une autre nation ou le groupe de nations prendre l'ancienne place de la Grande-Bretagne. Quant au troisième changement, la disparition de la frontière coloniale a d'une part élargi les limites de l'arène internationale, d'autre part a joué un rôle clé dans la sortie du centre de puissance en dehors de l'Europe ; Morgenthau, « World Politics… », pp. 156-168.

[458] Ce changement structurel dans l'équilibre des puissances, c'est-à-dire le glissement du centre de puissance mondial vers une géographie non-européenne qui a commencé lors de la Première Guerre Mondiale, est devenue manifeste après la seconde. Pourtant, lors du déclenchement de la Première Guerre Mondiale en 1914, les poids principaux dans l'équilibre étaient principalement européens : la Grande-Bretagne, la France et la Russie d'une part, l'Allemagne et l'Autriche de l'autre. Or, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, les poids principaux dans chaque bassin étaient entièrement non-européens, comme dans le cas des Etats-Unis, ou principalement non-européen comme dans le cas de l'Union Soviétique ; Morgenthau, **Politics Among…**, pp. 215-216.

[459] Bien que Kaplan soit un théoricien behaviouriste, puisque la classification et/ou la périodisation du système international du réalisme et du néoréalisme se forme sous l'effet de sa typologie systémique comme première typologie de système détaillée, Kaplan est étudié entre les réalistes/néoréalistes dans ce chapitre. De plus, du fait qu'il examine les relations internationales comme une lutte de puissance et d'intérêt national entre les Etats-nations, nous pouvons qualifier Kaplan de penseur behaviouriste et réaliste.

[460] Selon Kaplan, la science des politiques internationales doit toujours être redevable à l'histoire, car l'histoire est le grand laboratoire dans lequel l'action internationale se produit ; Kaplan, **op. cit.**, p. 19.

[461] Les autres modèles du système international de Kaplan, qui sont des fictions hypothétiques et anhistoriques, sont : i- le système bipolaire serré/rigide, ii- le système universel, iii- le système hiérarchique, iv- le système à veto unitaire. Holsti a aussi développé cinq modèles systémiques similaires à ceux de Kaplan : i- le système hiérarchique ; ii- le système d'équilibre des puissances ; iii- le système bipolaire souple ; iv- le système bipolaire serré/rigide ; v- le système multipolaire ; Holsti, **International Politics…**, pp. 23-29. Par rapport au nombre et à la configuration de puissance des acteurs, Rosecrance a fait une classification tripartite comme suit : i- le système unipolaire ; ii- le système bipolaire ; iii- le système multipolaire ; Liska, **op. cit.**, p. 129.

l'Allemagne, l'Empire austro-hongrois, l'Italie et les Etats-Unis dans la période d'Avant-Première Guerre Mondiale, afin que le système puisse fonctionner. Ce nombre ne doit pas être inférieur à cinq, car, par exemple, s'il n'y a que trois acteurs ayant une capacité relativement égale, il est probable que deux d'entre eux vont s'allier pour éliminer le troisième. Il est aussi possible que le troisième acteur ne puisse pas être éliminé, et qu'après la défaite, il participe à une nouvelle coalition avec la plus faible des puissances victorieuses. Il est donc clair que le nombre d'acteurs essentiels dont les capacités sont relativement égales, doit être d'un nombre supérieur à trois ; c'est nécessaire pour le fonctionnement et la stabilité du système.[462]

Quant au système bipolaire souple, il diffère du système d'équilibre des puissances à bien des égards. En premier lieu, dans ce modèle où les Etats se regroupent en deux blocs autour de « leaders de bloc » tels que les Etats-Unis (le leader du bloc occidental) et l'Union soviétique (le leader du bloc soviétique) dans la Guerre Froide, les relations entre les deux blocs dominent.[463] En deuxième lieu, les acteurs supranationaux participent au système aussi bien que les acteurs nationaux. Ces acteurs supranationaux peuvent être « les acteurs de bloc » comme l'OTAN ou le bloc communiste, ou bien « les acteurs universels » tels que l'ONU. En troisième lieu, dans ce modèle, à la différence de celui d'équilibre des puissances, il est question, au lieu de « rôle d'équilibre », de « rôle médiateur » accroissant l'intégration du système, et qui n'est rempli que par des acteurs en dehors des blocs ou bien par l'acteur universel. Puisqu'il y existe seulement deux groupements majeurs, n'importe quel changement rapide dans la capacité militaire d'une des pôles perturbe la stabilité au sein du système. C'est pourquoi, la possession d'une grande réserve d'armes atomiques et thermonucléaires par les deux blocs est un facteur de stabilité systémique.[464]

---

[462] **Ibid.**, pp. 35, 44 ; Morton A. Kaplan, « Balance of Power, Bipolarity and Other Models of International Systems », **The American Political Science Review**, Vol. 51, No. 3, 1957, pp. 686, 689.

[463] Presque tous les Etats-nations appartiennent à l'organisation de l'acteur universel et la plupart des Etats deviennent membre de l'un des pôles, pourtant, quelques-uns peuvent être non-membres des organisations du bloc comme par exemple l'Egypte ou l'Inde qui ont mené une politique de neutralité.

[464] Kaplan, **System and…**, pp. 46-51 ; Kaplan, « Balance of… », pp. 691-692. Kaplan énumère les particularités principales des quatre autres modèles de système international qui n'existe jamais dans l'histoire, comme: i- le système international bipolaire serré/rigide : ce modèle représente une modification du système bipolaire relâché dans lequel les acteurs non-bloc et les acteurs universels disparaissent entièrement ou sont inefficaces. À moins que les deux blocs soient hiérarchiquement organisés, le système tendra vers l'instabilité, autrement dit, le système bipolaire serré est stable seulement quand les deux blocs sont hiérarchiquement organisés. Du fait qu'il n'y a aucun rôle

En dernier lieu, le fonctionnement du système bipolaire relâché dépend des caractéristiques organisationnelles des blocs supranationaux et aussi des rôles des acteurs au sein du système même. Lorsque les caractéristiques et/ou les rôles des acteurs fortement changent, le système sera transformé. Par exemple, si l'un des blocs élimine l'autre, le système bipolaire souple peut être transformé en système hiérarchique ; ou bien si l'acteur universel exécute sa fonction plus qu'il ne le faut, il a la possibilité de se transformer en un système international universel. De même, lorsque les deux blocs ne sont pas hiérarchiquement organisés, il tend à ressembler au système d'équilibre des puissances ; tout au contraire, si les deux blocs sont organisés de façon hiérarchique, il a tendance à ressembler au système bipolaire serré/rigide.[465] En bref, dans n'importe lequel des modèles de système international, tant que la lutte et le conflit d'intérêt des Etats-nations centré sur le pouvoir continuera, et même si le centre de puissance change de main entre divers acteurs essentiels, le mécanisme d'équilibre des puissances se répètera continuellement à la manière d'un cycle.

Dans la même logique, selon Waltz, l'équilibre des puissances est un phénomène récurrent plutôt qu'une condition particulière et éphémère. Tout comme Morgenthau et Kaplan, Waltz écrit qu'il n'a existé que deux modèles d'équilibre des puissances dans l'histoire du système d'Etat-moderne : l'équilibre de multi-puissance et l'équilibre bipolaire. En d'autres termes, dans le processus moderne, il ait apparu seulement deux systèmes internationaux : le système multipolaire et le système bipolaire.[466] Suivant cette périodisation du système, comme le tableau ci-dessous

---

intégrateur ou médiateur, ce modèle ne sera pas un système fortement stable ou bien intégré ; ii- le système international universel : ce modèle pourrait apparaitre à la suite d'une plus grande efficacité de l'acteur universel dans le système bipolaire souple. Le système international universel serait un système intégré et solidaire ; iii- le système international hiérarchique : ce modèle peut être démocratique ou autoritaire. S'il évolue d'un système international universel, il deviendra probablement un système démocratique. Par contre, s'il apparait après qu'un bloc ou un Etat soit devenu dominant dans le système, le système sera probablement autoritaire. Dans ce modèle de système, les lignes fonctionnelles d'organisation sont plus fortes que les lignes géographiques. Cette caractéristique fortement intégrée accroit aussi la stabilité du système ; iv- le système de veto : tous les acteurs sont en possession de capacité de détruire les autres. C'est pourquoi, il est maintenu par la menace mutuelle. Chaque acteur compte sur lui-même plutôt que sur les alliances. En conséquence, le système de veto n'aura pas un haut degré de stabilité ; Kaplan, **System and…**, pp. 51-58 ; Kaplan, « Balance of… », pp. 693-694.

[465] Kaplan, **System and…**, p. 51 ; Kaplan, « Balance of… », p. 693.

[466] Hedley Bull, le théoricien néoréaliste de l'école Anglaise, opte pour employer le terme d'« équilibre des puissances simple » et d'« équilibre des puissances complexe » au lieu de « système d'équilibre des puissances classique européen/le système multipolaire » et de « système bipolaire ». Bull différencie les deux systèmes l'un de l'autre ainsi: lorsque l'équilibre est composé de seulement deux puissances, c'est « l'équilibre des puissances simple » ; par contre, quand il est constitué par au moins trois puissances, c'est « l'équilibre des puissances complexe ». Les heurts entre la France et

nous le montre, de 1700 jusqu'à 1945, le système d'Etat-nation était multipolaire et toujours avec au moins cinq puissances. Le système multipolaire qui était remarquablement stable, a duré trois siècles vu que certains Etats sont tombés au rang inférieur, alors que d'autres ont monté grâce à l'augmentation relative de leurs capacités. Par contre, le système bipolaire qui a commencé vers la fin de la Seconde Guerre Mondiale, a duré seulement trois décennies, puisqu'aucun troisième Etat n'a pu développer des capacités comparables à celles des Etats-Unis et de l'Union Soviétique.[467] Comme cet exemple comparatif le démontre, Waltz avance que le système multipolaire est plus stable que le système bipolaire, puisque la stabilité internationale apparaît inévitablement comme une fin importante de l'« équilibre de la terreur » issu de l'armement nucléaire au cours de la Guerre Froide.[468] Waltz établit une corrélation entre la stabilité systémique et le nombre de grands joueurs dans l'arène international, le nombre idéal est de cinq dans un système tel que celui

---

Habsbourg (l'Espagne/l'Autriche) aux 16ème et 17ème siècles et l'affrontement des Etats-Unis et de l'Union soviétique dans la Guerre Froide servent d'exemple à l'équilibre des puissances simple. L'équilibre des puissances complexe est illustré par la situation de l'Europe au milieu du 18ème siècle avec cinq grandes puissances (la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie et la Prusse) ; Bull, **The Anarchical…**, p. 97.

[467] Waltz, **Theory of…**, p. 162. Etant donné que Waltz a rédigé son œuvre intitulé « Theory of International Politics » en 1979, il examine la période entre 1945-1979 dans la Guerre Froide, et c'est pourquoi il écrit que le système bipolaire a duré trente ans. Dans son essai daté de 1964, il a prévu que la bipolarité durerait un siècle ; voir Kenneth N. Waltz, « The Stability of a Bipolar World », **Daedalus**, Vol. 93, No. 3, 1964, pp. 887-891.

[468] Selon Waltz, dans un monde bipolaire, il y a quatre facteurs encourageant la limitation de violence dans les relations des Etats : l'absence de périphéries, le niveau et l'intensité de compétition, la persistance de pression et les crises, l'armement et la compétition nucléaire. Ces facteurs qui sont les caractéristiques les plus importantes de la période depuis la Seconde Guerre Mondiale, assure en même temps la stabilité du monde bipolaire ; Waltz, « The Stability… », pp. 882-887. Pendant la Guerre Froide, surtout la concurrence nucléaire est aperçue comme un élément de stabilité du jeu international par les néoréalistes, parce qu'elle a conduit le système à un équilibre fondé sur l'armement nucléaire. L'armement en question a d'abord commencé entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique, puis s'est répandue dans les autres Etats tels que la France, l'Angleterre, la Chine ; et est finalement arrivé au point d'équilibre. Cet état d'équilibre appelé « équilibre d'horreur nucléaire » a émergé de la manière suivant : entre les années 1945-1949 les Etats-Unis qui possédaient la bombe atomique, avaient la supériorité absolue, c'est-à-dire un monopole nucléaire contre l'Union Soviétique. L'Union Soviétique a brisé le monopole américain en 1949, en faisant exploser sa première bombe atomique. Tandis que les Etats-Unis ont produit la bombe à hydrogène en 1952, et avaient un avantage relatif, l'Union Soviétique l'a obtenu en 1953 et a mis fin à la supériorité des Etats-Unis dans la technologie des armes nucléaires ; Sönmezoğlu, **Uluslararası Politika…**, p. 601. Ensuite, l'Angleterre en 1952, la France en 1960 et la Chine en 1964 ont fait exploser leur première bombe atomique ; c'est ainsi que d'après les réalistes, dans la Guerre Froide, grâce à cet équilibre nucléaire, par l'expression de Waltz « la paix nucléaire bipolaire » ou « la longue paix » par l'expression de Gaddis a été construite ; pour le détail voir Kenneth Waltz, « The Spread of Nuclear Weapons : More May Better », Adelphi Papers, No. 171, London: International Institute for Strategic Studies, 1981, pp. 1-35, http://polsci.colorado.edu/sites/default/files/10B_Waltz.pdf ; John Lewis Gaddis, « The Long Peace: Elements of Stability in the Post-war International System », **International Security**, Vol. 10, No. 4, 1986, pp. 99-142.

de Kaplan.[469] Brièvement dit, la logique de fonctionnement cyclique du système international basée sur le mécanisme d'équilibre des puissances ne change jamais, cependant, la structure de la politique international a changé seulement une fois en 1945 dans toute l'histoire moderne excepté l'après-Guerre froide.

	1700	1800	1875	1910	1935	1945
Turquie	x					
Suède	x					
Pays-Bas	x					
Espagne	x					
Autriche (Autriche-Hongrie)	x	x	x	x		
France	x	x	x	x	x	
Angleterre (Grande-Bretagne)	x	x	x	x	x	
Prusse (Allemagne)		x	x	x	x	
Russie (Union Soviétique)		x	x	x	x	x
Italie			x	x	x	
Japon				x	x	
Etats-Unis				x	x	x

Tableau 2.2. : Grandes puissances entre 1700-1979 chez Waltz[470]

En outre, il y a également des théoriciens néoréalistes qui lient la stabilité systémique et le fonctionnement cyclique du système international à un acteur hégémonique de la scène internationale. Par exemple, d'après Robert Gilpin, dans l'histoire moderne des relations interétatiques, il s'agit d'abord du système d'équilibre européen des puissances dans lequel les Etats-nations dominants ont équilibré les uns les autres comme aux 17ème et 18ème siècles. Puis, d'une succession d'hégémonies aux 19ème et 20ème siècles où un Etat a réalisé sur la prééminence sur les autres Etats dans le système, a remplacé du cycle d'empires dans l'ère pré-moderne où la politique mondiale a été caractérisée par l'essor et le déclin des empires puissants chacun desquels à son tour a unifié et ordonné son système international respectif.[471] Vu que c'est l'hégémonie qui assure l'ordre et la stabilité

[469] Waltz dit qu'avec seulement deux grandes puissances, un système d'équilibre des puissances est instable, et que quatre puissances sont exigés en optimum pour le fonctionnement approprié. Il continue en disant : *« pour la facilité et l'exactitude d'ajustement une cinquième puissance, servant d'équilibreur, rajoute plus de raffinement »*. Waltz, **Theory of…**, p. 163. Par contre, à l'opposé de Waltz, un autre théoricien néo-réaliste, John Mearsheimer, défend que le système bipolaire soit plus stable que le système multipolaire qui engendre des problèmes de distribution de puissance entre puissances majeurs ; John H. Mearsheimer, « Back to the Future : Instability in Europe after the Cold War », **International Security**, Vol. 15, No. 1, 1990, p 7.

[470] Waltz, **Theory of…**, p. 162.

[471] Gilpin, **War and...**, pp. 116, 111. Gilpin identifie trois catégories de formations sociales. En premier lieu, il y a des formations sociales localisées de types petits marchandises primitifs-communs, féodaux et simples. Les systèmes de cité dans la Grèce classique et dans l'Italie de la Renaissance servent d'exemples à cette première catégorie, pourtant ils ont fleuri et montré toutes les caractéristiques des plus grands systèmes internationaux. Ces systèmes de cité ont été finalement

du système, au cas où l'hégémonie est contestée ou disparaît, le système ne fonctionnera pas bien. Or, c'est dans les périodes sans hégémonie que l'instabilité domine, parce que l'instabilité engendre la guerre hégémonique par laquelle un nouveau hégémon émerge. La guerre hégémonique provoque aussi un cycle hégémonique en permettant la circulation de l'hégémonie. Gilpin fait mention de trois guerres hégémoniques ayant successivement transformées le système international dans le monde moderne. La première est la guerre de Trente Ans (1619-1648) à la fin de laquelle l'offre des Habsbourg pour un empire universel a été anéantie et l'Etat-nation est devenu l'acteur dominant de la politique internationale et a transformé la scène politique nationale et internationale. C'est ainsi que le système d'Etat-nation moderne européen a été établi par le Traité de Westphalie (1648), pendant le siècle et demi suivant, la politique étrangère a été fondée sur les concepts d'intérêt national et d'équilibre des puissances ; en conséquence, l'échelle des guerres européennes a eu tendance à être limitée.[472]

Dans la dernière décennie du 19ème siècle, une deuxième grande guerre ou une série de guerres ont encore une fois transformé les relations internationales et ont inauguré une nouvelle époque. Pendant presque un siècle, la France et la Grande-Bretagne s'étaient battus avec une série de conflits limités tant en Europe qu'à l'étranger. Cette « guerre de Cent Ans » a culminé avec les guerres grandes ou hégémoniques de la Révolution française et de Napoléon Bonaparte (1792-1815). Apres vingt ans de guerre globale s'étendant au nouveau monde et au Moyen-Orient, les anglais et leurs alliés ont battu les français et un nouvel ordre international a été établi par le Traité de Vienne (1815). Ainsi, sur le continent européen, un équilibre a été créé qui devait durer jusqu'à l'unification allemande au milieu du siècle. Apres un siècle de paix relative sous l'hégémonie de la Grande-Bretagne au 19ème siècle

---

absorbés par l'expansion des empires terrestres. Seul une cité indépendante survit dans le monde contemporain : Singapour. La deuxième catégorie de formation sociale est le système d'empire ou le système impérial. Les systèmes fondés par l'Empire romain ou plus tard par l'Empire byzantin et l'Empire ottoman sont des exemples de cette catégorie. Enfin, la troisième catégorie de formation est l'Etat-nation industriel moderne, c'est-à-dire le système de Westphalie. Le cycle d'empires a été cassé dans le monde moderne par trois développements importants liés entre eux : i- le triomphe de l'Etat-nation comme acteur principal des relations internationales ; ii- l'avènement de la croissance économique soutenue basée sur la science moderne et la technologie ; iii- l'émergence d'une économie de marché mondial ; **ibid.**, pp. 108-109, 116.

[472] Robert Gilpin, « The Theory of Hegemonic War », **The Journal of Interdisciplinary History**, Vol. 18, No. 4, 1988, pp. 606-607. Dans le Traité de Westphalie, le principe de souveraineté nationale et la non-intervention a été établi comme la norme gouvernant les relations internationales ; cette innovation politique a mis fin au conflit idéologique d'ordre religieux dans les sociétés nationales ; **ibid.**, p. 607.

(*pax britannica*), la troisième guerre hégémonique du monde moderne a éclaté en 1914 sous l'effet des changements économiques, politiques et technologiques. Alors que la Première Guerre Mondiale a mis fin à l'hégémonie anglaise, au milieu du 20ème siècle, les Etats-Unis ont assumé la responsabilité hégémonique du nouvel ordre international de l'après-guerre basé sur la bipolarité américano-soviétique où la dissuasion et l'annihilation mutuelle issue de la menace nucléaire a régné durant la Guerre Froide.[473] En conséquence, cette responsabilité qui incombait à la Grande-Bretagne au 19ème siècle, a changé de main et est revenue aux Etats-Unis après la Seconde Guerre Mondiale. Comme vu précédemment, depuis la Révolution industrielle, les deux puissances hégémoniques successives dans le système global moderne, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, ont cherché à organiser les relations politiques, territoriales et économiques par rapport à leur sécurité et leurs intérêts économiques. La paix britannique (*pax britannica*) et la paix américaine (*pax americana*), comme la paix romaine (*pax romana*), ont assuré un système international ayant une paix et une sécurité relative.[474] Brièvement dit, suivant la théorie de stabilité hégémonique de Gilpin, l'hégémonie qui assure la stabilité, l'ordre et la paix dans l'arène internationale, se répète toujours avec des acteurs différents, en ce sens, l'histoire obéit à un cycle hégémonique.

De la même manière, une autre théorie qui signale la cyclicité des relations internationales, est la théorie des « transitions de puissance » (*power transition theory*) élaborée par A.F.K. Organski et ses collaborateurs. Tout d'abord, selon cette approche, il existe trois phases de l'histoire des relations internationales comme suit: i- la première période où aucune nation n'était industrielle ; ii- la seconde période, à partir de 1750 jusqu'à un temps non encore atteint, où certaines nations sont préindustrielles et d'autres sont pleinement industrielles ; iii- la troisième période, qui n'a pas encore commencé, durant laquelle toutes les nations seront industriellement avancées.[475] Pour la transition de puissance d'un Etat, de petite puissance à une grande puissance, Organski propose les trois phases suivantes : i- la phase de puissance potentielle en tant qu'étape préindustrielle ; ii- la phase de croissance transitoire au pouvoir où il existe un grand développement industriel et où la puissance augmente rapidement ; iii- la phase de maturité où la nation est

[473] **Ibid.**, pp. 607-610.
[474] Gilpin, **War and...**, pp. 138, 144-145.
[475] A. F. K. Organski, **World Politics**, New York: Alfred A. Knopf, 1968, p. 375.

pleinement industrielle et développée mais sa croissance de puissance commence à ralentir puis à diminuer.[476] Dans cette théorie, au lieu de l'anarchie systémique, il existe une conception de hiérarchie dans le système international selon laquelle les puissances des nations sont relatives et lorsque les unes augmentent, les autres déclinent.[477] Autrement dit, ce qui est déterminant, ce n'est pas les caractéristiques des nations mais la relation et la distribution entre elles.[478]

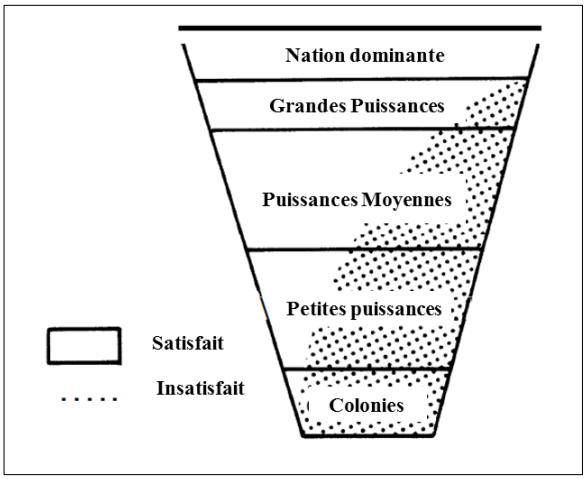


Figure 2.7. : La hiérarchie dans le système international[479]

Dans cette hiérarchie, les Etats se divisent en quatre catégories comme: la superpuissance ou bien la nation dominante qui possède les plus grandes ressources et le plus haut niveau de développement ; les grandes puissances qui rivalisent avec la nation dominante; les puissances moyennes et régionales qui ne peuvent pas défier la nation dominante ; et enfin, les petites puissances qui jouent un rôle limité à l'échelle internationale et régionale.[480] Les satisfactions et les insatisfactions de ces nations quel que soient leur catégories déterminent la transition de puissance et les challengers du système. Dans l'historiographie de cette approche qui commence par

[476] **Ibid.**, pp. 339-344.
[477] En se différenciant des autres modèles réalistes, la théorie des transitions de puissance précise qu'il existe un système international ayant une structure hiérarchique où les nations tiennent à maximiser leurs gains nets au lieu de maximiser leurs puissances. Mais, il faut préciser que la puissance est la variable critique qui forme les politiques internationales, l'autre est la satisfaction des nations concernant l'ordre international ; Jacek Kugler, A. F. K. Organski, « The Power Transition : A Retrospective and Prospective Evaluation », dans **Handbook of War Studies**, édité par Manus I. Midlarsky, Ann Arbor : University of Michigan Press, 1993, pp. 172-173.
[478] Organski, **op. cit.**, pp. 343-344.
[479] Kugler, Organski, **op. cit.**, p. 174.
[480] Organski, **op. cit.**, p. 365, Kugler, Organski, **op. cit.**, p. 174.

la Révolution industrielle, la Grande-Bretagne est la première nation dominante qui fut challengée par des nations nouvellement industrialisées que sont l'Allemagne et les Etats-Unis. La Première et la Seconde Guerre Mondiale sont les produits d'une telle période de transition où un grand *challenger* (défiant) insatisfait et ses alliés insatisfaits étaient en conflit avec la nation dominante et ses alliés.[481] Donc la cyclicité de cette théorie est cachée dans la transition des puissances des Etats lorsque le progrès industriel est linéaire à l'échelle de l'histoire.

De même, George Modelski[482] explique l'histoire cyclique du système international par sa « théorie de longs cycles »,[483] d'après laquelle il a existé cinq longs cycles dans le système global depuis 1500, chacun dure approximativement une centaine d'années.[484] Tandis que les quatre longs cycles précédents ont été complétés, le cinquième qui a débuté par les deux guerres mondiales dans la première moitié du 20ème siècle, est en train de continuer sous le leadership mondial des Etats-Unis. Chacune de ces cinq périodes se compose de quatre phases : i- la guerre globale ; ii- l'émergence de la grande puissance mondiale ; iii- la dé-légitimation de puissance ; iv- la déconcentration de puissance.[485] Par la suite, c'est

---

[481] Organski indique que le transfert du leadership mondial de la Grande-Bretagne aux Etats-Unis fut de manière exceptionnelle un transfert pacifique ; Organski, **op. cit.**, pp. 363-365.

[482] Dans la littérature, Modelski peut être étudié avec Wallerstein parmi les théoriciens néo-marxistes en raison de sa conceptualisation du « système mondiale moderne ». Mais, dans ce travail, nous avons choisi de le traiter avec les penseurs néo-réalistes, étant donné qu'il a appuyé sa théorie systémique sur l'Etat-nation (l'acteur majeur), la puissance nationale (particulièrement la puissance militaire et maritime) et le conflit/les guerres.

[483] Modelski définit le cycle comme un modèle récurrent dans la vie d'un système. Le concept implique qu'au cours d'une certaine période de temps, le système, dans un sens significatif, retourne à son point de départ, qu'il retrouve un état occupé à un stade antérieur. Si un tel comportement est évidemment régulier et si la répétition a lieu dans un modèle qui est potentiellement prévisible, un tel comportement peut convenablement être appelé cyclique ou périodique. Les cycles sont généralement distingués en tendances. Dans ce cadre conceptuel, selon Modelski, le système politique global est une structure cyclique ; George Modelski, « The Long Cycle of Global Politics and the Nation-State », **Comparative Studies in Society and History**, Vol. 20, No. 2, 1978, p. 214. Modelski a formé sa théorie de longs cycles en suivant la théorie cyclique économique de Nikolai Kondratieff, économiste soviétique ; pour l'influence de Kondratieff sur Modelski, voir Richard Rosecrance, « Long Cycle Theory and International Relations », **International Organization**, Vol. 41, No. 2, 1987, pp. 283-301. De même, il est clair que Modelski est resté sous l'effet de l'historiographie cyclique, principalement celle deToynbee, même s'il a écrit dans son œuvre intitulé « *Long Cycles in World Politics* » : *« L'étude des longs cycles n'essaie pas de rivaliser avec la philosophie de l'histoire pour laquelle l'œuvre majeur d'Arnold Toynbee (A Study of History) peut être considérés comme un exemple »* ; George Modelski, **Long Cycles in World Politics**, Seattle : University of Washington Press, 1987, p. 55.

[484] Modelski fait débuter la classification historique avec la découverte du continent américain par Christophe Colomb en 1492 et celle du Cap Bonne-Esperance par Vasco de Gama en 1494. Car, selon lui, la conquête de nouveaux continents a unifié la géographie du monde en un système mondial alors qu'avant cela il était composé de nombreuses régions sans relation entre elles. C'est pour cette raison que, pour lui, l'année 1500 est la date de création du système mondial moderne ; Modelski, « The Long… », p. 218 ; Modelski, **Long Cycles…**, pp. 68-69 ;

[485] Modelski, **Long Cycles…**, pp. 30-31.

la guerre globale qui fait commencer un nouveau long cycle, vu que la guerre en question se termine par la naissance d'une grande puissance et d'un nouvel ordre mondial. La grande puissance qui apparait suite à la guerre mondiale dans une position avantageuse, est la puissance maritime.[486] En organisant le monde au moment où la guerre continue encore et en formalisant ensuite sa position dans le règlement de paix et dans la couche globale, elle devient le leadership mondial.[487] Pendant une autre génération la grande puissance maintient l'ordre mondial et crée les institutions mondiales prenant souvent des formes transnationales. Mais un moment arrive où l'énergie qui a construit cet ordre, commence à se réduire. Le rôle prépondérant de la grande puissance attire des concurrents (des autres grandes puissances) et son autorité précédemment prééminente commence à s'user ; c'est ainsi que le système se déplace à la multipolarité. Les rivalités parmi les puissances majeures deviennent de plus en plus féroces et assument les caractéristiques de compétitions oligopolistiques. Par conséquent, à mesure que l'ordre se dissout, le système revient progressivement vers son point de départ (original, initial) où existe l'ordre minimal et le conflit.[488] A la fin de ce processus, une guerre globale éclate de nouveau ; un nouveau leadership mondial et un nouvel ordre mondial émergent de cette guerre et alors un autre cycle historique commence; en bref, chaque long cycle historique passe par les mêmes étapes qui se répètent continuellement.[489]

Suivant l'historiographie systémique de Modelski, de 1500 à nos jours, un long cycle correspond à une puissance mondiale. A vrai dire, comme le tableau ci-dessous nous le montre, les cinq longs cycles équivalents à quatre leaderships mondiaux,

---

[486] D'après lui, pendant l'histoire, les grandes puissances mondiales étaient les puissances maritimes en raison de l'importance géostratégique et géopolitique des mers et des océans. Au sujet de la prépondérance des puissances navales, il est influencé par la théorie de « domination des mers » qu'Alfred Mahan, géopoliticien, a construit ; sur ce sujet, voir George Modelski, William R. Thompson, **Seapower in Global Politics : 1494-1993**, London : MacMillan Press, (sans date), pp. 4-11.

[487] Modelski opte pour employer le terme de « grande puissance mondiale », de « puissance globale » et de « leadership mondial » plutôt que d'utiliser le terme d' « hégémon ».

[488] Modelski, « The Long... », p. 217.

[489] Tous le processus susmentionné, c'est-à-dire la durée à la fois d'un long cycle et d'une grande puissance mondiale peut être aussi divisée en deux phases : la phase ascendante et la phase descendante. La phase ascendante a ses sources dans le désordre et la désintégration dont une guerre globale provient (est originaire). Les éléments créatifs et constructifs de cette guerre appartiennent aussi à la phase ascendante. Un grand règlement de l'après-guerre (comme Vienne) ratifie la plupart ce qui s'est déjà passé, mais il marque aussi la fin formelle d'une période de guerre durable. La phase ascendante continue pendant une génération. Du fait qu'un siècle est la durée de vie d'environ trois génération ; une génération construit, la suivante se consolide et la troisième perd le contrôle. C'est pour cette raison que dans la troisième génération la courbe s2inverse et commence à descendre. Les aspects destructifs de ce processus marquent le point le plus bas d'une longue phase descendante ; **ibid.**, pp. 232-233.

puisque la Grande-Bretagne a été deux fois la puissance mondiale. Chaque long cycle appartenant à quatre différentes puissances mondiales dure en moyenne un peu plus de cent ans, mais encore une fois, exceptionnellement, le deuxième cycle britannique fut le cycle le plus long et dura 130 ans, de 1815 à 1945. Quant aux autres longs cycles du leadership mondial, le premier long cycle dont la grande puissance mondial était la Portugal (1494-1580), a débuté par les guerres italiennes (1494-1516) et a fini en 1580. Puis le leadership mondial des Pays-Bas (1580-1688) commençant par les guerres espagnoles-hollandaises (1580-1609) a duré 108 ans. Ensuite, le leadership mondial est passé à la Grande-Bretagne par le Traité d'Utrecht en 1713 qui a mis fin aux guerres de Louis XIV (1688-1713), et ainsi « le premier système global britannique » (parfois mentionné par des historiens comme « le premier empire britannique ») basé sur le contrôle du commerce mondial, a duré jusqu'en 1792. Le deuxième système britannique au cœur de la période du Concert de grandes puissances, est apparu à la fin de la Révolution française et des guerres napoléoniennes (1792-1815) et a commencé à perdre de l'énergie au début des années 1860. A partir des années 1900 il s'est éloigné de sa capacité de commande. C'est ainsi que le monde est entré encore une fois dans une période de grandes guerres pour résoudre la question de grande puissance et les deux grandes guerres du 20ème siècle[490] qui ont provoqué la naissance du cinquième long cycle, ont donné la position de grande puissance mondiale aux États-Unis. Ceux-ci ont obtenu ce rôle grâce à leur contribution décisive à la coalition anti-allemande dans les deux guerres consécutives; en effet, la Grande-Bretagne y a volontairement transféré ses responsabilités pour un nouvel ordre mondial.[491]

[490] Il utilise le terme de « les deux grandes guerres du 20ème siècle » pour « la Première et la Deuxième Guerre Mondiale », parce que dans sa terminologie, toutes les guerres qui commence les longs cycles, sont des guerres globales/mondiales ; sur les guerres globales, voir George Modelski, Patrick M. Morgan, « Understanding Global War », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 29, No. 3, 1985, pp. 398-403 ; George Modelski, William R. Thompson, « Long Cycles and Global War » dans **Handbook of War Studies**, édité par Manus I. Midlarsky, Ann Arbor : University of Michigan Press, 1993, pp. 23-28.

[491] Modelski, « The Long… », pp. 217-224 ; Modelski, **Long Cycles…**, pp. 69-94.

Long cycles	Période	Guerre globale	Légitimation de règlement	Grande puissance mondiale	Phase de leadership	Phase de légitimation et de déconcentration	Challenger
1	1494-1580	Guerres italiennes (1494-1516)	Traité de Tordesillas (1494)	Portugal	1516-1539	1540-1580	Espagne
2	1580-1688	Guerres espagnoles-hollandaises (1580-1609)	Trêve de douze ans avec l'Espagne (1609)	Pays-Bas	1609-1639	1640-1688	France
3	1688-1792	Guerres de Louis XIV (1688-1713)	Traité d'Utrecht (1713)	Grande-Bretagne	1714-1739	1740-1792	France
4	1792-1914	Guerres de Napoléon (1792-1815)	Traité de Paris et Vienna (1814-1815)	Grande-Bretagne	1815-1849	1850-1914	Allemagne
5	1914 -	Guerres mondiales (1914-1945)	Versailles (1919), Yalta, San Francisco, Potsdam (1945)	Etats-Unis	1945-1973	1973 -	Union Soviétique

Tableau 2.3. : Longs cycles dans la politique globale (mode systémique)[492]

En outre, la théorie des cycles de puissance de Charles F. Doran reposant sur une méthodologie historico-systémique, est une théorie qui se focalise sur la montée et le déclin des puissances relatives des Etats, surtout pour les grandes puissances suivant la puissance totale du système international en sortant du linkage de structure-agent. Avec cette approche, les Etats passent par un cycle généralisé d'ascension, de maturation et de déclin de leurs puissances relatives.[493] Chaque Etat possède une certaine partie de la puissance du système où quelques-uns sont en déclin, tandis que les autres sont dans une période d'ascendance ;[494] ainsi c'est un processus dynamique de changement dans la structure du système qui peut causer une guerre majeure.[495] Dans ce contexte, la Première Guerre Mondiale dont les

[492] Sources ayant servi de guide pour la préparation du tableau : Modelski, **Long Cycles…**, p. 40 ; Modelski, Thompson, **Seapower in…**, p. 16 ; Modelski, « The Long... », p. 225 ; Modelski, Morgan, « Understanding Global… », p. 396.

[493] Charles F. Doran, « Economics, Philosophy of History, and the 'Single Dynamic' of Power Cycle Theory: Expectations, Competition, and Statecraft », **International Political Science Review**, Vol. 24, No. 1, 2003, pp. 20.

[494] Par exemple, au niveau régional, Saddam Hussein était au sommet de sa puissance relative pendant la guerre des huit ans avec l'Iran (1980-1988), alors que deux Etats, le Koweït et l'Arabie Saoudite s'enrichissaient grâce aux pétrodollars et commençaient à fortifier leur puissance relative. Ce changement dans la somme des puissances relatives du système régional a ainsi causé un déclin relatif de l'Irak ; Charles F. Doran, « Explaining Ascendancy and Decline: The Power Cycle Perspective », **International Journal**, Vol. 60, No. 3, 2005, p. 687-688.

[495] Donc, quand une grande vague de changement dans les puissances relatives des Etats a été vécue et quand les attitudes, les prévisions et les revendications des Etats tendent vers le conflit au lieu de la coopération, une guerre majeure est inévitable. Charles F. Doran, « Economics, Philosophy… », p. 15.

causes principales sont la rivalité impérialiste pour les colonies, le développement industriel et militaire de l'Allemagne et sa politique de puissance (*Machtpolitik*), la peur de l'essor allemand parmi les puissances européennes, l'inefficacité de plus en plus forte des Empires Ottoman et Austro-hongrois pour maintenir l'ordre dans les Balkans, l'ascension de la Russie et le développement économique dans les différents ratios des Etats, est une zone d'analyse pour l'approche des cycles de puissance de Doran, vu que la plupart des acteurs du système passe un point critique dans leur propre cycle de puissance simultanément.[496] Lorsque la puissance relative d'un Etat augmente, ses intérêts et ses aspirations augmentent et son rôle change. Les autres membres du système international n'ont pas envie d'accepter ce nouvel rôle conformément à leurs propres intérêts, mais la capacité et les limites structurels du système sont définies.[497]

D'après Doran, dans un cycle de puissance d'Etat, il existe cinq points critiques qui reflètent les changements de la puissance relative, de la position de politique étrangère. Chacun de ces points critiques du cycle de puissance correspond à l'expérience de l'État à un moment où les marées de l'histoire ont changé dans le système international. Ces points peuvent être précisés comme: i- la naissance d'une puissance majeure (tournant intérieur) ; ii- le traumatisme de l'ascendance contrainte (l'inflexion sur la trajectoire naissante) ; iii- le traumatisme des espérances (tournant supérieur) ; iv- les espérances et les illusions en une seconde vague (inflexion vers le déclin) ; v- les convulsions de déclin de la puissance majeure (le tournant intérieur à la fin du cycle). Les changements de puissance relative dans l'ensemble de la carte des cycles de puissance reflètent en même temps le changement de structure du système. Donc, au fil du temps, le changement de structure du système reflète la montée et le déclin de chaque Etat qui est une partie concurrente dans le partage systémique.[498]

Dans cette période, si les acteurs ascendants et descendants adoptent une approche pacifique et coopérative dans leurs approches de prise de décision, une transformation douce entre les puissances relatives du système est possible comme vu entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ; **ibid.**, p. 19.

[496] Charles F. Doran, « Systemic Disequilibrium, Foreign Policy Role, and the Power Cycle: Challenges for Research Design », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 33, No. 3, 1989, p. 374.

[497] Charles F. Doran, « Confronting the Principles of the Power Cycle: Changing Systems Structure, Expectations, and War », dans **Handbook of War Studies II**, édité par Manus I. Midlarsky, Ann Arbor: Michingan University Press, 2000, p. 332.

[498] **Ibid.**, p. 21.

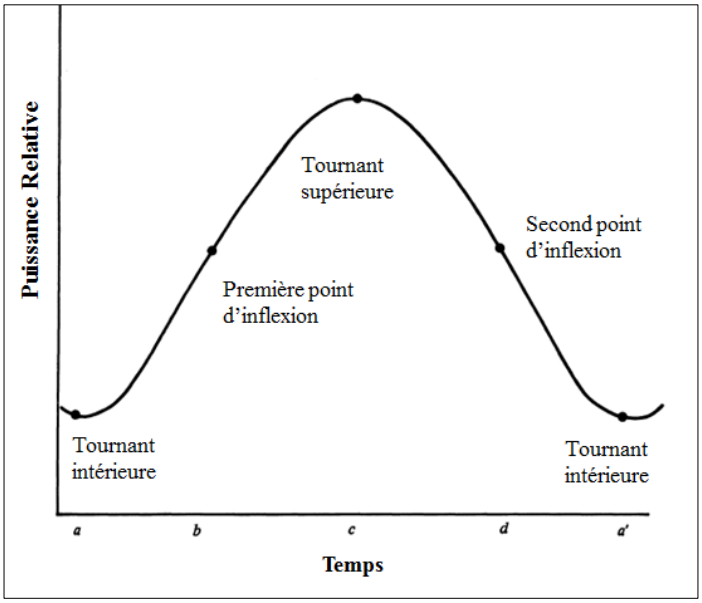


Figure 2.8. : L'ascension et la descente d'une puissance relative[499]

Quant aux cycles de grandes puissances à partir du 16ème siècle chez Doran, les Habsbourgs espagnols-autrichiens ont été qu sommet de leur influence relative au 16ème siècle, au début du 17ème siècle la Hollande était dans le tournant supérieure de par sa domination maritime et commerciale mais d'ici à la fin de ce siècle, la puissance hollandaise a été complètement éclipsé par ses voisins qui avaient un plus grand potentiel de développement, vers la fin du 17ème siècle, la France était au sommet de sa puissance relative, à la fin du 18ème siècle c'était l'ère de la Grande-Bretagne dans la comparaison de puissance relative, au début du 20ème siècle, l'Allemagne était au sommet de sa puissance relative. Enfin, selon la théorie des cycles de puissance, tous les Etats subissent un tel modèle d'évolution de capacité systémique et de rôle.

[499] **Ibid.**

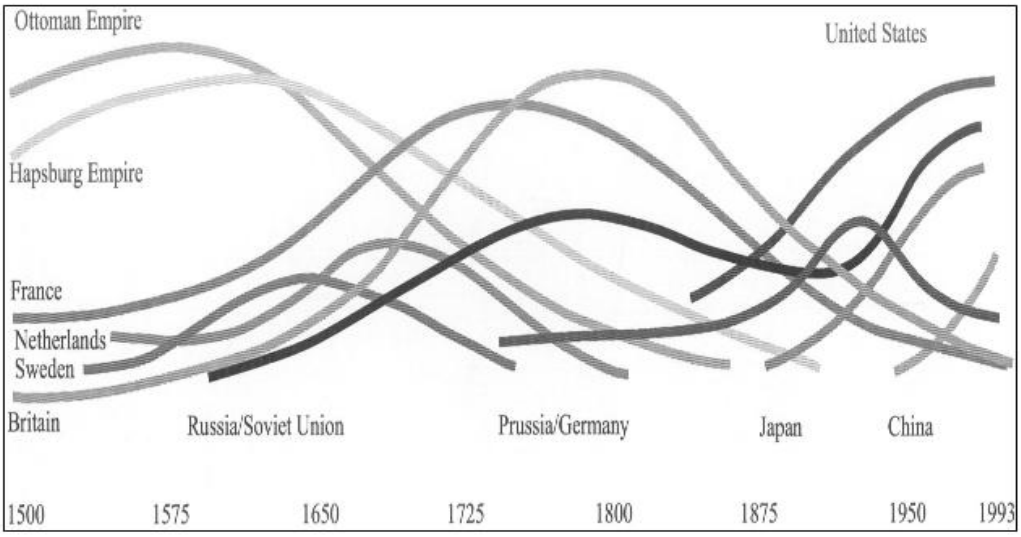


Figure 2.9. : Les cycles des puissances relatives dans l'histoire[500]

Par ailleurs, l'une des approches les plus importantes relevant de l'historiographie cyclique du néoréalisme, est la lecture du système qui est construite sur « l'essor et le déclin des grandes puissances ».[501] L'approche en question avance qu'il existe un cycle se répétant parmi les grandes puissances durant l'histoire, suivant lequel, dans des périodes diverses, la puissance nationale des Etats monte ou descend en raison de la nature de la politique internationale. L'ouvrage de Paul Kennedy intitulé *The Rise and Fall of the Great Powers* constitue un prototype de cette approche.[502] Kennedy traite « la transition de puissance » ou « le cycle de

[500] Charles F. Doran, « War and Power Dynamics: Economic Underpinnings », **International Studies Quarterly**, Vol. 27, No. 4, 1983, p. 421.

[501] Dans la littérature des Relations internationales, il y a beaucoup de travaux qui traitent du système international dans le cadre du dilemme d'« essor et de déclin » par la logique cyclique. Certains de ces travaux sont: Torbjørn L. Knutsen, **The Rise and Fall of World Orders**, Manchester : Manchester University Press, 1999 ; Oran R. Young, « Regime Dynamics : The Rise and Fall of International Regimes », **International Organization**, Vol. 36, No. 2, 1982, 277-297 ; F. H. Hinsley « The Rise and Fall of the Modern International System », **Review of International Studies**, Vol. 8, No. 1, 1982, pp. 1-8 ; Richard Sakwa, **The Rise and Fall of the Soviet Union : 1917-1991**, Taylor and Francis e-Library, 2005 ; Edward Ingram, « Hegemony, Global Reach, and World Power : Great Britain's Long Cycle », dans **Bridges and…**, pp. 223-251 ; William R. Thompson, « Martian and Venusian Perspectives on International Relations : Britain as System Leader in the Nineteenth and Twentieth Centuries », dans **ibid.**, pp. 254-292 ; Richard Rosecrance, « Postcript : When Did Britain Decline ? », dans **ibid.**, pp. 293-300.

[502] Kennedy suppose que la puissance d'un Etat est composée de deux déterminants principaux : l'économie et la puissance militaire. Selon cette formulation, le fait qu'un Etat soit une « grande puissance » dépend de l'équilibre entre ses ressources matérielles et sa stratégie militaire. Du fait qu'il y a une grande interaction et/ou une corrélation, un Etat doit devenir à la fois riche et fort pour être une grande puissance. Plus précisément, la prospérité est nécessaire afin de soutenir la puissance militaire, simultanément la puissance militaire est nécessaire pour acquérir et protéger la richesse. Il faut admettre que la puissance d'un Etat est relative. Par exemple, les Pays-Bas étaient plus riches en termes absolus que cents ans plus tôt, mais ils n'étaient pas dans la catégorie des grandes puissances, parce que leurs voisins comme la France et la Grande-Bretagne en avaient « plus » (ceci signifie plus de puissance et de richesse). Si une nation en a « plus », tout va bien, mais, si elle a « moins de cela »

puissance » se terminant par « l'essor et le déclin des grandes puissances », en séparant de 1500 à nos jours en six périodes historiques.[503] Dans la première période (1519-1659), les membres espagnols et autrichiens de la famille Habsbourg (l'axe austro-espagnol) ont tendu vers la prise du continent sous leur propre domination, mais les efforts des autres grandes puissances européennes ont réussi à éliminer la menace des Habsbourg. Après 1660 (lorsque l'Espagne a finalement reconnu sa défaite avec le traité des Pyrénées en 1659), la caractéristique la plus significative de la scène des grandes puissances était la pluralité politique de l'Europe, c'est-à-dire, le mûrissement d'un système multipolaire d'Etats européens.[504] Au cours de la deuxième ère d'« autorité pleine » de Louis XIV en 1660 jusqu'à la reddition de Napoléon Bonaparte après Waterloo en 1815, dans la rivalité internationale, certains des Etats principaux de la période précédente (l'Empire ottoman, l'Espagne, les Pays-Bas, la Suède) sont tombés au deuxième rang et la Pologne a été complètement éclipsée. Les Habsbourg autrichiens ont réussi à rester au premier plan, et de même, le Brandebourg-Prusse s'est élevé jusqu'à ce statut, alors que la France a vite étendu sa puissance militaire pour devenir le plus puissant des Etats européens. C'est ainsi qu'au 18ème siècle, un équilibre trilatéral a émergé au cœur de l'Europe entre la France à l'ouest et à l'est la Prusse et l'empire des Habsbourg, les deux pays germaniques. De plus, la Grande-Bretagne et la Russie avaient un intérêt dans le destin de l'Europe centrale bien qu'elles se situent sur les marges occidentale et orientale du continent et les deux y voulaient un équilibre des puissances qui s'accordait avec leur intérêt. En bref, dans cette ère (1660-1815), le système des Etats européens était composé de cinq grandes puissances -le triangle dans l'Europe centrale étant formé de la France, de la Prusse et de l'empire Habsbourg et les deux

---

les problèmes commencent. Et finalement il écrit sur la puissance d'un Etat comme suit: *« Ce livre (…) n'argue pas que l'économie détermine chaque événement, ou qu'elle est la seule raison pour le succès et l'échec de chaque nation. Il y a simplement beaucoup d'évidences indiquant autre chose : la géographie, l'organisation militaire, le moral national, le système d'alliance et beaucoup d'autres facteurs peuvent tous affecter la puissance relative des membres du système d'Etats (…) »* ; Paul Kennedy, **The Rise and Fall of the Great Powers**, New York : Vintage Books, 1989, pp. xv-xxiv ; sur ce sujet voir aussi Paul Kennedy, « On the 'Natural Size' of Great Powers », **Proceedings of the American Philosophical Society**, Vol. 135, No. 4, 1991, pp. 485-489.

[503] Kennedy fait commencer sa typologie avec l'année 1500 tout comme Modelski. Selon Kennedy, cette date est aussi le début de l'ère moderne, et c'est pour cette raison qu'il la qualifie de « l'essor du monde occidental » et du « miracle européen ». Il énumère les centres de puissance du monde au début du 16ème siècle ainsi: La Chine Ming (l'Empire ming), l'Empire ottoman et son prolongement musulman en Inde, l'Empire mongol, la Moscovie, le Japon Tokugawa, l'Empire perse, l'Empire aztèque, l'Empire inca et l'Europe occidentale (le groupe d'Etats en Europe centrale) ; Kennedy, **The Rise…**, pp. 3-16.

[504] **Ibid.**, p. 31.

Etats de « flanc »,[505] l'Angleterre et la Russie, se situant à l'ouest et à l'est de ce triangle- des pays moindres comme Savoie et des Etats étant en déclin tel que l'Espagne.[506]

Kennedy définie la troisième période (1815-1885) comme une ère de paix internationale et d'industrialisation où « la Révolution industrielle » et la croissance d'une économie globale intégrée, devenu spectaculaire après les années 1840, se sont réalisées. Le bénéficiaire principal de ce demi-siècle de changement où l'équilibre stratégique et la stabilité relative du système des grandes puissances règne, a été la Grande-Bretagne qui établissait une hégémonie économique transocéanique et transcontinentale grâce à la Révolution industrielle.[507] De même, l'industrialisation a stimulé la position de l'Allemagne et des Etats-Unis. Par contre, la Russie et l'empire des Habsbourg qui ont été les moins industrialisée parmi les grandes puissances, ont commencé à perdre leur place, particulièrement la Russie dont la puissance relative a le plus décliné dans cette période. Les perdants principaux de ce processus ont été les sociétés paysannes non-industrialisées du monde non-européen. La Prusse, l'empire des Habsbourg et la France sont devenus « des puissances moyennes », cependant la position de la France était significativement meilleure que celle des autres deux. Et enfin l'Italie, nation nouvellement unie, n'est jamais montée au premier rang.[508]

La caractéristique la plus importante de la quatrième période (1885-1918) est la détérioration du système d'équilibre des grandes puissances et c'est pour cette raison que Kennedy a décrit l'ère en question comme « l'arrivée d'un monde bipolaire ». Dans l'équilibre changeant, l'Allemagne, l'Italie et le Japon sont devenus membres du système des grandes puissances, en se haussant au statut de « grandes puissances ». Par contre, l'Empire austro-hongrois était la plus faible des grandes puissances établies. La France avait également glissé bien derrière les États-Unis, la Grande-Bretagne et la Russie aussi bien que de l'Allemagne, de sorte que dès le début du 20ème siècle, elle était seulement la cinquième parmi les grandes puissances. Cependant, malgré tous ces changements de puissance, le centre de gravité du monde

---

[505] Kennedy emploie le terme de « notion de flanc » pour la Grande-Bretagne et la Russie à cause de leurs situations géographiques et stratégiques. Ce terme rappelle fonctionnellement le terme d' « Etat équilibreur » des théoriciens d'« équilibre des puissances » tels que Morgenthau, Kaplan, Waltz, etc.
[506] **Ibid.**, pp. 73-74.
[507] A propos de la position stratégique et la puissance de l'Angleterre dans cette période, voir Paul Kennedy, « The Costs and Benefits of British Imperialism 1846-1914 », **Past & Present**, No. 125, 1989, pp. 186-192.
[508] Kennedy, **The Rise…**, pp. 143-193.

était l'Europe, et la relation triangulaire entre Londres, Paris et Berlin. De plus, en 1900, la Grande-Bretagne possédait le plus grand empire que le monde n'ait jamais connu.[509] D'autre part, après la Première Guerre Mondiale, l'ordre international a changé et les anciens empires ont laissé leur place aux « Etats successeurs ». Plus précisément, dans la période 1919-1942, le changement le plus significatif en Europe se mesura en termes territoriaux-juridiques. C'était l'émergence d'un groupe d'Etats-nations (Pologne, Tchécoslovaquie, Autriche, Hongrie, Yougoslavie, Finlande, Estonie, Lettonie et Lituanie) à la place de territoires qui étaient jadis sous le contrôle des empires des Habsbourg, Romanov et Hohenzollern. Et finalement pendant la dernière période (1943-1980), les anciennes grandes puissances (donc la France, la Grande Bretagne, l'Allemagne, l'Italie et le Japon) se sont été effacés de la scène des puissances de l'après-Deuxième Guerre Mondiale. L'ordre international s'est déplacé d'un système à un autre, autrement dit, le monde multipolaire de 1885 a été remplacé par un monde bipolaire aussi tôt après 1943. Dans un tel système international, seuls les Etats-Unis et l'Union Soviétique sont comptés, et entre les deux, « la superpuissance » américaine était très supérieure par rapport à l'autre.[510]

En outre, la lecture du système basée sur l'historiographie cyclique de Kennedy est naturellement euro-centrique tout comme les autres réalistes, vu qu'elle se concentre sur le système d'Etat-nation moderne européen.[511] Soit les théoriciens tels que Morgenthau, Kaplan, Waltz etc., qui débutent leurs typologies historiques par le traité de Westphalie en 1648 ; soit les théoriciens tels que Modelski, Kennedy, Dorant etc., qui commencent par l'année 1500 ; soit les théoriciens comme Organski qui classifie à partir de la Révolution industrielle des années 1750 ; les réalistes se focalisent sur l'ère moderne débutant par l'émergence des Etats-nations et font aussi généralement une classification historique de 1648 jusqu'à nos jours. La typologie historique en question du réalisme sur le système international peut être résumée comme : i- la période de 1648-1914 nommée « le système d'équilibre des puissances classiques européennes » où une multipolarité parmi les grandes puissances du continent règne ; ii- la période de 1914-1945 appelée « période de transition » dans laquelle les deux guerres mondiales se sont déroulées ; iii- la période de 1945-1990

[509] **Ibid.**, pp. 194-274.
[510] **Ibid.**, pp. 275, 357.
[511] Kennedy a déclaré que son œuvre est euro-centrique dans son introduction : *« Par définition, il ne traite pas des petites puissances (…). Par définition aussi, le livre est fortement euro-centrique (…). Mais c'est naturel avec un tel sujet (…)»* ; **ibid.**, p. xxi.

conceptualisée en tant que « système bipolaire souple » où une bipolarité entre les deux superpuissances domine pendant la Guerre Froide ; iv- la période après 1990 qui est décrite par des conceptualisations différentes.[512] D'autre part, dans cette périodisation systémique, puisque les réalistes ont traité les faits et les phénomènes historiques de l'après de 1648 (les données historiques fondamentales/principales telles que le traité de Westphalie et d'Utrecht, la Révolution française, la Révolution industrielle, le Congrès de Vienne, le concert européen, les deux guerres mondiales, la Guerre Froide, etc.,),[513] ils voient l'histoire d'après l'angle des « grandes puissances européennes/occidentales» (comme Morgenthau, Kaplan, Waltz, Kennedy), ou du « point de vue hégémonique » (l'hégémonie britannique et américaine comme chez Gilpin), ou dans le contexte de « leadership mondial » (un système sous le leadership de l'Occident -le Portugal, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis comme chez Modelski) ou bien par la perspective de « l'Etat dominant » (la Grande-Bretagne et les Etats-Unis tel que chez Organski). Ce point de vue euro-centrique de l'historiographie réaliste qui n'a pas d'égard pour le

[512] Nous ne touchons pas au système de l'après-Guerre Froide, étant donné qu'il est étudié dans la partie suivante. D'autre part, il est possible de faire une typologie historique plus détaillée. Par exemple, Faruk Sönmezoğlu sépare le système en cinq sous-périodes : i- 1648-1789 : c'est la période dans laquelle la France a fait le plus grand nombre de mouvements sur l'échiquier et a essayé de dominer le système ; ii- 1790-1814 : Dans cette ère, la France s'est efforcée de mettre le système sous sa domination encore une fois ; iii- 1815-1870 : aucun Etat n'a tenté de contrôler le système ; iv- 1871-1914 : cette période s'est passé avec les efforts de l'Allemagne pour prendre le système sous son contrôle; v- 1919-1945 : c'est la période de passage où le système d'équilibre des puissances des périodes précédentes s'est terminé et où l'Allemagne a tenté de contrôler de nouveau le système ; Sönmezoğlu, **Uluslararası Politika…**, pp. 576-579.

[513] Par exemple, bien que Kaplan avance que le système d'équilibre des puissances européennes est applicable au monde prémoderne et non-européen tel que les cités grecques ou au système d'Etat classique de la Chine, il choisit les exemples historiques et phénoménologique de l'après 1815 ; Morton Kaplan, « A Brief Note on Needed Research in the Systems Framework », **Background**, Vol. 7, No. 3, 1963, p. 131. Cet état, en fait, n'est pas propre aux réalistes, car presque tous les théoriciens du système international, de Holsti à Singer, se concentre particulièrement sur la période de l'après 17ème siècle : Kalevi J. Holsti, **Peace and War : Armed Conflicts and International Order (1648-1989)**, Cambridge: Cambridge University Press, 1991 ; Kalevi J. Holsti, « War, Peace, and the State of the State », **International Political Science Review**, Vol. 16, No. 4, 1995, pp. 319-339 ; J. David Singer, Melvin Small, « The Composition and Status Ordering of the International System: 1815-1940, **World Politics**, Vol. 18, No. 2, 1966, pp. 236-282 ; Melvin Small, J. David Singer, « Formal Alliances, 1816-1965: An Extension of the Basic Data », **Journal of Peace Research**, Vol. 6, No. 3, 1969, pp. 257-282 ; Michael Wallace, J. David Singer « Intergovernmental Organization in the Global System, 1815-1964: A Quantitative Description », **International Organization**, Vol. 24, No. 2, 1970, pp. 239-287 ; Melvin Small, J. David Singer, « The Diplomatic Importance of States, 1816-1970: An Extension and Refinement of the Indicator », **World Politics**, Vol. 25, No. 4, 1973, pp. 577-599 ; Melvin Small, J. David Singer, « Patterns in International Warfare, 1816-1965 », **Annals of the American Academy of Political and Social Science**, Vol. 391, 1970, pp. 145-155.

monde oriental, fortifie la perception ethnocentrique et egocentrique que le monde occidental domine sur le système international.[514]

En conclusion, il est possible de résumer l'historiographie systémique du réalisme/néoréalisme comme suit : i- le réalisme appuie sa lecture du système sur l'historiographie cyclique ; ii- il existe le changement-la transformation de puissance, ou la transition de puissance parmi des acteurs différents, mais la lutte pour la puissance reste toujours dans une logique cyclique; iii- les essors et les décadences se passent dans les puissances des Etats, et le statut de grande puissance peut changer de main parmi divers acteurs ; iv- même si les grandes puissances, les acteurs hégémons, les leaderships mondiaux ou les Etats dominants changent ; « le cycle de puissance » parmi les différents acteurs continue sans cesse pour l'équilibre, la stabilité et l'ordre du système ; v- dans ce sens, chez les réalistes, l'histoire du système international se répète entre les diverses puissances, et n'est que la récurrence et le cycle de puissance ; vi- et finalement, vu que les réalistes ont fait une périodisation d'histoire en sortant de l'ère moderne où l'Europe/l'Occident a commencé à prendre un essor prodigieux à tous les égards, l'historiographie du réalisme sur le système international est par sa nature euro-centrique.

Section II : L'instrumentalisation de l'histoire du point de vue du système international de la théorie libérale : la perspective progressiste

La discipline des Relations internationales est un produit des temps modernes, dont le point de départ identifié est le traité de Westphalie : C'est l'indice politique du progrès et/ou de la modernité, autrement dit, il est en parallèle avec la constitution du système des Etats modernes et l'institutionnalisation des relations internationales.[515] La théorie libérale dont la naissance au sens moderne peut être

[514] Par exemple, Morgenthau divise le système d'équilibre des puissances en deux sous-systèmes en tant que système dominant et systèmes dépendants. Suivant cette division, les systèmes dépendants sont dominés par le système dominant à cause de son importance relative. Tandis que Morgenthau cite l'équilibre européen des puissances comme exemple de système dominant ; l'équilibre des puissances, balkaniques, africaines, asiatiques et américaines sert d'exemple aux systèmes dépendants. Morgenthau a écrit que la civilisation à laquelle il s'intéresse principalement, est la civilisation occidentale et ainsi confirme sa perspective euro-centrique ; Morgenthau, **Politics Among…**, p. 213-214, 222.

[515] Après la révolution idéologique au 18ème siècle, la transformation socioéconomique est renforcée par la Révolution industrielle. A partir du 19ème siècle, les cibles et les potentiels individuels commencent à augmenter. Ainsi la fonction de l'Etat et du système est identifiée à la garantie des droits et des libertés des individus. Le droit doit être le même pour tous. Entre 1871-1914, les Etats passent au système parlementaire et par la suite au suffrage universel. Tous ces développements ont influencé le système diplomatique et ainsi nait un nouvel ordre diplomatique en Europe. C'est

accompagnée par Grotius, Bentham, Smith, Locke et Kant, a une place très importante dans l'historiographie de la discipline. Le progrès signifie la rationalisation des acteurs politiques en sortant de la nature de l'homme et l'universalité du système politique international par l'intermédiaire des institutions, des règles, etc., afin d'assurer la paix perpétuelle. En se basant sur la « raison », le libéralisme et ses variantes au sein des Relations internationales[516] mettent alors l'accent sur l'optimisme, le progrès de l'histoire vers l'universalité et vers les valeurs universelles. Tout comme le passage de l'état de nature à la société, le système international moderne est l'inverse du système interétatique sans ordre et sans règlements tel une jungle.[517] Dans ce contexte, il faut tout d'abord parler de l'idéalisme apparu après la Première Guerre Mondiale qui est l'un des sujets du premier débat théorique de la discipline et qui a une description très pure dans le sens de l'historiographie linéaire-progressiste. En deuxième lieu, les théories fonctionnalistes nées sous l'effet de l'optimisme de l'intégration européenne seront traitées. L'historiographie des théories pluralistes et/ou transnationalistes qui sont les produits d'une rupture systémique et qui évoluent vers le néolibéralisme, sera mentionnée en troisième lieu. Enfin, l'annonce de la fin de l'histoire, autrement dit la théorie de paix démocratique après la Guerre Froide comme retour à l'idéalisme kantien et politiquement wilsonien sera mise en place en essayant de montrer les indices de leur historiographie linéaire-progressiste.

Bien que le système westphalien ait fondé un ordre interétatique basé sur l'équilibre des puissances, la Première Guerre Mondiale a montré que ce système est incapable de gérer les relations entre les Etats, de diminuer leurs passions conflictuelles et d'empêcher la guerre. Dans un tel milieu, après la guerre, une vision téléologique est apparue reposant sur la diplomatie ouverte et les institutions

---

l'universalisme et le multilatéralisme dans les règlementations internationales basés sur les organisations, les institutions et les traités. Après le Congrès de Vienne qui marque un tournant pour l'histoire diplomatique, les initiatives juridiques internationales ont augmenté à grande vitesse. Les conférences internationales ont commencé à être structurées par les Conférences de La Haye en 1899 et en 1907. C'est l'indice de l'institutionnalisation de l'universalisme au sens moderne dont les suivants sont le traité de Versailles et la Conférence de San Francisco; Reus-Smit, **op. cit.**, pp. 578-579.

[516] Les variantes ou bien les subdivisions du libéralisme dans la discipline sont : l'institutionnalisme, le fonctionnalisme, les théories d'intégration (avec un contexte général), le républicanisme, l'internationalisme libéral, le pacifisme commercial et le transnationalisme ; Stephane Roussel, Dan O'Meara, « Le Libéralisme Classique », dans **Théories des Relations Internationales: Contestations et Résistances**, p. 137.

[517] Phillipe Moreau-Defarges, « Le Multilatéralisme et la fin de l'histoire », **Politique Étrangère**, Vol. 69, No. 3, 2004, pp. 578-579.

internationales en vue d'un progrès dont l'essence est la raison.[518] C'est Woodrow Wilson qui est l'un des représentants les plus importants de l'approche idéaliste-libérale et qui propose un projet progressiste. Ses quatorze principes déclarés au Congrès américain le 8 Janvier 1918 afin de définir les objectifs de la paix, sont une proclamation des conditions politiques de la paix, autrement dit, l'imagination d'un avenir idéal basé sur la démocratie répandue à l'échelle mondiale. Le principe de transparence dans la diplomatie, l'abolition des obstacles économiques pour le libre-échange dans le système international,[519] c'est-à-dire la liberté du commerce international, le désarmement, le droit international, la création d'une association internationale ou bien d'une société des nations qui garantirait l'indépendance politique et les frontières des Etats, sont les points d'un programme politique pour assurer la paix et le progrès dans le système mondial.[520] L'internationalisme libéral de Wilson est totalement parallèle à l'approche de l'historiographie linéaire-progressiste. Dans un tel programme d'action s'appuyant sur l'idéal de paix, de justice, de liberté et de prospérité, Wilson considère la structure politique constitutionnelle et démocratique des Etats-Unis comme un modèle unique pour les autres Etats dans le monde moderne.[521]

---

[518] L'idéalisme utopiste de cette période démontre que la raison peut abolir l'absurdité de l'anarchie internationale et qu'ainsi, par l'augmentation de connaissance, assez d'hommes seraient rationnellement convaincus de son absurdité et essaieraient de l'empêcher. Donc, selon les idéalistes, l'intellectualité et l'éducation sont des aspects très importants pour empêcher une guerre qui est simplement un échec de compréhension ; Carr, **The Twenty…,** pp. 25-26. De la même manière, Sir Norman Angell considère la guerre comme le résultat de la folie et de l'échec de la sagesse humaine ; les guerres ne sont pas inévitables ; selon lui, il faut que les hommes utilisent leurs raisons au profit du vivre ensemble et de l'établissement de la paix ; Norman Angell, « An Educated Will To Peace », **World Affairs**, Vol. 111, No. 2, 1948, pp. 80, 90.

[519] Pour les libéraux, le commerce libre est un moyen de réduire les risques de guerre et les différends entre Etats puisqu'il provoque l'interdépendance des Etats et leur coopération. Car, les Etats sont raisonnables comme les hommes et préfèrent la coopération s'il s'agit de leurs intérêts économiques. Donc, le commerce qui se situe au sein de la théorie d'interdépendance, est un des éléments essentiels pour le progrès et la paix, c'est-à-dire, une puissance unificatrice et pacificatrice ; Trygve Throntveit, « The Fable of the Fourteen Points: Woodrow Wilson and National Self-Determination », **Diplomatic History**, Vol. 35, No. 3, 2011, pp. 468-469 ; Scott Burchill, « Liberalism », dans **Theories of International Relations,** édité par Scott Burchill, Andrew Linklater et autres, New York: Palgrave Macmillan, 2005, pp. 63-64.

[520] Woodrow Wilson, « The World Must Be Safe For Democracy, The Fourteen Points », dans **Classics of International Relations**, édité par John A. Vasquez, New Jersey: Prentice Hall, 1996, pp. 35-40.

[521] Woodrow Wilson, « Our Declaration Of War To A Finish », President Wilson's Third Liberty Loanspeech in Baltimore, April 6, 1918, **The Advocate of Peace**, Vol. 80, No. 5, 1918, p. 144. Wilson met l'accent sur l'expérience américaine et son identité spécifique en tant que modèle qui réclame au monde entier que soit fondé une structure politique basée sur la démocratie, les droits égaux et la prospérité de tous les citoyens sans faire une distinction entre les classes. Donc, il propose que les Etats-Unis diffusent cette expérience unique et leurs principes politiques aux autres pays chaotiques et sous-développés. Cette approche signifie une mission pour le nouvel ordre mondial et le progrès. Wilson écrivait que, sans assumer cette responsabilité à l'échelle mondiale, les Etats-Unis

Conformément au principe de primauté du droit dans le libéralisme, la nécessité d'un système de droit qui promouvrait l'ordre et la coopération internationale, était l'un des débats principaux dans cette conjoncture mondiale en voie de restructuration. Les libéraux défendent qu'une communauté internationale universelle qui inclut tous les Etats existants doive être fondée pour réaliser l'harmonie des intérêts communs parmi toutes les nations comme l'agriculture, le commerce, l'industrie et pour protéger l'ordre établi et la paix.[522] Ce sera aussi un milieu dans lequel des opinions et des idées sont échangées. Donc, à partir de cette vision, ce qui est important est le droit international en tant qu'ensemble de règles réglementant la vie de la communauté internationale.[523] Dans le contexte de l'historiographie progressiste-linéaire, il est possible de dire que le droit international et son institutionnalisation constituent une étape inévitable et très importante afin de rendre le progrès et l'ordre établi permanents.

Or, la mise en place de tous ces principes dans cette période n'a pas pu créer l'ordre mondial idéalisé bien qu'une atmosphère de paix ait existé pendant presque vingt ans. Concernant cette réalité, Carr dit que le rationalisme peut créer une utopie; mais ne peut pas la rendre réelle.[524] En effet, la Société des Nations est une institution dotée de règles et de procédures que les Etats doivent connaitre et auxquels ils doivent obéir afin de protéger la paix qui a été établie comme un symbole du passage de l'état de nature à l'état de société dans les relations internationales.[525] C'était en fait la première organisation internationale concernant la

---

aussi retarderaient dans le chemin du progrès et de paix. Il est clair que dans le sens politique, cela implique l'abandon de la politique isolationniste des Etats-Unis ; Woodrow Wilson, **Seçme Parçalar**, traduit par Nermin Abadan, Siyasi İlimler Serisi : 1, İstanbul : Yenilik Basımevi, 1961, pp. 81-86. D'autre part, l'idéalisme de Wilson dont le point central est l'expansionnisme du libéralisme et le libre-échange, peut être interprété comme une préférence réaliste qui vise à protéger le statut des Etats-Unis et à le rendre durable ; Levent Ürer, « Woodrow Wilson'un 'İdeal' Dünya Tasarımının, Türkiye Cumhuriyeti'nin Kuruluş Felsefesine Etkileri », **İstanbul Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi**, No. 28, 2003, p. 7.

[522] John A. Vasquez, **The Power of Power Politics: From Classical Realism to Neotraditionalism**, Cambridge: Cambridge University Press, 2004, p. 33.

[523] Alfred Zimmern, « International Law and Social Consciousness », **Transactions of the Grotius Society**, Vol. 20, 1934, pp. 31-32. Zimmern est l'un des représentants les plus importants de l'idéalisme de cette époque. Il indique que les développements dans les domaines agricoles, commerciaux et industriels ont contribué à l'émergence d'une conscience sociale sur la communauté internationale et la solidarité mutuelle au sens de l'intérêt commun. Alors, l'agriculture, le commerce et l'industrie peuvent avoir des ramifications mondiales et provoquer une interdépendance matérielle plus intense. Cet écoulement de l'histoire peut aboutir à un ensemble où tous les citoyens du monde respecteraient les lois universelles; **ibid.**, pp. 33, 42.

[524] Carr, **The Twenty…**, p. 27.

[525] La Société des Nations a été fondée comme un système de droit qui limitait les libertés des Etats de faire la guerre et qui définissait aussi les règles de conduite lors de l'éclatement d'une guerre juste, conformément à l'approche du droit international de Grotius et aux principes du libéralisme de Locke.

standardisation des problèmes politiques internationaux sur une base rationnelle avec une participation à grande échelle. Or, elle a été avortée à la naissance à cause de la non-participation des Etats-Unis et des questions de représentation des autres pays membres. L'optimisme utopique de cette période a subi les effets destructeurs des politiques de puissance des Etats européens et de la Grande Dépression, autrement dit, de la crise économique de 1929.[526]

La seconde réflexion du libéralisme dans la discipline est d'abord apparue sous couvert des théories d'intégration[527] après la Seconde Guerre Mondiale. L'intégration européenne est non seulement une théorie, mais aussi une zone d'application très spéciale, un laboratoire social et les théoriciens libéraux mettant l'accent sur le progrès évolutionnaire et le développement vers le mieux pas à pas, ont l'occasion l'observer. L'histoire européenne avec ses guerres et ses conflits jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale représente le pessimisme et la cyclicité du réalisme tandis que la théorie libérale examinant le processus d'intégration, est à la recherche de l'établissement d'un système pacifique basé sur l'harmonie des intérêts et des normes avec un optimisme très fort sur le futur de l'Europe.[528] Donc, la fondation de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA) en 1951, est un symbole et/ou un tournant pour les approches libérales. Jean Monnet qui est l'un des fondateurs les plus importants de l'Union Européenne, indique que la CECA représente une révolution silencieuse sur les perceptions bien qu'elle ne soit qu'une étape technique. Car, en créant les institutions et des nouvelles normes, elle démontre les avantages politiques et économiques de l'intégration. Donc, l'intégration européenne évolue étape par étape vers le progrès de la coopération

[526] Cameron G. Thies, « Progress, History and Identity in International Relations Theory: The Case of the Idealist-Realist Debate », **European Journal of International Relations**, Vol. 8, No. 2, 2002, p. 153.

[527] L'intégration peut être résumée comme un processus par lequel les Etats souverains abandonnent une partie de leur souveraineté nationale pour maximiser leur puissance et leurs intérêts collectifs.

[528] En effet, l'idée d'une union européenne n'est pas propre à cette période. Dans l'histoire philosophique de l'Europe, il a existé des points de vue similaires remis en avant de temps en temps comme chez Voltaire, Montesquieu, Kant, etc. Après la Première Guerre, en sortant du modèle américain, des discussions sur le fait que le fédéralisme soit applicable en Europe et sur celui qu'un Etat fédéral d'Europe puisse être établi pour rendre perpétuelle la paix européenne, sont mises en œuvre. Par exemple, Coudenhove-Kalergi a joué un rôle important lors du renforcement de cette idée avec son œuvre *Pan Europe* publié en 1923; Mette Eilstrup-Sangiovanni, **Debates on European Integration**, Wales : Palgrave Macmillan, 2006, pp. 19-20.

fonctionnelle au partenariat économique, puis à l'harmonisation des décisions politiques et enfin à la citoyenneté européenne.[529]

La théorie d'intégration possède quelques divergences comme le fédéralisme, l'inter-gouvernementalisme, le fonctionnalisme, le néo-fonctionnalisme, l'inter-gouvernementalisme libéral, etc. dont les points de départ communs sont la coopération, l'ordre basé sur la paix et l'harmonie des interdépendances.[530] Le fédéralisme dépend d'une puissance centrale ou bien d'une structure supranationale, tandis que l'inter-gouvernementalisme consiste en la coopération entre Etats souverains par un système de règles et d'organisations. Bien que l'idée de l'union soit philosophiquement basée sur la citoyenneté européenne et un ensemble politique de l'Europe à l'inverse, la pratique montre un ensemble ou bien une intégration des Etats européens qui protègent leur souveraineté, qui résolvent les différends entre eux par les institutions et les règles définies hors du choix de guerre sous le toit d'un ensemble intergouvernemental ayant une interdépendance stricte. Donc, les soucis politiques autrement dit la poursuite des intérêts des Etats dans un contexte réaliste montrent que les domaines politiques sont difficile à discuter et peuvent influencer négativement le progrès d'intégration. C'est la principale contradiction des théories d'intégration qui représente la dualité entre l'optimisme et la réalité.

---

[529] Jean Monnet, « A Ferment of Change », dans **The European Union: Readings on the Theory and Practice of European Integration**, édité par Brent F. Nelsen, Alexander C-G. Strubb, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 1994, p. 20.

[530] Après la Seconde Guerre Mondiale, l'une des théories d'intégration, le transactionalisme est créé par Karl W. Deutsch qui tient au processus de communication et de création d'une conscience et d'une intention collective sur l'intégration. Il examine donc non seulement les Etats-nations mais aussi les individus, les groupes sociaux, etc. démontrant une conception supranationale. Au niveau du système, il analyse les messages transférés, leurs effets reproductifs, les symboles et les perceptions des acteurs qui sont les éléments constitutifs dans le processus d'intégration ; Karl W. Deutsch, **The Nerves of Communication : Models of Political Communication and Control**, United States : The Free Press, 1966, p. 133. Il s'agit d'une théorie de communication visant à un système universel de communication qui unifie les hommes par la méthodologie de l'apprentissage social ; Karl W. Deutsch, **Nationalism and Social Communication**, Massachusetts : M.I.T Press, 1962, p. 149. De ce point de vue, il montre que l'intégration peut aboutir à des communautés de sécurité où divers Etats, cherchent à s'unir pour établir un système pacifique basé sur les règles et les institutions sous une conscience commune dont le but essentiel est la paix plutôt que la coopération. Il distingue deux communautés de sécurité : communautés amalgamées et communautés pluralistes. La première représente une intégration politique dont les membres acceptent de se soumettre à un pouvoir central comme les Etats fédéraux (les Etats-Unis, la formation de la Suisse et l'unification de l'Allemagne) tandis que la seconde est un système de paix durable où les acteurs gardent leurs souverainetés en vivant ensemble en paix et en harmonie ; Stanley Hoffmann, « Vers Etude Systématique des Mouvements Intégration Internationale », **Revue Française de Science Politique**, Vol. 9, No. 2, 1959. pp. 475-476. L'approche de Deutsch vise à la création d'une identité universelle qui assure la paix et le progrès dans le système international. Donc, sa communauté de sécurité est un bon exemple de la paix perpétuelle de Kant.

Dans ce contexte, le fonctionnalisme est apparu, tout en visant à élaborer une perspective générale dont le contexte n'est pas limité à l'intégration européenne, et qui surmonte les soucis politiques et le centrisme étatique. Autrement dit, sa question de départ est le processus de l'intégration transnationale à l'échelle mondiale. David Mitrany, précurseur du fonctionnalisme, précise que dans cette période d'établissement d'un ordre pacifique après la guerre, des arrangements fonctionnels seraient plus efficaces qu'une association mondiale et qu'un système fédéral. Car, les acteurs indépendants collaborent et travaillent ensemble pour leur intérêt commun, s'aident l'un l'autre et peuvent varier leurs compositions dans les domaines fonctionnels comme le transport, la communication, la santé, etc. qui sont neutres et tolérables d'après les acteurs alors que la politique est loin d'être neutre.[531] Ainsi la coordination technique entre les Etats engendre les structures fonctionnelles entre les nations.[532] Chez lui, les organisations fonctionnelles possédant un rôle important dans la gouvernance mondiale vers le progrès et la paix augmentent avec les ramifications à l'intermédiaire desquelles les vies et les intérêts de toutes les nations s'intègrent graduellement.[533] Son approche repose beaucoup plus sur l'universalisme ou bien un système universel que l'intégration européenne. En fait, il considère le régionalisme et les intégrations régionales comme un danger devant l'universalisme puisqu'ils renforcent le nationalisme régional.[534]

---

[531] Comme nous l'avons mentionné, le succès de la CECA est un indicateur très important pour les fonctionnalistes vu que l'organisation montre que la coopération par la structuration fonctionnelle dans les domaines techniques en excluant l'idée d'une intégration politique, aboutit.

[532] David Mitrany, « A Working Peace System », dans **The European Union: Readings…**, p. 91.

[533] David Mitrany, « The Functional Approach to World Organization », **International Affairs**, Vol. 24, No. 3, 1948, pp. 358-359. Mitrany propose qu'il faut commencer à nouveau, donc, avec un sens clair que les nations peuvent être liées ensemble dans une communauté mondiale seulement si elles sont reliées par ce qui unit, non pas par ce qui divise ; **ibid.**, p. 359. A ce point, Mitrany montre deux approches : l'approche politico-constitutionnelle et l'approche fonctionnel-sociologique. Selon lui, l'approche politico-constitutionnelle est naturelle avec ses perspectives et la pratique constante depuis le Moyen Age dans toute la gamme des systèmes politiques. Mais il montre désormais une nouvelle vie politique avec l'adoption formelle du principe de « l'autodétermination nationale » à Versailles en 1919, et la création massive de nouveaux Etats après la Seconde Guerre Mondiale. Mitrany martèle que l'intégration politique n'a pas de sens en tant que principe unificateur à la dimension globale et que toutes les tentatives d'union politique depuis la Deuxième Guerre Mondiale ont échoué. Donc, selon lui, le domaine politique limite l'intégration et les attitudes des acteurs. Or, les arrangements fonctionnels se répandent parce qu'ils sont nécessaires. Chaque nouvelle invention, chaque découverte, est susceptible de donner lieu également à un nouveau problème, celui qui exige un système de contrôle ou d'application pour le monde entier en ajoutant le facteur humain. Ainsi une communauté internationale pacifique peut être graduellement établie. Son historiographie se repose sur l'histoire du progrès qui créera une communauté mondiale ; David Mitrany, « The Functional Approach in Historical Perspective », **International Affairs**, Vol. 47, No. 3, 1971, pp. 533-541.

[534] Armağan Emre Çakır, **Avrupa Birliği Bütünleşmesinin Siyasal Kuramları**, İstanbul: Beta Yayınevi, 2001, pp. 26.27.

Par ailleurs, le néo-fonctionnalisme découle des critiques sur le fonctionnalisme qui néglige le domaine politique qui est en effet le mécanisme de décision sur les sujets techniques et fonctionnels. Donc le néo-fonctionnalisme dont les précurseurs sont Ernest Haas et Léon N. Lindberg, qui se concentre intensivement sur l'intégration européenne, a une approche pragmatique. Le concept essentiel de « l'effet de débordement » (*spillover effect*) du néo-fonctionnalisme est une variante développée de ramification de fonctionnalisme. L'effet de débordement signifie qu'une coopération dans un domaine engendre inévitablement des effets qui fortifient la coopération dans les autres.[535] Si un acteur voit que son attente et son intérêt sont en convergence avec l'ensemble, il commence à lier ses autres intérêts à l'ensemble. Ainsi, l'acteur et ses institutions se mettent à adopter la structure centrale. Les autres acteurs qui observent ces avantages veulent aussi s'y intégrer. Alors, les acteurs de l'ensemble tendent à élargir cette coopération aux autres domaines ou secteurs. Pour la survie de l'intégration, les membres doivent avoir l'envie de produire des politiques communes et d'approfondir la vision politique de l'intégration.[536] Dans ce contexte, l'approfondissement et l'élargissement de l'intégration européenne suivent historiquement la ligne suivante : d'abord le débordement fonctionnel, puis le débordement institutionnel et enfin le débordement politique.[537] C'est l'intégration politique en tant que gouvernance supranationale. Comme vu, le néo-fonctionnalisme possède une conception d'historiographie progressiste-graduelle.

De nouveau, la réalité contredit la théorie. Le néo-fonctionnalisme défendant que les institutions internationales soient capables d'actions autonomes, n'est pas capable d'expliquer la stagnation de l'intégration européenne vécu durant la période De Gaulle.[538] Selon Moravcsik, précurseur de l'intergouvernementalisme libéral, la faiblesse fondamentale du néo-fonctionnalisme est que les contraintes comme intérêts économiques, contraintes politiques, conflits idéologiques et la question de

---

[535] Stephen George, **Politics and Policy in the European Community**, New York : Oxford University Press, 1991, pp. 21-22.
[536] Leon N. Lindberg, « Political Integration, Definition and Hypotheses », dans **The European Union: Readings…**, pp. 106-107.
[537] Lee Miles, « Theoretical Considerations », dans **European Union Enlargement**, édité par Neill Nugent, New York : Palgrave Macmillan, 2004, p. 255.
[538] Elizabeth Bomberg, Alexander Stubb, **The European Union: How Does It Work?**, New York : Oxford University Press, 2003, p. 12.

délégation des Etats membres sont négligées sous sa notion optimiste.[539] L'« inter-gouvernementalisme libéral » est la synthèse du néolibéralisme et de l'inter-gouvernementalisme en fonction du fonctionnement de la conjoncture. Il faut d'abord examiner les causes immanentes des attitudes des acteurs sur le processus d'intégration ; autrement dit, pourquoi ils tentent à s'intégrer et quelles sont leurs motivations. Donc en remettant en place le rôle des Etats-nation, Moravcsik précise qu'il faut se focaliser sur le processus de négociation et de prise de décision des acteurs non seulement dans la dimension de politique extérieure mais aussi dans celle de politique intérieure. La participation au processus d'intégration évolue en fonction des intérêts des Etats-Nation. Par exemple, les raisons peuvent être géopolitiques ou économiques.[540] Comme vu, bien que l'inter-gouvernementalisme libéral ajoute les individus, les groupes et les sujets secondaires à son approche, il est incapable d'exprimer le processus d'intégration qui se développe sur les identités et la conscience commune. Par conséquent, toutes les théories d'intégration possèdent l'idée de progrès et d'optimisme malgré des périodes de stagnation. Il est possible de dire qu'ils aient une historiographie sur l'avenir en sortant de la conjoncture actuelle d'un exemple unique dans l'histoire mondiale ou bien d'un puzzle social scientifique.[541]

Quant au courant transnationaliste qui découle du néolibéralisme, sa caractéristique principale est le fait qu'il s'approprie les hypothèses fondamentales du réalisme telles que le système international anarchique et l'Etat en tant que principal acteur. Mais ce qui diverge est que malgré le système anarchique et les intérêts égoïstes des Etats, il existe aussi un intérêt commun au système international et que les Etats en tant qu'acteurs rationnels préfèrent la coopération et l'élaboration de régimes internationaux qui règlementent l'ordre mondial en absence d'une puissance hégémonique en créant une atmosphère de confiance et de stabilité loin de l'incertitude.[542] Car, la coopération fondée sur les principes de transparence et de

---

[539] Moravcsik martèle que quand l'intégration a stagné, les chercheurs ont critiqué le néo-fonctionnalisme, mais lorsque l'intégration progresse, ils le redécouvrent ; Andrew Moravcsik, **The Choice For Europe: Social Purpose and State Power From Messina to Maastricht**, New York: Cornell University Press, 1998, pp. 15-16.

[540] **Ibid.**, p. 24.

[541] Donald J. Puchala, « Institutionalism, Intergovernmentalism and European Integration: A Review Article », **Journal of Common Market Studies**, Vol. 37, No. 2, 1999, p. 330.

[542] Les régimes internationaux sont définis comme un ensemble de principes, de normes, de règles et de processus décisionnels autour desquels les attentes et les revendications d'acteurs convergent dans un domaine spécifique des relations internationales. Les régimes sont un réseau d'arrangements de gouvernance qui régularise les actes des acteurs et les contrôle dans un système international

réciprocité par les régimes internationaux est moins couteuse que le conflit pour les Etats rationnels. Cette préférence des acteurs reflète l'optimisme à l'égard de la nature humaine. Pour les néolibéraux, c'est un processus de l'apprentissage et de l'histoire des relations internationales qui doit être analysée en détails, car si les acteurs s'agissent en fonction des résultats des expériences historiques, ils préfèreront la coopération stratégiquement en tant qu'homme rationnel.[543] Il est possible d'interpréter que cette approche touchant à la nature rationnelle de l'homme est parallèle à l'historiographie linéaire-progressiste du libéralisme.

D'autre part, les théories libérales sont normatives par nature vu qu'elles proposent un plan d'action pour mener les réformes et assurer la pérennité du progrès. Particulièrement sous l'effet du transnationalisme qui met en relief l'importance des acteurs non-étatiques effectivement influencés par des normes, des idées, des valeurs et des perceptions, ces phénomènes ont commencé à être traités dans la discipline comme facteurs de stabilité et de cohésion des relations internationales.[544] Quant aux normes internationales, il existe un processus de l'émergence d'une norme jusqu'à son acceptation et son expansion à l'échelle mondiale comme par exemple l'internationalisation des normes suivantes : les droits des femmes, le suffrage universel et les lois de la guerre. Bien que les normes soient toujours une partie de la vie internationale, d'après les approches libérales, l'évolution des technologies de communication et de transport et l'augmentation de l'interdépendance mondiale ont entraîné l'essor de la connectivité et ainsi accéléré l'homogénéisation des normes mondiales surtout après la Guerre Froide et sous l'effet de la vague de globalisation. L'expansion d'organisations internationales particulièrement sous la domination de l'ONU, contribue à ce processus d'accélération en fournissant plus d'occasions de discuter sur une large gamme de

---

anarchique ; Stephen D. Krasner, « Structural causes and regime consequences : regimes as intervening variables », **International Organization**, Vol. 36, No. 2, 1982, p. 186 ; Les régimes où l'échange d'information est solide et empêche les mauvaises perceptions, réduisent l'incertitude et fortifient l'institutionnalisation mondiale ; Robert Axelrod, Robert O. Keohane, « Achieving Cooperation… », p. 110.

[543] Keohane, Nye, **Power and Interdependence**, p. 286.

[544] La conception normative devient un domaine de recherche empirique sur le processus de construction sociale puis s'est cristallisé en une nouvelle théorie ; c'est en fait le constructivisme. Tandis que le constructivisme tient beaucoup à la structuration des normes dans la vie sociale composée des identités, des actions sociales et de l'intersubjectivité, les théoriciens idéalistes et libéraux se concentrent sur l'idéal formé au sein des normes et des valeurs universelles par une compréhension incomplète concernant les processus, les structures et les agents ; Brent J. Steele, « Liberal-Idealism: A Constructivist Critique », **International Studies Review**, Vol. 9, No. 1, 2007, pp. 23-25.

questions normatives pour les néolibérales.[545] Au contraire, selon les théoriciens de l'approche normative,[546] pour une gouvernance globale qui surmontera aussi la conception de l'ONU, il faut créer des organisations universelles et les faire fonctionner en se basant sur les normes universelles et les rendant valable pour tous. Cela signifie une idée de progrès vers un monde démocratique, libre et pacifique et vers la citoyenneté globale, autrement dit vers la société civile globale.[547]

Comme nous l'avons déjà mentionné la vision libérale de l'histoire a pris forme au 19ème siècle sur l'héritage chrétien qui se cache toujours à l'arrière-plan historiographique euro-centrique. L'idée principale est que l'histoire avance sporadiquement mais inéluctablement vers la liberté qui est un phénomène immanent à l'Occident. Car, le reste du monde a rejoint l'histoire quand il a été découvert, conquis par les Européens et reformulé à travers les visions européennes. Ainsi une histoire mondiale a été formulée sur une ligne droite par l'Occident et lancée comme un scénario de l'expansion de la liberté humaine sur le globe terrestre ou comme un salut céleste où les peuples libres ont un certain privilège et un rôle sacré pour le reste du monde.[548] En sortant de cette base idéologique, après la chute du mur de Berlin, les théories de paix démocratique et de fin de l'histoire[549] suivant lesquelles le triomphe du libéralisme et de la démocratie libérale à l'échelle mondiale signifie le point final de l'évolution idéologique de l'humanité, autrement dit la destination suprême pour le reste du monde ont été remises au centre de l'actualité. Le reste du monde assimile ainsi les valeurs libérales et démocratiques et adopte le système international sous le leadership des Etats libéraux et développés. A mesure que l'idéal type, ou autrement dit les régimes démocratiques ayant une approche pacifiste s'installent dans le monde entier en homogénéisant des valeurs universelles, les Etats

---

[545] Martha Finnemore, Kathryn Sikkink, « International Norm Dynamics and Political Change », **International Organization**, Vol. 52, No. 4, 1998, pp. 896-909.

[546] Il faut ici indiquer qu'en se différenciant, l'approche normative critique aussi les effets négatifs et les politiques socio-économiques destructives du néo-libéralisme.

[547] L'un des représentants de l'approche normatif dans le domaine des Relations internationales, Richard Falk indique qu'après les années 1990, il existe des tentatives concernant la gouvernance globale prenant en considération les individus et les sociétés. Néanmoins les attentats du 11 Septembre, en tant que symbole du retour au système de Westphalie a des effets négatifs sur les tendances normatives qui engendreront la démocratie globale et la société d'un monde doté de règles éthiques et de mécanismes de justice et de droit ; pour sa conceptualisation du nouvel ordre mondial voir ; Richard Falk, **The Declining World Order : America's Imperial Geopolitics**, New York : Routledge, 2004.

[548] William H. McNeill, « The Changing Shape of World History », **History and Theory**, Vol. 34, No. 2, 1995, pp. 11-12.

[549] Vu que dans le troisième chapitre, nous examinerons l'historiographie de Fukuyama et les bases principales de sa théorie, nous n'examinons ici que ses reflets et les approches similaires avec une perspective générale dans la discipline.

n'entrent plus jamais en guerre les uns les autres,[550] brièvement dit, l'expansion de la démocratie est l'expansion de la paix dans un mode de relation mutuelle ; c'est une vision de paix perpétuelle revisitée de Kant.[551]

L'idée de paix démocratique est surtout remise en place dans les conjonctures de transformation de l'histoire mondiale comme par exemple lors des discours de Clinton dans les années 1990 après la Guerre Froide et de George W. Bush[552] après les attentats du 11 Septembre.[553] La guerre d'Irak est donc traitée dans la dimension d'une intervention afin d'établir une paix démocratique qui deviendra un exemple ce qui montre la dualité des politiques libérales entre la théorie-la pratique et l'approche pragmatique du courant libéral. Or, la pratique met en scène le fait que les éléments constructifs, les actes réflexifs et la structure sociale interne sont plus déterminants dans l'établissement de la démocratie et d'un système de paix que l'intervention d'un autre acteur supposant un rôle messianique[554] en recherche de son historiographie sur le monde idéal en devenir.

En conséquence, il est possible de résumer les approches du courant libéral sur l'historiographie du système mondial comme : i- en parallèle avec le courant de modernité, le libéralisme engage à l'idée de progrès sur une ligne droite où les

---

[550] Roussel, O'Meara, **op. cit.**, pp. 143,148 ; Le libéralisme kantien possède trois piliers de paix : domestique, international et cosmopolite. Ces trois conditions de paix représentent l'évolution vers la paix et la coopération globale de l'histoire. Car, le postulat de base de la théorie internationale libérale repose sur ce que les États ont aussi le droit d'être libre puisque les individus moralement autonomes détiennent des droits de liberté. A cet égard, comme dans les relations humaines, les Etats doivent posséder un respect mutuel de ces droits. Lorsque les États respectent les droits de l'autre, les interactions et les liens internationaux augmentent dans la dimension non seulement politique, mais aussi sociale, culturelle et économique, ce qui créera un linkage des avantages mutuels. Ainsi une conscience et un ensemble de valeurs d'abord internationales puis cosmopolites parmi les démocraties libérales se forment pour les citoyens et les sociétés. Ce sera une zone libérale de paix ou une union pacifique ; Michael W. Doyle, « Kant, Liberal Legacies, and Foreign Affairs », **Philosophy and Public Affairs**, Vol. 12, No. 3, 1983, p. 213. Donc, les régimes des Etats et ses interactions possèdent une grande importance pour l'établissement de la paix perpétuelle et du progrès de l'histoire ; Vesna Danilovic, Joe Clare, « The Kantian Liberal Peace (Revisited) », **American Journal of Political Science**, Vol. 51, No. 2, 2007, p. 398.

[551] Dan Reiter, « Does Peace Nurture Democracy? », **The Journal of Politics**, Vol. 63, No. 3, 2001, p. 938-939.

[552] Le discours de Bush à propos de la question de guerre d'Irak est le suivant : *« Les Etats-Unis sont une nation avec une mission, et cette mission vient de nos croyances les plus fondamentales. Nous n'avons aucun désir de dominer, aucune ambition d'empire. Notre objectif est une paix démocratique, une paix fondée sur la dignité et les droits de chaque homme et femme. Les Etats-Unis agissent pour cette cause avec des amis et des alliés à nos côtés, encore nous comprenons notre vocation particulière: Cette grande république mènera la cause de la liberté ».* C'est un exemple concret qui reflète le rôle privilégié et sacré des Etats-Unis afin d'assurer la paix à long-terme pour toutes les démocraties ; Steele, **op. cit.**, pp. 39-40.

[553] L'approche wilsonienne est un autre exemple similaire, pris en considération dans ce contexte, comme nous l'avons déjà mentionné.

[554] Vasquez précise que le système américain a certainement tendance aux croisades messianiques tant intérieure qu'extérieure; Vasquez, **The Power of...**, p. 354.

conditions de la vie humaine s'améliorent et un ordre universel basé sur la paix est établie. Donc, leur analyse se focalise sur la recherche du progrès politique, intellectuel et/ou matériel dans les relations internationales ;[555] ii- leur historiographie en général commence par le système des Etats modernes en tant que produit des Lumières ; ils se concentrent particulièrement sur les processus de coopération, de l'apparition des régimes et des institutions internationales et des périodes de transformation comme tournants vers le progrès. Comme par exemple, la fin de la Guerre Froide, celle de la Première et de la Seconde Guerre Mondiale qui sont des symboles d'espoirs pour un système pacifique et universel. Ce sont les périodes où les variantes du libéralisme sont dominantes dans la discipline ; iii- le libéralisme est un courant qui évolue pragmatiquement en même temps que la pratique. Il est facile d'observer cette situation soit dans les théories d'intégration européenne soit dans les tendances transnationales. Mais les variantes du libéralisme ne perdent pas leur approche optimiste vers le futur ; iv- leur historiographie repose sur l'approche linéaire-progressiste selon laquelle la fin de l'histoire apparaitra la condition où la démocratie et les valeurs occidentales seront établies à l'échelle mondiale. Ce point de vue porte à l'arrière-plan le sens de ce que dans l'histoire vers le progrès, le reste du monde doit s'assimiler au monde occidental. C'est tout à fait un projet euro-centrique ou bien un projet occidental de libéralisme universel à appliquer pour le bonheur de l'humanité ;[556] v- la vision libérale à propos du futur en tant qu'utopie promet la paix et la prospérité à toute l'humanité avec l'harmonisation des intérêts malgré les inégalités socio-économiques. Or, les éléments antagonistes propres au libéralisme, comme le capitalisme libéral et impérial, compétitif et monopoliste ou bien la liberté et l'esclavage cause l'instabilité du système et les tensions historiques.[557]

[555] Robert M. A. Crawford, **Idealism and Realism in International Relations**, London: Routledge, 2001, pp. 70-72.
[556] Dans ce contexte, il est possible de dire que le libéralisme n'est pas essentiellement un paradigme scientifique, mais une idéologie dans laquelle existe une destination suprême : la victoire de l'Occident ; Vasquez, **The Power of...**, p. 356-357.
[557] Barry K. Gills, « Democratizing Globalization et Globalizing Democracy », **Annals of American Academy of Political and Social Science**, Vol. 581, 2002, pp. 161-162.

Section III : L'historiographie dans l'approche du système international du paradigme marxiste : la perspective marxiste-dialectique

L'histoire politique laisse sa place à l'histoire socio-économique dans la seconde moitié du 20ème siècle. Les historiens se concentrent de plus en plus sur la question suivante: « Comment l'humanité a progressé depuis l'utilisation du premier outil? ». Selon l'école marxiste, cette question inclut une recherche sur la diversification des groupes sociaux et le processus de transformation d'une société à l'autre par le changement dans les modes de production signifiant la dimension matérialiste.[558] De cette perspective, l'idée d'histoire de Marx basée sur la convergence de l'histoire économique et sociale est revisitée par les analyses marxistes dans le domaine des Relations internationales. Ils se focalisent sur la problématique de changement social dans l'histoire quand ils examinent le système international en tant qu'ensemble. Car, les processus de changement historique sont une réflexion du développement économique de la société et de la lutte des classes. Le développement économique est effectivement le moteur de l'histoire. Autrement dit, à mesure que les relations, les forces et les modes de production changent, l'histoire du système international change et progresse à son tour dialectiquement. Les trois variantes du marxisme -la théorie d'impérialisme, l'Ecole de dépendance et l'analyse du système-monde- dans la discipline des Relations internationales adoptent cette méthodologie historique au cœur de leur approche théorique du système international.

Tout d'abord, la théorie d'impérialisme[559] est plus liée à l'approche historique de Marx et suit presque la même méthodologie et la même catégorisation des étapes historiques dans laquelle le capitalisme est l'étape essentielle pour l'écoulement de l'histoire vers le communisme, c'est-à-dire vers la fin ultime. L'aboutissement au communisme nécessite l'union de tous les prolétariats et leur victoire à l'échelle mondiale. L'idée d'internationalisme néglige les autres déterminants de la structure

[558] Eric J. Hobsbawn, « Karl Marx'ın Tarih Yazımına Katkısı », **Birikim**, No. 3, 1975, pp. 53, 58.
[559] L'impérialisme est tout d'abord utilisé en tant que concept politique avant la construction de son linkage avec l'économie mondiale. Les grandes puissances mondiales en voie d'expansion politique sont nommées les puissances impériales en histoire. En fait, il contient toujours une dimension économique. La période de mercantilisme installe la perception économique au cœur du concept. Après la Révolution industrielle et la domination du capitalisme à l'échelle mondiale, le concept de l'impérialisme est traité comme un choix politique des puissances capitalistes ou encore comme l'étape inévitable du capitalisme.

sociale.[560] Dans ce contexte, toutes les sociétés doivent poursuivre le processus historique du capitalisme apparu en Europe.[561] De ce point de vue, les guerres coloniales et l'expansionnisme impérial sont un passage obligé de la lutte « prolétariat-bourgeoise ».[562] Si les autres sociétés s'intègrent au système capitaliste et se modernisent dans le sens de l'Europe, une conscience d'union des prolétariats dans le monde entier peut être constituée en sortant des contradictions du capitalisme.[563] La fin téléologique du marxisme découle de processus d'interaction entre les puissances luttant. Comme vu, le progrès est le résultat immanent de la lutte des antagonismes qui assure la naissance d'un nouvel ensemble.

---

[560] L'internationalisme est le principe essentiel du marxisme qui unifie tous les prolétariats du monde. Mais il existe un débat interne sur le nationalisme entre les Marxistes. Tandis que Kautsky défend la thèse que l'internationalisme n'est pas un arme utilisé dans la période de guerre, au contraire, Luxemburg dit que *« à ce point, nous changeons le Manifeste et disons que les ouvriers du Monde entier s'unissent dans les périodes de paix et se combattent dans les période de guerre »* ; Korkut Boratav, « Önsöz », dans **Sermaye Birikiminin Tarihsel Koşulları**, Rosa Luxemburg, traduit par Neyyir Kalaycıoğlu, İstanbul : Kaynak Yayınları, 1984, p. 16.

[561] Le capitalisme né en Europe est l'objet essentiel de l'historiographie matérialiste concernant surtout à ses conditions et aux transformations historiques. Dans ce contexte, le point central de son analyse est l'Europe. Le reste du monde ou bien les périphéries se situent sur un plan secondaire. Autrement dit, la périphérie est traitée en tant que sujet passif qui se forme sous l'hégémonie des puissances impériales européennes. Par exemple chez Hobson, -il faut indiquer qu'il est un penseur libérale- la théorie de l'impérialisme est élaborée dans le cadre de l'impérialisme anglais depuis 1870, en se concentrant sur ses échecs afin de résoudre les problèmes socio-économiques de l'Angleterre. Il traite l'impérialisme comme un symptôme visible d'une maladie sociale dans les pays métropolitains ; D. K. Fieldhouse, « 'Imperialism': An Historiographical Revision », **The Economic History Review**, Vol. 14, No. 2, 1961, p. 189. Dans ce contexte, l'impérialisme, l'étape inévitable du capitalisme, peut causer des réformes structurelles qui réorganisent et améliorent le système capitaliste ; P. J. Cain, « Hobson's Developing Theory of Imperialism », **The Economic History Review**, Vol. 34, No. 2, 1981, p. 315.

[562] Luxemburg considère l'impérialisme comme la nécessité du capitalisme afin de créer de nouveaux marchés pour la plus-value, d'atteindre les ressources pour la production et d'obtenir de la main d'œuvre pour le fonctionnement du système capitaliste. La crainte, le militarisme et l'usage de la force sont les moyens pour accélérer l'expansion du capitalisme, en détruisant l'organisation sociétale et les moyens de production de ces régions, comme par exemple en Algérie ou bien au Inde ; Luxemburg, **The Accumulation…**, pp. 348-352. Pour les porteurs de civilisation européens, la phase impérialiste de l'accumulation du capital contient l'émancipation capitaliste et l'industrialisation des colonies. Ainsi il est indispensable que l'émancipation capitaliste nécessite historiquement la création d'un Etat moderne, fidèle aux objectifs de la production capitaliste et rattaché aux pays développés par les dettes extérieures ; **ibid.**, pp. 399-401.

[563] Battistella, **op. cit.**, p. 253. Rosa Luxemburg traite les sociétés agraires sans classe et sans propriété privée en Inde, au Pérou, en Russie et dans la société nomade de germains. Elle montre par les messages et par les écrits que cette situation est très surprenante pour les puissances coloniales comme les Anglais, les Français etc. Dans ces sociétés, il existe des valeurs différentes comme les liens de clan, de famille ou bien de parenté qui unissent les hommes. Or, dès Mill et Smith, la science économique moderne se base sur l'idée de propriété privée et de capital. Ces sociétés ne connaissent ni l'un ni l'autre. Les puissances coloniales commencent à installer la culture, les applications et les valeurs du capitalisme et de bourgeoisie pour la dualité, l'inégalité et l'exploitation dans ces sociétés. Le récit de Luxemburg nous montre que ces sociétés communistes agraires sont basées sur les liens des hommes au lieu de l'union du prolétariat et qu'elles ont réussis à fonder une civilisation loin de l'exploitation et des luttes pour la propriété. Dans le contexte du marxisme en tant que théorie des ères modernes, une fois que la civilisation moderne est fondée, il faut d'abord posséder l'essentiel de l'esprit capitaliste de l'Europe pour pouvoir établir le communisme à l'échelle mondiale ; Rosa Luxemburg, **Ulusal Ekonomiye Giriş**, traduit par A. Cavidan, İstanbul : Belge Yayınları, 1995, pp. 11-22.

En sortant de l'idée que la société est dotée de contradictions dont les conflits produisent les évènements et les processus historiques, Lénine propose une théorie basée sur le matérialisme dialectique propre à Marx. Il a emprunté la catégorisation des périodes historiques en fonction du changement des modes de production. Pour la transition du capitalisme vers le communisme, Lénine voit « la dictature du prolétariat » comme une étape inévitable pareillement aux idées de Marx. La dictature du prolétariat signifie l'organisation des leaders du prolétariat ou bien de leurs subordonnés en une classe dominante pour rompre la puissance des classes oppressantes ou de la bourgeoisie par le pouvoir d'un Etat temporaire jusqu'à la fondation du communisme.[564] Le communisme créera une société sans Etat et sans classe dans laquelle la vraie démocratie sera établie. Cette perspective téléologique nous montre l'approche universaliste et progressiste de Lénine.[565] Mais les politiques révisionnistes comme la liberté politique, les syndicats, la démocratie et le suffrage universel ont menacé les causes de lutte de classe, si bien que contrairement à Marx qui attribuait au prolétariat un rôle universel historique, Lénine ne croyait pas que la classe ouvrière ait l'esprit et la conscience de s'unir.[566] Il propose un parti révolutionnaire comme leader du prolétariat qui endoctrinera une conscience de classe et structura une historiographie vers la société universelle sans classe, c'est-à-dire vers la fin de l'histoire.[567]

D'autre part, l'impérialisme est brièvement une catégorie historique du capitalisme mondial qui assure son progrès et sa survie. Dans ce contexte,

---

[564] V. I. Lénine, **Burjuva Demokrasisi ve Proletarya Diktatörlüğü**, traduit par Muzaffer Ardos, Ankara : Sol Yayınları, 1977, p. 97, 103.

[565] V. I. Lénine, **Burjuva Demokrasisi**, p. 105. Selon cette approche, du fait que le communisme purifie les hommes de leur égoïsme et de leurs intérêts et qu'il n'existe pas de propriété sur les moyens de production dans la société communiste, il n'existera plus des conflits de classe. Ainsi pouvait être établie une démocratie véritable. C'est la fin ultime du progrès historique du marxisme classique.

[566] Lénine indique que le prolétariat européen adopte au capitalisme, si bien que sous le leadership de la Russie, la guerre contre l'impérialisme ou la révolution internationale doit commencer dans les sociétés de l'Est qui étaient sous-développées et subordonnées. La guerre impérialiste, la Première Guerre Mondiale, a éveillé l'Est et l'a annexé à la politique mondiale. Cette contradiction interne de l'ensemble cause dialectiquement une nouvelle période ; Lénine, « Doğu Halklarının Kurtuluşu », dans **Gerilla Savaşı**, Marks-Engels-Lenin, İstanbul: Tüm Zamanlar Yayıncılık, 1992, pp. 90-93. Il est nécessaire d'ajouter que la théorie de Lénine a un caractère internationaliste du fait que la conjoncture internationale de sa période est une base fondamentale pour ses idées de l'internationalisation des prolétariats. Il a examiné la scène internationale avec ses contradictions à partir des lois générales de développement historiques et a essayé d'élaborer une méthodologie politique pour abolir l'impérialisme capitaliste; V. Zevine, G. Golikov, **Lénine : Sa Vie et Son Œuvre**, Moscou : Editions de l'Agence de Presse Novosti, 1975, pp. 159-161.

[567] V. I. Lénine, **Karl Marx ve Doktrini**, traduit par Şiar Yalçın, Ankara : Bilim ve Sosyalizm Yayınları, 1975, p. 125-127 ; Andrew Heywood, **Siyasi İdeolojiler**, traduit par Özgür Tüfekçi, Ankara : Adres Yayınları, 2007, p. 163.

Boukharine indique que la rivalité entre les bourgeois non seulement crée les contradictions immanentes du capitalisme, mais contribue aussi à l'internationalisation du capitalisme.[568] Chaque guerre impériale résout ces contradictions jusqu'à la naissance de nouvelles. On peut dire qu'il existe une reproduction des relations de production dans le cadre de l'impérialisme en tant que politique de capital financière. C'est la continuation du capitalisme industriel qui est en fait celle du capitalisme commercial.[569] Les contradictions de chaque phase servent à la naissance d'une autre phase vers le progrès. Il est possible de dire que les contradictions d'une période constituent l'antithèse du système qui engendrera la synthèse par une transformation.[570]

Quant aux théoriciens de l'Ecole de dépendance,[571] leur approche théorique s'appuie sur la méthodologie historico-structurelle mettant en avant le conditionnement de la vie sociale dialectiquement par les structures et les transformations historiques.[572] Leur historiographie se concentre sur la dichotomie et l'interaction socio-économique entre les deux blocs mondiaux : Nord/Sud ou pays développés/sous-développés. L'exploitation et la paupérisation du Sud par le Nord sont examinées par l'intermédiaire d'analyses traitant les processus historiques de la dépendance. Les formes historiques de dépendance sont conditionnées par l'économie mondiale ayant ses propres lois de développement, par l'expansion des pays capitalistes et par les types de relations économiques existant à l'intérieur des

---

[568] Nikolaï Boukharine, **Emperyalizm ve Dünya Ekonomisi**, traduit par Uğur Selçuk Akalın, İstanbul : Bağlam Yayınları, 1996, p. 115.
[569] **Ibid.**, pp. 121-126.
[570] Selon Lénine, la rivalité économique cause le combat et puis la guerre entre les Etats. Cette guerre impérialiste fait naitre la révolution. La Première Guerre Mondiale est l'exemple d'un tel processus dialectique.
[571] En fait, la naissance de cette école théorique est influencée par la conjoncture internationale de sa période, les mouvements de décolonisation. Le CEPAL et la Conférence de Bandung sont les produits d'une telle conjoncture, et les revendications des pays du Tiers-Monde constituent une nouvelle perception non seulement politique, mais aussi socio-économique dans l'historiographie des relations internationales. D'autre part, l'intérêt pour la théorie de dépendance a augmenté dans le contexte d'une situation politique changeante en Amérique latine après la Révolution cubaine ; Hettne, **op. cit.**, p. 253. Par exemple, pour le Tiers-Monde, la première conférence à Bandung avait un rôle important sur la transpiration d'une perception contre-hégémonique face à une double hégémonie au cours de la Guerre Froide. Cette formation peut être considérée comme une antithèse aux deux blocs qui signifie un message précieux pour l'ordre mondial ; Kinhide Mushakoji, « 'Bandung + 50' : Appel à un Dialogue Tricontinental Face à l'Hégémonie Mondiale », **Alternatives Sud**, Vol. 8, No. 2, 2001, pp. 142-144.
[572] Cardoso, Falette, **op. cit.**, p. 11.

pays périphériques liés à la situation de dépendance dans le réseau de relations économiques internationales.[573]

A partir de ce cadre de déterminants, Santos détermine trois périodes historiques de dépendance: i- la dépendance coloniale dans laquelle il s'agit des monopoles de commerce complémenté par la colonisation ; ii- la dépendance financière-industrielle apparue à la fin du 19ème siècle et caractérisée par la domination du capital des centres hégémoniques où un développement relatif dans les pays périphériques a commencé par l'intermédiaire d'investissements étrangers ; iii- la dépendance technologique-industrielle apparue après la guerre et découlant des corporations multinationales et de leurs investissements industriels dans les pays sous-développés.[574] Cette catégorisation est donc parallèle avec les périodes de l'évolution du capitalisme qui sont : i- l'essor de la bourgeoisie et de l'économie mercantiliste (17ème siècle) ; ii- l'accélération de la colonisation (18ème siècle) ; iii- l'essor du capitalisme industriel (1800-1870) ; iv- l'ère de l'impérialisme (cette période a aussi ses propres catégorisations prolongeant la période de la Grande Dépression (1873-1914) et après la période de chaos (1914-1945), une nouvelle période de transformation vers la mondialisation).[575]

Il existe une relation dialectique entre le développé et le sous-développé dans laquelle l'exploitation du reste du monde est le complémentaire du capitalisme développé. A partir de l'exemple des politiques des Etats-Unis, le capitalisme monopolistique cherche l'engagement des pays sous-développés par différentes méthodes comme les aides militaires, les dettes étrangères ou bien les crédits, les investissements des entreprises multinationales, les alliances multilatérales, etc. Cette surveillance assure donc la permanence du capitalisme monopoliste, tandis que ces pays sous-développés continuent à s'attacher au monde « libre ». De cette perspective, Baran et Sweezy supposent que le développement de la majorité des

[573] Il est important de dire que dans la logique de cette théorie, la structure interne des pays sous-développés et leur histoire, sont aussi déterminantes que l'économie mondiale dans l'évaluation de dépendance. Les classes sociales ont un rôle clef dans la conception des changements sociaux et politiques et de cette logique historique, d'autant que la plupart de cette Ecole se concentre en même temps sur les questions socio-économiques de la structure interne et sur les conflits entre classes sociales.

[574] Theotonio Dos Santos, « The Structure of Dependence », **The American Economic Review**, Vol. 60, No. 2, 1970, pp. 231-232.

[575] Pour plus de détails, voir ; Michel Beaud, **A History of Capitalism 1500-1980**, London : Macmillan Press, 1981.

pays sous-développés est un rêve dans une telle spirale politique et économique.[576] Ils mettent l'accent sur le rôle historique des mécanismes de pression des pays développés qui distingue notre époque des autres et qui rend chronique les problèmes des pays sous-développés tandis que l'accumulation du capital survit.[577]

Tout de même, au contraire des étapes historiques définies par Marx, le fonctionnement historique du capitalisme a montré que le passage à une société sans classe et pour cela premièrement, la conquête du pouvoir par le prolétariat ne se sont jamais réalisés.[578] Comme Sweezy l'indique, la classe ouvrière ne s'est jamais développée du point de vue politique, quantitatif ou bien culturel et elle est aussi fragmentée structurellement par les guerres civiles, les alliances ou les différences de conditions.[579] Contrairement aux marxistes classiques, à partir des représentants de l'Ecole de dépendance, il existe une approche pessimiste sur l'écoulement de l'histoire vers une société sans classe et ainsi leur prévision se concentre sur un système quasiment capitaliste basé sur les réformes et les règlements socioéconomiques à l'échelle mondiale, à partir d'une conception matérialiste de l'histoire et par une analyse dialectique.[580]

---

[576] Baran et Sweezy indiquent que les traités militaires signés entre les pays d'Amérique Latine et les Etats-Unis servent à la domination politique et économique américaine. Dans les pays sous-développés, les aides militaires causent la création d'armées géantes qui n'ont pas d'importance sur la scène internationale, mais qui possèdent une grande domination dans la politique interne en faveur des intérêts du capital ; Paul A. Baran, Paul M. Sweezy, **Tekelci Kapitalizm**, Ankara : Doğan Yayınevi, 1970, pp. 247-248. Cette compréhension sur le rôle de l'armée dans les pays sous-développés s'oppose totalement à la théorie de modernisation de la même période. Car, cette théorie considère l'armée comme un acteur intermédiaire et un représentant des valeurs occidentales dans le processus de développement sociologique du pays.

[577] **Ibid.**, p. 426.

[578] Marx et Engels ont prédit que la première expérience du socialisme se réaliserait dans les pays capitalistes les plus développés. Or, le prolétariat en Europe et aux Etats-Unis a fait alliance avec la bourgeoisie en faveur de son propre intérêt sur la plus-value obtenue des pays sous-développés.

[579] Paul Sweezy, « Kapitalizmden Sonra-Ne? », dans **21. Yüzyıl Eşiğinde Sosyalizm : Uluslararası Sosyalizm Konferansı**, traduit par Kudret Emiroğlu, Yılmaz Öner, İstanbul : Belge Yayınları, 1989, p. 28. La structure de classe ouvrière reproduite encore et encore par le système capitaliste n'est pas un ensemble pur. Car, le système capitaliste la divise en parties et en catégories différentes. Par exemple, à l'échelle mondiale, la classe ouvrière se compose des parties différentes suivantes : les ouvriers coloniaux/néocoloniaux, les ouvriers nationaux/transnationaux, les ouvriers blancs/noirs, les ouvriers métropolitains/immigrés, les ouvriers de petites entreprises/ceux de Volkswagen. Ces différenciations servent à la permanence du système capitaliste grâce au fonctionnement industrielle de production dans le monde entier ; Pablo Gonzalez Casanova, « Tarihin Bunalımı ve Akışı », **ibid.**, pp. 293-294.

[580] Les pays sous-développés dans la voie du socialisme n'ont pas pu réussir une application économique, démocratique et politique saine. Leurs dettes extérieures notamment au Fond Monétaire International (FMI), les contrôles de leurs marchés par les pays développés ou bien par les monopoles et leurs problèmes politiques engendrent le renouvèlement de la dépendance et du capitalisme périphérique néolibéral. Dans ce cas, il est difficile que les pays sous-développés arrivent au socialisme. Si un mouvement vers le socialisme se réalise en tant qu'objectif mondial, il est possible de voir une transformation systémique incluant les règlements qui liment les énormités du capitalisme

Quant à l'historiographie de l'approche du système-monde qui peut être considéré comme la troisième génération du marxisme, elle provient des critiques du marxisme classique, et de la structuration historique dans le niveau systémique de l'Ecole de dépendance. L'analyse du système mondial essaie de montrer les raisons immanentes ayant une cohésion entre le système et l'histoire avec une conception dialectique de l'histoire sociale pour la construction de nouvelles bases intellectuelles par l'intermédiaire desquelles il est possible d'identifier les processus et les forces qui sont impliquées dans « le contexte de crise et de rétablissement » du monde capitaliste.[581] La base essentielle de cette initiative intellectuelle sur l'historiographie du système est l'analyse de l'ensemble par le moyen du marxisme et celui de la conception de la longue durée et de la globalité de l'Ecole des Annales.[582] Leur question de départ dans leurs débats est: « Y a-t-il eu seulement un système-monde qui a commencé au seizième siècle ? », « Y a-t-il eu plusieurs systèmes-monde successifs, chacun avec une structure changeante et son propre ensemble de hégémons ? », ou encore, « Existe-t-il un système-monde unique qui continue à se développer depuis 5000 ans ? »[583]

La conception de système-monde de Wallerstein est apparue en tant que perspective sociologique et historique analysant l'émergence et la transformation du système capitaliste. Il traite surtout de l'organisation sociale, politique et économique de l'Europe occidentale, autrement dit, du système mondial moderne dont le point de départ est 1'année 1500, avec un terme large, le long seizième siècle (1450-1640), signifiant la transition du système féodal vers le capitalisme.[584] Ces deux concepts appartiennent à la nature de la structure européenne. Wallerstein met en avant les

---

au profit des peuples faibles ; Pablo Gonzalez Casanova, « Le Socialisme Comme Alternative Globale : une Perspective du Sud », **Alternatives Sud**, Vol. 8, No. 2, 2001, pp. 94-96.

[581] Herb Addo, « On the Crisis in the Marxist Theory of Imperialism », **Contemporary Marxism**, No. 9, 1984, p. 124.

[582] Les analyses du système-monde empruntent l'idée essentielle des Annales sur ce que l'histoire globale se compose de divers domaines politiques, culturelles, géographiques, économiques, sociales, etc., brièvement dit, il existe une synthèse interdisciplinaire à propos de l'histoire. Pouvoir comprendre une partie découle de la compréhension de l'ensemble et de ses contradictions par une voix multidimensionnelle. Car, dans l'écoulement historique, le processus dialectique commence à partir de l'ensemble, puis se répand aux parties et retourne à l'ensemble. Mais la question de départ du courant du système-monde est toujours économique.

[583] Janet Abu-Lughod, « Discontinuities and Persistence: One world system or a succession of systems », dans **The World System…**, p. 279.

[584] Wallerstein indique qu'il y avait sans doute d'autres moments, partout dans l'histoire quand une telle transformation aurait semblé commencer, comme dans la Méditerranée entre 1150 et 1300 et qu'il y avait des occurrences parallèles à d'autres moments dans d'autres régions du monde. Mais, à cause de raisons diverses, toutes les transformations antérieures avortèrent ; Immanuel Wallerstein, « From Feudalism to Capitalism: Transition or Transitions? », **Social Forces**, Vol. 55, No. 2, pp. 276.

variables économiques qui sont le principal déterminant de cette transformation, plutôt que les structures et les processus politiques.

Pour montrer historiquement les caractéristiques de cette période, il constitue sa conception de « système-monde moderne » comme suit : i- la description de l'organisation sociale de l'Europe dans la période médiévale ; ii- les caractéristiques globales de l'expansion européenne ; iii- la détermination de ses frontières externes ; iii- la catégorisation des pays comme centre, périphérie et semi-périphérie ; iv- la variation des structures d'Etat dans la région européenne.[585] Il est possible de dire qu'il détermine le monde global dans son ensemble par l'expansion du capitalisme européen, autrement dit par l'économie mondiale capitaliste à l'origine européenne. Dans ce contexte, son historiographie commence par le 16ème siècle de l'Europe et contient de longues durées se composant des périodes comme la thèse, l'antithèse et la synthèse et il se concentre sur la chute du capitalisme en tant que processus.[586]

Une autre analyse de ce courant dans l'historiographie du système capitaliste mondial appartient à Samir Amin qui précise que deux points de l'histoire matérialiste sont indiscutables. Ce sont la réalité du progrès des forces productives et le caractère inégal des rythmes et des niveaux de ce développement par l'espace et par le temps.[587] Ce déroulement historique du système provoque les transitions périodiques. Amin scinde l'histoire en trois étapes à partir de l'idée principale du développement des forces de production, mais en se différenciant de la catégorisation de Marx : i- l'étape communautaire (et non communiste primitif) ; ii- l'étape tribale (toutes les sociétés de classe précapitaliste et les Etats) ; iii- l'étape capitaliste.[588]

---

[585] Aristide R. Zolberg, « Origins of the Modern World System: A Missing Link », **World Politics**, Vol. 33, No. 2, pp. 253, 259. Selon lui, au cours du temps historique, « la prolétarisation progressive de travail » intensive et « la commercialisation de la terre » sont les deux aspects essentiels dans le développement de l'économie mondiale capitaliste; Wallerstein, « From Feudalism to… », p. 277.

[586] Apres avoir fait une rapide introduction à la conception historico-systémique de Wallerstein, nous parlerons d'autres théoriciens, parce que dans la troisième partie il existera une discussion plus large sur sa conception dans ce domaine.

[587] Amin, « Modes of Production... », p. 196.

[588] Chaque étape a son propre niveau de développement des forces productives. À l'étape communautaire, la plus-value est utilisée collectivement, tandis qu'à l'étape tribale, les villes et les Etats se mettent à apparaitre par le développement de la production rurale. La troisième étape signifie l'industrialisation et l'urbanisation. Amin martèle que la deuxième période reflète particulièrement la transition matérialiste dans l'histoire européenne, vu qu'il existe des exemples différents à propos du développement des forces productives comme en Chine ou dans l'Empire Ottoman. Il est possible de citer plusieurs causes pour la transition rapide au capitalisme de l'Europe comme le développement des relations de marché, les échanges entre les villes et les pays, l'expansion mercantiliste, une nouvelle classe, la bourgeoisie en train de naitre, la désintégration des relations féodales avec les nouveaux domaines de travail, l'émergence de la classe ouvrière, etc. Mais principalement, du fait que l'Europe de la période tribale a été politiquement décentralisé et fragmenté dans sa structure féodale,

Avec cette diversification, il néglige la périodisation classique de l'histoire, des sociétés primitives vers le capitalisme, en passant par la période de féodalisme européenne. Car, d'après lui, cette historiographie euro-centrique est une tendance épistémologique pour montrer la suprématie de l'Occident.[589] Or, les différentes régions ont leurs caractéristiques propres dans la période tribale. En fait, ce qui rend diffèrent le système capitaliste est que les facteurs politiques et idéologiques laissent places aux facteurs économiques dont les paradoxes créent une ère de polarisation à l'échelle mondiale qui n'a jamais été réalisé avant le système capitaliste. Ainsi tous les systèmes historiques avant le capitalisme sont régionaux quelle que soit la densité des relations entre les acteurs. Par le capitalisme, le monde se globalise en système-monde avec comme principal argument l'universalité. Mais selon Amin, l'universalité n'est qu'une rhétorique étant donné que le capitalisme atteint le globe sans le rendre homogène.[590]

De cette perspective, l'accumulation du capital rend permanent l'hétérogénéité du système et la reproduit en profitant des luttes et des alliances de classes. Amin indique que chaque période historique possède un centre et une périphérie dans le système. Mais, la notion diversifiant la période capitaliste est le fait que les facteurs économiques sont dominants pour la structuration du système tandis qu'auparavant la notion de puissance était déterminante comme dans l'exemple des périodes tribales.[591] Quant au processus historique du capitalisme, Amin précise trois grandes étapes : i- le mercantilisme (16ème-18ème siècles), ii- le capitalisme compétitif (19ème siècle), iii- l'impérialisme ou bien l'oligopolisme industrielle (après 1880). Chaque étape possédant des caractéristiques différentes a deux phases : la phase d'agrandissement et celle de crise. La succession de ces deux phases des périodes

---

sa flexibilité a provoqué sa transition rapide du féodalisme au capitalisme ; **ibid.**, pp. 203- 205. Amin indique que le Monde Arabe et islamique et les cités italiennes possédaient les caractéristiques précapitalistes sous la domination d'une autorité centrale. L'entreprise privée, l'échange marchand, le travail salarié libre étaient des exemples pour le capitalisme embryonnaire dans la Méditerranée depuis longtemps en tant que préhistoire du l'économie-monde capitaliste. Dans le stade de l'évolution du capitalisme en Europe, la conscience de la suprématie européenne ou bien l'eurocentrisme a parallèlement évolué ; Samir Amin, **L'Eurocentrisme: Critique d'une Idéologie**, Paris : Anthropos, 1988, pp. 52-53.

[589] Selon Amin, la perception ou la conscience de la suprématie des européens est apparue en 1492. Puis ils ont constitué une conscience d'après laquelle les européens sont supérieurs aux autres. Dans ce contexte, Amin dit que les racines du capitalisme sont dans l'année 1492 grâce à laquelle ils ont vu qu'ils avaient la puissance pour conquérir le Monde ; Samir Amin, « The Ancient World System Versus The Modern Capitalist World-System », dans **The World System**, pp. 261. Par conséquent, l'approche d'Amin est diffèrente de celle de Wallerstein et il critique Wallerstein pour son point de vue euro-centrique.

[590] **Ibid.**, pp. 249-250.

[591] Amin, **L'Eurocentrisme…,** p. 17.

propre au matérialisme historique inclut la lutte de classes et la révision des relations productives avec toutes ses dimensions et toute sa complexité.[592] Dans la phase d'agrandissement il existe un hégémon tandis que dans la phase de crise il y a une série de conflits entre les candidats pour l'hégémonie.[593] En effet, ces phases sont la thèse et l'antithèse l'une de l'autre. Ce processus créera une autre phase qui en est la synthèse.

L'autre représentant des débats sur l'histoire du système économique mondiale, Giovanni Arrighi précise, dans son œuvre intitulé *The Long Twentieth Century,* que la caractéristique essentielle provoquant l'émergence de l'économie capitaliste mondial n'est pas la transition du féodalisme au capitalisme. C'est la transition de puissances capitalistes désordonnées en puissances capitalistes intensives.[594] Car, les éléments des essais capitalistes sont apparus le long du système commercial de l'Eurasie et ne sont pas à l'origine européenne. Le point fragmentant de l'Europe est le fait que l'Etat et le capital y assurent les conditions servant au développement du capitalisme, en s'unifiant. Pareillement aux idées de Marx et Weber, il indique aussi que c'est l'Etat-nation qui donne la chance de développement au capitalisme et le renforce.[595] Poursuivant le système westphalien basé sur l'équilibre des puissances, les traités entre les Etats européens contiennent les articles qui visent à la liberté de commerce et de propriété.[596]

---

[592] Amin, « Bunalım, Ulusçuluk… », pp. 187-189.

[593] Amin précise la phase de 1880-1914 comme un agrandissement se cristallisant par la balance entre plusieurs centres qui sont en rivalité rigide d'hégémonie. La phase de 1914-1945 est la période de crise qui est définie par les conflits de ces centres. La phase de 1945-1970 est la nouvelle période d'agrandissement mis en évidence par l'hégémonie américaine. La crise suivante a commencé avec la guerre du Vietnam, la crise idéologique et politique de 1968. Avec la crise pétrolière de 1973 et l'échec américain au Vietnam, une nouvelle période de crise s'est cristallisée. Comme vu, chaque phase est consécutive pour le suivant dans un fonctionnement dialectique en histoire; **ibid.**, p. 190, 197.

[594] Dans ce contexte, Arrighi définit quatre cycle d'accumulation capitaliste comme suit : i- le siècle des Génois (15ème-17ème siècle), ii- l'hégémonie des Pays-Bas (16ème-18ème siècle), iii- l'hégémonie du Royaume-Uni (18ème-20ème siècle), iv- le siècle des Etats-Unis (après le 19ème siècle). Chacun a poursuivi leurs puissances dominantes plus d'un siècle et il détermine cela en tant que long siècle ; Giovanni Arrighi, **Uzun Yirminci Yüzyıl**, traduit par Recep Boztemur, Ankara: İmge Yayınları, 2000, p. 23. Comme vu, le capitalisme possède les étapes de changement dans lesquels il grandit en profitant de sa flexibilité, de sa structure pouvant se renouveler et se réorganiser par les transitions de puissances entre les acteurs, bien qu'il existe des périodes de crises graves. Dans ce contexte, son analyse peut être comparée aux théories de transition de puissances dans le domaine des Relations internationales.

[595] **Ibid.**, p. 29-30. Arrighi se concentre sur la question suivante : « Comment et quand le capitalisme s'est transformé en une puissance qui formera toutes les structures et les zones du monde entier dans l'économie de marché mondial déjà existante ? ».

[596] **Ibid.**, p. 77.

Une autre critique de l'approche du système-monde de Wallerstein appartient à Janet Abu-Lughod qui met l'accent sur ce qu'il reste attaché à la ligne essentielle de l'historiographie occidentale mettant l'accent sur l'essor de l'Occident après 1450.[597] Abu-Lughod indique qu'auparavant, dans la moitié du 13ème siècle, il existe déjà un système-monde contenant l'ensemble mondial sauf « le nouveau monde » dans lequel l'Europe joue un rôle périphérique. Autrement dit, dans cette époque, il est possible de parler de l'existence d'un système-monde globalement intégré.[598] Elle démontre les pérennités systémiques vers l'ensemble en sortant des continuités des routes commerciales et du volume d'échange entre les sous-systèmes. Quand même les fluctuations dans un long cycle servent aussi aux ruptures et aux restructurations systémiques vers le système moderne mondial.[599] Ainsi, il est possible de dire que ces fluctuations provoquent le fait que l'histoire progresse en possédant des continuités, mais essentiellement par des restructurations qui sont la période d'antithèse.[600] Par conséquent, elle détermine trois systèmes-monde successifs : i- système 1 (entre le 12ème et le 15ème siècles, dont le sommet est la fin du 13ème siècle et dont la période de restructuration est le 15ème siècle), ii- système 2 (entre le 16ème et le 20ème siècles, dont le sommet est la fin du 19ème siècle et dont la période de restructuration est le 20ème siècle), iii- système 3 (après le 21ème siècle, dont le sommet et la période de restructuration n'ont pas encore été vécus).[601]

Barry Gills et Andre Gunder Frank introduisent une discussion remarquable par leur article intitulé *The Cumulation of Accumulation* dans lequel ils montrent que l'accumulation est une motivation majeure et la cause suprême de l'expansion économique, politique et militaire par l'inter-linkage dans le système mondial. Donc, le processus d'accumulation et son expansion sont aussi liés à l'extension des

---

[597] Abu-Lughod, **op. cit.**, p. 278.

[598] Selon elle, ce système mondial a été organisé autour de trois ou probablement quatre centres qui sont : i- le Moyen-Orient qui a occupé une zone stratégique dans l'échange international, ii- la steppe du nord à travers l'Asie centrale qui s'était unie avec la Chine après les conquêtes mongols, iii- l'Océan Indien qui lie la Chine avec le Moyen-Orient dans le détroit de Malacca et l'Inde, iv- dernièrement, l'Europe occidentale (particulièrement la Flandre, la France et l'Italie) qui avait commencé à former un quatrième système central. Ce qui est remarquable dans le système mondial du treizième siècle est qu'aucun système culturel, économique, ou impérial n'était hégémonique ; Janet Abu-Lughod, « Restructuring the Premodern World-System », **Review**, Vol. 13, No. 2, 1990, pp. 275-276.

[599] La diffusion de la peste de la Chine vers l'Europe, en parallèle des routes commerciales est une variable dans la transition systémique et un aspect important du fait qu'elle montre le « linkage » systémique de l'ensemble dans cette période ; Abu-Lughod, « Discontinuities and… », pp. 285-289.

[600] Abu-Lughod, « Restructuring the… », p. 280.

[601] **Ibid.**, p. 283.

frontières du système mondial.[602] La civilisation centrale arrive à accéder à l'ensemble du monde par le commerce dont le rôle est intégrateur. Par exemple, les routes de la soie constituent un fonctionnement complexe dont la base est la division du travail et possèdent un rôle dans l'expansion non seulement économique mais aussi administrative, culturelle et politique.[603] Par l'intermédiaire de cette hypothèse, ils considèrent le système mondial essentiellement comme un ensemble économique.[604] Dans ce contexte, chez eux, l'accumulation cumulative ne peut pas seulement être identifiée au capitalisme.[605] Il s'agit d'un processus ayant un passé de 5000 ans, né en Mésopotamie, et s'accélérant conformément à l'évolution des technologies. Donc, l'histoire matérialiste commençant au 16ème siècle, ne signifie qu'un changement dans le système mondial,[606] du fait que l'accumulation n'est pas immanente au capitalisme et a toujours exister durant l'histoire mondiale en tant que processus le plus important et fondamental du système-monde. De ce point de vue, il existe toujours la formulation de « centre-périphérie-semi périphérie » dans chaque étape du processus historique se composant deux périodes : celle de développement et celle de crise.[607] Brièvement dit, le système-monde est plus ancien que le capitalisme moderne ; quoique le mode d'accumulation ait subi beaucoup de transformations historiques, il y a toujours eu des processus d'accumulation, mais se déroulant cycliquement sur le développement historique du système mondial.[608]

---

[602] Gills, Frank, « The Cumulation of… », p. 84. Ils interprètent l'histoire du système-monde par l'intermédiaire du phénomène d'accumulation au lieu des modes de production contrairement aux autres marxistes.

[603] **Ibid.**, p. 86.

[604] Une histoire du système-monde du matérialisme historique se déroule sous l'effet des changements écologiques, des transferts de plus-value, de la formation de classe, de l'accumulation de capital, de la formation d'Etat, de la structuration hégémonique, de la division du travail à l'échelle mondiale, des linkages commerciaux, de l'expansion économique mondiale, des développements technologiques et des fluctuations systémiques. Dans une telle complexité, cette histoire ne serait pas euro-centrique. En fait, selon eux, il faut qu'une histoire de système mondial soit humain-centrique ; **ibid.**, p. 112.

[605] Frank met l'accent sur ce que malgré le contraste entre eux, Adam Smith et Karl Marx attribuaient le rôle clef à la découverte de l'Amérique et à la nouvelle route pour le passage vers l'Inde dans le contexte de l'histoire matérialiste du système économique mondiale. Selon lui, cette approche laisse pour compte les processus de l'accumulation de différentes zones géographiques et périodes historiques et signifie donc un point de vue euro-centrique interprétant l'histoire économique à partir de l'hégémonie européenne ; André Gunder Frank, « The Unequal and Uneven Historical Development of the World Economy », **Contemporary Marxism**, No. 9, pp.75-78.

[606] Gills, Frank, **op. cit.**, p. 90; Barry Gills, André Gunder Frank, « World Systems Cycles, Crises, and Hegenomic Shifts, 1700 BC to 1700 AD », dans **The World System**, p. 144.

[607] Gills, Frank, « The Cumulation of … », pp. 94-95. Les puissances politiques du système cherchent à dominer et contrôler les processus d'accumulation et à définir son mode dominant. Les transitions de puissances entre ces acteurs changent aussi les relations parmi le centre, la périphérie et la semi-périphérie. Car, le succès dans l'accumulation a un rôle très important pour gagner la lutte pour l'hégémonie. Ainsi, une périphérie peut obtenir la position centrale.

[608] **Ibid.**, p. 106.

En conséquence, il est possible de résumer les approches du courant marxiste sur l'historiographie du système mondial comme suit : i- l'économie mondiale ou bien plus simplement le monde matériel est le principal déterminant de l'écoulement historique. Les changements dans les modes de production, les forces de production, la division du travail ou bien la structuration des classes dominantes, ont la capacité à changer l'histoire mondiale. Bien que la nouvelle génération du marxisme s'intéresse aux autres domaines culturels, géographiques, politiques et sociaux etc., en tant que courant globaliste, le point de départ demeure toujours économique. Cette tendance conceptuelle provoque des critiques sur ce que leur historiographie est déterministe vu qu'ils négligent l'importance des phénomènes et des évènements politiques. Il est quand même clair qu'ils essaient de transcender les pièges des méthodes traditionnelles de la discipline des Relations internationales dont le point de départ est le système westphalien ; ii- la première génération de cette théorie est plus liée à l'approche téléologique et à la catégorisation de l'histoire de Marx que les suivantes. La fin ultime est la fondation de la société communiste à l'échelle mondiale dans le courant dialectique de l'histoire. Il s'agit d'un but universaliste. Les exemples des échecs du capitalisme, ses restructurations successives et toutes les autres réalités de la vie sociale comme le nationalisme, les interactions complexes entre le centre et la périphérie, les mécanismes économiques multinationaux etc., montrent qu'il est difficile d'unifier les parties du système sous le toit de communisme. Donc, les deuxième et troisième générations du marxisme se sont concentrées sur les processus historiques de changement dans la vie matérielle en attirant l'attention sur la différence du système capitaliste. Ils examinent le système international avec une méthodologie historique par l'intermédiaire duquel les périodes de changement, de chaos et de restructuration peuvent être découvertes. Il est possible de dire que les deux dernières générations sont les courants désespérés de l'avenir du système capitaliste et de l'unification de tous les prolétariats du monde entier mais en tout cas, elles possèdent l'espoir d'un système-monde égal et libre avec une perspective universaliste. Elles sont proches de la doctrine socialiste qui met l'accent sur la réorganisation du capitalisme et la destruction de son extrémisme ; iii- après la Guerre Froide, les néo-marxistes se mettent à examiner la mondialisation comme un phénomène systémique en l'ôtant de sa dimension socio-économique vu qu'elle rend chronique les problèmes de dépendance. Le processus de mondialisation qui a commencé à partir des années 1970 représente une nouvelle époque historique du

capitalisme comme sa dernière étape, succédant à l'étape de monopolisation parce que désormais il existe aussi une grande marchandisation de la vie sociale à l'échelle mondiale ;[609] iv- l'historiographie des théoriciens du système-monde se base sur la recherche des périodes de crise et celles d'élargissement successivement et continuellement. Donc, cet écoulement successif se reflète par un progrès dialectique dans lequel un période d'élargissement signifie la thèse, tandis qu'une période de crise signifie l'antithèse ; v- au sein du courant marxiste, l'hégémonie économique de l'Europe à partir du 16ème siècle est l'origine du système capitaliste et a un rôle transformateur en histoire. Car, l'hégémonie économique engendre aussi la suprématie politique, culturelle et sociale de l'Europe. La troisième génération, les théoriciens du système-monde ou bien les globalistes, essaient de transcender cette perception immanente au marxisme parce que la vie matérielle, simplement les besoins humains conditionnent toujours les relations économiques et l'accumulation. L'accumulation est toujours le principal déterminant de l'hégémonie comme par exemple en Asie, en Mésopotamie etc. et n'est pas propre au système capitaliste. Alors, d'après eux, il faut traiter le système mondial en tant qu'ensemble en se concentrant sur les longues durées, les conjonctures et les moments de transformation de la vie socio-économique par une méthodologie historico-structurelle sans tomber dans le piège de l'eurocentrisme.

[609] William I. Robinson, « Capitalist Globalization and the Transnationalization of the State », dans **Historical Materialism and Globalization**, edité par Mark Rupert, Hazel Smith, London : Routledge, 2002, p. 211.

TROISIEME PARTIE : LE CAS D'APPLICATION : LA LECTURE DU SYSTEME DE L'APRES-GUERRE FROIDE D'APRES HUNTINGTON, FUKUYAMA ET WALLERSTEIN

La fin de la Guerre Froide a engendré une rupture remarquable au sein du système international. Le concept de bipolarité au cours de la Guerre Froide a laissé la place aux différentes conceptualisations concernant la nature du système international afin d'exprimer la transition structurelle du système par les différents écoles théoriques comme suit : « unipolarité » chez Fukuyama, « bipolarité » à l'instar de Wallerstein, « multipolarité » chez Huntington. La transformation du système après 1990 a été généralement liée par la multitude des paramètres (acteurs-sujets) au sein du milieu international et les nouvelles questions critiques à propos de l'ordre du jour de la politique internationale. Donc, les projections sur la rupture systémique et théorique qui a été proclamé depuis les années 1970 par les différents courants théoriques, sont devenues une réalité sociale à la fois en pratique et en théorie. Pourtant, le système international a deux dimensions essentielles en tant que « structure » et « processus / l'écoulement historique » et le fonctionnement du système n'est pas indépendant du processus historique. Alors, l'objectif de cette partie est de traiter l'analyse et la projection systémique suivant à la fois les perspectives d'acteur et de secteur et la rédaction historique y ajoutant les similarités et les divergences par une méthodologie comparative.

Dans ce contexte, partant de la problématique de la thèse qui est de révéler comment Huntington, Fukuyama et Wallerstein ont analysé le système international post-Guerre Froide à la fois en tant que structure et en tant que processus et dans cette perspective quelles sont les ressemblances et les différences de leurs lectures et de leurs projections systémiques, nous nous concentrons sur la dimension de structure du système international dans le premier chapitre et celle de processus/l'histoire dans le deuxième chapitre chez ces trois penseurs.

Chapitre I : Les débats du paradigme des trois théoriciens sur le système international après la Guerre Froide : la problématique de conceptualisation de système et la dimension actorelle-sectorielle

L'objectif de ce chapitre est d'approfondir la dimension structurelle (acteur-secteur) et conceptuelle du système internationale après la Guerre Froide en sortant de l'analyse de système-lecture de Huntington, Fukuyama et Wallerstein qui appartiennent à trois courants dominants de Relations internationales. A ce point, conformément à leurs visions du monde et à leurs arrière-plans théoriques dans leurs projections systémiques, nous suivons une fragmentation conceptuelle dans chaque section de chapitre comme qui suit : i- le conflit, les civilisations et les identités, la fragmentation de « Occident et reste » chez Huntington ; ii- l'ordre démocratique et libérale, les valeurs universelles, la division du monde en tant que « post-historiques et historiques » chez Fukuyama ; iii- l'inégalité mondiale, le système-monde capitaliste et la division axiale du monde entre « centre-périphérie » / « Nord-Sud » chez Wallerstein. Néanmoins, nous appliquerons une méthodologie comparative afin de démontrer les divergences, les antagonismes, les parallélismes et les similarités entre leurs points de vue concernant la transformation, la structuration et l'avenir du système internationale/mondiale dans le contexte des dimensions conceptuelles, actorelles et sectorielles.

Section I : La nouvelle interprétation du système international : « civilisations et identité »

Samuel P. Huntington[610] a ouvert un grand débat avec son article intitulé « *The Clash of Civilisations?* » publié dans *Foreign Affairs* en 1993, dans le domaine des

[610] Politologue et consultant d'agences gouvernementales américaines diverses, Samuel Phillips Huntington (18 avril 1927-24 décembre 2008) a été commentateur politique important des débats nationaux sur la politique étrangère américaine de la fin du 20ème et de la première décennie du 21ème siècle. Il a obtenu la licence de l'Université de Yale en 1946 et ensuite servi dans l'armée américaine. Puis, il a enseigné à l'Université de Chicago, où il a obtenu son master en 1948 et à l'Université de Harvard, où il a reçu son doctorat en 1951, puis rejoint la faculté. En 1959, Huntington est devenu le directeur associé de l'Institut pour la recherche sur la paix et la guerre à l'Université de Columbia, mais il est retourné à Harvard en 1962. Il y était président du Département de Science Politique (1967-69, 1970-71) et directeur du Centre pour des Affaires Internationales (1978-89) ainsi que de l'Institut de John M. Olin pour des Études Stratégiques à partir de 1989. Huntington a servi comme président de l'Association de Science Politique américaine entre 1986-1987. De 1996 à 2004 il a mené la présidence de l'Académie de Harvard pour les études internationales. Il était l'auteur, le co-auteur, ou l'éditeur de 17 livres et de plus de 90 articles. Par ailleurs, il est le fondateur et l'un des directeurs de la revue *Foreign Policy*. Ses domaines principaux de recherche et d'enseignement étaient le gouvernement américain, la démocratisation, la politique militaire, la stratégie, les relations civiles-militaires, la politique comparative, le développement politique, la modernisation, la politique

Relations internationales qui était en train de rechercher une nouvelle conceptualisation concernant le nouvel ordre mondial émergeant. Son article a eu un grand retentissement à l'échelle mondiale dans l'atmosphère d'incertitude et la lacune de conception sur le nouveau système mondial après la fin de la Guerre Froide.[611] La question de départ de Huntington est la nature du système d'après-Guerre froide et du nouvel ordre mondial qui est en train d'émerger et son hypothèse est que les conflits ne seront essentiellement pas d'origine idéologique ou économique dans ce nouveau monde mais que les principales sources de conflit seront culturelles et que le choc des civilisations dominera la politique mondiale.[612] Comme vu, dans sa description, la scène internationale est chaotique, anarchique,[613] basée continuellement sur le conflit dans le cadre réaliste revisité de Thucydide,

---

étrangère et les relations internationales. Huntington a appliqué ses approches théoriques à Washington, autrement dit au politique étrangère américaine. En 1977 et 1978, il a servi à la Maison Blanche sous le président Carter comme le coordinateur de planification de sécurité pour le Conseil de Sécurité nationale. Dans les années 1980, il était membre de la Commission présidentielle sur la stratégie intégrée à long terme. Il est une des figures importantes de la tendance conservatrice, voire extrême-conservatrice des Etats-Unis ; en fait il s'était toujours concentré sur l'identité, les valeurs et la puissance américaine et sur sa protection non seulement au niveau international mais aussi dans la politique intérieure. Il était donc en conflit avec les approches libérales et démocratiques. En raison de ses idées extrêmes sur la guerre de Vietnam et la Guerre Froide, il a rencontré de nombreuses oppositions de l'opinion publique américaine et à l'université. Il est possible de dire que pendant toute sa vie, son approche spéculative a fait qu'il reste toujours en actualité ; pour les détails de la biographie de Huntington voir, Richard K. Betts, « Samuel P. Huntington », **Encyclopædia Britannica**, mise à jour en Avril 2013, http://global.britannica.com/EBchecked/topic/766295/Samuel-P-Huntington ; Corydon Ireland, « Samuel Huntington, 81, political scientist, scholar : 'One of the most influential political scientists of the last 50 years' », **Harvard Gazette**, 05.02.2009, http://news.harvard.edu/gazette/story/2009/02/samuel-huntington-81-political-scientist-scholar/ (consulté de 30 Mars 2014) ; Aykut Kansu, « Huntington'ın Amerikan Siyaset Sahnesine Çıkışı : 1950'li ve 1960'lı Yıllar » (Harvard'daki Adamımız : Samuel Huntington I), **Toplumsal Tarih**, No. 182, Février 2009, pp. 20-28 ; Aykut Kansu, « 1970'li Yıllardan 2000'li Yıllara bir Neo-Con'un Önlemez Yükselişi » (Harvard'daki Adamımız : Samuel Huntington II), **Toplumsal Tarih**, No. 182, Mars 2009, pp. 34-41.

[611] En effet, il est possible de distinguer deux approches principales concernant le nouvel ordre mondial dans ce processus. L'une se repose sur l'optimisme et les espérances vers un système plus pacifique et universel tandis que l'autre se concentre sur la réinterprétation du réalisme. Barry Buzan, dans son article intitulé « *New Patterns of Global Security in the Tweenty-first Century* » publié en 1991, a déclaré un système basé sur la Guerre Froide sociale en constituant son analyse d'éléments néoréalistes et en indiquant le passage à un système multipolaire. Dans son extrait sur la sécurité sociétale, il a précisé un conflit des identités civilisationnelles qui sont en rivalité ; B. Buzan, « New Patterns of Global Security in the Twenty-First Century », **International Affairs**, Vol. 67, No. 3, 1991, p. 447. Dans ce contexte, Mohammed Abed al-Jabri a dit que deux ans après l'article de Buzan qui est passé presque inaperçu, peut-être à cause de son titre « classique » et de son style « froid », Huntington reprend les mêmes thèses mais sous un titre attirant et dans un langage provocant, riche d'exemples minutieusement choisis ; Mohammed Abed al-Jabri, « L'Islam et l'Occident : 'Choc des civilisations?' - Avenir des relations? », p. 3, http://www.aljabriabed.net/t1_islam_occident.pdf (consulté de 30 Mars 2014)

[612] Samuel P. Huntington, « The Clash of Civilizations? », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 3, 1993, p. 22.

[613] Huntington fait référence à la conceptualisation de « la société internationale anarchique » de Hedley Bull et accepte que le système d'après-Guerre froide était aussi anarchique ; S. P. Huntington, **The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order**, New York: Simon & Schuster, 1996, p.36.

Machiavel et Hobbes. Donc, la caractéristique remarquable et distinctive de la thèse de Huntington est son accent sur la « civilisation » comme source, cause et/ou moteur du conflit. Dans ce contexte, Huntington se focalise sur les évènements vécus depuis la fin de la Guerre Froide, par exemple l'intensification de la lutte entre les Croates, les Serbes et les Bosniaques musulmans, l'intensification de la guerre entre les Arméniens et les Azéris, la persistance des combats en Asie centrale etc., pour l'argumentation et la justification de sa thèse.[614]

Alors, chez Huntington, qu'est-ce que la civilisation, pourquoi y aura-il un choc des civilisations et pourquoi les civilisations seront le moteur du système international après la Guerre Froide? Huntington indique que la « civilisation », en tant qu'entité culturelle la plus large, est aussi le mode le plus élevé de regroupement et le niveau le plus haut d'identité culturelle, dont les humains ont besoin pour se distinguer des autres. La civilisation se définit à la fois par des éléments objectifs, comme la langue, l'histoire, la religion, les coutumes, les institutions et par des éléments subjectifs d'auto-identification parmi lesquelles Huntington met l'accent sur ce que la religion crée une divergence plus rigide sur les identités.[615] Quant aux six raisons du choc des civilisations de l'après-Guerre froide, il établit une cohésion concernant le choc des civilisations parmi le passé, le présent et le futur pour argumenter sa thèse comme : i- il s'agit d'une grande divergence du point de vue de la civilisation qui est aussi un produit des époques et qui cause des luttes graves dans l'histoire ; ii- le monde est en train de devenir plus petit et de s'approcher. C'est grâce à l'augmentation des interactions que les différences entre les civilisations deviennent plus visibles et que les hommes sont désormais plus sensibles au sujet de leur propre civilisation. Le processus de globalisation fortifie la conscience de civilisation ;[616] iii- les processus de modernisation économique et de changement

[614] **Ibid.**, pp. 38-39.
[615] Huntington, « The Clash… », pp. 24-25 ; Huntington, **The Clash...**, p. 43. Selon Huntington, la religion distingue brusquement et exclusivement parmi les individus plus que l'appartenance ethnique. Il exemplifie qu'une personne peut être demi-française et demi-arabe et simultanément même un citoyen de deux pays mais il est plus difficile d'être un demi-catholique et un demi-musulman; Huntington, « The Clash… », p. 27. D'après lui, dans le monde moderne, la religion est une force centrale, peut-être une force centrale qui motive et mobilise les hommes ; Samuel P. Huntington, « Response: If Not Civilizations, What? », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 5, 1993, p. 191-192.
[616] Huntington martèle en faisant référence à la psychologie sociale qu'on se définit par ce qu'on n'est pas. Vu que les communications, les voyages et le commerce multiplient les interactions entre les civilisations, il pense que les hommes sont plus attentifs à leurs identités civilisationnelles et aux autres. Dans cette perspective, il est possible de dire que son point de vue sur la globalisation est pessimiste en raison de l'éveil des sociétés non-occidentales comme son quatrième point le signale ; Huntington, **The Clash...**, pp. 67-68.

social séparent les peuples de leurs identités locales dans le monde entier depuis longtemps. Cette situation affaiblit aussi l'État-nation en tant que source d'identité. Dans une grande partie du monde, la religion se met à remplir ce trou souvent avec des formes de mouvements qualifiés de « fondamentalistes ». Il est possible de rencontrer de tels mouvements dans le Christianisme occidental, le Judaïsme, le Bouddhisme et l'Hindouisme, l'Islam. Huntington prétend que la « renaissance de la religion » assure une identité et une base d'espérance qui transcende les Etats-nations en mettant en évidence la « revanche de Dieu », iv- le renforcement de conscience de civilisation est lié aussi au double rôle de l'Ouest qui est au sommet de sa puissance. Cependant et peut-être en conséquence, il existe un retour aux racines immanentes et aux héritages culturels des civilisations non-occidentales, par exemple la réislamisation, l'asianisation (*Asianization*), donc l'Occident est face à une résistance non-occidentale et à une envie de former le monde par des moyens non-occidentaux, v-les caractéristiques et les différences culturelles sont moins mutables et donc moins facilement compromises et résolus que les différences politiques et économiques. En sortant de l'exemple de l'ex-Union soviétique, les communistes peuvent devenir des démocrates, les riches peuvent devenir pauvres ou le contraire, mais les Russes ne peuvent pas devenir Estoniens et Azéris ne peuvent pas devenir Arméniens. Donc, dans les conflits de classe et idéologiques, la question clé est « de quel côté êtes-vous? » et les gens peuvent choisir leur camp et/ou changer de côté tandis que dans les conflits entre les civilisations, la question est « Qu'est-ce que vous êtes? ». Il est certain que c'est une réponse qui ne peut être facilement changé, vi- l'augmentation du régionalisme économique est un facteur renforçant la conscience civilisationnelle. En outre le régionalisme économique peut aboutir à la réussite dans le cas où il se développe au sein d'une civilisation commune. En fait, il est possible de l'interpréter aussi comme un facteur fragmentant.[617]

En partant de ces hypothèses de Huntington, il faut analyser ses réflexions sur la notion de conflit et ses racines idéologiques avant d'examiner en détails la dimension actorielle et sectorielle. En tant que théoricien conservateur et néoréaliste, Huntington précise que la nature de l'homme possède non seulement le sacrifice, l'amour, la générosité et l'héroïsme mais aussi détient la haine, la cupidité, la violence, la jalousie, l'orgueil et la passion du pouvoir. C'est tout à fait en parallèle avec la devise « l'homme est un loup pour l'homme » concernant la nature de

[617] Huntington, « The Clash… », pp. 25-27.

l'homme chez Hobbes.[618] Donc, les conflits d'intérêts sont inhérants à la nature des sociétés en découlant des malentendus, des mauvaises communications, ou bien de la prudence. Pour la sécurité, le pouvoir et/ou la richesse, la lutte entre les hommes est donc naturelle. Huntington précise que contre toutes les menaces, le conservatisme est une réponse idéologique et une notion essentiellement nécessaire afin de préserver l'ordre social et politique.[619] Brièvement, le choc des civilisations est aussi naturel chez Huntington qui considère l'existence d'une menace ou bien d'une peur humaine comme facteur essentiel du conservatisme pour protéger la propre existence.[620]

Quant à la dimension culturelle, la question de départ de la thèse de Huntington qui est l'un des exemples les plus clairs et les plus controversés du réalisme culturel,[621] se repose généralement sur les civilisations et spécialement sur les identités culturelles en tant qu'objet du conflit. Car, d'après Huntington, dans le trou

---

[618] Au contraire des néoréalistes tels que Waltz, Gilpin, Mearsheimer qui cherchent la source du conflit dans la structure anarchique du système, Huntington l'explique à l'aide de la nature de l'homme tout comme les réalistes classiques tels que Morgenthau, Carr, Niebuhr.

[619] Samuel P. Huntington, « Conservatism as an Ideology », **The American Political Science Review**, Vol. 51, No. 2, 1957, p. 473.

[620] Huntington met l'accent sur trois particularités essentielles du conservatisme qui sont la croyance en Dieu, la conception de nature de l'homme et le patriotisme. En faisant référence à Niebuhr, père du réalisme classique et du conservatisme américain, Huntington indique que dans la période de la Guerre Froide la menace soviétique avait un effet unifiant pour les conservateurs. Car, Huntington considère les menaces étrangères comme la base logique du conservatisme américaine comme vu à l'instar de la menace soviétique pendant la Guerre Froide. Or, la disparition de la menace après la Guerre Froide rend nécessaire une nouvelle menace pour l'harmonisation des intérêts américaine. Car, pour le conservatisme, le conflit est un aspect continu par la nature de l'homme et la fin d'un conflit causera en la naissance d'un autre. Dans ce contexte, il signale les menaces externes venant de l'Islam, de Russie et de Chine pour l'identité nationale américaine ; S.P. Huntington, « Robust Nationalism », **The National Interest**, No. 58, Hiver 1999/2000, pp. 31-40. De cette perspective, il est possible d'interpréter que le manque d'une menace étrangère pour les Etats-Unis après la Guerre Froide pour les conservateurs américains, ait été rempli par les attentats de 11 Septembre. En effet, cette vision est devenue l'expression pure et simple d'une nouvelle orthodoxie impériale américaine, voire d'une justification idéologique directe de la stratégie mise en œuvre par l'administration Bush depuis le 11 Septembre 2001; Jim Cohen, « Samuel Huntington dans l'univers stratégique américain », **La Découverte - Mouvements**, Vol. 5, No. 30, p. 23.

[621] Stephen M. Walt, « International Relations: One World, Many Theories », **Foreign Policy**, No. 110, 1998, p. 42. Le réalisme culturel est un dérivé du réalisme qui se concentre sur les facteurs culturels en tant que déterminants de la politique étrangère d'un Etat et des conflits sur la scène internationale ; d'ailleurs, il postule que les Etats appartenant à différents milieux culturels sont plus susceptibles de s'engager dans un conflit plus que ceux qui partagent une culture commune. Dans cette perspective, les décideurs politiques mettent en place une stratégie de « Realpolitik civilisationnel » dans les différends inter-civilisationnels ; Errol A. Henderson, Richard Tucker, « Clear and Present Strangers: The Clash of Civilizations and International Conflict », **International Studies Quarterly**, Vol. 45, No. 2, 2001, pp. 318-320. La mise en discussion de la culture en matière des relations internationales dans l'ère d'après-Guerre Froide a été possible dans le cadre des recherches stratégiques, analysant les attitudes et les décisions des Etats avec une question de départ basée sur l'impact de la culture sur les politiques de sécurité nationale ; Jeffrey S. Lantis, « Reflection and Reappraisal: Strategic Culture and National Security Policy », **International Studies Review**, Vol. 4, No. 3, 2002, p. 87.

idéologique de l'ère d'après-Guerre froide, à mesure que les individus commencent à se définir par leurs identités, ils se raccrochent de plus en plus à leurs cultures, à leurs ethnicités, à leurs civilisations et à leurs religions. C'est en raison de cette crise d'identité que la fragmentation entre « nous » et « les autres » devient ainsi plus visible et plus forte.[622] Les groupes sociaux, les individus et les Etats interprètent la politique internationale en sortant de leurs perceptions basées sur leurs cultures et identités. Si les pays ont des cultures semblables, ils se rapprochent, au contraire, s'ils ont des cultures différentes, ils s'éloignent.[623] Comme les individus, les Etats aussi constituent leurs perceptions de menace en fonction de l'« autre » en étant influencés par des considérations culturelles et alors définissent leurs politiques étrangères et leurs intérêts par rapports à ces données. Autrement dit, ils tendent à voir une menace dans des Etats à la culture différente qu'ils n'estiment donc pas comprendre et en qui ils n'ont pas confiance.[624] Alors, le dilemme de sécurité basé sur la comparaison des puissances dans le réalisme classique, est transformé en un dilemme de sécurité basé sur l'identité et l'auto-identification civilisationnelle. En effet, les sentiments de confiance et de peur sont liés au partage d'une même culture. Huntington commente cet antagonisme identitaire entre « nous » et « eux » comme une sorte de conflit qui est universel, en disant que « pour nous définir et nous mobiliser, nous avons besoin d'ennemis ».[625] C'est une phrase qui révèle les indices de son approche conservatrice, réaliste et aussi constructiviste.

Dans ce contexte, il est possible de dire que l'installation des civilisations et des identités culturelles au sein de sa théorie s'implique dans le courant constructiviste qui est d'actualité dans la même période. Dans la lecture du système

---

[622] Huntington, « The Clash… », p. 29.

[623] Huntington exemplifie cette situation par les relations entre la Turquie et la Grèce. D'après lui, pendant la Guerre Froide, même s'il existait des différends entre elles, elles partageaient le même bloc. Mais après la disparition de la menace soviétique, l'alliance « contre nature » entre ces deux pays perd tout sens. Par conséquent, leur conflit sur la mer Egée, Chypre et leur équilibre de puissance s'aggravent. Tandis que la Turquie s'est rapprochée du monde musulman et a joué le rôle de protecteur des musulmans dans les Balkans, la Grèce a soutenu activement les Serbes et s'est approché de la Russie dans sa politique étrangère. Huntington martèle donc que l'identité religieuse établit des alliances entre les pays de même religion. La religion orthodoxe d'Orient commune des Russes, des Grecs et des Serbes les a unifiés dans une même tendance de politique étrangère, alors que l'identité de l'Islam a unifié la politique étrangère des pays musulmans dans la question des Balkans ; Huntington, **The Clash...**, pp. 126-127, 163. Sur ce point-là, il est nécessaire de mettre l'accent sur ce que la Turquie et la Grèce qui ont des identités ethniquement et religieusement différentes, partagent quand même des valeurs et traditions culturelles anatoliennes. Il existe donc une proximité culturelle et beaucoup d'exemples de coopération entre ces deux sociétés. Sans montrer les partages historiques et les proximités culturelles entre ces identités, faire une fragmentation très rigide entre elles peut aggraver les conflits potentiels.

[624] **Ibid.**, p. 34.

[625] **Ibid.**, p. 130.

international d'Alexander Wendt qui est un des plus importants représentants de cette école, le constructivisme utilise un vocabulaire pour théoriser l'impact du processus intersubjectif sur l'identité et l'intérêt. Car les Etats en tant qu'acteurs du milieu international sont socialement construits et il est possible de dire donc que les identités sont effectives sur l'auto-détermination des Etats, les interactions systémiques et la définition des intérêts.[626] Dans un milieu anarchique, ce qui est déterminant n'est pas l'équilibre des puissances, mais c'est l'équilibre des menaces qui met en ordre ou en désordre la scène internationale en sortant du rôle constructif des identités, des perceptions et des sentiments.[627] Les Etats agissent différemment envers leurs rivaux et envers leurs amis comme les individus parce que les ennemis menacent et les amis ne menacent pas. Donc, les concepts réalistes comme l'anarchie et l'équilibre des puissances sont insuffisants afin d'exprimer le fait que la puissance militaire américaine a une signification différente pour le Canada et Cuba, comme les missiles britanniques ont une signification différente pour les États-Unis que les missiles soviétiques. Brièvement dit, c'est un processus intersubjectif basé sur la perception du « nous » et du « eux ».[628]

---

[626] Alexander Wendt, « Levels of Analysis vs. Agents and Structures : Part III », **Review of International Studies**, Vol. 18, No. 2, 1992, p. 184.

[627] Une réinterprétation de la thèse huntingtonienne, « le choc des émotions » montre que les émotions des sociétés formées par leurs expériences et leurs perceptions sont effectives sur les politiques mondiales. En fonction de cette hypothèse, Dominique Moïsi définit les émotions des civilisations ; le monde occidental affiche une culture de la peur, les mondes arabes et musulmans sont piégés dans une culture de l'humiliation, et une grande partie de l'Asie affiche une culture de l'espoir. Les États-Unis et l'Europe sont divisés par une culture commune de peur. C'est une peur de l'autre, une peur de l'avenir et une anxiété fondamentale de la perte d'identité dans un monde de plus en plus complexe. La civilisation islamique a un sentiment d'humiliation qui découle des oppressions occidentales et de l'expérience du colonialisme pendant des siècles. Quant aux civilisations asiatiques, elles sont prometteuses par leur progrès économique et leur essor politique dans le système mondial. Et ces perceptions et sentiments des sociétés sont aussi en conflit dans le nouvel ordre mondial ; Dominique Moïsi, « The Clash of Emotions: Fear, Humiliation, Hope, and the New World Order », **Foreign Affairs**, Vol. 86, No. 1, 2007, pp. 8-12. Il est possible de dire que la logique de la thèse de Huntington dépend aussi de cette peur de l'Occident. En tant que politologue conservateur et réaliste américain, Huntington construit sa problématique sur la protection de la puissance et de la position des Etats-Unis dans le système mondial. Dans ce contexte, le choc de civilisations est un ordre du jour, une vision du monde à être globalement mis en œuvre par les politiques américaines contre ses ennemis inventés, tout au nom de la domination globale et d'assurer la justification des politiques préemptives reposant sur les peurs de perte de puissance géopolitique. Ces critiques signalent son utilisation des éléments constructifs pour la théorisation des politiques néoréalistes et néoconservatistes ; Kenneth Gray, Nanda Shestra, « Clash of Civilizations or Cartography of U.S. Global Domination? », **International Journal on World Peace**, Vol. 23, No. 3, 2006, pp. 35-36. Comme Etzioni l'a conceptualisé, les thèses de Huntington peuvent être considérées comme « une théorie de la peur » qui aggrave les préjudices entre les civilisations ; Amitai Etzioni, « The Real Threat: An Essay on Samuel Huntington », **Contemporary Sociology**, Vol. 34, No. 5, 2005, p. 477.

[628] Alexander Wendt, « Anarchy is what States Make of it: The Social Construction of Power Politics », **International Organization**, Vol. 46, No. 2, 1992, pp. 396-397. Huntington aussi donne l'exemple Canada-Etats-Unis quand il traite des limites du paradigme réaliste en indiquant que les Etats qui ont une culture et des institutions similaires ont des intérêts communs. Il précise que le

Huntington définit le nouvel ordre mondial comme un système multipolaire et multi-civilisationnel découpé en huit grandes civilisations (occidentales, chinoise/ « sinic », japonaises, islamiques, hindouistes, orthodoxe-slave, latino-américaines et peut-être africaines) où l'Occident n'est plus désormais la seule puissance.[629] Donc, il précise que le système anarchique se déroulera entre ces civilisations ou bien entre les Etats appartenant aux différentes civilisations et ce choc sera le moteur essentiel du système international d'après-Guerre Froide. Car les affinités et les différences civilisationnelles déterminent les intérêts, les différends, les antagonismes et les associations entre Etats. De plus, les frontières politiques dans la conjoncture post-guerre froide se redessinent en fonction des frontières ethniques, religieuses et culturelles qui seront en même temps les points de conflit.[630] Il est maintenant nécessaire de préciser l'approche fragmentante de Huntington entre « l'Occident et le reste du monde ». Toutes les autres civilisations restant hors de l'Occident ont un sens significatif dans sa thèse. Car, elles construisent la dimension multipolaire vu que l'interaction systémique se déroule entre l'Occident et les civilisations non-occidentales dans la période d'après-Guerre Froide.[631] A propos de sa perspective, il est possible de dire qu'il existe deux blocs -l'Occident est unique, tandis que l'autre bloc est multipolaire-,[632] dont leurs interactions systémiques sont toutes complexe dans le nouveau monde émergeant. Autrement dit, chez lui, l'Occident représente un « moi » unifié et unique tandis que le reste est un « autre » ayant une pluralité en lui-même. Donc, il est possible d'interpréter que la structure de

---

Canada n'a pas besoin de s'allier avec une autre puissance afin d'éviter d'être envahi par les Etats-Unis vu qu'ils partagent une culture similaire; Huntington, **The Clash...**, p. 34. L'exemple très connu de Wendt qui montre l'importance de la perception de menace dans l'équilibre de puissance dans les relations internationales est : *« Par exemple, 500 armes nucléaires britanniques moins menacent pour les États-Unis que 5 armes nucléaires nord-coréennes, parce que les Britanniques sont amis des États-Unis et les Coréens du Nord ne le sont pas, et l'amitié ou l'hostilité est la fonction d'une compréhension partagée »* ; Alexander Wendt, « Constructing International Politics », **International Security**, Vol. 20, No. 1, 1995, p. 73. De plus, la guerre de Bosnie et l'éclatement de l'ex-Yougoslavie sont les principaux domaines de recherche pour l'école constructiviste et Huntington y tient aussi dans ses œuvres pour montrer le rôle-clef des identités et des civilisations dans les conflits au niveau micro et macro après la Guerre Froide.

[629] Huntington, « The Clash… », p. 25; Huntington, **The Clash...**, pp. 45-47. Huntington utilise le terme de « confucéenne » pour nommer la civilisation chinoise dans son article à *Foreign Affairs*. Il l'a changé dans son œuvre vu que la civilisation chinoise ne doit pas être réduite au confucianisme qui est une des composantes majeures de cette civilisation. Car le terme « sinic » inclut aussi les cultures communes qui vivent en Asie du Sud-est hors de l'entité politique de Chine.

[630] Huntington, **The Clash...**, p. 125.

[631] Huntington, « The Clash… », p. 23.

[632] Dans ce contexte, Huntington martèle que la modernisation ne correspond pas à l'occidentalisation. Car, bien que les pays non-occidentaux se modernisent militairement, industriellement ou bien technologiquement etc., ils restent attaché à leur propre culture différente de l'Occident autrement dit, selon lui, la pensée occidentale n'est pas immanente; Samuel P. Huntington, « The West Unique, Not Universel », **Foreign Affairs**, Vol. 75, No.6, 1996, p. 38.

système mondial est divisé en deux classes dont les intérêts sont contradictoires et difficiles à harmoniser comme les luttes des classes chez Marx.[633]

En sortant de cette structure multi-civilisationnelle du système, Huntington définit deux axes de conflit : au niveau micro/régional et au niveau macro/planétaire. Au niveau régional, il existe des lignes de conflit civilisationnel entre l'Islam et ses voisins orthodoxes, hindous, africains, chrétiens d'Occident qui seraient violentes, prolongées et dangereuses en raison des possibilités d'escalade.[634] Pourtant, il existe aussi des conflits intra-civilisationnels reposant aussi sur des différences culturelles. Dans ce contexte, Huntington souligne qu'entre 1993-1994, 60% des conflits ethno-politiques étaient intra-civilisationnels et 40% étaient inter-civilisationnels.[635] Quant au niveau mondial, il serait une division prépondérante entre l'Occident et le reste du monde dont les conflits intensifs se déroulent entre, d'un côté, les musulmans et les sociétés asiatiques et de l'autre côté l'Occident. Huntington suppose que les causes de ce choc potentiel découlent de l'interaction de l'arrogance occidentale prétendant un universalisme basé sur sa propre culture et ses valeurs, de l'intolérance islamique et de l'affirmation de soi chinoise.[636]

Dans la figure ci-dessous démontrant la politique globale des civilisations et leurs interactions en tant que monde multipolaire, complexe et multi-civilisationnelle, le point essentiel du conflit est l'Islam et ses relations avec les autres. En dehors de ses interactions avec le Japon -qui ne sont pas indiquées- et avec la civilisation chinoise -est défini comme « moins conflictuelles »-, toutes ses autres interactions sont plus conflictuelles. Donc, il est possible de dire qu'il installe l'Occident et l'Islam au sein des politiques mondiales. Cette structuration systémique sur les conflits est interprétée comme un effort de création d'une nouvelle menace pour l'Occident pour remplacer la « menace rouge » afin de justifier et de légitimer ses politiques mondiales. Car, Huntington identifie des civilisations principalement islamiques et de temps en temps chinoises comme les ennemis de la civilisation occidentale.[637] Dans cette figure, il est aussi signalé que les interactions de

---

[633] Mohamed Abed El Jabri, « Choc des civilisations ou conflits d'intérêts? », **Confluences**, Hiver 1995 -1996, p. 35.
[634] Huntington, « Response: If … », p. 187.
[635] Samuel P. Huntington, « Try Again : A Reply to Russett, Oneal & Cox », **Journal of Peace Research**, Vol. 37, No. 5, 2000, p. 610.
[636] Huntington, **The Clash...**, p. 183.
[637] Abdullah Al-Ahsan, "The Clash of Civilizations' Thesis and Muslims: The Search for an Alternative Paradigm", **Islamic Studies**, Vol. 48, No. 2, 2009, pp. 198-199.

l'Occident avec la civilisation musulmane et chinoise ne possèdent que le risque de plus de conflits. Il met aussi l'accent sur ce que les relations entre l'Islam et le Christianisme ont toujours été agitées comme l'histoire le démontre et sont une réalité chronique de la scène internationale surtout depuis les Croisades.[638] De plus, ses formulations sur les modes des interactions entre les civilisations précisent à la fois les axes de conflits et ceux des alliances et de coopérations comme un effort pour déterminer les politiques internationales des Etats-Unis après la Guerre Froide.

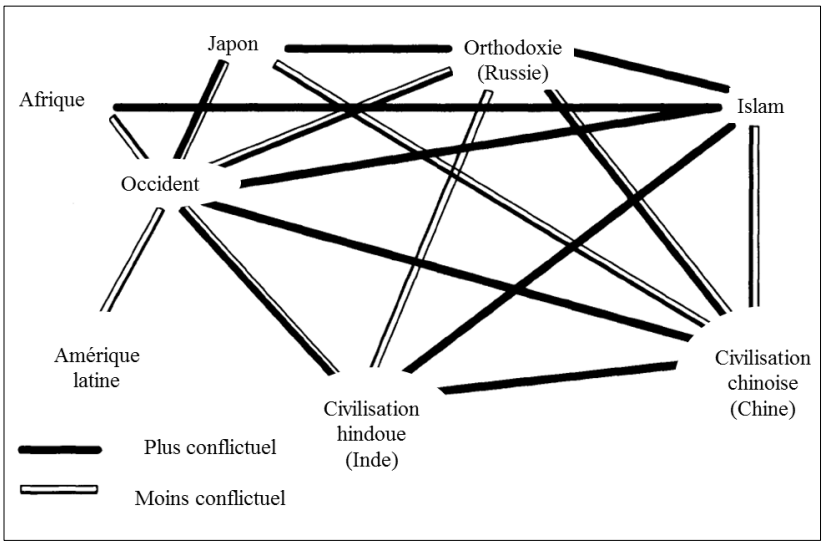


Figure 3.1. : La politique globale des civilisations[639]

Principaux acteurs du réalisme chez Huntington, les Etats-nations continuent encore à jouer le premier rôle dans les affaires internationales, mais après la Guerre froide ils définissent tout d'abord leurs identités, leurs intérêts puis leurs politiques étrangères en fonction de leurs civilisations. Car, il existe plusieurs Etats-nations qui appartiennent à la même civilisation. De même, leurs intérêts, leurs alliances et leurs conflits sont de plus en plus influencés par des facteurs culturels et civilisationnels. Ainsi les principaux conflits politiques mondiaux sont surtout entre les Etats appartenant à des civilisations différentes. Cependant, Huntington accepte aussi, comme le courant transnationaliste, que même s'ils demeurent des acteurs majeurs dans les affaires internationales, ils tendent à perdre cependant de leur souveraineté, de leurs prérogatives, de leurs puissances en raison des institutions internationales.[640] Donc, dans le milieu international, il est possible de parler d'un ordre composé des

[638] Huntington, **The Clash...**, p. 209.
[639] **Ibid.**, p. 245.
[640] **Ibid.**, p. 35.

Etats-nations de différentes civilisations qui essaient d'établir un équilibre entre eux et produisent les politiques et les alliances conformément à leurs propres identités soit dans des relations multilatérales soit au sein des organisations internationales.

Pour montrer ce linkage civilisationnel entre les Etats dans le système international d'après-Guerre Froide, Huntington fait une catégorisation sur la structure des Etats comme: Etats membres, Etats dominants/phares/centraux, pays isolés, pays divisés et pays déchirés. Un Etat membre est un pays s'identifiant exactement à une civilisation, exemple de l'Italie qui reflète purement la civilisation d'Europe occidentale. Les Etats phares dont le nombre et le rôle sont diffèrents, d'une civilisation à l'autre et selon les époques, sont culturellement les plus puissants et les plus centraux des co-appartenants à leur propre civilisation.[641] Le Japon, aussi pays isolé, est le représentant d'un seul Etat phare concernant sa civilisation tandis que les civilisations chinoises, hindoues et orthodoxes ont toutes un Etat phare bien qu'elles possèdent des pays voisins. Quant à la civilisation occidentale, il existe plusieurs Etats phares changeant au cours de l'histoire ; de nos jours il en existe deux : les Etats-Unis et l'axe franco-allemand. Les civilisations qui n'ont pas un Etat dominant sont l'Islam, l'Amérique latine et l'Afrique en grande partie à cause de l'impérialisme des puissances occidentales et plus clairement des différences dues aux fragmentations culturelles par les méthodes coloniales comme l'exemple de l'Afrique qui est divisée en deux parties : les pays francophones et les pays anglophones.[642]

D'autre part, un pays isolé n'a pas d'affinités et de partages civilisationnelles avec les autres ; c'est exemplifié par Huntington avec l'Ethiopie et Haïti. Il existe aussi les pays divisés composés de groupes appartenant à différentes civilisations et se trouvant géographiquement aux lignes fragmentant des civilisations comme l'Inde (musulmans et hindous), le Sri Lanka (bouddhistes cingalais et hindous tamouls), la Malaisie et Singapour (Chinois et musulmans Malaisiens), etc. Ces pays ont des difficultés à protéger leur intégrité à cause des conflits graves entre cultures

[641] Selon Huntington, le monde est divisé civilisationnellement en sphères d'influence par les Etats phares. Donc, en raison de cette réalité géopolitique, la paix d'une région ne peut être instaurée et préservée par la suprématie de l'Etat phare. Dans ce contexte, il montre la problématique des Nations unies dans la résolution des conflits et indique que sur une telle scène internationale, les Nations unies ne représentent pas une alternative à la puissance régionale. Donc les Etats phares ont un rôle ordonnateur dans leur propre milieu civilisationnel ; **ibid.**, p. 156.

[642] Huntington met l'accent sur la situation du Brésil et de l'Iran. Bien que les deux pays soient un Etat phare potentiel parmi leurs civilisations, les différences subcivilisationnelles (religieuse en Iran et linguistiques au Brésil), rendent ce rôle difficile à réaliser ; **ibid.**, pp. 135-136.

différentes comme lors de la séparation de l'Ethiopie (majoritairement chrétienne) et de l'Erythrée (majoritairement musulmane) en deux pays ou dans la dissolution de l'ex-Yougoslavie. En dernier lieu, dans les pays déchirés, il existe une seule culture dominante. Or, leurs élites tendent à le faire passer vers une autre civilisation à l'instar de la Turquie, de la Russie et du Mexique. La problématique est où ces pays appartiennent : l'Occident ou l'Orient.[643]

A partir de cette catégorisation civilisationnelle sur les pays, Huntington formule les modes de relations internationales et la reconfiguration des politiques mondiales en fonction des particularismes civilisationnels des pays. Car, être un Etat dominant/phare parmi les co-appartenants à une civilisation est aussi un indicateur de puissance ou bien peut-être, pour certains cas, de l'hégémonie dans une perspective de réalisme culturel. Car, les particularités culturelles, l'homogénéité civilisationelle et la largeur du domaine d'impact dans son propre environnement civilisationnel d'un pays composent aussi sa puissance et sont des moyens de production des politiques étrangères afin d'aboutir à ses intérêts. Dans le nouvel ordre mondial qui est simultanément dans un processus de fragmentation et d'intégration après la Guerre Froide, les convergences et les affinités culturelles engendrent l'harmonisation des intérêts et facilitent les coopérations entre les co-appartenants à une civilisation selon Huntington.

Dans ce contexte, le regroupement des Etats en fonction de leurs affinités culturelles est une tendance de plus en plus mise en avant dans la dynamique de système international après la Guerre Froide. Les alliances et le régionalisme entre les Etats partageant les mêmes valeurs et la même culture sont beaucoup plus solides vu que la coopération est basée sur la confiance qui est déjà immanente s'il existe le sentiment de « nous ». Selon Huntington, à l'instar de l'Union européenne, l'intégration économique est plus rapide et plus profonde lorsqu'elle est fondée sur une communauté culturelle parce que le linkage culturel a assuré le linkage économique qui a abouti à une intégration politique. Mais il est nécessaire de dire que Huntington néglige les processus douloureux de l'intégration économique dus aux soucis et intérêts politiques de chaque Etat membre, bien qu'ils appartiennent à une même civilisation. D'autre part, pour les organisations internationales dont la structure est multi-civilisationnelle comme l'ANSEA, Huntington suppose qu'elles

[643] **Ibid.**, pp. 137-139 ; Huntington, « The Clash… », pp. 42-44.

éprouveront de plus en plus de difficultés à rester cohérentes par nature parce que les divergences culturelles sont des obstacles à produire une politique commune.[644] Son approche sur les coopérations et les organisations internationales se focalise sur les intérêts propres des Etats du point de vue réaliste et les affinités culturelles. Ce mélange nous montre que Huntington est proche de la théorie de choix rationnel ;[645] s'il existe la maximisation des intérêts à l'intermédiaire des affinités culturelles, les Etats, les groupes ou bien les entreprises tendent à s'intégrer et à collaborer. Donc, les regroupements des Etats se reposant sur les éléments civilisationnels ont de sens stratégiques.

Tout au contraire, la polarisation des civilisations dans le système international est un risque d'escalade des conflits. Pendant la Guerre Froide, les leaders des deux blocs contrôlaient les conflits ou bien les faisaient escalader tandis que dans le nouvel ordre mondial les conflits s'écoulent du bas vers le haut. Désormais il existe plusieurs axes de conflits qui n'étaient pas dominés par une superpuissance. Dans les conflits entre les groupes de différentes civilisations, les belligérants cherchent des alliés dans les autres groupes ou pays apparentés qui les aident sous une forme officielle ou officieuse, ouverte ou secrète, diplomatique, militaire, financière etc.

---

[644] **Ibid.**, pp. 131-132.

[645] L'avis sur les organisations transnationales de Huntington est aussi conjoncturel conformément à la théorie de choix rationnel. Huntington a décrit la différence entre les organisations internationales et transnationales en 1973 comme : *« L'organisation internationale exige l'entente parmi des nations; l'organisation transnationale exige l'accès aux nations (...). Les organisations internationales incarnent le principe de nationalité; les organisations transnationales essayent de l'ignorer »* ; Samuel P. Huntington, « Transnational Organizations in World Politics », **World Politics**, Vol. 25, No. 3, 1973, p. 338. Après cette description, Huntington martèle que le transnationalisme est le mode américain de l'expansion pour fonctionner et opérer partout dans le monde. Selon lui, l'expansion des États-Unis a connu une expansion pluraliste dans lequel une variété d'organisations, gouvernementales et non gouvernementales, etc. ont tenté de poursuivre des objectifs importants pour eux sur le territoire d'autres sociétés ; **ibid.**, p. 344. Autrement dit les corporations multinationales comme General Motors, Ford, IBM, etc. sont un moyen des politiques étrangères américaines pour l'accès aux autres sociétés à mesure que l'occasion de leurs contrôles appartient aux Etats-Unis. De la même manière, Wallerstein précise que les entreprises transnationales à l'origine américaines ont la responsabilité de la plupart des investissements directs américains dans les pays en voie de développement dans la période de formation de nouvel ordre mondial entre 1945-1960 ; Immanuel Wallerstein, « The Global Picture, 1945-90 », dans **The Age of Transition : Trajectory of the World System, 1945-2025**, édité par Terence K. Hopkins, Immanuel Wallerstein, et etc., London : Zed Books, 1996, p. 210. Mais si ces organisations prennent des décisions en désaccord avec les politiques conservatrices et nationalistes des Etats-Unis en raison de leur structure multinationale, Huntington les qualifient de menace ; Huntington, « Robust Nationalism », pp. 38-39. Dans ce contexte, comme nationaliste conservateur, il dit qu'à mesure que les opérations globales des entreprises multinationales à l'origine américaine s'étendent à l'échelle mondiale, elles deviennent graduellement moins américaines et s'éloignent des intérêts nationaux américains au nom de leurs propres intérêts à cause de leurs identités multinationales ; Samuel P. Huntington, « The Denationalization of the American Elite », **The National Interest**, Printemps 2004, p. 7. Donc, il possède une perception négative sur l'ère de globalisation et de renforcement des approches cosmopolites du fait qu'ils érodent l'unité nationale américaine.

Cette situation, nommée « syndrome du pays apparenté » par Huntington, comporte un risque d'expansion des guerres par l'effet domino et par la ramification des violences dans le système international. Le linkage des alliances et des conflits parmi les différents groupes culturels nous montre aussi que le nouveau système mondial fortifie l'incertitude et augmente les inconnus dans l'équation des relations internationales.[646] Un choc de civilisation aggravé par le syndrome du pays apparenté peut être résolu par une négociation et un accord multi-civilisationnels selon Huntington.

En outre, Huntington lit le système international non seulement sur l'équation de civilisations, mais aussi en fonction de l'équation de puissances (superpuissance, puissances majeures, puissances mineures/régionales) dans une perspective réaliste.[647] Dans son article publié à *Foreign Affairs* en 1999, intitulé *The Lonely Superpower*, il analyse la structure du système international émergeant, la redistribution des puissances et le rôle des Etats-Unis. D'après lui, dans le nouvel ordre mondial, bien qu'il s'agisse d'une seule superpuissance, le système n'est pas un système unipolaire dans lequel il n'y a pas de puissances majeures et de puissances mineures approximativement comme l'exemple du modèle de Rome. Cela signifie que la superpuissance, autrement dit les Etats-Unis, n'est pas assez puissante pour faire ce qu'elle veut à cause des restrictions des acteurs et de la structure du système mais aussi ils ont besoin de certaines puissances majeures dans des domaines clefs. Donc, il décrit le système émergeant comme uni-multipolaire. Chez Huntington, même si les Etats-Unis sont prépondérants dans tous les domaines de puissances -économique, militaire, diplomatique, idéologique, technique et

---

[646] Les diasporas sont aussi un facteur déterminant dans le « syndrome du pays apparenté » comme vu dans l'exemple de la guerre entre Israéliens et Palestiniens ; Huntington, **The Clash...**, p. 272-273.

[647] Il est possible de dire que sa catégorisation et hiérarchisation des puissances (superpuissance, puissances majeures, puissances mineur/régionales) est comparable à celle d'Organski. Dans son article « The U.S. : Decline or Renewal » publié à *Foreign Affairs* en 1988, il indique que les Etats-Unis sont une grande puissance ayant la capacité de se renouveler en fonction d'autres puissances majeures au sommet de la hiérarchie de puissance vu que sa puissance est multidimensionnelle et basée sur des éléments comme la taille de la population et l'éducation, les ressources naturelles, le développement économique, la cohésion sociale, la stabilité politique, la force militaire, son influence idéologique, les alliances diplomatiques, le rôle prépondérant dans les débats et les conflits internationaux, l'accomplissement technologique, etc. en indiquant qu'aucun pays ne peut l'atteindre. D'après lui, les autres pays dépendent d'une seule source de puissance. Par exemple, le Japon dont les sources de puissance sont limitées, est challengé par l'essor de Taiwan, de la Corée, de Singapore et de la Thaïlande. Ou bien l'Union soviétique n'a pas une influence déterminante dans le domaine de la finance international ; Samuel P. Huntington, « The U.S. : Decline or Renewal », **Foreign Affairs**, Vol. 67, No. 2, 1988, pp. 90-91. Mais après la Guerre Froide et surtout après les attentats du 11 Septembre, son optimisme s'est transformé en soucis et en recherches pour protéger la position structurale des Etats-Unis dans le système mondiale.

culturel-, pour aboutir à leurs propres intérêts à l'échelle mondiale, ils ont besoin d'interactions avec les puissances majeures/régionales et de les prendre en considération. Car, tandis que les Etats-Unis espèrent un système unipolaire, les puissances majeures sont à la recherche d'un système multipolaire afin de pouvoir agir indépendamment des contraintes et des pressions de la superpuissance.[648]

Quant aux éléments de puissance et aux sujets critiques des politiques internationales de l'après-Guerre froide chez Huntington, il est possible de dire qu'il fait un mélange entre *soft power* et *hard power* en se référant à la conceptualisation de Joseph Nye. Il accepte que les moyens de *soft power* comme la culture, l'idéologie et les valeurs soient effectifs sur les politiques internationales des acteurs dans le nouveau monde émergeant. Mais ce qui rend attirant ces moyens aux yeux des autres sociétés, autrement dit ce qui constitue la base fondamentale du *soft power* est en fait la puissance économique et militaire chez Huntington en parallèle avec l'approche néoréaliste qui donne la priorité à la puissance militaire et économique. Si la puissance économique et militaire d'un pays augmente, la confiance en soi, l'arrogance, la croyance dans la supériorité de sa culture et de sa puissance douce augmente. Au contraire la diminution de la puissance économique et militaire d'un pays cause une crise d'identité selon Huntington.[649] Donc, il est possible de dire que conformément aux suppositions néoréalistes, Huntington fonde un linkage rigide entre *soft power* et *hard power* dans lequel *hard power* est toujours déterminant et supérieur.

---

[648] Samuel P. Huntington, « The Lonely Superpower », **Foreign Affairs**, Vol. 78, No. 2, 1999, pp. 35-37. Huntington considère les Etats-Unis comme une superpuissance surtout après la Guerre de Golfe, bien qu'il accepte son déclin vers le 21ème siècle. Il parle de la perception de puissance prépondérante des Etats-Unis comme d'un miracle américain dans tous les domaines mais c'est une illusion. L'histoire des relations internationales de cette période nous montre que l'éveil de tous les acteurs systémiques érode leur puissance et les arguments de cette hypothèse. Pourtant, Huntington précise que les Etats-Unis commencent à être de plus en plus isolés au sein de la communauté internationale, parce que les autres puissances majeures tendent à ne pas les considérer comme un leader de cette communauté par exemple sur les sujets des sanctions contre Cuba, l'Iran, l'Irak et la Libye, du réchauffement de la planète, du tribunal international pour les crimes de guerre, des politiques au Moyen-Orient, etc. Aux yeux de certaines sociétés comme les chinoises, hindoues, musulmanes, etc., les Etats-Unis sont devenus « la menace réelle » pour leur intégrité, leur autonomie, leur liberté d'action, etc. Les puissances majeures au niveau régional rendent difficile l'application des politiques étrangères américaines découlant des réalités civilisationnelles. Autrement dit par Huntington : *« dans un monde uni-multipolaire, à l'inverse, la seule superpuissance du monde est automatiquement une menace pour les autres puissances majeures »* ; **ibid.**, pp. 41-43. Comme vu, s'il s'agit de puissance et de position américaine, les pensées de Huntington sont complexes et contradictoires, étant donné que sa théorisation des relations internationales et du système international a pour but de déterminer une direction aux politiques étrangères américaines. Dans ce contexte il propose par exemple que les Etats-Unis coopèrent avec les puissances secondaires au niveau régionale pour surmonter les résistances des puissances majeures régionales ; **ibid.**, p. 47.

[649] Huntington, **The Clash...**, p. 92.

De cette perspective, en particulier de la puissance occidentale, Huntington définit trois sujets critiques ou bien problèmes du nouveau monde émergeant qui divisent l'Occident et le reste du monde : i- les efforts de l'Occident pour préserver sa supériorité militaire à l'intermédiaire des politiques de non-prolifération et de contre-prolifération des armes nucléaires, biologiques et chimiques, et des moyens de les utiliser, ii- la pression pour les droits de l'homme et la démocratie sur les autres sociétés dans le sens du type occidental pour promouvoir les valeurs et les institutions politiques de l'Occident, iii- le problème d'immigration des autres sociétés et les précautions restreignant l'immigration des non-occidentaux pour protéger l'intégrité culturelle, sociale et éthique des sociétés occidentales. En résumé, en partant aussi de la fragmentation civilisationnelle, il détermine la prolifération des armements, les droits de l'homme et la démocratie, l'immigration comme domaine de questionnement qui polarisent le monde entre l'Occident et le reste.[650]

Huntington suppose une polarisation de la prolifération des armements à l'échelle mondiale. Le développement social et économique des pays non-occidentaux déclenche aussi leur développement militaire, et surtout une recherche pour obtenir des armes nucléaires afin de contrebalancer la puissance militaire conventionnelle de l'Occident. Il existe alors une connexion islamo-confucéenne où la Chine joue un rôle centrale dans la logistique et l'approvisionnement des armes. La prolifération nucléaire et le terrorisme sont mentionnés comme des instruments des sociétés non-occidentales ou bien des faibles face à la puissance supérieure de l'Occident par Huntington.[651] Une autre menace ou source de peur qu'il traite souvent, est l'immigration -légale ou illégale- qui érode l'intégrité culturelle des occidentaux soit en Europe centrale soit aux Etats-Unis.[652] Dans ce cadre, il est possible de dire que les sujets reposant sur les divergences civilisationnelles ou culturelles constituent le fondement de sa realpolitik conservatrice dans la politique étrangère et intérieure.

Par conséquent, les questions de départ de Huntington sur le nouvel ordre mondial de l'après-Guerre Froide sont principalement les notions de civilisation et d'identité. En effet, le courant neomarxiste et le courant neolibéral examinent aussi ces notions bon gré mal gré dans leur propre contexte, en tant que réalités rendues

[650] **Ibid.**, pp. 185-186.
[651] **Ibid.**, pp. 186-192.
[652] **Ibid.**, pp. 198-206.

visible dans le monde entier après la Guerre de Bosnie. A ce point, sous le toit du courant neomarxiste, Wallerstein discute aussi la mise à jour des identités et des cultures après la Guerre Froide. Selon lui, par manque d'efficacité des Etats, les citoyens se forment des groupes de solidarité et mettent en évidence leurs propres identités culturelles dans une atmosphère de trauma de confiance. Wallerstein traite ce sujet dans sa propre causalité, loin des approches conservatrices. En effet, les débats sur les civilisations et ceux sur l'« universalisme-particularisme » sont les produits de l'économie-monde capitaliste. Autrement dit, les ethnicités ou bien les civilisations sont utilisés par le capitalisme comme moyen de hiérarchisation du marché mondial du travail. Dans ce contexte, il suppose que les mouvements anti-systémiques, principalement la conscience créée par la « Révolution de 1968 », ont conduit à l'affirmation des identités culturelles et civilisationnelles et à la réalité du fait que l'économie-monde crée une polarisation incessante. Donc, l'infrastructure de ce fait est l'économie-monde capitaliste et les débats identitaires basés sur les civilisations sont seulement un des faits des mouvements anti-systémiques chez Wallerstein qui propose une grande diversité concernant ces mouvements -les revendications prolétaires, la renaissance des civilisations, l'essor de la religion, les revendications sexuelles, le mouvement féministe, les minorités nationales, les populations immigrantes, les mouvements verte, l'opposition à la guerre etc.- des groupes minoritaires et opprimés par le système capitaliste. En effet, comme vu, la plupart de ces groupes marginaux sont une menace pour Huntington dans le contexte d'une conception conservatrice. Donc sa causalité est différente que celle de Wallerstein même s'ils sont en accord sur la réalité des identités culturelles et civilisationnelles. D'autre part, tandis que Huntington défend la protection du *statu quo* systémique, Wallerstein tient à un nouveau système mondial -qui est en train d'émerger en raison de la crise transformatrice du système-monde capitaliste-, à l'intermédiaire de ces mouvements anti-systémiques.[653] Il est possible d'interpréter que le choc des civilisations de Huntington soit une conceptualisation politique pour protéger le système mondial comme ce qu'il est au profit de l'hégémon.

Même si Huntington et Wallerstein sont en accord sur la réalité du conflit et de son aggravation, leurs évaluations sur les racines de ce fait sont très différentes. Or, Fukuyama qui met l'accent sur l'importance en hausse de la culture et son rôle

[653] Immanuel Wallerstein, **Geopolitics and Geoculture**, Cambridge : Cambridge University Press, 1992, pp. 82, 110, 113.

remarquable en se référant à Huntington, critique sa prévoyance sur le fait que les diversités culturelles engendreraient inévitablement des conflits. Tout au contraire, Fukuyama propose que les cultures puissent être instrument d'intégration, de collaboration et fonder une culture et un mode de vie commun bien qu'il accepte la possibilité de l'hypothèse de Huntington. La rivalité entre des cultures différentes peut créer un langage commun et des nouvelles solutions créatives. Les correspondances de domaines différents, surtout en économie, entre ces cultures différentes, créent une socialisation à l'échelle mondiale par laquelle les hommes s'adaptent à l'autre par un processus d'apprentissage des valeurs, des normes universelles et aussi de l'homogénéisation du monde par laquelle la confiance mutuelle augmente.[654] Car, contrairement à Huntington qui martèle que les origines des valeurs modernes ne reposent que sur la culture chrétienne européenne et que pour le reste, il est difficile de s'adapter en raison des divergences civilisationnelles, selon Fukuyama qui essaie de surmonter la dualité entre la modernisation et l'occidentalisation, une fois qu'une doctrine est inventée et développée, elle devient une sorte de propriété universelle dont d'autres sociétés peuvent profiter comme le montre l'exemple du Japon et de la Corée de Sud.[655] Fukuyama défend l'universalité des valeurs occidentales en représentant une approche optimiste et dotée d'espoir tandis que Huntington a une approche sceptique sur un monde totalement multiculturelle. Cette fragmentation entre ces deux penseurs représentant des pôles différents de la pensée occidentale, découle du fait que la vision de Fukuyama est hégémonique et expansionniste afin d'installer les valeurs occidentales au monde entier ; celle de Huntington est conservatrice, défensive et isolationniste afin de protéger les valeurs occidentales et la puissance des Etats-Unis.[656]

---

[654] Francis Fukuyama, **Trust : The Social Virtues and the Creation of Prosperity**, New York : Penguin Books, 1995, pp. 5-7.

[655] Francis Fukuyama, « The "End Of History" 20 Years Later », **New Perspectives Quarterly**, Hiver 2010, p. 8 ; Francis Fukuyama, « Culture, Identity and Democracy in the Face of Modernization », **Real Estate Issues**, Automne 2006, p. 2 ; Francis Fukuyama, « Culture, Identity and Democracy in the Face of Modernization », **Political Science and Politics**, Vol. 24, No. 4, 1991, p. 662. Pour un article où Fukuyama examine les œuvres de Huntington voir, Francis Fukuyama, « Huntington Remembered : Westernization vs. Modernization », **NPQ**, Printemps 2009, pp. 84-89.

[656] Andrei P. Tsygankov, « The Irony of Western Ideas in a Multicultural World: Russians' Intellectual Engagement with the "End of History" and "Clash of Civilizations"», **International Studies Review**, Vol. 5, No. 1, 2003, p. 54.

Section II : La transformation au sein du système international : « l'ordre démocratique et libéral »

Francis Fukuyama,[657] politologue américain d'origine japonaise, a suscité un grand intérêt dans le monde entier avec son article remarquable « *The End of History ?* » publié dans la revue *The National Interest* en 1989, puis par son ouvrage « *the End of History and the Last Man* » en 1992, dans l'ère de transition de l'après-Guerre froide comme produit et interprétation de cette période. Après qu'il a déclaré la fin de l'histoire et le triomphe du libéralisme avec la mort de l'idéologie marxiste, -le fascisme et les régimes militaires étaient déjà mort selon lui-,[658] et par le fait qu'il n'existait pas d'idéologie alternative ou rivale, les débats sur le futur du système international soit politiquement, soit idéologiquement se sont accélérés. D'après la thèse de Fukuyama, la démocratie libérale est la destination ultime de l'évolution idéologique de l'homme et la forme finale de gouvernement. C'est la fin de l'histoire

[657] Né à Chicago le 27 Octobre 1952, Francis Fukuyama a grandi à New York avec ses parents japonais. Son père, Yoshio était ministre congrégationaliste, protestant et professeur de religion. Son grand-père paternel avait fui le Japon en 1905 pendant la guerre avec la Russie et sa mère venait d'une famille d'intellectuels bien connue au Japon. Fukuyama a fréquenté l'Université Cornell, où il s'est spécialisé dans les classiques et a étudié la philosophie. Titulaire d'une B.A. de Cornell en 1974, Fukuyama a commencé des études supérieures en littérature comparée à l'Université de Yale, puis a passé six mois à Paris où il a visité les salles de classe des théoriciens littéraires éminents, Roland Barthes et Jacques Derrida. Insatisfait de la critique postmoderne, Fukuyama est rentré aux États-Unis et a déplacé son intérêt pour le gouvernement et la politique étrangère. Il s'est inscrit à l'Université de Harvard et a étudié la politique soviétique et au Moyen-Orient. En 1981-82, il a également été membre de la délégation américaine aux pourparlers israélo-égyptiens sur l'autonomie palestinienne. Il a obtenu son doctorat en sciences politiques en 1981. Fukuyama a travaillé pour la Rand Corporation (un *thinkthank* influençant sur la politique américaine) à Santa Monica, en Californie, jusqu'en 1989, avec une brève période à Washington, en tant que membre de la planification de politique sous l'administration Reagan. En 1989, Fukuyama a été nommé directeur adjoint du département américain de la planification des politiques étatiques, poste qu'il a occupé jusqu'en 1990. Après la publication de «The End of History ?» en 1989, Fukuyama s'est tourné vers la recherche à temps plein, l'écriture et les conférences. Il était auparavant titulaire de la chaire Omer L. and Nancy Hirst de politique publique à l'Ecole de politique publique de l'Université George Mason entre 1996-2000. Fukuyama a été membre du Conseil de bioéthique du Président dans la période 2001-2004. Fukuyama est président du conseil de rédaction de *The American Interest*, qu'il a contribué à fonder en 2005. Francis Fukuyama a été professeur d'économie politique internationale à l'École de Paul H. Nitze des hautes études internationales de l'Université Johns Hopkins, et directeur de son programme de développement international jusqu'à 2010. Actuellement, il travaille à l'Université de Stanford sur les études internationales. Ses domaines d'intérêt sont : l'Asie, l'Asie de l'Est, le Moyen-Orient, le Japon, la Corée, la politique étrangère américaine, le néo-conservatisme, le développement économique, l'économie politique internationale, la science, la technologie, la biopolitique, et la politique mondiale, les questions stratégiques et de sécurité sur le système international, la philosophie de l'histoire ; Martin Griffiths, Steven C. Roach, M. Scott Salamon, **Fifty Key Thinkers in International Relations**, New York : Routledge, 1999, pp. 68-75 ; « Francis Fukuyama », **Contemporary Literary Criticism**, Vol. 131, pp. 104-106 ; http://fsi.stanford.edu/people/fukuyama/; http://www.princeton.edu/~achaney/tmve/wiki100k/docs/Francis_Fukuyama.html (consulté le 14 Avril 2014)

[658] Francis Fukuyama, « The End of History? », **The National Interest**, Eté 1989, http://ps321.community.uaf.edu/files/2012/10/Fukuyama-End-of-history-article.pdf, pp. 23-25. (consulté le 15 Avril 2014)

sur laquelle il constitue son approche et ses analyses concernant le système international.[659] Sa thèse et sa proclamation du triomphe du libéralisme étaient les représentants les plus importants du libéralisme, de l'idéalisme politique et de l'optimisme historique de cette ère.[660] En outre, dans la dimension politique et pratique, celles-ci reflètent un message à propos du fait que l'Occident ne s'épuise pas et n'est pas en déclin. A cet égard, nous traiterons d'abord son point de vue sur la nature de l'homme, ses présuppositions philosophiques et leur linkage avec les relations internationales, puis sa conception de l'ordre mondial d'après-Guerre Froide en se focalisant sur les acteurs et de secteurs auxquelles il tient. Dans ce contexte, nous ferons aussi une place à ses points de vue sur les conflits mondiaux, les processus d'intégration et de coopération, la conceptualisation de l'universalisme sur la scène internationale et sur l'uniformisation de la planète par les démocraties libérales et la théorie de paix démocratique.

Tout d'abord, la thèse de Fukuyama proclame que le capitalisme concurrentiel allié à la démocratie libérale constitue l'apogée du développement historique avec le triomphe de l'économie de marché, la démocratie et la liberté individuelle ; c'est un ordre social qui conjugue l'efficacité économique avec une représentation démocratique de masse.[661] D'après Fukuyama, la dissolution de l'Union soviétique et la mort de l'idéologie marxiste sur la scène politique du système mondial a démontré un nouvel ordre mondial conceptualisé comme l'après histoire. A l'arrière-plan de cette conceptualisation de Fukuyama, il existe un sens sur la nature de l'homme et des éléments constructifs concernant l'écoulement historique et le fonctionnement du système mondial. Fukuyama indique que les êtres humains sont par nature politiques et sociaux, et ne sont pas des individus isolés et égoïstes. Ils ont des tendances solidaires. Les humains ont même des capacités spéciales pour la coopération et la création du capital social, ils le font aussi de manière à protéger leurs intérêts en tant

---

[659] L'historiographie linéaire-progressiste tient une large place dans la pensée de Fukuyama. Il examine les faits, les phénomènes et le système international sous le toit de l'écoulement de l'histoire. Dans ce contexte, il est difficile de fixer des limites entre ces deux dimensions chez Fukuyama. C'est pourquoi, dans cette partie, nous essayerons d'analyser ses réflexions sur le système international, ses acteurs et les questions dominantes sur la politique internationale après la Guerre Froide en donnant lieu quelques fois à ses linkages avec l'histoire et la philosophie d'histoire que nous analyserons dans le chapitre suivant.

[660] John Farrenkopf, « Francis Fukuyama's Political Idealism », **Australian Journal of International Affairs**, Vol. 49, No. 1, 1995, pp. 72-73.

[661] Anthony Giddens, « Modernity, History, Democracy », **Theory and Society**, Vol. 22, No. 2, 1993, p. 289.

qu'individus.[662] Ainsi Fukuyama constitue une corrélation entre la nature de l'homme et la nature des régimes démocratiques libéraux ; c'est l'aboutissement des valeurs humaines et l'affirmation de soi/la reconnaissance par les autres. A cet égard, il néglige les hypothèses des courants réalistes qui mettent l'accent sur le conflit, la puissance, les intérêts nationaux et la structure du système international.[663] Car, selon Fukuyama, ce qui est important, ce n'est pas la forme du système -unipolaire, multipolaire, etc.- mais les régimes et la nature des acteurs. Donc, un monde où les relations internationales deviennent de plus en plus un marché commun (la dimension d'économie) et où la probabilité d'un conflit à grande échelle entre les

---

[662] Francis Fukuyama, **The Great Disruption: Human Nature and the Reconstitution of Social Order**, New York: The Free Press, 1999, p. 161. Selon Fukuyama, les êtres humains sont des créatures sociales qui cherchent naturellement à s'intégrer dans une multitude de relations communautaires, grâce à l'évolution. Les valeurs servent à un objectif important ; rendre possible l'action collective. Ainsi, les êtres humains vivent également une grande satisfaction en partageant les valeurs et les normes. En même temps, ils cherchent leurs propres fins, ce qui est important ici est la capacité des individus à travailler ensemble au nom d'objectifs communs. Donc, la nature humaine a des directions contradictoires : la concurrence et la coopération, l'individualisme et la sociabilité. Dans cette perspective, chez Fukuyama, l'importance est la préférence des hommes entre une lutte violente à somme nulle pour la souveraineté, et une relation pacifique à somme positive grâce au commerce et à l'échange. Au fil du temps, la logique du dernier choix a toujours conduit aux plus grandes communautés de confiance. Donc, les hommes ont tendance à construire des institutions et des règles pour contrôler et limiter la violence -même si elle est aussi naturelle-, les hommes peuvent saisir et faire fonctionner leurs instincts pour des gains et de la propriété. Ces pensées de Fukuyama représentent les approches libérales des Relations internationales qui critiquent les variantes réalistes qui fondent leurs hypothèses sur la nature conflictuelle des hommes et le jeu à somme nulle ; Francis Fukuyama, **Our Posthuman Future : Consequences of the Biotechnology Revolution**, New York : Farrar, Straus and Giroux, 2002, pp. 124-127.

[663] Même si Fukuyama critique le réalisme et ses suppositions essentielles, il accepte que le réalisme est conformément aux conditions de Guerre Froide en tant qu'instrument politique : *« Le réalisme a joué un rôle important et bénéfique en modelant la conception américaine de la politique étrangère après la Seconde Guerre mondiale. Il l'a fait en préservant les Etats-Unis de leur tendance à rechercher la sécurité sous la forme vraiment naïve d'un internationalisme libéral, appuyé par exemple sur la confiance basique dans les Nations Unies pour la sécurité. Le réalisme était un cadre adéquat pour comprendre la politique internationale à cette époque, car le monde fonctionnait alors sur des postulats réalistes. Il ne le faisait pas tant parce que les principes réalistes reflétaient des vérités intemporelles, mais parce que le monde était profondément divisé entre des Etats aux idéologies radicalement différentes et mutuellement hostiles. (…) Dans un monde ainsi constitué, la loi internationale était une illusion et la force militaire était le seul remède au problème de la sécurité. Le réalisme paraissait donc un cadre adéquat pour comprendre le fonctionnement des relations mondiales et il fournit le support intellectuel nécessaire pour la création de l'OTAN et des autres alliances militaires avec l'Europe occidentale et le Japon après la guerre. Le réalisme est une vue adéquate de la politique internationale pour un siècle pessimiste (…) »* ; Francis Fukuyama, **La Fin de l'Histoire et le Dernier Homme**, traduit par Denis-Armand Canal, France : Champ essais, 2010, pp. 287-288. Mais après la Guerre Froide, Fukuyama explique que les fonctions du réalisme sont mortes avec l'analogie suivante : *« (…) Ces deux propositions font penser à un médecin qui, après avoir traité un malade du cancer par une longue et épuisante chimiothérapie, finalement couronnée de succès, chercherait obstinément à persuader le patient de continuer le traitement parce qu'il a bien réussi par le passé. En voulant traiter une maladie qui n'existe plus, les réalistes proposent maintenant des traitements couteux et dangereux à des patients en bonne santé. Pour comprendre pourquoi le patient est dans cet état de santé essentielle, il nous faut revenir à présent sur les thèses réalistes à propos des causes latentes de la maladie, c'est-à-dire de la guerre entre les nations (…) »* ; **ibid.**, p. 289.

Etats ne cessera de diminuer, est possible avec les régimes démocratiques libéraux (la dimension de reconnaissance).[664]

Comme nous avons déjà mentionné, les idées de Fukuyama sur l'aboutissement de l'ère post-historique sur la scène internationale reposent sur la corrélation entre la « lutte pour la reconnaissance » immanente à la nature humaine et sur les démocraties libérales. Fukuyama a emprunté la conceptualisation philosophique de l'affirmation de soi et de reconnaissance à Hegel.[665] Il la décrit comme le moteur de l'histoire vu qu'elle constitue la motivation humaine. Car, le premier homme de Hegel désire aussi les objets non-matériels hors des besoins matériels ; il désire être reconnu par les autres dans un milieu social où il retrouvera son être propre, son identité humaine et découvrira sa conscience. Donc, l'homme lutte pour être reconnu par les autres hommes et en même temps pour être reconnus en tant qu'homme. Pour cela, il est prêt à risquer sa vie dans un combat à mort de pur prestige. A la fin de ce combat, il est possible de faire naitre une relation de maitre et d'esclave, c'est un mode inégale. L'esclave a accepté de se soumettre afin de survivre physiquement quand le maitre a abouti à la reconnaissance en risquant sa vie, c'est-à-dire que le maitre a justifié qu'il est libre et humain. Cette dialectique continue jusqu'au fait que les maitres et les esclaves satisfont à la fois leurs désirs de

---

[664] Francis Fukuyama, « The End…», p. 25.

[665] Fukuyama a choisi Hegel comme point de référence même si Locke et Hobbes sont acceptés comme les pères du libéralisme dans la science politique. Car, selon lui, Hegel offre une conception de la société libérale fondée sur la partie non-égoïste de la personnalité humaine contrairement à Hobbes et Locke. Pour Fukuyama, c'est le noyau du projet politique moderne ; Francis Fukuyama, **The End Of History and the Last Man**, New York : The Free Press, 1992, p. 145. En premier lieu, dans la pensée hobbesienne selon laquelle les causes des conflits sont la rivalité, la méfiance et la gloire ; l'état de nature est une déduction des passions qui est semblable à la lutte de reconnaissance de Hegel. Mais, différemment, Hobbes attribue une importance centrale à la peur de la mort et la préservation par l'individu de sa propre intégrité physique comme impératif moral et rational. Or, chez Hegel, l'acceptation du risque de mort est le fondement de la liberté humaine ; **ibid.**, pp. 155-156. En second lieu, Locke défend que les hommes cherchent non seulement à préserver leurs existences physiques mais aussi à obtenir une vie confortable et la propriété privée. Cela montre la protection des possessions matérielles et la recherche d'avantages sans limite pour l'individu en état de société. Donc, Fukuyama affirme que ces deux variantes de la base libérale ne peuvent pas expliquer exactement l'ordre social en sortant du premier homme. C'est le premier homme de Hegel, mené par son désir de la reconnaissance par les autres, de sa liberté et de son humanité ; **ibid.**, pp. 158-159. Afin de fortifier sa thèse, Fukuyama dit que : *« (...) Il n'est même pas évident pour le citoyen d'un Etat libéral, particulièrement dans une variante à la Hobbes, qu'il veuille servir dans l'armée et risquer sa vie pour son pays dans une guerre. Si le droit naturel fondamental est celui de la préservation de l'individu par lui-même, comment pourrait-il être rationnel de mourir pour sa patrie au lieu d'essayer de fuir et de mettre en lieu sûr son argent et sa famille ? Même en temps de paix, un libéralisme à la mode de Hobbes et de Locke ne fournit aucun motif pour que les meilleurs individus de la société doivent préférer le service de l'Etat et de la communauté nationale à une vie privée d'affairisme fructueux. Il n'est pas immédiat qu'un homme inspiré des principes de Locke doive devenir actif dans la vie de sa communauté, être généreux en privé pour les pauvres, voire consentir aux sacrifices nécessaires pour nourrir une famille »* ; Fukuyama, **La Fin…**, p. 192.

reconnaissance réciproquement et égalitairement.[666] C'est en même temps la fin de l'histoire et l'ordre social post-historique par les démocraties libérales qui offrent un mode de gouvernement en fonction des espérances et de la nature des hommes en assurant la liberté et la reconnaissance par les autres et en abolissant la distinction entre maitres et esclaves par la transformation des hommes en maitres d'eux-mêmes.

Quant au milieu international, d'après Fukuyama, il s'agit d'une lutte de reconnaissance entre les Etats comme la nature humaine dont la dignité et l'exigence de reconnaissance est la base des sociétés civiles et des démocraties libérales, qui possède une dimension provoquant le mal et la lutte. Dans cette perspective, quelqu'un peut chercher à être reconnu supérieure aux autres ; c'est la *mégalothymia* qui peut se manifester aussi bien chez le tyran qui envahit un peuple voisin afin de faire reconnaitre son autorité, que chez un étudiant qui désire gagner une compétition. Pour le domaine politique, c'est une passion extrêmement problématique. Par exemple, si ce désir arrive à être universellement reconnu, c'est l'impérialisme. Son contraire est l'*isothymia* qui signifie le désir d'être reconnu comme l'égal des autres.[667] Ces deux aspects sont valables pour les relations internationales, il existe des Etats qui cherchent à être reconnus tandis que d'autres cherchent la reconnaissance de leur supériorité. La lutte interétatique pour la reconnaissance de leur dignité nationale est alors la source des conflits sur la scène internationale. C'est à mettre en parallèle avec la lutte de prestige entre maitres aristocratiques à la fin de laquelle l'un devient maitre, l'autre devient esclave ; ainsi leur insatisfaction continue. Mais par l'Etat libéral, dans une base rationnelle, les rivalités de reconnaissance sont résolues mutuellement vu que l'identité de l'individu en tant qu'être humain est acceptée, il doit alors être universel et homogène pour tous les citoyens sans distinction.[668] Si cette forme d'Etat s'étend à l'échelle mondiale,

---

[666] Fukuyama, **The End…**, 143-152 ; Fukuyama exprime le processus de recherche de reconnaissance de l'esclave sur lequel l'histoire progresse, en se référant à Hegel. Dans cette logique, l'esclave ne se satisfait pas et il cherche sa liberté et sa reconnaissance, donc il vit un processus de changement créateur et enrichissant par l'intermédiaire du travail ; il évolue dans un sens du devoir et de l'autodiscipline. Ainsi il commence à comprendre qu'il est humain et susceptible de transformer la nature. C'est le chemin de la technologie et de la science ainsi que de l'idée abstraite de liberté et d'égalité. Il est possible de dire que le progrès humain est le résultat des recherches de reconnaissance des esclaves ; **ibid.**, pp. 194-195. Mais il faut ici préciser que dans la pensée de Fukuyama, l'égalité concerne la nature humaine, tous les hommes sont égaux en tant qu'homme. Mais il accepte qu'il existe aussi naturellement une hiérarchie dans l'ordre social et il met l'accent sur le fait que la liberté passe avant l'égalité dans les démocraties libérales en stabilité.

[667] **Ibid.**, pp. 181-182.

[668] **Ibid.**, pp. 201-202.

c'est alors la fin des luttes interétatiques, de l'impérialisme, et brièvement dit, des relations maitre-esclave au niveau des relations internationales selon Fukuyama.[669]

Dans ce contexte, Fukuyama arrive à la théorie de paix démocratique dont l'origine provient du projet de paix perpétuelle de Kant. Vu que les Etats libéraux partagent le principe d'égalité universelle des droits et connaissent leurs légitimités mutuellement, il n'y a de raison pour lutter. En se référant à Michael Doyle qui est l'un des représentants de la théorie de paix démocratique dans la discipline et montre qu'il n'existe pas d'exemple historique dans lequel les démocraties libérales ont lutté entre elles, Fukuyama précise que les sociétés libérales se transforment en relations pacifiques parce qu'elles aboutissent à leur désir de reconnaissance dans une forme réciproque et freinent l'instinct naturel de l'homme pour l'agression et la violence.[670] Donc, il n'y a pas de possibilité de guerre entre démocraties libérales, mais elles peuvent être en lutte avec des régimes non-démocratiques et non-libéraux. D'après Fukuyama, à l'arrière-plan de cette hypothèse, il existe des raisons immanentes au système des régimes démocratiques libéraux : i- l'un des piliers essentiels des Etats démocratiques libéraux est l'économie. Les coûts économiques d'une guerre et de sa prolifération augmentent de jours en jours avec le progrès de la technologie, donc, en les prenant en compte consciencieusement, les mécanismes de décision évitent l'escalade des conflits potentiels comme lors de la crise de Cuba, ii- dans les pays développés, il existe désormais une intolérance de plus en plus forte aux morts de guerre, le sens de la guerre a commencé à changer aux yeux des citoyens qui ne veulent pas risquer leurs propres vies et la vie de leur famille. Actuellement, le fait que les dirigeants des pays démocratiques engagent leur pays dans une guerre, nécessite de très sérieuses causes nationales et il est très difficile de prendre une telle décision en raison des lois constitutionnelles et de la société civile.[671] Dans ce

---

[669] **Ibid.**, p. 245.

[670] Francis Fukuyama, « Liberal Democracy as a Global Phenomenon », **Political Science and Politics**, Vol. 24, No. 4, 1991, pp. 662-663.

[671] Fukuyama, **The End…**, pp. 261-264. A ce stade, Fukuyama discute sur les effets du nationalisme qui est un fait social basé sur la reconnaissance mutuelle et égale. Mais il peut apparaitre parfois en tant que *megalothymia*, car pour les nationalistes, le plus important c'est la dignité pour leurs groupes au lieu de la dignité humaine universelle. Néanmoins, pour Fukuyama le fait du nationalisme n'est pas toujours permanent et dominant et il peut être tolérant et intégrationniste surtout dans le domaine économique comme dans les Etats développés, démocratiques libéraux. Les pays en voie de développement s'exposent beaucoup plus des attitudes nationalistes car ils sont insatisfaits et ils recherchent encore de la reconnaissance ; il existe donc une corrélation entre le niveau de développement et le nationalisme. C'est valable après la Guerre Froide dans la zone postsoviétique. Fukuyama part de l'exemple de l'Union européenne dans lequel la pression de l'intégration

contexte, chez Fukuyama, le point ultime auquel l'humanité est arrivée, ce sont les démocraties libérales qui signalent le système post-historique et l'ordre pacifique où les Etats fondent leurs relations sur l'économie et où les règles de la politique de puissance perdent de leurs importances.

En partant de cette hypothèse, même si Fukuyama affirme que le système international de l'après-Guerre Froide est politiquement unipolaire et économiquement multipolaire, il divise le monde en deux parties : le monde post-historique et le monde historique, c'est-à-dire les sociétés appartenant au camp démocratique libéral et les sociétés non démocratiques libérales. Il est possible de dire que c'est en parallèle avec la terminologie de Huntington : « l'Occident et le reste ». Fukuyama précise que les conflits entre des Etats encore historiques et les autres post-historiques continuera[672] et dit que « (…) la relation entre démocraties et non-démocraties restera caractérisée par des méfiances et des peurs réciproques, et malgré un degré croissant d'interdépendance économique, la force continuera à être l'*ultima ratio* dans leurs relations mutuelles ».[673] C'est assez similaire à Huntington et Fukuyama cite les domaines de conflits et d'interaction entre ces deux blocs comme suit : le pétrole et son effet sur la politique internationale, l'immigration -un problématique plus risqué à long terme- et les questions concernant l'ordre du monde comme la prolifération nucléaire des pays historiques. Fukuyama met l'accent sur le fait que les pays post-historiques doivent s'intéresser aux pays historiques et réglementer leurs ordres politiques afin de surmonter ces questions. Comme vu, il s'agit d'une justification idéologique ou d'une théorie de légitimation des interventions sur les sociétés non-démocratiques.[674]

économique a causé la dissolution des éléments nationalistes ; pour le détail de cette discussion voir, **ibid.**, pp. 266-275.

[672] Fukuyama, « The End… », p. 25.

[673] Fukuyama, **La Fin…**, p. 316.

[674] La séparation en deux camps du monde entier chez Fukuyama contient une approche exclusionniste. Car selon Fukuyama, les Nations unies qui contiennent les pays démocratiques et non démocratiques n'est guère susceptible de mener une gouvernance mondiale. Dans cette perspective, pour la gouvernance mondiale, il propose des structures internationales composées uniquement des pays démocratiques libéraux, autrement dit du bloc post-historique. Pour être membre de ces organisations, il est obligatoire d'avoir accepté le libéralisme. Il veut dire une organisation des pays libéraux, vraiment libres et co-appartenants à l'ère post-historique comme l'OTAN, l'Union européenne etc. selon Fukuyama. Dans le nouvel ordre mondial, c'est une réalité acceptée par toutes les approches politiques que les Nations Unies ont des questions graves sur la gouvernance mondiale et n'ont plus de l'efficacité qu'elles devraient ; Fukuyama, **The End…**, pp. 282-283. Fukuyama démontre que l'OTAN a moins de problèmes de légitimité que les Nations Unies étant donné que tous ses membres sont de véritables démocraties libérales, et tous partagent les mêmes valeurs et les mêmes institutions ; Francis Fukuyama, **America at the Crossroads : Democracy, Power and**

En outre, le sens de l'Etat dans les relations internationales dans le libéralisme est résumé par Dario Battistella comme : « le libéralisme voit dans l'État un agent disposant de la capacité à façonner l'anarchie internationale abordée comme la résultante de ses actions externes mais ces actions sont dictées par les intérêts de la société civile à laquelle il est immanent ».[675] Parallèlement, Fukuyama considère que les Etats sont formés par leur société civile et que leurs régimes politiques modèlent la nature de leurs politiques étrangères. Fukuyama affirme que l'Etat reste encore l'acteur essentiel des relations internationales. Au contraire des transnationalistes qui mettent l'accent sur les institutions internationales, Fukuyama est lié à l'importance du rôle des Etats sur la scène internationale. Car, ils sont capables de changer l'ordre mondial par des alliances d'Etats démocratiques libéraux et par les normes créées au nom d'un monde libre. Donc, Fukuyama donne à ces Etats le rôle de réorganiser ou bien de reconstruire le système mondial.[676]

De ce point de vue, Fukuyama précise que la souveraineté et l'Etat-nation sont les piliers essentiels du système westphalien, mais ont été érodés en pratique et attaqués en principe par leur propre gouvernance, ce qui affecte gravement le système international. Donc, chez Fukuyama, les Etats faibles ou défaillants sont la question la plus importante pour l'ordre international depuis la fin de la Guerre Froide vu qu'ils engendrent des vagues d'émigration massive, commettent des violations des droits de l'homme, provoquent des catastrophes humanitaires, attaquent leurs voisins et font de la place à des groupes terroristes qui luttent contre le monde occidental.[677] A cet égard, il martèle que la question des Etats faibles menaçant les Etats puissants occidentaux est aussi une question de sécurité pour le

---

Neoconservative Legacy, United States : Yale University Press, 2006, p. 173. Fukuyama accorde une place importante à l'Union européenne et à sa méthodologie dans laquelle il existe un processus de reformation qui est obligatoire pour les pays candidats représentant leurs volontés politiques, autrement dit selon Fukuyama, c'est une organisation transformatrice dans le chemin de la démocratie libérale.

[675] Dario Battistella, « Le bel avenir de la théorie de l'État en Relations internationales », **Jus Politicum**, No. 8, 2012, p. 6, http://www.juspoliticum.com/IMG/pdf/JP8_Battistella_PDF.pdf (consulté le 22 Avril 2014)

[676] En fait, cette approche de Fukuyama est l'indicateur de la théorie d'interaction selon laquelle le système international se déroule en fonction des interactions des parties qui le composent. C'est au contraire des approches structuralistes selon lesquelles la structure du système international définit les actes et les interactions des parties.

[677] Francis Fukuyama, **State Building: Gouvernance and World Order in the Twenty-First Century**, London: Profile Books, 2004, p. 124-125 ; Il est intéressant que sur la couverture de cet ouvrage il existe une carte du monde qui représente les pays d'Afrique, du Moyen-Orient, de l'Asie centrale et la Russie. Cela signifie les pays faibles ou bien en voie de développement qui constitue le domaine d'intérêt de Fukuyama. Ce sont les pays qui sont à l'extérieur du camp des pays démocratiques et libéraux dans sa terminologie.

système international ; sur ce point-là, il sort de l'exemple d'Afghanistan, un pays défaillant qui accueillait les groupes terroristes, comme Al-Qaïda.[678] Dans ce contexte, avant d'exprimer les interventions et les fonctions de la société internationale sur le renforcement de ces pays et *state-building*, il est possible d'interpréter que Fukuyama considère ces pays comme une maladie du système mondial par une approche exclusionniste. D'après lui, des raisons internes à ces pays comme la faiblesse des institutions politiques, celle du développement économique et leur incapacité gouvernementale rendent chronique leur situation dans le chemin de la modernisation et de la démocratisation.[679] Or, il ne traite pas suffisamment des raisons dues à la nature du système mondial et aux politiques des pays occidentaux dans le processus historique comme la colonisation, l'exploitation et les recettes occidentales ignorant les réalités propres à ces pays.[680] Cela représente une approche immanente à la modernité qui peut être résumé de la manière suivante : « transformez les autres ou bien excluez les du système ».[681]

Dans cette perspective, le *state-building* qui est la création de nouvelles institutions gouvernementales et le renforcement de celles existantes, est une question cruciale pour la communauté internationale d'aujourd'hui, d'après Fukuyama qui le précise ainsi :

---

[678] Selon Fukuyama, la fin de la Guerre Froide a laissé un groupe d'États défaillants et faibles qui s'étend des Balkans à travers le Caucase, le Moyen-Orient, l'Asie centrale jusqu'à Asie du Sud pendant la période de la chute du mur de Berlin en 1989 au 11 Septembre 2001, la grande majorité des crises internationales sont centrées dans ces Etats faibles et défaillants ainsi : la Somalie, Haïti, le Cambodge, la Bosnie, le Kosovo, le Rwanda, le Libéria, la Sierra Leone, le Congo et le Timor-Est ; Francis Fukuyama, « The Imperative of State-Building », **Journal of Democracy**, Vol. 15, No. 2, 2004, p. 18.

[679] Fukuyama, **State Building…**, p. 129.

[680] Par exemple, Fukuyama néglige les problèmes de pauvreté et de sous-développement en raison de leur situation chaotique de ces pays faibles, ce qui est tout à fait contraire à Wallerstein. Car, Fukuyama donne la priorité à la sécurité, à la démocratisation et à la puissance politique et institutionnelle de l'Etat social dans le contexte de fonctions étatique dans le processus de *state-building* et précise que les États doivent fournir l'ordre publique et la défense contre l'invasion externe avant de fournir l'assurance universelle ou l'enseignement supérieur gratuit; Fukuyama, **State Building...**, p. 11. Donc, il cite les dimensions d'être d'un Etat comme suit : la planification organisationnelle et l'administration, la planification du système politique, la base de légitimation, les facteurs culturels et structurels ; **ibid.** p. 31. En effet, dans la pensée de Fukuyama, l'économie libérale possède une place essentielle pour la démocratie libérale, mais il se concentre beaucoup plus sur la question de *state-building* du point de vue de la puissance politique et institutionnelle surtout après les années 2000 en sortant des exemples des pays défaillants. Il est possible de dire qu'en fonction de cette pensée s'ils se transforment en pays démocratiques et libérales, ils vont participer à l'économie libérale du système mondial et leur développement économique va ensuite se réaliser.

[681] Ici, il est nécessaire de souligner que Fukuyama est optimiste sur le fait que ces Etats peuvent être intégrés dans le camp démocratique libéral, et sur le fait qu'ils peuvent être modernisés. Il s'oppose à Huntington, pessimiste à cause des différences culturelles, religieuses, etc. ; Fukuyama croit qu'avec un plan stratégique contenant tous les variables sociales, il est possible de réussir malgré les différences de ces sociétés. Donc, « transformez les autres » est plus dominant chez lui.

> « Alors que nous savons beaucoup de choses sur le *state-building*, il y en a beaucoup que nous ne savons pas, particulièrement sur la façon de transférer des institutions fortes pour les pays en voie de développement. Nous savons comment transférer les ressources, les personnes et la technologie à travers les frontières culturelles. Mais le bon fonctionnement des institutions publiques a besoin de certaines habitudes d'esprit, (...) Nous devons concentrer beaucoup plus de réflexion, d'attention et de recherche dans ce domaine ».[682]

Car, ces pays constituent également un défi majeur pour la stabilité du système international, la sécurité mondiale et les pays occidentaux. Fukuyama estime que pour l'ordre international, ce plan central vise à restructurer les sociétés faibles où il existe des conflits ou des guerres, à supprimer les centres du terrorisme et à créer les chances pour le développement économique de ces pays.[683] Mais les initiatives des sociétés internationales depuis la guerre de Bosnie ne nous montrent pas un carnet doté des succès comme Fukuyama l'a mentionné et l'a critiqué surtout avec les politiques de l'administration Bush en Afghanistan et en Irak.[684]

D'autre part, il est intéressant de constater que cette situation chronique n'ait été suffisamment prise en considération par l'Occident jusqu'aux attentats du 11

---

[682] Fukuyama, « The Imperative… », p. 17. Fukuyama critique les approches post-guerre froide, surtout celles des économistes qui conseillaient l'Etat minimal pour le développement économique vu que sans institutions puissantes politiques, il est difficile d'aboutir à son but ; **ibid.** p. 29.

[683] Fukuyama, **State Building…**, pp. 133-134.

[684] Fukuyama précise que même si la société internationale a réussi de régler le processus après les conflits avec un succès limité, elle est défaillante au sujet des *state-building* et *nation-building*. En effet, elle n'a pas prévu et empêché les troubles sociaux et n'a pas assuré la sécurité et la création d'institutions fortes dans le domaine politique. Néanmoins, malgré toutes ces expériences Fukuyama insiste sur les efforts de *state-building* par la société internationale mais avec des méthodes correctes qu'on ne connait pas encore ; **ibid.**, pp. 136-141. Fukuyama cite quatre dimensions séparées de processus de nation-building en fonction des circonstances comme suit : i- le maintien de la paix (*peace-keeping*), ii- l'imposition de la paix (*peace-enforcement*), iii- la reconstruction post-conflit, iv- le développement économique et politique à long terme. D'après Fukuyama, vu que les initiatives pour le maintien de la paix et l'imposition de la paix ne sont pas fortifiées par la reconstruction d'après-conflit et le développement économique et politique à long terme par la société internationale, ces interventions peuvent aboutir aux chaos étatiques. Car, pour renforcer les institutions politiques, il faut prendre en compte les caractéristiques et les groupes civils de ces pays avant d'appliquer des méthodes superficielles comme on a déjà vécu en Irak. Dans ce cas, les Etats-Unis ont essayé de transférer leur propre régime et leurs expériences à l'Irak. L'administration Bush a choisi un programme accéléré or, la démocratie ne peut être établie que dans une longue période selon Fukuyama. C'est un exemple dans lequel la sécurité, condition *sine qua non* pour le succès, n'a pas pu été assurée. Fukuyama martèle qu'il n'y a pas de miracles pour transformer ces pays en régimes démocratiques libéraux, et que cela nécessite un développement à long terme. Il met aussi l'accent sur ce que les expériences en Irak et en Afghanistan ne seront pas les dernières dans l'actualité mondiale. Il insiste donc sur la nécessité d'évaluer de nouvelles solutions et de discuter de cette question, la plus importante pour l'avenir de l'ordre mondial. Pour Fukuyama, c'est la question la plus importante pour que les Etats post-historique puissent augmenter; Francis Fukuyama, « Guidelines for Future Nation-Builders », dans **Nation-Building : Beyond Afghanistan and Iraq**, édité par Francis Fukuyama, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2006, pp. 231-245, Fukuyama, **America at…**, pp. 30, 55-56.

Septembre ou que leurs initiatives demeurent insuffisantes comme Fukuyama l'a mentionné comme suit :

> « L'effondrement de l'État ou de la faiblesse avaient déjà créé de grandes catastrophes humanitaires et des droits humains avec des centaines de milliers de victimes au cours des années 1990 en Somalie, à Haïti, au Cambodge, en Bosnie, au Kosovo et au Timor Oriental. Pendant un certain temps, les États-Unis et d'autres pays pouvaient prétendre que ces problèmes étaient simplement locaux, mais les attaques terroristes du 11 Septembre ont montré que l'état de faiblesse constitue aussi un énorme *challenge* stratégique. Le terrorisme islamiste radical et leurs possibilités à disposer d'armes de destruction massive ont ajouté une dimension sécuritaire importante à la charge des problèmes créés par la faiblesse de gouvernance.[685] Dans la foulée des actions militaires prises après le 11 Septembre, les États-Unis ont pris de nouvelles responsabilités majeures pour le *nation-building* et le *state-building* en Afghanistan et en Irak ».[686]

En effet, ceci est valable pour Fukuyama qui a annoncé la fin de l'histoire et le succès des pays libéraux, occidentaux. Même s'il ait accepté que les conflits continueraient dans le camp non-démocratique, il est possible de dire qu'il n'a pas attribué assez d'importance à ce sujet jusqu'au 11 Septembre car ils sont hors du camp démocratique et n'affectent pas directement le monde libre.

D'une autre manière, après les attentats du 11 Septembre, il faut préciser que les politiques appliqués par l'administration Bush sont le point de rupture dans la pensée politique de Fukuyama qui a déclaré qu'il était proche du camp

---

[685] Fukuyama précise que l'islamisme radical -en le nommant « djihadisme » - dérivé du marxisme-léninisme, est une approche universaliste comme réponse à la globalisation et a engendré ces événements mais il ne signale généralement ni directement pas l'islamisme comme une menace ou une source de conflit comme Huntington. Car, d'après lui, les acteurs du 11 Septembre, en tant qu'individus aliénés et loin de leurs racines, sont en crise d'identité. Dans une perspective large, c'est la crise de la modernité et celle de la globalisation. Ces hommes ont grandi dans des écoles occidentales en Europe. C'est la crise de l'intégration selon Fukuyama ; il martèle qu'il s'agit des échecs des politiques intégratives à propos de ces citoyens la culture européenne. Donc, c'est une menace interne des sociétés modernes, elle ne vient pas de l'extérieur ; Fukuyama, **America at…**, pp. 70-74. Fukuyama traite aussi l'islamisme comme un domaine important de nos jours parallèlement à Huntington. Par ailleurs, selon Fukuyama, non seulement l'islam mais toutes les religions représentent une menace contre les démocraties libérales non séculaires. Pour que les démocraties libérales marchent bien, le processus de sécularisation est une condition essentielle. Il présente la Turquie en exemple pour les autres pays musulmans ; Francis Fukuyama, « Has History Started Again?», **Policy**, Vol. 18, No. 2, 2002, pp. 3-7, pour un article de Fukuyama à l'islamisme radicale et les questions identitaires voir, Francis Fukuyama, « Identity, Immigration, and Liberal Democracy», **Journal of Democracy**, Vol. 17, No. 2, 2006, pp. 5-20.

[686] Fukuyama, « The Imperative… », p. 18.

néoconservateur mais a commencé à s'interroger sur les actions politiques des Etats-Unis dans le milieu international.[687] Il est possible de résumer ses critiques sur la politique étrangère et les réflexions du néo-conservatisme comme suit : i- au sujet de l'évaluation de la menace, l'administration Bush a exagéré et plus exactement mal interprété la menace de l'islamisme radical face aux Etats-Unis, tout en unifiant à la fois la menace terroriste et les politiques des Etats en recherche de posséder des armes nucléaires pour consolider leur propre souveraineté, mais il est possible de citer que c'est une confusion conceptuelle dans la scène internationale du point de vue de la question des Etats-Unis et de celle de la gouvernance mondiale.[688] Donc l'administration Bush a formulé une stratégie unilatéraliste et préemptive qui a créé de graves polémiques dans le domaine des relations internationales,[689] ii- l'administration Bush n'a pas pu prévoir la réaction globale, négative contre les Etats-Unis face à l'exercice de son « hégémonie bienveillante », elle a renforcé l'anti-américanisme par son préjugé idéologique contre les organisations internationales, y compris l'Organisation des Nations Unies et toutes les autres comme la Cour pénale internationale et les initiatives internationales à l'instar de son approche sur la question du protocole de Kyoto. Cette situation a été perçue comme un monde unipolaire sous l'hégémonie américaine qui négligeait la coopération internationale surtout avec les alliés des Etats-Unis. C'était une source d'inquiétude qui devenait plus visible de jour en jour[690] et il est nécessaire de préciser qu'en raison

---

[687] Dans la préface de son ouvrage *America at the Crossroads : Democracy, Power and Neoconservative Legacy*, Fukuyama affirme cela comme suit : *« Le sujet de ce livre est la politique étrangère américaine depuis les attentats d'Al-Qaïda du 11 Septembre 2001. Il s'agit d'un sujet personnel pour moi. M'étant moi-même longtemps considéré comme un néoconservateur, je pensais que je partageais une vision commune du monde avec beaucoup d'autres néoconservateurs, y compris mes amis et connaissances qui ont servi dans l'administration de George W. Bush »* ; Fukuyama, **America at …**, p. ix. Nous pouvons aussi indiquéque *The National Interest,* où Fukuyama a publié l'essentiel de ses article, est une revue du milieu néoconservateur américain.

[688] **Ibid.**, pp. 5-6. Dès la fin de la Guerre Froide, les Etats-Unis sont apparus comme la superpuissance mondiale. L'Union soviétique s'était dissoute politiquement et idéologiquement. Donc cette superpuissance a besoin d'une équation basé sur la menace et la mission sur la scène internationale pour agir et faire fonctionner ses élans stratégiques. Sans trouver de menace, il est difficile de trouver une mission réelle pour les Etats-Unis non seulement vis à vis des citoyens américains mais aussi aux yeux des autres acteurs du système mondial.

[689] Francis Fukuyama, « L'exceptionnalisme américain et la politique étrangère des États-Unis », **Politique américaine**, Vol. 1, No. 1, 2005, pp. 40-41.

[690] Fukuyama, **America at …**, p. 6. D'après Fukuyama, c'était le produit de la pensée néo-conservatrice qui suppose « l'hégémonie bienveillante ». C'est la conceptualisation de la lutte contre les dictatures se révoltant contre le système libérale, de l'abolition des idéologies hostiles, du soutien des intérêts américains et des principes libéraux démocratiques, de venir en aide aux hommes en lutte contre la méchanceté humaine. Donc, suivant cette vision du monde, il ne doit pas exister de restrictions, c'est une approche interventionniste, expansionniste dans le chemin de la démocratie libérale. C'est un wilsonisme téléologique ignorant la réalité des organisations internationales. A cet égard, les Néocons n'ont pas pris en considération les organisations internationales en s'approchant

de la realpolitik américaine, depuis longtemps, ils y avait une alliance avec des pays non démocratiques et libéraux, ce qui est contradictoire avec la causalité structurée des interventions et en mêmes temps crée des réactions négatives à la politique étrangère américaine depuis la Guerre Froide, iii- en dernier lieu, l'administration Bush n'a pas réussi à prévoir les besoins pour pacifier et reconstruire l'Irak, et a été trop optimiste dans son évaluation de la facilité avec laquelle une ingénierie sociale à large échelle pourrait se faire non seulement en Irak mais aussi dans le Moyen-Orient dans son ensemble.[691]

Dans cette perspective, Fukuyama déclare qu'il s'est éloigné de ce courant et qu'il est nécessaire de construire une nouvelle vision dans le domaine des relations internationales et de la politique étrangère américaine pour la restructuration de l'ordre mondial. Pour la restructuration des relations internationales, il envisage qu'en fonction de principes libéraux, au lieu d'un exécutoire unique dans l'ordre global, il est nécessaire qu'existe une diversité des institutions et des formes institutionnelles pour assurer la gouvernance du fait que le système mondial est complexe. Donc, sa proposition est un monde multi-multilatéral ayant une variété d'institutions et de points de vue de la gouvernance mondiale où les Nations Unies ne disparaîtront pas, mais où se seraient l'une des organisations qui ont favorisé

---

des néoréalistes et ils ont créé une grande réaction contre la politique étrangère américaine. Ils ne pensent pas suffisamment sur la globalisation, le commerce mondial, les institutions internationales, la société mondiale et le développement ; **ibid.**, pp. 40-44. Comme vu, Fukuyama en effet partagé l'idée d'un système unipolaire sous le leadership des Etats-Unis après la Guerre Froide mais il propose une politique basée sur un *softpower* efficace-emprunté à Joseph Nye, mais Fukuyama essaie de renforcer cette conceptualisation par l'institutionnalisme avec des instruments de contrôle dans la dimension du *hardpower*-, en menant une politique étrangère doucement, en proposant des alternatives à la société internationale et en cachant les désirs hégémoniques ; **ibid.**, pp. 149-150. A cet égard, il donne l'exemple de la région du Moyen-Orient où les politiques réalistes demeurant de l'ère du 20ème siècle sont appliquées. Fukuyama précise que cette région est composée d'Etats défaillants et faibles, en même temps que de groupes dominant politiquement comme dans le cas du Liban. Dans ce contexte, il affirme qu'il est désormais impossible d'appliquer le *hardpower* pour créer des institutions légitimes, pour construire des nations, pour consolider la politique et pour toutes les autres choses qui sont nécessaires pour la stabilité politique dans cette partie du monde ; F. Fukuyama, « Is America Ready for a Post-American World? », **New Perspectives Quarterly**, Automne 2008, pp. 43-44 ; F. Fukuyama, « US Must Balance Hard Power With Soft Power », **New Perspectives Quarterly**, Eté 2004, pp. 29-31. De ce point de vue, Fukuyama met l'accent sur l'économie et la prospérité en tant qu'instruments du *softpower*, de plus, il indique que pour la démocratisation des pays faibles et défaillants, les Etats-Unis doivent supporter les programmes de développement de ces pays, ainsi la démocratie peut être fortifié sous le masque du développement économique. Chez Fukuyama, c'est aussi un instrument pour construire la confiance et la croyance dans les Etats-Unis au sein de ces sociétés. Il précise que la distribution de prospérité des Etats-Unis dans ces zones engendra le fait que les peuples y vivant partageront les valeurs et les institutions américaines. En dernier lieu, Fukuyama martèle qu'il faut regarder ce sujet avec une approche normative et morale ; Fukuyama, **America at …**, p. 141.

[691] **Ibid.**, pp. 6-7.

l'action internationale légitime et efficace.[692] En se référant à Kant, Fukuyama précise aussi qu'il faut une alliance et une harmonie des pays démocratiques dans tous les domaines, et qu'alors le camp libéral restera le principal décideur dans les affaires du monde.

Quant à la politique étrangère américaine, Fukuyama conceptualise doctrinairement le « wilsonisme réaliste » en une alternative au monde unipolaire et disproportionné qui vivifie les tendances anti-américaines. Il résume le wilsonisme réaliste ainsi :

> « Ce que j'ai appelé wilsonisme réaliste pourrait être alternativement décrit comme un internationalisme libéral rationnel. Ceci se distingue de la version douce par plusieurs caractéristiques : d'abord, les États-Unis devraient travailler pour fonder un monde multi-multilatéral, sans donner une importance particulière aux Nations Unies; en deuxième lieu, le but de la politique étrangère n'est pas la supériorité de souveraineté et la politique de puissance, mais sa régularisation par des contraintes institutionnelles; et enfin, la légitimité démocratique intégrée dans de véritables institutions devraient guider la conception de l'ensemble du système ».[693]

C'est en fait une approche américaine revisitée dans les périodes de transition systémiques autrement dit quand un nouvel ordre mondial émerge.[694] Fukuyama constitue une harmonisation entre le réalisme et les éléments de *hardpower* -mais ce qui est important est le fait qu'il est secrètement mené sans le démontrer clairement les intentions réalistes-, et l'institutionnalisme libéral et ses éléments de *softpower* - en faisant fonctionner les institutions internationales, en articulant les autres acteurs par rapport aux stratégies américaines par une coordination efficace et en suscitant la confiance du reste du monde au lieu de diffuser la peur et la crainte-.[695] Il est possible de dire que Fukuyama propose une stratégie pour la survie de l'hégémonie américaine et la continuité du système unipolaire en conseillant aux Etats-Unis de ne pas représenter leurs attitudes ambitieuses comme un hégémon. En effet, il est possible d'interpréter que les points de vue purs sur les relations internationales de Fukuyama portent les indices du courant réaliste.

---

[692] **Ibid.**, pp. 158, 162-163, 168.
[693] **Ibid.**, p. 215.
[694] Pour les principales approches de la politique étrangère américaine et pour son dialectique de « changement et continuité » voir, Füsun Türkmen, « A.B.D'nin Dış Politikası : Devamlılık ve Değişim », **Doğu Batı**, Vol. 8, No. 32, 2005, pp. 157-180.
[695] **Ibid.**, pp. 181-194.

D'autre part, les domaines d'intérêt de Fukuyama représentent une variété surtout après les années 2000 comme suit : la biotechnologie, ses effets sur la nature de l'homme, le concept de « capital social » et son complémentaire le sentiment de « confiance ». Fukuyama traite ces sujets à la fois au regard des politiques sociales intérieures mais aussi de leurs effets potentiels sur les relations internationales. En première lieu, le capital social, important pour le bon fonctionnement des économies modernes et une condition *sine qua non* pour une démocratie libérale stable, peut être simplement défini comme un ensemble de valeurs informelles ou de normes partagées entre les membres d'un groupe qui permet leur coopération, d'après Fukuyama. C'est une composante culturelle des sociétés modernes.[696] Si les membres du groupe attendent que les autres se comportent de façon fiable et honnête, alors ils viendront à un sentiment de confiance qui permet le fonctionnement plus efficace de groupe ou d'organisation. Le capital social est essentiel pour la création d'une société civile saine parce qu'il permet aux différents groupes d'une société complexe de se regrouper pour défendre leurs intérêts, alors qu'au contraire, ils pourraient être ignorés par un État puissant.[697] Fukuyama met l'accent sur trois déterminants du capital social à regarder pour le mesurer : la criminalité, la famille et la confiance. Il indique que depuis 1960, dans les pays développés, de grandes perturbations ont été caractérisées par l'augmentation du niveau de criminalité et de troubles sociaux, le déclin de la famille et de la parenté comme source et émetteur de cohésion sociale, et par le niveau décroissant de confiance. Ainsi, à cause de l'augmentation de l'individualisme extrême, la confiance publique et les valeurs partagées ont diminué, le capital social et les liens sociaux ont subi une érosion remarquable.[698]

Partant de cette inquiétude, nous constatons que Fukuyama se rapproche de l'idéologie conservative au nom d'une restructuration de l'ordre social quand il s'agit des politiques intérieures. Même s'il affirme que les hommes en tant qu'êtres rationnels élaboreront de nouvelles normes pour la continuité de la société libérale en fonction des conditions actuelles et évalueront les solutions nouvelles afin de

---

[696] Francis Fukuyama, « Social Capital, Civil Society and Development », **Third World Quarterly**, Vol. 22, No. 1, 2001, pp. 7-8.

[697] Fukuyama, **The Great…**, pp. 16-18. Dans cet ouvrage, Fukuyama traite des sociétés développées comme les Etats-Unis, le Japon, la Suède et l'Angleterre en précisant qu'il a choisi ces pays proches l'un de l'autre en fonction de leurs particularités pour faire une comparaison saine. Mais, il est possible de dire qu'il se focalise sur les pays appartenant au temps post-historique en tant que membres du monde libre selon sa terminologie.

[698] **Ibid.**, pp. 27-60.

coopérer, par une approche optimiste,[699] ces pensées sur la dissolution des familles, la révolution sexuelle, les enfants nés hors mariage, la situation actuelle des femmes, la baisse de la natalité, etc. dans les pays développés, sont des exemples des soucis conservateurs, comme pour Huntington et en contradiction avec l'individualisme de l'idéologie libérale. Donc, il est possible d'interpréter que c'est un pragmatisme politique et éclectique pour protéger l'intégrité des structures sociales de la forme ultime de gouvernement par le cycle de création de nouvelles normes et d'un ordre social chez Fukuyama.

En deuxième lieu, d'après Fukuyama, les crises vécus dans le monde constituent un ébranlement d'arrière-garde désespérée qui disparaitra à mesure que les vagues de modernités se propageront à une zone plus large.[700] A ce point, Fukuyama interprète cet événement majeur dans la scène internationale comme un indice de l'influence de la science et de la technologie sur les affaires mondiales et celui des fragilités de la civilisation occidentale. Il commence donc à se focaliser généralement sur le progrès de la technologie, spécialement sur la révolution des biotechnologies et ses effets sur la nature de l'homme en tant que question éthique, mais aussi question politique. Fukuyama n'est pas tout à fait optimiste sur la biotechnologie en expliquant qu'elle est un mélange entre des avantages évidents et des méfaits subtils dans un même paquet transparent, contrairement à beaucoup d'autres progrès scientifiques.

Donc, il propose une régulation institutionnelle dotée de règles efficaces sur la biotechnologie dans une dimension non seulement nationale mais aussi internationale, car elle est une question à la fois nationale et internationale vu qu'elle a capacité de transformer la nature de l'homme et par conséquent les sociétés, les Etats et le système international.[701] Parmi les analyses de Fukuyama sur les effets des biotechnologies, nous faisons place à la prolongation de la vie humaine et ainsi à la croissance de populations âgées grâce à la biotechnologie. Dans le domaine national, cette situation engendra une structure professionnelle très hiérarchisée où 3 ou 4 générations travailleront ensemble dans la même période, et des chocs

[699] **Ibid.**, pp. 138-139.
[700] Fukuyama néglige les thèses revisitées de choc des civilisations après le 11 Septembre vu qu'il croit que l'influence transformatrice de la modernité inclura le camp islamiste radical. C'est différent de l'idée de Huntington que nous avons déjà mentionné dans la section précédente ; Fukuyama, **Our Posthuman…**, p. xii.
[701] **Ibid.**, pp. 7, 10.

socioéconomiques tandis que dans le domaine international, plusieurs de ses effets peuvent influencer l'équation systémique et la nature des conflits internationaux. Fukuyama précise que dans ces conditions le taux de fertilité des pays développés est moins que les sous-développés et que l'âge des populations augmente. Par la biotechnologie, le fossé entre les pays développés et sous-développés peut aboutir à une démarcation incroyable.

Dans cette perspective, Fukuyama fait une description de l'avenir des relations internationales comme suit : i- dans les pays développés, les femmes seront plus dominantes et plus participatives sur scène politique et ils quitteront les politiques de puissance,[702] ii- la puissance militaire humaine diminuera dans les pays développés et les citoyens ne seront pas volontaire pour faire la guerre et accepter la mort dans la bataille, et dans de nombreuses familles il y aura un enfant unique, iii- le monde peut être divisée entre un Nord dont la politique est définie par les femmes âgées et un Sud motivé par la puissance des jeunes hommes en colère. Fukuyama donne l'exemple du groupe d'hommes qui a mené les attaques du 11 Septembre, iv- les pays du Nord seront plus âgé et s'amoindriront. De plus, un Sud apparaitra dans les pays du Nord avec l'immigration, -cette interprétation est tout à fait similaire avec les prédictions de Wallerstein-, les jeunes du Sud seront face aux âgés du Nord dans les terres des pays du Nord avec des différences culturelles qui engendreront potentiellement des contradictions sociales, ce qui est en accord avec les pensées de Huntington.[703] Comme vu, les idées de Fukuyama ont des lignes nettes sur la dichotomie des sociétés post-historiques et historiques. L'une représente le progrès, la prospérité et la modernité tandis que l'autre représente le sous-développement, le danger et les hommes en colère. Cependant, ce qui fragmente Fukuyama, c'est sa

[702] Pour le rôle des femmes dans la politique et la discipline de Relations internationales, Fukuyama a écrit un article nommé *Women and the Evolution of World Politics*, publié dans *Foreign Affairs*. Il fait suite à une recherche du primatologue Frans de Waal. En se référant à lui, Fukuyama dit : *« Selon de Waal, les chimpanzés femelles ont des liens avec les autres femelles vers qui elles sentent un certain attachement émotionnel; les males sont beaucoup plus susceptibles de faire des alliances purement instrumentales, et des calculs de raisons. En d'autres termes, les chimpanzés femelles ont des relations; les chimpanzés mâles pratiquent la realpolitik »* ; Francis Fukuyama, « Women and the Evolution of World Politics », **Foreign Affairs**, Vol. 77, No. 5, 1998, p. 25. Fukuyama suppose que malgré les hypothèses du courant féministes, les domaines de la guerre et de la politique internationale, resteront contrôlés par les hommes plus longtemps que les féministes ne le voudraient, c'est le résultat de sélection sexuelle imposée par la nature ; **ibid.**, pp. 27-31. Pour les réponses de J. Ann Tickner, représentante importante du féminisme dans les relations internationales, voir Ann Tickner, « Why Women Can't Run the World: International Politics according to Francis Fukuyama », **International Studies Review**, Vol. 1, No. 3,1999, pp. 3-11 ; J. Ann Tickner, « What is Your Research Program? Some Feminist Answers to International Relations Methodological Questions », **International Studies Quarterly**, No. 49, 2005, pp. 1-21.

[703] Fukuyama, **Our Posthuman…**, pp. 62-64.

croyance dans la modernisation, c'est-à-dire que d'après lui, chacun peut devenir un jour moderne, libéral et démocrate. Par ailleurs, ces prévoyances sur la biotechnologie démontrent ses hésitations sur l'avenir dans un cadre tellement réaliste qu'on ne l'attendrait pas de Fukuyama. Mais, en tout cas, il est optimiste sur le fait que la communauté internationale peut contrôler et gérer les influences de toutes les formes de technologie malgré les exemples ratés.[704]

Par conséquent, il est possible de dire que, même si Fukuyama est un représentant pur du libéralisme, -par ses idées sur la fin de l'histoire, l'universalisme, la théorie de paix démocratique, le progrès inévitable et par sa croyance sur la modernisation du reste du monde, etc.-, ses pensées sur l'après-Guerre froide deviennent de plus en plus éclectique du point de vue des éléments conservateurs, réalistes et pragmatique dans le cadre de la politique américaine par sa conceptualisation de « wilsonisme réaliste ». A ce point, surtout à propos de la politique intérieure des Etats-Unis et des intérêts américains, de la protection des structures sociales, Huntington et Fukuyama partagent les soucis et les points de vue similaires ; il est possible de les constater dans leurs analyses sur l'immigration, la protection des valeurs occidentales et le capital social américain comme nous avons déjà traité. De plus, il est possible d'interpreter qu'ils divisent le monde en deux : « l'Occident et le reste du monde » ; et que la distinction d'« Occident et le reste » chez Huntington corresponde à celle de « monde post-historique et le monde historique » chez Fukuyama.

Néanmoins, tandis que Huntington se concentre sur le conflit et le système anarchique comme point de départ, Fukuyama parle d'harmonie et de coopération pour un système universel. Huntington considère les discours sur l'homogénéisation du monde sous le toit des valeurs occidentales et voit l'universalisme comme dangereux vu qu'ils créent une perception négative sur le reste du monde et engendrent la diminution de la puissance occidentale par des efforts inutiles. En outre, il critique la proclamation de la fin de l'histoire de Fukuyama du fait qu'elle est loin des réalités du monde dans un milieu international où les guerres, les conflits interétatiques ou religieux et les génocides continuent.[705] De ce point de vue, il existe

[704] **Ibid.**, p. 189.
[705] Huntington, **The Clash…**, pp. 31-32.

des critiques sur le fait que les hypothèses de Fukuyama sont historiquement « myopes ».[706]

Dernièrement, Fukuyama considère l'économie libérale comme l'un des piliers fondamentaux - l'autre étant la reconnaissance - de la démocratie libérale et de son triomphe à l'échelle mondiale vers l'universalisme. Or, selon Wallerstein, le libéralisme et son thème essentiel, c'est-à-dire, l'universalisme sont la géo-culture du système-monde qui offre un inévitable triomphe à une convergence étape par étape pour le bien-être humain ainsi que l'élimination de la violence virtuelle éventuelle et la diminution de l'inégalité. De ce point de vue, il est possible de dire que le libéralisme offre une pratique du réformisme patient pour remédier aux tumultes et aux mécontentements.[707] Wallerstein précise que le libéralisme est par sa nature discriminatoire et fragmentant, donc il s'oppose à l'idée d'universalisme. En outre, Fukuyama prononce le triomphe du libéralisme après la Guerre Froide, Wallerstein annonce son déclin en conceptualisant l'« après libéralisme » en indiquant que les idées d'universalisme, d'égalité et de liberté des démocraties libérales ne sont qu'une illusion du fait que le libéralisme ne peut pas répondre aux revendications égalitaires en raison de se nature expansionniste et appauvrissante. Wallerstein met l'accent sur le fait que le libéralisme montrait le communisme comme une menace et un opposé pour la justification de ses stratégies pendant la Guerre Froide. Le libéralisme a donc perdu son pilier assurant la continuité de son existence.

Brièvement dit, Fukuyama a ouvert un grand débat dans la discipline des relations internationales pour laquelle il est considéré comme un des représentants importants du courant libéral et de ses variantes comme l'institutionnalisme libéral, l'idéalisme et le normativisme. En poursuivant son voyage intellectuel, nous constatons que même s'il n'a jamais réfuté sa thèse et qu'il défendait sa validité dans les discussions actuelles, Fukuyama a fait des synthèses de l'idéalisme et du réalisme, du fonctionnalisme et de la théorie de choix rationnel, du libéralisme et du conservatisme en fonction des conditions changeantes dans l'ordre politique international et dans la vie sociopolitique américaine par des instincts visant à conserver les intérêts américains, les valeurs occidentales et les institutions libérales.

---

[706] John Gray, « Global Utopias and Clashing Civilizations: Misunderstanding the Present », **International Affairs**, Vol. 74, No. 1, 1998, p. 153.
[707] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 7.

Section III : La continuité, la fracture et la rupture au sein du système-monde capitaliste : « l'inégalité et la division axiale du monde entre Nord et Sud»

Immanuel Wallerstein,[708] -sociologue, politiologue et historien américain du point de vue de son discours- a une grande influence sur les sciences sociales de nos jours. Ses réflexions se focalisent sur l'évolution du système mondial, l'histoire du capitalisme, les crises de l'économie-monde et même sur les problèmes épistémologiques qui découlent du domaine des sciences sociales et de l'effondrement idéologique du socialisme et de la crise du libéralisme. Sa particularité dans l'académie est tout d'abord liée à son approche transdisciplinaire proposant que la fragmentation des sciences sociales en sociologie, anthropologie, histoire, géographie, etc. provoquent la limitation des analyses des réalités sociales appartenant à un ensemble social. En second lieu, il contribue à l'évolution du courant néo-marxiste en prenant les hypothèses essentielles du marxisme et en les interprétant dans la conjoncture du temps moderne et capitaliste.[709] Donc ses œuvres

[708] Né le 28 septembre 1930 à New York, Immanuel M. Wallerstein a passé son enfance dans une famille juive où l'actualité politique et sociale était activement discutée dans la période de la Seconde Guerre Mondiale. Il a commencé à s'intéresser aux affaires du monde quand il était adolescent à New York, et s'est, à l'époque, particulièrement intéressé au mouvement anticolonial indien. Il a fréquenté l'Université de Columbia, où il a obtenu une licence en 1951, un M.A. en 1954 et un doctorat en 1959. Il y a ensuite enseigné jusqu'en 1971, l'année où il est devenu professeur de sociologie à l'Université McGill. En 1976, il devient professeur de sociologie à l'université Binghamton jusqu'à sa retraite en 1999, il a aussi été à la tête du Centre Fernand Braudel pour l'étude des économies, des systèmes historiques et des civilisations jusqu'en 2005. Il a occupé plusieurs postes comme professeur invité dans des universités à travers le monde, on lui a décerné plusieurs diplômes honorifiques et il a, par intermittence, servi comme directeur d'études associé à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris. Il a de plus été président de l'Association Internationale de Sociologie entre 1994 et 1998. Lors des années 1990, il a présidé la Commission Gulbenkian sur la restructuration des sciences sociales, dont l'objectif était d'indiquer une direction pour la recherche scientifique sociale pour les cinquante années à venir. De plus, pendant sa vie, il s'est tout particulièrement intéressé aux mouvements sociaux comme les mouvements anticoloniaux en Afrique, et les mouvements anti-systémiques surtout de 1968. Pour sa biographie voir, http://www.iwallerstein.com/about/, http://sociology.yale.edu/people/immanuel-wallerstein (consulté le 30 Avril 2014)

[709] Wallerstein exprime la place de Marx dans sa pensée comme : *« Je reste profondément marqué par le marxisme au sens où je pense que les idées de Marx apportent l'analyse la plus profonde et la plus utile de la structure et du mouvement des sociétés modernes. À ce titre, elles gardent le droit d'occuper une place privilégiée dans les sciences sociales. J'accepte la centralité de la lutte des classes dans le capitalisme à condition que les classes soient définies de façon correcte »* ; Immanuel Wallerstein, « Les Économies-Monde Et Leur Histoire: Entretien », **Le Débat**, No. 154, 2009, p. 160. Comme il l'a précisé, les classes sont élargies pour leur compréhension, tous les groupes opprimés en fonction de leur race, de leur ethnie, de leur genre, etc., sont ajoutés à la divergence des classes -bourgeois-prolétariat- de Marx. Et pourtant, il dit qu'il n'est pas en accord avec Marx dans les hypothèses suivantes : son idée de progrès inévitable -nous allons traiter de cette divergence et des idées de Wallerstein sur l'historiographie dans la partie suivante en détails-, avec l'idée que le monde moderne marche vers une sorte d'homogénéisation générale et dernièrement le néglige de l'importance centrale du racisme et du sexisme dans le capitalisme chez Marx ; **ibid.** Il met aussi l'accent sur ce dont il faut tenir en compte chez Marx qui était « un homme de son siècle ». Selon lui,

sur l'analyse du système-monde, dont l'infrastructure est l'économie-monde capitaliste, ont été élaborées à partir d'une nouvelle version de la pensée marxiste. Car la théorie de dépendance et tiers-mondialiste n'est pas suffisante pour exprimer les raisons immanentes au capitalisme du point de vue de l'ensemble d'après Wallerstein. Il faut alors regarder l'ensemble avec une approche généalogique au lieu de regarder seulement des parties du système et leurs interactions. Il faut aussi tenir compte de l'évolution du capitalisme : le capitalisme est non seulement un système économique, mais aussi un système sociaux-culturel. C'est-à-dire que le capitalisme est l'économie et la société d'accumulation de capital où les structures politiques et économiques constituent un ensemble global qui contient diverses interactions.[710] Troisièmement, dans sa vie académique, il joue un rôle clef dans le rapprochement des sociologies américaine et européenne. La sociologie américaine des années 1950-1960 était beaucoup plus concentrée sur les études de région et de cas. Le linkage de Wallerstein à la sociologie historique et ses œuvres ont constitué une nouvelle perspective se focalisant sur l'ensemble social avec un point de vue historico-sociologique en prolongeant aux causes structurelles l'histoire. Son œuvre principale *The World-System* qui lui donne une place si spéciale dans les sciences sociales, est le produit de cette perspective.[711]

Marx représente un monument de l'histoire intellectuelle et politique moderne. Et donc Wallerstein précise qu'il faut utiliser son immense héritage en se basant sur sa richesse conceptuelle, de la seule manière sensée qui soit, c'est-à-dire comme ceux d'un compagnon de lutte conscient des limites de ses connaissances ; Immanuel Wallerstein, **Historical Capitalism**, London : Verso Editions, 1983, p. 8.

[710] Ahmet İnsel, « Geçmişten Geleceğe », **Birikim**, No. 104, 1997, p. 22, Immanuel Wallerstein, « Bugün Gözümüzün Önünde Bir Sistem Çökmekte », **ibid.**, p. 36. Dans sa vie académique, Wallerstein a toujours collaboré avec l'Ecole de dépendance. Leurs débats ont contribué à l'évolution du courant marxiste. Donc, il faut préciser qu'il existe un linkage fort entre les représentants de l'Ecole de dépendance et ceux du système-monde. En fait, la plupart d'entre eux comme André Gunder Frank a vécu une transition interne entre ces deux variantes. Leurs critiques ont de temps en temps été focalisées sur le concept de développement comme projet de modernisation dans le contexte des analyses de dépendance vu que les raisons sont plus profondes et plus complexes dans le système historico-structurelle que les hypothèses superficielles. Mais ils se concentrent d'abord sur la structure interne, les modes de production et les échanges des pays. Pour plus de details, voir I.Wallerstein, « The Rise and Future Demise of the World Capitalist System: Concepts for Comparative Analysis », **Comparative Studies in Society and History**, Vol. 16, No. 4, 1974, pp. 387-415. D'autre part, il critique aussi quelques analyses sur les questions de sous-développement par une approche sociologique des environnements académique des pays développés. Il précise que ces recherches déterminent la raison du sous-développement comme suit : *« (…) Même si ces pays essaient d'adopter la culture universelle du monde moderne, avec l'aide des pays développés, ils font peu ou pas de progrès malgré cette aide. Car, ils sont « racistes » en rejetant des valeurs universelles et/ou sceptiques contre ces valeurs. Autrement dit, ils refusent d'être modernes »* ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 178.

[711] Dans la préface du premier volume de son œuvre « The Modern World-System », Wallerstein précise que dans le début de sa carrière académique, il a étudié l'Afrique et les mouvements contre la colonisation et que pendant cette période, il a travaillé sur les racines de la colonisation, ce qui l'a

A partir de cette introduction à propos de Wallerstein, nous examinerons d'abord son analyse du système-monde, ses particularités structurelles, ses domaines de conflits et ses éléments essentiels qui influencent son analyse du système international après la Guerre Froide.[712] Ensuite, nous traiterons de sa conceptualisation du système international post-guerre froide en nous focalisant sur les acteurs et les sujets auxquels il tient. Dans ce contexte, nous allons aussi analyser son point de vue sur l'hégémonie, la puissance américaine, les domaines de confits et ceux de coopérations et la structure du système mondial qui est en crise, autrement dit, en période de transition.

L'analyse du système-monde de Wallerstein, dont la question de départ est l'évolution du système capitaliste et ses éléments dialectiques, se concentre sur la conception de l'économie-monde capitaliste apparue au 16ème siècle en Europe. En fait, d'après Wallerstein, il existait jusqu'à présent deux types de systèmes-monde : les empires-monde et les économies-monde. Un empire-monde (tels que l'Empire romain ou la Chine des Hans) est une importante structure bureaucratique dotée d'un seul centre politique, d'une division axiale du travail, mais de nombreuses cultures.[713] Une économie-monde est une structure caractérisée par une division axiale du travail en permanence à l'échelle mondiale, donc par des échanges de produits de base en plus des flux de travail et de capital. L'élément fragmentant de l'économie-monde est le fait qu'il n'existe pas un centre politique unique qui la gère.

---

amené à l'Europe du 16ème siècle. Il a donc pu fonder sa méthodologie historico-structurelle ; Immanuel Wallerstein, **The Modern World System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century**, Vol. 1, New York : Academic Press, 1974, pp. 4-5. Il exprime cette situation comme : *« Mon premier livre, Africa: The Politics of Independence publié en 1961, était une analyse de l'Afrique coloniale et des problèmes des indépendances en général. J'ai ressenti la nécessité de me pencher dans un premier chapitre sur l'histoire de l'Afrique, des moments les plus anciens jusqu'à l'arrivée des Européens. C'était déjà assez peu ordinaire, même si ce n'était qu'un chapitre ! En fait, j'ai toujours eu cette conscience un peu narrative, historisante, en effet, qui remonte, je suppose, à mes années de lycée. Alors pourquoi ne suis-je pas devenu historien, me demanderez-vous ? La réponse est que je trouvais cette discipline trop limitée. À l'époque, on vous cantonnait dans l'histoire d'un pays, d'un siècle, d'un système, etc. La culture des départements d'histoire était ainsi faite. Or, j'avais aussi, déjà, un penchant à théoriser, à généraliser. Finalement, j'ai théorisé la nécessité de combiner le nomothétique et l'idiographique »* ; Wallerstein, « Les Économies-Monde… », pp. 159-160. Ainsi il a décidé d'écrire son œuvre *The Modern World-System*. Sa rencontre et la fondation d'une amitié avec Fernand Braudel correspondent à cette période ; il a dédié le deuxième volume de ce livre à Braudel.

[712] Vu que ses analyses sur le système mondial après la Guerre Froide sont beaucoup plus attachées à son analyse du système-monde, nous avons méthodologiquement préféré examiner d'abord sa conceptualisation du système-monde.

[713] Wallerstein, « Les Économies-Monde… », p. 165.

Le système-monde moderne est une économie-monde capitaliste qui contient toutes les structures politiques, les Etats, tous les autres acteurs et domaines.[714]

C'est une description découlant de sa structure formelle et de son mode de production, les deux n'étant pas séparables. Il s'agit d'une économie-monde en ce que les limites de sa division sociale du travail sont grandes et couvrent plusieurs domaines culturels (donc à l'échelle mondiale, de façon inconnue avant le 20ème siècle), et il n'a pas une structure politique unique et unificatrice (donc pas un empire-monde). Pourtant, il possède une superstructure politique qui est le réseau d'États souverains en tant que système interétatique.[715] Le système-monde capitaliste est un système basé sur l'accumulation incessante du capital qui exige l'appropriation maximum de plus-value et la division complète du travail, où toutes les choses sont matérialisées et la plus-value s'écoule au centre de périphérie dans la division du travail mondial. Brièvement dit, tout le système-monde capitaliste se déroule et se forme autour de ce réseau de relations et de rivalités des capitalistes ayant pour but l'accumulation et la plus-value avec une approche expansionniste au globe.[716] Dans ce contexte, le système-monde capitaliste dont la raison d'être est l'accumulation incessante de capital, est universaliste et expansionniste par nature.

L'une des particularités du système-monde dans la terminologie de Wallerstein est la fragmentation structurelle du système capitaliste mondial en tant que centre, périphérie et semi-périphérie dans le contexte d'une conceptualisation relationnelle des classes du courant marxiste : la bourgeoisie, la classe moyenne et le prolétariat.[717] Autrement dit, l'économie-monde capitaliste a été construite sur une

---

[714] D'après Wallerstein, une économie-monde qui n'a pas une homogénéité culturelle ou politique, est composée d'une grande variété de cultures et de groupes humains. Donc, il exprime que ce qui unifie le plus cette structure, c'est la division du travail existant. En fait, l'inégalité structurelle au sein du système-monde est aussi nourrie par cette particularité avec les autres déterminants. Immanuel Wallerstein, **World-Systems Analysis : An Introduction**, USA : Duke University Press, 2006, pp. 23-24; Immanuel Wallerstein, « Geçiş Olarak Bunalım », dans **Genel Bunalımın Dinamikleri**, p. 18.

[715] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 107.

[716] Wallerstein présente des arguments proches de Rosa Luxemburg sur l'expansion des capitalistes dans le monde entier afin de diminuer les coûts de main-d'œuvre obtenant des nouveaux marchés du travail surtout dans les régions périphériques. (Pour rappel voir la première partie, deuxième chapitre, troisième section). Autrement dit, l'expansion géographique de la division du travail est une nécessité conjoncturelle qui assure de surmonter les crises cycliques du capitalisme ; c'est une solution historico-systémique depuis le 16ème siècle. Donc, il considère l'impérialisme comme une exigence du capitalisme qui procède parallèlement l'un de l'autre ; Wallerstein, « The Rise … », p. 407; Wallerstein, « Les Économies-Monde… », pp. 160-161.

[717] Il est possible d'exemplifier ce trio comme: à l'ère de la Guerre Froide, particulièrement entre 1945-1967, les Etats-Unis et l'Union soviétique représentaient le centre, tandis que les pays dans leur camp ou bien leurs satellites constituent la semi-périphérie. Tous les autres pays peuvent être nommés

division mondiale du travail où les différentes zones de l'économie qui sont le centre, la semi-périphérie et la périphérie, ont été assignées à des rôles économiques spécifiques et des formes de production.[718] Ainsi, toutes les zones ont bénéficié de la distribution de plus-value d'une manière inégale au sein du système. En effet, la plus-value s'écoule vers le centre des autres zones géographiques. C'est une réalité du système-monde moderne qui se concrétise au début du 16ème siècle par l'intermédiaire des flux commerciaux à l'échelle mondiale selon Wallerstein. Leurs différents rôles hiérarchisés ont aussi affecté leurs positions politiques dans le système international. Les pays du centre ont aussi une position centrale politiquement.[719]

La conceptualisation de « semi-périphérie »[720] signifie l'existence d'un équilibre relatif entre les produits centraux et les produits périphériques comme un pilier de transition pour le fonctionnement du système capitaliste.[721] Autrement dit, la semi-périphérie qui est un élément structurel nécessaire dans une économie-monde comme la classe moyenne, représente un point à mi-chemin sur un continuum

---

périphérie. Par exemple, les pays européens et le Japon qui ont une importance vitale dans la stratégie américaine, sont considérés comme des pays semi-périphériques lors de cette période.

[718] Sur cette interdépendance, Wallerstein préfère cette catégorisation au lieu de classifier les pays développés et les pays sous-développés. Pour lui, les pays du Tiers-monde sont les pays périphériques. Il croit que cette hiérarchisation du système-monde capitaliste a une signification très importante en terme politique. Car, il possède le message de l'espoir du passage vers une autre classe et donne un sentiment de satisfaction, surtout aux classes moyennes, quand ils se comparent aux autres. Cette situation assure ainsi la continuité des relations de dépendance au système et contrôle les mouvements anti-systémiques malgré la réalité inégale des échanges. Immanuel Wallerstein, « Dependence in an Interdependent World: The Limited Possibilities of Transformation within the Capitalist World Economy », **African Studies Review**, Vol. 17, No. 1, 1974, pp. 3-4.

[719] Une économie mondiale capitaliste est basée sur une division du travail entre son centre, sa semi-périphérie et sa périphérie de telle manière qu'il existe des échanges inégaux entre les secteurs et la dépendance de tous les secteurs, tant économiquement que politiquement. Une des nombreuses conséquences de ce système est à trouver dans la structure des Etats. Ainsi les Etats périphériques sont affaiblis tandis que les Etats principaux sont renforcés par le processus d'échange en cours ; Immanuel Wallerstein, « Africa in a Capitalist World », **A Journal of Opinion**, Vol. 10, No. 1/2, 1980, p. 27, Wallerstein, **The Modern World…**, Vol. 1, p. 162.

[720] Nous avons déjà mentionné cette catégorisation dans la première partie, deuxième chapitre, troisième section, sous le titre « l'approche du système international du paradigme marxiste : le système de dépendance » dans un contexte générale de l'école marxiste de la discipline de Relations internationales. Ici, nous ne traitons que des réflexions de Wallerstein.

[721] Wallerstein donne l'exemple de la production de textiles dans un contexte historique: *« l'histoire économique du système-monde moderne ainsi marquée par un nombre considérable de déplacements ou de déclassements de produits, vers les pays semi-périphériques en premier lieu, puis vers les pays périphériques. Si, vers 1800, la production de textiles était manifestement le procès de production central majeur, il était en 2000, l'un des procès de production périphérique les moins rentables. En 1800, ces textiles n'étaient produits que par très peu de pays (principalement l'Angleterre et certains pays du nord-ouest de l'Europe) ; en 2000, ils étaient produits dans presque tout le système-monde, en particulier les textiles bon marché. Cette dynamique s'est répétée pour beaucoup d'autres produits -comme l'acier, l'automobile ou même les ordinateurs »* ; Immanuel Wallerstein, **Comprendre le monde : Introduction à l'analyse des systèmes-monde**, Paris, Editions La Découverte, 2006, pp. 51-52.

fonctionnant du centre vers la périphérie. Car les capitalistes poursuivent leur accumulation de capital en cherchant, par le moindre coût, une haute rentabilité et profit. C'est en particulier le cas de la complexité des institutions économiques, le degré de récompense économique en termes de gamme des industries, et surtout en forme de contrôle du travail.[722]

Dans cette structuration systémique, les pays semi-périphériques, menant un rôle très difficile, cherchent avant tout à ne pas glisser vers la périphérie et à progresser vers le centre. Ils sont opprimés par le centre et opprimant pour la périphérie.[723] C'est-à-dire, d'une part, qu'ils agissent comme une zone périphérique pour les pays du centre et d'autre part qu'ils agissent comme un pays du centre pour certaines zones périphériques.[724] Comme vu, la conception du système-monde moderne de Wallerstein influencée par l'idée d'une civilisation matérialiste se repose nécessairement sur l'échange inégal aggravant la polarisation et les antagonismes aussi bien socialement qu'économiquement au sein du système. Dans cette perspective, nous analyserons son point de vue sur le système international et ses acteurs principaux afin de montrer les interactions et les conflits basés intrinsèquement sur le fait de l'inégalité et de la lutte de classes.

Avant de passer à cela, il faut traiter de la signification de l'inégalité chez Wallerstein. Il critique la géo-culture du système capitaliste ; c'est le libéralisme qui promet une vie libre et le progrès pour tout le monde.[725] C'est un moyen d'arrêter les

---

[722] Wallerstein, **The Modern World…**, pp. 102-103, 349. Pendant l'histoire du système-monde, des changements de zones par des pays se sont réalisés car des pays perdent leurs industries profitables. Par exemple, l'Espagne et l'Italie, ayant été des pays du centre dans l'enfance du système capitaliste, sont maintenant des pays semi-périphériques. Pour la classification de Wallerstein sur les pays semi-périphériques voir I. Wallerstein, « Semi-Peripheral Countries and the Contemporary World Crisis », **Theory and Society**, Vol. 3, No. 4, 1976, p. 465.

[723] Wallerstein, **World-System Analysis…**, p. 29.

[724] Wallerstein, « Semi-Peripheral Countries…», p. 463.

[725] Chez Wallerstein, le libéralisme est l'idéologie dominante du monde des deux cents dernières années, et constitue la géo-culture du système-monde. L'élément le plus rassurant dans l'idéologie libérale était son argument concernant les multiples vecteurs du système-monde. Le libéralisme a offert l'inévitable triomphe aux pays, aux groupes et aux individus par l'intermédiaire d'un progrès graduel pour le bien-être humain et la prospérité, ainsi la violence virtuelle éventuelle diminuera pas à pas et les Etats auront plus d'occasion pour la diminuer les inégalités. Brièvement dit, le libéralisme a essentiellement offert une pratique du réformisme patient pour remédier aux tumultes et aux mécontentements de la civilisation ; Terence K. Hopkins, I. Wallerstein, « The World System : Is There a Crisis ? », dans **The Age of Transition : Trajectory of World-System, 1945-2025**, édité par T.K. Hopkins et I.Wallerstein, London : Zed Books, 1996, p. 7. Pour cela, l'idéologie libérale a utilisé trois objectifs principaux : le suffrage, l'Etat-providence et l'identité nationale. Ainsi, les libéraux espéraient qu'une combinaison de ces trois éléments allait pacifier les classes « dangereuses » pour le bon fonctionnement de l'économie-monde et la modernisation technologique sans mouvement anti-systémiques. Cette combinaison était relativement en succès dans les zones centrales que les restes pour la « maintenance du système» dans ses lignes majeures et la « modération » de la rhétorique des

classes dangereuses dans le monde entier, autrement dit de faire baisser et de contrôler les troubles occasionnés par les classes opprimées.[726] Tout le monde aboutira aux promesses du libéralisme un jour s'il est rationnel et *homo economicus*. Car, par sa nature propre, même si le libéralisme parle de majorité et d'égalité d'occasion comme la parole traditionnelle de « la carrière ouverte aux talents » depuis la Révolution française, le libéral défend toujours la minorité face à la majorité. Mais il défend la minorité symbolique, autrement dit l'individu héroïque, rationnel, seul contre la multitude. Brièvement dit, ce que le libéral défend, c'est lui-même. Donc, le libéralisme et ses variantes ne diminuent pas les inégalités systémiques, au contraire, ils les aggravent ainsi que la polarisation économique, sociale et démographique au sein du système sous le masque des politiques égalitaires touchant tout le monde. Il est possible de dire que le système-monde où la polarité est structurelle, est un système hiérarchique entre le puissant et le faible, le compétent et l'incompétent, le civilisé et l'inculte, le riche et le pauvre, et le Nord et le Sud en tant que processus d'« apartheid mondial ».[727]

Pour Wallerstein, l'inégalité est l'élément indispensable du système étant donné que la répartition inégale est une obligation complémentaire pour l'accumulation incessante de capital. Car, le processus d'accumulation de capital a la nécessité d'un développement continuel des forces et des moyens de production à l'échelle mondiale qui est tout à fait inégale. Ce fonctionnement systémique se reproduit sans cesse et approfondit la hiérarchisation spatiale de la production mondiale, des processus de division et d'intégration du travail axiale entre centre-périphérie.[728] A mesure que la richesse est monopolisée dans les mains des groupes

---

travailleurs. I. Wallerstein, « The End of What Modernity? », **Theory and Society**, Vol. 24, No. 4, 1995, pp. 476-477; I. Wallerstein, « Citizens All? Citizens Some! The Making of the Citizen », **Comparative Studies in Society and History**, Vol. 45, No. 4, 2003, p. 662. La Révolution de 1968 est le produit de cette conjoncture contre le libéralisme et toutes ses variantes selon Wallerstein. Car, la concentration de la localisation des divers groupes opprimés a donné naissance avec le temps à des mouvements anti-systémiques. Comme vu, sa compréhension concernant le libéralisme est totalement contraire de celle de Fukuyama qui lui attribue un sens sacré.

[726] I. Wallerstein, **The End Of The World As We Know It : Social Science for the Twenty-First Century**, Minneapolis : University of Minnesota, 1999, pp. 124.

[727] **Ibid.**, pp. 87-103. Il est possible de fonder une corrélation sur le concept d'inégalité avec la pensée de Rousseau, parmi les critiques du capitalisme. Dans le passage de l'état de nature à l'état de société, les relations de propriété ont été déterminantes sur l'apparition de l'inégalité. Selon lui, la source du conflit est les relations de propriété. Rousseau défend l'égalité et, en même temps, la liberté. Dans son imaginaire du monde, deux concepts sont en harmonie, autrement dit sont inséparables. Dans cette perspective, l'accumulation incessante de capital est la source de l'inégalité. Wallerstein traite aussi ces deux concepts ensemble : c'est l'égaliberté, un concept produit par Etienne Balibar. Wallerstein fait l'appel des efforts concernant un nouveau monde basé sur l'égaliberté ; **ibid.**, p. 101.

[728] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 4.

centraux, les masses s'appauvrissent.[729] De plus, le système international ou bien interétatique reflète cette polarisation et l'inégalité structurelle à la fois politiquement, économiquement et socialement en tant que produit du système-monde capitaliste. Parallèlement à cette polarisation économique, il existe une polarisation politique entre les Etats puissants dans les zones centrales et les États faibles dans les zones périphériques ;[730] ainsi le processus politique de l'impérialisme est ce qui rend permanent le processus économique d'échanges inégaux.[731] Donc, chez Wallerstein, le système interétatique constitue un cadre politique de plus en plus codifié qui légitime les souverainetés des Etats et leur offre une bonne proportion du pouvoir vis-à-vis du marché de manière à permettre l'accumulation maximale de

[729] Le transfert de plus-value vers le centre renforce la concentration de capital et assure encore la source pour accélérer à la mécanisation. Ainsi les producteurs du centre obtiennent plus d'avantages concurrentiels additionnels. Du reste, cette conjoncture leur permet de lancer sans cesse de nouveaux produits « rares » sous forme de nouvelles technologies grâce auxquelles le fonctionnement systémique se répète. D'autre part, cet avantage donne au centre l'occasion de contrôler les régions périphériques non seulement économiquement par la détermination des niveaux de salaires mais aussi politiquement. La rivalité entre les capitalistes afin d'obtenir de nouveaux avantages monopolistiques aggravera l'ampleur de la prolétarisation ; Wallerstein, **Historical Capitalism**, pp. 32-33. Ses antagonismes immanents du système créent les conditions qui le détruiront lentement.

[730] Wallerstein classifie les Etats en fonction de leur puissance relative. Il définit la puissance relative en tant que souveraineté de jure et de facto des Etats à la fois dans leur frontière nationale et dans l'arène internationale : *« (…) leur puissance relative ne dépend pas simplement du degré d'autorité qu'ils peuvent exercer au sein de leurs frontières, mais aussi de leur capacité à garder la tête haute dans l'environnement concurrentiel du système-monde. Tout Etat est en théorie souverain, mais il est évident qu'il est bien plus aisé pour les Etats forts d' 'intervenir' dans les affaires des Etats plus faibles que l'inverse »* ; Wallerstein, **Comprendre le…**, p. 90 ; Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 1, p. 355. Par la suite, Wallerstein parle des quatre types de modèle d'Etat, même s'il ne les énumère pas directement et systématiquement : les Etats forts, les Etats faibles, les Etats ayant une force moyenne (les Etats de force moyenne/intermédiaire), les Etats les plus faibles. Nous pouvons considérer les Etats forts comme « les Etats centraux » et les Etats de puissance moyenne comme « les Etats semi-périphériques », alors nous pouvons regarder les Etats faibles comme « les Etats périphériques » et les Etats les plus faibles comme « les colonies ». Les relations entre les Etats sont déterminées par cette hiérarchie de puissance. Par exemple, les Etats forts font pression sur les Etats faibles afin qu'ils suivent leurs politiques internationales dans l'arène internationale et ils imposent leurs buts et leurs intérêts politiques, économiques et culturels en intervenant dans leurs affaires internes. Cependant, la position des Etats dans la hiérarchie de puissance peut changer. Par exemple, un Etat semi-périphérique (Etat de puissance moyenne) peut devenir un Etat central (Etat fort) en réussissant à gravir l'échelle hiérarchique, ou il peut continuer à devenir un Etat semi-périphérique en restant au même niveau, ou encore il peut devenir un Etat périphérique (Etat faible) en étant poussé vers le bas. De même, un Etat central peut aussi réussir à rester un Etat central en maintenant sa position hiérarchique existante, comme il peut rétrograder en position d'Etat semi-périphérique en perdant le statut et la puissance ; pour plus d'information concernant la hiérarchie en question et les relations dans le système interétatique, voir Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 55-59 ; Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 1, pp. 349-350. En bref, en traitant le système interétatique dans la hiérarchie de puissance et en se focalisant sur la dimension politique, militaire, économique et culturelle de la puissance relative (la souveraineté), Wallerstein se rapproche des néoréalistes qui examinent le système international en fonction du modèle de hiérarchie au lieu de l'anarchie que les réalistes classiques (Morgenthau, Niebuhr, Carr, etc.) défendent, et qui prennent en considération les composantes politique, militaire, économique (et parfois culturelle à l'instar de Huntington) ; mais en mettant l'économie comme l'infrastructure du système, il diffère des néo-réalistes qui donnent la priorité aux éléments politiques et militaires comme Waltz, Mearsheimer, Gilpin.

[731] I. Wallerstein, **The Politics of the World-Economy : The states, the movements and the civilizations**, Cambridge : Cambridge University Press, 1991, p. 5.

capital même s'il existe des règlements internationaux qui limitent la puissance des Etats.[732] Bien que ce soit contradictoire, les deux dimensions contribuent au fonctionnement du système capitaliste.

Il est possible de dire que d'après Wallerstein, le système interétatique est le produit du système-monde et l'un de ses éléments essentiels. L'évolution de son contexte politique et de sa profondeur géographique est en convergence avec l'intégration et la division du travail du système de production qui devient de plus en plus complexe avec l'expansion du capitalisme. C'est un système complexe composé de la diplomatie, des règles diplomatiques, des protocoles définissant les règles des accords, des institutions transnationales et, peut-être le plus important, des Etats souverains.[733] Le système interétatique est une structure où la souveraineté des Etats est reconnue mutuellement, mais aussi évidemment, une structure où les puissants dominent les faibles et où, parfois, un hégémon apparaît.

De ce point de vue, Wallerstein considère les Etats comme les acteurs principaux du système-monde. Il attribue un rôle clef aux Etats pour la survie du capitalisme tout comme Marx.[734] Chaque Etat souverains parait disposer d'une autonomie de décision pour tout ce qui relève de sa juridiction politique et possèdent les forces armées pour imposer son autorité. Pourtant il existe des réseaux marchands dépassant les frontières étatiques depuis l'origine du capitalisme historique. C'est le caractère transnational.[735] Il s'agit alors d'instrumentalisation des Etats pour soutenir les entrepreneurs, de compenser partiellement les coûts de production, de redistribuer de capital aux bourgeois par l'intermédiaire du système d'impôt et d'assurer la

---

[732] I. Wallerstein, « The World-System after the Cold War », **Journal of Peace Research**, Vol. 30, No. 1, 1993, p. 3.

[733] L'évolution de la droite internationale est parallèle avec celle du capitalisme, mais sous l'influence de l'hégémon de la période en question. A ce point, Wallerstein indique : *« (...) au moment de l'adhésion à l'hégémonie hollandaise au 17ème siècle, Hugo Grotius a publié son œuvre classique du droit international, Mare liberum, dans lequel il affirmait que chaque nation est libre de voyager dans tous les autres pays, et de commercer avec eux, parce que l'acte d'échange est une réalisation de l'indépendance dont la nature exige (...) »* ; Wallerstein, **The Politics of…**, p. 5.

[734] Wallerstein précise que l'avènement du capitalisme a été présumé d'une certaine manière corrélée et étroitement liée à la politique de contrôle de l'appareil d'Etat. Tout de même, les marxistes ont déclaré que l'économie capitaliste impliquait un Etat bourgeois par la phrase suivant : *« l'Etat est le comité exécutif de la classe dirigeante »* ; I. Wallerstein, « The Bourgeois(ie) as Concept and Reality », dans **Race, Nation, Class : Ambiguous Identities**, édité par I. Wallerstein, Etienne Balibar, London : Verso, 1991, p. 141.

[735] Wallerstein précise que les diverses organisations politiques de la bourgeoisie mondiale essaie de contrôler les structures étatiques. Or, les classes ouvrières sont liées au domaine national malgré la rhétorique internationaliste. Autrement dit, les organisations bourgeoises ont une dimension internationale alors que les mouvements de classe prolétaire demeurent nationaux. C'est une conséquence de l'alliance du nationalisme et du socialisme ; Wallerstein, **The Politics of…**, p. 10.

garantie de quasi-monopoles afin d'augmenter les taux de profit. De plus, le rôle de l'Etat est non seulement de restreindre la capacité de la classe ouvrière quand elle défend ses propres intérêts mais aussi d'adoucir le mécontentement de cette classe par des redistributions partielles de surplus. Et aussi, généralement pour toutes les classes mais spécialement pour la bourgeoisie, l'Etat a une fonction d'assurance de sécurité. En outre, l'existence d'une multiplicité d'Etats au sein de la division générale du travail offre aux capitalistes la liberté de circulation et un habitat large, ainsi ils peuvent non seulement bénéficier du commerce avec ces Etats, mais aussi écarter les Etats hostiles à leurs propres intérêts au profit de ceux qui leur sont favorables.[736]

Il est alors possible de dire que les entreprises et la bourgeoisie ont besoin des États pour toutes sortes de raisons qui leur sont essentielles. Dans cette perspective, selon Wallerstein, ce n'est pas par hasard que le contrôle du pouvoir de l'Etat est l'objectif stratégique des principaux acteurs de la scène politique pendant toute l'histoire du capitalisme moderne.[737] La bourgeoisie, qui est l'acteur majeur dans la mythologie de monde moderne même si parfois à l'arrière-plan, doit aussi pouvoir agir contre les États si nécessaire. Mais ceci est impossible dans le cas d'un empire-monde. Cette situation montre donc la flexibilité des structures de l'économie-monde qui permet aux capitalistes à la fois d'utiliser, quand ils en ont besoin, la force des États et de leur échapper quand cela les arrange.[738] Par conséquent, soit les conflits internes des Etats, soit les conflits internationaux sur la scène politique reflètent intrinsèquement la lutte pour l'accumulation incessante de capital et les antagonismes entre les acteurs en lutte. En résumé, chez Wallerstein, il existe deux types de politique dans le système-monde moderne : la lutte de classe entre les bourgeois et les prolétaires, et les luttes politiques entre les différents bourgeois. Dans la mesure où ces différents groupes de bourgeois peuvent contrôler différentes structures étatiques dans une seule économie-monde, la lutte politique prend la forme d'une lutte interétatique.[739]

En outre, les Etats constituent l'arène essentielle de la lutte politique au sein du système interétatique où la hiérarchisation des puissances des Etats est

[736] Wallerstein, **World-System Analysis…**, p. 24.
[737] Wallerstein, **Historical Capitalism**, pp. 47-49.
[738] Wallerstein, « Les Économies-Monde… », pp. 165-166.
[739] Wallerstein, **The Politics of…**, p. 4.

essentiellement définie en fonction de la capacité d'accumulation du capital.[740] Les Etats supérieurs possèdent aussi l'influence pour canaliser les décisions et les débats internationaux sur la scène politique internationale et les autres leur obéissent.[741] Wallerstein affirme cette situation ainsi :

> « Alors que les pouvoirs formels exercés par chaque Etat étaient identiques, le degré de puissance dont jouissait chacun d'eux variait énormément d'un Etat à l'autre. Ils occupaient des places différentes dans la hiérarchie du pouvoir effectif, lequel ne se mesurait ni à la taille et la cohésion de leurs armées et de leurs bureaucraties, ni aux discours idéologiques dont ils se paraient, mais à leur capacité réelle d'accélérer à la longue la concentration du capital accumulé, tant à l'intérieur de leurs frontières que par rapport à celles de leur rivaux. Dans l'acquisition effective de cette capacité intervenait la possibilité de contenir des armées ennemies, d'édicter des réglementations favorables à l'accumulation et de contenir les actions des masses ouvrières ».[742]

Le système capitaliste structuré sur l'essence de l'équilibre des puissances qui stimule les conflits et les luttes politique, fonctionne par l'intermédiaire de ce dynamisme concernant la rivalité interétatique.[743]

Dans l'analyse du système-monde, tous les acteurs -les Etats, les institutions internationales, les entreprises, etc.- et tous les groupes sociaux ou ethniques ou encore les groupes de statut sont interprétés dans la nature du capitalisme comme ses produits. Autrement formulé par sa propre expression :

---

[740] I. Wallerstein, « Class Conflit in the Capitalist World Economy », dans **Race, Nation…**, pp. 123-124.

[741] Wallerstein tient aux puissances relatives des Etats dans le système interétatique vu que ce qui est important est leur capacité à garder la tête haute dans l'environnement concurrentiel du système-monde. A cet égard, même si tous les Etats sont souverains, les Etats forts peuvent intervenir dans les affaires des Etats plus faibles, alors que le contraire n'est pas possible. Par exemple, lors des débats sur le commerce mondial, les Etats-Unis et l'Union européenne ont toujours exigé que les autres Etats obéissent aux règles de libre-échange avec des frontières ouvertes. Mais ils se sont fortement opposés à l'ouverture totale de leurs frontières pour les produits des pays périphériques. Les Etats forts définissent les règles et font pression sur les Etats faibles. De même, ils ont une impression au sujet des pratiques culturelles et politiques. Ils essaient de définir les leaders politiques des pays périphériques afin de faciliter la mise en place des politiques servant à leurs propres intérêts; Wallerstein, **World-System Analysis…**, p. 55-56.

[742] Immanuel Wallerstein, **Le Capitalisme Historique**, Paris : Editions La Découverte, 1985, p. 54.

[743] Wallertein précise que dans le système interétatique, les tendances à la coexistence sont de plus en plus à l'« équilibre des puissances » et à l'« imperium ». Dans cette perspective, l'équilibre des puissances se référant principalement aux relations entre les Etats concurrents principaux, se compose d'un ensemble de politiques qui cherchent à faire en sorte qu'un de ces Etats devra atteindre une suprématie écrasante. Par ailleurs, les politiques impériales ou coloniales ont généralement été les mécanismes de subordination politique des régions périphériques aux Etats centraux; ils ont typiquement été au centre des processus de l'échange inégal et de la création d'un prolétariat qui ont été au cœur des processus de développement capitaliste ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 140.

> « Le développement de l'économie-monde capitaliste a impliqué la création de toutes les institutions majeures du monde moderne : les classes, les groupes ethniques/nationaux, les ménages - et les Etats.[744] Toutes les structures postdatent, pas antidatent le capitalisme; tous sont la conséquence du capitalisme, non pas sa cause. En outre, ces institutions diverses, en fait, se créent l'une de l'autre ».[745]

Comme vu, dans son analyse, il existe une multitude d'acteurs qui sont traités dans un contexte unique ; c'est l'économie-monde. Par exemple, les groupes sociaux ou ethniques ou bien les groupes de statut constituent la hiérarchisation dans la division du travail pour créer un marché de main-d'œuvre moins couteuse et donne un sens d'appartenance aux individus pour qu'ils demeurent à l'intérieur du système malgré leurs conditions de vie. Donc il regarde le racisme comme un produit et un moyen d'une telle compréhension.[746] Tous ces acteurs du système-monde sont traités dans un linkage de causalité quand il examine les faits, les événements et les phénomènes dans un contexte historique dont l'infrastructure demeure économique.

---

[744] Wallerstein précise le fait qu'ils sont propres à l'économie-monde ainsi: *« Les principales institutions sociales de l'économie-monde capitaliste -les États, les classes, les « peuples » et les ménages - sont toutes modelées (et même créées) par le fonctionnement continu de l'économie-monde. Aucune d'elles n'est primordiale au sens où il s'agirait d'une structure permanente, préexistante et relativement établie par rapport à laquelle les fonctionnements de l'économie-monde capitaliste seraient exogènes »* ; I.Wallerstein, « Tendances et prospectives d'avenir de l'économie-monde », **Études Internationales**, Vol. 15, No. 4, 1984, p. 790.

[745] Wallerstein, **The Politics of…**, p. 29. Wallerstein précise : *« les groupes de statut ou identités sont les nombreux 'peuples' auxquels nous appartenons : nation, race, groupe ethnique, communauté religieuse, mais également genre et orientation sexuelle. La plupart de ces catégories sont souvent considérées comme des reliquats anachroniques des temps prémodernes, ce qui est une erreur : l'appartenance à un groupe de statut ou à une société est au contraire caractéristique de la modernité. Loin de disparaitre, ils prennent d'autant plus importance que la logique du système capitaliste se renforce et imprègne de plus en plus notre vie quotidienne »* ; **ibid.**, p. 62. Wallerstein partage avec Huntington l'idée de l'importance des identités dans notre époque. Mais sa question de départ est différente de celle de Huntington qui fait une discrimination rigide non seulement à l'échelle mondiale mais aussi aux Etats-Unis -entre les américains hispaniques et les américains blanc, protestant et anglo-saxon-. Or, selon Wallerstein, les mécanismes et les antagonismes du système capitaliste rendent plus visibles les divergences identitaires et les aggravent pour en profiter.

[746] Les points de vue de Wallerstein sur le racisme et son instrumentalisation par le système-monde capitaliste comme segmentation de la force de travail sont expliqués ainsi: *« … le racisme est le mode de relations que différents segments de la force de travail ont été contraints d'adopter dans une certaine structure économique. Le racisme a servi de justification idéologique à la hiérarchisation de la force de travail et à la grossière inégalité de revenus qui l'accompagnait. (…) Le racisme a servi globalement d'idéologie justificatrice des inégalités. Mais il a fait plus encore : il a servi de moyen d'identification sociale des groupes dans telle ou telle attribution économique. (…) Le racisme, tout comme le sexisme, a fonctionné comme une idéologie auto-répressive, façonnant les désirs et les limitant. Bien sûr, le racisme n'était pas porteur d'auto-répression, mais aussi d'oppression. Il servait à maintenir les groupes dévalorisés à leur place, et à utiliser les groupes occupant une position moyenne comme soldat bénévoles du système policier mondial. De cette façon, non seulement le coût financier des superstructures politiques se trouvait réduit dans des proportions significatives, mais, dans la mesure où le racisme a par nature vocation à dresser les victimes les unes contre les autres, la capacité des mouvements anti-systémiques à mobiliser de larges masses s'en trouvait aussi amoindrie… »* ; Wallerstein, **Le Capitalisme Historique**, pp. 76-78.

Quant à la vue générale du système-monde dont nous avons mentionné les propres éléments, acteurs et caractéristiques, dans la perspective des Relations internationales, Wallerstein fait une divergence entre le système mondial pendant la Guerre Froide et celui de l'après-Guerre froide. Selon lui, le premier était un système unipolaire sous le masque d'un système bipolaire où l'hégémon était les Etats-Unis tandis que dans le deuxième qui est plus flou que le précédent, il existe une polarisation systémique avec beaucoup d'acteurs plus égaux et une multipolarité du monde par des alliances instables.[747] Pendant la Guerre Froide, surtout entre 1945-1968, c'était la période de *pax americana*, or, dans les années de 1970-1990, c'était la période du déclin de la puissance relative des Etats-Unis[748] -ses alliés étaient en hausse économique- et de la grande désillusion avec le développementalisme à cause de la stagnation économique dans le monde ou bien de l'effondrement de l'optimisme à long terme.[749] Les rythmes économiques du système-monde ont aussi dans une crise étant donné que le dynamisme systémique a abouti aux limites de système pour l'expansion du capitalisme. En outre, le libéralisme a commencé à perdre ces piliers essentiels avec l'effondrement du réformisme libéral. C'était un trouble pour la permanence de la stabilité de l'économie-monde capitaliste. De plus, l'effondrement du bloc communiste était une catastrophe géopolitique pour les Etats-Unis qui a ainsi perdu sa seule arme idéologique et sa légitimité dans ses stratégies internationales, désormais le bloc soviétique ainsi que son idéologie n'existaient plus. Autrement dit, l'effondrement du communisme signifiait en réalité l'effondrement du libéralisme parce que c'était son unique justification idéologique. Donc, pour l'économie-monde capitaliste en tant que système historique, elle marque

---

[747] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 55. Wallerstein cite une dizaine de puissances autonomes importantes en concurrence comme : *« outre les États-Unis, il y a l'Europe occidentale, le Japon, la Russie, la Chine, l'Inde, le Brésil, etc. Comme elles sont trop nombreuses, des alliances deviennent nécessaires et fluctuent au gré des circonstances. La Russie s'allie parfois avec la Chine, parfois avec les États-Unis, parfois avec l'Europe occidentale. C'est la même chose pour les autres puissances. L'instabilité dans les alliances géopolitiques est là pour durer »* ; I. Wallerstein, « Le déclin de l'hégémonie américaine », **Relations,** Janvier - Février 14, 2014, pp. 14-45.

[748] Wallerstein explique le déclin de puissance des Etats-Unis à travers quatre éléments symboliques en utilisant le terme de « superpuissance impuissante » : *« Dans la période de l'après-guerre, les composantes mêmes du succès des États-Unis comme puissance hégémonique ont créé les conditions de son déclin actuel. Ce processus peut être perçu à travers quatre événements symboliques : la guerre du Viêtnam, les révolutions de 1968, la chute du mur de Berlin en 1989 et les attentats terroristes du 11 septembre 2001. Chacun de ces événements symboliques a trouvé ses racines dans le précédent, et ils ont abouti à la situation dans laquelle se trouvent actuellement les États-Unis, c'est-à-dire celle d'une superpuissance unique qui manque de véritable puissance, d'un leader international que personne ne suit et que peu de pays respectent, d'une nation qui dérive dangereusement au milieu d'un chaos global qu'elle ne peut pas contrôler »* ; I. Wallerstein, « L'Atterrissage Forcé de l'Aigle Américain », **Revue internationale et stratégique**, Vol. 4, No. 48, 2002-2003, pp. 45-46.

[749] Immanuel Wallerstein, **After Liberalism**, New York : The New Press, 1995, pp. 10-11.

le début d'une crise aiguë, d'un futur incertain et d'un trou idéologique, économique et social dans les années de 1990 selon Wallerstein qui le résume ainsi: « Nous sommes entrés dans l'ère post-américaine, mais aussi l'ère post-libérale ».[750] Il nomme cette période « âge de transition », « après le libéralisme » et « âge de purgatoire ». C'est une période de troubles et de luttes nés des désespoirs, où les résultats sont toujours incertains.[751]

Wallerstein détermine avec Terence Hopkins les six vecteurs du système-monde inséparables, mais autonomes dans une structure complexe: le système interétatique, la structure de la production mondiale, la structure du travail mondial, les modèles de providence humaine dans le monde, la cohésion sociale des Etats, et les structures de la connaissance. Chaque vecteur est organiquement très dépendant des autres. Tout choc, blocage ou transformation dans l'un d'entre eux ou entre eux affecte tous les autres, de plus en plus visiblement au niveau du système. La chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'Union soviétique a engendré une transformation majeure dans ces vecteurs au niveau systémique. C'est un processus qui était en train de murir depuis 1968 et dont les deux termes sont l'opposition à l'hégémonie des États-Unis et l'opposition à la vieille gauche –qui n'est pas une partie de la solution mais une partie du problème-, autrement dit, contre les superpuissances qui avaient un accord secret entre eux-mêmes.[752] En effet, ces deux n'étaient en fait qu'un seul thème, c'est l'opposition au libéralisme réformiste comme justification du fonctionnement du système-monde.[753] La stagnation économique, la diminution des marges de profit, les conditions dures de rivalités pour tous les acteurs, les effets du progrès technologique, l'insatisfaction des peuples concernant leurs revendications sociales, politiques et démocratiques et le trou scientifique rend plus complexe ce trauma. Il existe une véritable multitude d'acteur et de domaine sur la scène internationale. Brièvement dit, tous ces vecteurs systémiques sont en train de se transformer vers un chaos dont l'indice le plus signifiant est les attentats de 11 Septembre.

---

[750] Wallerstein, « The World-System after…», p. 4.
[751] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 10.
[752] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 2 ; Wallerstein, « L'Atterrissage Forcé… », p. 46 ; I. Wallerstein, « New Revoltes Against the System », **New Left Review**, No.18, 2002, p. 33. Nous examinerons le processus historique, les points tournants et l'historiographie du système-monde chez Wallerstein dans le chapitre suivant. A cet égard, nous ne tenons ici qu'à la structure du système, aux acteurs et aux sujets.
[753] Wallerstein, « The World-System after…», p. 4.

Dans ce contexte, l'après-Guerre Froide est une période de grande incertitude politique, d'un manque de clarté intellectuelle et d'une crise structurelle qui diffuse « la peur sociale » dans tout le système-monde.[754] C'est une ère de bifurcation où les crises systémiques ont abouti au point où la polarisation dans tous les domaines est très rigide et le fossé augmente de jours en jours. Cela veut dire qu'un nouveau système -ou bien plusieurs systèmes- est en train de naitre ou que l'ancien est en train de se renouveler ; mais il est difficile de prévoir ce qu'il en sera. Il existe beaucoup de signes qui démontrent que le système atteint un point de bifurcation. La déruralisation, l'épuisement écologique et la question ou les revendications de démocratisation, chacun d'une façon différente, réduisent la capacité d'accumulation du capital. C'est une situation contraire à la logique du système-monde capitaliste visant à l'accumulation incessante selon Wallerstein.

Ainsi les Etats, pour la première fois en cinq cents ans, subissent une baisse du pouvoir -pas du tout en raison de la montée en puissance des organisations transnationales-, mais à cause de la question de leur légitimité par leurs citoyens qui ont perdu la croyance en l'amélioration progressive que le libéralisme a promis. Donc, les Etats n'arrivent pas à gérer ces questions graves et à contenter à la fois leurs citoyens, les entreprises multinationales et les autres acteurs.[755] Cette désintégration des structures étatiques et la diminution de sa capacité à satisfaire les revendications de prospérité et de sécurité constituent une nouvelle source de tension systémique. Afin de remplir ce vide, les individus inquiets pour leur avenir tendent à adhérer à des groupes différents: des mouvements intégristes religieux, des groupes mafieux, des sous-groupes ethniques militarisés, des groupes des préférences sexuelles ou encore des gangs urbains, etc. C'est un élément érodant l'autorité étatique parce que ces groupes sont en train d'être choisis en alternative à la citoyenneté. Selon Wallerstein, l'aspect le plus important de ce phénomène n'est pas seulement le retour à la communauté qui se répand, mais aussi que les grandes puissances du monde semblent incapables de prendre des mesures ou refusent de les mettre en œuvre. En plus de la crise de confiance, le sentiment d'insécurité, les inégalités et la souffrance économique constituent les questions majeures devant l'autorité étatique, car la sécurité et la prospérité commencent à être privatisée.[756]

---

[754] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 1.
[755] Wallerstein, The End…, pp. 74-75.
[756] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 42, Wallerstein, « The Global Picture… », pp. 222-223.

Toutes ces évolutions signalent une rupture et un affaiblissement dans le système interétatique qui a du reste une base faible. Wallerstein précise qu'à mesure que le déclin des Etats et le progrès technologique avancent, l'escalade rampante de guerre nucléaire tactique locale peut être difficile à contrôler et à gérer. Il s'agit de poser la question suivante :

> « En cas d'une guerre 'Sud-Sud' ou 'Nord-Sud', ou bien de guerre locale, est-ce que les institutions internationales, l'ONU et les Etats ont la puissance pour l'arrêter et résoudre les conflits dans un milieu d'une telle fragilité ? Ou est-ce que le monde sera une scène des conflits et des guerres ? Ou bien les guerres seront-elles une étape pour établir un nouvel ordre sous couvert d' 'intervention humanitaire' des grandes puissances ? ».[757]

Dans cette perspective, Wallerstein interprète le système d'après-Guerre Froide dans un contexte multidimensionnel incluant les sujets et les acteurs différents sur les problèmes internationaux, en partageant aussi ses prévoyances pour les 50 années à venir. D'abord, il précise que les luttes de classe continueront sous des formes différentes qu'il s'agisse de la lutte des groupes ethniques, minoritaires etc. dont la base est moins rationnelle. Car, les troubles économiques font tendre les individus vers des formes d'auto-identification différentes. Dans le monde actuel où il existe une polarisation grave entre le Sud et le Nord, les pays du Nord sont face à la réalité de Nord et de Sud chez eux en raison de l'immigration intensive qui est un phénomène en récurrence et reproduit les modèles hiérarchiques et une citoyenneté polarisée en fonction des identités et de la structure socio-économique pendant toute l'histoire moderne.[758] La stagnation économique signale un cercle vicieux de la faiblesse de l'investissement, ce qui conduit à un sentiment accru d'exclusion, conduisant à des troubles sociaux, menant les pays du Sud à être des lieux d'investissement de plus en plus à risque et donc suscitant encore plus d'exclusion et de classes dangereuses.[759] De plus, cela engendre plus d'immigration et de crise

---

[757] Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 42-43. Wallerstein exemplifie la guerre « Nord-Sud » par la guerre du Golfe comme un signe de défi du Sud face à l'hégémonie américaine. Le fait que le résultat de la guerre soit un match nul, représente la période de post-hégémonie. De plus, les Etats-Unis n'ont pas pu faire fonctionner les institutions internationales comme ils le voulaient. C'est aussi une rupture dans l'archaïque mécanisme de la Guerre Froide. Par ailleurs, il faut nécessairement préciser le défi de Khoumeini à l'hégémonie américaine et le plus important, à la modernité occidentale; **ibid.**, p. 21-22.

[758] Wallerstein, The End…, pp. 109, 117.

[759] Selon Wallerstein, le Sud est à une solitude chronique et exploité dans le milieu international. Par exemple, les organisations non-gouvernementales dans les pays du Sud fonctionnent comme un mécanisme d'ingérence dont les objectifs reflètent avant tout les visions et les besoins du Nord. Bien que ces mouvements ne visent pas la conquête du pouvoir étatique, ils semblent s'orienter

sociale. Donc le fossé entre le Nord et le Sud s'aggrave mais le plus important encore, la perception[760] de ce fossé s'aggrave aussi.

De plus, selon Wallerstein, un autre sujet majeur de l'actualité du monde est la prolifération des armes nucléaires et la possibilité de guerres nucléaires. Par ailleurs, il s'agit aussi de l'expansion potentielle des armes chimiques et bactériologiques, qui sont intrinsèquement plus difficiles à surveiller que les armes nucléaires. Dans un tel milieu, les puissances moyennes du système interétatique et voire les différents groupes ont la possibilité de les obtenir. Les Etats-Unis et les autres puissances dominantes ont perdu leur efficacité à tout gérer et contrôler. Donc, le système-monde évolue avec une large diffusion de la puissance militaire significative sans la concentration en deux blocs efficaces et se retenant mutuellement tel que cela existait dans le système-monde pendant la Guerre Froide. Dans le milieu international, il existe ainsi une prolifération de guerres « mineures » qui serait relativement incontrôlée. Dans l'équitation de Nord-Sud, malgré son énergie limitée, le Nord se concentre sur la recherche des nouveaux instruments politiques et des nouveaux modèles d'alliance afin de stabiliser le système interétatique comme peut-être d'une part les Etats-Unis, la Chine et le Japon, puis l'Union européenne et la Russie de l'autre, d'après Wallerstein.[761] Il faut ici indiquer qu'après les attentats du 11 Septembre, considéré comme un indice du chaos politique international et un tournant pour les alliances politiques,[762] l'ordre du jour du monde a définitivement glissé des questions économiques vers les questions militaires. Enfin les guerres ne se déroulent désormais pas au niveau interétatique et il existe les nouvelles recherches des grandes puissances pour établir un ordre systémique.

---

prioritairement vers une sorte de lobbying politique qui cherche à influencer le pouvoir étatique des pays du Sud. Donc, ils sont loin de tendre aux problèmes immanents de l'économie-monde sur les questions du Sud ; I. Wallerstein, « Les dilemmes du concept d'espace ouvert : l'avenir du Forum social mondial », **Revue internationale des sciences sociales**, No. 182, 2004/4, p. 701.

[760] I. Wallerstein, « The Global Possibilities, 1990-2025 » dans **The Age of Transition**, pp. 232-233. Par ailleurs, à mesure que le Nord subit des crises économiques ou bien que de nouveaux centres économiques y apparaissent, le Sud peut moins profiter de la redistribution du capital. Wallerstein pose la question suivante: *« Après que l'on a investi dans les vieilles zones et dans les nouvelles, combien restera-il (même à faible dose) pour le reste du monde ? » et il y répond : « Tandis que, entre 1945-67/73, le Sud a vraiment profité de l'expansion de l'économie mondiale, au moins de ses miettes, entre 2000-2025 il risque de ne même pas obtenir les miettes »* ; Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 33-34. Donc, découlant de cette situation, Wallerstein affirme que dans le futur, les conflits seront à l'origine économiques sous forme de mafia au lieu d'être idéologiques.

[761] La capacité du Nord à empêcher la fragmentation du système-monde est liée à la capacité des grandes puissances à créer de nouvelles alliances. « Trouver un nouvel rôle » pour l'OTAN après la Guerre Froide est un exemple de cette recherche. En effet, selon Wallerstein, à l'arrière-plan, c'est une collision pour l'accumulation du capital, pour rendre permanent la qualité de vie et protéger les puissances économiques ; Wallerstein, « The Global Possibilities…», p. 229.

[762] Wallerstein, **World-System Analysis…**, p. 87.

Wallerstein insiste donc dans ses œuvres, où il a fait place à ses prévisions sur le système-monde, que non seulement les Etats faibles ou les zones du Sud subiront ses chocs, mais aussi les pays centraux et les pays du Nord, -surtout au sein des couches moyennes qui sont les plus en péril- seront face à des crises économiques et politiques, des défis militaires et des mouvements anti-systémiques que nous avons déjà rencontrés. Beaucoup de ces mouvements sociaux récents sont dû à des crises économiques, des revendications démocratiques des immigrés et des classes opprimés ou bien des mouvements écologiques.[763] Toutes ces réalités strictement liées les unes aux autres dans le monde entier, ont aussi un sens transnational. Par exemple, il est impossible de résoudre les problèmes écologiques sans établir un consensus intergouvernemental et sans créer une conscience globale incluant tous les acteurs. Il existe donc plusieurs problèmes difficiles à résoudre : « Est-ce que les pays développés assumeront la responsabilité du coût des mesures écologiques puisque ce sont eux et pour eux que le monde est pollué? Qui prendra l'initiative, les entreprises ou les structures étatiques ? Est-ce que ses coûts n'ont pas un effet négatif sur l'accumulation du capital ? Ou bien est-ce que les pays du Sud seront la poubelle des pays développés ? ».[764] Toutes ces questions obligent une recherche alternative sur la gouvernance mondiale enveloppant et prenant en compte l'ensemble du monde et toute l'humanité c'est-à-dire, non seulement le centre et les superpuissances, mais aussi toutes les périphéries, le Sud et les minorités afin d'établir un nouvel ordre pour la liberté, l'égalité et la démocratie. Car, pour le nouveau système qui est en train de naitre dans cette période de transition, il existe deux choix: un système hiérarchique et inégalitaire ou bien un système démocratique et égalitaire.[765]

De ce point de vue, Wallerstein critique les initiatives du néolibéralisme dans le domaine économique, telles que les méthodes du Fond monétaire international et de l'Organisation mondiale du commerce et les rassemblements du Forum économique mondial à Davos qui fournit un lieu de réunion pour les élites et les médias.[766] C'est en effet une recherche de la poursuite du système capitaliste qui exclut par l'initiative d'inclure tout. Dans un tel milieu, le Forum social mondial (FSM) contre l'idéologie de Davos, est né en 2001 avec le slogan « un autre monde est possible », comme un mouvement alternatif de globalisation qui cherche des

[763] Wallerstein, « The Global Possibilities…», p. 235.
[764] Wallerstein, The End…, p. 48.
[765] Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 248.
[766] Wallerstein, « L'Atterrissage Forcé… », pp. 47-48.

politiques alternatives pour lutter contre la crise structurelle du système-monde. Cette initiative cherche à faire du monde un monde plus égalitaire et démocratique et pas seulement à protéger les intérêts du Nord.[767] Autrement dit, l'esprit de Porto Alegre représente l'émergence d'un nouveau type de mouvement anti-systémique mondial, parfois appelé l'altermondialisme, C'est une lutte autour de la conception du nouveau système-monde qui est en train de se construire comme choix moral, politique et social entre le monde hiérarchique et le monde polarisé -le monde égalitaire et démocratique.[768] En effet, c'est une lutte de classe après la Guerre Froide: entre d'un côté les puissants et ceux placés au centre qui cherchent à préserver le statu quo avec de nouvelles stratégies et de l'autre les opprimés et les périphériques qui cherchent un monde égalitaire et démocratique.

A cet égard, il est possible de dire que l'approche de Wallerstein est différente de celle de Fukuyama et de Huntington. Pour le système d'après-Guerre Froide, Fukuyama prévoit un système basé sur les valeurs occidentales qui aboutira à l'universalisme tandis que Huntington essaie de préserver le statu quo et la domination de la culture occidentale avec un langage conflictuel. Or, Wallerstein élimine ces deux perspectives par une stratégie alternative prenant en compte les différences et la périphérie dans une base surtout économique. Car, il ne croit pas que sans un système égalitaire on puisse créer un système pacifique et démocratique contrairement à Fukuyama.[769] Néanmoins, selon Huntington les déterminants

---

[767] Wallerstein, **World-System Analysis…**, pp. 86-87. Wallerstein précise la divergence des deux camps et la nécessité de faire quelque chose : *« Je désigne les deux options par les expressions : 'Esprit de Davos' et 'Esprit de Porto Alegre'. Mais la terminologie est sans importance. Ce qui est important, c'est d'identifier les stratégies d'organisation possibles propres aux deux camps qui s'affrontent -une lutte en cours, sous une forme ou une autre, depuis la révolution de 1968 et dont le dénouement ne viendra, peut-être, que vers 2050. Alors que nous sommes au cœur de cette crise structurelle, le mieux que nous puissions faire pour orienter nos propres choix politiques, en conformité avec nos préférences morales, c'est de tenter d'analyser les stratégies que chaque camp est en train de définir »* ; Gérard Duménil, Immanuel Wallerstein, « Crises de l'économie-monde et dépassement du capitalisme : années 1970- années 2000 », **Actuel Marx**, No. 48, 2010/2, pp. 192-193.

[768] I. Wallerstein, « After Developmentalism and Globalization, What? », **Social Forces**, Vol. 83, No. 3, 2005, pp. 1269, 1275-77; Wallerstein, « New Revoltes… », pp. 37-38.

[769] Fukuyama accepte que l'inégalité soit un élément important pour le développement d'un pays. Car, selon lui, une inégalité élevée a d'énormes conséquences pour la croissance économique de la région et de la stabilité politique à long terme. L'inégalité délégitime aussi le système politique, les acteurs politiques ; engendre des mouvements sociaux anti-systémiques, et ouvre la voie à des conflits sociaux à cause d'une polarisation stricte. Mais il faut préciser que Fukuyama tient ici à la structure interne et aux politiques de réforme des pays sous-développés. Par exemple, il fait une comparaison entre les pays d'Asie et d'Amérique Latine comme ainsi : *« En Asie, les pays en développement rapide comme la Corée du Sud et Taiwan ont commencé leurs périodes de croissance forte avec des politiques de réforme agraire, puis des investissements massifs dans l'éducation universelle. Les pays d'Amérique latine, en revanche, ont peu entrepris de redistribution et n'ont pas réussi à assurer*

économiques ont une signification politique et stratégique pour la puissance étatique[770], tandis que Fukuyama considère que l'économie, en tant que superstructure définie par la conscience humaine et la culture,[771] est un instrument pour les formulations intégratives et l'établissement des coopérations dans la politique mondiale vers l'universalisme. Autrement dit, l'expansion du libéralisme économique est un instrument facilitant l'installation du libéralisme politique et les valeurs universelles au reste du monde. A cet égard, Fukuyama et Huntington pensent que les courants marxistes sont insuffisants pour exprimer les réalités sociales et politiques et le système mondial. Quant à Wallerstein, il considère les déterminants économiques comme une source de conflit, de polarisation mondiale et d'exploitation des pays périphériques par le centre. Donc, même si l'approche de Wallerstein est une critique du système-monde à l'origine occidentale, il est en quête de la création d'un nouveau monde qui éliminera les inégalités économiques et sociales. Il faut aussi indiquer qu'il est aussi sceptique quant à sa réalisation. Dans

---

l'égalité d'accès aux services publics tels que l'éducation et la santé » ; Francis Fukuyama, « Poverty, Inequality and Democracy : The Latin America Experience », **Journal of Democracy**, Vol. 19, No. 4, 2008, pp. 69-70. A cet égard, Il ne tient pas à la structure inégalitaire du système-monde et ses effets sur les pays sous-développés. Donc, il est possible de dire que c'est une approche contraire à celle de Wallerstein vu qu'elle représente une variante de théorie de modernisation pour les pays sous-développés en tant que guide politique, économique et social afin d'aboutir à un système politique de type occidental.

[770] Huntington accepte que la divergence économique entre les pays riches (modernes, développés) et les pays pauvres (traditionnels, sous-développés, ou bien en voie de développement) reflète la réalité dans une certaine mesure mais avec des limites. En fait chez lui, les différences économiques découlent de la philosophie, des valeurs et du mode de vie sous-jacents. Donc, il affirme que la dichotomie économique n'est pas la cause des conflits. A cet égard, il précise qu'en raison de la situation faible militairement, politiquement et économiquement d'un pays pauvre, défier un pays riche n'est pas possible. Autrement dit, il est possible que les pays riches fassent des guerres commerciales entre eux ou bien que les pays pauvres aient des guerres violentes entre eux. Mais d'après Huntington, il est difficile qu'une guerre de niveau internationale entre le Nord et la Sud se réalise ; Huntington, **The Clash…**, pp. 32-33. Tout au contraire, Wallerstein pense que les conflits de l'après-Guerre Froide soit au niveau international, soit au niveau interne des pays du Nord, sont dues à cette dichotomie.

[771] Il est nécessaire de préciser que Fukuyama considère les motifs économiques comme un instrument d'affirmation de soi/de reconnaissance. Selon lui, généralement, les revendications économiques ne sont pas le résultat de la justice économique ou bien des besoins humains. Il le mentionne ainsi: *« On comprend aisément l'intérêt économique pour soi-même, mais on ignore fréquemment la manière dont cet intérêt est intimement lié à l'affirmation 'thymotique' de soi. Une augmentation de salaire satisfait à la fois l'appétit de biens matériels qui vient de la partie désirante de l'âme, et le désir de reconnaissance qui vient de sa partie 'thymotique'. Dans la vie politique, les exigences économiques sont rarement présentées comme de simples demandes pour avoir plus ; elles sont ordinairement formulées en termes de 'justice économique'. Présenter une demande économique comme une revendication au nom de la justice envers soi-même peut être un acte de pur cynisme, mais plus souvent cela reflète le pouvoir réel de la colère 'thymotique' de la part de gens qui croient, consciemment ou non, que leur dignité est finalement en jeu dans les conflits salariaux. En fait, beaucoup d'éléments communément interprétés comme des motivations économiques se fondent dans une sorte de désir 'thymotique' de reconnaissance »* ; Fukuyama, **La Fin…**, p. 205. Dans cette perspective, Fukuyama pense qu'expliquer les motifs économiques sans de comprendre leur composant de l'affirmation de soi et de dignité causent une fausse interprétation de la politique et de la transformation historique ; **ibid.**, p. 206.

cette perspective, il montre que tous les citoyens, toutes les institutions internationales, les organisations non-gouvernementales et les Etats ont une responsabilité dans cette ère de transition pour la création de nouvel ordre mondiale.

En conclusion, comme nous l'avons mentionné, Wallerstein a une perspective large sur les acteurs -des Etats aux institutions internationales, des initiatives civiles aux entreprises multinationales, des groupes ethniques aux groupes sexuels- et les sujets -des crises économiques à la prolifération des armes diverses, du déclin de la puissance étatique au retour aux communautés et aux mouvements anti-systémiques- du système international de l'après-Guerre froide. Bien que Wallerstein précise que tous les faits et phénomènes sociaux doivent être traités dans leur ensemble, et que leur infrastructure est toujours l'économie, tous se forment autour de l'économie-monde. Dans son analyse du système-monde, les groupes, la citoyenneté, les Etats, les conflits ethniques, les conflits interétatiques sont poussés à l'arrière-plan de l'économie. Il est donc possible d'interpréter qu'il s'agit d'un déterminisme économique. Pourtant, il offre une analyse systémique dans une perspective large, incluant les revendications de tous les groupes sociaux et sujets du domaine des Relations internationales par un paradigme alternatif aux courants dominants.

Chapitre II : Ruptures et continuités dans la réflexion autour de l'eurocentrisme : la dissolution et la configuration épistémologiques dans le contexte de l'après-Guerre Froide

L'histoire est immanente à la discipline de Relations internationales, et elle est utilisée théoriquement et épistémologiquement par les différents courants de la discipline. Tout d'abord, dans l'enseignement de la discipline, l'histoire de diplomatie possède une place centrale. L'usage théorique de l'histoire est essentiellement commencé par la domination de la théorie réaliste pour la justification du monde réelle et de la récurrence historique sous le toit de relations de puissance entre les Etats-nations.[772] Ensuite, en sortant de l'idée que l'histoire progresse vers un système meilleur le courant libéral fournit les processus de paix,

[772] Stephen Hobden, « Historical Sociology : back to the future of international relations », dans **Historical Sociology of International Relations**, édité par Stephen Hobden, John M. Hobson, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, pp. 47-49. Par ailleurs, la révolution behaviouriste a deux effets importants sur l'usage de l'histoire : elle a rendu l'histoire en tant qu'un *database* ou bien qu'une source dotée des exemples historiques pour la vérification et la confirmation d'une théorie et aussi encourage une division entre les analyses dans les niveaux domestiques et internationaux ; **ibid.**, p. 49.

d'institutionnalisation internationale, de coopération et de création des normes internationales etc. afin de justifier le progrès dans ses projections systémiques. Puis, une autre courant qui considérant le monde social comme un ensemble sans faire une divergence entre domestique et internationale a apparu par son caractère historique et sociologique sous le toit de l'analyse de système-monde qui adopte une conception dialectique-matérialiste.[773]

Par conséquent, le chapitre en question vise à analyser la dimension de processus/d'histoire du système international dans les prévoyances systémiques de Huntington, Fukuyama et Wallerstein en construisant un linkage avec leurs prédécesseurs théoriques et philosophiques. Car, leurs prévisions concernant le système d'après la Guerre Froide signifient en même temps « la relecture et réinterprétation » de l'histoire/de l'historiographie. Dans ce contexte, nous sectionnons ce chapitre en trois tout comme le chapitre précédent : i- l'historiographie cyclique chez Huntington partant de son ouvrage « Choc des civilisations » ; ii- l'historiographie linéaire chez Fukuyama partant de son œuvre « Fin de l'histoire » ; iii- l'historiographie dialectique-matérialiste chez Wallerstein partant de sa thèse « Chute du Libéralisme » et « Age de transition ». D'autre part, dans ce chapitre, nous tiendrons principalement compte de « Choc des Civilisations » chez Huntington et de « Fin de l'Histoire » chez Fukuyama, puisqu'ils ont examiné le système d'après Guerre Froide dans ces œuvres en question. Par contre, nous profiterons d'une liste riche de source chez Wallerstein, du fait qu'il a traité le système de post-Guerre Froide dans ses divers ouvrages. Enfin, nous suivons une méthodologie comparative à l'intermédiaire d'une analyse intertextuelle.

Section I : L'histoire cyclique du système international anarchique/conflictuel récurant entre « l'Occident et le reste »

La thèse de « choc des civilisations » de Huntington, reposant sur le conflit et la lutte de puissance, peut être considérée comme un prototype de l'approche systémique réaliste/néoréaliste qui traite l'histoire du système international dans le cadre de l'historiographie cyclique. Huntington lit le système avec la philosophie de l'histoire cyclique comme tous les théoriciens de l'« équilibre des puissances » (Morgenthau, Kaplan, Waltz, Bull, etc.) et les théoriciens du « cycle de puissance »

[773] **Ibid.**, pp. 56-57.

(Organski, Modelski, Doran, Gilpin, Kennedy, etc.).[774] Pour Huntington comme pour les autres réalistes, même si les attributs et la quantité des acteurs changent, la lutte pour la puissance a cycliquement continué au long de l'histoire, en passant par diverses étapes et elle continuera toujours. Dans ce sens, l'histoire n'est que la récurrence ou bien elle se répète en tant que conflits et luttes de puissance.[775] Huntington indique que les conflits et la lutte pour la puissance dans le système international, du traité de Westphalie jusqu'à la fin de la Guerre Froide, sont passés par trois étapes. En premier lieu, pendant un siècle et demi après l'émergence du système international moderne avec la paix de Westphalie, les conflits dans le monde occidental étaient généralement entre les empereurs-princes, les monarques absolus et les monarques constitutionnels essayant d'étendre leurs bureaucraties, leurs armées, leur force économique mercantiliste et, le plus important, le territoire qu'ils gouvernaient. En deuxième lieu, en commençant par la Révolution française, les lignes principales de conflit étaient entre les nations plutôt qu'entre princes. C'est ainsi qu'en 1793, les guerres royales finissaient et les guerres des peuples commençaient. Ce modèle du 19ème siècle a duré jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Et en dernier lieu, à la suite de la Révolution russe et de la réaction contre celle-ci, le conflit de nations a cédé la place au conflit d'idéologies, d'abord parmi le communisme, le nazisme/fascisme et la démocratie libérale et ensuite entre le communisme et la démocratie libérale. Ce dernier conflit, pendant la Guerre Froide, a été incarné dans la lutte entre les deux superpuissances, dont aucune n'était un Etat-

[774] Dans *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Huntington ne fait pas référence à Morgenthau, Kaplan, Organski, Modelski, Doran ; il se réfère seulement une fois à Waltz, Gilpin et Kennedy, trois fois à Bull. En dehors des théoriciens en question, il fait référence à certains néoréalistes tels que Mearsheimer et Buzan. Les œuvres et les articles de ces théoriciens auxquels Huntington se réfère, sont les suivants : K. N. Waltz, « The Emerging Structure of International Politics », **International Security**, Vol. 18, 1993, pp. 44-79 ; R. Gilpin, « The Cycle of Great Powers: Has It Finally Been Broken? », dans **The Fall of Great Powers : Peace, Stability, and Legitimacy**, édité par Geir Lundestad, Oslo : Scandinavian University, 1994, pp. 313-330 ; M. Connelly, P. Kennedy, « Must It Be the Rest Against the West? » **Atlantic Monthly**, Vol. 274, No. 6, 1994, pp. 61-84 ; H. Bull, **The Anarchical Society: A Study of Order in World Politics**, New York: Columbia University Press, 1977 ; H. Bull, Adam Watson, (éd.), **Expansion of International Society**, Oxford: Oxford University Press, 1984 ; Mearsheimer, « Back to…», pp. 5-56 ; J. Mearsheimer, « The Case for a Nuclear Deterrent », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 3, 1993, pp. 50-66 ; Buzan, « New Patterns…», pp. 431-451 ; B. Buzan, « From International System to International Society: Structural Realism and Regime Theory Meet the English School », **International Organization**, Vol. 47, No. 3, 1993, pp. 327-352 ; B. Buzan, Gerald Segal, « Rethinking East Asian Security », **Survival**, Vol. 36, No. 2, 1994, pp. 3-21 ; B. Buzan, Gerald Segal, « Asia: Skepticism About Optimism », **National Interest**, Vol. 39, 1995, pp. 82-84.

[775] Comme on le sait, l'historiographie conflictuelle chez Huntington et les autres néoréalistes est héritée du trio « Thucydide, Machiavel et Hobbes ».

nation au sens européen classique et dont chacune définissait son identité par son idéologie.[776]

Dans tout ce processus, Huntington écrit qu'il existait historiquement deux modèles systémiques comme suggéraient ses prédécesseurs théoriques et épistémologiques, Morgenthau, Kaplan, Waltz, Bull, etc. : i- le système multipolaire qui a approximativement débuté par les années 1500[777] et s'est terminé environ avec la fin de la Deuxième Guerre Mondiale ;[778] ii- le système bipolaire pendant la Guerre Froide. Il résume le système international multipolaire et bipolaire en conflits et luttes pour la puissance durant prés de cinq cents ans dans ces deux modèles systémiques, de la manière suivante :

> « (…) au début de l'ère moderne, aux environs de 1500 ap. J. C., la politique internationale a suivi deux axes. Pendant plus de quatre cents ans, les Etats-nations occidentaux -Grande-Bretagne, France, Espagne, Autriche, Prusse, Allemagne et Etats-Unis notamment- ont constitué un système international multipolaire au sein même de la civilisation occidentale et ont interagi ensemble et combattu les uns contre les autres. Dans le même temps, les nations occidentales se sont étendues, elles ont conquis, colonisé et influencé chacune des autres civilisations (voir figure 3.2.). Pendant la Guerre Froide, la politique internationale est devenue bipolaire, et le monde s'est scindé en trois pans. Les sociétés démocratiques les plus riches, conduites par les Etats-Unis, se sont engagées dans une compétition idéologique, politique, économique et même parfois militaire avec les sociétés communistes, plus pauvres, rassemblées et conduites par l'Union soviétique. Ce conflit a surtout fait rage à l'écart de ces deux camps, dans le Tiers-Monde, composé de pays souvent pauvres, instables

[776] Huntington, « The Clash… », pp. 22-23 ; Huntington, **The Clash…**, p. 52.
[777] Huntington débute l'ère moderne avec l'année 1500 comme Modelski, Dorant, et Kennedy, alors qu'il considère le Traité de Westphalie de 1648 comme la naissance du système d'Etat-nation moderne européen tout comme Morgenthau, Kaplan et Waltz.
[778] Comme nous l'avons indiqué précédemment, Kaplan et Morgenthau ont qualifié le système international westphalien de « système européen d'équilibre des puissances », Waltz l'a conceptualisé comme « l'équilibre de multi-puissance » ou « système multipolaire », Bull a utilisé le terme d'« équilibre des puissances complexe » (à la différence des autres, il a qualifié la Guerre Froide d'« équilibre des puissances simple » au lieu de « système bipolaire »). Quant à Huntington, il a opté pour l'emploi du terme « système multipolaire » (mais, c'est un système au sein même de la civilisation occidentale, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une multipolarité intra-civilisation) pour le système westphalien tout comme Waltz.

politiquement, indépendants depuis peu de temps et qui se déclaraient non alignés (voir figure 3.3.) ».[779]

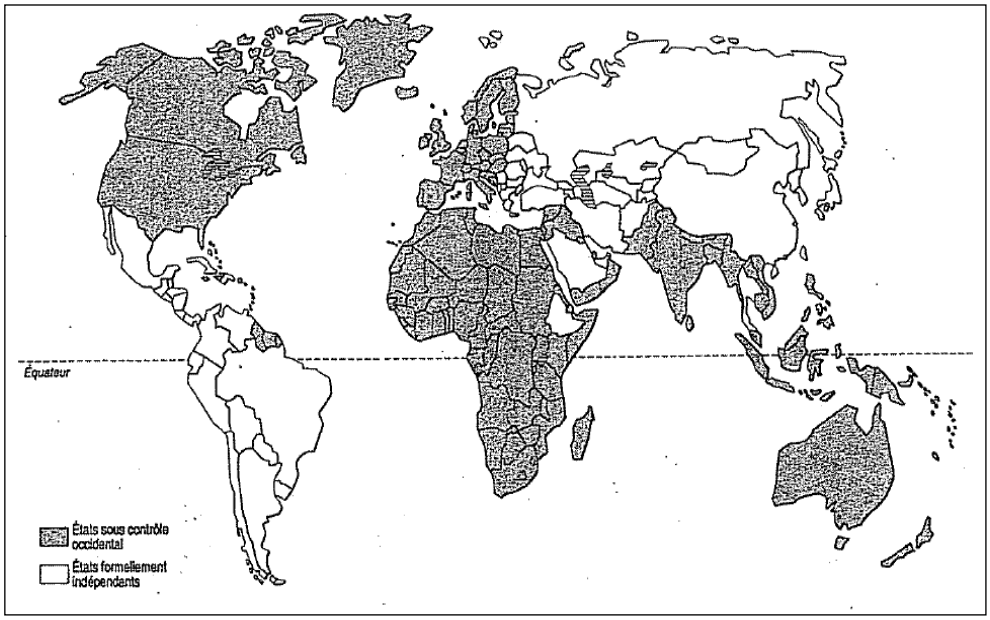


Figure 3.2. : L'Occident et le reste du monde (1920)

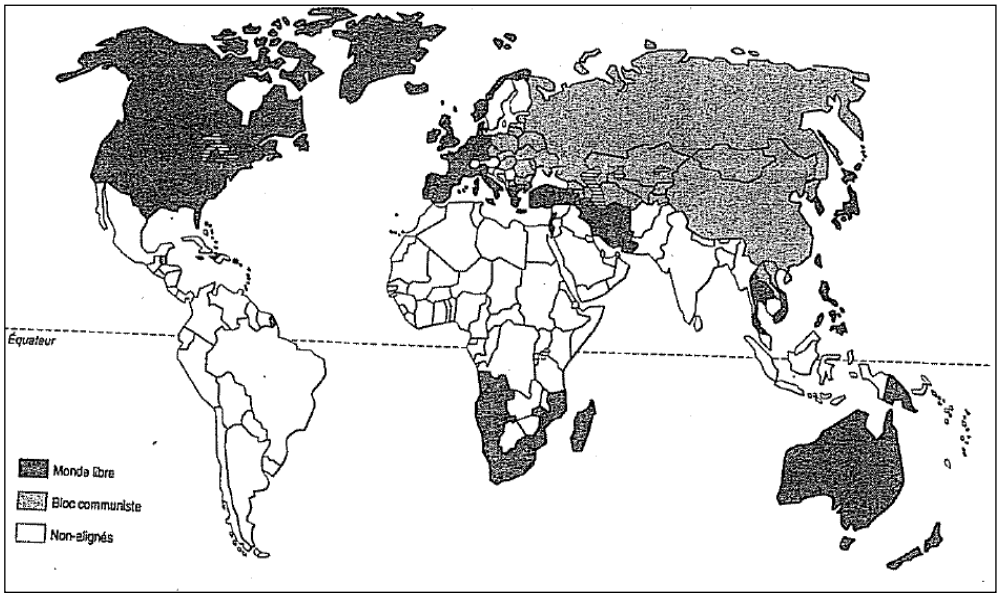


Figure 3.3. : Le monde de la Guerre Froide (1960)

[779] Samuel P. Huntington, **Le Choc des Civilisations**, traduit par Jean-Luc Fidel, Geneviève Joublain, Patrice Jorland, Jean-Jacques Pédussaud, Paris : Odile Jacob, 2000, p. 18.

La quatrième et dernière étape de ce cycle de « lutte de puissance » qui s'est déroulé, de 1500 jusqu'au nos jours, parmi les princes, les Etats-nations et les idéologies dans le système international multipolaire et bipolaire, se réalisera parmi les civilisations dans le monde d'après-guerre Froide. Et Huntington ajoute que c'est pour la première fois dans l'histoire que le système international, dans son terme de la politique globale, sera diffèrent du système westphalien (c'est-à-dire du système multipolaire de la civilisation occidentale), à la fois multipolaire et multi-civilisationnelle : comme indiqué précédemment parmi les civilisations occidentale, latino-américaine, africaine, islamique, chinoise, hindoue, orthodoxe, bouddhiste, japonaise. Il est clair qu'il appuie aussi sa prévoyance à propos de l'avenir du système global sur la philosophie de l'histoire cyclique, car il présente la logique cyclique de sa vision systémique à partir des arguments suivants : il traite le système international après les années 1990 dans l'axe du paradigme civilisationnel (cependant les Etats-nations restent le principal acteur de la nouvelle scène globale) et il étudie les civilisations/les cultures comme des organismes ou individus qui naissent, grandissent et meurent.

Selon lui, c'est l'histoire humaine qui est l'histoire des civilisations, et il est impossible de concevoir l'évolution de l'humanité en d'autres termes, d'autant que ce sont les diverses civilisations qui ont fourni aux hommes leurs principaux critères d'identification tout au long de l'histoire. D'autre part, les civilisations étant l'entité culturelle la plus large, elles n'ont pas de frontières nettes ni de début ni de fin précis. Pourtant, elles sont mortelles, mais ont aussi une grande longévité ; elles évoluent, s'adaptent, sont les plus durables des associations humaines et sont aussi des « réalités d'une longue durée extrême ».[780] Leur essence unique et particulière procède de leur continuité historique durable. Une civilisation est en fait la plus longue des histoires. De même, alors que les civilisations durent, elles évoluent aussi. Elles sont dynamiques ; elles montent et descendent ; elles fusionnent et se divisent ;

[780] Huntington emprunte le terme de « longue durée » à Braudel. Chez Braudel, « la longue durée » est un concept-clé qui explique le processus et les raisons ontologiques des civilisations. Les civilisations se forment à la fin d'un processus très long, c'est-à-dire qu'elles sont le résultat et/ou des réalités d'une durée extrême longue. C'est pour cette raison qu'elles ne disparaissent ou ne se détruisent pas facilement. Les civilisations survivent en réchappant à des bouleversements politiques, sociaux, économiques et idéologiques. Par exemple, la Révolution française n'a pas totalement interrompu le destin de la civilisation française, ni la Révolution de 1917 pour la civilisation russe/orthodoxe orientale. Dans ce cadre, dans cinquante ou cent ans, et même dans deux ou trois siècles, ces civilisations conserveront probablement leurs mêmes positions sur la carte du monde ; Fernand Braudel, **On History**, traduit par Sarah Matthews, Chicago : The University of Chicago Press, 1980, pp. 209-211.

et enfin elles disparaissent et se sont enterrés dans les sables du temps.[781] Brièvement dit, il est certain que le paradigme et l'approche de civilisation de Huntington s'est clairement formé sous l'effet des philosophes de l'histoire cyclique tels que Vico, Toynbee, Spengler, Sorokin voire Ibn Khaldoun qui examinaient les civilisations, les cultures ou les sociétés en tant qu'êtres vivants naissant, grandissant, mûrissant et mourant à la fin du cycle de vie.[782] A cet égard, Huntington a construit sa lecture systémique de l'après-Guerre Froide sur la tradition d'historiographie cyclique comme presque tous les néoréalistes.

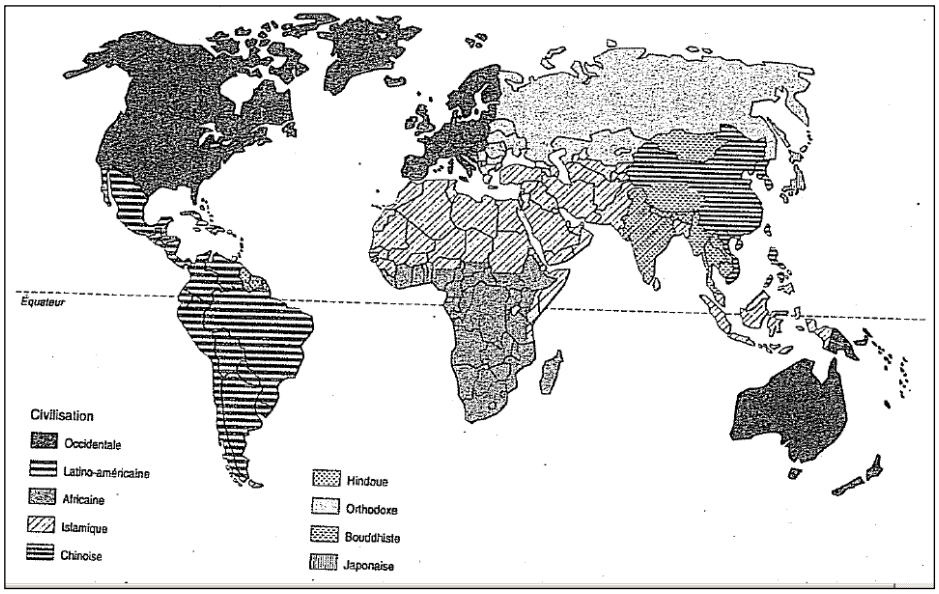


Figure 3.4. : Le monde à l'époque du choc des civilisations (après 1990)

De même, il est possible de voir cette continuité philosophique/épistémologique et méthodologique chez Huntington et les historiens de l'école cyclique ainsi que chez les autres néoréalistes qui emploient l'historiographie cyclique, dans sa typologie historique où il raconte les relations entre les civilisations. Il y scinde l'histoire des civilisations en trois périodes dans

[781] Huntington, **The Clash…**, p. 40, 43-44 ; Huntington, « The Clash… », p. 24.

[782] Dans la théorie de « cycle de civilisation/culture » d'Ibn Khaldoun, de Vico, de Toynbee et de Spengler, les civilisations ou bien les cultures naissent, puis en passant par les étapes de l'enfance, de la jeunesse, de la maturité et de la vieillesse, meurent à la fin de leur vie tout comme les individus. Huntington étudie aussi le système international d'après-Guerre Froide dans la même logique. C'est pour cette raison que *The Decline of The West* de Spengler, *A Study of History* de Toynbee et *Social and Cultural Dynamics* de P. Sorokin sont les ouvrages de référence les plus élémentaires surtout le deuxième chapitre intitulé « *civilizations in history and today* » de son œuvre, où il parle de la nature, de l'identité et de la dynamique des civilisations. Certaines autres sources principales sur les civilisations qu'il utilise, sont : Fernand Braudel, **History of Civilizations**, New York: Allen Lane – Penguin Press, 1994 ; Braudel, **On History** ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, William H. McNeill, **The Rise of the West: A History of the Human Community**, Chicago: University of Chicago Press, 1963.

laquelle les relations parmi les civilisations ont évolué dans le passé, de la naissance des premières civilisations antiques jusqu'à la fin de la Guerre Froide, en deux phases, et elles en sont aujourd'hui à la troisième phase. Suivant la classification de l'histoire en question, la première période que Huntington qualifie de « phase de rencontre des premières civilisations » (*Encounters : Civilizations Before A.D. 1500*), contient les civilisations d'avant 1500 ap. J.-C. Pendant plus de trois mille ans après que les premières civilisations aient émergé, les contacts entre elles étaient, à quelques exceptions près, inexistants ou limités. Les civilisations étaient séparées par le temps et l'espace/la géographie. Par exemple, jusqu'en 1500, les civilisations andine et méso-américaine n'ont eu aucun contact ni avec d'autres civilisations ni entre elles. Il en est de même pour les civilisations antiques des vallées du Nil, du Tigre, de l'Euphrate, de l'Indus et du fleuve jaune (de la Chine). Dans le monde d'avant 1500 ap. J.-C., même si le commerce maritime a bien été pratiqué en Méditerranée et dans l'océan Indien, les moyens privilégiés qui liaient les civilisations étaient les chevaux parcourant la steppe, mais pas les vaisseaux traversant les océans. Les idées et la technologie sont passées d'une civilisation à l'autre, mais cela a souvent mis des siècles. Par exemple, l'imprimerie a été inventée en Chine au 8ème siècle ap. J.-C.mais cette technologie n'atteint l'Europe qu'au 15ème siècle. De même, le papier a été introduit en Chine au 2ème siècle ap. J.-C., est arrivé au Japon au 7ème siècle et s'est diffusé vers l'ouest en Asie centrale au 8ème siècle, en Afrique du Nord au 10ème, en Espagne au 12ème et en Europe du Nord au 13ème siècle. Une autre invention chinoise, la poudre à canon, datant du 9ème siècle, est arrivée jusqu'aux Arabes quelques siècles plus tard et n'a atteint l'Europe qu'au 14ème siècle.[783]

[783] Huntington, **The Clash…**, pp. 48-49.

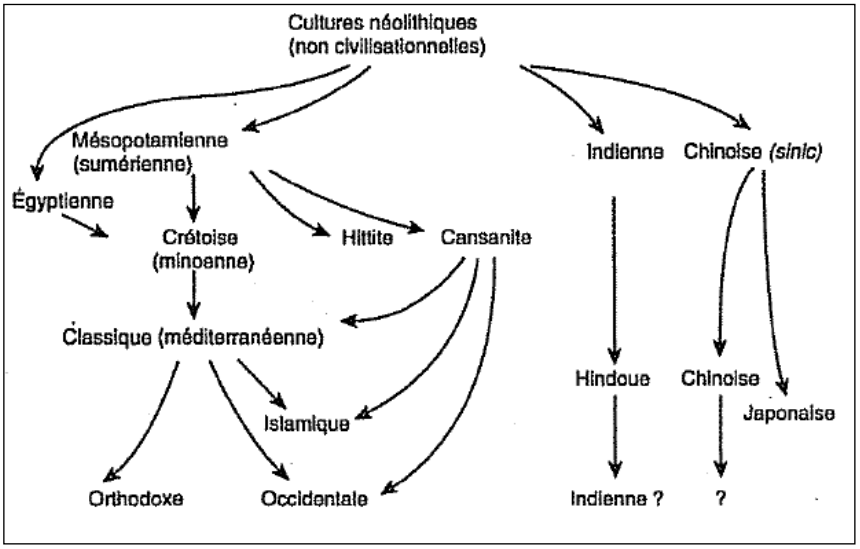


Figure 3.5 : Civilisation de l'hémisphère occidental

Huntington fait mention de la deuxième phase des relations entre les civilisations comme « l'influence unidirectionnelle de la montée de l'Occident sur les autres civilisations » (*Impact : The Rise of the West*). La chrétienté occidentale/européenne qui a émergé comme une civilisation distincte aux 8ème et 9ème siècles, a stagné loin derrière des autres civilisations pendant plusieurs centaines d'années. Par exemple, la Chine des dynasties Tang, Sung et Ming, le monde islamique du 8ème au 12ème siècle, Byzance du 8ème au 11ème siècle, surpassaient l'Europe dans tous les domaines (richesse, puissance militaire, production littéraire, scientifique, etc.). Néanmoins, entre le 11ème et le 13ème siècle, la culture européenne a commencé à se développer, en adaptant l'héritage de la culture musulmane et byzantine au contexte particulier et aux besoins de l'Occident. Durant la même période, la Hongrie, la Pologne, la Scandinavie et la côte baltique se sont converties au Christianisme occidental ; c'est ainsi que les frontières orientales de la civilisation occidentale ont été stabilisées et elles sont restées sans changements significatifs par la suite. Ensuite, à partir des années 1500, sous l'effet de la renaissance de la culture européenne, de l'extension du commerce etc., la montée irrésistible du monde occidental a commencé.[784] D'après Huntington, quoiqu'il y ait beaucoup de facteurs

[784] **Ibid.**, p. 50. Huntington résume le processus d'expansion européenne et/ou de montée occidentale comme suit : « *La fin du 15ème siècle a vu se produire la reconquête complète de la péninsule Ibérique reprise aux Maures, les débuts de la pénétration portugaise en Asie et espagnole aux Amériques. Durant les deux cent cinquante ans qui ont suivi, tout l'hémisphère occidental et une part importante de l'Asie ont été dominés par l'Europe. A la fin du 18ème siècle, la mainmise européenne a régressé lorsque les Etats-Unis d'abord, puis Haïti, et enfin une bonne partie de l'Amérique latine se sont révoltés contre la tutelle européenne et s'en sont libérés. Pendant la dernière partie du 19ème siècle, cependant, la renaissance de l'impérialisme européen a étendue la tutelle de l'Europe sur presque*

dans l'ascension dramatique et unique de l'Occident, il existe néanmoins deux facteurs directs plus importants : i- la technologie et la « révolution militaire »,[785] ii- l'émergence du système d'Etat-nation Westphalien définie par le monde occidental après 1500. Il écrit que les relations inter-civilisationnelles ont consisté dans la subordination des autres sociétés à la civilisation occidentale pendant quatre cents ans grâce aux développements technologiques/militaires et au système international euro-centrique. En d'autres termes, Huntington suppose que, dans cette période qui a duré à peu près depuis les années 1500 jusqu'aux années 1990, il est passé des relations multidirectionnelles entre les civilisations à l'influence unidirectionnelle de l'Occident sur les autres civilisations.[786]

Quant à la troisième et dernière phase des relations entre les civilisations, Huntington la conceptualise comme « les interactions dans le système multi-civilisationnel » (*Interactions : A Multicivilizational System*). Dans cette période d'après Guerre Froide, l'influence unidirectionnelle de la civilisation occidentale sur toutes les autres a laissé place à l'interaction intense et multidirectionnelle entre toutes les civilisations. Plus précisément, les relations inter-civilisationnelles dans la troisième phase sont plus fréquentes et intenses qu'elles l'étaient durant la première phase et plus égales et réciproques que durant la deuxième phase. Car les deux caractéristiques centrales de l'époque précédente ont commencé à disparaître. D'abord, « l'expansion de l'Occident » est terminée et « la révolte contre l'Occident » a commencé. L'équilibre de la puissance militaire, économique et politique a changé et la puissance de l'Occident a diminué relativement comparativement à celle des autres civilisations. Deuxièmement, en conséquence de la première évolution, le système international est devenu multi-civilisationnel en s'étendant au-delà de l'Ouest. C'est ainsi que la géographie politique globale s'est

---

toute l'Afrique, a consolidé la mainmise européenne sur le sous-continent indien et sur d'autres parties de l'Asie, et, au début du 20ème siècle, a soumis presque tout le Moyen-Orient au pouvoir direct ou indirect de l'Europe, à l'exception de la Turquie. Les Européens ou les anciennes colonies européennes (en Amérique) contrôlaient 35 % de la surface du globe en 1800, 67 % en 1878 et 84 % en 1914. Dans les années vingt, ce pourcentage s'est encore accru lorsque l'empire turc a été divisé entre la Grande-Bretagne, la France et l'Italie. En 1800, l'empire britannique mesurait 1,5 million de km² et comptait 20 millions d'habitants. En 1900, l'empire victorien, sur lequel le soleil ne se couchait jamais, comprenait 11 millions de km² et 390 millions d'habitants... » ; Huntington, **Le Choc…**, p. 60.

[785] Selon Huntington, la clé de la montée de l'Occident et de la réussite européenne dans la création du premier vrai empire global entre 1500 et 1750, a reposé sur l'usage de la force et la capacité de faire la guerre, en un mot, sur « la révolution militaire » : « *L'Occident a vaincu le monde non parce que ses idées, ses valeurs, sa religion étaient supérieures (rares ont été les membres d'autres civilisations à se convertir), mais plutôt par sa supériorité à utiliser la violence organisée. Les Occidentaux l'oublient souvent, mais les non-Occidentaux jamais*» ; **ibid.**, p. 61.

[786] Huntington, **The Clash…**, p. 50-52.

déplacée du monde unitaire des années 1920 (les empires globaux occidentaux) au monde ternaire des années 1960 (le bloc occidental, le bloc communiste/soviétique et les non-alignés) puis aux plus d'une demi-douzaine de sphères des années 1990 (sept ou huit civilisations).[787]

Suivant la prévoyance systémique de Huntington, dans ce nouveau monde d'après Guerre Froide où la politique internationale est devenue multipolaire aussi bien que multi-civilisationnelle pour la première fois dans l'histoire -quoique le système westphalien était un système international multipolaire, il n'était propre qu'à la civilisation occidentale ; c'est-à-dire qu'il était un système intra-civilisation et non inter-civilisationnel-, l'Occident n'est plus désormais la seule puissance, cependant il restera pour encore des années (au 21ème siècle aussi) la civilisation la plus puissante. Car, l'équilibre des puissances parmi les civilisations est en train de changer, et tandis que la puissance relative du monde occidental décline par rapport aux autres civilisations, les civilisations asiatiques élargissent leur puissance économique, militaire et politique.[788] Huntington sortant de l'historiographie cyclique, appuie sa prévoyance concernant l'avenir du nouveau système international sur « la transition de puissance » ou sur « le cycle de puissance » se répétant entre l'Orient et l'Occident : « (…) par conséquent la puissance qui, au cours des siècles, est passée de l'Est à l'Ouest, puis avait commencé à répartir de l'Ouest vers l'Est, glissera du Nord vers le Sud ».[789] Brièvement dit, il prévoit cycliquement le système d'après 1990 dans lequel les civilisations asiatiques prennent un essor prodigieux, particulièrement la Chine qui apparait de plus en plus comme une société étant capable de défier l'Occident, au contraire de la civilisation occidentale qui est en déclin.

Dans la même logique cyclique, Huntington suppose que le déclin de l'Occident se réalise cycliquement et non linéairement. Car, selon lui, c'est avant tout un processus lent. En faisant référence à Bull et Spengler,[790] il spécifie que la montée

---

[787] **Ibid.**, pp. 53-54.
[788] **Ibid.**, pp. 82-83.
[789] Huntington, **The Clash…**, p. 316. Huntington écrit cette prévision à la fin de son œuvre, dans laquelle il fait mention d'un scénario de guerre possible, d'une guerre inter-civilisationnelle éclatant entre les Etats-Unis et la Chine et s'étendant ensuite au reste du monde ; pour le scénario en question, voir **ibid.**, pp. 312-318. D'autre part, il parle de son estimation sur ce que la gravité de centre de l'équilibre des puissances glissera de l'Occident à l'Orient, dans de nombreuses parties du livre.
[790] Spengler a exprimé que le monde occidental a achevé sa période de maturation au 19ème siècle, et sa période de déclin a commencé à partir du début du 20ème siècle (la première édition du premier volume du son œuvre a été publié en 1918) ; Spengler, **The Decline…**, Vol. 1, pp. 32, 39. De la même

de l'Occident a pris quatre cents ans, et que sa récession pourrait prendre autant de temps. Huntington, en avançant que la croissance économique et d'autres augmentations dans les capacités d'un pays suivent souvent une courbe en *S*, résume le processus de déclin probable du monde occidental comme suit :

> « Ils commencent doucement, puis s'accélèrent avant de ralentir et de s'arrêter. Le déclin des pays suit une courbe en *S* renversé, comme on le voit pour l'Union soviétique : il est lent au début, puis s'accélère très vite avant de retomber. Le déclin de l'Occident en est encore actuellement à sa phase lente ».[791]

En deuxième lieu, suivant Huntington, le déclin de l'Occident ne se déroule pas linéairement sur une ligne droite. Bien qu'il soit d'accord avec Bull qui débute le déclin par environ l'année 1900, il ne pense pas que cette date soit valable pour l'ensemble du monde occidental.[792] Car, pour Huntington, à la différence de nombreuses civilisations, la civilisation occidentale est composée de deux centres majeurs, le centre européen et l'américain ; c'est la date du début du déclin de l'Europe qui, de 1910 à 1945, a été divisée et préoccupée par des problèmes économiques, sociaux et politiques internes. Or, les années 1940 sont le commencement de la phase américaine de la domination occidentale.[793]

En résumé, l'Occident est passé par une première phase européenne de développement et d'expansion qui a duré plusieurs siècles et ensuite par une deuxième phase américaine au 20ème siècle.[794] De plus, le colonialisme européen au 19ème siècle et l'hégémonie américaine au 20ème siècle a étendu la culture occidentale dans une grande partie du monde contemporain. Bien que le colonialisme européen soit fini, l'hégémonie américaine continue, même si elle recule devant l'Asie.[795] Les

---

façon, Bull a aussi souligné que le début du processus de déclin du monde occidental était l'année 1900 ; Hedley Bull, « The Revolt Against the West », dans **Expansion of International Society**, édité par Hedley Bull, Adam Watson, Oxford : Oxford University Press, 1984, p. 219. Mais, il prendra une longue période, parce que, suivant les théoriciens ou les historiens cycliques les civilisations, les cultures ou les sociétés meurent après être passée par l'ère de vieillesse mais l'Occident s'effondra lentement, pas tout d'un coup.

[791] Huntington, **Le Choc…**, p. 110.

[792] Selon la fixation de Bull, l'année 1900 est la date où la domination européenne/occidentale sur la société internationale universelle a atteint son apogée, ainsi que celle où le déclin de l'Occident ou de l'Europe a commencé. Dans cette analyse, étant donné que le cycle de puissance est considéré comme une courbe en *S* renversé à l'instar de la théorie de Doran, l'apogée de la puissance d'un Etat ou d'une civilisation marque aussi le début de sa décadence.

[793] Huntington, **The Clash…**, p. 83.

[794] **Ibid.**, p. 308.

[795] Huntington, « Response : If… Not », p. 192.

Etats-Unis sont encore une superpuissance solitaire dans tous les domaines - économique, militaire, diplomatique, idéologique, technologique et culturel- au sein du système uni-multipolaire où il n'existe que des puissances régionales majeures au deuxième niveau (condominium de France-Allemagne en Europe, la Russie en Eurasie, la Chine et potentiellement le Japon en Asie orientale, l'Inde en Asie du Sud, le Brésil en Amérique latine, l'Afrique du Sud et le Nigeria en Afrique) et des puissances régionales secondaires au troisième niveau (la Grande-Bretagne par rapport à la combinaison allemand-français, l'Ukraine par rapport à la Russie, le Japon par rapport à la Chine, la Corée du Sud par rapport au Japon, le Pakistan par rapport à l'Inde, l'Arabie Saoudite par rapport à l'Iran, l'Argentine par rapport au Brésil) sous l'hégémonie de la superpuissance américaine.[796] Par conséquent, dans un tel milieu global uni-multipolaire où les Etats-Unis prennent les autres sous sa domination, l'effondrement de l'Occident prendra une très longue période. De plus, les sociétés démocratiques ouvertes de l'Ouest ont de grandes capacités de renouveau.[797]

Comme vu, Huntington est optimiste pour l'avenir de l'Occident, bien qu'il dépeigne le milieu international conflictuel d'une façon pessimiste. Dans ce sens, il est possible de dire que « la marée » en question entre l'optimisme et le pessimisme reflète la psychologie de la période de transition et d'incertitude systémique des années 1990. Malgré tout, il garde espoir concernant le renouvellement de l'hégémonie américaine aussi bien que sur la domination occidentale, puisqu'il regarde le monde par la fenêtre occidentale ou hégémonique tout comme les prédécesseurs épistémologiques et théorique Toynbee, Gilpin, Modelski, Organski, Doran, Kennedy, etc.[798] C'est pour cette raison que Huntington discute du destin de la civilisation occidentale en posant la question suivante « le renouveau de l'Occident ? » dans la cinquième et dernière partie intitulé « l'avenir des civilisations » de son œuvre :

> « La tendance au déclin, réelle et bien qu'irrégulière, qui a commencé au début du 20ème siècle en Occident, pourrait se perpétuer pendant des dizaines d'années

[796] Huntington, « The Lonely… », p. 36. Huntington écrit ainsi : « *Les Etats-Unis, comme Zbigniew Brzezinski l'a dit, seront la première, la dernière et la seule superpuissance globale.* » ; **ibid.**, p. 37.
[797] Huntington, **The Clash…**, p. 83.
[798] Par exemple, dans son article publié en 1988 où Huntington discute du « déclin ou du renouveau » des Etats-Unis en sortant de la logique de « *The Rise and Fall of the Great Powers* » de Paul Kennedy, il dit que la superpuissance américaine se renouvèlera ; Huntington, « The U.S… », pp. 76-96.

> ou pendant les siècles à venir. A moins que l'Occident ne connaisse une renaissance, n'inverse la tendance, ne conjure le déclin de son influence dans le monde des affaires et ne réaffirme sa position de leader, suivi et imité par d'autres civilisations ».[799]

Et après cette interrogation, il énumère les intérêts des Etats-Unis et des pays européens, dans une « longue recette » dans laquelle il décrit les stratégies que l'Occident devrait suivre, afin de prévenir le déclin de la civilisation occidentale :

i- de promouvoir une unité et une coopération plus grande particulièrement entre ses composantes européennes et nord-américaines ;

ii- de mener à bien l'intégration politique, économique et militaire au sein de sa propre civilisation ;

iii- d'intégrer l'Europe de l'Est et l'Amérique latine, dont les cultures sont proches de celle de l'Ouest, dans les sociétés occidentales (par exemple, d'encourager l'« occidentalisation » de l'Amérique latine ou bien d'intégrer les Etats occidentaux de l'Europe centrale -les Etats du sommet de Visegrad, les Etats baltes, la Slovénie et la Croatie- à l'Union européenne et à l'OTAN) ;

iv- de limiter l'expansion de la puissance militaire conventionnelle et non conventionnelle des Etats islamiques et confucianiste ;

v- d'exploiter les différences et les conflits parmi les Confucianistes et les Etats islamiques ;

vi- de soutenir les groupes des autres civilisations, qui compatissent avec les valeurs et les intérêts occidentaux ;

vii- d'empêcher le Japon de s'éloigner de l'Ouest et de se rapprocher de la Chine ;

viii- de regarder la Russie comme l'Etat phare du monde orthodoxe et comme une puissance régionale essentielle ;

ix- de maintenir la supériorité technologiques et militaire de l'Ouest sur les autres civilisations ;

---

[799] Huntington, **Le Choc…**, p. 454.

x- de renforcer les institutions internationales qui reflètent et légitiment les intérêts et les valeurs occidentaux et de promouvoir la participation (l'engagement) d'Etats non-occidentaux aux ces institutions.

xi- et finalement de reconnaître que l'intervention occidentale dans les affaires des autres civilisations est probablement la source la plus dangereuse d'instabilité et de conflit global potentiel dans un monde multi-civilisationnel.[800]

Huntington reflète cette perspective hégémonique euro-centrique dans sa perception d'espace. Car, il définit la civilisation occidentale comme une civilisation qui est seulement composée de deux sous-civilisations ou de deux variantes : l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest.[801] Il décrit l'Amérique latine comme une civilisation différente de l'Occident, bien qu'elle partage le même continent avec les Etats-Unis:

> « Celle-ci a cependant une spécificité par rapport à l'Occident. Bien qu'elle dérive de la civilisation européenne, l'Amérique latine a suivi une évolution différente de celle de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Elle a une culture corporatiste et autoritaire, trait présent à un bien moindre degré en Europe et absent en Amérique du Nord. L'Europe et l'Amérique du Nord ont subi les effets de la Réforme et ont combiné culture catholique et culture protestante. Historiquement, bien que cela puisse changer, l'Amérique latine a été seulement catholique. (…) L'Amérique latine pourrait être considérée comme une sous-civilisation de la civilisation occidentale ou bien comme une civilisation distincte, liée à l'Occident et divisée sur la question de savoir si elle appartient ou non à l'Occident. (…) L'Occident regroupe l'Europe, l'Amérique du Nord et les autres pays peuplés d'Européens, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande. (…) Historiquement la civilisation occidentale est européenne. A l'époque moderne, elle est une civilisation Atlantique[802] Nord ou euro-américaine ».[803]

---

[800] Huntington, **The Clash…**, pp. 311-312 ; Huntington, « The Clash…, pp. 48-49 ; l'entretient avec Huntington, Huntington : « Kültürün Kıpkızıl Perdesi Demir Perdenin Yerini Alacak », traduit par Zübeyir Somuncu, **Nehir Dergisi**, No. 15-16, 1994-1995 (Decembre-Janvier), p. 36.

[801] Huntington, « The Clash… », pp. 24, 34.

[802] Dans la traduction française du Choc des Civilisations, le terme de « civilisation Atlantique Nord » n'est pas employé, bien qu'il se trouve dans *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* original. Or, le terme d'« Atlantique Nord » est utilisé comme un terme géographique dans la sous-phrase dans Le Choc des Civilisations. Cette option conceptuelle peut être interprétée comme le fait que les américains tout comme les européens/les français se considèrent comme la nation primaire de la civilisation occidentale. De plus, le choix de notion ou de terme peut varier en fonction de la situation géographique des pays. Autrement dit, les notions se forment et sont utilisées par rapport à la perception d'espace/géographique. Par exemple, les américains ou les anglais qui sont les peuples

La conception d'espace en question qui n'est pas seulement géographique, mais aussi ethnocentrique et egocentrique, correspond exactement à la conceptualisation de « *homo occidentalis economicus axiomaticus* » employée par Johann Galtung afin d'analyser les paramètres de mentalité du prototype humain de la civilisation occidentale. D'après Galtung, la perception d'espace de l'homme occidental, concernant la géographie dans laquelle il vit, est basée sur la supposition fondamentale suivante : « l'Occident, plus particulièrement l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord, constituent le centre du monde et le reste (toutes les autres régions en dehors de l'Occident) étant la périphérie, ayant le centre comme moteur essentiel ».[804] Il est évident que la perception géographique de Huntington reflète aussi complètement le prototype d'*homo occidentalis* qui suppose que l'Ouest consiste seulement en l'Europe de l'Ouest et en l'Amérique du Nord comme Galtung l'a analysé et comme Huntington l'a lui-même souligné: « Toute civilisation se considère comme le centre du monde et écrit son histoire comme si c'était le drame central de l'histoire de l'humanité. C'est sans doute encore plus vrai de l'Occident que des autres cultures ».[805] Dans ce cadre, d'une part, il évalue l'Europe de l'Est en dehors des frontières géographiques de l'Occident tout comme l'Amérique latine, d'autre part il les regarde comme « la périphérie du centre », en faisant mention de ce que leurs cultures sont proche de celle de l'Occident. D'ailleurs, son effort d'intégrer les sociétés de ces deux cultures dans l'Occident dans la liste des intérêts de la civilisation occidentale susmentionné, peut être considéré comme la stratégie d'« articulation de la périphérie au centre » ou bien comme la crainte de perdre deux régions périphériques.

De même, Huntington divise la géographie mondiale en deux parallèlement euro-centrique et ethnoculturel. Selon lui, c'est la ligne de démarcation la plus significative qui sépare culturellement l'Europe d'un côté entre le Christianisme occidentale et le Christianisme orthodoxe, et de l'autre côté entre le Christianisme occidentale et l'Islam. Il argumente que cette ligne civilisationnelle qui était la

---

marins optent pour employer les termes de « pacifique » ou d'« atlantique » pour la Chine et le monde anglo-saxon, tandis que les allemands qui sont une puissance terrestre, utilise le terme d'« Extrême-Orient/Asie du sud-est » et d'« Europe continentale » pour la Chine et le monde anglo-saxon. C'est pour cette raison que les géopoliticiens de terre sont plutôt allemands comme Ratzel, Haushofer, etc., alors que le père fondateur de la géopolitique maritime est Mahan qui est d'origine britannique.

[803] Huntington, **Le Choc…**, pp. 52-53.

[804] Johan Galtung, « On the Dialectic between Crisis and Crises Perception », dans **Europe at the Crossroads**, édité par S. Musto et J. F. Pinkele, New York: Praeger, 1985, p. 23.

[805] Huntington, **Le Choc…**, p. 67 ; Huntington, **The Clash…**, pp. 54-55.

frontière orientale du Christianisme occidental dans l'année 1500, réapparait après la disparition de la division idéologique de l'Europe. Comme la carte ci-dessous nous le montre,[806] la frontière en question commence avec les frontières entre la Russie, la Finlande et les pays baltes, sépare l'Ukraine occidentale qui est plutôt catholique, de l'Ukraine orientale orthodoxe,[807] passe par la Roumanie et aboutit dans les Balkans. Elle divise les Balkans en deux : d'une part la Croatie et la Slovénie catholique et d'autre part la Serbie orthodoxe et la Bosnie musulmane. Huntington fortifie sa vision euro-centrique en synthétisant cette perception d'espace qui divise le monde en deux sur les axes « Nord-Sud » et « Est-Ouest », avec son approche de temps ethnocentrique et religieux centrique : cet axe civilisationnel / géographique dans les Balkans coïncide avec la frontière historique entre les empires Habsbourg et ottoman. Les peuples au Nord et à l'Ouest de cette ligne sont les Protestants ou les Catholiques ; ils ont partagé les expériences communes de l'histoire européenne (le féodalisme, la Renaissance, la Réforme, les Lumières, la Révolution française, la Révolution Industrielle, etc.). Ils sont généralement et économiquement mieux que les peuples à l'Est ; il est probable qu'ils participent à l'économie commune et au système démocratique politique de l'Europe. Par contre, les peuples à l'Est et au Sud de cette frontière sont Orthodoxes ou Musulmans. Ils ont historiquement appartenu aux empires ottomans ou Tsaristes et n'ont été que légèrement touchés par les événements prenants forme dans le reste de l'Europe. Ils sont aussi généralement moins avancés économiquement et il semble qu'ils développent beaucoup moins des systèmes politiques démocratiques stables.[808]

---

[806] Huntington, **Le Choc…**, p. 231.

[807] Huntington prédit que la ligne de démarcation/la frontière civilisationnelle susmentionnée pourra diviser aussi l'intégrité du territoire de l'Ukraine en deux comme l'Ukraine occidentale catholique et l'Ukraine orientale orthodoxe, au contraire des prédictions de Mearsheimer concernant une possible guerre de conquête de l'Ukraine par la Russie. A vrai dire, Huntington mentionne trois possibilités touchant l'avenir de l'Ukraine. La première probabilité est le fait qu'il existe un conflit exacerbé/une guerre à la fin duquel/de laquelle la Russie conquiert l'Ukraine, c'est-à-dire la thèse de Mearsheimer. Mais Huntington dit que cette option est peu probable. Selon lui, la deuxième possibilité selon laquelle l'Ukraine pourrait se fendre le long de la ligne de faille qui sépare la en deux entités et l'Est de l'Ukraine pourrait se mêler avec la Russie, est un peu probable. Le troisième scénario est plus probable encore ; par suite l'Ukraine restera unie, restera fissuré/divisé (*cleft country*), restera indépendante et coopérera intimement avec la Russie. Finalement, au cas où le deuxième scénario se déroule, autrement dit dans le cas où la possibilité de la séparation territoriale de l'Ukraine se réalise, Huntington avance qu'elle sera plus violente que celle de Tchécoslovaquie, mais moins sanglante que celle de la Yougoslavie ; Huntington, **The Clash…**, p. 37, 165-168.

[808] Samuel P. Huntington, « Müslüman-Konfüçyüsçü Bağlantısı » (l'entretien avec Huntington), traduit par Levent Cinemre, **NPQ Türkiye**, Vol. 2, No. 7, pp. 22-26 ; Huntington, « The Clash… », pp. 29-30.

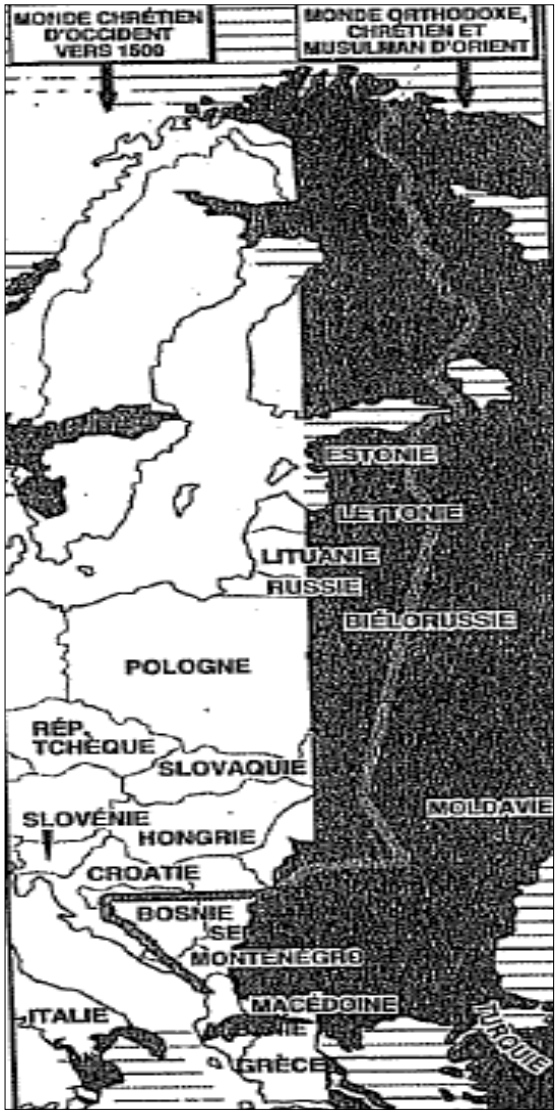


Figure 3.6. : La carte des frontières orientales de la civilisation occidentale (la ligne de démarcation parmi les civilisations)

Selon Huntington, cette ligne de démarcation culturelle et/ou cet axe/frontière civilisationnel(le) est historiquement en même temps le point de conflit qui conceptualise « la ligne de faille parmi les civilisations ». Il la résume ainsi : « comme les événements en Yougoslavie le démontre, c'est non seulement une ligne de différence ; c'est aussi parfois une ligne de conflit sanglant ». La division de l'empire romain en Rome de l'Ouest et Rome de l'Est/Byzance, le conflit parmi les empires Habsbourg et ottoman, la lutte de puissance entre les Etats européens et l'empire Tsariste, la dissolution de la Yougoslavie et la guerre de Bosnie ;[809] exprimé autrement, les guerres/les conflits et la lutte pour la puissance parmi les chrétiens occidentaux (les protestants et les catholiques) et les chrétiens orientaux (les

[809] Huntington, « Kültürün Kıpkızıl… », p. 35.

orthodoxes) ou les musulmans ; en une phrase, au cours de l'histoire toutes les luttes politiques, militaires, économiques, culturelles, etc. entre la civilisation occidentale et les civilisations orientales se sont déroulées sur la ligne de faille en question. C'est ainsi que Huntington convertit les Balkans en champ de bataille ou en zone de conflit des héritiers de l'Islam, de Byzance et de Rome.[810] Huntington base finalement sa prévoyance systémique d'après Guerre Froide sur cette analyse historique : la lutte civilisationnelle/identitaire de l'avenir se passera aussi sur la ligne de faille entre la civilisation occidentale et les autres civilisations, plus précisément, elle se réalisera entre « l'Occident et le reste ». Huntington qui a emprunté la conceptualisation de « l'Occident et le reste » (*the West and the Rest*) à Kishore Mahbubani, prévoit que l'axe central de la politique mondiale à l'avenir sera composé de conflits entre « l'Occident et le reste » et de réponses des civilisations non occidentales au pouvoir et aux valeurs occidental.[811]

Comme vu, chez Huntington, tant la conception d'espace/de géographie que la perception de temps/d'histoire est basé sur la conceptualisation de « l'Occident et le reste ». La conceptualisation de « l'Occident et le reste » huntingtonienne d'un côté résume évidemment un prototype d'*homo occidentalis* décrit par Galtung, qui perçoit que l'Occident se composant de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique du Nord, géographiquement constitue le centre du monde, et le reste (toutes les régions géographiques à l'exception de l'Occident) forme la périphérie de l'Occident ; de l'autre côté reflète clairement le regard d'*homo occidentalis* sur l'histoire mondiale, suivant lequel l'avenir prendra forme à la suite de la lutte entre l'Occident/le centre et le reste/la périphérie de même que dans le passé. Cette distinction catégorique en manière de « l'Occident et le reste » résume très bien la mentalité euro-centrique/egocentrique et orientaliste de Huntington.[812] Car, comme l'a souligné Ahmet Davutoğlu, selon l'exclusion catégorique en question, l'essence et le contenu des « restes » est une variable passive, tandis que l' « Occident » est absolu et actif. C'est pour cette raison qu'il est impossible de définir les « restes » sans avancer une supposition générale concernant l'« Occident ». Dans ce contexte, il est clair que cette conceptualisation est sélectionnée et employé soigneusement et consciemment

[810] Fouad Ajami, « The Summoning : 'But They Said, We Will Not Hearken' », **Foreign Affairs**, 1993, Vol. 72, No. 4, p. 4.
[811] Huntington, « The Clash… », p. 41 ; pour l'article de Kishore Mahbubani, voir Kishore Mahbubani, « The West and The Rest », **The National Interest**, No. 28, 1992, pp. 3-13.
[812] Ahmet Davutoğlu, « BatıdakiİslamÇalışmalarıÜzerine », **Marife**, No. 3, 2002, p. 46.

et qu'elle s'appuie aussi sur l'idée que « la civilisation occidentale est une civilisation spécifique qui détermine absolument l'histoire aussi bien que l'avenir ».[813] Davutoğlu critique cette conceptualisation excluant complètement toutes les autres civilisations non occidentales :

> « La notion de 'les autres', n'est pas une notion ordinaire qui définit la perception de 'l'autre'. Elle dispose d'un énoncé qui exclut bien plus. Alors que la notion de 'l'autre' est un concept qui reflète la cohérence interne d'une tribu, d'une nation ou d'une religion ; la notion de 'les autres' contient la totalité des diverses sociétés, nations, religions et civilisations ayant des caractéristiques différentes. Alors, il s'agit d'une exclusion totale qui n'est pas unidimensionnelle et à sens unique. Par exemple, pour un Serbe, 'l'autre' signifie les Musulmans ou les Croates suivant l'exclusion ethnique. Un Chinois, un Mexicain ou un Sud-africain ne font pas partie de la perception de l'autre d'un Serbe ; et tout au contraire, un Russe serait un élément indispensable du 'moi' en tant qu'élément indispensable de la conception de Slave élargie. La notion de 'les autres' prévoit une conception finie et absolue d'une existence egocentrique qui rattache l'existence biologique, politique, sociale et culturelle des autres à l'existence même du sujet qui fait cette distinction. Cela indique donc, par cet aspect, l'arrière plan psychologique d'une exclusion totale. (…) une telle approche, abrite l'énoncé implicite du 'monde vital' (*Lebenswelt*) reflétant l'expérience historique commune de la conception occidentale-du moi qui dispose du droit de définir et de limiter le domaine de la vie des éléments d'autres civilisations' ».[814]

Cependant, parmi « les restes » (les civilisations orthodoxe/slave, chinoise/sinic, japonaise, hindoue, latino-américaine, africaine), c'est la civilisation islamique qui lance un défi contre la civilisation occidentale. Huntington éveille l'attention de tout le monde sur « les frontières sanglantes de l'Islam »[815] et sur l'Islam comme « menace » la plus grande contre l'Occident. C'est ainsi qu'il retrouve/définit « la nouvelle menace » d'après Guerre Froide de l'Occident et bien sûr des Etats-Unis, en faisant référence à l'article intitulé « *The Roots of Muslim*

---

[813] Ahmet Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben İdraki », **Divan İlmi Araştırmalar**, No. 3, 1997, pp. 15-16.
[814] **Ibid.**, p. 16.
[815] C'est le sous-titre (*Incidence : Islam's Bloody Borders*) du dixième chapitre intitulé *From Transition Wars to Fault Line Wars* dans son œuvre ; Huntington, **The Clash…**, pp. 254-258. Le sous-titre d'une autre section dans laquelle il étudie le monde islamique, est aussi « l'Islam : conscience commune sans cohésion » (*Islam: consciousness without cohesion*) ; **ibid.**, pp. 174-179.

Rage », édité en 1990, rédigé par Bernard Lewis[816] qui est le « père de nom et d'idée » de « *The Clash of Civilisations* »:

> « Il devrait désormais être clair que nous sommes confrontés à un état d'esprit et à un mouvement qui vont bien au-delà des problèmes, des politiques et des gouvernements qui les incarnent. Ce n'est rien de moins qu'un choc des civilisations, c'est la réaction irrationnelle peut-être, mais ancienne d'un vieux rival contre notre héritage judéo-chrétien et ce que nous sommes aujourd'hui, et contre l'expansion de l'un et de l'autre. Il est d'une importance cruciale, que de notre côté, nous ne tombions pas dans une réaction tout aussi irrationnelle et tout aussi ancienne à l'égard de ce rival ».[817]

Dans la thèse du « choc des civilisations » de Lewis aussi bien que de Huntington, il n'existe pas une autre civilisation qui menace l'Occident autant que l'Islam dans le nouveau système global d'après 1990. Par exemple, Huntington ne prévoit pas de possibilité de conflit entre le christianisme occidental (les catholiques et les protestants) et les autres identités religieuse-sectaires tels que les orthodoxes ou les juifs (le fait que Huntington ne définit pas le judaïsme en tant qu'identité distincte, nous montre qu'il considère la civilisation occidentale comme un produit/une synthèse de la tradition judéo-chrétienne à l'instar de Lewis) sauf avec les musulmans. Il est clair que Huntington déploie un grand effort afin de construire une identité unique contre l'Islam dans le cas d'une guerre possible entre ces civilisations, en articulant le monde orthodoxe au christianisme occidental. Comme James Kurth l'a souligné, Huntington rappelle ainsi « les deux ennemies historiques » du monde orthodoxe et de la Russie : l'Islam et les Tatars (Gengis Khan et ses successeurs).[818] Or, Huntington décrit la civilisation/le christianisme occidental(e) et la civilisation orthodoxe/le christianisme oriental comme des identités différentes qui sont en conflit et en lutte de puissance depuis la division de l'empire romain. Il évalue la civilisation occidentale comme une représentante de l'empire romain occidental et la civilisation orthodoxe/slave-russe comme le

---

[816] Bernard Lewis, « The Roots of Muslim Rage », **The Atlantic Monthly**, Vol. 266, No. 3, 1990, pp. 47-60. Dans cet article, Lewis utilise le terme de « *the clash of civilizations* » étant le titre de l'article et de l'œuvre de Huntington ; dans ce cadre il peut être considéré comme le prédécesseur de Huntington voir **ibid.**, p. 56.
[817] Huntington, **Le Choc…**, p. 312 ; Lewis, **op. cit.**, p. 60.
[818] James Kurth, « The Real Clash », **The National Interest**, Vol. No. 1994, pp. 4-5.

successeur de l'empire romaine orientale/Byzance.[819] En bref, chez Huntington, c'est l'Islam qui est la perception de menace/d'ennemi la plus grande de l'Occident.

Huntington voit le mahométisme comme un danger, un défi et/ou une menace pour l'Occident de telle sorte qu'il prévoit qu'une guerre globale peut éclater entre les musulmans et les non-musulmans :

> « Une guerre mondiale impliquant les Etats phares des principales civilisations est tout à fait improbable, mais elle n'est pas impossible. Une telle guerre, comme nous l'avons dit, pourrait résulter de l'intensification d'un conflit civilisationnel entre des groupes appartenant à des civilisations différentes, vraisemblablement des musulmans d'un côté et des non musulmans de l'autre ».[820]

Edward Saïd critique cette thèse conflictuelle prévoyant une possibilité de conflit entre la civilisation islamique et la civilisation occidentale/les civilisations non musulmanes, en la comparant à la querelle entre « Popeye et Bluto » d'une manière sarcastique et il conceptualise la thèse du « choc des civilisations » en « choc de l'ignorance ».[821] Comme Saïd l'a critiqué justement, un tel scénario de

---

[819] Georges Contogeorgis critique Huntington de la manière suivante : *« Huntington tient Byzance pour responsable de l'évolution distincte des deux civilisations 'essentiellement différentes' que sont le christianisme 'occidental' et slave, et plus précisément de l'impuissance de l'orthodoxie à suivre les changements et à s'accommoder de la 'modernisation'. Or l'interprétation cosmosystémique de l'histoire prouve que la conversion de l' 'Occident' à l'anthropocentrisme est totalement imputable à Byzance alors que 'l'orthodoxie' slave n'est parvenue que bien plus tard à s'y assimiler. L''Occident' ne s'est pas contenté de tirer profit de certains aspects de Byzance. Il en constitue le prolongement direct »* ; G. Contogeorgis, « Samuel Huntington et 'le choc des civilisations' : 'Civilisations religieuse' ou cosmosystème ? », **Pôle Sud**, No. 14, 2001, p. 114.

[820] Huntington, **Le Choc…**, p. 471.

[821] Edward W. Saïd, « The Clash of Ignorance », **The Nation**, 22 Octobre 2001, pp. 11-13. Saïd spécifie que Huntington regarde l'histoire comme si elle ne consiste qu'en guerres et en conquêtes entre civilisations. Et il ajoute que la thèse de « choc des civilisations » n'est pas scientifique : *« En fait, Huntington est un idéologue, quelqu'un qui veut faire « des civilisations » et « des identités » ce qu'elles ne sont pas. (…) Quand il a publié son livre avec le même titre en 1996, Huntington a essayé de donner un peu plus de subtilité et plus de notes bas de page à son argument ; cependant tout ce qu'il a fait, il a confondu lui-même et a démontré ce qu'un auteur maladroit et un penseur inélégant était »* ; **ibid.** p. 12. George Contogeorgis est d'accord avec Saïd sur l'historiographie et la méthodologie scientifique de Huntington : « *Son usage de l'histoire, parfois erroné ou particulièrement déformé, voile les réalités qui ne concorderaient pas avec son projet. Ces manipulations de l'histoire sont-elles dues à sa tentative de fonder son argument ou à la manifeste déficience de sa démarche scientifique ? Il est clair que ses références 'bibliographiques' et son schème interprétatif, ses informations concernant les pays et les civilisations proviennent de son 'substrat scolaire', de la presse quotidienne et de ses 'conversations' avec des diplomates ou des 'sources' issues de services étatique. (…) Cette approche n'est pas propre à l'auteur. Elle s'inscrit dans une tendance plus générale de la science sociale moderne à déstructurer au lieu de synthétiser le monde historique ; à ramener le différent (le passé, le futur, etc.) à un présent 'modèle', lui-même axiomatiquement promu au rang suprême* » ; Contogeorgis, **op. cit.**, pp. 108, 110. En revanche, Dominique Moïsi qui conceptualise la thèse du « choc des civilisations » comme « le choc des

guerre huntingtonnienne rappelant « la logique et/ou la mentalité de la croisade »[822] et produisant la peur et le chaos, est irrationnel, déterministe, spéculatif et provocateur. Bien plus, dans l'ère moderne toutes les grandes guerres - de 1492 à 1992 - sont des guerres intra-civilisationnelles qui se sont déroulées dans le monde occidental,[823] comme Huntington déclare lui-même : « Les conflits parmi les princes, les Etats-nations et les idéologies étaient principalement des conflits au sein de la civilisation occidentale, 'les guerres civiles occidentales' (…) ».[824]

Quand même, pour Huntington, la seule menace contre le monde occidental est l'Islam, alors que l'autre grand défi pour l'Occident provient de la connexion et/ou de la convergence islamique-confucéenne surtout dans le domaine militaire.[825] Il avance que la Chine possède la technologie et les armes nucléaires, est un important exportateur d'arme, a la capacité de déployer et livrer la technologie et les matériels militaires (les armes nucléaires, biologiques, chimiques, les missiles balistiques et les autres moyens sophistiqués pour les livrer, etc.) aux pays musulmans (l'Iran, l'Irak, la Libye, l'Algérie, le Pakistan, etc.) et aux autres pays non musulmans (l'Inde, La Corée du Nord, etc.).[826] Or, la part du lion du commerce d'armes dans le monde et en particulier dans l'exportation d'arme aux pays islamiques et du sud, est entre les mains des Etats-Unis. A ce point, il est possible de dire que la thèse de menace islamique-confucéenne et/ou d'alliance entre les pays musulmans et la Chine, qui ne tient pas compte de l'hégémonie américaine touchant la technologie militaire et le commerce des armes, a politiquement et stratégiquement deux objectifs principaux : Huntington, grâce à sa nouvelle définition de menace, d'un part tend à légaliser et légitimer la production et le commerce d'arme des Etats-Unis ; d'autre part essaie de

---

émotions », dit que les événements ont prouvé la justesse de la vision huntingtonnienne, en discutant Huntington à partir de la stratégie et du Realpolitik ; Moïsi, « The Clash…», pp. 8-12.

[822] Sur ce sujet, pour un travail critiquant Huntington, voir Emran Qureshi, Michael A. Sells (éd.), **The New Crusades**, New York : Columbia University Press, 2003. Concernant comment est construit le monde islamique en ennemi à la fois chez Huntington et chez Lewis, voir particulièrement E. Qureshi, Michael A. Sells, « Introduction : Constructing the Muslim Enemy », dans **The New…**, pp. 1-50.

[823] Ahmet Davutoğlu, **Medeniyetler Çatışması mı ?**, (discours de conférence), Kenan Gürsoy, Mehmet Aydın, Ahmet Davutoğlu, İlber Ortaylı, Ankara : TBMM Basımevi, 2002, p. 41.

[824] Huntington, « The Clash… », p. 23.

[825] Dans la liste de menace de Huntington, le monde islamique n'est pas seulement identitaire et militaire, mais aussi une menace démographique. De même, Huntington montre la Chine comme une menace militaire, démographique et économique. Selon lui, tous les défis sauf ces deux civilisations peuvent être surmontés. Par exemple le Japon est très puissante économiquement et technologiquement, mais il n'est pas une menace majeure pour l'Occident. En bref, l'approchement islamique-confucéen est la plus grande menace/défi contre la civilisation occidentale (identiquement/culturellement l'Islam et militairement/technologiquement la civilisation confucéen/la Chine) ; concernant ce sujet, voir Huntington, **The Clash…**, pp. 102-121, 183-265.

[826] Huntington, « Müslüman-Konfüçyüsçü… », pp. 86-87 ; Huntington, « The Clash… », pp. 45-48.

consolider les problèmes entre le monde islamique et la Chine et les autres puissances régionales telles que l'Inde et d'orienter les puissances régionales hors pays musulmans et Chine vers la coopération avec l'Occident.[827] En plus, de même que la vente d'arme des Etats-Unis à l'Arabie saoudite ne signifie pas une convergence et/ou une alliance musulmane-chrétienne, le commerce d'armes de la Chine à n'importe quel pays musulman ne peut pas être considéré comme une alliance islamo-confucéenne.[828] Par conséquent, cette hypothèse n'est pas en accord avec la realpolitik, bien que Huntington soit un théoricien néoréaliste. Brièvement dit, Huntington essaie de rappeler les deux tribus nomades asiatiques (les musulmans et les mongols) qui ont envahi l'Europe, aux occidentaux grâce à sa supposition de « convergence islamo-confucéenne ».[829] Dans ce contexte, elle signifie une confrontation du « moi » occidentale civilisé à « l'autre » islamo-confucianiste sauvage, parallèlement à la conceptualisation de « l'Occident et le reste, tout comme Mohamed Abed El Jabri l'a écrit :

> « (…) Samuel Huntington a considère l'Occident (Europe et Etats-Unis) comme un point de départ, un modèle et un référentiel. La confrontation des civilisations est une lutte entre la civilisation occidentale et les autres, particulièrement les civilisations islamique et confucianiste. L'Occident est appréhendé comme un 'moi' unifié et unique et le reste est un 'autre' qui accepte la pluralité en soi mais est perçu comme 'un' par l'Occident ».[830]

Huntington continue cette vision hégémonique et orientaliste dans ses analyses sur la Turquie qu'il qualifie de « pays déchiré » (*torn country*). « Les pays déchirés » sont des pays qui sont divisés sur la civilisation à laquelle ils appartiennent, mais cependant tout en ayant une homogénéité culturelle jusqu'à un certain degré. Pour Huntington, la Turquie est historiquement le pays déchiré le plus évident, prototypique et profond, alors que le Mexique est le pays déchiré le plus immédiat pour les États-Unis et la Russie le pays déchiré le plus important.[831] Les leaders des

---

[827] Ahmet Davutoğlu, « Fukuyama'dan Huntington'a : Bir Bunalımı Örtme Çabası ve Siyasi Teorinin Pragmatik Kullanımı », **İzlenim**, No. 10, 1993, p. 16.
[828] Kishore Mahbubani, « The Dangers of Decadence : What the Rest Can Teach the West », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 4, 1993, p. 13.
[829] **Ibid**.
[830] El Jabri, « Choc des… », p. 34-35, 37.
[831] D'après Huntington l'identité turque est déchirée entre la civilisation occidentale et la civilisation orientale (le monde islamique et turcophone), alors que l'identité mexicaine est une identité déchirée entre l'Amérique du Nord et l'Amérique latine. Quant à l'identité russe, elle est déchirée entre les atlantistes défendant les valeurs occidentales (économie libérale, individualisme, etc.) et les eurasiens

pays déchirés souhaitent typiquement poursuivre une stratégie de suivisme (*bandwagoning*) et faire de leur pays un pays de l'Occident, mais l'histoire, la culture et les traditions de leurs pays sont non-occidentales.[832] Huntington écrit que pour qu'un pays déchiré réussisse à changer de civilisation, il faut trois conditions :

> « Tout d'abord, l'élite politique et économique doit soutenir ce mouvement avec enthousiasme. Deuxièmement, l'opinion doit être ne serait-ce que prête à l'accepter. Troisièmement, les éléments dominants de la civilisation d'arrivée, dans la plupart des cas l'Occident, doivent être disposés à accueillir le converti. Le processus de redéfinition identitaire est toujours long, soumis à des interruptions, et douloureux sur le plan politique, social, institutionnel aussi bien que culturel. A ce jour, il a également toujours échoué ».[833]

Les trois exigences existent en grande mesure pour le Mexique, les deux premières existent en grande partie concernant la Turquie, en ce qui concerne l'adhésion de la Russie à l'Occident, il n'est pas clair que n'importe laquelle d'entre elles existe.[834] En d'autres termes, Huntington prévoit que la Turquie ne deviendra pas membre de la Communauté européenne (l'Union européenne) ou de la civilisation occidentale, car, bien que l'élite turque ait défini le pays comme une société occidentale, l'élite occidentale ne la perçoit pas comme telle. Selon lui, la raison la plus importante de cette attitude de l'Occident est le fait que la Turquie est un pays musulman.[835] Les pensées de Huntington sur ce sujet résument sa perspective aussi bien que l'aperçu des élites européennes/occidentales touchant la Turquie :

> « Après la Guerre Froide, l'élite turque a continué à soutenir l'option occidentale et européenne. (…) L'engagement occidental de la Turquie, manifeste dans sa participation à l'OTAN, était cependant un produit de la guerre froide. La fin de cette dernière supprime la raison principale de cet engagement, affaiblit cette relation et conduit à la redéfinir. (…) Depuis le début des années quatre-vingt, les élites turques favorables à l'Occident ont eu pour priorité en matière de politique étrangère d'assurer l'entrée dans l'Union européenne. La Turquie a déposé une demande officielle en avril 1987. En

---

qui sont les nationalistes russes voulant le leader de la civilisation slave-orthodoxe ; Huntington, **The Clash…**, pp. 139-154.
[832] Huntington, « The Clash… », pp. 42-43.
[833] Huntington, **Le Choc…**, p. 199.
[834] Huntington, « The Clash… », p. 44.
[835] **Ibid.**, p. 42.

> décembre 1989, elle a appris que celle-ci ne pourrait être prise en considération avant 1993. (…) Pourquoi la Turquie a-t-elle ainsi été oubliée et semble toujours passer en dernier ? En public, les officiels européens invoquent son faible niveau de développement économique et son peu de respect pour les droits de l'homme. En privé, les Européens comme les Turcs s'accordent à penser que les vraies raisons sont à chercher dans l'opposition vive de la Grèce et surtout dans le fait que la Turquie est un pays musulman. Les pays européens ne veulent pas se retrouver dans la position d'ouvrir leurs frontières à l'immigration issue d'un pays de soixante millions de musulmans, dont beaucoup de chômeurs. Plus important encore, ils estiment que la Turquie ne fait pas culturellement partie de l'Europe. (…) Les responsables européens considèrent que l'Union est 'un club chrétien' et que 'la Turquie est trop pauvre, trop peuplée, trop musulmane, trop rudimentaire, trop différente culturellement, trop tout'. Le 'mauvais rêve' des Européens, disait un observateur, c'est le souvenir des 'guerriers sarrasins déferlant sur l'Europe occidentale et des Turcs aux portes de Vienne'. Ces réactions expliquent que, pour les Turcs, 'l'Occident ne peut admettre d'intégrer un pays musulman à l'Europe' ».[836]

Par la suite, Huntington, en posant la question critique de la manière suivante « la Turquie ayant rejeté le Mecque et ensuite étant rejeté par Bruxelles, où regarde-t-elle ? », donne la réponse qui suit : « Tachkent peut être la réponse. La fin de l'Union soviétique donne à la Turquie l'occasion de devenir le leader d'une civilisation turcophone ranimée impliquant sept pays des frontières de la Grèce à celles de la Chine ».[837]

Brièvement dit, il est clair que le concept de « pays déchirés » de Huntington est une définition dérivée de la conceptualisation de « l'Occident et le reste ». Ce concept non seulement décrit les pays tels que la Turquie et la Russie « étant en sandwich entre la civilisation occidentale et orientale », mais aussi constitue l'infrastructure théorique de l'attitude exclusive de l'Union européenne/du monde occidental qui refuse ces pays à cause de leurs identité religieuse et culturelle. Car, en dernière analyse, il a une mission pour pousser la Russie et surtout la Turquie parmi « les restes ». Dans ce contexte, la fonction polarisante entre « moi/l'Occident » et « autre/le reste » du concept forme aussi l'appui scientifique de

---

[836] Huntington, **Le Choc…**, pp. 208-210.
[837] Huntington, « The Clash… », p. 42 ; Huntington, **The Clash…**, p. 146.

la rhétorique d'après 11 Septembre : « vous êtes avec nous ou contre nous» de Bush.[838] De plus, le contenu du concept de « l'Occident et le reste » et de « pays déchirés » nous rappelle celui de « les civilisations vivantes » de Toynbee d'après qui « les civilisations vivants extérieur à l'Occident » sont à l'agonie sous la menace d'être assimilées par la civilisation occidental.[839] Exprimé autrement, les concepts en question des deux penseurs sont le produit de la même psychologie insistant sur la caractéristique monopoliste et hégémonique de l'Occident. Et tous les deux considèrent la civilisation occidentale comme « un sujet actif », tandis qu'ils regardent les civilisations non occidentales comme « un objet passif ». D'ailleurs Huntington est la lecture très superficielle et très déformée de Toynbee.[840]

De la même manière, Wallerstein critique l'eurocentrisme de l'historiographie cyclique, en avançant que l'historiographie cyclique comporte un universalisme caché quoiqu'elle emploie le concept de civilisations (pluriel) au lieu du concept de civilisation (singulier) que l'historiographie linéaire-progressiste défend.[841] Suivant Wallerstein, les thèses de « déclin et de chute » de l'historiographie cyclique s'efforcent d'arrêter l'effondrement de l'hégémonie américaine grâce à leurs suppositions ou à leurs hypothèses conflictuelles et pessimistes. Ses critiques sur ce sujet résument son approche concernant l'historiographie cyclique aussi bien que son usage dans la thèse du « choc des civilisations » :

> « L'idée qu'il y a eu des civilisations multiples a été longtemps liée à la chronosophie (*chronosophy*) cyclique. Il est discuté que les civilisations montent et les civilisations tombent. Ils présument qu'elles suivent une sorte de

---

[838] Il est possible de voir ce point de vue exclusif et egocentrique/ethnocentrique de Huntington basé sur la dichotomie « moi/nous/l'Occident » et « eux/autre/reste » dans la politique internationale sur ses idées concernant la politique intérieure américaine. Comme Huntington est un conservateur (*neo-con*), c'est le multiculturalisme et l'immigration étrangère aux Etats-Unis qui sont l'une des plus importante menace pour l'identité américaine. Par exemple, il avance que l'identité américaine et la sécurité intérieure des Etats-Unis sont confrontées au défi hispanique (les Mexicains et les autres Latinos), c'est-à-dire qu'il les regarde comme « autre ». De plus, Huntington qui est un nationaliste stricte *WASP* (blanc, anglo-saxon et protestant) défend qu'une érosion culturelle due au multiculturalisme et à l'immigration étrangère sera plus efficace que les autres facteurs comme par exemple la politique, l'économie, etc. dans le processus d'effondrement des Etats-Unis et/ou de la civilisation occidentale ; sur ce sujet, voir S. P. Huntington, « The Hispanic Challenge », **Foreign Policy**, No. 141, 2004, pp. 30- 45. De même, dans la logique constructiviste, Huntington met l'accent sur ce sujet dans sa dernière œuvre intitulée « *Who Are We* » ; S.P. Huntington, **Who Are We : The Challenges to America's National Identity**, New York : Simon & Schuster, 2004.

[839] Chez Toynbee, « les civilisations vivantes » sont composées de la civilisation occidentale, chrétienne, orthodoxe, islamique, hindoues et d'Extrême-Orient.

[840] Davutoğlu, **Medeniyetler Çatışması mı ?**, p. 33.

[841] Wallerstein critique aussi l'opposition de Huntington au multiculturalisme et son nationalisme *WASP* ; Immanuel Wallerstein, « Render Unto Caesar? : The Dilemmas of a Multicultural World », **Sociology of Religion**, Vol. 66, No. 2, 2005, pp. 121-133.

> format standard. Ici, sous prétexte de cultiver une vue du monde particulariste, nous trouvons un universalisme caché. C'est simplement un universalisme sans progrès -probablement la pire sorte. Il n'y a heureusement pas trop de défenseurs de cette utilisation particulière des civilisations (au pluriel). Il existe cependant une notion dérivée qui est logiquement très similaire et qui est encore populaire. C'est ce que j'appellerais la thèse de 'déclin et chute'. Quand les grandes civilisations 'décline et chute', elles sont écrasées par les barbares. Ceci se nourrit directement de l'expérience occidentale de la chute de l'Empire romain et des invasions de l'Europe par des tribus barbares prétendues. Le leitmotiv de cette théorisation est le pessimisme culturel et le message qu'une fois que l'empire américain baissera, le monde s'effondrera. Aujourd'hui, nous obtenons même des films sur ce thème, pourtant ils sont d'origines québécoises et sardoniques de point de vue du style. Mais bien sûr, si le modèle scientifique de bifurcation[842] nous dit qu'on ne peut pas prévoir que le résultat sera pessimiste. (…) Les civilisations ne sont pas montées et tombées… ».[843]

De manière similaire à Wallerstein qui accuse les historiens cycliques tels que Spengler, Toynbee et etc. d'être pessimiste et d'être souvent simultanément des devins (des oracles, des défaitistes, des prophètes de malheur),[844] Fukuyama focalise aussi ses critiques sur le pessimisme de l'historiographie cyclique. Il nous semble que les critiques de Fukuyama s'appliquent à la thèse du « choc des civilisations » employant méthodologiquement l'historiographie cyclique, même si Fukuyama a fait ces critiques avant la thèse de Huntington[845] :

> « Le 20ème siècle a également connu de nombreuses tentatives d'histoire universelle -d'un caractère résolument plus sombre, toutefois- qui incluent *Decline of the West* d'Oswald Spengler et *The Study of History* d'Arnold Toynbee, ce dernier tirant son inspiration du précédent ouvrage. Spengler et Toynbee divisent l'histoire selon les histoires des différents peuples ('cultures'

---

[842] Wallerstein étudie le système international grâce au « modèle de bifurcation » qui peut être considéré comme une sorte et/ou comme une variante de la méthode dialectique. Selon « le modèle de bifurcation », le système international que Wallerstein conceptualise comme « le système-monde », est une structure qui s'élargit et se rétrécit dans la dialectique de « thèse-antithèse ». Ce sujet sera étudié en détail dans la dernière section.

[843] Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 234-236.

[844] Wallerstein critique surtout très durement Spengler et Toynbee : « Cependant célébré, ces auteurs étaient distinctement marginaux à la profession d'histoire » ; **ibid.**, p. 231.

[845] Tout comme Fukuyama, Wallerstein a fait également ses critiques susmentionné avant la thèse de « choc des civilisations » (c'est-à-dire qu'il doit être pris en compte que Fukuyama a publié « *The End of History and The Last Man* » en 1992, alors que Wallerstein a publié la première édition de « *Geopolitics and Geoculture* » en 1991). Pourtant, leurs critiques doivent être lus comme « les critiques indirectes » adressés à « The Clash of Civilizations » dans lequel Huntington utilise la même logique cyclique tels que ses prédécesseurs Spengler et Toynbee.

> pour l'un, et 'société' pour l'autre), dont chacun est présenté comme soumis à certaines lois uniformes de croissance et de décadence. Ils rompent aussi avec la tradition inaugurée par les historiens chrétiens et culminants avec Hegel et Marx, selon laquelle l'histoire de l'humanité est linéaire, unitaire et uniformément orientée vers le progrès. En un certain sens, Spengler et Toynbee reviennent aux cycles historiques des peuples selon la tradition de l'historiographie grecque et romaine. Bien que les deux œuvres aient été très largement lues et appréciées en leur temps, elles souffrent toutes les deux du même défaut 'organiciste', puisqu'elles partent d'une analogie discutable entre une culture ou une société et un organisme biologique. Spengler est resté populaire à cause de son pessimisme et semble avoir influencé des hommes d'Etat comme Henry Kissinger, mais ni l'un ni l'autre n'ont atteint le degré de sérieux de leurs prédécesseurs allemands. (…) Une histoire véritablement cyclique telle que la concevaient Platon ou Aristote requerrait un cataclysme mondial d'une ampleur assez considérable pour effacer tout souvenir des temps anciens. Même à l'âge des armes nucléaires et du réchauffement du globe terrestre, il est difficile de concevoir un cataclysme capable de détruire l'idée même de sciences naturelles modernes… Etant donné l'emprise de sciences naturelles modernes, il est plus difficile de soutenir l'idée que l'histoire est cyclique… ».[846]

Le revers de la médaille, la prévoyance de Wallerstein concernant l'avenir de l'hégémonie américaine/occidentale et du système international d'après la Guerre Froide, est plus prudentes que celle de Fukuyama qui est tellement optimiste qu'il a proclamé la fin de l'histoire :

> « Le déclin de l'Ouest, le déclin de l'empire américain, le déclin du capitalisme -cependant nous souhaitons le formuler - ne sont pas des occasions pour le pessimisme culturel. Mais ils ne sont pas également des occasions pour l'optimisme culturel. Ils offrent la possibilité -mais seulement la possibilité- de créer un nouveau et meilleur système historique, à condition que nous jugions bien (avec le soin, avec l'imagination, avec le courage). L'étude des opérations de systèmes historiques passés sans la lentille de déformation d'universalisme linéaire peut bien être un élément essentiel dans la lutte ».[847]

[846] Fukuyama, **La Fin…**, pp. 94, 156-157.
[847] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 237.

Section II : L'histoire progressiste du système d'Etats-nations westphalien : la victoire des valeurs libérales occidentales et la fin de l'histoire

Fukuyama écrit qu'il accepte la méthodologie dialectique hégélienne-marxiste comme point de départ dans sa thèse « la fin de l'histoire ».[848] Dans ce cadre, il explique qu'il lit l'histoire par les conflits et les contradictions tout comme Hegel et Marx.[849] Selon lui, « le caractère conflictuel de l'histoire humaine était fondé sur l'existence de 'contradictions' : la quête de la reconnaissance mutuelle, la dialectique du maître et de l'esclave, la transformation et la maîtrise de la nature, la lutte pour la reconnaissance universelle des droits et la dichotomie entre prolétariat et capitaliste ».[850] Plus précisément, « l'histoire avance par un processus continu de conflits, dans le cadre desquels les systèmes de pensées aussi bien que les systèmes politiques se heurtent et s'effondrent par le jeu de leurs propres contradictions internes. Ils sont alors les remplacés par des systèmes moins contradictoires, donc plus évolués, qui donnent naissance à des contradictions nouvelles et différentes, selon le processus de la célèbre 'dialectique' ».[851] Il ajoute qu'il opte pour l'idéalisme dialectique de Hegel plutôt que pour le matérialisme dialectique de Marx. Exprimé autrement, tout comme chez Hegel, pour Fukuyama aussi, c'est « la conscience » et « l'idée » qui constituent la base des processus profonds de l'histoire, puisqu'elles créent et remodèlent le monde matériel (c'est-à-dire que le domaine de la conscience se développe indépendamment du monde matériel, et la conscience est la cause, mais non pas l'effet) à la différence de la philosophie marxiste donnant la priorité à l'infrastructure économique/la vie matérielle.[852]

Dans ce contexte, Fukuyama avance que sa lecture du système international d'après Guerre Froide et sa thèse de « fin de l'histoire » s'appuient sur la dialectique

---

[848] Fukuyama, **The End…,** pp. 135-136 ; Fukuyama, « The End… », p. 2.

[849] Dans l'introduction (en guise d'introduction) de son œuvre, en faisant référence à Hegel et à Marx, Fukuyama définit l'histoire comme un processus simple et cohérent d'évolution qui tient compte de l'expérience de tous les peuples de tous les temps ; Fukuyama, **The End…**, p. xii.

[850] Fukuyama, « La Fin de l'Histoire », traduit par Paul Alexandre, **Commentaire**, No. 47, 1989, http://www.commentaire.fr/pdf/articles/1989-3-047/1989-3-047_5p_0017_art1.pdf, p. 459 ; Fukuyama, « The End… », p. 4.

[851] Fukuyama, **La Fin…**, p. 86.

[852] Fukuyama, « The End… », pp. 5-6. Fukuyama accuse Marx de maltraiter l'idéalisme hégélien : « *(…) Marx a complètement renversé l'ordre de priorité du réel et de l'idéal : il a relégué tout le domaine de la conscience –religion, art, culture et même philosophie- au rang de 'superstructure', celle-ci étant entièrement déterminée par le mode matériel de production régnant. Un héritage fâcheux du marxisme, c'est notre tendance à nous retrancher derrière des explications matérialistes ou utilitaires des phénomènes politiques ou historique et notre réticence à croire au pouvoir autonome des idées…* » ; Fukuyama, « La Fin… », p. 459.

hégélienne et sur l'interprétation kojévienne de Hegel.[853] Puis, il essaie de montrer l'histoire/le passé comme « le conflit des contradictions idéologiques » dans la monarchie, l'aristocratie, la théocratie, le fascisme, le communisme totalitaire, etc.,[854] alors qu'il s'efforce de construire sa « dialectique » sur l'idée que l'histoire du système international moderne consiste dans « la lutte parmi les idéologies » comme par exemple dans le système du 20ème siècle avec d'abord la lutte du libéralisme contre les derniers bastions de l'absolutisme, puis contre le bolchévisme et le fascisme, et enfin contre un marxisme modernisé. Il argue aussi que cette conception de l'histoire « dialectique » possède un début, un milieu et une fin.[855] Tout d'abord, il est très douteux que cette lecture d'histoire soit dialectique. Car, en premier lieu, il n'existe pas un début, un milieu et une fin de la dialectique, tout au contraire, la dialectique est composée d'une thèse, d'une antithèse et de leur synthèse.[856] De plus la synthèse naissant de l'interaction/de la lutte entre une thèse et une antithèse, elle constitue la thèse d'une nouvelle dialectique et elle crée sa propre antithèse et une nouvelle synthèse se produit… ; ce processus dialectique se répète/continue à l'infini.[857] Dans la lecture dialectique de l'histoire prétendue de Fukuyama, il n'y a pas un tel processus, au contraire, il existe une thèse (le libéralisme) qui vainc et/ou supprime complètement ses antithèses (l'absolutisme, le bolchévisme, le fascisme, le communisme, etc.).

---

[853] Alexandre Kojève est l'un des interprètes français de Hegel -selon Fukuyama il est le plus grand interprète hégélien-. Un émigrant russe, Kojève a dirigé l'Ecole Pratique des Hautes Études de Paris durant les années trente. Son œuvre la plus connue est *Introduction à la Lecture de Hegel* qui est composé d'une transcription des cours donnés à l'École Pratique des Hautes Études de Paris ; Fukuyama, « The End… », p. 3, 26. Selon Fukuyama, « *si Marx a peut-être été le plus grand interprète de Hegel au 19ème siècle, Kojève a été à coup sûr son meilleur interprète au 20ème siècle. Comme Marx, Kojève ne se sentait pas simplement tenu d'expliquer la pensée de Hegel, mais l'utilisait au contraire de manière créative pour construire sa propre interprétation de la modernité.* » ; Fukuyama, **La Fin…**, p. 92. De plus, Kojève est un grande philosophe qui soustrait Hegel de ses interprètes marxistes et des lunettes déformantes du marxisme en le remettant à sa juste place ; Fukuyama, « The End… », p. 3. Dans ce cadre, Fukuyama souligne que ses propres idées se basent sur l'interprétation hégélienne « libérale » de Kojève et non pas sur la lecture hégélienne de Marx : « *(…) Quoique la découverte du Hegel original soit un objectif important, ce qui nous intéresse pour le moment n'est pas Hegel in se, mais 'Hegel-interprété-par-Kojève', voire un philosophe de synthèse nouveau qui s'appellerait 'Hegel-Kojève'. Les références à Hegel qui suivront seront ainsi des références à 'Hegel-Kojève' et nous nous intéresserons davantage aux idées qu'aux philosophes qui les ont vraiment formulées à l'origine.* » ; Fukuyama, **ibid.**, p. 174 ; Fukuyama, **The End…**, p. 144.

[854] Fukuyama, **The End…**, p. 211.

[855] Fukuyama, « The End… », p. 2.

[856] Gertrude Himmelfarb, « Responses to Fukuyama », http://www.wesjones.com/eoh_response.htm (consulté le 22 Avril 2014)

[857] Même si Hegel et Marx croient à la fin du processus historique dialectique, les néo-marxistes tels que André Gunder Frank, Samir Amin, Johan Galtung, Wallerstein, etc. ne soutiennent pas une fin de la dialectique et de l'histoire. Par exemple, Wallerstein parle de la fin des systèmes historiques, mais pas de la fin de l'histoire.

En deuxième lieu, dans sa thèse « dialectique », Fukuyama n'explique pas très clairement la différence entre « les contradictions » constituant le processus dialectique et « les problèmes » qui ne provoquent pas une dialectique. Il ne dit que « un 'problème' ne saurait devenir une 'contradiction' que s'il est assez grave pour ne pas pouvoir être résolu dans le cadre du système et entame du même coup la légitimité de celui-ci, de sorte qu'il s'effondre sur lui-même ».[858] Selon cette définition, le communisme/le marxisme que Fukuyama accepte comme « la contradiction » et « l'antithèse » du libéralisme, n'est ni une contradiction ni une antithèse de l'idéologie libérale, étant donné qu'il n'a jamais affaiblit la légitimité de la structure bipolaire de la Guerre Froide, tout au contraire, il l'a renforcée, voire il a été la source de la légitimité de la Guerre Froide. C'est pour cette raison que la Guerre Froide est conceptualisée comme « la guerre civile dans l'idéologie occidentale » par Chris Brown[859] et comme « le choc intra-civilisationnel entre les idées politiques incarné par l'Occident » par Huntington,[860] alors qu'Ali Mazrui considère la confrontation du marxisme avec le monde occidental comme « la confrontation entre un parent (l'Occident) et un enfant (le marxisme) » ou bien comme « un fossé de génération dans le monde des idées et des valeurs ».[861] De même, Wallerstein ne regarde pas le libéralisme et le communisme comme la thèse et l'antithèse l'un de l'autre et il qualifie le communisme de « variante du Libéralisme »,[862] car, comme l'a souligné Huntington, les deux traditions sont les produits de la civilisation occidentale tout comme les autres idéologies du 20ème siècle (le conservatisme, le nationalisme, le fascisme, la social-démocratie, la démocratie chrétienne, l'anarchisme, le corporatisme et etc.).[863] Brièvement dit, du

---

[858] Fukuyama, **La Fin…**, p. 166. De plus, malgré la brève description ci-dessus de Fukuyama, ce sujet est naturellement très controversé. Par exemple, pour Fukuyama, les déficits budgétaires, l'inflation, les crimes, la drogue, etc. sont des « problèmes » actuels des démocraties libérales, tandis que chez Marx, l'appauvrissement constant du prolétariat dans les sociétés capitalistes n'était pas simplement un « problème », mais aussi une « contradiction » ; voir Fukuyama, **The End…**, p. 136.

[859] Chris Brown, « History Ends, Worlds Collide », **Review of International Studies**, Vol. 25, No. 5, 1999, p. 52.

[860] Huntington, **The Clash…**, p. 54.

[861] Ali A. Mazrui, « The Moving Cultural Frontier of World Order : From Monoteism to North-South Relations », **Working Paper : World Order Models Project**, New York : Institute for World Order, No. 18, 1982, p. 18.

[862] Wallerstein accepte le « Libéralisme » comme le toit des idéologies suivant qui sont le produit de modernité : le libéralisme, le conservatisme, le socialisme/le communisme ; pour la discussion sur les idéologies en tant que variante du Libéralisme voir, Wallerstein, **After Liberalism**, p. 72-92.

[863] Huntington, **The Clash…**, p. 53. Sur les idéologies et leur place dans le système d'après la Guerre Froide, Huntington écrit: « *(…) Aucune autre civilisations n'a engendré d'idéologie politique importante. L'Occident, en contrepartie, n'a jamais suscité de grande religion. Les grandes religions du monde sont toutes le produit des civilisations non-occidentales et, dans la plupart des cas, sont antérieurs à la civilisation occidentale. L'Occident perdant de son influence, les idéologies qui*

fait que les idées et les théories de Hegel et de Marx sont un produit de l'histoire intellectuelle et économique occidentale,[864] le point le plus évident séparant Marx et Hegel, est la question suivante : « quel genre de société émergera à la fin de l'histoire ? », comme indiqué par Fukuyama lui-même.[865] En d'autres termes, en fait, de manière dichotomique Fukuyama accepte lui aussi que la théorie marxiste et hégélienne et leurs pratiques idéologiques (le communisme/le socialisme et le libéralisme) ne sont pas la contradiction ou bien la thèse et l'antithèse l'un de l'autre, qui engendrent un processus dialectique.[866]

Dans le cadre de ces données, il est juste de dire que la lecture de l'histoire de Fukuyama est plus linéaire que dialectique, contrairement à ce que Fukuyama suppose dans sa thèse. Car, son argument principal dans l'introduction de l'article résume très clairement la philosophie de l'histoire linéaire qu'il emploie méthodologiquement dans sa prévision touchant le monde de l'après-Guerre Froide :

> « Il se peut bien que ce à quoi nous assistons, ce ne soit pas seulement la fin de la Guerre Froide ou d'une phase particulière de l'après guerre, mais la fin de l'histoire en tant que telle : le point final de l'évolution idéologique de l'humanité et l'universalisation de la démocratie libérale occidentale comme forme finale de gouvernement humain ».[867]

---

symbolisent la civilisation occidentale passée déclinent, et leur place est prise par les religions et d'autres formes d'identité et d'engagement reposant sur des bases culturelles. La conception héritée du traité de Westphalie qui veut qu'on sépare religion et politique internationale, produit typique de la civilisation occidentale, arrive à son terme. Comme l'écrit Edward Mortimer, la religion 'est de plus en plus en passe de faire intrusion dans les affaires internationales'. Le choc intra-civilisationnel entre idées politiques incarnées par l'Occident est en train d'être supplantées par le choc inter-civilisationnel des cultures et des religions. » ; Huntington, **Le Choc…**, p. 65.

[864] Mazrui, « The Moving… », p. 18.

[865] Fukuyama, **The End…**, p. 65.

[866] Il est possible de dire qu'il y a beaucoup de suppositions contradictoires dans la thèse de Fukuyama. Comme susmentionné, d'une part, il argue que la relation entre l'idéologie libérale et communiste est un modèle dialectique, d'autre part il ne refuse pas que ces deux traditions soient originaires de l'Occident et qu'elles soient un produit du même processus. D'un côté, il dit indirectement qu'il n'existe pas de très grandes différence entre la théorie hégélienne et marxiste, mais de l'autre il voit Marx comme le père de l'idée du communisme/du socialisme, tandis qu'il interprète Hegel comme l'un des fondateurs du libéralisme ; pour la comparaison de Fukuyama entre la philosophie hégélienne et marxiste, voir Fukuyama, **The End…**, p. 64-65. De plus, le fait qu'il base les origines théoriques de la démocratie libérale sur Hegel déclarant l'Etat presque comme « le Dieu de la terre », est l'un de ses plus grands dilemmes. Or, Hegel est qualifié d'« ennemi de la société ouverte » par Popper ; Karl R. Popper, **The Open Society And Its Enemies : Hegel, Marx, And Aftermath**, Vol. 2, London : Routledge & Kegan Paul, 1973, pp. 1-80. Selon Fukuyama, les autres théoriciens du libéralisme sont Hobbes, Locke, Jefferson, Madison, Hamilton ; Fukuyama, **The End…**, p. 153.

[867] Fukuyama, « La Fin… », p. 458.

Comme on le voit, l'argument en question de Fukuyama reflète tous les paramètres principaux de l'historiographie linéaire comme paradigmes dominants de la philosophie de l'histoire moderne : i- la thèse de « fin de l'histoire » est progressiste et téléologique ; ii- elle est moderniste et positiviste/rationaliste ; iii- elle est théologique, eschatologique et apocalyptique ;[868] iv- elle est euro-centrique, ethno-centrique et ego-centrique ; v- elle est universaliste.[869]

D'abord, la thèse de « fin de l'histoire » constitue un prototype de la philosophie de l'histoire linéaire-progressiste, parce que Fukuyama regarde aussi le temps comme un processus progressant linéairement sur une ligne droite dont le début, le milieu et la fin sont définis, tout comme Turgot qui a séparé l'histoire en trois période : la société de chasse, la société agricole et la société commerciale-urbaine, comme Condorcet qui l'a scindé en dix époques depuis les sociétés primitives jusqu'à la fondation de la République française, comme Voltaire qui l'a distingué en quatre âges heureux avec l'âge grec, l'âge romain, l'âge de la Renaissance ou italien et l'âge française ou de Louis XIV, comme Comte qui l'a divisé en trois ères avec l'ère théologique, l'ère métaphysique et l'ère positive.[870] Parallèlement à ses prédécesseurs philosophiques, Fukuyama base le paradigme de progrès de l'histoire sur le trio de « raison-science-progrès » hérité de l'idée des Lumières. Par suite, l'essor des sciences naturelles modernes, c'est-à-dire la découverte de la méthode scientifique par les philosophes tels que Descartes, Bacon et Spinoza aux 16ème et 17ème siècles a occasionné un saut qualitatif dans l'histoire de l'humanité. Ensuite le progrès scientifique s'est reflété dans le domaine militaire aussi bien qu'économique, car la rivalité militaire et les guerres ont permis à la technique et à la technologie de se développer,[871] alors que l'industrialisation a pu se

[868] Comme nous l'avons mentionné précédemment, dans la croyance chrétienne, l'apocalypse signifie la fin du monde/la fin de l'histoire, alors que l'« eschaton » est le nom du tribunal où Dieu jugera les hommes. L'eschatologie est aussi une subdivision de la théologie qui s'intéresse à la vie éternelle et à l'état de l'individu après la mort.

[869] Ces paramètres sont en même temps les paramètres principaux de la philosophie dialectique de Hegel et de Marx, l'historiographie hégélienne et marxiste sont donc progressiste, téléologique, moderniste, positiviste, théologique, eschatologique, euro-centrique, ethnocentrique/egocentrique et universaliste tout comme l'historiographie linéaire. La plus grande différence entre les deux traditions historiographiques est la question suivante : « comment l'histoire progresse ? ». Plus précisément, la tradition linéaire argue que l'histoire avance linéairement sur une ligne droite, par contre, la tradition dialectique suppose que l'histoire progresse dialectiquement de façon hélicoïdale.

[870] Fukuyama fait souvent référence à Turgot, à Condorcet, à Voltaire, à Comte, à Kant, à Weber dans le cinquième chapitre de son œuvre, où il raconte la philosophie du progrès ; Fukuyama, **The End…**, pp. 55-70.

[871] D'une manière similaire à Hegel, Fukuyama affirme que la guerre a une fonction positive, parce que c'est sur le champ de bataille que la réussite de la modernisation est testé ; **ibid.**, p. 74.

développer à l'intersection du développement technique et technologique avec la croissance économique. La croissance économique produisait aussi certaines transformations sociales uniformes dans toutes les sociétés à l'aide des mécanismes rationnels révélés par la révolution de l'industrie comme par exemple la division rationnelle du travail, la bureaucratie rationnelle et l'organisation rationnelle.[872] C'est ainsi que tous les développements scientifiques, techniques, technologiques, économiques et rationnels conduisent inévitablement au capitalisme dans le domaine de l'économie et à la démocratie dans celui de la politique.[873] Brièvement, l'homme rationnel qui utilise sa raison et la méthodologie scientifique, peut continuellement progresser et être heureux.

Comme vu, Fukuyama est d'accord avec ses prédécesseurs philosophiques (Turgot, Condorcet, Voltaire, Comte, Kant, Weber et etc.) croyant que l'homme est un être qui peut se perfectionner et avec ses prédécesseurs théoriques (Deutsch, Haas, Mitrany, Linderberg et etc.) qui arguent que le progrès est possible par le processus d'intégration et de coopération à l'instar de l'évolution des communautés européennes, suivant l'optimisme des Lumières que le cours historique avance grâce à la raison humaine et à la science positive/les sciences naturelles modernes.[874] Il avance que le pessimisme du 20ème siècle a laissé la place à l'optimisme du 19ème siècle à la fin du 20ème siècle.[875] Car, selon lui, la fin de la Guerre Froide signifie aussi la fin de la crise politique du 20ème siècle et la fin de la crise intellectuelle du rationalisme occidental :

> « Le pessimisme actuel touchant la possibilité de progrès dans l'histoire est né de deux crises distinctes mais parallèles : la crise politique du 20ème siècle et la

[872] Fukuyama souligne que les phénomènes comme la division du travail et la bureaucratisation, ont un effet sur le bonheur humain en se référant à Adam Smith, à Marx, à Weber et à Durkheim, qui ont relevé ces phénomènes comme les caractéristiques centrales de la vie moderne ; **ibid.**, p. 81.
[873] **Ibid.**, pp. 72-73, 76-77, 89.
[874] Selon Fukuyama, les sciences naturelles sont linéaires et progressistes tout comme le processus historique : « *La compréhension scientifique de la nature n'est ni cyclique ni aléatoire ; l'humanité ne revient pas périodiquement au même état d'ignorance primitive et les résultats des sciences naturelles modernes ne sont pas soumis aux seuls caprices de l'homme.* » ; Fukuyama, **The End…**, p. 72.
[875] Fukuyama dit que, bien que l'Europe soit ébranlée par la guerre et la révolution au début du 19ème siècle, le 19ème siècle était généralement un siècle de paix et d'accroissement sans précédent du bien-être général. Il martèle qu'il y avait deux grandes raisons pour l'optimisme au 19ème siècle. La première était la croyance que la science moderne améliorerait la vie humaine en conquérant la maladie et la pauvreté. La nature étant le vieil adversaire de l'homme, elle devait être domptée par la technologie moderne et elle servirait alors le bonheur humain. Deuxièmement, les gouvernements libres et démocratiques continueraient à s'étendre de plus en plus au monde entier, parce que « l'esprit de 1776 » (la déclaration d'indépendance américaine) ou les idéaux de la Révolution française vaincraient les tyrans, les autocrates et les prêtres superstitieux ; Fukuyama, **The End…**, p. 4.

fin de la crise intellectuelle du rationalisme occidental. La première a tué des dizaines de millions de personnes et forcé des centaines de millions d'autres à vivre sous des formes nouvelles et plus brutales d'esclavage ; la seconde a laissé la démocratie libérale sans les ressources intellectuelles nécessaires pour se défendre elle-même. Les deux sont liées l'une à l'autre et ne peuvent se comprendre séparément. D'un côté en effet, le manque de consensus intellectuel a rendu les guerres et les révolutions de notre siècle plus idéologiques, donc plus violentes qu'elles ne l'auraient été autrement : les révolutions russe et chinoise et les conquêtes nazies durant la Seconde Guerre mondiale ont vu le retour, sous une forme amplifiée, des sauvageries brutales caractéristiques des guerres de religion du 16ème siècle, parce que ce n'étaient pas seulement des territoires et des ressources qui étaient en jeu, mais bien les systèmes de valeurs et les modes de vie de populations entières. D'un autre côté, la violence de ces conflits engendrés par l'idéologie et leurs résultats terrifiants ont eu un effet dévastateur sur la confiance en elles-mêmes des démocraties libérales, dont l'isolement dans un monde de régimes autoritaires et totalitaires a entraîné de sérieux doutes sur l'universalité des notions libérales de droit. Pourtant, malgré les puissants motifs de pessimisme que nous donne notre expérience de la première moitié de ce siècle, les événements survenus au cours de sa seconde moitié ont révélé de nouvelles orientations, très différentes et inattendues. A l'aube de la dernière décennie du 20ème siècle, le monde considéré dans son ensemble n'a pas connu de nouveaux désastres et il s'est même *amélioré* sur certains points bien précis. La principale de ces surprises, ainsi qu'on l'a dit plus haut, a été l'effondrement totalement inattendu du communisme dans presque tous les pays du monde à la fin des années 1980. Si frappante qu'ait été cette évolution, elle n'a constitué qu'une partie d'un plus vaste processus qui a pris forme depuis la Seconde Guerre mondiale. Les dictatures autoritaires de toutes sortes, aussi bien à droite qu'à gauche, se sont peu à peu effondrées. Dans certains cas, l'effondrement a conduit à l'établissement de démocraties libérales stables et prospères. Dans d'autres cas, les régimes autoritaires ont été suivis par l'instabilité politique, ou par d'autres formes de dictatures. Quelqu'ait été pourtant le succès des démocraties naissantes, les régimes autoritaires de tout bord ont connu des crises sévères dans presque toutes les parties du monde…».[876]

[876] Fukuyama, **La Fin…**, p. 36.

Il est clair que cet optimisme et cette confiance chez Fukuyama concernant le progrès de l'histoire et le développement, voire la perfection humaine sont épistémologiquement nourris par la conception téléologique que la philosophe des Lumières a ajoutée à la tradition de l'historiographie moderne. Comme ses prédécesseurs épistémologiques et philosophiques Kant, Comte, Hegel, etc., Fukuyama croit aussi qu'il existe un *télos* du cours historique. Il discute la perspective progressiste et téléologique de l'histoire en répondant à la question de « l'histoire est-elle orientée ? » qui est l'un des points de départ de son œuvre, comme suit :

> « (…) toutes les sociétés ou la plupart d'entre elles évoluent-elles dans une direction uniforme, ou bien leur histoire suit-elle un parcours cyclique ou simplement aléatoire ? Si la seconde hypothèse est vraie, il est possible que l'humanité répète n'importe quelle pratique sociale ou politique du passé : l'esclavage peut revenir, certains Européens peuvent se couronner de nouveau princes et empereurs et les femmes américaines peuvent même perdre leur droit de vote. Une histoire orientée, par contraste, implique qu'aucune forme sociale, une fois qu'elle a été dépassée, ne peut être répétée par la même société, même si différentes sociétés, à différents degrés de développement, peuvent naturellement répéter un même schéma d'évolution. Si l'histoire n'est pas destinée à se répéter elle-même, il doit exister un mécanisme uniforme et constant ou un ensemble de causes premières historiques, qui garantit l'évolution dans une direction unique et qui préserve parfois la mémoire des périodes antérieures dans le présent. Les théories cycliques ou aléatoires de l'histoire n'excluent pas la possibilité de changement social et de régularités limitées dans le développement, mais elles ne requièrent pas une source unique de causalité historique (…). Pour une première approche de la compréhension du mécanisme qui donne à l'histoire son orientation, suivons les pas de Fontenelle et de Bacon, et postulons la connaissance comme la clef de l'orientation de l'histoire -en particulier la connaissance de l'univers naturel que l'on peut obtenir par la science. En effet, si l'on considère l'ensemble des découvertes humaines, la seule qui soit, de l'avis unanime et sans équivoque, à la fois cumulative et orientée est la science naturelle moderne… ».[877]

Plus précisément, chez Fukuyama, l'histoire est orientée vers un point terminal et cette orientation n'est pas réversible puisque l'emprise des sciences naturelles

[877] Fukuyama, **La Fin…**, pp. 97-98.

modernes étant considérées comme un « régulateur » possible des changements de direction de l'histoire, est irréversible.[878] La croyance que l'histoire a un objectif terminal et un point final, est l'un des arguments les plus importants de l'historiographie progressiste moderne et elle existe aussi chez presque tous les penseurs modernes. Pour Fukuyama par exemple, le point final et l'objectif terminal du processus historique sont la réalisation de la liberté humaine tout comme chez Kant, Comte, Hegel, Marx, etc., à la différence qu'ils suivent les méthodologies différentes pour arriver à la liberté. Par exemple, Kant suggérait qu'on atteindra la liberté humaine en établissant un « Etat mondial/une société civique universelle » où domine la paix perpétuelle, Comte croyait qu'on arrivera à la liberté humaine en passant à l'état positif/scientifique dans laquelle l'épistémologie positiviste est un paradigme dominant, Hegel supposait qu'on est parvenu à la liberté humaine (la conscience de la liberté/l'esprit infini absolu) dans le monde occidental/l'empire germanique où tous sont libres et l'esprit humain est le plus avancé, Marx arguait qu'on arrivera à la liberté humaine en créant l'ordre communiste sans classe dans lequel tout le monde sera libre et égal, tandis que Fukuyama pense qu'on atteint la liberté humaine grâce à la société démocratique libérale occidentale où chacun est reconnu par tout le monde et chacun est son propre maître.

L'approche téléologique et linéaire en question de Fukuyama est naturellement eschatologique. Car, il faut que le cours historique avançant linéairement sur une ligne droite vers un objectif certain et ayant un début et un milieu défini, possède une fin. C'est pour cette raison que le terme de « fin de l'histoire » est un terme qui est soigneusement sélectionné et employé par Fukuyama. Autrement dit, la thèse de « fin de l'histoire » ne signifie pas simplement la fin de la Guerre Froide, la fin de la structure bipolaire du système international (celle du bloc occidental et soviétique) et la fin du communisme/du marxisme-léninisme,[879] elle équivaut également à

---

[878] Fukuyama, **The End…**, pp. 80-81, 88.

[879] Il décrit la fin du marxisme-léninisme de la manière suivante: « *(…) comme en Pologne, le marxisme-léninisme est mort en tant qu'idéologie mobilisatrice : sous sa bannière, on ne peut pas faire travailler les gens davantage et ses adhérents ont perdu confiance en eux (…). La disparition du marxisme-léninisme d'abord en Chine, puis en Union soviétique équivaudra à sa mort en tant qu'idéologie vivante dotée d'une importance historique mondiale. Il peut certes demeurer quelques croyants isolés dans des lieux comme Managua, Pyongyang ou Cambridge (Massachusetts) : le fait qu'il n'y ait plus un seul grand Etat où le marxisme-léninisme soit chose vivante sape complètement sa prétention d'être à l'avant-garde de l'histoire de l'humanité. Et la mort de cette idéologie signifie que l'esprit du Marché commun ne cessera pas de se renforcer dans les relations internationales et que la probabilité d'un conflit à grande échelle entre Etats ne cessera de diminuer …* » ; Fukuyama, « La Fin… », pp. 468-469.

l'évolution de la conscience, à la liberté humaine, c'est-à-dire en un mot à la fin de l'histoire de l'humanité. C'est ainsi que la thèse de Fukuyama qui dit que la dialectique de « maître-esclave » hégélienne, et « la lutte pour la reconnaissance » qui étaient les moteurs principaux durant le cours de l'histoire, a fini par la fin de l'histoire.[880] « Le dernier homme » a finalement trouvé la reconnaissance et a été « totalement satisfait » en attendant la fin du processus historique, parce que les individus et/ou les sociétés sont maitres d'eux-mêmes dans un milieu démocratique libéral. Cependant, Fukuyama avance que c'est la fin de l'histoire dans le domaine de la conscience et des idées, en d'autres termes l'histoire se termine théoriquement, non pas pratiquement et/ou réellement.[881]

Les racines épistémologiques et philosophiques d'une telle conception eschatologique déclarant la fin de l'histoire, sont basées sur deux sources principales séculaire et théologique. En premier lieu, comme indiqué dans la deuxième partie de la thèse, l'historiographie linéaire-progressiste est un héritage de la tradition judéo-chrétienne.[882] A cet égard, le fait que Fukuyama spécifie le début et la fin définie de l'histoire, qu'il souligne une fin ultime/une fin dernière du cours historique (la liberté) et qu'il est très optimiste pour l'avenir du système international et de l'histoire peuvent être cités comme des exemples montrant l'influence qu'a le récit

[880] Fukuyama explique le processus historique dans le cadre de la dialectique de « maître-esclave » chez Hegel, mais non pas avec la supposition d'« état de nature » comme chez Hobbes, Locke ou Rousseau. Du premier homme à nos jours/au dernier homme l'histoire est composée de luttes pour la reconnaissance ou bien de luttes à mort de pur prestige qui s'est passé entre « le maître » et « l'esclave ». Mais cette lutte a pris fin dans la société libérale démocratique où tout le monde est libre et est son propre maître ; c'est ainsi qu'avec la fin de la lutte pour la reconnaissance, l'histoire a aussi pris fin. En fait, le concept de « reconnaissance » étant un concept psychologique, il n'a pas été inventé par Hegel. Il est aussi vieux que la philosophie politique occidentale elle-même. Par exemple, Platon parlait du *thymos* ; Machiavel, du désir de gloire de l'homme ; Hobbes, de sa fierté ou de son orgueil ; Rousseau, de son amour-propre ; Hegel, de reconnaissance ; Nietzsche, de l'homme comme de la « bête aux joues rouges ». De même, Fukuyama a exprimé les attitudes et les comportements des hommes avec « le désir de reconnaissance ». Le fait que Fukuyama traite l'histoire de la lutte politique avec le concept de « reconnaissance » dans la perspective conflictuelle le sépare des autres libéraux qui l'étudient dans le cadre de la coopération ; pour plus de détails au sujet de la dialectique de « maître-esclave » et sur le concept de « reconnaissance », voir Fukuyama, **The End…**, pp. 143-208.

[881] Il est possible de dire que la théorie précède la pratique chez Fukuyama, parce qu'il donne la priorité à l'idée tout comme Hegel, à la différence de Marx qui met le monde matériel/l'économie au premier plan. Dans ce cadre, il est vrai que la fin de l'histoire pour lui symbolise le monde idéal plutôt que le monde réel. D'ailleurs, il écrit sur ce sujet ceci : « *(…) à la fin de l'histoire, il n'est pas nécessaire que toutes les sociétés deviennent des sociétés libérales réussies ; il suffit qu'elles renoncent à leur prétention de représenter des formes différentes et supérieures de l'organisation humaine…* » ; Fukuyama, « La Fin… », p. 465.

[882] Dans la conception d'histoire judéo-chrétienne, le temps avec son début (le jour de la création) et sa fin définie (le jour de jugement : la récompense ou la punition) est un processus linéaire qui se déroule entre le jour de la création et le jour du jugement. Dans cette conception, le temps a une direction et une fin ultime et avance linéairement vers la fin ultime. De plus, selon l'approche en question, chaque événement historique est unique et ne se répète pas.

historique judéo-chrétien sur lui, qui débute l'histoire par le jour de la création et se termine avec le jour du jugement, qui vise à « l'autre monde » (ou bien la vie après la mort) et qui donne l'espoir de salut/le salut de l'homme aux chrétiens et aux juifs. Bien plus, en proclamant la fin de l'histoire humaine avec la victoire du pole occidental, il présente les valeurs libérales occidentales et la société démocratique libérale de l'Occident au monde entier comme « le paradis terrestre » à la manière d'un « prophète » qui montre « la voie de salut/le paradis » aux hommes. C'est pour cette raison que Fukuyama annonce la fin de l'histoire, il utilise souvent la terminologie judéo-chrétienne dans une approche prophétique ou missionnaire tout comme Comte, son prédécesseur philosophique, qui s'est considéré comme « le prophète du positivisme » ou « le fondateur de la religion de l'humanité ».[883]

Par exemple, dans le chapitre « en guise d'introduction » de son œuvre, Fukuyama donne une « bonne nouvelle » aux lecteurs avec un style messianique :

> « (…) nous nous attendons tellement à ce que le futur nous apporte des nouvelles catastrophiques à propos de la santé et de la sécurité des politiques démocratiques que nous avons parfois du mal à reconnaitre les bonnes nouvelles lorsqu'elles arrivent. Et pourtant, la bonne nouvelle est arrivée. L'évolution la plus remarquable de ce dernier quart du 20ème siècle aura été la révélation de l'immense faiblesse inhérente aux dictatures mondiales apparemment si forte, qu'elles soient le fait de la 'droite' militaire et autoritaire ou de la 'gauche' communiste et totalitaire ».[884]

De la même façon, il met l'accent sur « la terre promise » dans plusieurs passages de l'ouvrage :

> « (…) Mais si les sciences naturelles modernes nous guident vers les portes de cette 'Terre promise' que paraît être la démocratie libérale, elles ne nous les font pas franchir, parce qu'il n'y a aucune raison économiquement nécessaire pour que l'avancement de l'industrialisation doive produire la liberté politique. (…) Une explication économique de l'histoire nous amène aux portes de la 'terre

[883] Comme on s'en souvient, Auguste Comte considère le positivisme comme une « religion de l'humanité » et il se voit comme « le fondateur de la religion de l'humanité » comme il l'a écrit en préface du son œuvre.
[884] Fukuyama, **La Fin…**, p. 13.

> promise' -la démocratie libérale- mais elle ne nous permet pas de les franchir (…) ».[885]

Nous pouvons dire que cette perspective de Fukuyama est un reflet d'un point de vue qui mélange le judaïsme au christianisme, d'autant plus qu'il se réfère à l'Ancien Testament avec le discours de « terre promise », alors qu'il fait référence au Nouveau Testament avec le discours de « bonne nouvelle ». C'est pour cette raison que Derrida interprète l'insistance de Fukuyama sur la « terre promise » et sur la « bonne nouvelle » comme une « rhétorique néo-évangélique et/ou néo-testamentaire » ; dans ce contexte il qualifie la thèse de « fin de l'histoire » d'« un nouvel évangile au sujet de la mort du marxisme/un évangile du libéralisme politico-économique » et qualifie Fukuyama de figure évangélique/biblique » suite à son approche eschatologique et apocalyptique.[886] En ayant égard au passage susmentionné de Fukuyama touchant le discours de « bonne nouvelle » et de « terre promise », Derrida fait la critique de cette rhétorique néo-évangélique et néo-testamentaire comme suit :

> « L'insistance néo-évangélique est significative à plus d'un titre. Un peu plus bas, cette figure chrétienne croise l'annonce juive des terres promises. Mais pour s'en écarter aussitôt. Si le développement de sciences naturelles/la physique moderne n'est pas pour rien dans l'avènement de la bonne nouvelle, notamment, nous dit Fukuyama, en ce qu'elle se lie à une technologie permettant 'l'accumulation infinie des richesses' et '1'homogénéisation croissante de toutes les sociétés humaines', c'est 'en premier lieu' parce que cette 'technologie confère des avantages militaires décisifs aux pays qui la détiennent'. Or si elle est essentielle et indispensable à l'avènement ou à la 'bonne nouvelle' proclamée par Fukuyama, cette donnée physico- technico-

---

[885] **Ibid.**, pp. 15-164.

[886] Jacques Derrida, **Spectres de Marx : L'Etat de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale**, Paris : Éditions Galilée, 1993, pp. 37, 98, 100, 103, 107. Derrida compare « La Fin de l'Histoire et le Dernier Homme » à la Bible en raison de ses prédictions eschatologiques et apocalyptiques et il le critique ainsi : *« Ne s'agirait-il pas d'un nouvel évangile, le plus bruyant, le plus médiatique, le plus 'successful' au sujet de la mort du marxisme comme fin de l'histoire ? Cet ouvrage ressemble souvent, il est vrai, au sous-produit consternant et tardif d'une 'footnote' : Nota bene pour un certain Kojève qui méritait mieux. Pourtant ce livre n'est pas aussi mauvais ou aussi naïf que le laisserait croire une exploitation effrénée qui l'exhibe comme la plus belle vitrine idéologique du capitalisme vainqueur dans une démocratie libérale enfin parvenue à la plénitude de son idéal, sinon de sa réalité. En fait, bien que pour l'essentiel il reste, dans la tradition de Léo Strauss, relayée par Allan Bloom, l'exercice scolaire d'un lecteur jeune, appliqué, mais tardif de Kojève (et de quelques autres), ce livre, il faut le reconnaître, est ici ou là plus que nuancé : parfois même suspensif jusqu'à l'indécision. Aux questions qu'il élabore à sa manière, il lui arrive d'ajouter ingénument, pour ne pas être pris en faute, ce qu'il appelle une 'réponse de gauche' à une 'réponse de droite'. Il mériterait donc une analyse très serrée … »* ; **ibid.**, p. 98.

militaire ne nous conduit, dit-il, qu'aux portes de cette 'Terre promise'.Veillons à ne pas surinterpréter mais prenons au sérieux l'insistance de cette rhétorique. Que semble-t-elle nous dire ? Que le langage de la Terre promise, et donc de la Terre promise mais encore refusée (à Moïse) est, *à Mseul du moins*, plus ajusté au matérialisme de la physique et de l'économisme. Si l'on tient compte du fait que Fukuyama associe un certain discours juif de la Terre promise à l'impuissance du matérialisme économiste ou du rationalisme de la science physique ; si l'on tient compte du fait qu'ailleurs il traite comme exception négligeable le fait que ce qu'il appelle tranquillement 'le monde islamique' ne rentre pas dans un 'consensus général' qui, dit-il, semble se dégager autour de la 'démocratie libérale', on peut former une hypothèse, au moins, sur l'angle que Fukuyama choisit de privilégier dans le triangle eschatologique. Le modèle de l'Etat libéral qu'il revendique explicitement, ce n'est pas seulement celui de Hegel, du Hegel de la lutte pour la reconnaissance, c'est celui d'un Hegel qui privilégie la 'vision chrétienne'. Si 'l'existence de l'Etat est la venue de Dieu dans le monde', comme le dit *The Philosophy of Right* invoquée par Fukuyama, cette venue a le sens d'un événement chrétien.[887] La Révolution française aurait été 'l'événement qui prit la vision chrétienne d'une société libre et égalitaire, et l'apporta ici-bas sur la terre'. Cette fin de l'Histoire est essentiellement une eschatologie chrétienne(…). D'une part, l'évangile du libéralisme politico-économique a besoin de l'événement de la bonne nouvelle qui consiste en ce qui se serait effectivement passé (ce qui s'est passé en cette fin de siècle, en particulier, la mort prétendue du marxisme et la prétendue réalisation de l'État de la démocratie libérale). Il ne peut pas se passer du recours à l'événement, mais comme, d'autre part, l'histoire effective et tant d'autres réalités d'apparence empirique contredisent cet avènement de la démocratie libérale parfaite, il faut en même temps poser cette perfection comme un simple idéal régulateur et transhistorique. Selon que cela l'avantage et sert sa thèse,

[887] Ici, Fukuyama, en se référant à la parole de « l'existence de l'Etat est la venue de Dieu dans le monde » dans l'ouvrage nommé « *The Philosophy of Right* » de Hegel, avance que le modèle de l'Etat libéral hégélien possède une vision chrétienne : « *Pour Hegel, la Révolution française a été l'événement qui prit la vision chrétienne d'une société libre et égalitaire, et l'apporta ici-bas sur terre. En faisant cette révolution, les anciens esclaves ont risqué leur vie et prouvé ce faisant qu'ils avaient surmonté la peur même de la mort, qui avait servi à l'origine à faire d'eux des esclaves. Les principes de liberté et d'égalité ont été ensuite portés au reste de l'Europe par les armées victorieuses de Bonaparte, puis de Napoléon. L'Etat démocratique libéral moderne qui vint au jour à la suite de la Révolution française était -tout simplement- la réalisation de l'idéal chrétien de liberté et d'égalité humaine hic et nunc. Ce n'était pas une tentative de déifier l'Etat ou de lui donner une portée 'métaphysique' qui manquait au libéralisme anglo-saxon. Cela constituait plutôt une reconnaissance du fait que c'était l'homme qui avait créé le Dieu chrétien à sa place, donc que c'était aussi l'homme qui pouvait faire descendre Dieu sur la terre, pour qu'il vécût dans les parlements, les palais présidentiels et les bureaucraties des Etats modernes.* » ; Fukuyama, **La Fin…**, p. 233 ; Fukuyama, **The End…**, p. 199.

> Fukuyama définit la démocratie libérale tantôt comme une réalité effective, tantôt comme un simple idéal. L'événement, c'est tantôt la réalisation, tantôt l'annonce de la réalisation […]. Faute de réélaborer une pensée de l'événement, Fukuyama oscille confusément entre deux discours inconciliables (c'est-à-dire entre le monde réel et idéal) […]. À l'annonce de la 'bonne nouvelle' de fait, à son événement effectif, phénoménal, historique et empiriquement constatable, il substitue l'annonce d'une bonne nouvelle idéale, inadéquate à toute empiricité, la bonne nouvelle téléo-eschatologique (…) ».[888]

Il est intéressant que Fukuyama accepte l'influence du récit chrétien de l'histoire :

> « Les premières véritables 'histoires universelles' de la tradition occidentale ont été chrétiennes. Les Grecs et les Romains avaient essayé d'écrire des chroniques et des histoires du monde connu ; le christianisme introduisit le premier le concept de l'égalité de tous les hommes au regard de Dieu, donc celui d'une destinée conçue pour tous les peuples du monde. Un historien chrétien comme saint Augustin ne s'intéressait nullement aux histoires particulières des Grecs ou des juifs en tant que telles ; ce qui importait était la rédemption de l'homme en tant qu'homme, événement qui constituerait l'achèvement de la volonté de Dieu sur la terre. Tous les peuples n'étaient que les branches d'une humanité plus générale dont le destin pouvait être interprété selon les desseins de Dieu pour la race humaine dans son ensemble. Le christianisme introduisait de surcroît le concept d'une histoire qui était finie dans le temps, commençant avec la création de l'homme par Dieu et se terminant par sa rédemption. Pour les chrétiens, la fin de l'histoire terrestre serait marquée par le jour du jugement qui ouvrirait le royaume des cieux ; à ce moment, la terre et les événements terrestres cesseraient littéralement d'exister. Ce résumé de l'histoire selon la doctrine chrétienne démontre clairement qu'une 'fin de l'histoire' est implicite dans l'idée même de l'écriture de toute histoire universelle. Les événements particuliers de cette histoire ne peuvent être signifiants que dans la perspective

[888] Derrida, **op. cit.**, pp. 103-104, 107-109. Derrida continue sa critique de la manière suivante : *« Malgré tout cela, il ne serait, semble-t-il, ni juste ni même intéressant d'accuser Fukuyama du sort fait à son livre. Il vaudrait mieux se demander pourquoi ce livre, avec la 'bonne nouvelle' qu'il prétend apporter, est devenu un tel gadget médiatique, et pourquoi il fait fureur sur tous les supermarchés idéologiques d'un Occident angoissé. On y achète ce livre comme une ménagère se jette sur le sucre et sur l'huile, quand il en reste, aux premières rumeurs de guerre. Pourquoi cette amplification médiatique ? Et comment un discours de ce type est-il recherché par ceux qui ne chantent la victoire du capitalisme libéral et son alliance prédestinée avec la démocratie que pour se dissimuler, et d'abord à eux-mêmes, que jamais ce triomphe n'a été aussi critique, fragile, menacé, voire à certains égards catastrophique, et au fond endeuillé ? (...) »* ; **ibid.**, pp. 115-116.

> d'une finalité plus vaste et plus universelle, dont la réalisation apporte nécessairement avec elle la fin du processus historique. Cette fin de l'homme et de l'humanité est ce qui rend tous les événements particuliers potentiellement intelligibles ».[889]

Quant aux origines séculaires d'une telle conception eschatologique, apocalyptique, téléologique et théologique déclarant la fin de l'histoire, elles s'appuient épistémologiquement sur les idées touchant le temps/l'histoire des philosophes des Lumières tels que Comte, Hegel et Marx.[890] Car, ils ont également cru que l'histoire avait une certaine fin. Par exemple, Comte débutant le cours historiques par la période théologique, pense qu'il prendra fin avec la période positive dans l'Occident ; chez Hegel l'histoire qui a commencé avec le stade tribal dans le monde oriental, est achevé par « la société libérale » dans l'empire germanique/le monde occidental après la guerre d'Iéna en 1806 ; Marx qui a débuté le processus historique par la société primitive dans l'Orient, suggère qu'il finira avec la révolution du prolétariat qui se passera dans le monde occidental ; chez Kojève l'histoire s'est terminée par la société libérale occidentale à la fin de la Seconde Guerre mondiale ; et enfin, Fukuyama a conclu l'histoire par la société démocratique-égalitaire libérale à la fin de la Guerre Froide.[891] A la différence que Fukuyama a mis la fin « dans le présent » dans lequel il vit tout comme Hegel et Kojève, contrairement à Comte et Marx qui prévoient que l'histoire se terminera « dans l'avenir » (chez Comte par l'ère positive, chez Marx par la création de la société/de l'ordre communiste).[892] De même, pour Hegel, Kojève et Fukuyama, le cours de l'histoire prend fin avec une guerre à la fin de laquelle est fondé « un Etat libéral universel » où tous sont libres.[893] C'était « la monarchie constitutionnelle

---

[889] Fukuyama, **La Fin…**, p. 82.

[890] Fukuyama base l'infrastructure théorique/séculaire de l'idée de fin de l'histoire sur Hegel, Marx, Kant et Kojève, en précisant que cette idée ne lui appartient pas originalement ; pour plus de détails, voir Fukuyama, « The End… », pp. 2-5 ; Fukuyama, **The End…**, p. 60.

[891] Chez tous ces penseurs, l'histoire prend(ra) fin dans l'Occident.

[892] Comte qui a mis fin à la période théologique, regarde son époque comme une période de transition de l'état métaphysique à l'état positif. Il prédit qu'on passera à l'étape finale de l'histoire dans un délai bref grâce à la période positive. De même, chez Marx, la fin de l'histoire viendra avec le système communiste à la suite d'une période de passage (le système socialiste).

[893] A ce point, on peut dire que les trois penseurs attribuent un sens particulier et/ou une fonction importante à la guerre. Par exemple, chez Hegel, la guerre d'Iéna a marqué la fin de l'histoire en 1806, parce qu'elle a actualisé les idées et les principes de la Révolution française et américaine (à savoir la liberté et l'égalité comme principes d'une société libérale). Selon Kojève, l'histoire a connu son terme après la Deuxième Guerre mondiale, étant donné que l'Etat libéral a trouvé sa concrétisation dans les pays de l'Europe occidentale d'après guerre. Ainsi, en estimant qu'on avait déjà atteint à la connaissance absolue et la fin de la philosophie (depuis Hegel) grâce à la fin de l'histoire, Kojève a quitté l'enseignement et a passé le reste de sa vie à travailler comme bureaucrate dans la Communauté

allemande/l'empire germanique » de l'après la guerre d'Iéna chez Hegel, c'était « l'Etat universel et homogène » (les Etats-Unis ou bien la communauté/l'Union européenne) qui a émergé après la Seconde Guerre mondiale pour Kojève, alors qu'il est qualifié de « l'Etat démocratique libéral » (les Etats-Unis ou les Etats démocratiques libéraux dans l'Union européenne) sortant victorieux de la Guerre Froide par Fukuyama. Brièvement dit, à l'instar de Hegel et de Kojève, Fukuyama proclame la fin de l'histoire avec l'Etat libéral où toute contradiction serait levée dès lors qu'il saurait conjuguer les deux piliers de l'histoire, celui de la rationalité économique et celui du désir de reconnaissance (*thymos*).[894]

A vrai dire, ce modèle d'Etat universel et homogène étant également le dernier modèle et le plus avancé de l'histoire humaine, par le terme de Fukuyama « l'Etat démocratique libéral », a l'air d'« un paradis terrestre à atteindre », alors que ses citoyens qui y vivent librement, avec le terme de Fukuyama « le dernier homme », rappellent « les chrétiens vivant dans ce paradis terrestre ». Plus clairement, l'Etat démocratique libéral de Fukuyama, est par conséquent en toute logique, un Etat chrétien et/ou une Sainte-Alliance se composant des Etats-Unis et des Etats européens, tels que celui de Hegel (l'empire germanique représentant le monde chrétien), celui de Kojève (l'Amérique d'après les guerres mondiales ou la Communauté européenne symbolisant l'Etat universel et homogène), voire comme celui de Marx (les sociétés industrielles chrétiennes où la société communiste sans classe sera établie) comme Derrida l'a souligné :[895]

> « Cette fin de l'histoire (qui est essentiellement une eschatologie chrétienne)[896] consonne avec le discours actuel du pape sur la communauté européenne : destinée à devenir un Etat ou un super-Etat chrétien, cette communauté relèverait donc encore de quelque Sainte-Alliance. Elle n'est donc pas sans rapport avec l'alliance dont parlait en toutes lettres 'le Manifeste' qui y

économique européenne jusqu'à sa mort en 1968. Fukuyama quant à lui proclamait aussi que l'histoire avait connu son achèvement après la Guerre Froide, du fait que le défi majeur du libéralisme, le communisme, s'était effondré à la fin de la Guerre Froide ; Fukuyama, « The End… », pp. 3-4.

[894] D'après Fukuyama, l'Etat universel et homogène qui apparaît à la fin de l'histoire, peut donc être considéré comme reposant sur les deux piliers de l'économie et de la reconnaissance. Fukuyama, **The End…**, p. 204.

[895] Cette liste de Derrida peut être diversifiée avec des exemples tels que la société occidentale de Comte, qui entrent (ou sont en train d'entrer) dans la dernière étape de l'histoire (l'état positif), la société française (l'époque de Louis XIV) de Voltaire, qui sont dans l'ère la plus avancée de l'histoire, etc.

[896] Ici, Derrida entend non seulement le modèle d'Etat de Fukuyama, mais aussi celui de Hegel, de Marx et de Kojève.

> nommait aussi le pape. (…) Et précisons encore que c'est au nom d'une interprétation chrétienne de la lutte pour la reconnaissance et donc de l'Etat universel, et donc de l'exemplaire Communauté européenne, que l'auteur de 'La Fin de l'Histoire et le Dernier Homme' (l'homme chrétien) critique Marx et propose de corriger son économisme matérialiste, de le 'compléter' : il y manquerait ce 'pilier' hegelo-chrétien de la reconnaissance ou cette composante 'thymotique' de l'âme. L'Etat universel et homogène, celui de la fin de l'histoire, devrait reposer sur le 'pilier double de l'économie et de la reconnaissance'. Comme au temps du 'Manifeste', une alliance européenne se forme dans la hantise de ce qu'elle exclut, combat ou refoule ».[897]

Il est évident que ces types de prévoyances eschatologiques et apocalyptiques à l'échelle universelle qui promettent « le paradis terrestre » aux hommes et qui portent une prédiction prophétique/messianique,[898] font référence à la théologie judéo-chrétienne plutôt qu'aux sources séculaires et scientifiques. Si on l'exprime avec la terminologie de Carr, la présomption d'une fin de l'histoire a un ton eschatologique plus approprié au théologien qu'à l'historien et nous ramène à l'erreur de l'objectif hors de l'histoire que la tradition judéo-chrétienne soutient.[899] Bien plus, si l'on tient compte du fait que l'historiographie moderne progressiste (la philosophie dialectique de Hegel/Marx et la philosophie linéaire comme chez Fukuyama et bien sûr ses prédécesseurs tels que Turgot, Condorcet, Voltaire, Comte, Kant, Weber, Montesquieu et etc.)[900] est composée d'une synthèse de la pensée judéo-chrétienne et de la philosophie des Lumières, on peut former une hypothèse que les présomptions ou les thèses concernant la fin de l'histoire sont par natures eschatologiques et apocalyptiques. En d'autres termes, puisque l'historiographie moderne progressiste a pris forme sous l'effet de l'historiographie chrétienne-juive et de la tradition d'histoire des Lumières, les thèses telles que « la fin de l'histoire » de Fukuyama, construites sur l'historiographie linéaire-progressiste, soutenues soit par les sources séculaires, soit par des références théologiques, sont ontologiquement et

---

[897] Derrida, **op. cit.**, pp. 105-106.

[898] Il est probable que pour ses prévisions prétentieuses et ses autocritiques potentiels, Fukuyama écrit: « *Notre tâche n'est pas de répondre exhaustivement aux défis du libéralisme promu par chaque messie cinglé dans le monde entier, mais seulement ceux qui sont incarnés dans les forces et les mouvements sociaux ou politiques importants et qui font donc partie de l'histoire mondiale.* » ; Fukuyama, « The End… » ; pp. 9-10.

[899] Carr, **What is…**, p. 115.

[900] On doit prendre en considération que les deux paradigmes principaux de l'historiographie moderne sont l'historiographie linéaire et dialectique, tandis que celui de l'historiographie pré-moderne (de l'antiquité et du moyen âge) est cyclique.

épistémologiquement eschatologiques et apocalyptiques. Car, comme on s'en souvient, ce sont les Juifs et après eux les Chrétiens qui ont introduit le point de vue téléologique dans l'historiographie en postulant que le processus historique progresse vers un but définie, c'est-à-dire vers la fin dernière. Ensuite, les rationalistes des Lumières qui étaient les fondateurs de l'historiographie moderne, ont sécularisé/modernisé cette vue téléologique judéo-chrétienne et y ont ajouté le caractère rationnel.[901] L'histoire qui figure un progrès vers la perfection de l'homme au moyen de la raison humaine, a ainsi acquis une signification et un but. Et l'accomplissement du but de l'histoire signifie automatiquement la fin de l'histoire, autrement dit, l'histoire est devenue elle-même une théodicée (la preuve ou la défense de Dieu).[902] Par conséquent, ce sont les philosophes des Lumières qui ont transformé l'historiographie moderne progressiste en « version séculaire » de l'historiographie judéo-chrétienne.[903] C'est pourquoi, il est possible de qualifier telles thèses ou bien telles prévisions eschatologiques à la mode au 19ème et au 20ème siècle comme « la fin de l'histoire », « la fin du marxisme », « la fin de la philosophie », « la fin de l'homme », « le dernier homme », etc., de « prédications prédictives et prédictibles » ou bien de « classiques de la fin » qui forment le canon de l'apocalypse moderne.[904]

Par ailleurs, la thèse de « fin de l'histoire » de Fukuyama, s'appuyant sur une telle conception théologique, eschatologique et apocalyptique, est bien sûr par sa nature euro-centrique tout comme les théories de ses précurseurs philosophiques et théoriques, comme par exemple celles de Turgot, de Condorcet, de Voltaire, de Comte, de Kant, de Hegel, etc. Nous pouvons expliquer l'eurocentrisme de Fukuyama à l'aide de la conceptualisation de « *homo occidentalis economicus axiomaticus* » de Galtung, qui caractérise l'homme occidental. Galtung examine et décrit « *homo occidentalis* » dans le cadre de six suppositions fondamentales

[901] Carr, **What is…**, p. 110 ; Iggers, **op. cit.**, p.
[902] Carr, **What is…**, pp. 110-111.
[903] Alkan, **op. cit.**, p. 28.
[904] Derrida, **op. cit.**, pp. 37-105. Derrida a en même temps surnommé ce type d'analyses rédigées par Hegel, Marx, Nietzsche, Heidegger, Kojève et Fukuyama, « le ton apocalyptique en philosophie » ; **ibid.**, p. 37. De même, Popper les nomme « la philosophie oraculaire / d'oracle », alors qu'il conceptualise les prévoyances de Marx sur l'avenir du capitalisme et du socialisme en tant que « prophétie de Marx » ; Popper, **op. cit.**, pp. 1-80 ; 135-198. D'une manière similaire, on peut qualifier la thèse de Fukuyama d'« une thèse prophétique » ; Seifudein Adem Hussein, « On the End of History and the Clash of Civilizations: A Dissenter's View », **Journal of Muslim Minority Affairs**, Vol. 21, No. 1, 2001, p. 25.

composées des dimensions d'espace, de temps, de connaissance, de nature, de Dieu et d'homme. Selon Galtung :

> i- Comme on l'a mentionné précédemment, la perception d'espace de l'homme occidental est : « l'Occident, particulièrement l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord, constituent le centre du monde et le reste est la périphérie, avec le centre comme la force motrice ».
>
> ii- La perception de temps de l'homme occidental se fait de la manière suivante : « les processus sociaux sont unidirectionnels, avec le progrès de lent en fort, etc., mais aussi avec la crise à être surmontée, finissant probablement bien, avec une fin positive (*Endzustand*) »
>
> iii- La perception de connaissance de l'homme occidental est comme suit : « le monde peut être compris en termes de peu de dimensions, en fin de compte le monde peut être vu comme unidimensionnel ; atomisme, déductivisme. »
>
> iv- La perception de nature de l'homme occidental ou bien la relation entre l'homme et la nature est : « l'homme domine sur la nature »
>
> v- La perception de Dieu de l'homme occidental ou la relation entre l'homme et Dieu est: « Dieu, ou certaines idéologies/principes remplaçant Dieu dans l'ère moderne dominent sur l'homme »
>
> vi- La perception d'homme de l'homme occidental ou les relations entre l'homme et l'homme est: « un groupe d'homme en tant qu'individus, classes et nations domine sur les autres ; certains sont plus égaux que d'autres ».[905]

Dans ce contexte, il est clair que les paramètres de mentalité de Fukuyama constituent un prototype d'« *homo occidentalis* ». Tout d'abord, la perception d'espace/de géographie de Fukuyama est en parfaite harmonie avec celle d'« *homo occidentalis* ». Exprimé autrement, il perçoit géographiquement l'Occident, particulièrement l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord, comme le centre du monde, tandis qu'il conçoit le reste du monde en tant que périphérie de l'Occident. Puisqu'il regarde d'une manière déterministe le système international seulement par la fenêtre de « la théorie de paix démocratique »[906] et vu qu'il réduit la politique globale multidimensionnelle aux relations entre les régimes démocratiques dont le

[905] Galtung, « On the… », p. 23.
[906] La théorie de paix démocratique, héritée de Kant par Fukuyama et d'autres théoriciens libéraux, défend l'idée que les Etats démocratiques ne se battent pas entre eux.

berceau original est l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord, il situe inévitablement les pays d'Europe occidentale et les Etats-Unis au centre géographique du monde. Il analyse aussi les autres régions non occidentales (l'Europe du Sud, l'Europe de l'Est, l'Amérique latine, l'Afrique, l'Asie), c'est-à-dire « la périphérie » du monde, dans la perspective de la démocratie libérale en Europe de l'Ouest et aux Etats-Unis, en un mot dans l'axe des valeurs universelles communes du « centre » (celles de l'Occident).[907] D'ailleurs, cette conception de géographie euro-centrique, egocentrique et ethnocentrique de Fukuyama, divisant géographiquement le monde en deux comme « le centre/l'Occident » et « la périphérie/les régions non occidentales », se manifeste à nous avec toute l'évidence de la manière suivant :

> « (…) Les pensées bizarres qui peuvent traverser l'esprit de certaines personnes en Albanie ou au Burkina-Faso importent fort peu à notre propos : ce qui nous intéresse, c'est ce qu'on pourrait appeler l'héritage idéologique commun de l'humanité ».[908]

En second lieu, la perception de temps/d'histoire de Fukuyama est la même que celle d'« *homo occidentalis* ». La thèse de « fin de l'histoire » et le concept « de dernier homme » qui suppose que le cours historique ayant un début et une fin précise avance linéairement sur une ligne droite et que cet avancement et ce développement se termine avec la fin de la Guerre Froide, constitue un exemple typique de l'historiographie linéaire-progressiste arguant que l'histoire progresse uni-directionnellement de la plus simple/primitive à la plus avancée/développée (c'est un processus qui commence généralement par la Grèce antique sur laquelle l'Occident base épistémologiquement, philosophiquement, politiquement, etc. ses racines, qui se perpétue par Rome et la féodalité et qui passe à l'ère moderne avec la Renaissance, le Reforme et les Lumières) et finit par une fin positive.[909] Parallèlement à la philosophie d'histoire linéaire-progressiste, Fukuyama construit sa perspective euro-centrique sur le dilemme parmi « les pays modernes/modernisés et occidentaux/occidentalisés » (les Etats démocratiques libéraux développés) et « les pays non modernisés et non occidentalisés du tiers-monde » (les Etats non démocratiques non libéraux) tout comme les théoriciens de la modernisation (Weber,

---

[907] Fukuyama, **The End…**, pp. 13-51.
[908] Fukuyama, « The End… », p. 10.
[909] Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben-İdraki », pp. 24-25.

Durkheim, Tönnies etc.) qui lisent l'Occident et l'Orient sur des distinctions dichotomiques telles que « développé et sous-développé », « progressiste-traditionnaliste », « moderne-non moderne », etc.[910] En plus, à la fin de l'histoire, les Etats n'ont aucun choix sauf la modernisation/l'occidentalisation et la démocratisation/la libéralisation ; autrement dit, ou bien ils seront « post-historiques » en s'occidentalisant/se modernisant et se libéralisant/se démocratisant, ou bien ils seront « historiques » en s'engluant dans l'histoire :[911]

> « Ainsi, l'Union soviétique se trouve à un carrefour. Elle peut emprunter le chemin qu'ont ouvert depuis quarante-cinq ans les Etats d'Europe occidentale, chemin qu'une grande partie de l'Asie a déjà suivi ; ou bien elle peut cultiver sa particularité et rester engluée dans l'histoire (…) ».[912]

Une telle perception d'histoire signifie que l'Occident est en pouvoir de déterminer non seulement le passé mais aussi l'avenir ;[913] et elle constitue la dimension de temps de la « légitimité/l'infrastructure scientifique » de l'intervention étrangère américaine/occidentale dans les sociétés non occidentales sous prétexte de démocratiser comme dans les exemples d'Irak et d'Afghanistan.

En troisième lieu, la perception de connaissance de Fukuyama reflète exactement celle d'« *homo occidentalis* ». Sa conception épistémologique unidimensionnelle représente la version « néo » d'une part de la pensée rationaliste cartésienne, d'autre part de la tradition positiviste/empiriste de Comte basée sur le trio de « raison-science-progrès » des Lumières et défendant la connaissance absolue.[914] Cet absolutisme scientifique emprisonné entre le rationalisme mécanique

---

[910] Fukuyama écrit sur le processus de la modernisation et le progrès historique ainsi « *(...) L'existence de discontinuités ne rend pas moins réelles les similitudes remarquables dans les expériences des peuples qui vivent le processus de la modernisation. Personne ne saurait nier que la vie du 20ème siècle est fondamentalement différente à plus d'un titre de la vie de toutes les périodes antérieures, et bien peu des habitants douillets des démocraties développées qui se moquent de l'idée de progrès historique dans l'abstrait seraient prêts à passer leur vie dans un pays arriéré du tiers monde, qui représente dans les faits une époque antérieure de l'humanité (...)* » Fukuyama, **The End…**, p. 130.

[911] Fukuyama, « The End… », p. 25.

[912] Fukuyama, « La Fin… », p. 468.

[913] Davutoğlu, « Batı'daki İslam… », p. 48.

[914] Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben-İdraki », pp. 26-27. La différence la plus significative entre les deux traditions de pensée (le rationalisme et le positivisme/l'empirisme) constituant l'épistémologie moderne, est le fait que la philosophie rationaliste défend que la connaissance soit « a priori », tandis que la philosophie empiriste avance qu'elle est « a posteriori ». Mais en tout cas, les deux traditions défendent que la connaissance soit absolue et anthropocentrique et elles la traitent uni-dimensionnellement dans le cadre de « raison-science-progrès » ; **ibid**. En fait, le fait que la connaissance est examinée par une perspective unidimensionnelle, absolutiste et monopoliste n'est pas propre au paradigme moderniste, parce qu'il ne sécularise que philosophiquement et politiquement le

et le positivisme absolutiste, réduit l'histoire de l'humanité à l'épistémologie moderne unidimensionnelle de la civilisation occidentale.[915] Fukuyama s'imprègne d'une telle théorie de connaissance unidimensionnelle de connaissance du positivisme et du rationalisme qui divise le processus historique en deux avec « la période avant la science » et « la période après la science » en fonction de la découverte de la méthode scientifique, similairement à la périodisation d'« avant Jésus-Christ » et d'« après Jésus-Christ » dans l'historiographie chrétienne :[916]

> « Toutefois, une fois qu'elle eut été inventée, la méthode scientifique devint le bien commun universel de tout homme doué de raison, et potentiellement accessible à chacun sans considération de différences de culture ou de nationalité. La découverte de la méthode scientifique engendra une division fondamentale et non cyclique des temps historiques en périodes 'avant' et 'après'. Une fois la découverte faite, le développement progressif et continu de la science naturelle moderne a fourni un mécanisme d'orientation qui explique bien des aspects du développement historique consécutif ».[917]

De même, la perception de nature de Fukuyama, c'est-à-dire sa conception concernant la relation entre l'homme et la nature, constitue parfaitement un prototype de celle d'« *homo occidentalis* ». Suivant cette perception euro-centrique, l'homme occidental a réussi à prendre la nature sous sa domination grâce à l'avancement de la science naturelle et de la technique moderne :

> « La science naturelle moderne est également susceptible de produire des changements dans le cours de l'histoire grâce à la conquête progressive de la nature qu'elle permet, aux fins de satisfaire les désirs humains (…). La possibilité de maîtriser la nature, ouverte par la science naturelle moderne, n'a

---

dogmatisme unidimensionnel de l'église. C'est pourquoi, le paradigme moderniste peut être qualifié de « dogmatisme séculaire » à cause de ses caractéristiques épistémologiques (unidimensionnelle, absolutiste et monopoliste) ; pour les ressemblances et les différences épistémologiques entre le dogmatisme unidimensionnel de l'église et l'épistémologie unidimensionnelle du paradigme moderne, voir Ahmet Davutoğlu, **The Impacts of Alternative Weltanschauungs on Political Theories : A Comparison of Tawhid and Ontological Proximity,** (thèse de doctorat publiée), İstanbul : Boğaziçi Üniversitesi, 1990, pp. 47-55.

[915] Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben-İdraki », p. 27.

[916] Cette séparation historique de Fukuyama qui rappelle en même temps la typologie tripartite de Comte qui périodise l'histoire dans l'axe de l'épistémologie positiviste comme « avant le positivisme » (l'état théologique et métaphysique) et « après le positivisme » (l'état positif).

[917] Fukuyama, **La Fin…**, p. 99.

> pas été un trait commun à toutes les sociétés, mais dut être inventée à un moment de l'histoire par certaines Européens… ».[918]

Tant qu'à la perception de Dieu de Fukuyama, il est possible de dire qu'elle s'harmonise avec celle d'« *homo occidentalis* » qui remplace l'autorité céleste/le pouvoir de Dieu par le pouvoir terrestre/les idéologies autoritaires et totalitaires déployant un grand effort afin de créer « un nouvel homme/l'identité » (par exemple l'homme soviétique, l'identité yougoslave, la race germanique, etc.) tels que le fascisme et le communisme dans l'ère moderne, en sécularisant le dogmatisme de l'église qui domine sur les hommes au nom de Dieu par l'assertion de ce qu'il représente Dieu.[919] Lors même que Fukuyama s'oppose aux idéologies autoritaires et totalitaires qui planifient la vie des hommes des pieds à la tête, il positionne une autre idéologie au centre de sa thèse qui met fin à l'histoire de l'humanité avec le libéralisme.

Et en dernier lieu, à l'évidence, la conception de l'homme de Fukuyama coïncide tout à fait avec celle d'« *homo occidentalis* » qui se croit le centre du monde et qui se voit supérieur aux autres individus et nations non occidentaux. Car, la thèse de « fin de l'histoire » inclut une supposition/hypothèse cachée de la manière suivante : « nous -les occidentaux- sommes ceux qui fondons l'Etat démocratique libéral moderne, le dernier modèle d'Etat et qui mettons fin à l'histoire, dominons naturellement les autres ; par conséquent l'homme et la civilisation occidental sont uniques ». Par exemple, le fait que Fukuyama compare les Afghans au « premier homme » et/ou à la « société primitive » de Hegel poursuivant la lutte de reconnaissance et/ou la lutte à mort de pur prestige, est la projection d'une telle mentalité euro-centrique, egocentrique et ethnocentrique :

> « L'essentiel de cette explication hégélienne de l'homme primitif paraîtra étrange à des oreilles modernes, particulièrement cette identification du risque de mort volontairement assumé pour le seul prestige comme caractéristique humaine la plus fondamentale. Cette volonté de risquer sa vie n'est-elle pas en effet simplement une coutume sociale primitive, depuis longtemps passée de mode, avec les duels, les vendettas et autres crimes d'honneur ? Dans notre monde, il y a toujours des gens qui courent risquer leur vie dans des batailles

---

[918] Fukuyama, **La Fin…**, pp. 98-99, 102-103.
[919] Ahmet Davutoğlu, « İnsan Hakları Kavramının Zihniyet Boyutu ve Siyasi Kullanımı », **Yeni Türkiye**, No. 18, 1997, pp. 156-157 ; Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben-İdraki », pp. 30-32.

> sanglantes pour un nom, ou un drapeau, ou un morceau de tissu ; mais ils tendent à se restreindre à des gangs baptisés les *Bloods* ou les *Crips*, et gagnent leur vie en vendant de la drogue, à moins qu'ils n'aillent vivre en Afghanistan. Dans quel sens un homme volontaire pour tuer ou être tué pour quelque chose de valeur purement symbolique (prestige ou reconnaissance) peut-il être dit plus profondément 'humain' que quelqu'un qui refuse plus intelligemment le défi et soumet ses revendications à un arbitrage pacifique ou aux tribunaux ? ».[920]

De la conception de « mission de l'homme blanc » reflètant la mentalité colonialiste de l'Europe à la doctrine de « nation élue » et du concept de « dernier homme » qui proclame la fin de l'histoire de Fukuyama à la distinction catégorique en forme de « l'Occident et le reste » qui met l'accent sur la spécificité et l'unicité de la civilisation occidentale de Huntington, chacune de ces perspectives est le produit de la même vision du monde qui voit un groupe de personnes ou de communauté plus égal que les autres.[921] Les idées de Huntington concernant l'homme et la civilisation occidentale résument très bien la perception d'homme narcissique en question de l'« *homo occidentalis* » qui considère l'Occident comme « le centre choisi et la civilisation choisie » :[922]

> « L'Occident diffère des autres civilisations non par la manière dont il s'est développé, mais par le caractère particulier de ses valeurs et de ses institutions : le christianisme, le pluralisme, l'individualisme, l'autorité de la loi ont permis à l'Occident d'inventer la modernité, de connaitre une expansion mondiale et de s'imposer comme modèle aux autres sociétés. Ces caractéristiques, dans leur totalité, sont spécifiques à l'Occident. L'Europe (…) est 'la source, l'unique source' des 'nations de liberté individuelle, de démocratie politique, d'autorité de la loi, de droits de l'homme et de la liberté culturelle (…). Ce sont des idées typiquement européennes, elles ne sont ni asiatiques, ni africaines, ou moyen-orientales, sauf par adoption'. Elles font la spécificité de la civilisation occidentale dont la valeur repose non sur son universalité, mais sur son unicité. Il est par conséquent de la responsabilité des dirigeants occidentaux non de tenter de façonner d'autres civilisations à l'image de l'Occident, ce qui est au-delà de leurs possibilités en raison du déclin de leur puissance, mais de préserver, de protéger et de revigorer les qualités uniques de la civilisation

[920] Fukuyama, **La Fin…**, p. 178.
[921] Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben-İdraki », p. 32.
[922] Galtung, « On the… », p. 36.

> occidentale. Parce qu'il s'agit du plus puissant des Etats, cette responsabilité écrasante incombe d'abord aux Etats-Unis d'Amérique ».[923]

Pour revenir à la thèse de « fin de l'histoire », comme nous l'avons mentionné ci-dessus, la prévision de Fukuyama sur le système international sert d'exemple typique à la perception d'histoire linéaire-progressiste, euro-centrique/orientaliste, egocentrique et ethnocentrique fondée sur la psychologie d' « Occident choisi » d'« *homo occidentalis* ». Une telle conception du temps est en même temps une réflexion sur l'approche de l'histoire universelle :

> « (…) le caractère mondiale de la révolution libérale actuelle (…) constitue en effet un témoignage supplémentaire qu'un processus fondamental est à l'œuvre, qui impose un schéma d'évolution commun à toutes les sociétés humaines, en bref, quelque chose comme une histoire universelle de l'humanité dans le sens de la démocratie libérale (…) ».[924]

L'approche en question prenant sa référence théologique dans l'historiographie judéo-chrétienne et sa référence séculaire dans des penseurs des Lumières tels que Turgot, Condorcet, Voltaire, etc., et se transformant en paradigme de l'histoire universelle par surtout les philosophes du 19ème siècle comme Comte, Kant, Hegel, Marx, etc.,[925] défend une philosophie d'histoire singulière et/ou monopolistique, en remplaçant la notion de « l'histoire des civilisations » qui suppose qu'il existe plusieurs civilisations avec leur histoire (l'histoire de la civilisation chinoise, indienne, ottomane, etc.) par le concept de « l'histoire de la civilisation » qui argue qu'il n'y a qu'une seule civilisation et histoire unique (l'histoire de la civilisation occidentale).[926]

Cette approche universaliste et déterministe qui fait un grand effort afin d'imposer son propre schéma d'histoire et/ou son modèle d'évolution historique au monde non occidentale sous le nom d'« histoire universelle de l'humanité » sans égard pour l'histoire des autres civilisations ou bien sociétés, est qualifiée de « vol de

---

[923] Huntington, **Le Choc…**, pp. 469-470.
[924] Fukuyama, **La Fin…**, p. 76. Fukuyama définit « l'histoire universelle » comme : « *Une histoire universelle de l'humanité n'est pas la même chose qu'une histoire de l'univers. C'est dire que ce n'est pas un catalogue encyclopédique de tout ce que l'on sait sur l'humanité, mais plutôt un essai pour trouver un schéma d'explication sensé au développement général des sociétés humaines* » ; **ibid.**, p. 81.
[925] Sur l'historiographie universelle, Fukuyama fait référence surtout aux penseurs suivants : Voltaire, Turgot, Condorcet, Kant, Hegel, Marx, Weber et Durkheim ; pour le détail, voir Fukuyama, **The End…**, pp. 55-70.
[926] Davutoğlu, « Tarih İdraki… », p. 8.

l'histoire » par Goody,[927] alors qu'elle est conceptualisée en tant que « pauvreté de l'historicisme » par Popper.[928] Toynbee opte également pour « l'illusion egocentrique » afin de décrire l'universalité/l'universalisme de la conception de l'histoire progressiste de l'Occident, qui réduit les civilisations et leurs histoires à une seule civilisation/la civilisation occidentale et à une histoire de cette seule civilisation/l'histoire de la civilisation occidentale. Ses analyses et (auto-)critiques sur ce sujet résume aussi très bien l'eurocentrisme, l'égocentrisme et l'ethnocentrisme de l'historiographie progressiste occidentale : selon lui, l'universalité/l'universalisme de l'historiographie occidentale procède de l'idée fausse de « l'unité de l'histoire/l'unité de la civilisation » impliquant l'hypothèse qu'il n'existe qu'une rivière de civilisation, la nôtre, et que toutes les autres sont tributaires de cela ou bien perdues dans les sables du désert. L'idée fausse de « l'unité de l'histoire/l'unité de la civilisation » due au succès mondial de la civilisation occidentale dans la sphère matérielle, peut être reliée à trois racines : l'illusion égocentrique, l'illusion d'Orient invariable et l'illusion de progrès comme mouvement qui se déroule sur une ligne droite.[929]

De la même manière, Huntington analyse et juge aussi la supposition de « civilisation universelle » basée sur l'idée d'« unité de l'histoire/unité de la

---

[927] « Le vol de l'histoire » signifie la fiction et le monopole de l'Occident sur l'histoire dans la dimension d'espace et de temps ; pour plus d'informations, voir Goody, **op. cit.**, pp. 1-26.

[928] Popper répond à la question de « peut-il y avoir une loi d'évolution ? » de la manière suivant : « *Je crois que la réponse à cette question doit être 'Non' (...). Mes raisons sont très simples. L'évolution de la vie sur la terre ou de la société humaine est un processus historique unique (...)* » ; Karl R. Popper, **The Poverty of Historicism**, London and New York : Routledge, 1991, pp. 107-108. Popper accuse non seulement les philosophes progressistes comme Comte et Marx, mais aussi les penseurs cycliques tels que Vico, Spengler et Toynbee de devenir universalistes et déterministes. Selon lui, l'historiographie cyclique est aussi universelle/universaliste et déterministe que l'historiographie progressiste, parce qu'elle repose sur une loi universelle suivant laquelle le cycle de vie des civilisations est fondé sur le principe que « l'histoire est répétitive » tout comme dans la vie des êtres vivants (naissance, enfance, jeunesse, maturité, vieillesse et décès) ; **ibid.**, pp. 109-111 ; pour ses critiques sur l'universalité/l'universalisme et le déterminisme de l'historicisme et des historicistes, voir particulièrement pp. 105-119 ; 152-161 ; et voir Popper, **The Open…**, pp. 259-280. D'autre part, pourtant Popper a raison de critiquer l'idée de l'universalité/universalisme de l'histoire, il faut faire une distinction entre l'universalité/l'universalisme de l'historiographie progressiste et celle/celui de l'historiographie cyclique : les théoriciens cycliques tels que Spengler, Toynbee, Huntington, etc., tiennent compte des autres civilisations non occidentales/non européennes dans leurs analyses, au contraire des théoriciens progressistes comme Turgot, Voltaire, Kant, Comte, Fukuyama, etc., qui ne prennent en considération que l'Occident/l'Europe. Autrement dit les penseurs progressistes parlent d'une seule civilisation (l'Occident/l'Europe) et de « l'histoire de la civilisation » (l'histoire occidentale/européenne), tandis que les penseurs cycliques font mention de diverses civilisations (les civilisations/les sociétés non occidentales/non européennes) et de « l'histoire des civilisations » (les histoires des civilisations/des sociétés non occidentales/non européennes) ; cependant leurs analyses sont bien sur euro-centriques tout comme celles des théoriciens progressistes.

[929] Toynbee, **A Study…**, Vol. 1, p. 157 ; pour le détail de ses critiques sur « l'unité de l'histoire/l'unité de la civilisation », voir pp. 149-171.

civilisation » en se référant aux critiques ci-dessus de Toynbee.[930] Dans ce cadre, Huntington accuse la thèse de « fin de l'histoire » qui montre la civilisation occidentale/européenne comme la civilisation universelle du monde d'aujourd'hui, d'avoir un préjugé contre les autres civilisations non-occidentales et de s'illusionner sur l'avenir du système international:

> « (…) l'écroulement de l'Union soviétique signifie la fin de l'histoire et la victoire universelle de la démocratie libérale partout dans le monde. On pourrait tout aussi bien soutenir l'inverse. Durant la Guerre Froide, il était admis que la seule alternative possible au communisme était la démocratie libérale et que la défaite de l'un signifiait la victoire totale de l'autre. A l'évidence, il existe toutefois de multiples formes d'autoritarisme, de nationalisme, de corporatisme et d'économie communiste de marché (comme en Chine) qui sont tout aussi florissantes. Surtout, la religion joue un rôle qui va bien au-delà des idéologies laïques. Dans le monde moderne, la religion est une force centrale, peut-être même la force centrale qui motive et mobilise les énergies. C'est une pure et simple preuve d'orgueil de penser que, étant donné que le communisme soviétique s'est effondré, l'Occident a vaincu pour toujours et que les musulmans, les Chinois, les Indiens, et d'autres encore vont se hâter d'adhérer au libéralisme occidental comme si c'était la seule alternative. La division de l'humanité à la lumière des concepts de la Guerre Froide n'a plus cours. Les

---

[930] Huntington, **The Clash…**, p. 55. Huntington critique d'ailleurs l'idée de « civilisation universelle au singulier » (la civilisation occidentale) de la manière suivante : « *Le concept de civilisation universelle est caractéristique de l'Occident. Au 19ème siècle, l'idée de 'la responsabilité de l'homme blanc' a servi à justifier l'expansion politique occidentale et la domination économique sur les sociétés non occidentales. A la fin du 20ème siècle, le concept de civilisation universelle sert à justifier la domination culturelle de l'Occident sur les autres sociétés et présuppose le besoin qu'elles auraient d'imiter les pratiques et les institutions occidentales. L'universalisme est l'idéologie utilisée par l'Occident dans ses confrontations avec les cultures non occidentales. (...) l'idée de civilisation universelle a très peu de partisans dans les autres civilisations. Ce que l'Occident voit comme universel passe ailleurs pour occidental. Les occidentaux voient par exemple dans la prolifération des médias mondiaux un signe d'une intégration globale qui serait sans danger. Les non-Occidentaux, au contraire, y voient un effet néfaste de l'impérialisme occidental. Considérer le monde comme un tout est pour eux une menace.* » ; Huntington, **Le Choc…**, p. 84. En bref, selon lui, la civilisation occidentale n'est pas une civilisation universelle, mais unique ; et les caractéristiques distinctives de la civilisation occidentale qui la séparent des autres civilisations sont celles-ci : l'héritage classique (la philosophie et le rationalisme grecs, le droit romain, le latin, le christianisme), le christianisme occidental (d'après lui le christianisme occidental, tout d'abord le catholicisme et ensuite le protestantisme, est la caractéristique historique la plus importante de la civilisation occidentale), les langues européennes (la langue est le deuxième facteur distinctif après la religion), la séparation de l'autorité spirituelle et temporelle, l'Etat de droit, le pluralisme social et la société civile, les corps représentatifs, l'individualisme. Huntington ajoute qu'individuellement, presque aucun de ces facteurs n'est unique à l'Occident, et que c'est leur combinaison qui donne sa qualité distinctive à l'Occident ; Huntington, « The West… », pp. 30-35 ; Huntington, **The Clash…**, pp. 69-72.

> divisions fondamentales sont désormais ethniques et religieuses. Les différentes civilisations demeurent et ce sont elles qui suscitent les nouveaux conflits ».[931]

C'est pour cette raison que dans un tel monde où le conflit ethnique et le choc civilisationnel émergent, la croyance occidentale à l'universalité de l'Occident et de sa culture n'est pas seulement fausse, mais aussi immorale et dangereuse.[932] C'est pourquoi, Huntington dit que le sujet de sa propre thèse de « choc des civilisations » est composé de « civilisations » au pluriel au lieu de « civilisation » au singulier. Par contre, il conceptualise la thèse de Fukuyama qui n'a pas d'égard pour l'existence ontologique des autres civilisations non occidentales en tant que paradigme d'« un monde » et critique son optimisme touchant l'universalité/l'universalisme et le progrès/le progressisme, en le qualifiant d'« illusion d'une harmonie » due à l'euphorie à la fin de la Guerre Froide, similairement à la conceptualisation d'« illusion égocentrique » que Toynbee utilise afin de critiquer l'historiographie linéaire-progressiste de l'Occident :

> « L'euphorie qui a suivi la fin de la Guerre Froide a engendré l'illusion d'une harmonie. Le monde est effectivement devenu différent au début des années 1990, mais il n'en est pas devenu pacifique pour autant. Le changement était inévitable ; mais pas le progrès. De semblables illusions d'harmonie ont fleuri à la fin de chacun des conflits majeurs du 20ème siècle. La Première Guerre Mondiale (…), la Seconde Guerre Mondiale (…), la Guerre Froide (…). Durant les cinq années qui ont suivi la chute du mur de Berlin, on a prononcé le mot 'génocide' bien plus souvent que pendant n'importe quelle période équivalente durant la Guerre Froide. Le paradigme reposant sur l'idée que le monde est harmonieux jure trop avec la réalité pour nous servir de repère ».[933]

Par ailleurs, Wallerstein qui distingue le concept de « civilisation au singulier » et celui de « civilisations au pluriel » tout comme Huntington, fait la critique de l'universalisme de l'historiographie linéaire ; mais contrairement à Huntington, il

---

[931] Huntington, **Le Choc…**, pp. 84-85.

[932] Huntington, **The Clash…**, pp. 310-311. La croyance occidentale à l'universalité de l'Occident et de sa culture a trois problèmes : En premier lieu, elle est fausse, parce que la supposition occidentale commune que la diversité culturelle est une curiosité historique érodée rapidement par le développement d'une culture mondiale anglophone, occidentale et commune, formant nos valeurs fondamentales n'est tout simplement pas vraie. En second lieu, la croyance que les peuples non occidentaux devraient adopter les valeurs, les institutions et la culture occidentales est immorale à cause de ce qui serait nécessaire pour y parvenir. En dernier lieu, l'universalisme occidental est dangereux pour le monde car il pourrait conduire à une guerre inter-civilisationnelle majeure parmi les Etats phares et c'est dangereux pour l'Occident parce que cela pourrait le mener à sa propre défaite ; **ibid**.

[933] Huntington, **Le Choc…**, pp. 29-30.

prétend que l'historiographie cyclique exerce un universalisme caché qu'il définie comme la pire sorte de l'universalisme, puisque les thèses de « déclin et chute » créent la perception que le monde s'effondrera, lorsque l'empire américain baisse avec le message de pessimisme culturel rappelant la chute de l'empire romain et les invasions barbares prétendues de l'Europe : A la différence que l'universalisme de l'historiographie cyclique traitant les civilisations au pluriel n'est pas progressiste, tandis que l'universalisme de l'historiographie linéaire examinant la civilisation au singulier/la civilisation occidentale universelle défend le progrès et/ou le progressisme. Dans ce cadre, nous pouvons reformuler la différence entre « l'universalisme linéaire »[934] du libéralisme et « l'universalisme cyclique » du réalisme comme : l'universalisme linéaire et le concept de civilisation au singulier est une idée newtonienne qui reposent sur la linéarité (et par conséquent sur le progrès) et l'équilibre, par contre, l'universalisme cyclique et le concept de civilisations au pluriel s'appuient sur la cyclicité et le conflit à la suite duquel la civilisation supérieure risque de décliner, de cette manière c'est le pessimisme culturel qui a pour but de protéger la puissance de la civilisation supérieure face aux civilisations barbares.[935]

Cependant, suivant Wallerstein, l'universalisme linéaire qui regarde la civilisation et l'histoire occidentale comme la seule civilisation et la seule histoire de l'humanité, est constitué par deux composantes fondamentales théologique et séculaire. Par suite, l'universalisme linéaire que Wallerstein qualifie de « cher au cœur occidental »[936] trouve théologiquement ses racines dans les grandes religions monothéistes (le judaïsme et le christianisme),[937] alors qu'il a été nourri épistémologiquement par le paradigme baconien-newtonien-cartésien et qu'il a reçu son imprimatur philosophique ultime pendant les Lumières. L'universalisme possède un très simple principe scientifique général appliqué à l'arène humaine : le

[934] Wallerstein emploie le terme d'« universalisme linéaire » pour l'universalisme de l'historiographie linéaire. En sortant de cette conceptualisation de Wallerstein, il est possible de conceptualiser aussi l'universalisme de l'historiographie cyclique en tant qu'« universalisme cyclique ».
[935] Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 234-235.
[936] Selon Wallerstein les deux principes fondamentaux de la science occidentale sont l'universalisme et la linéarité ; **ibid.**, p. 233.
[937] Wallerstein énumère l'islam parmi les sources théologiques de l'universalisme linéaire. Or, la perception de temps/d'histoire de la pensée islamique est cyclique au contraire de la tradition judéo-chrétienne. Nous pouvons citer la lecture de l'histoire d'Ibn Khaldoun traitant les vies des civilisations dans la logique cyclique comme l'exemple typique de la conception du temps de la pensée islamique ; pour la perception du temps dans l'islam, voir Davutoğlu, « Medeniyetlerin Ben-İdraki », pp. 37-40 ; Davutoğlu, « İnsan Hakları… », p. 154.

comportement humain est soumis aux lois générales qui peuvent être découvertes et clairement exposées en forme vérifiable et qui s'appliquent à travers le temps et l'espace.[938] Dans ce contexte, Wallerstein explique très bien que l'idée d'universalisme sous l'aspect de temps et d'espace est adaptée dans le cadre du concept de « civilisation universelle et singulière » d'une manière euro-centrique, egocentrique et ethnocentrique aux sciences sociales:

> « (…) c'est un terme ayant des connotations très positives qui est grammaticalement singulier par sa logique, dénotant les processus (et leurs résultats) qui rendent les hommes plus 'civil', moins 'animal' ou moins 'sauvage'. Quand les colonialistes français ont lancé le slogan de 'mission civilisatrice' à la fin du 19ème siècle, personne n'avait aucun doute sur l'unicité et donc l'universalité de la civilisation à laquelle ils se sont référés. (…) Dans cette utilisation, la civilisation était le nom de 'nous' et son utilisation était dans le mode singulier ».[939]

Continuant son analyse, il résume la relation entre l'Occident et « les autres » dans le 19ème et surtout le 20ème siècle d'une manière remarquable à l'aide d'une bonne analogie dans laquelle il compare l'universalisme avec « un cadeau » :

> « L'universalisme est 'un cadeau' du puissant au faible qui confronte ce dernier avec une impasse : refuser le cadeau signifie perdre, accepter le cadeau signifie perdre. La seule réaction plausible des faibles serait ni refuser, ni accepter, ou aussi bien refuser qu'accepter ».[940]

Il n'y a pas de doute que l'utilisation singulière en question du concept de civilisation est également une conséquence naturelle de l'idée de progrès linéaire que le libéralisme défend. Car le concept de civilisation (en singulier) en tant que processus civilisateur et opposé à la barbarie reflétait d'abord le triomphe intellectuel de « la science raisonnable et expérimentale », exprimé par les penseurs des Lumières pour lesquels la civilisation était principalement un idéal et correspondait à l'idée optimiste d'un développement et d'un progrès continu dans la condition de

---

[938] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 233.
[939] **Ibid.**, pp. 215-231. Wallerstein parle du concept de civilisations au pluriel comme : « *D'autre part, il y a l'utilisation plurielle dans laquelle une civilisation se réfère à une concaténation particulière de la vision du monde, des coutumes, des structures et de la culture (à la fois la culture matérielle et la haute culture) qui forme une sorte de tout historique et qui coexiste (sinon toujours simultanément) avec d'autres variétés de ce phénomène. Cette utilisation est un peu plus 'neutre' dans la tonalité que l'autre, ou plutôt les notes idéologiques sont plus complexes et plus subtiles* » ; **ibid.**, p. 215.
[940] **Ibid.**, p. 217.

l'homme et de la société.[941] C'est ainsi qu'on atteindrait un monde -politique, économique et culturel- à l'aide de la science et de la technologie.[942] Wallerstein refuse une telle thèse de progrès linéaire du libéralisme arguant que l'avancement et le développement vers un monde universel est inévitable. Et aussi, il ne croit pas qu'un système historique a été jusqu'à présent plus progressif que son précédent et il ne pense pas que l'économie-monde capitaliste représente le progrès par rapport à ses prédécesseurs ; dans le meilleur des cas, il n'est pas pire. Il est même possible de dire qu'il ait été, en fait, bien pire.[943] En bref, Wallerstein s'oppose à l'historiographie linéaire-progressiste et universelle/universaliste de la théorie libérale et il critique aussi indirectement (sans fait mention de son nom) la thèse de « fin de l'histoire » comme dernier exemple de la philosophie de l'histoire linéaire en proclamant la fin de la Guerre Froide et le triomphe du libéralisme comme la fin du progrès et de l'histoire universelle de l'humanité ainsi :

> « La destruction du Mur de Berlin et la dissolution subséquente de l'URSS ont été célébrées comme la chute des communismes et l'écroulement du marxisme-léninisme comme une force idéologique dans le monde moderne. C'est sans doute correct. Ces événements ont aussi été célébrés comme le triomphe final du libéralisme en tant qu'idéologie. Ceci est une perception totalement erronée de la réalité. Bien au contraire, ces mêmes événements ont même plus marqué l'écroulement du libéralisme et notre entrée définitive dans le monde d''après libéralisme' ».[944]

En conclusion, à la lumière de toutes ces critiques, tout au contraire de la thèse de « fin de l'histoire » de Fukuyama, la fin de la Guerre Froide ne signifie pas la fin de l'histoire. La dissolution de l'URSS et l'effondrement du socialisme/du communisme est un succès économique-politique relatif du système capitaliste plutôt que sa victoire absolue qui met fin à l'histoire.[945] De même, la fin de la Guerre Froide n'implique ni le triomphe final des valeurs libérales-démocratiques universelle occidentales ni la supériorité absolue de la civilisation occidentale, car

---

[941] **Ibid.**, p. 216. Wallerstein écrit que l'idée de progrès qui est apparu comme le grand desideratum moral des Lumières du 18ème siècle est devenu le dogme officiel du monde occidental à l'apogée de l'hégémonie britannique dans le système-monde au milieu du 19ème siècle ; **ibid.**, p. 232.
[942] **Ibid.**, p. 186.
[943] **Ibid.**, pp. 225-226 ; Wallerstein, **Historical Capitalism**, pp. 97-110.
[944] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 1.
[945] Ahmet Davutoğlu, « Bunalımdan Dönüşüme Batı Medeniyeti ve Hristiyanlık », **Divan İlmî Araştırmalar**, Vol. 2, No. 9, 2000, p. 11; Ahmet Davutoğlu, **Civilizational Transformation and the Muslim World**, Kuala Lumpur : Mahir Publications, 1994, p. 7.

comme l'a souligné Huntington et Wallerstein, le monde occidental est en déclin en perdant de sa puissance, par contre, le monde non occidental prend un grand essor en augmentant sa puissance dans le système international d'après Guerre Froide. En plus, comme la Guerre de Bosnie, les massacres au Rwanda et les attentats du 11 Septembre nous le montrent, l'histoire ne prend certainement pas fin et continu, parce qu'elle ne se terminera pas tant que les hommes ne se sentent pas absolument libres et en toute sécurité. En d'autres termes, au fur et à mesure que l'humanité est à la poursuite de la liberté et de la sécurité ontologique/l'existence ontologique qui portent les hommes sur la scène de l'histoire, l'histoire continuera.[946] Nous vivons par conséquent dans une « période de transition »[947] et la période d'après-Guerre Froide dans laquelle nous vivons est « la fin de la fin de l'histoire »,[948] et non pas « la fin de l'histoire ». Dans cette perspective, la thèse de Fukuyama est une thèse spéculative, idéologique et pragmatiste qui vise à cacher la crise civilisationnelle[949]

---

[946] Ahmet Davutoğlu, **Küresel Bunalım : 11 Eylül Konuşmaları**, İstanbul : Küre Yayınları, 2002, pp. 37, 70, 101 ; Davutoğlu, **Civilizational Transformation…**, p. 10.Carr fait mention des idées optimistes concernant la fin de l'histoire ainsi : « *(…) je ne suis toujours pas convaincu que le progrès dans l'histoire s'est terminé. (…) Je ne professe aucune croyance à la perfectibilité de l'homme ou au paradis futur sur la terre* » ; Carr, **What is…**, pp. 118-119.

[947] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 222.

[948] Après la conceptualisation de « fin de l'histoire », plusieurs articles/œuvres ont été publiés qui la critiquent et qui reconceptualisent le système global d'après 1990. Par exemple, Ahmet Davutoğlu conceptualise l'ère d'après-Guerre Froide comme « la fin de la fin de l'histoire » en donnant le cas de la Guerre de Bosnie, alors que Fareed Zakaria utilise la même conceptualisation dans son article publié après les événements du 11 Septembre. De même, S. Avineri opte pour utiliser le concept de « retour à l'histoire » ; les articles/les œuvres en question, voir Davutoğlu, **Civilizational Transformation…**, p. 53 ; Ahmet Davutoğlu, « The Clash of Interests : An Explanation of the World (Dis)Order », **Perceptions : Journal of International Affairs**, Vol. 2, No. 4, 1997-1998, pp. 1-17, http://sam.gov.tr/wp-content/uploads/2013/12/Clash-of-interests.pdf ; Fareed Zakaria, « The End of the End of History », **Newsweek**, September, 2001, http://www.unl.edu/eskridge/zakaria.html ; Shlomo Avineri, « The Return to History », **Brooking Review**, Vol. 10, No. 2, 1992, pp. 30-33. Par contre, dans les articles revisités à la thèse de « fin de l'histoire », Fukuyama insiste sur ce qu'on est encore à la fin de l'histoire ; Francis Fukuyama, « Reflections on the End of History : Five Years Later », **History and Theory**, Vol. 34, No. 2, 1995, pp. 27-43 ; Francis Fukuyama, « Second Thoughts : The Last Man in a Bottle, **The National Interest**, No. 56, 1999, pp. 16-33 ; F. Fukuyama, « The West Has Won », **The Guardian**, 11 Octobre 2001, http://www.theguardian.com/world/2001/oct/11/ afghanistan.terrorism30 ; F. Fukuyama, « Their Target : The Modern World », Newsweek, Vol. 138, No. 25, 2001, http://web.a.ebscohost.com/ehost/detail?vid=6&sid=175f47c1-6e9a-4bfd-bd39 7781e18e0f1d%40sessionmgr4005&hid=4209&bdata=JnNpdGU9ZWhvc3QtbGl2ZQ%3d%3d#db=a 9h&AN=5653067 ; F. Fukuyama, « The 'End Of History' : 20 Years Later », (interview de Fukuyama par Nathan Gardels), **New Perspectives Quarterly**, Hiver 2010, pp. 7-10. Pourtant, dans son article publié dix ans après la thèse de « fin de l'histoire », Fukuyama avance paradoxalement un argument contradictoire avec sa thèse : « *D'autre part, l'argument que j'ai utilisé pour démontrer que l'histoire est directionnelle, progressiste et qu'elle culmine dans l'Etat libéral moderne, est fondamentalement viciée. Un seul des centaines des commentateurs qui ont discuté 'la fin de l'histoire' a identifié sa vraie faiblesse: l'histoire ne peut pas arriver à une fin à condition que les sciences naturelles modernes ne prennent pas fin*» ; Francis Fukuyama, « Second Thoughts: The End of History 10 Years Later », **New Perspectives Quarterly**, Vol. 16, No. 4, 1999, p. 40.

[949] Davutoğlu pense que nous sommes aujourd'hui face à une transformation civilisationnelle et une crise civilisationnelle complète due à la déstabilisation de la base paradigmatique de la civilisation

et la perte de puissance de l'Occident en privilégiant l'homme occidental, plutôt que d'être scientifique et de décrire le monde réel. Car, cette thèse essaie de placer la supposition suivante dans les esprits comme une réaction défensive qui a pour but de fournir les nouveaux appuis théoriques à l'Occident :

> « Malgré tous les éléments qui menacent la sécurité et l'avenir de l'humanité, les hommes de nos jours qui ont obtenu la chance de voir la dernière phase de l'histoire et de vivre dans le milieu politique et économique le plus parfait à atteindre, sont des êtres privilégiés. Par conséquent les sociétés doivent vivre la satisfaction et le bonheur de ce privilège au lieu de réfléchir sur les crises actuelles de la civilisation occidentale universalisant ses valeurs, et sur les dangers possibles à l'avenir ».[950]

Section III : L'histoire dialectique du système-monde moderne : le néo-impérialisme et les nouvelles dimensions du matérialisme dans les relations asymétriques entre « centre-périphérie »

Wallerstein analyse la fin de la Guerre Froide sur trois vecteurs fondamentaux : le premier est le modèle cyclique des hégémonies dans le système-monde moderne ; le deuxième est la marche idéologique de l'économie-monde capitaliste ; le dernier est le fonctionnement structurel du système international/interétatique.[951] Dans cette perspective, Wallerstein conceptualise hégémoniquement le système d'après-Guerre Froide comme « la fin de la *Pax Americana* / l'ère post-hégémonique »,[952] alors qu'il le définit idéologiquement en tant qu' « après libéralisme / la fin du libéralisme »,[953] et qu'il le qualifie structurellement / systémiquement d'« âge de transition »,[954] de « temps du purgatoire »,[955] de « période de crise »,[956] de « transformation / crise mondiale »,[957]

---

occidentale. Il énumère les dimensions de cette crise civilisationnelle comme suit : i- la crise de liberté et de sécurité ontologique et l'aliénation ontologique (l'insécurité ontologique ou l'aliénation de la conscience individuelle contre la structure mécaniste et la technologie) ; ii- la crise épistémologique (la relativité épistémologique et la science) ; iii- la crise axiologique due au déséquilibre de « mécanisme-éthique » (le déséquilibre éthico-matériel) ; iv- la crise écologique (le déséquilibre écologique) ; v- la crise du monopole culturel (la monopolisation de la culture humaine ou la fin du pluralisme). Davutoğlu, **Civilizational Transformation…**, pp. 10-27 ; Davutoğlu, « Bunalımdan Dönüşüme… », pp. 12-34.

[950] **Ibid.**, p. 9 ; Davutoğlu, **Civilizational Transformation…**, p. 5.

[951] Wallerstein, **Geopolitics And…**, p. 3.

[952] **Ibid.**, p. 2.

[953] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 1.

[954] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 8.

[955] Wallerstein, **After Liberalisme**, p. 10.

[956] Wallerstein, **Geopolitics And…**, p. 106.

de « période noir »,[958] ou encore de « point de bifurcation ».[959] Sous le toit de ces conceptualisations, Wallerstein construit bien sûr sa prévision du système post-Guerre Froide sur l'historiographie dialectique de la philosophie marxiste-matérialiste et non pas de la philosophie hégélienne-idéaliste.

Selon Wallerstein les systèmes historiques se composent de structures à long terme et de processus à court terme.[960] Les structures qui servent de base aux systèmes historiques constituent la longue durée de Braudel.[961] Dans cette longue durée, il y a des processus cycliques qui constituent les conjonctures.[962] En fonction de la terminologie wallersteinienne, nous pouvons définir un système historique comme un ensemble de rythmes cycliques (conjoncturels) et de trends/de tendances séculaires.[963] Il est alors possible de reformuler l'équation ontologique des systèmes historiques comme suit : le système = la structure/la longue durée (les tendances/les

---

[957] **Ibid**.
[958] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 253.
[959] Wallerstein, **The End…**, p. 74.
[960] Wallerstein explique la dimension de structure et de processus d'un système historique ainsi : « *(…) Un système historique est à la fois systémique et historique. C'est-à-dire qu'il a des structures durables qui le définissent comme un système - durable, mais bien sûr pas éternel-. En même temps, le système change seconde par seconde de telle sorte qu'il n'est jamais le même dans le temps. Le système a donc une histoire il est ce qu'il est à n'importe quel moment non seulement à cause de sa structure durable, mais aussi à cause de sa particularité (en effet unique) de trajectoire historique* » ; Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 8.
[961] Wallerstein est resté sous l'influence de la philosophie dialectique matérialiste de Marx aussi que de l'Ecole des Annales -surtout de Braudel- dont les principaux représentants sont Lucien Febvre, Marc Bloch, Fernand Braudel, Georges Duby, Jacques Le Golf et Emmanuel Le Roy Ladurie pour l'historiographie. Les idées principales de l'Ecole des Annales fondée en 1929 en France avec la publication de la revue Annales, peuvent être résumées brièvement comme : i- la substitution par une histoire analytique axée sur une problématique plutôt qu'un récit traditionnel des événements ; ii- la préférence d'une histoire se focalisant sur toute la gamme des activités humaines à une histoire se concentrant essentiellement sur la politique ; iii- un effort de collaboration avec d'autres disciplines comme la géographie, la sociologie, la psychologie, l'économie, la linguistique, l'anthropologie sociale, et ainsi de suite, pour réaliser les deux premiers objectifs ; Peter Burke, **The French Historical Revolution : The Annales School (1929-89)**, Cambridge : Polity Press, 1990, pp. 1-2 ; pour plus d'informations sur la fondation, l'institutionnalisation et les arguments fondamentaux de l'Ecole des Annales et l'historiographie de Braudel, voir aussi **ibid.**, pp. 1-64. Il est possible de voir ces particularités dans l'historiographie de Wallerstein : i- les systèmes-mondes à la place des Etats comme unité d'analyse, ii- l'importance du concept de « longue durée » qu'il a emprunté à Braudel, iii- l'approche transdisciplinaire/multidisciplinaire -il utilise le concept d'« unidisciplinarité » au lieu de « multidisciplinarité », du fait qu'il regarde les sciences sociales comme une seule discipline et/ou qu'il ne croit pas aux frontières interdisciplinaires dans les sciences sociales-, iv- l'historicité, v- le globalité/le globalisme, vi- l'holisme ; pour l'explication détaillée des particularités en question auxquelles Wallerstein fait mention comme les origines historiques ou les axes/pulsions méthodologiques des systèmes-monde, voir Wallerstein, **World-Systems Analysis**, pp. 1-22 ; Wallerstein, **The End…**, pp. 192-201 ; I. Wallerstein, **The Essential Wallerstein**, New York : The New Press, 2000, pp. 107-109, 130-137 ; Gregory P. Williams, « Interview with Immanuel Wallerstein : Retrospective on the Origins of World-Systems Analysis », **Journal of World System Research**, Vol. 9, No. 2, pp. 202-210 ; I.Wallerstein, « Anthropology, Sociology, and Other Dubious Disciplines », **Current Anthropology,** Vol. 44, No. 4, 2003, pp. 453-460.
[962] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 105.
[963] **Ibid.**, p. 14.

trends séculaires) + le processus conjoncturel (les rythmes cycliques). Comme on le comprend avec cette formulation, l'approche du système de Wallerstein est un produit du processus historique synchronique composé des processus structurel et conjoncturel, et à cet égard elle contient un processus cyclique ainsi que le processus dialectique. Cependant, la logique de fonctionnement du système est basée sur l'idée dialectique. Chaque système historique a une vie ; c'est-à-dire un commencement, un développement et (éventuellement) une fin.[964] Autrement dit, tous les systèmes historiques passent par ces trois étapes : en premier lieu le système voit le jour, en second lieu il évolue au fils du temps, et en dernier lieu il arrive à une fin, lorsqu'il ne peut plus contrôler ses contradictions.[965] Même si la longueur de vie bien sûr des systèmes historiques varie, beaucoup de systèmes à plus grande échelle (les systèmes-mondes) vivent quatre cent-cinq cent ans ou plus.[966] Au cours de sa vie, le système fonctionne au moyen de modèle de rythmes cycliques (les conjonctures) qui existent dans la longue durée (les tendances séculaires).

Le modèle de rythmes cycliques se compose de cycle de Kondratieff et de cycle d'hégémonie. Le cycle de Kondratieff peut être considéré comme la composante économique de ce modèle, tandis qu'on peut regarder le cycle d'hégémonie comme la composante politique et militaire. Pourtant, l'un des plus importants points du modèle en question est le fait que les deux cycles sont l'élément constitutif l'un de l'autre et qu'ils évoluent synchroniquement et complexement à l'un et l'autre. Le cycle de Kondratieff est constitué par une période d'expansion nommé phase A (expansion de l'économie-monde grâce à des industries de pointe quasi-monopolistiques) et une période de stagnation appelé phase B (contraction lors de l'affaiblissement des quasi-monopoles).[967] La durée d'un cycle Kondratieff avec les phases A et B est d'environ cinquante ou soixante ans (chacune des phases durant vingt-cinq à trente ans). Après le passage de la phase A à la phase B, on ré-entre de la B dans la A, et ce cycle entre les phases A et B continue jusqu'à ce que le système

---

[964] **Ibid.**, p. 105.
[965] Wallerstein, **The End…**, p. 124.
[966] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 105.
[967] Les phénomènes qui sont symptomatiques d'une « phase B Kondratieff » normale sont : ralentissement de la croissance dans la production et probablement une baisse dans la production mondiale per capita ; hausse du taux de chômage; hausse de l'endettement de l'Etat ; le transfert des industries 'plus anciennes' vers des zones à bas coûts ; augmentation des dépenses militaires ; baisse des salaires réels dans l'économie formelle ; expansion de l'économie informelle ; diminution de la production alimentaire bon marchée ; 'illégalisation' accrue de la de migration interzonale ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 28 ; pour cette période de stagnation ou de récession dans l'économie, voir aussi Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 30.

s'effondre en raison de la crise systémique.[968] De même, comme nous l'avons susmentionné, le cycle hégémonique suit également un processus coïncidant avec le cycle Kondratieff. En d'autres termes, l'ascension d'une puissance hégémonique correspond à la phase A du cycle de Kondratieff, la phase B symbolisant le déclin de l'hégémonie.[969] Les cycles hégémoniques (un cycle complet de l'hégémonie avec les périodes de naissance, montée, descente et d'effondrement) sont beaucoup plus longs que les cycles de Kondratieff. Car, il prend longtemps pour qu'une grande puissance gagne une compétition contre une autre puissance majeure et ainsi devienne totalement hégémonique. Dès qu'elle devient une hégémonie, elle cherche à utiliser sa position pour prolonger sa puissance.[970] Il est possible de dire que tout ce processus cyclique de l'établissement de l'hégémonie à l'effondrement de l'hégémonie dure en moyenne cent-cent cinquante ans. Par exemple, la Grande-Bretagne était la puissance hégémonique précédente et avait commencé à décliner dans les années 1870. A partir de ce moment les Etats-Unis étaient entrés dans une longue compétition avec l'Allemagne afin de devenir la puissance hégémonique. Après les deux guerres mondiales -qui sont en réalité une longue guerre mondiale avec quelques interruptions selon Wallerstein-, les Etats-Unis ont inconditionnellement gagné la concurrence hégémonique en 1945 et c'est ainsi que l'ère réelle de l'hégémonie pleine des Etats-Unis a commencé. Lors même que son hégémonie a commencé à être érodée déjà en 1967/73 avec la guerre de Vietnam et la révolution de 1968, elle continuera probablement jusqu'au premier tiers ou au milieu du 21ème siècle. En résumé, le cycle hégémonique le plus long dure approximativement cent-cent cinquante ans à l'instar de l'hégémonie américaine (1873-2025/2050), tandis que le cycle de Kondratieff, plus court, dure environ cinquante-soixante ans à l'instar de celui de Kondratieff de l'hégémonie américaine (la phase A de 1945 jusqu'en 1967/73 et la phase B de 1967/73 aux années 1990).[971]

---

[968] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, pp. 30-31 ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 163 ; Wallerstein, « Les Économies-monde… », pp. 167-168 ; Wallerstein, « Crises de… », p. 181 ; Immanuel Wallerstein, « Tendances et… », p. 792.

[969] Les phénomènes qui sont symptomatiques du début du déclin hégémonique sont : la force économique accrue des puissances majeures 'alliées' ; l'instabilité de la monnaie ; le déclin d'autorité dans les marchés financiers mondiaux avec la montée de nouveaux lieux de prise de décisions ; les crises fiscales de l'Etat hégémonique ; le déclin pour organiser (et stabiliser) la polarisation politique mondiale et la tension (la Guerre Froide) ; une diminution de la volonté populaire d'investir des vies dans le maintien de la puissance hégémonique ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 28.

[970] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, p. 9.

[971] **Ibid**.

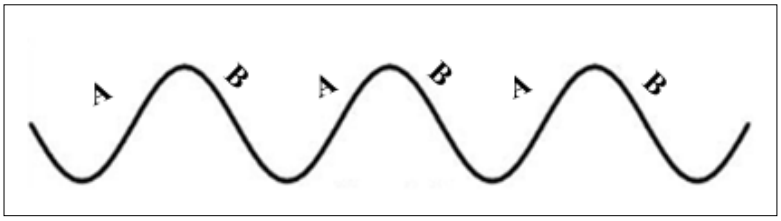


Figure 3.7. : Le cycle de Kondratieff

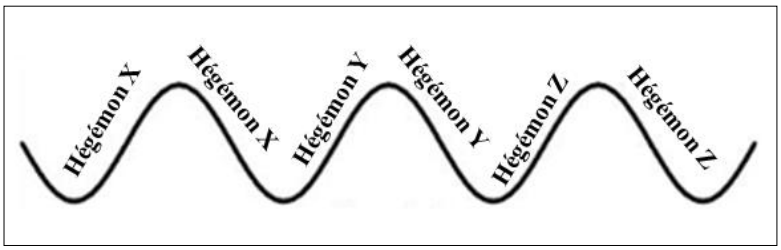


Figure 3.8. : Le cycle d'hégémonie

Comme l'exemple et les figures ci-dessus nous le montrent, similairement au cycle de Kondratieff fonctionnant entre la période d'expansion (la phase A) et la période de stagnation/de contraction (la phase B), le cycle d'hégémonie fonctionne en changeant de mains entre les grandes puissances/les Etats puissants. Autrement dit, la fin d'une hégémonie signifie simplement le début d'une autre hégémonie. Par conséquent, le plus important problème d'un Etat hégémonique est que son hégémonie est temporaire. Aussitôt qu'un Etat devient vraiment hégémonique, il commence à décliner ; car un Etat perd son hégémonie non pas du fait qu'il perd sa force, mais parce que d'autres Etats en gagnent.[972] Pourtant, l'hégémonie, seule puissance dans la position géopolitique (économiquement, politiquement, militairement et culturellement) au sein du système interétatique,[973] crée le mode de

[972] I. Wallerstein, **The Modern World-System : Mercantilism and the Consolidation of the European World-Economy (1600-1750)**, Vol. 2, California : University of California Press, 2011, p. 38.

[973] Wallerstein définit l'hégémonie de la manière suivante : « *(…) Nous pouvons les qualifier d'hégémoniques dans la mesure où ces Etats ont pu, pendant un temps, définir les règles du jeu dans le système interétatique, dominer l'économie-monde (dans le domaine de la production, du commerce et de la finance), s'imposer sur le plan politique avec un recours minimum à la force militaire (dont ils disposaient cependant à un niveau très significatif) et formuler le langage culturel privilégié pour discuter de l'état du monde* » ; Wallerstein, **Comprendre le…**, p. 94. Et aussi, « *l'hégémonie dans le système-monde signifie par définition qu'il y a une seule puissance dans une position géopolitique pour imposer une concaténation stable de la distribution sociale de la puissance* » ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 25. Dans son autre œuvre, il définit l'hégémonie comme une courte période dans laquelle une puissance centrale donnée manifeste une supériorité simultanément productive, commerciale et financière sur toutes les autres puissances centrales ; Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 2, p. 39. En sortant de toutes ces définitions, nous pouvons redéfinir le concept d'hégémonie chez Wallerstein comme le sommet momentané où un seul Etat central prend économiquement (dans les domaines de production, commerce et finance), politiquement (et aussi dans la position géopolitique et géostratégique), militairement et géo-culturellement le système international (le système-monde moderne selon la terminologie de Wallerstein) sous sa domination.

stabilité qui permet aux entreprises capitalistes -particulièrement celles des industries monopolistiques de pointe- de prospérer. L'hégémonie est appréciée également par les peuples ordinaires, vu qu'elle semble non seulement garantir l'ordre, mais aussi un futur plus prospère pour tous.[974] C'est pourquoi, une telle période d'hégémonie exige et en même temps engendre « la légitimité » et elle implique aussi une période de « paix relative » et de « stabilité relative ».[975] Et enfin, avec la fin de la période d'hégémonie, il existe une guerre hégémonique durant environ trente ans à la fin de laquelle une nouvelle grande puissance établi son hégémonie dans le système-monde moderne. Par exemple, l'Angleterre a transféré son hégémonie aux Etats-Unis après les deux guerres mondiales (1914-1945). En résumé, au moment où une puissance hégémonique baisse, il y a toujours d'autres Etats qui tentent de la remplacer. Mais un tel remplacement prend du temps, souvent celui d'une autre « guerre de Trente Ans ». Par conséquent, l'hégémonie est à la fois cruciale, répétée et toujours relativement courte.[976]

Quant au fonctionnement de la structure du système/longue durée (les tendances/les trends séculaires), il diffère en quelques points de celui des cycles de Kondratieff et d'hégémonie. En premier lieu, la courbe de vie et/ou la structure d'un système historique prend forme à la suite de trends séculaires à long terme, cependant les processus conjoncturels/les rythmes cycliques à court terme (les cycles de Kondratieff et d'hégémonie) sont indirectement efficaces dans le fonctionnement du système. A vrai dire, dans le fonctionnement d'un système historique un rythme cyclique reste au second plan par rapport à la longue durée/les tendances séculaires. Dans cette perspective, la courbe de vie d'un système historique n'est pas en forme de cloche, comme les cycles de Kondratieff ou les cycles hégémoniques. Au contraire, la courbe de vie d'un système historique a tendance à aller monter catégoriquement jusqu'à ce qu'elle atteigne son apogée puis redescend avec une précipitation relative. Ce n'est pas le graphique d'un rythme cyclique, mais celui de la combinaison de trends séculaires (tendances à long terme).[977]

---

[974] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 58.
[975] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 25.
[976] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 59.
[977] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, pp. 9-10.

En second lieu, la structure basée sur les contradictions du système évolue dialectiquement, au contraire des cycles de Kondratieff et d'hégémonie qui fonctionnent cycliquement. Par suite, au sein de tous les systèmes historiques, il existe des contradictions internes tels que le centre et la périphérie, le bourgeois et le prolétariat, la richesse et l'appauvrissement, le progrès et la détérioration, etc. qui fournissent non seulement la force dynamique des systèmes historiques, mais aussi révèlent leurs caractéristiques essentielles. Le bon fonctionnement du système dépend du degré de contrôle des contradictions et/ou de la capacité de réglementation des contradictions. Autrement dit, le système fonctionne au fur et à mesure qu'il fait face aux contradictions systémiques. Mais le système ne parvient pas toujours naturellement à prendre toutes les contradictions sous son contrôle, car lorsque des contradictions inévitables atteignent un certain niveau d'intensité, elles commencent à affaiblir la capacité de survie du système ; c'est-à-dire qu'elles détériorent de plus en plus les mécanismes de fonctionnement/la chimie du système. Dans ce cas, le système s'éloigne de plus en plus de l'état d'équilibre et donc le processus ne peut plus accomplir la fonction de reconstitution et ainsi l'équilibre. A mesure que le système s'éloigne de l'état d'équilibre, les fluctuations deviennent de plus en plus violentes et finalement « une bifurcation »[978] se produit dans le système.[979] En

[978] Wallerstein explique la détérioration du système par le concept de « bifurcation » qu'il emprunte à Ilya Prigogine, un physicien, et qu'il adapte aux sciences sociales. En faisant référence à Prigogine, Wallerstein explique le concept de « bifurcation » comme : « *(...) La dynamique classique qui est la physique Newtonienne, est basée sur le calcul des trajectoires linéaires qu'on a dit licite, déterminé et réversible (c'est-à-dire atemporel). La science contemporaine a toutefois découvert à sa grande surprise que 'une telle description n'est pas valable en général ... [et que] 'la plupart' des systèmes dynamiques se comportent d'une façon tout à fait instable.' Les caractères aléatoire et irréversibilité (ou la flèche du temps) ont été découverts comme étant à la base de l'ordre physique. Au lieu de linéarité et d'équilibre, les scientistes disent aujourd'hui que les systèmes s'éloignent de l'état d'équilibre et que, quand ils le font, la bifurcation remplace la linéarité, une bifurcation étant définie simplement comme 'l'apparition d'une nouvelle solution des équations pour certaines valeurs critiques'. Les bifurcations impliquent des éléments qui sont déterminés seulement entre les points de bifurcation. Quand on s'approche les points de bifurcation, 'les fluctuations jouent un rôle essentiel', et il y a des innovations et des mutations constantes* » ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 233-234. Comme ce passage nous le montre, Ilya Prigogine étudie le fonctionnement d'un système à l'aide du concept de « bifurcation » qui apparaît à la suite des fluctuations au sein du système, et qui implique l'état de déséquilibre ou un type de milieu chaotique, et bien sûr la complexité, l'imprévisibilité, l'incertitude et l'instabilité. L'approche en question de Prigogine (la science de la complexité) selon laquelle l'ordre apparaît du chaos et par conséquent le chaos est créatif, est très différente des analyses qui étudient le système par l'équilibre, l'ordre, la stabilité, la simplicité, la linéarité, la prévisibilité et la certitude en fonction des lois universelle de la physique newtonienne et de l'épistémologie positiviste comme la projection de la physique newtonienne dans les sciences sociales ; pour le détail sur le concept de « bifurcation » et l'analyse de système de Prigogine, voir Ilya Prigogine, **Kesinliklerin Sonu**, traduit par Süheyla Sarı, İstanbul : Sarmal Yayınevi, 1999, pp. 61-71 ; Ilya Prigogine, Isabelle Stengers, **Kaostan Düzene : İnsanın Tabiatla Yeniden Diyaloğu**, traduit par Senai Demirci, İstanbul : İz Yayıncılık, 1996, pp. 199-210 ; pour son article concernant l'analyse de système-monde, la bifurcation systémique et Wallerstein, voir aussi Ilya Prigogine, « The Networked Society », **Journal of World-Systems Research**, Vol. 6, No. 3, 2000, pp. 892-898. En résumé, nous

d'autres termes, c'est « le point de crise du système »,[980] et la source de la crise/de la bifurcation est l'accumulation des contradictions internes,[981] à la fin de laquelle il est impossible que le système se reproduise lui-même comme la même sorte de système. C'est pour cette raison qu'une crise historique est un phénomène majeur, pas un événement quotidien, c'est-à-dire qu'elle se produit seulement une fois dans un système et elle implique aussi la mort/la fin d'un système historique -et donc d'un choix historique- et la naissance/le début d'un ou de plusieurs systèmes successeurs. C'est pourquoi, la période de crise en question peut aussi être appelée « une période de transition ». Dans un système historique qui a existé pendant cinq cents ans ou plus, une telle transition peut avoir une longueur d'un siècle ou plus.[982] Par conséquent, la période de crise/de transition/de bifurcation signifie également la période de « l'incertitude, l'imprévisibilité/l'opacité ». Wallerstein résume le processus de crise en question de la manière suivante :

---

pouvons considérer l'analyse du système à la fois de Prigogine et de Wallerstein comme une lecture en dehors des études classiques basées sur la conception de science moderne/du positivisme. Voire, il est possible de traiter leurs analyses systémiques épistémologiquement et méthodologiquement comme des critiques postmodernes/post-positivistes. D'ailleurs, Wallerstein présente épistémologiquement, théoriquement et méthodologiquement son analyse des systèmes-mondes comme un travail visant à « impenser les sciences sociales » et à protester contre la théorie de modernisation ; I. Wallerstein, **Impenser la Science Sociale : Pour Sortir du 19ème Siècle**, Paris : PUF, 1995, pp. 9-12. La méthodologie en question qui fait la critique des sciences sociales modernes/du paradigme newtonien rappelle la méthodologie de « déconstruction » de la théorie postmoderne basée sur les critiques de l'épistémologie positiviste et du paradigme moderne. La perspective/le but critiques de l'analyse des systèmes-mondes est expliquée par Wallerstein de la manière suivante : « *(…) l'analyse des systèmes-monde n'est pas précisément une théorie ou un mode de théorisation, mais une perspective et une critique d'autres perspectives. C'est une critique très puissante et je crois personnellement que la critique est dévastatrice pour un grand nombre des lieux dans lesquels une grande partie des sciences sociales fonctionnent actuellement. Les critiques sont destructives ; ils ont l'intention de l'être. Ils démolissent, mais ils ne se construisent pas par eux-mêmes. Je l'ai déjà appelé le processus d'effacement du sous-bois. Une fois que l'on a enlevé le sous-bois, on a seulement une zone nettoyé, pas une nouvelle construction, mais seulement la possibilité de construire* » ; Wallerstein, **The End…**, p. 197.

[979] Wallerstein, **The End…**, p. 130.

[980] Wallerstein définit la crise de la manière suivante : « *(…) C'est un terme abusé, approprié régulièrement à chaque diminution dans n'importe quelle courbe cyclique à n'importe quelle échelle. C'est aussi un terme avec des connotations négatives. Une crise tend à signifier quelque chose que l'on souhaite 'surmonter' aussi rapidement que possible, de peur de conséquences désastreuses (souvent non précisées). Ce n'est pas, cependant, ce que j'entendrai par 'la crise'. J'utiliserai 'la crise' pour me référer à une circonstance rare, la circonstance dans laquelle un système historique a évolué au point où l'effet cumulatif de ses contradictions internes rend impossible pour ce système de 'résoudre' ses dilemmes par des 'rajustements' dans ses modèles institutionnels en cours. Une crise est une situation dans laquelle la mort/la disparition du système historique existant est certaine et qui présente donc ceux trouvés dans cela avec un choix historique réel : quel genre de nouveau système historique pour construire ou créer* » ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 104.

[981] Wallerstein base bien sûr l'origine des contradictions sur l'infrastructure économique : « *Ces contradictions trouvent leurs racines dans les processus économiques qui présentent les solutions aux difficultés à court terme et créent aussi des difficultés à long terme et dans les processus politico-culturels qui sont la conséquence des tensions de plus en plus visibles causées par les contradictions économiques, mais qui créent à son tour la contradiction politique* » ; **ibid.**, p. 221.

[982] Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 106, 221.

« (…) Du fait que le système-monde moderne (comme chaque système historique) a à la fois des cycles et des tendances -les cycles qui restaurent 'l'équilibre' et les tendances qui le déplacent 'loin de l'équilibre'-, il doit y arriver un moment où les tendances créent une situation dans laquelle les rythmes cycliques ne sont plus capables de restaurer/rétablir l'équilibre (relatif) à long terme. Quand ceci se passe, nous pouvons parler d'une crise, 'une crise' réelle, signifiant un tournant si décisif que le système arrive à son terme et est remplacé par un ou plusieurs systèmes successeurs alternatifs. Une telle 'crise' n'est pas un événement répété (cyclique). Elle n'arrive qu'une fois dans la vie de n'importe quel système et signifie que son histoire arrive à sa fin. Et ce n'est pas un événement rapide, mais 'une transition', une longue période qui dure quelques générations. Dans la terminologie de la nouvelle science, c'est le moment où le système bifurque ; c'est-à-dire quand les fluctuations loin de l'équilibre sont si grandes que la courbe s'envole pour former une ou plusieurs nouvelles orbites. Il y a toujours plus d'une possibilité à cet instant, et il n'existe aucun moyen de déterminer à l'avance quels seront les résultats. Tout ce qu'on peut faire, c'est évaluer la probabilité que nous nous approchons d'une bifurcation (ou que nous sommes déjà au milieu de l'une) ».[983]

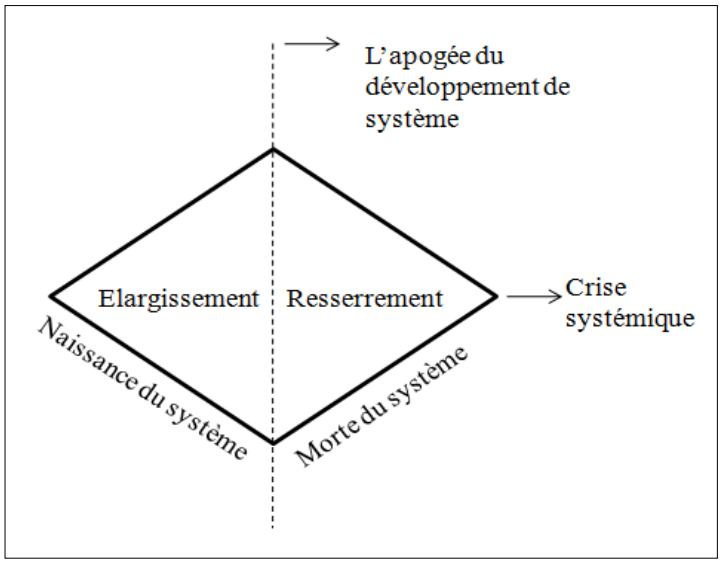


Figure 3.9. : Le processus de bifurcation d'un système

En bref, nous pouvons résumer le fonctionnement d'un système historique comme : i- les cycles de Kondratieff et d'hégémonies (les rythmes cycliques) qui restaurent et/ou rétablissent l'équilibre du système, peuvent être considérés comme

[983] Hopkins, Wallerstein, **op. cit.**, pp. 8-9.

« les mécanismes de régulation » du système, tandis qu'on peut voir les trends séculaires qui éloignent le système de l'équilibre, comme « des entrées (input) destructives » ; ii- puisque les trends séculaires à long terme sont plus efficaces que les rythmes cycliques à courte terme dans le fonctionnement d'un système historique, l'effondrement du système est inévitable ; iii- les rythmes cycliques suivent un processus cyclique -dans lequel la phase A de Kondratieff (la période d'expansion économique) avec la période d'ascension de l'hégémonie symbolisent l'élargissement/l'agrandissement du système, alors que tout au contraire, la phase B de Kondratieff (la période de stagnation/de contraction économique) avec la période de déclin de l'hégémonie signifient le resserrement/l'abaissement du système - entre les phases A et B du cycle de Kondratieff et entre la période de montée et de chute du cycle d'hégémonie, tandis que les trends séculaires évoluent dialectiquement en faisant des zigzags ; iv- chez Wallerstein la logique de fonctionnement général du système se base sur la méthodologie dialectique (on doit aussi prendre en considération que les trends séculaires fonctionnant dialectiquement sont plus déterminants que les rythmes cycliques marchant cycliquement), cependant il traite le système comme une structure dans laquelle le processus cyclique et le processus dialectique s'entrelacent -dans tout ce processus historique le système a une naissance, une vie normale, survient ensuite une crise structurelle qui entraîne une bifurcation-[984] ; v- pourtant il est possible de dire que la dialectique de Wallerstein que nous pouvons qualifier de version « néo » de la dialectique (« néo-dialectique »), est différente de la dialectique classique de Marx et de Hegel ; vi- car, Wallerstein appuie sa méthodologie dialectique qu'il mélange avec la cyclicité sur la complexité, l'ignorance et l'imprévisibilité du post-modernisme et de l'épistémologie post-positiviste au lieu de la dialectique classique basée sur la simplicité, le progrès/le progressisme, l'universalisme, la prévisibilité et la connaissance du modernisme et de l'épistémologie positiviste ; vii- c'est pour cette raison que Wallerstein est prudent sur l'avenir du système (il n'est ni trop optimiste comme Fukuyama et la plupart des néolibéraux, ni trop pessimiste comme Huntington et les autres néoréalistes), au contraire de Marx (et bien sur des marxistes classiques) et de Hegel qui sont tellement optimistes et progressistes qu'ils croient à la fin de l'histoire ; vii- malgré-toutes ces différences, Wallerstein lie finalement le système à la dialectique et aux contradictions tout comme Marx et Hegel. Par suite, le système évolue en zigzag en

[984] Wallerstein, « Les Economies-monde… », p. 164.

s'élargissant et en se rétrécissant, mais après un temps il entre en crise étant donné qu'il ne peut pas faire face à ses contradictions et enfin il bifurque. C'est ainsi que le système laisse sa place à un autre système.[985] Par exemple, Wallerstein prévoit que l'économie-monde capitaliste qu'il interprète dans le cadre de la dialectique de « centre-périphérie » est en crise systémique (ou bien pour employer le langage de Prigogine c'est une bifurcation qui correspond à la situation actuelle du monde),[986] parce que les inégalités entre le centre et la périphérie qui sont la contradiction la plus majeure du système capitaliste, augmentent de plus en plus. De même, il analyse la fin de la Guerre Froide avec la méthodologie dialectique, car selon lui, la dissolution de l'URSS et l'effondrement du socialisme/du léninisme signifie en même temps la fin de l'hégémonie américaine et du libéralisme, vu que la thèse (le libéralisme et l'hégémonie américaine) a perdu son antithèse (le socialisme/le léninisme et l'URSS).[987] En plus, le fait qu'il traite le système-monde moderne/l'économie-monde capitaliste dans l'axe de la dichotomie « centre/Nord - périphérie/Sud », nous montre l'influence sur Wallerstein de l'historiographie dialectique de Marx qui regarde l'histoire comme une lutte des classes entre « la bourgeoisie et le prolétariat » et de Hegel qui interprète l'histoire en tant que dialectique de « maître-esclave ».[988] Il est possible de dire que « le centre » corresponde à « la bourgeoisie » et au « maître », alors que « la périphérie » se conforme au « prolétariat » et à « l'esclave ». Dans ce sens, pour Wallerstein,

---

[985] Wallerstein, **The End…**, p. 126.

[986] Wallerstein, « Les Economies-monde… », p. 164.

[987] Wallerstein décrit la fin de la Guerre Froide comme suit : « *(…) L'effondrement du Léninisme est une très mauvaise nouvelle pour les forces dominantes de l'économie-monde capitaliste. Il a supprimé la dernière grande force de stabilisation politique au sein du système-monde. Il ne sera pas facile de mettre Humpty-Dumpty de nouveau ensemble. (…) Le capitalisme historique, comme tous les systèmes historiques, périra de ses succès pas de ses échecs. Adieu Lénine. Adieu Wilson* » ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 14-15.

[988] Dans « Race, Nation, Class : Ambiguous Identities » qu'il a publié avec Étienne Balibar, dans le chapitre où il raconte la lutte des classes dans l'économie-monde capitaliste, Wallerstein expose la relation analytique entre « centre-périphérie » et « bourgeoisie-prolétariat » de la manière suivant : « *Le centre et la périphérie, sont simplement des expressions pour localiser une partie cruciale du système d'appropriation des surplus par la bourgeoisie. Pour simplifier, le capitalisme est un système dans lequel la plus-value du prolétaire est appropriée par le bourgeois. Quand ce prolétaire est localisé dans un pays différent du bourgeois, un des mécanismes qui affecte le processus d'appropriation est la manipulation du control des flux aux frontières. Cela aboutit aux modèles de 'développement inégal' qui est récapitulé dans les concepts de centre, de semi-périphérie et de périphérie. Il s'agit d'un outil intellectuel pour aider à analyser les formes multiples de la lutte de classe dans l'économie-monde capitaliste.* » ; Wallerstein, « Class Conflict in the Capitalist World-Economy », dans Balibar, Wallerstein, **op. cit.**, pp. 123-124. Pourtant, l'une des conséquences sociogéographiques du système capitaliste est la distribution inégale de la bourgeoisie et du prolétariat dans le centre et la périphérie. Par exemple, les États centraux contiennent un pourcentage plus élevé de bourgeois que les Etats périphériques. De plus, il y a des différences systématiques dans les types de bourgeois et de prolétaires situés dans les Etats centraux et les Etats périphériques. Par exemple, le pourcentage des prolétaires salariés est toujours plus haut dans des Etats centraux ; **ibid.**, p. 123.

l'histoire du système-monde moderne étant l'économie-monde capitaliste équivaut à l'histoire du conflit « centre-périphérie ».[989]

Dans ce cadre philosophique et méthodologique, Wallerstein avance qu'il a existé trois types de systèmes historiques jusqu'à nos jours : les mini-systèmes et les deux variétés de systèmes-monde, les économies-monde et les empires-monde. Ces systèmes historiques sont séparés l'un de l'autre essentiellement par leur différente forme d'organisation économique.[990] Par exemple, les mini-systèmes fonctionnaient par la réciprocité, les empires-monde opéraient selon la redistribution tandis que les économies-monde reposaient sur les échanges marchands.[991] Le plus ancien système historique est les mini-systèmes dont la date de début, la durée de vie et le fonctionnement ne sont pas connus très précisément comme les structures Maya en Amérique centrale.[992] Le second type de système qui a émergé sur la scène de l'histoire est les empires-monde comme par exemple les empires romain, chinois, perse, etc.[993] Enfin, le dernier système dans l'histoire est le système-monde moderne qui est l'économie-monde capitaliste, ayant commencé dans les années 1450-1500[994]

---

[989] D'ailleurs, Wallerstein écrit que les origines historiques de son analyse des « systèmes-monde » repose sur le concept de « centre-périphérie » développé par la CEPAL et élaboré par les théoriciens de la « théorie de dépendance », le concept de Marx sur « le mode de production asiatique », la discussion entre les historiens d'Europe occidentale sur la « transition entre le féodalisme et le capitalisme », enfin le concept d' « économie-monde » de Braudel et la conception d' « histoire totale » de l'école des Annales ; Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 11 ; pour le détail, voir **ibid.**, pp. 1-22. Dans ce contexte, nous pouvons dire que l'historiographie de Wallerstein est composée philosophiquement, théoriquement et méthodologiquement d'une synthèse et/ou d'une combinaison de l'approche dialectique de Marx, de l'historiographie totale de l'école des Annales (particulièrement de l'historiographie de Braudel) et de l'analyse du « centre-périphérie » des théoriciens de l'école de dépendance.

[990] Wallerstein fait la définition d'un système historique en tant qu'entité qui a une division du travail avec des structures de production intégrées, un ensemble de principes et d'institutions organisatrices et une durée de vie définissable. Par suite, un mini-système est simplement une division du travail à petite échelle dans laquelle on trouve un seul processus culturel et politique, au contraire, les systèmes-monde sont de plus grandes divisions du travail dans lesquelles on peut voir des processus culturels multiples opérés ; Wallerstein, **The End…**, p. 125 ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 222.

[991] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 17. Wallerstein a emprunté ces trois formes d'organisation économique à Karl Polanyi, historien économiste hongrois (puis britannique), et les a adaptées à son analyse du système. Selon la typologie de Polanyi, la réciprocité est fondée sur le don et le contre-don, la redistribution est une forme d'organisation où les biens allaient du bas vers le haut de l'échelle sociale avant qu'une partie ne redescende, et enfin sur le marché, les échanges se faisaient sous forme monétaire dans une sphère publique ; **ibid**. ; pour plus d'informations sur les formes d'organisations économiques en question de Polanyi, voir Karl Polanyi, **The Great Transformation : The Political and Economic Origins of Our Time**, Boston : Beacon Press, 2001, pp. 45-70.

[992] Wallerstein, **The End…**, p. 125 ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 222.

[993] Wallerstein, **The End…**, p. 125 ; Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 1, p. 16.

[994] Il débute le système-monde moderne avec le 16ème siècle (1450-1500), car selon lui, c'est la période dans laquelle la crise systémique du féodalisme (ou la crise des revenues seigneuriaux) est apparu et par conséquent le moment où le système féodal s'est terminé en Europe occidentale sous l'effet de grands mouvements simultanés tels que la Renaissance, la révolution Gutenberg, la Réforme Protestante ; Wallerstein, **The End…**, p. 127 ; pour le détail sur la mort du féodalisme et la naissance

et arrivant jusqu'à nos jours. Le système-monde moderne, né géographiquement en Occident (plus grande partie de l'Europe -mais principalement l'Europe occidentale- et certaines régions d'Amérique), est soudainement devenu « la forme forte » en s'élargissant rapidement en vertu de sa dynamique interne. Dans son processus d'expansion, il a incorporé et détruit l'autonomie des mini-systèmes et des empires-monde multiples. Vers la fin du 19ème siècle, son expansion a englobé le monde entier et pour la première fois dans l'histoire, il n'existait qu'un système historique sur la planète, dans lequel nous sommes encore aujourd'hui.[995]

La caractéristique la plus importante du système-monde moderne, thèse principale de l'analyse systémique et de l'historiographie de Wallerstein, est le fait que l'économie-monde capitaliste sert de base à ce système. Autrement dit, à la différence des autres systèmes tels que les empires-monde vivant sous la domination des structures politiques (d'un ou de plusieurs empires), le système-monde moderne est essentiellement une entité économique, mais pas politique, c'est-à-dire que c'est une « économie-monde »[996] puisque le lien fondamental entre les parties du système

---

du capitalisme en Occident, voir aussi Immanuel Wallerstein, « The West, Capitalism, and the Modern World-System », **Review**, Vol. 15, No. 4, 1992, pp. 561-619.

[995] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 223. Wallerstein examine le processus de naissance et d'expansion/d'évolution du système-monde moderne en trois période à l'égard du temps et de l'espace. Selon cette périodisation qu'il qualifie de « géographie historique », la première est « la période de création originale entre 1450 et 1650 » pendant lequel le système-monde moderne inclut principalement la plupart de l'Europe (mais ni la Russie, ni l'Empire ottoman) et certaines parties des Amériques. Le second moment est « la période de grande expansion de 1750 à 1850 » dans laquelle l'Empire russe, l'Empire ottoman, l'Asie du Sud, certaines parties de l'Asie du Sud-est, de grandes parties de l'Afrique de l'Ouest et le reste des Amériques ont été incorporés. Le troisième moment est « la période de dernière expansion qui a eu lieu en 1850-1900 » où l'Asie de l'Est, mais aussi d'autres diverses zones en Afrique, le reste de l'Asie du Sud-est et l'Océanie a été apporté à l'intérieur de la division du travail. L'économie-monde capitaliste était alors devenue vraiment globale pour la première fois, ou bien, en d'autres termes, elle était devenue le premier système historique qui a inclut le globe entier dans sa géographie ; Wallerstein, **The End…**, p. 58.

[996] Wallerstein définit le concept d' « économie-monde » qu'il a emprunté à Braudel en le séparant du concept d' « économie mondiale » : *« Le concept d''économie-monde' (world-economy) doit être distingué de celui d''économie mondiale' (world economy) ou d'économie internationale. Ce dernier concept laisse entendre qu'il existe une série d''économies' distinctes dont la portée est 'nationale' et que, dans certaines circonstances, ces 'économies nationales' opèrent des échanges les unes avec les autres, la somme de ces contacts (limités) étant désignée sous l'appellation d'économie internationale. Ceux qui utilisent ce dernier concept soutiennent que les contacts limités se sont développés au cours du 20ème siècle. On prétend de cette manière que le monde est devenu 'un monde' de façon inconnue avant le 20ème siècle. Par contraste, le concept d''économie-monde' suppose qu'il existe une 'économie' partout où (et si et seulement si) il y a une division sociale du travail relativement complète et en extension continue avec un ensemble intégré de processus de production, lesquels sont reliés les uns aux autres par un 'marché' qui a été 'institué' ou 'créé' de quelque complexe manière. En utilisant un tel concept, l'économie-monde n'est pas nouvelle au 20ème siècle et n'est pas non plus une rencontre des 'économies nationales', parce qu'aucune 'économie nationale' ne constitue une division du travail complète. Plutôt, une économie-monde, de forme capitaliste, a existé dans au moins une partie du globe depuis le 16ème siècle. Aujourd'hui, tout le globe fonctionne*

se fonde sur l'économie, alors même qu'il a été renforcé dans une certaine mesure par des liaisons culturels, des arrangements politiques et des structures confédérales.[997] L'économie-monde capitaliste n'est en fait pas la première économie-monde dans l'histoire, mais la première à durer en tant que telle aussi longtemps et à se développer en devenant intégralement capitaliste ;[998] c'est-à-dire bien qu'il y avait des économies-monde auparavant, mais elles s'étaient toujours transformées en des empires à l'instar de la Chine, la Perse, Rome, etc., au contraire de l'économie-monde capitaliste.[999] Brièvement dit, c'est la particularité du système-monde moderne qu'une économie mondiale a survécu pendant cinq cents ans et ne se soit pas encore transformée en un empire-monde.[1000]

Comme on le voit, chez Wallerstein, l'économie-monde capitaliste étant un mode de production et/ou une forme d'organisation économique dans lesquels les hommes et les entreprises donnent la priorité à une accumulation illimitée du capital,[1001] la plus-value est toujours transférée de la périphérie au centre et il existe alors une inégalité hiérarchique entre le Sud et le Nord, ce qui constitue l'infrastructure économique du système-monde moderne pour Marx et bien sûr les théoriciens marxistes/néo-marxistes tels que Luxemburg, Baran, Sweezy, Cardoso, Dos Santos, Arrighi, Amin, Frank, Chase-Dunn, etc. Néanmoins, le système-monde moderne est composé non-seulement de l'infrastructure économique/l'économie-monde capitaliste, mais aussi de la superstructure politique nommée « système interétatique » qui avait émergé avec le traité de Westphalie en 1648. C'est la superstructure politique dont les membres sont les « Etats-souverains » (avant les empires et les cités, puis les Etats-nations).[1002] De même, le système-monde moderne se forme de la superstructure culturelle, dans ce sens c'est un ensemble de cultures,

---

dans le cadre de cette singulière division sociale du travail que nous désignons par l'expression d'économie-monde capitaliste » ; Wallerstein, « Tendances et… », pp. 789-790.

[997] Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 1, p. 15. C'est en même temps la différence la plus importante entre les deux variétés de systèmes-monde, c'est-à-dire les économies-monde reposent fondamentalement sur la structure économique, tandis que les empires-monde s'appuient principalement sur la structure politique ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 222.

[998] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 17.

[999] Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 1, p. 16.

[1000] **Ibid.**, p. 348.

[1001] Chez Wallerstein, le capitalisme peut être défini brièvement comme un système socio-historique où il y a une accumulation illimitée du capital ; pour plus d'informations sur le système capitaliste voir Wallerstein, **Historical Capitalism**, pp. 13-72.

[1002] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 107, Wallerstein, « Tendances et… », p. 790 ; Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 1, p. 15.

c'est-à-dire de langages, de religions et d'idéologies.[1003] Donc, dans l'historiographie de Wallerstein, il est possible de dire que le système-monde moderne est construit sur trois piliers parmi lesquels la superstructure politique et culturelle prennent sur l'infrastructure économique :[1004] l'économie-monde capitaliste née dans les années 1450-1500 (l'infrastructure économique), le système interétatique apparait en 1648 (la superstructure politique) et le libéralisme en tant qu'idéologie globale/géo-culture[1005] du système-monde moderne entre en scène avec la Révolution française de 1789 (la superstructure idéologique/géo-culturelle). Dans ce contexte, le système-monde moderne est une collection d'institutions -qui sont aussi les acteurs principaux du système comme mentionné dans la partie précédente- étroitement liées les uns aux autres et opérant ensemble, dont la combinaison permet son bon fonctionnement : le marché (ou plutôt les marchés), les entreprises en compétition sur ces marchés, les nombreux Etats engagés au sein du système interétatique, les ménages, les classes, les identités ou bien les groupes de statut (selon la terminologie de Weber).[1006]

A vrai dire, Wallerstein pense que ces institutions forment une matrice qui permet au système de fonctionner, mais stimule en même temps à la fois les conflits et les contradictions qui le traversent.[1007] A cet égard, il est possible de voir le bon fonctionnement du système-monde moderne comme une combinaison et/ou une résultante des contradictions de la lutte et de la concurrence parmi les institutions/les acteurs de l'économie-monde capitaliste tels que les entreprises, les classes, les Etats, etc., dans la mesure où ces contradictions peuvent être contrôlées par la structure systémique. Par exemple, dans l'arène interétatique, les Etats puissants se trouvent en concurrence les uns avec les autres, mais cette concurrence est tempérée par une contradiction tout comme la compétition entre les grandes entreprises : tandis que chacun se confronte aux autres dans une sorte de jeu à somme nulle putatif, tous ont un intérêt commun à maintenir le système interétatique et le système-monde moderne dans son ensemble. Donc les acteurs sont poussés simultanément dans deux directions opposées : d'une part vers un système interétatique anarchique, et d'autre

[1003] Wallerstein, « Tendances et… », p. 790.
[1004] Selon Wallerstein, le système-monde moderne est une économie-monde capitaliste, parce que les frontières de sa division du travail sociale sont grandes ; il est aussi « un monde », vu qu'il couvre plusieurs domaines culturels ; il est également un système interétatique (par conséquent pas « un empire-monde »), étant donné qu'il n'a pas une seule structure politique unificatrice, c'est-à-dire c'est le réseau d'Etats-souverains ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 107.
[1005] Le libéralisme est appelé « l'idéologie globale » et « la géo-culture » du système-monde moderne par Wallerstein ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 1.
[1006] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 24 ; Wallerstein, « Tendances et… », p. 790.
[1007] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. x.

part vers un système interétatique cohérent et ordonné.[1008] Cette lutte contradictoire se déroulant entre deux directions opposées débouche sur « l'équilibre des puissances »,[1009] autrement dit la structure interétatique émergée à la suite de la lutte de puissance entre Etats, peut être considérée comme une synthèse de ces deux pôles opposés : elle n'est ni exactement anarchique comme dans le réalisme/néoréalisme, ni parfaitement cohérente et ordonnée comme dans le libéralisme/néolibéralisme.

Dans un tel système, Wallerstein avance qu'il existe deux manières tout à fait différentes pour un Etat de devenir dominant : la première est de transformer l'économie-monde en un empire-monde donc en une structure qui n'a qu'une seule autorité politique pour l'ensemble du système-monde, la seconde est d'établir une hégémonie dans le système-monde. Bien qu'il y ait eu plusieurs tentatives sérieuses de créer un empire-monde au cours des cinq cents dernières années - la première était celle de Charles-Quint au 16ème siècle (dans une moindre mesure par ses héritiers), la deuxième était celle de Napoléon au début du 19ème siècle, et la troisième celle d'Hitler au milieu du 20ème siècle -, aucune n'a réussi et aucun Etat n'a été capable de transformer le système-monde moderne en un empire-monde. D'après Wallerstein, la raison la plus importante de ces échecs est que la logique de fonctionnement de l'empire-monde contraste avec celle de l'économie-monde capitaliste, car un empire-monde étouffe le capitalisme, puisqu'il possède une structure politique ayant la capacité d'empêcher la priorité de l'accumulation illimitée de capital. C'est pourquoi lorsqu'un Etat a tenté de transformer le système en empire-monde, il s'est heurté à l'hostilité des entreprises capitalistes les plus importantes de l'économie-monde. A l'inverse, l'existence d'un hégémon est en parfaite conformité avec la nature du système capitaliste, vu que la puissance hégémonique crée un milieu de stabilité et de paix où les entreprises capitalistes s'enrichissent et accumulent du capital. L'économie-monde capitaliste a donc besoin des Etats, du système interétatique et de l'apparition périodique de puissances hégémoniques (l'hégémonie peut être très utile aux entreprises capitalistes, particulièrement quand elles ont des liens politiques avec

[1008] Wallerstein, **World-Systems Analysis…**, p. 56.
[1009] Chez Wallerstein, « l'équilibre des puissances » signifie une situation dans laquelle aucun Etat ne peut automatiquement s'imposer dans l'arène interétatique, mais ceci n'implique pas que les Etats les plus forts n'essayent pas d'atteindre ce degré de puissance ; **ibid.**, p. 57. Cette définition correspond aussi au modèle d'« équilibre des puissances » des néoréalistes.

la puissance hégémonique). C'est pour cette raison que plusieurs Etats ont réussi à devenir l'hégémon à différentes époques dans le système capitaliste.[1010]

Selon Wallerstein, tout au long des cinq cents ans d'histoire du système-monde moderne, il a existé trois puissances qui sont parvenues à atteindre la position hégémonique bien que pour des périodes relativement brèves : i- les Provinces Unies/les Pays-Bas au milieu du 17ème siècle, ii- le Royaume-Uni au milieu du 19ème siècle, iii- les États-Unis au milieu du 20ème siècle.[1011] En premier lieu toutes les trois ont émergé à la fin d'une guerre hégémonique que Wallerstein qualifie de « guerres de Trente Ans » d'autant qu'elles durent à peu près trente ans.[1012] Par exemple, les Pays-Bas ont atteint la situation d'hégémonie avec la guerre de Trente Ans (1618-1648), l'Angleterre a obtenu l'hégémonie à la suite des guerres napoléoniennes (1792-1815), alors que les Etats-Unis sont devenus l'hégémon à la fin des deux guerres mondiales (1914-1945).[1013] En seconde lieu, les trois guerres hégémoniques dans l'histoire du système-monde moderne se sont déroulées entre puissances navales et puissances terrestre. Bien que toutes les trois aient été gagnées par les puissances navales, chacune a eu besoin de l'aide cruciale des armées de terre d'une puissance continentale. Par exemple, la Grande-Bretagne a eu besoin de l'aide de la Russie pour battre la France et les Etats-Unis aussi ont eu besoin de l'aide de la Russie afin de vaincre l'Allemagne.[1014] Troisièmement, comme on le comprend de l'exemple ci-dessus, la lutte pour l'hégémonie s'est passée entre deux puissances concurrentes prétendant à l'hégémonie et la gagnante fut la puissance maritime à l'instar du Royaume-Uni et des Etats-Unis, en revanche la perdante était la puissance terrestre avec la France et l'Allemagne.[1015] Quatrièmement, les périodes

[1010] **Ibid.**, pp. 57-59.
[1011] **Ibid.**, p. 57 ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 25. Wallerstein écrit que parmi ces hégémons dans l'économie-monde capitaliste, c'était la Hollande qui fut la moins plausible, car elle n'était pas le géant militaire de son ère ; Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 2, p. 38. Il faut se rappeler que chez Wallerstein l'hégémon est une puissance centrale qui domine le système non seulement économiquement, politiquement et culturellement, mais aussi militairement.
[1012] Comme on le voit, le cycle hégémonique de Wallerstein est logiquement et fonctionnellement semblable à celui de Modelski et de Gilpin : l'émergence de l'hégémon après une guerre hégémonique, la maintenance de la paix, de la stabilité, de l'ordre systémique par la puissance hégémonique, l'échange de l'hégémonie entre grandes puissances rivales, etc. ; à la différence que d'après Modelski, il existe cinq guerres d'hégémonie et quatre hégémons (le Portugal, les Pays-Bas, la Grande Bretagne, les Etats-Unis), tandis que selon Gilpin il n'a existé que trois guerres d'hégémonie et deux hégémons (la Grande Bretagne et les Etats-Unis) au cours de l'histoire mondiale.
[1013] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 135.
[1014] **Ibid.**, p. 4.
[1015] Pour le détail sur la lutte et la concurrence hégémonique entre la France et l'Angleterre, voir Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 2, pp. 75-125, 245-289 ; Immanuel Wallerstein, **The Modern**

d'hégémonie ont duré entre vingt-cinq et cinquante ans[1016] -c'est bien sûr le point culminant des hégémons, car comme nous l'avons mentionné précédemment, un cycle hégémonique complet de la naissance jusqu'à la chute prend plus de temps- comme pour les Pays-Bas (1625-1675),[1017] l'Angleterre (1815-1870) et les Etats-Unis (1945-1990). En dernier lieu, le cycle hégémonique de chaque hégémon est accompagné par le cycle de Kondratieff. L'ascension de l'hégémonie se réalise dans la phase A de Kondratieff (la période d'expansion), tandis que la décadence de l'hégémonie apparaît dans la phase B de Kondratieff (la période de stagnation). Par exemple, les années entre 1945-1967/73 (la phase A) marque la montée de l'hégémonie américaine, tandis que la période de 1967/73-1989/90 (la phase B) indique la chute de son hégémonie.

Wallerstein repose en fait l'arrière-plan historique de l'hégémonie américaine sur les années 1870-1873 depuis lesquelles le rôle des Etats-Unis dans le système-monde a augmenté de plus en plus. Car, c'est la date où lorsque l'hégémonie britannique est entrée dans sa phase B (1873-1896), les Etats-Unis sont devenus l'un des concurrents les plus importants sur le marché mondial avec son rival principal, l'Allemagne. Cette rivalité a culminé durant les deux guerres mondiales dont les Etats-Unis et ses alliés sont sortis vainqueur. En plus, les Etats-Unis sont sortis non seulement militairement, mais aussi économiquement victorieux de la compétition et de la guerre hégémonique. En 1945, les Etats-Unis étaient la seule puissance industrielle majeure de l'époque principalement en termes de capacité et d'efficacité productive. Ils ont aussi pu rapidement transformer cet avantage économique en supériorités politique, militaire et même culturelle qui ont continué à grandir dans la période d'après-guerre.[1018] Par conséquent, 1945 marque le début de l'âge d'or de la domination ou de l'hégémonie américaine dans le système-monde. En d'autres termes Wallerstein souligne que l'année 1945 symbolise le début d'une période A du cycle de Kondratieff classique.[1019] D'après lui, dans les vingt à vingt-cinq ans suivants, les Etats-Unis sont devenues tellement forts et efficaces dans l'arène interétatique que la phase A de l'hégémonie américaine (1945-1967/73) a été

World-System : The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy (1730-1840), Vol. 3, California : University of California Press, 2011, pp. 57-126.

[1016] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 25.

[1017] Wallerstein, **The Modern…**, Vol. 2, p. 39 ; pour l'analyse détaillé concernant l'hégémonie hollandaise dans l'économie-monde, voir **ibid.**, pp. 37-71.

[1018] Wallerstein, « The Global Picture… », p. 215 ; Immanuel Wallerstein, « Revolutionary Movements in the Era of U.S. Hegemony and After », **Contemporary Marxism**, No. 5, 1982, p. 121.

[1019] Wallerstein, « The Global Picture… », pp. 210, 215.

l'expansion la plus grande dans l'histoire de ce système-monde remontant à 1500.[1020] Mais, les événements socio-politiques -en fonction de la terminologie de Wallerstein « les mouvements anti-systémiques et la révolution mondiale de 1968 »-[1021] et socio-économiques dans les années 1970 tels que l'échec américain au Vietnam, les bouleversements idéologiques/les mouvements d'étudiants en 1967/1968 et la stagnation économique mondiale dues aux crises pétrolières de 1973 et de 1979 ont été le tournant de l'hégémonie américaine.[1022] Autrement dit, pour Wallerstein, les années 1967/73 sont le symbole de la fin de la phase A, du fait que les événements en question ont fait entrer les Etats-Unis dans la phase B (1967/73-1990) en mettant fin à la montée de l'hégémonie américaine. C'est ainsi que la courbe hégémonique qui a grimpé en flèche depuis 1945, a atteint son apogée en 1967/73, mais après cette date, elle a commencé rapidement à tomber et elle a touché le fond en 1990. Wallerstein exemplifie l'effondrement de l'hégémonie américaine par la guerre du Golfe en 1990-1991 qui nous a démontré que l'hégémonie américaine a été confrontée militairement, politiquement et économiquement à un défi pour la première fois dans cet exemple empirique à la différence de d'autres cas (le blocus de Berlin, la crise des missiles de Cuba) où la force américaine avait été testé mais pas défié et où la provocation n'avait pas abouti à la guerre.[1023]

Wallerstein construit sa lecture systémique de post-guerre froide sur la supposition ci-dessus que l'hégémonie américaine soit en déclin.[1024] Dans ce contexte, il prévoit trois scénarios différents à court terme (1990-2000), à moyen

---

[1020] Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 123-124.

[1021] Pour le détail sur les événements sociopolitiques en 1967/68 que Wallerstein qualifie de « mouvements anti-systémiques et la revolution mondiale de 1968 », voir, Giovanni Arrighi, Terence K. Hopkins, Immanuel Wallerstein, **Antisystemic Movements**, London : Verso, 1989 ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 65-84. D'après Wallerstein, la révolution mondiale de 1968 a continué pendant deux décennies et a culminé avec l'effondrement du communisme en 1989. 1968 et 1989 ont alors constitué un seul grand événement au sein de la scène historique mondiale. La signification de cet événement est la désintégration de l'idéologie libérale, la fin d'une ère de deux siècles de de la naissance à la mort du libéralisme (1789-1989) ; à ce sujet, voir Arrighi, Hopkin, Wallerstein, **op. cit.**, pp. 97-115.

[1022] Wallerstein, « The Global Picture… », p. 209 ; Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 53-54, 116 ; Wallerstein, **The End…**, p. 111.

[1023] Wallerstein, « The Global Picture… », p. 220. Selon Wallerstein, il était clair que les Etats-Unis pouvaient gagner la guerre du Golfe à deux conditions seulement : qu'ils aient monté un effort collaboratif sous l'égide de L'ONU et que la guerre ait été financée par l'extérieur. La première condition a démontré les nouvelles contraintes politiques sur les Etats-Unis, alors que la seconde a fait constater la nouvelle dépendance financière des Etats-Unis à ses anciens Etats clients. Ces deux réalités ont été ensuite confirmées par l'incapacité des Etats-Unis à renverser Saddam Hussein malgré la victoire militaire ; **ibid**.

[1024] Pour une lecture détaillée de Wallerstein sur le système post-guerre froide et le déclin de l'hégémonie américaine voir, Immanuel Wallerstein, **The Decline of American Power : The U.S in a Chaotic World**, New York : The New Press, 2003.

terme (2000-2025/50) et à long terme (un siècle environ) concernant le système d'après guerre froide.[1025] D'abord, à court terme (1990-2000), le système-monde est entrée dans la sous-période finale de la phase B d'un cycle Kondratieff classique dans lequel l'économie-monde se trouvait depuis 1967-73. Cette période de récession entre 1990 et 2000, comparable à la période de 1893-97 ou de 1932-39 est tout à fait normal, c'est-à-dire qu'elle fonctionne conformément à la logique du cycle de Kondratieff, et il n'existe aucune situation chaotique dans la période en question : le taux de chômage augmente, les taux de profit diminuent, l'instabilité financière et les troubles sociaux s'accroissent à l'échelle mondiale, etc.[1026] Ensuite, dans les vingt-cinq à cinquante ans suivants, c'est-à-dire à moyen terme (2000-2025/50) l'économie-monde entrera dans une nouvelle phase A de Kondratieff basée sur les nouveaux produits principaux monopolisés et concentrés dans les nouveaux endroits. Ceci deviendra une période de rétablissement où l'expansion renouvelée de l'économie-monde donnera lieu à une nouvelle ère de prospérité. Dans un tel processus de reprise économique, les trois nœuds seront les Etats-Unis, l'Europe occidentale et le Japon.[1027] Il existera une compétition économique aiguë entre ces trois puissances ayant l'avantage technologique et les nouveaux produits principaux tels que les micro-ordinateurs, la biotechnologie, les métaux qui permettent la super-conductivité, l'informatique multimédia, la gestion des déchets, etc.[1028]

En plus, au sein du système interétatique, il y aura également une compétition hégémonique entre le Japon et l'Union Européenne tout comme lors des deux luttes d'hégémonie précédentes qui se sont passées entre la France et l'Angleterre et les Etats-Unis et l'Allemagne. Car, au fur et à mesure que la position hégémonique des Etats-Unis s'effrite lentement, les deux potentiels successeurs se feront concurrence afin de prendre la place des Etats-Unis. Il est probable qu'une telle lutte pour

---

[1025] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 123 ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 29.
[1026] **Ibid** ; Wallerstein, « The Global Possibilities… », p. 227.
[1027] Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 28-30.
[1028] Wallerstein, « The Global Possibilities… », pp. 229-230. En fonction de la prévision de Wallerstein, dans cette compétition économique, les anciens produits profitables qui ne sont plus profitables comme la sidérurgie, l'industrie automobile, chimique, électronique, etc., laisseront leurs places aux nouveaux secteurs et produits susmentionnés. Les anciens produits et secteurs se déplacent alors du centre à la semi-périphérie, tandis que le centre monopolise les nouveaux produits et secteurs ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 130. Par exemple, les produits « Bêta » perdent, par contre il existe des monopoles « VHS ». Etant donné que le Japon aura plus de produits « VHS » que l'Union européenne, les entrepreneurs américains concluront des accords avec les entrepreneurs japonais pour obtenir une part du gâteau. Et enfin, dans la période entre 2000-2025/50, le Japon deviendra le centre technologique et économique le plus significatif du monde, alors que l'Union européenne sera le deuxième et les Etats-Unis le troisième dans l'économie-monde ; Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 29, 31.

l'hégémonie aboutisse à une guerre de trente ans qui engendrera une catastrophe nucléaire à la fin de laquelle le Japon, puissance maritime/aérienne, peut l'emporter sur l'Union européenne, puissance terrestre, en transformant la puissance hégémonique précédente (les Etats-Unis) en partenaire junior pendant les cinquante à soixante-quinze prochaines années.[1029] Au lieu d'un tel scénario qui se terminera par l'hégémonie du Japon, Wallerstein insiste sur une autre alternative qui est plus probable selon laquelle il existera un système-monde bipolaire dont l'un des pôles sera le Japon et l'autre l'Union européenne.[1030] Dans ce scénario, les Etats-Unis et le Japon se trouveront dans le même pôle, parce que le dernier aura besoin de l'alliance politique et du bouclier militaire des Etats-Unis qui seront toujours la puissance militaire la plus forte, du fait qu'il sera politiquement incapable de développer pleinement son potentiel militaire pour au moins vingt-cinq ans.[1031] Le reste du monde s'incorporera de façons multiples aux deux zones de ce système bipolaire. Par exemple, l'Union européenne intégrera les pays de l'AELE (Association européenne de libre-échange), mais pas tous les pays de l'Europe de l'Est, cependant il est possible de créer une zone de libre-échange limitée semblable à la relation entre le Mexique et les Etats-Unis dans l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain) entre les pays de l'Union européenne et les pays de l'Est de l'Europe.[1032] De la même manière, l'Union européenne fera tous ses efforts afin d'inclure les cinq zones (l'Est de l'Europe, l'URSS, le Moyen-Orient, l'Afrique et l'Inde) qui se situent en dehors de la sphère du consortium américano-japonais composée de l'Asie orientale incluant la Chine et de l'Amérique contenant le Canada et l'Australasie, dans sa zone de contrôle. Dès lors que l'Europe occidental a un avantage sur le consortium américano-japonais dans ces cinq zones étant en même temps sa sphère d'influence économique, la concurrence et la lutte pour la domination entre les deux blocs se perpétuera.[1033] Enfin, dans une telle équation interétatique et une division zonale

[1029] **Ibid.**, p. 29 ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 135.
[1030] Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 29, 32.
[1031] Wallerstein, « The Global Possibilities… », p. 231. Wallerstein écrit que grâce au condominium américano-japonais les entrepreneurs américains ne resteront pas en dehors de la concurrence économique. Il ajoute aussi que le Japon bénéficie surtout politiquement, militairement et économiquement de ce partenariat. Tout d'abord, si les Etats-Unis sont un partenaire, ils ne sont pas un concurrent. En second lieu, le Japon pour beaucoup de raisons (l'impact américain sur la politique et la diplomatie régionale, plus les avantages économiques d'une faible dépense militaire) préférera compter sur une protection militaire américaine pendant un certain temps encore. En dernier lieu, les entreprises japonaises réduiront les coûts en profitant de la structure de recherche-développement américaine qui est encore la meilleure dans l'économie-monde (même si les Etats-Unis perdent finalement leur avantage dans ce domaine) ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 31.
[1032] **Ibid**.
[1033] Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 131-132.

limitée à deux blocs, il est probable que la Chine, ayant une position très spéciale avec la Russie sur la scène internationale, participera au pôle américano-japonais, tandis que la Russie prendra part au pôle de l'Union européenne.[1034]

Quant à la dernière prévision à long terme de Wallerstein, après l'utilisation de sa dernière marge de rectification par l'économie-monde capitaliste grâce à l'expansion économique basée sur la phase A de Kondratieff dans la période 2000-2025/50, elle arrivera à son terme dans les années 2050/75 en entrant dans une crise structurelle / un chaos, parce que le capitalisme ne pourra plus surmonter ses contradictions multiples et complexes vu qu'il épuisera sa capacité de maintenir les rythmes cycliques qui sont ses battements de cœur.[1035] Wallerstein décrit cette période ainsi :

> « Après la bifurcation, après disons 2050 ou 2075, nous pouvons être sûrs de seulement peu de choses. Nous ne vivrons plus dans une économie mondiale capitaliste. Nous vivrons alors dans un ou des nouveaux ordres, un ou des nouveaux systèmes historiques. Et nous connaîtrons probablement encore une fois une paix, une stabilité et une légitimité relatives. Mais sera-ce une meilleure paix, stabilité et légitimité que nous avons connu jusqu'à présent, ou un plus mauvaise? Nous ne le savons pas mais c'est à nous que cela revient ».[1036]

En conclusion, à la lumière de tout ce que nous avons raconté, nous pouvons résumer les paramètres principaux de l'historiographie sur laquelle Wallerstein appuie sa prévision du système de la manière suivante : Tout d'abord, l'historiographie de Wallerstein est une méthodologie dialectique tout comme la

---

[1034] Wallerstein, « The Global Possibilities… », pp. 231-232; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 32. Wallerstein souligne que la Chine et la Russie réussissent à combiner leurs poids militaire et politique présent et potentiel avec leurs grandes populations qui sont très désireuses et prêtes à servir à la fois de marché d'importation et de source de main-d'œuvre moins cher pour la production mondiale. C'est grâce à cette combinaison des deux caractéristiques qui leur donne leur position, bien qu'il y ait bien sûr qui ont la deuxième caractéristique ; Wallerstein, « The Global Possibilities… », p. 231.

[1035] Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 134-135. Les contradictions multiples et complexes peuvent être résumé comme suit : les problèmes économiques et les crises financières, la redistribution inégale, les bas salaires, le fossé économique et démographique entre le Nord et le Sud, les problèmes d'immigration, la déruralisation, les problèmes écologiques, la crise idéologique/les contradictions insurmontables du libéralisme (l'universalisme, le racisme, le sexisme, les rhétoriques paradoxales sur la liberté, l'égalité, les droits de l'homme, la démocratie), etc. ; à ce sujet, voir Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 32-37 ; 145-161 ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, pp. 170-183 ; Wallerstein, « Bugün Gözümüzün … », pp. 37-38.

[1036] Wallerstein, **After Liberalism**, p. 45. De même, dans les années 2050/75, la capacité des Etats à entretenir l'ordre interne diminuera, les gens se tourneront vers des groupes ethniques, religieux, linguistique, etc., plutôt que vers les Etats pour leur sécurité et protection, les guerres Sud-Sud se répandront, les conflits minorité-minorité qui sont une sorte de dérive du groupisme augmenteront ; et enfin, le système interétatique perdra naturellement de son efficacité ; **ibid.**, pp. 41-44.

philosophie de l'histoire hégélienne et marxiste. A vrai dire, il a hérité de sa dialectique centre/Nord et périphérie/Sud ou bien système/ordre établi et les mouvements antisystème de la dialectique de « maître-esclave » de Hegel et de « bourgeois-prolétaire » de Marx, néanmoins il a employé une méthodologie différente que l'on peut qualifier de « néo-dialectique » dans laquelle la philosophies cyclique et dialectique sont entrelacées. Deuxièmement, étant donné que c'est l'économie qui sert de base à sa théorie, son historiographie représente philosophiquement et méthodologiquement le matérialisme dialectique de Marx, mais pas l'idéalisme dialectique de Hegel.[1037] Comme l'a souligné Fukuyama, cette perspective matérialiste basée sur l'infrastructure économique, la lutte de classe et la dialectique « centre-périphérie » qui est le reflet de la lutte de classe dans l'arène internationale est de par sa nature réductionniste et déterministe, puisqu'elle laisse pour compte tous les domaines et les structures institutionnelles en dehors de l'économie (la politique, l'idéologie, la religion, la culture, la philosophie, l'art, l'éducation, etc.) ou qu'elle les relégue au second plan.[1038] Wallerstein attache une telle importance à l'économie qu'il regarde les hommes comme des objets économiques, et considère l'histoire comme l'histoire des événements économiques. C'est ainsi qu'il réduit l'histoire à l'histoire économique et l'histoire moderne au capitalisme.[1039] Brièvement dit, dans l'historiographie wallersteinienne, l'histoire

---

[1037] Wallerstein indique qu'il a profité de quatre idées essentielles de Marx pour son analyse du système-monde : la polarisation sociale et économique, l'aliénation, en particulier l'idéologie matérialiste et la lutte de classe. Il prétend que ces idées marxistes sont encore un guide de nos jours : « *La pensée de Marx contient quatre idées clés (idées qui sont largement, mais pas exclusivement marxiste) qui me semblent toujours utiles et même indispensables à l'analyse du système-monde moderne. Malgré toutes les expériences négatives des mouvements et des Etats marxistes-léninistes au 20ème siècle, ces idées illuminent encore les choix politiques que nous avons à faire.* » ; **ibid.**, p. 226.

[1038] Comme nous l'avons déjà mentionné dans la section sur l'historiographie de Fukuyama (dans la première section de ce chapitre), Fukuyama accuse Marx de maltraiter l'idéalisme hégélien et de renverser la priorité du monde réel et idéal. C'est pour cette raison que Fukuyama avance que l'héritage matérialiste de Marx a relégué tout le domaine de la conscience à la superstructure déterminée par le mode de production matériel/l'économie, et présente un caractère préjugé, problématique et déterministe. Or, selon lui, c'est l'idée/la conscience qui crée le monde matériel. Fukuyama fait donc la critique du matérialisme de Marx en mettant l'accent sur ce que la conscience/l'idée est la cause et non l'effet ; Fukuyama, « The End… », p. 6.

[1039] Ahmet İnsel, « Tanrı'nın Hikmetinden Sermayenin Hikmetine : Wallerstein Tarihinin Bir Eleştirisi », **Toplum ve Bilim**, No. 25-26, 1984, pp. 133, 135-136. Wallerstein relie la naissance de l'histoire moderne à l'émergence du capitalisme. Comme nous l'avons déjà précisé, tous les faits sociaux des conflits aux alliances, tous les acteurs et toutes les structures des ménages aux Etats sont la conséquence ou bien le produit du système capitaliste moderne ; Wallerstein, **The Politics…**, p. 29. De plus, le capitalisme a fait naître non seulement les institutions du modernisme, mais aussi l'épistémologie et la science moderne -avec la terminologie de Wallerstein, la science moderne est l'enfant du capitalisme- ; Wallerstein, **The End…**, p. 140. L'économie qui étudie le marché, la science politique qui examine l'Etat et la sociologie qui traite de la société civile, tous sont le produit du système capitaliste ; Wallerstein, **World-Systems Analysis**, p. 6 ; Immanuel Wallerstein, **Ouvrir**

mondiale signifie l'histoire de l'organisation du pouvoir/de la dominance économique d'autant que le pouvoir/la dominance économique constitue l'axe de l'histoire.[1040]

Cependant, troisièmement, alors même que Wallerstein utilise méthodologiquement la philosophie de l'histoire matérialiste dialectique du marxisme dans son historiographie, il diffère naturellement en certains points de l'historiographie du marxisme orthodoxe en néo-marxiste. Par exemple, il est en désaccord avec le marxisme classique sur son caractère progressiste, universaliste, téléologique, eschatologique et optimiste. A cet égard, Wallerstein critique la conception de l'histoire dialectique du marxisme classique soutenant le paradigme progressiste de la pensée des Lumières tout comme la philosophie de l'histoire linéaire du libéralisme et il avance que le marxisme et le libéralisme sont des idéologies similaires qui prétendent aux mêmes arguments, et non pas contraires/opposées :[1041] i- les deux idéologies sont le produit de la même

---

les Sciences Sociales : Rapport de la Commission Gulbenkian pour la Restructuration des Sciences Sociales, traduit par Jean-Michel et Sophie Blanquer, Paris : Descartes & Cie, 1996, p. 40.

[1040] İnsel, « Tanrı'nın Hikmetinden… », p. 135. Suivant Ahmet İnsel, le récit de l'histoire de Wallerstein dans lequel les intérêts économiques sont déterminants dans tous les cas et façonnent tout, est l'un des commentaires les plus économiste. C'est pour cette raison que Insel qualifie l'historiographie de Wallerstein de froide et technocratique ; **ibid.**, p. 134. Pour les critiques similaires concernant l'approche réductionniste et déterministe en question de Wallerstein, voir aussi Zolberg, « Origins of …», pp. 253-281 ; Morris Janowitz, « Review: A Sociological Perspective on Wallerstein », **The American Journal of Sociology**, Vol. 82, No. 5, 1977, pp. 1090-1097 ; Harold D. Woodman, « The Capitalist World-Economy: Essays by Immanuel Wallerstein », **The Journal of Interdisciplinary History**, Vol. 11, No. 4, 1981, pp. 707-710. De même, pour une discussion sur les idées de Wallerstein et ses critiques, voir également Daniel Garst, « Wallerstein and His Critics », **Theory and Society**, Vol. 14, No. 4, 1985, pp. 469-495.

[1041] Selon Wallerstein, il existe en fait deux historiographies différentes chez Marx dues à deux Marx différents : d'un côté, le Marx néolibéral, scientiste, et donc idéologue occidental, et de l'autre côté Marx étudiant l'humanité sous-développée, historiciste et savant ; Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 218. Wallerstein démontre cette diversité dans l'épistémologie de Marx en détail de la manière suivant : « *D'une part, Marx est le rebelle suprême contre la pensée libérale bourgeoise, avec son anthropologie centrée sur le concept de nature humaine, ses impératifs catégoriques kantiens, ses croyances dans l'amélioration lente mais inévitable de la condition humaine, sa préoccupation de l'individu dans la recherche de liberté. Contre toute cette série de concepts, Marx suggérait l'existence de réalités sociales multiples, chacune avec sa structure propre, située dans des mondes distincts, chaque monde étant défini par son mode de production. Le but était de démontrer les fonctionnements des arrière-plans idéologiques de ces modes de production. Il a suivi l'idée qu'une croyance dans les 'lois universelles' empêche de reconnaître les particularités de chaque mode de production, de découvrir les secrets de son fonctionnement et donc d'examiner clairement les chemins de l'histoire. D'autre part, Marx a accepté l'universalisme avec son anthropologie linéaire dans la mesure où il a accepté l'idée d'une marche historique inévitable vers le progrès. Ses modes de production semblaient être alignés en fonction du degré de développement des forces de production, comme des écoliers alignés en fonction de leur taille. C'est en fait la source de l'embarras aiguë causée par le concept du mode de production asiatique, qui semblait jouer le rôle de l'écolier exubérant qui refuse de suivre les règles et de s'aligner correctement. Ce second Marx est évidemment beaucoup plus acceptable pour les libéraux, et c'est avec ce Marx qu'ils ont été prêts à parvenir à un accord, à la fois intellectuellement et politiquement. L'autre Marx est beaucoup plus*

conjoncture,[1042] c'est-à-dire de la philosophie des Lumières et dans cette perspective elles sont deux versions de la théorie du progrès qui argue l'inévitabilité d'atteindre une réalité démocratique et égalitaire ;[1043] ii- elles ont des idéaux universalistes tels que la liberté, l'égalité, la sécularité ; iii- toutes les deux adoptent une approche téléologique du fait qu'elles croient que l'humanité puisse créer une bonne société/une société idéale (pour le marxisme la société communiste, pour le libéralisme la société libérale) par le moyen de la raison et de la conscience -à la différence que le marxisme vise à y arriver à l'intermédiaire de la révolution, tandis que le libéralisme défend la réforme- ;[1044] iv- étant donné qu'elles supposent qu'il existe une fin de l'histoire, elles croient à l'eschatologie ; v- et en dernier lieu, ces deux idéologies sont très optimistes pour la réussite de leurs idéaux et sur la fin inévitablement de l'histoire. Wallerstein relève très bien ces caractéristiques communes que l'historiographie orthodoxe du marxisme partage avec l'historiographie du libéralisme avec les exemples de Lénine et de Wilson de la manière suivante :

> « L'an 1917 fut un tournant (…). Ce fut le moment de l'entrée sur la scène mondiale des deux grands idéologues du 20ème siècle : Woodrow Wilson et V.I. Lénine. Wilson a propagé l'Américanisme ou l'idée de « rendre le monde sûr pour la démocratie ». De sa part, Lénine a propagé le communisme ou l'offre de mettre la classe ouvrière au pouvoir partout en tant que classe universelle. À l'époque et jusqu'en 1989, ces deux projets ont été présentés comme des idéologies alternatives et antagoniques. Pourtant, ils ont eu plus en commun que ce que les deux camps ont l'habitude d'admettre. Ils ont partagé l'héritage des Lumières et la croyance que l'humanité pourrait rationnellement et consciemment construire la bonne société. Ils ont partagé la conviction que l'état était un instrument clé de cette construction comme lieu de prise de décision raisonnable, consciente, collective. Ils ont partagé une vision séculaire

---

gênant. Les libéraux craignent et rejettent ce Marx ; ils nient en effet sa légitimité intellectuelle. Diable ou héros, le premier Marx est le seul qui me semble intéressant et qui a toujours quelque chose à nous dire aujourd'hui » ; Immanuel Wallerstein, « Marx and History : Fruitful and Unfruitful Emphases », dans Balibar, Wallerstein, **op. cit.**, pp. 125-126.

[1042] Tout comme Wallerstein, Fukuyama parle du libéralisme et du communisme/marxisme comme les idéologies du même processus historique, qui finiront par universaliser la diffusion de la liberté et de l'égalité à toutes les régions du monde ; Fukuyama, **The End…**, p. 66. De même, Ahmet Davutoğlu précise également que le libéralisme et le marxisme qui sont le produit de la même philosophie (la pensée des Lumières) prennent en fait appuie sur les mêmes suppositions : le progressisme, l'universalisme, l'optimisme, l'eschatologie et la téléologie ; Davutoğlu, « Bunalımdan Dönüşüme… », p. 2.

[1043] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 225.

[1044] Wallerstein, **After Liberalism**, pp. 76-77.

> de l'avenir. Et, pour les peuples périphériques, ils ont partagé l'idéal de 'l'auto-détermination des nations', les nations qui étaient toute 'égales'.[1045] Finalement ils étaient tous les deux eschatologies. Ils ont partagé ce point de vue que l'histoire se déplaçait inévitablement et de plus en plus rapidement dans la direction de leurs idéaux d'universalisation qui, à la fin, d'après eux, n'excluraient personne ».[1046]

C'est pour ces raisons que Wallerstein qualifie le léninisme et le wilsonisme de deux formes d'idéologie du libéralisme, et il considère la Guerre Froide entre les Etats-Unis et l'URSS comme « la collusion intime des versions wilsonien et léniniste du libéralisme universaliste, en d'autres termes, il l'interprète comme un « conflit artificiel sous le prétexte d'hostilité ». [1047]

En revanche, tout au contraire de ses prédécesseurs philosophiques tels que Marx ou Hegel et contrairement aux théoriciens/praticiens marxistes orthodoxe Lénine, Staline, Luxemburg, Kautsky, Boukharine, etc., Wallerstein refuse le progressisme et l'optimisme progressiste, voire il décrit l'espoir de progrès inévitable comme une « illusion » tout comme Carr et Huntington.[1048] Car, il ne faut pas que chaque système soit mieux (plus égalitaire et libertaire) que le précédent comme le système-monde capitaliste,[1049] mais en même temps, Wallerstein n'est pas pessimiste pour l'avenir, autrement dit, avec ses propres mots, il est modérément optimiste.[1050] De la même manière, Wallerstein s'oppose également à l'historiographie eschatologique ; plus précisément, comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus, bien qu'il prévoie que le système-monde capitaliste prendra fin vers 2050/75 ou dans

---

[1045] D'après Wallerstein, le principe d'« autodétermination des nations » signifiant le processus décolonisation était une stratégie politique visant à articuler la périphérie et la semi-périphérie au centre et il a été soutenu non seulement par le wilsonisme, mais aussi par le léninisme. C'est ainsi que les deux idéologies, le wilsonisme et le léninisme, ont rivalisé pour la fidélité des peuples des zones périphériques. La seule différence entre les deux doctrines était méthodologique : les wilsoniens défendaient le chemin « constitutionnel » qui signifie une passation graduelle et ordonnée du pouvoir grâce à des négociations entre la puissance impérial et les représentants du peuple en question, tandis que les léninistes venant de la tradition révolutionnaire adoptaient une méthodologie insurrectionnelle pour la libération nationale avec des slogans concernant l'internationalisme prolétarien et l'anti-impérialisme ; pour plus d'information, voir **ibid.**, pp. 109-112.

[1046] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 5.

[1047] **Ibid.**, pp. 10-11 ; Wallerstein décrit le conflit artificiel de la Guerre Froide entre les deux superpuissances de la manière suivante : *« Les États-Unis et l'URSS sont engagés dans un conflit très structuré, soigneusement contenu et formel, dans lequel l'URSS a agi comme un agent sous-impérialiste des États-Unis »* ; Wallerstein, **After Liberalism**, p. 10.

[1048] Wallerstein, **The End…**, p. 98.

[1049] Wallerstein, **Geopolitics and…**, p. 226. Dans la critique du capitalisme, Wallerstein indique que l'économie-monde capitaliste est en fait plus mauvaise que les systèmes précédents ; Wallerstein, **Historical Capitalism**, pp. 97-110.

[1050] Wallerstein, **The End…**, p. 134.

près d'un siècle, cela ne signifie pas que l'histoire se terminera, d'autant que la fin d'un système historique implique le début d'un autre système historique dans son récit de l'histoire. C'est pour cette raison qu'il récuse la conception d'histoire progressiste de Marx et des marxistes orthodoxes, qui mettent fin à l'histoire avec le communisme et il les critique fortement. Il accuse aussi les historiographies universalistes, téléologiques et eschatologiques aboutissant au système communiste d'être utopistes et mythologiques. Pourtant, Wallerstein accepte le fait que le socialisme est basé sur l'équilibre, l'équité, la démocratie et la liberté, qu'il n'est pas un moyen et/ou une étape de transition vers le communisme/l'utopie, et qu'il pourra être établi à condition qu'il ne soit pas inévitable à la différence des théoriciens marxistes révolutionnaires :

> « Le communisme se trouve dans Utopie, c'est-à-dire nulle part. C'est un avatar de toutes nos eschatologies religieuses : la venue du Messie, le retour du Christ sur terre, ou le Nirvana. Ce n'est pas un projet historique, mais une mythologie vivante. Le socialisme, au contraire, est un système historiquement réalisable, qui pourrait bien un jour se réaliser de par le monde. Un socialisme qui se voudrait une étape de transition momentanée vers l'Utopie ne présente strictement aucun intérêt. Il n'y a qu'un socialisme historique qui puisse présenter un intérêt, un socialisme réunissant les caractéristiques minimales d'un système historique qui maximiserait l'égalité et l'équité d'un système, qui augmenterait le contrôle exercé par l'humanité sur sa propre existence (la démocratie) et qui libérerait l'imagination humaine ».[1051]

De même, ses idées sur la fin du système-monde capitaliste, l'avenir du système et le socialisme dans son autre œuvre résume également toutes ses critiques concernant son historiographie:

> « Si 'la transition' du féodalisme vers le capitalisme n'était ni progressive, ni révolutionnaire, si au lieu de cela, cette transition avait été un grand sauvetage des strates dominantes qui leur ont permis de renforcer leur contrôle sur les masses des ouvriers et d'augmenter le niveau d'exploitation, nous pourrions conclure que même si aujourd'hui une transition est inévitable, ce n'est pas inévitablement une transition vers le socialisme (c'est-à-dire la transition vers un monde égalitaire dans lequel la production est la valeur d'usage). Nous pourrions en conclure que la question clé aujourd'hui est la direction de la

[1051] Walerstein, **Le Capitalisme…**, p. 108.

> transition mondiale. Le fait que le capitalisme ne soit pas loin de disparaitre dans un avenir proche me semble à la fois certain et souhaitable. Il est facile de démontrer cela par l'analyse de ses contradictions endogènes 'objectives'. Le fait que la nature de notre monde futur reste une question ouverte liée au résultat de la lutte d'aujourd'hui, me semble également certain. La stratégie de transition est en fait la clé de notre destin. Nous ne sommes pas susceptibles de trouver une bonne stratégie en donnant plus à une apologie de la progressivité historique du capitalisme. Ce genre d'accent historiographique risque d'impliquer une stratégie qui nous conduira à un 'socialisme' qui n'est pas plus progressif que le système actuel, un avatar pour ainsi dire de ce système ».[1052]

Et en dernier lieu, quant à l'eurocentrisme de Wallerstein, qui montre une ressemblance avec l'historiographie marxiste classique -comme nous l'avons déjà dit Wallerstein est d'accord avec les marxistes orthodoxes sur la dialectique, la lutte des classes et l'infrastructure économique qui signalent aussi son eurocentrisme-, bien qu'il critique la perspective euro-centrique de l'historiographie des sciences sociales,[1053] il ne peut finalement pas non plus éviter l'eurocentrisme. Par exemple, le fait qu'il regarde le système interétatique par la fenêtre de l'hégémonie -il réduit ainsi l'histoire politique à l'histoire européenne, à vrai dire à l'histoire de la lutte pour l'hégémonie des puissances européennes (il raconte principalement l'histoire des puissances hégémoniques telles que les Pays-Bas, l'Angleterre et les Etats-Unis et l'histoire des puissances qui entrent dans la lutte pour l'hégémonie comme la France et l'Allemagne)-,[1054] le fait qu'il débute l'économie-monde capitaliste par les années

---

[1052] Wallerstein, « Marx and… », pp. 133-134.

[1053] Wallerstein précise que les sciences sociales sont euro-centrique tout au long de leur histoire institutionnelle, parce qu'elles ont émergé en tant que produit du système-monde moderne et en tant que réponse aux problèmes des européens, à un moment de l'histoire où l'Europe dominait le système-monde entier. Il explique l'eurocentrisme -constitutif de la géoculture du monde moderne- en cinq points définitifs dans la nature des sciences sociales : i- son historiographie ; ii- son universalisme ; iii- ses hypothèses sur la civilisation occidentale ; iv- son orientalisme ; v- sa théorie du progrès ; Wallerstein, **The End…**, pp. 168-169 ; pour plus d'informations sur les critiques de Wallerstein concernant l'eurocentrisme des sciences sociales, voir particulièrement **ibid.**, pp. 168-184 ; d'autre part, pour le détail sur la construction historique des sciences sociales, voir aussi Wallerstein, **Ouvrir les…**, pp. 10-36.

[1054] Wallerstein écrit que l'écrasante majorité (probablement 95 %) des historiens du 19ème siècle se trouvait dans seulement cinq zones : la France, la Grande Bretagne, les Etats-Unis et diverses régions qui constitueront plus tard l'Allemagne et l'Italie. Il ajoute aussi qu'à l'origine, l'histoire écrite et enseignée a été essentiellement celle de ces cinq nations ; Wallerstein, **World-Systems Analysis**, p. 5. Il en est de même pour le 20ème siècle et maintenant encore. Nous voyons qu'aujourd'hui l'eurocentrisme maintient encore sa position hégémonique dans le domaine de l'historiographie. C'est pour cette raison que dans plusieurs universités (presque toutes) dans les pays occidentaux ou dans les pays orientaux, l'histoire de l'Occident -particulièrement celle de l'Europe de l'Ouest (de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, etc.) et des Etats-Unis- est enseigné sous le nom d'histoire mondiale, d'histoire politique, d'histoire diplomatique, d'histoire universelle, etc.

1500 où le monde occidental a commencé à prendre un essor prodigieux, le fait qu'il concentre sa lecture du système sur l'ère moderne, dernièrement le fait qu'il réduit le système-monde moderne au capitalisme (et bien sûr à l'économie) et qu'il identifie le capitalisme à l'Occident sont des exemples notables de son eurocentrisme.[1055] Le dernier exemple est particulièrement important pour montrer comment Wallerstein construit son historiographie en tant qu'euro-centrique : car, en avançant que le capitalisme est né en Europe et que le système-monde moderne est un produit du capitalisme occidental, il traite les sociétés non occidentales et leurs histoires (l'Empire ottoman, l'Empire chinois, l'Empire japonais, etc.) dans une catégorie différente (les empires-monde) à l'opposé de l'économie-monde capitaliste. C'est ainsi qu'il se focalise sur l'histoire occidental/européenne en situant l'économie-monde euro-centrique/le système-monde moderne au centre de son récit de l'histoire, et il relègue les empires-monde à s'articuler autour de l'économie-monde capitaliste sans égard pour leurs propres histoires. Dans ce contexte, il est possible de considérer cette perspective euro-centrique qui analyse l'histoire non occidentale/non européenne dans la catégorie d'empires-monde, et par contre l'histoire occidentale/européenne dans la catégorie d'économie-monde capitaliste, et qui ressemble à la distinction catégorique de Marx qui traite les sociétés orientales avec le modèle du mode de production asiatique, en même temps comme un « effort d'articulation de l'histoire des civilisations non occidentales sur le modèles basées sur l'expérience occidentale et/ou à l'histoire européenne », du fait que le système capitaliste dynamique a enserré/englouti de plus en plus les empires-monde statiques

[1055] La périodisation et la fragmentation géographique du système-monde de Wallerstein constituent les points de débats théoriques dans le cadre des critiques de son approche euro-centrique. Car, selon Wallerstein, l'économie méditerranéenne a ouvert la voie de l'économie de l'Atlantique, c'est le point de départ de la terminologie de Marx sur le développement du capitalisme en Europe. Wallerstein, en poursuivant l'hypothèse de Marx, attribue un sens essentiel au commerce dans le Nord de l'Europe, des Pays-Bas à la zone baltique, qui sont des lieux extérieur à l'économie méditerranéenne. Donc, il s'agit de l'expansion de l'Europe à ces zones périphériques qui va continuer pour une longue durée. C'est une version de l'eurocentrisme débutant du système-monde au cœur de l'Europe occidentale et par la date de « 1500 » qui signale l'affirmation de soi ou bien la perception de supériorité européenne en rappelant les arguments de Samir Amin. En outre, Pieterse interprète que le système-monde moderne de Wallerstein est non seulement euro-centrique, mais aussi une approche centriste -un terme familiale à l'universalisme- qui cherche un système-monde unique et central. Jan Nederveen Pieterse, « Periodizing Globalization: Histories of Globalization », **New Global Studies**, Vol. 6, No. 2, 2012, p. 7. Une autre critique de sa fragmentation au niveau de l'« espace-temps » appartient à Janet Abu-Lughod. Le point essentiel de sa critique repose sur le fait que Wallerstein identifie l'économie-monde à l'Europe du 16ème siècle du point de vue de l'« espace-temps ». Or, d'après elle, ces économies-mondes ont également été trouvées plus tôt dans des lieux non-européens. A ce stade, elle explique la divergence entre eux comme suit : « *Mais je ne vais pas essayer de défendre une vision particulière de Wallerstein, au sens strict, parce que je crois à une perspective globale plus large et plus souple que celle adoptée par Wallerstein.* » ; Janet Lippman Abu-Lughod, « The World-System Perspective in the Construction of Economic History », **History and Theory**, Vol. 34, No. 2, 1995, pp. 92-93.

grâce à l'élargissement et au resserrement des rythmes cycliques/des cycles de Kondratieff et d'hégémonie chez Wallerstein.[1056]

Nous pouvons faire la critique d'un tel point de vue euro-centrique et universel qui identifie le capitalisme avec le monde occidental et aussi qui suppose que l'histoire des cinq cents dernières années est sous la domination du système-monde capitaliste -autrement dit, qui la présente comme l'histoire de l'Occident- de deux façons :[1057] en premier lieu, il n'est pas vrai d'examiner le capitalisme et l'accumulation de capital continue comme un fait historique unique et *differentiae specificae* du système-monde moderne et de rassembler les autres faits historiques dans un seul groupe (les empires-monde), parce que comme André Gunder Frank et Barry K. Gills l'ont souligné, ils ne sont pas propre à l'Occident et ils ont une histoire de plusieurs milliers d'années. Brièvement dit, le processus d'accumulation du capital a joué un rôle central dans le système monde depuis plusieurs millénaires.[1058] En second lieu, dans les cinq cents derniers années de l'histoire du

---

[1056] Davutoğlu, « Tarih İdraki… », pp. 26-27. A cet égard, à la fois le modèle « de mode de production asiatique » de Marx et le modèle d' « empires-monde » de Wallerstein mènent à la même fonction comme Davutoğlu l'a analysé : « *Lorsque cette méthode qui démontre l'évolution intra-paradigmatique du capitalisme occidental par un modèle dialectique d'économie-politique, se transforme en un modèle historiciste/idéologique à grande échelle, qui comprend également des territoires en dehors de l'Occident, elle a eu tendance à analyser toutes les zones grises incompatibles avec le modèle, dans le cadre du mode de production asiatique. Cet effort de regrouper dans une même catégorie, plusieurs phénomènes de civilisation comme l'Empire ottoman, la Chine, l'Inde ou encore le Japon, a provoqué une attitude trop générique ignorant les éléments principaux continus et cohérents de ces phénomènes. Le problème essentiel à ce point n'était plus la compréhension des phénomènes mais la question de comment articuler les sociétés en dehors de l'Occident à un modèle historiographique dont l'axe est constitué par l'Occident. Cet effort d'articulation a fait que les problèmes méthodologiques comme la conceptualisation, l'abstraction, la généralisation ; ont devancé les efforts de perception d'un phénomène historique en tant que tel, dans son ensemble dans la continuité de l'histoire. Il est possible de donner un exemple à cette problématique d'articulation, dans le cadre de la théorie de système du monde moderne de Wallerstein qui est le produit d'une approche raffinée et minutieuse en ce qui concerne la production des catégories à grande échelle. (...) Selon Wallerstein, les structures restant en dehors du système du monde du capitalisme occidental ou le devançant dans l'histoire, font partie de l'empire du monde. (...) Après que l'empire du monde s'est élargi, au cours de l'histoire, vers les limites sociotechniques du contrôle politique du processus de redistribution, il a obtenu une structure statique sans devenir plus petit et sans se disperser ; et il est doté d'un trend de progrès linéaire et séculaire d'économie-monde capitaliste qui fonctionne par le rythme cyclique d'élargissement et de rétrécissement. Dans les structures d'avant l'économie-monde capitaliste, les empires monde imbibaient les économies-mondes qui les entouraient ; or, avec l'expansion d'une économie-monde centré sur l'Europe, il a été possible de voir un nouveau fait : des empires-monde articulés autour de l'économie-monde capitaliste*. »; **ibid**.

[1057] **Ibid.**, p. 29.

[1058] André Gunder Frank, Barry K. Gills, « The 5000-Year World System : An Interdisciplinary Introduction », dans **The World…**, p. 3 ; pour la réponse de Wallerstein aux critiques des auteurs en question, voir Immanuel Wallerstein, « World System Versus World-Systems : A Critique », dans **ibid.**, pp. 292-296. Barry K. Gills et André Gunder Frank, propose une analyse différente du système-monde que celle de Wallerstein. La rupture théorique découle du fondement de l'analyse : le système-monde de Wallerstein repose sur le capitalisme moderne, tandis que chez Gills et Frank, la base essentielle du système-monde qui le constitue et change les relations entre l'économie mondiale et le

monde, le capitalisme occidental et donc l'Europe/l'histoire européenne ne sont pas des dominants absolus du système. Car, en fonction de l'analyse de Frank, les données de l'histoire économique mondiale ont réfuté la supposition que l'Europe a pris le système sous sa domination à partir des années 1500 :

> « L'hégémonie européenne prétendue dans le système-monde moderne a été très tardive dans le développement et était tout à fait incomplète et jamais unipolaire. En réalité, au cours de la période 1400-1800, parfois considéré comme l'une de ' l'expansion européenne' et de 'l'accumulation primitive' conduisant au plein capitalisme, l'économie mondiale était encore très majoritairement sous des influences asiatiques. Le chinois Ming/Qing, l'Ottoman turc, l'Indien Moghol et des empires Safavide persans étaient économiquement et politiquement très puissant et n'ont faibli vis-à-vis des Européens que vers la fin de cette période. Donc, le cas échéant, le système mondial moderne était sous l'hégémonie asiatique, pas européenne. De même, une grande partie du dynamisme réel de l'économie mondiale s'approvisionne en Asie pendant cette période, pas en Europe. Les Asiatiques étaient prépondérants dans l'économie mondiale et le système non seulement dans la population et la production, mais aussi dans la productivité, la compétitivité, le commerce, en un mot, dans la formation du capital jusqu'à 1750 ou 1800 ».[1059]

---

système interétatique est l'accumulation sans cesse à l'échelle mondiale pour plusieurs millénaires. Ils tiennent au rôle du capital dans l'histoire du monde et aux relations entre le pouvoir et le capital sans faire de périodisation. Car, selon eux, ces aspects qui dominent l'histoire mondiale sont immanents à l'humanité, pas propre à une époque ou à un système défini. C'est-à-dire que l'accumulation du capital sans cesse n'est pas propre au système capitaliste. Elle existe partout dans le monde, à la fois en l'Orient et en l'Occident, dans toutes les économies locales en tant que mode de relation sociale. Elle est une partie du système international et son déterminant comme Gills l'affirme : « *l'accumulation du capital dans l'histoire mondiale est placée dans un lien centré sur les villes continu de commerce et la production, qui n'a jamais existé indépendamment d'un cadre de système international. Ils sont vraiment co-constitutifs* » ; Barry K. Gills, « World system analysis, historical sociology and international relations : the difference a hypen makes », dans **Historical Sociology of International Relations**, édité par Stephen Hobden, John M. Hobson, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, p. 146. Dans cette perspective, Gills néglige l'idée du fait que le capital et le capitalisme sont uniquement modernes. A ce stade, en brisant cette fausse dichotomie entre capitaliste et étapes précapitalistes de l'histoire économique du monde, Gills affirme qu'il est possible de briser l'interprétation euro-centrique classique et wallersteinienne du capitalisme historique qui insiste sur le fait que l'Europe a créé le capitalisme et donc le système-monde. Car, selon lui, l'accumulation du capital a un rôle cruciale dans l'histoire à la fois occidentale et non-occidentale des temps anciens et des époques médiévales à nos jours, c'est la thèse de la continuité. L'existence des exemples des pratiques capitalistes dans les zones d'Islam, d'Hindou et Confucéenne démontre les contributions relatives de l'Est et de l'Ouest à l'histoire du capitalisme et généralement à l'histoire mondiale ; **ibid.**, p. 148.

[1059]André Gunder Frank, **Reorient : Global Economy in the Asian Age**, Berkeley : University of California Press, 1998, p. 166 ; pour l'analyse détaillée sur l'accumulation mondiale entre les années 1500-1800, voir Andre Gunder Frank, **L'Accumulation Mondiale : 1500-1800**, traduit par Catherine Gajdos, Paris : Calmann-Levy, 1977.

En outre, il est possible de voir aussi de l'eurocentrisme chez Wallerstein dans sa distinction de « centre/Nord-périphérie/Sud ». Car, le modèle en question qui sépare géographiquement et historiquement le monde en deux en tant que centre/Nord et périphérie/Sud, constitue un prototype de la perception d'espace de l'homme occidentale (*homo occidentalis economicus axiomaticus*) tout comme la perception d'espace-temps dans les exemples de Fukuyama et de Huntington : « l'Occident, plus particulièrement l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord, constituent le centre du monde, tandis que le reste, c'est-à-dire toutes les autres régions en dehors de l'Occident, forme la périphérie du monde ».[1060] Une telle conception de temps/d'histoire et d'espace/de géographie basée sur la dichotomie de « centre-périphérie » est également un reflet typique des distinctions catégoriques constituées euro-centriques en manière de « moi-autre », de « nous-eux », de « Occident-Orient », etc. Dans ce cadre, Huntington qui conceptualise la thèse de « fin de l'histoire » de Fukuyama -l'histoire et l'avenir lui semblent consister dans la civilisation occidentale- comme « un monde » reflétant l'«euphorie et harmonie », décrit les approches néo marxistes fondées sur le « centre-périphérie » à l'instar de Wallerstein comme « deux mondes » reflétant la distinction de « nous et eux » :[1061]

> « A la fin des conflits majeurs, on rêve la plupart du temps d'un monde uni et solidaire. En fait, raisonner en opposant deux mondes est récurrent dans l'histoire. On a toujours opposé 'nous' et 'eux', 'le groupe' et 'les autres', 'la civilisation' et 'les barbares'. Les intellectuels eux-mêmes ont divisé le monde en Orient et Occident, Nord et Sud, centre et périphérie (…) ».[1062]

Et finalement, Huntington critique aussi les prévisions pour le système international des néo-marxistes au motif qu'elles sont loin de la réalité :

> « A un niveau plus général, les conflits entre riches et pauvres sont peu courants car, sauf dans certaines circonstances, les pays pauvres ne sont pas assez unis politiquement ni assez puissants économiquement et militairement pour défier les pays riches. Le développement économique en Asie et en Amérique latine contredit la dichotomie simpliste entre les possédants et les autres. Les Etats riches pourraient se livrer des guerres commerciales ; les Etats pauvres pourraient se livrer des guerres violentes. Mais une guerre de niveau

[1060] Galtung, « On the… », p. 23.
[1061] Huntington, **The Clash…**, pp. 31-32.
[1062] Huntington, **Le Choc…**, p. 30.

> international entre le Sud pauvre et le Nord riche est aussi invraisemblable qu'un monde vivant dans le bonheur et l'harmonie ».[1063]

Pour résumer, même si son approche inclut des éléments euro-centriques dans le cadre de l'« espace-temps » Wallerstein critique le point de vue euro-centrique dans les sciences sociales et dans la vie politique. Il affirme que l'histoire du système-monde moderne est en grande partie l'histoire de l'expansion des peuples et des Etats européens dans le reste du monde et cette situation constitue la partie essentielle de la construction du monde-système capitaliste au sein duquel le mouvement d'expansion inclut les injustices, l'exploitation économique, la conquête militaire. Sous ses critiques, Wallerstein propose deux types d'universalisme : l'universalisme européen et l'universalisme universel. Le premier signifie la conception de l'universalisme des puissants et leur perception d'intervention sur le reste du monde ainsi que leur méthode de légitimation tandis que le second donne un regard critique sur les interventions et les moyens de légitimation des puissants sur les faibles. En effet, c'est le point commun des théoriciens du système-monde, ils partagent l'idée d'un universalisme humanitaire qui est différent de l'universalisme des pays démocratiques de Fukuyama et de celui de la civilisation occidentale de Huntington. Il existe donc une dialectique actuelle entre l'universalisme européen et l'universalisme universel qui définira le système suivant dans l'histoire.[1064]

[1063] **Ibid.**, p. 31.
[1064] Immanuel Wallerstein, **The European Universalism : The Rhetoric of Power**, New York : The New Press, 2006, pp. xiii-xv, 1, 79.

CONCLUSION

La fin de la Guerre Froide et la désintégration du système bipolaire ont profondément affecté la discipline des Relations internationales, l'une des disciplines dans lesquelles il existe une interaction forte entre pratique et théorie, et les débats théoriques se sont focalisé sur la question suivante : Quelle sera la nouvelle structure du système post-Guerre Froide et sur quels paramètres prendra forme le nouveau système global ? Afin de rechercher la réponse à cette question et de comprendre le processus de changement et de transformation d'après le système bipolaire où nous nous trouvons encore, au début des années 1990 il a été mis en avant trois importantes thèses dans le cadre de conceptualisations et de paradigmes divers : « Le choc des Civilisations » par Samuel P. Huntington, « La fin de l'Histoire » par Francis Fukuyama, « L'effondrement du Libéralisme » et « l'âge de transition » par Immanuel Wallerstein.

Tout d'abord, bien que ces trois théoriciens aient construits les analyses en question sur le système international d'après Guerre Froide en fonction de trois théories différentes, tous ont aussi étudié le système international en tant que structure et processus. Autrement dit, nous pouvons aussi formuler leurs définitions et/ou description du système, qui est l'un des points communs les plus importants de la lecture du système international de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein, de la manière suivante : le système international = la structure + le processus. Plus précisément, l'acteur (l'unité d'ensemble tels que les Etats, les institutions internationales, les identités/les civilisations, etc.), le secteur (les sujets déterminant la forme de relation parmi les unités/les acteurs comme la politique, la stratégie et la sécurité militaire, l'économie, l'immigration, etc.), la polarisation due à la répartition de la puissance entre les principaux acteurs/les grandes puissances (comme l'unipolarité, la bipolarité ou encore la multipolarité qui varient en fonction du nombre de puissances/acteurs dominants sur le système international) sont les composants structurelles du système international, tandis que sa dimension de processus est composée de l'histoire (à la fois les événements et les faits historiques

à dimension pratique et la philosophie de l'histoire et/ou la méthodologie historiographique à dimension théorique).

Dans ce cadre théorique et conceptuel, Huntington a construit sa thèse de « Choc des Civilisations » sur l'axe état-centrique qu'il définit comme les civilisations basées sur les diverses identités culturelles et religieuses, Fukuyama a traité les Etats comme l'acteur principal et s'appuie sur la distinction de « libéraux/démocratique et non libéraux/non démocratique » dans sa thèse de « Fin de l'Histoire », alors que Wallerstein a analysé sa lecture du système post-Guerre Froide qu'il qualifie d'« Effondrement du Libéralisme » et d'« Age de Transition » en sortant des Etats qui reposent sur la division de « centre et périphérie ». Par conséquent, lors même que tous les trois ont pris en considération les acteurs non étatiques afin de s'adopter à la structure changeante et à la pluralité et la diversité d'acteur de la conjoncture d'après Guerre Froide (les institutions internationales, les organisations de la société civile, les médias, les lobbies, les groupes terroristes, les sociétés, les identités ethniques et religieuses, les entreprises multinationales, les individus, etc.), ils ont convergé malgré tout sur un point de vue état-centrique.

En outre, ils ont tous tenu compte de la pluralité et de la complexité sectorielle que John Burton a expliqué avec le modèle de « toile d'araignée » au sein de l'ordre du jour du nouveau système international avec les questions socioéconomiques et socioculturelles, les conflits ethno-religieux, les appartenances identitaires, l'immigration/l'émigration et les problèmes transfrontaliers, les problèmes démographiques, la prolifération nucléaire, etc. Mais par contre, ils s'éloignent des uns des autres dans l'approche idéologique de ces sujets et dans la méthodologie/stratégie pour résoudre ces questions. Par exemple, bien qu'ils aient fait mention de notion d'immigration, Huntington la regarde comme une menace culturelle, Fukuyama la considère comme une menace idéologique/politique, tandis que Wallerstein la traite comme une question d'origine socio-économique. De la même manière, bien que les trois lisent le système international par la puissance, Huntington donne la priorité à la puissance politique et militaire, alors que Fukuyama attache de l'importance à la puissance idéologique/politique (le libéralisme et la démocratie) en plaçant l'idée/la conscience à l'infrastructure, et Wallerstein analyse le système sur l'axe économique. Sur ce point, Fukuyama et Wallerstein pensent de manière diamétralement opposée : pour Fukuyama c'est l'idée/la conscience qui

constitue l'infrastructure (c'est-à-dire le domaine économique est le produit de l'idéologie/de la conscience), alors que chez Wallerstein c'est l'infrastructure économique qui détermine la superstructure idéologique (l'idée et la conscience), politique, culturelle, religieuse, etc. Un autre exemple de la différence entre les trois est le fait que Huntington regarde le système international par l'axe du conflit -la lutte de puissance et le conflit identitaire/intercivilisationnel rappelant l'état de nature sauvage de Hobbes-, Fukuyama quant à lui insiste sur la coopération et la paix -mais à la différence qu'il suppose un milieu de coopération et de paix pour les Etats/sociétés libéraux-démocratiques occidentaux, cela signifiant que les Etats non libéraux-non démocratiques peuvent entrer en guerre/conflit les uns les autres dans la théorie de paix démocratique de Kant. Wallerstein, lui, appuie sa lecture systémique sur les processus de coopération/à vrai dire d'alliance et de conflit. En résumé, dans la dimension sectorielle, les sujets primordiaux pour Huntington repose sur le domaine politique et militaire, chez Fukuyama sur le domaine idéologique/politique et pour Wallerstein sur l'économie et la sociopolitique. Autrement dit, Wallerstein donne la priorité à l'économie, mais elle reste au second plan chez Huntington et Fukuyama.

D'autre part, pour la configuration du nouveau système international touchant la polarisation entre les acteurs systémiques, les trois théoriciens pensent différemment les uns des autres sur la structure du système. Par exemple, Huntington prévoit un choc/une lutte pour la puissance parmi les huit civilisations -la civilisation occidentale, la civilisation orthodoxe, la civilisation chinoise (sinic), la civilisation japonaise, la civilisation hindoue, la civilisation musulmane, l'Amérique latine, la civilisation africaine-, Fukuyama prédit un monde sous domination politique/idéologique (les valeurs démocratiques-libérales occidentales) de l'Occident, et divise la scène international économique en plusieurs pôles entre les Etats-Unis, l'Union européenne, le Japon, la Chine etc., tandis que Wallerstein dessine un arène interétatique où il se déroulera économiquement et politiquement une concurrence hégémonique entre un bloc composé probablement du Japon, des Etats-Unis, de la Chine et un autre bloc formé de l'Union européenne et de la Russie. En bref, Huntington base la structure du système international d'après Guerre Froide sur la multipolarité entre les huit civilisations -selon ses mots un système multicivilisationnel-, Fukuyama fait la description d'un système « unipolaire », Wallerstein dépeint un système interétatique bipolaire.

Malgré leurs différentes prévisions en question sur la nouvelle structure du système, ils bâtissent en réalité leurs thèses sur des dilemmes, des dualités et des contrastes similaires. Par exemple, Huntington avance que la lutte véritable pour la puissance se passera entre « l'Occident et le reste » -politiquement et militairement surtout entre les pays occidentaux et l'alliance islamique-confucéenne, économiquement entre la civilisation occidentale et la civilisation chinoise et japonaise- lors même qu'il prévoit une structure multipolaire/multicivilisationnelle. De la même manière, Fukuyama prédit que le nouveau système se structurera en fait entre les deux blocs/pôles fondamentaux : d'un côté, « les Etats encore historiques » qui n'ont pas réussi à arriver aux valeurs et institutions libérales occidentales, c'est-à-dire « les non démocraties », de l'autre côté les autres « Etats post-historiques » qui ont atteint la fin de l'histoire, autrement dit « les démocraties libérales ». Wallerstein construit aussi sa lecture et sa prévision systémique basée sur l'analyse du système-monde et le cycle d'hégémonie sur des distinctions dichotomiques semblables : la séparation de « centre/Nord et périphérie/Sud » (c'est-à-dire les pays riches et puissants composés presque entièrement des Etats occidentaux et les pays pauvres et faibles formés principalement des Etats non occidentaux) au sein de l'économie-monde capitaliste et la dichotomie entre « les état hégémoniques » (les Pays-Bas, l'Angleterre, les Etats-Unis qui sont parvenus à établir une hégémonie dans le passé, et l'alliance/le condominium américano-japonais qui rivalisera pour l'hégémonie avec l'Union européenne-la Russie) et « les autres états non-hégémoniques » dans le système interétatique. Brièvement dit, lire le monde sur de tels dilemmes et de telles dualités est leurs dénominateurs communs.

Nous pouvons dire que ce point de vue dualiste sur lequel les trois penseurs s'entendent est un produit de la vision du monde euro-centrique que le monde occidental moderne a hérité d'Aristote. Car, il est possible de voir que le système logique aristotélicien en question qu'on peut brièvement résumer en forme de « quelque chose est A, ou n'est pas A » chez plusieurs penseurs occidentaux de la philosophie des sciences politiques et de la sociologie des Relations internationales : Hegel (la dialectique de « maître-esclave »), Marx (la lutte de « bourgeois-prolétaire »), Durkheim (la séparation de « société organique-société mécanique »), Comte (la distinction de « période théologique et métaphysique symbolisant la prémodernité-période positiviste figurant la modernité »), Tönnies (la contrariété de « société/*gesellschaft*-communauté/gemeinschaft »), Huntington (la division

d' « Occident-reste »), Fukuyama (la distinction d'« Etats historiques/non démocraties-Etats post historique/démocraties), Wallerstein (la contradiction de « centre-périphérie ») etc. C'est ainsi que la perception et l'imagination d'« Occident et Orient » ont été construites sur une grande illusion conformément à ces contrastes comme suit : d'une part, le monde oriental « inchangé, statique, mécanique, sous-développé, non-moderne », autrement dit avec les terminologies de Huntington, Fukuyama et Wallerstein « le reste/l'autre/eux », « historique/non démocratique » ou bien « périphérique » ; par contre d'autre part, le monde occidental « changé, dynamique, organique, développé, moderne », exprimé autrement dans les mots de Huntington, Fukuyama et Wallerstein en « nous », « post-historique/démocratique » ou « central ».

Quant à la dimension de processus, elle est la seconde composante du système international, et l'un des dénominateurs communs les plus importants chez ces trois penseurs qui ont tous regardé le système international comme un processus historique dans lequel les acteurs, les sujets/secteurs et la structure systémique prennent forme, changent et se transforment. C'est pour cette raison qu'ils ont commenté naturellement le système international post-Guerre Froide en partant des événements et des faits historiques, en d'autres termes ils ont instrumentalisé méthodologiquement l'histoire dans leurs prévisions et leurs thèses systémiques à la différence qu'ils ont employé diverses traditions historiographiques. Par exemple, Huntington a adopté l'historiographie cyclique du réalisme/néo-réalisme en voyant l'histoire comme une continuité, tandis que Fukuyama a utilisé l'historiographie linéaire du libéralisme/néolibéralisme traitant l'histoire comme les processus de coopération et Wallerstein est parti de l'historiographie dialectique qui analyse l'histoire comme un processus de thèse-antithèse-synthèse.

Dans ce cadre, Huntington a appuyé sa prévision du système international d'après Guerre Froide/sa thèse de « Choc des Civilisations » sur un cycle qui se répète entre la civilisation occidentale et la civilisation orientale et parmi des Etats différents. Dans sa thèse où il étudie le processus historique du système en fonction du modèle de « cycle de puissance/d'équilibre des puissances » tout comme les autres théoriciens réalistes/néo-réalistes Morgenthau, Kaplan -bien que behaviouriste, nous pouvons le qualifier de néoréaliste-, Waltz (les théories d'« équilibre des puissances »), Gilpin (la théorie de « stabilité hégémonique/le cycle

d'hégémonie »), Organski (la théorie de « transition de puissance »), Modelski (le cycle de leadership mondial/les cycles longs), Doran (la théorie des « cycles de puissance ») et Kennedy (« l'essor et le déclin des grandes puissances »), il prévoit que l'axe de puissance se trouvant sous la domination de la civilisation occidentale à partir de l'établissement du système interétatique westphalien, commence à changer de mains et que le centre de gravité du système glisse de l'Occident vers l'Orient -surtout militairement et politiquement vers la Chine, économiquement vers le Japon et démographiquement vers monde islamique et la Chine-. A cet égard, on peut considérer la thèse du « Choc des Civilisations » s'articulant sur le modèle de cycle de puissance sur les civilisations/les identités comme « la version mise à jour » des théories cycliques des historiens comme par exemple Vico et en particulier Spengler et Toynbee qui ont examiné la cyclicité et la récurrence de l'histoire sur l'axe des civilisations.

Par opposition à Huntington, Fukuyama a construit sa lecture post-Guerre Froide/sa thèse de « Fin de l'histoire » sur l'historiographie linéaire qui suppose que l'histoire progresse sur une ligne droite vers une fin ultime et que les conditions politiques et sociales s'améliorent et se développent de plus en plus jusqu'à ce qu'une société idéale et/ou la perfection se forme. Dans cette perspective, la thèse de « Fin de l'Histoire » proclamant que l'histoire est arrivée à son terme en 1989 avec la fin de la Guerre Froide et la victoire des sociétés démocratiques-libérales occidentales comme dernière forme de société, est une lecture actuelle et radicale d'une part des thèses idéalistes wilsoniennes d'après la Première Guerre Mondiale croyant à l'établissement de la paix et à l'ordre mondial grâce aux gouvernements démocratiques libéraux, d'une part des théories fonctionnalistes et transnationalistes dérivées du paradigme libéral/idéaliste d'après 1945, qui préservent leurs optimisme en dépit de la Seconde Guerre Mondiale sur le progrès de l'histoire et le développement des sociétés partant du cas d'Union européenne (comme par exemple les fonctionnalistes Mitrany, Deutsch, Lindberg, Haas, Moravcsik et les transnationalistes Nye, Keohane et Rosenau) et d'autre part des théories de la paix démocratique -dont le père est Kant, et que Doyle a appliqué à la discipline des Relations internationales- basées sur l'idée que « les démocraties ne se font pas la guerre les unes les autres ».

En outre, la thèse de « Fin de l'Histoire » de Fukuyama porte toutes les caractéristiques de l'historiographie linéaire comme synthèse de la tradition judéo-chrétienne/son infrastructure théologique et de la philosophe des Lumières/sa base séculaire : le progressisme, la téléologie, l'eschatologie/la théologie et l'universalisme. A cet égard, sa lecture du système d'après Guerre Froide qui regarde les valeurs démocratiques-libérales occidentales comme « la dernière station de l'aventure historique » constitue « un exemple et/ou une forme actuelle » des historiographies linéaires des philosophes tels que Voltaire, Turgot, Condorcet, Comte, Weber, Montesquieu, Kant, etc. qui ont perçu le temps/l'histoire comme un processus progressiste, téléologique, universaliste et eschatologique/théologique et qui, partant de ces paramètres, ont interprété leurs époques (leurs Etats/formes de gouvernement et leurs sociétés) comme la période la plus avancée/développée (les sociétés industrielles, bureaucratiques, rationnelles, démocratiques etc.) ou la dernière étape/la fin de l'histoire.

En revanche, Wallerstein a basé sa prévision du système international post-Guerre Froide/sa thèse d'« Effondrement du Libéralisme » et d'« Age de Transition » sur l'historiographie dialectique. Il considère le temps/l'histoire comme un processus qui évolue dialectiquement entre « thèse-antithèse-synthèse » tout comme ses prédécesseurs Marx et Hegel. Mais il se différencie de l'idéalisme hégélien, car il place l'économie à l'infrastructure comme chez Marx. Dans ce cadre, Wallerstein a adapté la lutte des classes entre la bourgeoisie et le prolétariat qui reposait sur la vie matérialiste/économique à la dialectique de « centre/Nord-périphérie/Sud » à l'instar de Sweezy, Baran, Dos Santos, Cardoso, Amin, Frank etc. Par contre, bien qu'il ait utilisé méthodologiquement l'historiographie dialectique matérialiste de Marx dans sa lecture du système, il se distingue des autres marxistes orthodoxes tels que Lénine, Luxemburg, Boukharine, Kautsky, etc. dans les points suivants : le progressisme, la téléologie, l'eschatologie/la théologie, l'universalisme de l'histoire/historiographie. Autrement dit, Wallerstein est en désaccord avec les marxistes classiques sur les paramètres fondamentaux en question qui sont les caractéristiques communes à la fois de l'historiographie marxiste/des marxistes orthodoxes et de l'historiographie linéaire / des libéraux-des néolibéraux. Par conséquent sur ce point, sa conception de l'histoire diffère non seulement de l'interprétation des marxistes classiques, mais aussi de l'historiographie linéaire de Fukuyama.

De la même manière, un autre point différenciant la méthodologie de l'historiographie de Wallerstein de la méthode dialectique classique du marxisme est le fait qu'il mélange la dialectique à la cyclicité. Plus précisément, il examine l'histoire comme une notion qui se répète avec des rythmes cycliques aussi bien que comme un processus qui évolue dialectiquement avec les contradictions : d'un côté, les cycles de Kondratieff qui composent la période d'expansion nommée phase A (l'expansion de l'économie-monde grâce à des industries de pointe quasi-monopolistiques) et la période de stagnation appelée phase B (la contraction lors de l'affaiblissement des quasi-monopoles), de l'autre côté les cycles d'hégémonie qui sont constitués par les périodes de déclin d'un hégémon et par les périodes de la chute de l'hégémon. C'est ainsi qu'en articulant les cycloïdes à son analyse systémique, il s'approche de la méthodologie de l'historiographie cyclique de Huntington (et des autres néoréalistes tels que Modelski et Gilpin). Cependant, Wallerstein a combiné et approfondi la méthode en question dans laquelle la dialectique et la cyclicité s'entrelacent et fonctionne synchroniquement avec « le modèle de bifurcation » qu'il a emprunté aux sciences naturelles. Il a aussi édifié sa lecture du système d'après 1990 sur cette méthodologie que nous pouvons qualifier de « néo-dialectique ». Selon la prévision systémique de Wallerstein formulée sur la logique néo-dialectique, la fin de la Guerre Froide signifie la chute non seulement du communisme/l'Union Soviétique, mais aussi du libéralisme/les Etats-Unis, du fait que la thèse/le libéralisme a perdu son antithèse. Wallerstein prévoit aussi que le système-monde capitaliste (l'économie-monde capitaliste) prendra fin à long terme - probablement dans un siècle- dans la même logique. Les deux suppositions contrastent diamétralement avec la prédiction de Fukuyama qui déclare le triomphe absolue du libéralisme et termine l'histoire par le système libéral capitaliste occidental. La différence entre Wallerstein et Fukuyama découle de leurs approches méthodologiques et philosophiques sur l'histoire : comme nous l'avons mentionné Wallerstein a construit sa prévision du système sur le matérialisme dialectique de Marx, tandis que Fukuyama a employé l'idéalisme de Hegel dans son analyse systémique. En d'autres termes, l'infrastructure économique (le monde matérialiste) chez Wallerstein a laissé la place à l'infrastructure idéologique (l'idée, l'esprit et la conscience) chez Fukuyama.

De plus, une autre différence dans l'historiographie des trois penseurs prend appuie sur la description concernant le passé (le processus historique), le

présent/l'avenir (l'analyse et la projection) du système international. Par exemple, en regardant les événements et les faits historiques et l'avenir du système par le biais du « conflit », Huntington continue la tradition de l'historiographie conflictuelle et pessimiste de « Thucydide-Machiavel-Hobbes ». A cet égard, la thèse du « Choc des Civilisations » est la nouvelle version de l'« état de nature » hobbesienne et du *Léviathan*. Par contre, Fukuyama lit l'histoire et le système d'après 1990 sur le paradigme de « coopération » en sortant de la tradition de « Grotius-Locke-Kant ». Dans cette perspective, la thèse de « Fin de l'Histoire » qui met le point final à l'histoire avec les démocraties reflète « la Paix Perpétuelle » que Kant imaginait. D'autre part, Wallerstein appuie le processus historique et la projection systémique sur le « conflit » plutôt que la « coopération » à l'instar de « Marx-Engels ». Dans cet axe, il est possible de dire que son analyse du « Système-Monde Moderne », la thèse de l'« Effondrement du Libéralisme » et de l'« Age de Transition » est un dérivé du « Capital ». En résumé, en ayant égard à ce qu'ils ont noué des liens historique, philosophique et méthodologique avec le passé/l'histoire et leurs prédécesseurs, nous pouvons qualifier Huntington, très pessimiste, de « néo-Hobbes », Fukuyama qui est très optimiste de « néo-Kant » et Wallerstein comme pessimiste et optimiste -ou bien moins pessimiste que Huntington, moins optimiste que Fukuyama- de « Néo-Marx ».

Malgré toutes ces différences dans leurs historiographies, les trois théoriciens sont d'accord sur l'eurocentrisme. Partant de la dimension de temps/d'histoire et d'espace/de géographie de l'historiographie, en premier lieu nous voyons que les trois se concentrent sur la même période : l'ère moderne où le monde occidental a pris un essor prodigieux, tandis que le monde oriental est en déclin. Par exemple, bien que Huntington sorte des civilisations, il insiste sur « l'histoire d'une civilisation », mais non sur « les histoires des civilisations » en accordant la priorité au système interétatique westphalien fondé en 1648. Il est possible de voir ce point de vue euro-centrique réduisant l'histoire du monde à l'histoire occidentale sans égard pour les histoires des « autres civilisations » plus clairement chez Fukuyama. Car selon lui, l'histoire mondiale qui a commencé à avancer avec la période moderne à partir du 17ème siècle surtout la période des Lumières grâce aux développements scientifiques et techniques se termine en 1990/91 par la victoire du bloc occidental en attendant son objectif : l'hégémonie/la dominance absolue des valeurs libérales occidentales et la fin de l'histoire. L'approche singulière en question suppose que l'histoire de l'humanité consiste seulement en histoire de l'Occident en regardant

uni-directionnellement l'histoire. D'ailleurs, le fait que Fukuyama conceptualise « les pays libéraux démocratiques » composés quasiment exclusivement des pays occidentaux comme « les Etats post-historiques », et « les pays non libéraux démocratiques » constitués presque entièrement par les pays non-occidentaux comme « les Etats historiques » est un reflet typique d'une telle perspective euro-centrique voyant l'Occident supérieur aux « autres ». Semblablement à Huntington et Fukuyama, Wallerstein s'est focalisé sur la période moderne qu'il a commencé avec l'émergence du capitalisme dans les années 1500, et en regardant le système interétatique par la fenêtre hégémonique (les Pays-Bas, l'Angleterre et les Etats-Unis), il n'a pas pu échapper à la perspective euro-centrique, bien qu'il ait critiqué l'eurocentrisme de l'historiographie/des sciences sociales et qu'il ait pris en considération les revendications de la « périphérie » (du « reste » ou de l' « autre ») et les mouvements anti-systémiques contre le système capitaliste moderne.

En second lieu, quant à la dimension d'espace/de la géographie de leurs historiographies, ils ont poursuivi avec la même vision du monde euro-centrique, déterministe, positiviste et réductionniste dans leurs perceptions de l'espace. Ils ont tous étudié l'histoire et le système international en divisant le monde géographiquement en deux et ils ont aussi construit l'Occident et/ou « nous » et l'Orient et/ou « eux » sur ces distinctions catégoriques. A cet égard, la conceptualisation d' « Occident-reste » de Huntington, la séparation d'« Etats historiques-Etats non historiques » de Fukuyama et la division de « centre-périphérie » de Wallerstein sont les produits des mêmes conceptions de l'espace constituant le prototype de l'homme occidental -avec la terminologie de Galtung « *homo occidentalis economicus axiomaticus* »- : « nous » (l'Occident, c'est-à-dire l'Europe de l'Ouest et l'Amérique du Nord) composent « le centre du monde », tandis qu'« eux/autres » (le reste, c'est-à-dire le monde non occidental) constituent « la périphérie du monde ».[1065] Par conséquent, ce point de vue universaliste exclusionniste et aliénant qui a trouvé l'une des ses projections les plus concrètes au sein de l'arène international dans la polarisation « Orient-Occident » de la Guerre Froide constitue le point commun de l'historiographie des trois théoriciens, alors même que Wallerstein s'est efforcé d'éviter de cela.

[1065] Dans cette perspective, la discipline de Relations international est en fait par sa nature euro-centrique, du fait qu'elle se concentre historiquement sur le système interétatique westphalien et géographiquement sur l'Occident.

Dans ce contexte, nous pouvons dire que tous les trois penseurs ont répété épistémologiquement et théoriquement « le paradigme occidental moderne » tout comme leurs prédécesseurs et leurs contemporains. Autrement dit, nous voyons qu'ils sont en harmonie sur la reconstruction de l'eurocentrisme, bien qu'ils ont utilisé méthodologiquement les différentes traditions historiographiques et qu'ils représentent les différentes écoles théoriques. Il nous apparaît qu'un tel point de vue euro-centrique qui relègue les histoires des « autres » civilisations/sociétés au second plan comme chez Huntington et Wallerstein ou bien qui ne les prend pas en compte à l'instar de Fukuyama met une barrière à la construction d'un nouveau paradigme épistémologique non occidental dans les sciences sociales, en particulier en Relations internationales. C'est pourquoi des thèses telles que celles de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein continueront à être « la répétition » et/ou « relecture » de ses prédécesseurs de Toynbee à Spengler, de Turgot à Kant, de Marx à Luxemburg.

En bref, les lectures de l'histoire et du système qui ont émergé comme « un réflexe classique » du point de vue de la continuation de la tradition de pensée européenne et qui sont rédigées par Huntington, Fukuyama et Wallerstein juste après la fin de la Guerre Froide indiquent « un effondrement épistémologique et théorique » dans la pensée américaine. Car, dans la mesure où l'intellectualisme américain, qui est basée sur la pensée européenne des points de vue épistémologique et méthodologique, continue à donner des réactions conjoncturelles et pragmatiques au lieu d'entrer dans une phase de changement-transformation structurelle et systémique, il va continuer à donner naissance à des « néo-Hobbes » tels que Huntington, « des néo-Kants » tels que Fukuyama et des « néo-Marxs » tels que Wallerstein au lieu de donner naissance aux « Hobbes », aux « Kants » et aux « Marxs ».

Cependant, il ne faut pas oublier les dimensions conjoncturelles et pratiques de cet « effondrement théorique » dans le cadre de la discipline des Relations internationales qui est fondée sur l'interaction entre la pratique et la théorie et où la pratique modèle la théorie la plupart du temps. Comme nous le savons, soit nous l'expliquons à partir de la conceptualisation de « la fonction latente du savoir » chère à Ibn-Khaldoun, penseur pré-moderne, soit à partir de la théorie de « savoir-pouvoir » de Michel Foucault, penseur postmoderne, il y a une relation de légalisation et de légitimation très intéressante et stricte entre les instances de

décision/praticiens et les théoriciens. Ladite relation devient plus visible pendant les épisodes comme l'après Guerre Froide quand les changements-transformations systémiques se déroulent et les recherches sur un ordre mondial se densifient. Vu de cette façon, le fait que les thèses de « Choc des Civilisations » et de « Fin de l'Histoire » sont mises en avant parmi les thèses et les conceptualisations créées dans le cadre du discours d'« un nouvel ordre mondial » de George H. W. Bush juste après la fin de la Guerre Froide n'est pas hasardeux. Car le fait que ces deux thèses qui supposent que les conflits de pouvoir après 1990 vont se passer entre « l'Occident et le reste » ou « les Etats démocratiques et les Etats non démocratiques », constituent « une cadre théorique » pour des exemples empirique importants, tels que la guerre du Golfe, les événements du 11 septembre, l'invasion de l'Irak et de l'Afghanistan, qui se passent entre « la civilisation démocratique occidentale » et « la civilisation islamique non-démocratique » est très intéressant. Le fait que Huntington n'intègre pas le monde « orthodoxe » dans le monde occidental et qu'il prévienne les preneurs de décisions américains du risque séparatiste en l'Ukraine 21 ans avant pour qu'ils le prennent en considération ou pour qu'ils soient préparés à une telle éventualité sont très significatifs. Vu ainsi, il est possible d'affirmer que ces deux thèses qui sont facilement applicables à la politique étrangère américaine, sont à la recherche de la création d'un nouvel(le) autre/ menace pour les Etats-Unis qui ont perdu « son autre/sa menace » avec la fin de la Guerre Froide après 1990. En outre, si nous prenons en considération le fait que Huntington et Fukuyama sont influents au sein des instances des décisions et des institutions de recherches stratégiques américaines et qu'ils jouent un rôle actif dans la relation entre l'académie et la politique, il est possible d'affirmer que les thèses de « Choc des Civilisations » et de « la Fin de l'Histoire » sont des outils théoriques de légitimation de la politique étrangère américaine. Wallerstein qui a un fondement théorique et philosophique plus riche par rapport à Huntington et Fukuyama, qui a joué un rôle dans le monde universitaire pendant toute sa vie et qui est le représentant le plus important de l'Ecole marxiste aux Etats-Unis est devenu « la voix interne critique » en précisant que les Etats-Unis sont en crise depuis des années 1970 et qu'ils ont perdu leur « autre » avec la fin de la Guerre Froide. En soulignant quand même l'exceptionnalité et la subjectivité des Etats-Unis, il met en avant la création d'une perception d'un autre réconciliant plutôt qu'une perception d'un autre aigu. Sur ce point, Wallerstein par son discours « d'un autre monde est possible » prévoit

qu'en commençant par les Etats-Unis, les Etats centraux peuvent diminuer la tension croissante entre le Nord et le Sud en utilisant des outils sociopolitiques et socio-économiques et il leur recommande la production de la politique dans ce sens.

Pour conclure, il est possible de voir les thèses de Huntington, de Fukuyama et de Wallerstein comme les principales sources de référence de la politique étrangère américaine qui adapte son cadre théorique aux rythmes conjoncturels. Ces thèses s'entremêlent et sont en même temps présentées comme une synthèse des hypothèses principales des différentes approches en fonction des développements mondiaux. Vu ainsi, le fait que Fukuyama, qui déclare la victoire avec la fin de la Guerre Froide et qui présente une projection du système très optimiste, met en avant les éléments néo-réalistes et conservateurs parallèlement aux conditions changeantes des années 2000 et rejoint les analyses de Huntington concernant la protection de la structure sociopolitique américaine dû à l'augmentation de son inquiétude pour l'avenir, deviennent des exemples significatifs. Si nous évaluons ce fait à partir de la relation ontologique entre « savoir-pouvoir » au fur et à mesure que le système se transforme, il faut des nouvelles politiques et conceptualisations du système pour le pouvoir et pour les puissances. Dans l'académie des Relations internationales, qui est une discipline américaine, la réutilisation des anciens paradigmes selon les conditions changeantes sous forme de cadre théorique est un produit de ce « pragmatisme éclectique ».

Or, le système mondial est en état de transition si forte et si rapide que les acteurs sont inadéquats à produire les solutions, les politiques, les approches théoriques actuelles et les paradigmes répondant aux nouvelles questions à cause de son imprévisibilité et de son opacité. Comme lors du « printemps arabe » apparu en 2010 avec une ampleur et une intensité très variable et complexe qui nous a démontré que le raisonnement des mécanismes de prise de décision est improvisée et incapable de l'interpréter avec toutes leurs dimensions au niveau de système et de sous-système, à la fois dans le domaine pratique mais aussi dans le domaine théorique. En effet, l'accélération et les effets de ces mouvements sociaux n'ont pas été estimés. Il est donc possible de parler d'une ère où les paradigmes essentiels des Relations internationales sont en crise du fait qu'ils représentent un monde de modernité et des approches positivistes. Car, c'est une période transcendant les frontières, les acteurs, les domaines, les interactions, les politiques et les paradigmes

que nous savons. De nos jours, alors que nous vivons un passage, savoir si la continuité ou la récurrence dans le cadre théorique sera perpétuée par le biais de thèses et de concepts renouvelés ou s'il y aura une rupture épistémologique sera le sujet de nouveaux travaux dans la littérature comme les approches « postmodernes » essayent de la réaliser en partant du concept d'« imprévisibilité » et des échecs de la modernité et du système mondial moderne. Cependant, il est certain que dans la mesure où « la civilisation occidentale » continue à « écrire » l'histoire et « les autres » continue à la « lire », le paradigme occidental moderne qui considère l'Occident comme un sujet actif et l'Orient comme un objet passif va perpétuer son hégémonie épistémologique et théorique.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

AĞAOĞULLARI Mehmet Ali, KÖKER Levent, **Kral-Devlet ya da Ölümlü Tanrı**, Ankara : İmge Kitabevi, 2004.

AĞAOĞULLARI Mehmet Ali, ZABCI Filiz Zuha, ERGÜN Reyda, **Kral-Devletten Ulus-Devlete**, Ankara : İmge Kitabevi, 2005.

ALTUN Fahrettin, **Modernleşme Kuramı : Eleştirel Bir Giriş**, İstanbul : Küre Yayınları, 2005.

AMIN Samir, **L'Accumulation à l'échelle mondiale**, Paris : Union Générale d'Editions, 1970.

AMIN Samir, **Le Développement Inégal**, Paris : Les Editions de Minuit, 1973.

AMIN Samir, **L'Eurocentrisme: Critique d'une Idéologie**, Paris : Anthropos, 1988.

AMIN Samir, **La Déconnexion: Pour Sortir du Système Mondiale**, Paris : Editions La Découverte, 1986.

ARIBOĞAN Deniz Ülke, **Uluslararası İlişkiler Düşüncesi**, İstanbul : Bahçeşehir Üniversitesi Yayınları, 2007.

ARMAOĞLU Fahir, **20. Yüzyıl Siyasi Tarihi : 1914-1995**, İstanbul : Alkım Yayınevi, sans date.

ARMAOĞLU Fahir, **19. Yüzyıl Siyasi Tarihi : 1789-1914**, Ankara : Türk Tarih Kurumu Yayınları, 1997.

ARON Raymond, **Introduction to the Philosophy of History**, traduit par George J. Irwin, Boston : Beacon Press, 1962.

ARON Raymond, **Leçons Sur L'Histoire**, Paris : Éditions de Fallois, 1989.

ARRIGHI Giovanni, HOPKINS Terence K., WALLERSTEIN Immanuel, **Antisystemic Movements**, London : Verso, 1989.

ARRIGHI Giovanni, **Uzun Yirminci Yüzyıl**, traduit par Recep Boztemur, Ankara: İmge Yayınları, 2000.

AYSEVER Kubilay, BARUTCA E. Müge, **Tarih Felsefesi**, İstanbul : Cem Yayınevi, 2003.

BARAN Paul A., SWEEZY Paul M., **Tekelci Kapitalizm**, Ankara : Doğan Yayınevi, 1970.

BATTISTELLA, Dario, **Théories des Relations Internationales**, Paris : Presses de Sciences Po., 2009.

BEAUD Michel, **A History of Capitalism 1500-1980**, London : Macmillan Press, 1981.

BECK Ulrich, **The Reinvention of Politics : Rethinking Modernity in the Global Social Order**, Cambridge: Polity Press, 1997.

BECK Ulrich, **What is Globalization?**, Cambridge: Polity Press, 2000.

BEER, Max, **Hegel Felsefesi ve Marx'ın Tarih Anlayışı**, traduit par F. Sabit, İstanbul : Öncü Kitabevi, 1969.

BOMBERG Elizabeth, STUBB Alexander, **The European Union: How Does It Work?**, New York: Oxford University Press, 2003.

BOUKHARINE Nikolaï, **Emperyalizm ve Dünya Ekonomisi**, traduit par Uğur Selçuk Akalın, İstanbul : Bağlam Yayınları, 1996.

BOURDE Guy, MARTIN Hervé, **Les Écoles Historiques**, Paris : Éditions du Seuil, 1983.

BRAUDEL Fernand, **On History**, traduit par Sarah Matthews, Chicago : The University of Chicago Press, 1980.

BRAUDEL Fernand, **History of Civilizations**, New York: Allen Lane – Penguin Press, 1994.

BREISACH Ernst, **Historiography : Ancient, Medieval & Modern**, Chicago: The University of Chicago Press, 1994.

BROWN Chris, AINLEY Kirsten, **Understanding International Relations**, New York : Palgrave Macmillan, 2005.

BULL Hedley, **The Anarchical Society: A Study of Order in World Politics**, New York: Columbia University Press, 1977.

BULL Hedley, **The Anarchical Society : A Study of Order in World Politics**, London : Macmillan, 1995.

BULL Hedley, WATSON Adam (éd.), **Expansion of International Society**, Oxford : Oxford University Press, 1984.

BURCHILL Scott, LINKLATER, Andrew, et les autres (éd.), **Theories of International Relations**, New York: Palgrave Macmillan, 2005.

BURKE Peter, **The French Historical Revolution : The Annales School (1929-89)**, Cambridge : Polity Press, 1990.

BURTON John W., **World Society**, New York : Cambridge University Press, 1972.

BUZAN Barry, **From International to World Society?**, Cambridge : Cambridge University Press, 2004.

CAIRNS Grace E., **Philosophies Of History**, New York : The Citadel Press, 1962.

CARDOSO F. H., FALETTO E., **Dépendance et Développement en Amérique Latine**, Presses Universitaires de France, 1978.

CARR, Edward Hallett, **The Twenty Years' Crisis 1919-1939**, London : Macmillan Press, 1981.

CARR Edward Hallett, **What is History**, Middlesex: Penguin Books, 1987.

CHESNEAUX Jean, VARGA E., LICHTEIM, George, et les autres, **Asya Tipi Üretim Tarzı**, traduit par İrvem Keskinoğlu, İstanbul : Ant Yayınları, 1970.

CLARK Ian, **Globalization and Fragmentation: International Relations in the Twentieth Century** ; Oxford: Oxford University Press, 1997.

CLARK Ian, **Globalization and International Relations Theory**, Oxford: Oxford University Press, 1999.

COLARD Daniel, **Les Relations Internationales de 1945 à Nos Jours**, Paris : Masson, 1993.

COLLINGWOOD Robin George, **The Idea of Nature**, London : Oxford University Press, 1981.

COLLINGWOOD Robin George, **The Idea of History**, Oxford : Oxford University Press, 1994.

COMTE Auguste, **Catéchisme Positiviste**, 1852, Université de Québec, http://classiques.uqac.ca/classiques/Comte_auguste/catechisme_positiviste/catechisme_positiviste.html

COMTE Auguste, **L'Islamisme**, publiés par Christian Cherfils, Paris : Albert Messein, 1911.

COMTE Auguste, **Cours de Philosophie Positive**, Paris : Librairie Larousse, 1936.

COMTE Auguste, **Sociologie**, textes choisis par Jean Laubier, Paris : Presses Universitaires de France, 1969.

COMTE Auguste, **Pozitivizm İlmihali**, traduit par Peyami Erman, İstanbul : Milli Eğitim Basımevi, 1986.

CONDORCET, Marquis de Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, **L'Esquisse d'un Tableau Historique des Progrès de l'Esprit Humaine**, Paris : Librairie Philosophique, 1970.

COPLESTON Frederick, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (Descartes to Leibniz)**, New York : Image Books, 1963.

COPLESTON Frederick, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (The British Philosophers : Berkeley to Hume)**, New York : Image Books, 1964.

COPLESTON Frederick, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (The British Philosophers : Hobbes to Paley)**, New York : Image Books, 1964.

COPLESTON Frederick, **A History of Philosophy : Modern Philosophy (The French Enlightenment to Kant)**, New York : Image Books, 1964.

CRAWFORD Robert M.A., **Idealism and Realism in International Relations**, London: Routledge, 2001.

ÇAKIR Armağan Emre, **Avrupa Birliği Bütünleşmesinin Siyasal Kuramları**, İstanbul: Beta Yayınevi, 2001.

ÇAMUROĞLU Reha, **Dönüyordu : Bektaşilikte Zaman Kavramı**, İstanbul : Metis Yayınları, 1993.

ÇİĞDEM Ahmet, **Aydınlanma Düşüncesi**, İstanbul : İletişim Yayınları, 2006.

DAVUTOĞLU Ahmet, **The Impacts of Alternative Weltanschauungs on Political Theories : A Comparison of Tawhid and Ontological Proximity**, (thèse de doctorat publiée), İstanbul : Boğaziçi Üniversitesi, 1990.

DAVUTOĞLU Ahmet, **Civilizational Transformation and the Muslim World**, Kuala Lumpur : Mahir Publications, 1994.

DAVUTOĞLU Ahmet, **Küresel Bunalım : 11 Eylül Konuşmaları**, İstanbul : Küre Yayınları, 2002.

DERRIDA Jacques, **Spectres de Marx : L'Etat de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale**, Paris : Éditions Galilée, 1993.

DEUTSCH Karl W., **Nationalism and Social Communication**, Massachusetts : M.I.T Press, 1962.

DEUTSCH Karl W., **The Nerves of Communication : Models of Political Communication and Control**, United States : The Free Press, 1966.

DEUTSCH Karl W., **Political Community at the International Level**, Utah: AARDVARK, 1970.

DUNNE Tim, « Liberalism », dans **The Globalization of World Politic**, édité par John Baylis, Steve Smith, Oxford : Oxford University Press, 2001, pp. 162-181.

DUNNE Tim, SCHMIDT Brian C., « Realism », dans **The Globalization of World Politic**, édité par John Baylis, Steve Smith, Oxford : Oxford University Press, 2001, pp. 141-161.

EASTON David, **A Systems Analysis of Political Life**, New York : John Wiley and Sons, Inc., 1965.

EILSTRUP-SANGIOVANNI Mette, **Debates on European Integration**, Wales : Palgrave Macmillan, 2006.

ELIADE, Mircea, **Ebedi Dönüş Mitosu**, traduit par Ümit Altuğ, Ankara : İmge Kitabevi, 1994.

ELMAN Colin, ELMAN Miriam Fendius (éd.), **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, Cambridge : The MIT Press, 2001.

ERALP Atila (éd.), **Devlet ve Ötesi**, İstanbul : İletişim Yayınları, 2005.

ERCAN Fuat, **Modernizm, Kapitalizm ve Azgelişmişlik**, İstanbul : Bağlam Yayınları, 2012.

FALK Richard, **Predatory Globalization: A Critique**, Cambridge: Polity Press, 1999.

FALK Richard, **The Declining World Order : America's Imperial Geopolitics**, New York : Routledge, 2004.

FRANK Andre Gunder, **L'Accumulation Mondiale : 1500-1800**, traduit par Catherine Gajdos, Paris : Calmann-Levy, 1977.

FRANK André Gunder, **Lümpen Burjuvazi, Lümpen Gelişim**, traduit par A. Yılmaz, İstanbul: Gökkuşağı Yayınları, 1995.

FRANK André Gunder, GILLS Barry (éd.), **The World System History: Five Hundred Years or Five Thousand?** , New York: Routledge, 1996.

FRANK Andre Gunder, **Reorient : Global Economy in the Asian Age**, Berkeley : University of California Press, 1998.

FUKUYAMA Francis, **The End of History and the Last Man**, New York : The Free Press, 1992.

FUKUYAMA Francis, **Trust : The Social Virtues and the Creation of Prosperity**, New York : Penguin Books, 1995.

FUKUYAMA Francis, **The Great Disruption: Human Nature and the Reconstitution of Social Order**, New York: The Free Press, 1999.

FUKUYAMA Francis, **Our Posthuman Future : Consequences of the Biotechnology Revolution**, New York : Farrar, Straus and Giroux, 2002.

FUKUYAMA Francis, **State Building: Gouvernance and World Order in the Twenty-First Century**, London: Profile Books, 2004.

FUKUYAMA Francis (éd.), **Nation-Building : Beyond Afghanistan and Iraq**, Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2006.

FUKUYAMA Francis, **America at the Crossroads : Democracy, Power and Neoconservative Legacy**, United States : Yale University Press, 2006.

FUKUYAMA Francis, **La Fin de l'Histoire et le Dernier Homme**, traduit par Denis-Armand Canal, France : Champ essais, 2010.

GENEST Marc A., **Conflict and Cooperation: Evolving Theories of International Relations**, Wadsworth: Thomson Learning, 2004.

GEORGE Stephen, **Politics and Policy in the European Community**, New York: Oxford University Press, 1991.

GILPIN Robert, **The Political Economy of International Relations**, Princeton : Princeton University Press, 1987.

GILPIN Robert, **War and Change in World Politics**, Cambridge : Cambridge University Press, 1999.

GOODY Jack, **The Theft of History**, Cambridge : Cambridge University Press, 2009.

GÖZE Ayferi, **Liberal, Marxiste, Faşist, Nasyonal Sosyalist ve Sosyal Devlet**, İstanbul : Beta Basım, 2005.

GÖZE Ayferi, **Siyasal Düşünceler ve Yönetimler**, İstanbul : Beta Basım, 2005.

GRIFFITHS Martin, ROACH Steven C., SALAMON Scott M., **Fifty Key Thinkers in International Relations**, New York : Routledge, 1999.

GÜRSOY Kenan, AYDIN Mehmet, DAVUTOĞLU Ahmet, ORTAYLI İlber, **Medeniyetler Çatışması mı ?**, (discours de conférence), Ankara : TBMM Basımevi, 2002.

HAMILTON Paul, **Historicism**, London : Routledge, 1996.

HEGEL G. W. Friedrich, **Leçons sur la Philosophie de l'Histoire**, traduit par J. Gibelin, Vol. 1, Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 1937.

HEGEL G. W. Friedrich, **Elements of the Philosophy of Right**, édité par Allen W. Wood, traduit par H. B. Nisbet, Cambridge : Cambridge University Press, 2003.

HEGEL G. W. Friedrich, **Tarihte Akıl**, traduit par Önay Sözer, İstanbul : Kabalcı Yayınevi, 2011.

HEYWOOD Andrew, **Siyasi İdeolojiler**, traduit par Özgür Tüfekçi, Ankara : Adres Yayınları, 2007.

HELD David, MCGREW Anthony (éds.), **Globalization/Anti-Globalization**, Cambridge : Polity Press, 2002.

HELD David, MCGREW Anthony (éds.), **The Global Transformations Reader : an Introduction to the Globalization Debate**, Cambridge: Polity Press, 2003.

HIRST Paul, THOMPSON Grahame, **Globalization in Question**, Cambridge: Polity Press, 1999.

HOBBES Thomas, **Leviathan**, London : Penguin Books, 1985.

HOBBES Thomas, **Leviathan**, traduit par Semih Lim, İstanbul : Yapı Kredi Yayınları, 1995.

HOBSON J. A., **Imperialisme: A Study**, USA: Ann Arbor Paperbacks, 1971.

HOBSON John M., **The State and International Relations**, Cambridge: Cambridge University Press, 2000.

HOLSTI Kalevi J., **The Dividing Discipline: Hegemony and Diversity in International Theory**, Londres : Allen and Unwin, 1985.

HOLSTI Kalevi J., **Peace and War : Armed Conflicts and International Order (1648-1989)**, Cambridge: Cambridge University Press, 1991.

HOLSTI Kalevi J., **International Politics : A Framework For Analysis**, 7th Edition, New Jersey : Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, 1995.

HOPKINS, Terence K., WALLERSTEIN Immanuel, (éd.), **The Age of Transition : Trajectory of the World System, 1945-2025**, London : Zed Books, 1996.

HUNTINGTON Samuel P., **The Clash Of Civilizations And The Remaking Of World Order**, New York: Simon & Schuster, 1996.

HUNTINGTON Samuel P., **Le Choc des Civilisations**, traduit par Jean-Luc Fidel, Geneviève Joublain, Patrice Jorland, Jean-Jacques Pédussaud, Paris : Odile Jacob, 2000.

HUNTINGTON Samuel P., **Who Are We : The Challenges to America's National Identity**, New York : Simon & Schuster, 2004.

IGGERS Georg G., **Historiography in the Twentieth Century : From Scientific Objectivity to the Postmodern Challenge**, Middletown : Wesleyan University Press, 2005.

JENKINS Keith, **Re-thinking History**, London : Routledge, 1996.

KANT Immanuel, **On History**, edité avec une introduction par Lewis White Beck, traduit par Lewis White Beck, Robert E. Anchor, Emile L. Fackenheim, Indianapolis : The Bobbs-Merrill Company, 1963.

KAPLAN Morton A., **System and Process in The International Politics**, Colchester : ECPR Press, 2005.

KENNEDY Paul, **The Rise and Fall of the Great Powers**, New York : Vintage Books, 1989.

KEOHANE Robert O., **After Hegemony**, Princeton: Princeton University Press, 1984.

KEOHANE Robert O., NYE Joseph S., **Power and Interdependance**, New York : Longman, 2002.

KHALDOUN Ibn, **Les Prolégomènes**, traduits en Français et commentés par M. De Slane, Première Partie, Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1934.

KISSINGER Henry, **Diplomacy**, New York : Simon and Schuster, 1994.

KNUTSEN Torbjorn L., **A History of International Relations Theory**, Manchester : Manchester University Press, 1997.

KNUTSEN Torbjørn L., **The Rise and Fall of World Orders**, Manchester : Manchester University Press, 1999.

KONGAR Emre, **Toplumsal Değişme**, İstanbul : Remzi Kitabevi, 2007.

KÖNİ Hasan, **Genel Sistem Kuramı ve Uluslararası Siyasetteki Yeri**, Ankara: Avrasya Stratejik Araştırmalar Merkezi Yayınları, 2001.

KUHN Thomas, **The Structure of Scientific Revolutions**, Chicago and London: The University of Chicago Press, 1996.

KÜÇÜKALP Kasım, CEVİZCİ Ahmet, **Batı Düşüncesi : Felsefi Temeller**, İstanbul : İSAM Yayınları, 2010.

LENINE V. I., **l'Impérialisme, Stade Suprême du Capitalisme**, Pékin : Editions aux Langues Etrangères, 1969.

LENINE V. I., **Cahiers Philosophiques**, Paris : Éditions Sociales, 1973.

LENINE V. I., **Karl Marx ve Doktrini**, traduit par Şiar Yalçın, Ankara : Bilim ve Sosyalizm Yayınları, 1975.

LENINE V. I., **Burjuva Demokrasisi ve Proletarya Diktatörlüğü**, traduit par Muzaffer Ardos, Ankara : Sol Yayınları, 1977.

LOCKE John, **Of Civil Government**, London : J. M. Dent and Sons Ltd., 1936.

LOCKE John, **Second Treatise of Government**, Indianapolis : Hackett Publishing Company Inc., 1980.

LUHMANN Niklas, **Social Systems**, traduit par John Bednarz, Dirk Baecker, California : Stanford University Press, 1995.

LUXEMBURG Rosa, **Sermaye Birikiminin Tarihsel Koşulları**, traduit par Neyyir Kalaycıoğlu, İstanbul : Kaynak Yayınları, 1984.

LUXEMBURG Rosa, **Ulusal Ekonomiye Giriş**, traduit par A. Cavidan, İstanbul : Belge Yayınları, 1995.

LUXEMBURG Rosa, **The Accumulation of Capital**, traduit par Agnes Schwarzschild, New York : Routledge, 2003.

MACHIAVEL Nicolas, **Le Prince**, traduit par Jacques Gohory, Paris : Editions Gallimard et Librairie Générale Française, 1966.

MACLEAD Alex, O'MEARA, Dan (éd.), **Théories des Relations Internationales: Contestations et Résistances**, Québec : Athéna Editions, 2010.

MARX Karl, **A Contribution to the Critique of Political Economy**, traduit par N. I. Stone, Chicago : Charles H. Kerr Company, 1904.

MARX Karl, **Pre-capitalist Economic Formations**, traduit par Jack Cohen, avec une introduction par Eric J. Hobsbawm, New York : International Publishers, 1965.

MARX Karl, **Ekonomi Politiğin Eleştirisine Katkı**, traduit par Sevim Belli, Ankara : Sol Yayınları, 1970.

MARX Karl, **Le Capital : Critique de l'économie politique**, Ouvrage publié sous la responsabilité de Jean -Pierre Lefebvre, Tome I, Paris : Presse Universitaire de France, 1993.

MARX Karl, ENGELS Friedrich, **L'Idéologie Allemande**, présentée et annotée par Gilbert Badia, traduction d'Henri Auger, Gilbert Badia, Jean Baudrillard, Renée Cartelle, Paris : Éditions Sociales, 1968.

MARX Karl, ENGELS Friedrich, **The Communist Manifesto**, avec une introduction par A. J. P. Taylor, Middlesex : Penguin Books, 1975.

MARX, ENGELS, LENINE, **Gerilla Savaşı**, İstanbul: Tüm Zamanlar Yayıncılık, 1992.

MCNEILL, William H., **The Rise of the West: A History of the Human Community**, Chicago : University of Chicago Press, 1963.

MODELSKI George, **Long Cycles in World Politics**, Seattle : University of Washington Press, 1987.

MODELSKI George, THOMPSON William R., **Seapower in Global Politics : 1494-1993**, London : MacMillan Press, sans date.

MONIERE Denis, **Critique Epistémologique de l'Analyse Systémique de David Easton : Essai sur le Rapport Entre Théorie et Idéologie**, Ottawa, Ontario : Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976.

MONTESQUIEU, **De l'Esprit des Lois**, Tome : I, Paris : Ernest Flammarion Editeur, sans date.

MORAVCSIK Andrew, **The Choice For Europe: Social Purpose and State Power From Messina to Maastricht**, New York: Cornell University Press, 1998.

MORGENTHAU, Hans J., **Politics Among Nations : The Struggle of Power and Peace**, London : McGraw-Hill, 1993.

NICHOLSON Michael, **International Relations: A Concise Introduction**, New York : Palgrave Macmillan, 2002.

NIEBUHR Reinhold, **Moral Man and Immoral Society**, New York : Charles Scribner's Sons, 1960.

NISBET Robert, **History of the Idea of Progress**, New York : Basic Books, 1980.

O'HAGAN, Jacinta, **Conceptualizing the West in International Relations : From Spengler to Said**, New York : Palgrave, 2002.

ORGANSKI A. F. K., **World Politics**, New York: Alfred A. Knopf, 1968.

ORTAYLI İlber, **Tarih Yazıcılık Üzerine**, Ankara : Cedit Neşriyat, 2009.

ÖZİPEK Bekir Berat, **Muhafazakarlık : Akıl, Toplum, Siyaset**, Ankara : Kadim Yayınları, 2005.

ÖZLEM Doğan, **Tarih Felsefesi**, İstanbul : Notos Kitap, 2012.

PACTEAU J. S., MOUGEL F. C., **Histoire des Relations Internationales (1815-1991)**, Paris : Presses Universitaires de France, 1992.

PARSONS Talcott, **Essays in Sociological Theory**, New York : The Free Press, 1966.

PARSONS Talcott, **Societies : Evolutionary and Comparative Perspectives**, (Foundations of Modern Sociology Series), New Jersey : Prentice-Hall, 1966.

PARSONS Talcott, **The Structure of Social Action**, Vol. 1 (Marshall, Pareto, Durkheim), New York: The Free Press, 1968.

PARSONS Talcott, **The System of Modern Societies**, (Foundations of Modern Sociology Series), New Jersey : Prentice-Hall, 1971.

POLANYI Karl, **The Great Transformation : The Political and Economic Origins of Our Time**, Boston : Beacon Press, 2001.

POPPER Karl R., **The Open Society And Its Enemies : Hegel, Marx, And Aftermath**, Vol. 2, London : Routledge & Kegan Paul, 1973.

POPPER Karl R., **The Poverty of Historicism**, London and New York : Routledge, 1991.

PRIGOGINE Ilya, Isabelle Stengers, **Kaostan Düzene : İnsanın Tabiatla Yeniden Diyaloğu**, traduit par Senai Demirci, İstanbul : İz Yayıncılık, 1996.

PRIGOGINE Ilya, **Kesinliklerin Sonu**, traduit par Süheyla Sarı, İstanbul : Sarmal Yayınevi, 1999.

QURESHI Emran, SELLS Michael A. (éd.), **The New Crusades**, New York : Columbia University Press, 2003.

ROCHE Jean Jacques, **Le Système International Contemporain**, Paris : Montchrestien, 1998.

ROCHE Jean-Jacques, **Théories des Relations Internationales**, Paris : Montchrestien, 1999.

ROCHER Guy, **Talcott Parsons et la Sociologie Américaine**, Paris : Les Presses Universitaires de France, 1972.

ROSENAU James N., **Turbulance in World Politics : A Theory of Change and Continuity**, Princeton : Princeton University Press, 1990.

SAKWA Richard, **The Rise and Fall of the Soviet Union : 1917-1991**, Taylor and Francis e-Library, 2005.

SANDER Oral, **Siyasi Tarih : İlkçağlardan 1918'e**, Ankara : İmge Kitabevi, 1989.

SANDER Oral, **Siyasi Tarih : 1918-1994**, Ankara : İmge Kitabevi, 1996.

SIEBERT Rudolf J., **Hegel's Philosophy Of History : Theological, Humanistic and Scientific Elements**, Washington : University Press of America, 1979.

SIMON Pierre-Henri, **L'Esprit et l'Histoire : Essaie sur la conscience historiques dans la littérature du XXe siècle**, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1954.

SOREL Georges, **The Illusions of Progress**, traduit par John and Charlotte Stanley, Berkeley : University of California Press, 1969.

SOUTHGATE Beverley, **History : What and Why**, London : Routledge, 1996.

SÖNMEZOĞLU Faruk, **Uluslararası Politika ve Dış Politika Analizi**, İstanbul : Filiz Kitabevi, 1989.

SPENGLER Oswald, **The Decline of the West**, Vol. 1, traduit par Charles F. Atkinson, New York: Alfred A. Knopf, 1926.

SPENGLER Oswald, **The Decline of the West**, Vol. 2, traduit par Charles F. Atkinson, New York: Alfred A. Knopf, 1928.

STERN Fritz (ed.), **The Varieties of History : From Voltaire to the Present**, Cheveland : The World Publishing, 1956.

TEGGART Frederick J., **Theory and Processes of History**, Berkeley : University of California Press, 1960.

TEKELİ İlhan, **Tarihyazımı Üzerine Düşünmek**, Ankara : Dost Kitabevi, 1998.

TEKELİ İlhan, **Birlikte Yazılan ve Öğrenilen Bir Tarihe Doğru**, İstanbul : Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 2007.

TEKELİ Şirin, **David Easton'un Siyaset Teorisine Katkısı Üzerine Bir İnceleme**, İstanbul: Güryay Matbaacılık, 1976.

THOLFSEN Trygve R., **Historical Thinking**, New York : Harper & Row Publishers, 1967.

THUCYDIDES, **The Peloponnesian War**, traduit par Benjamin Jowett, New York : Bantam Books, 1963.

THUCYDIDES, **Peloponnesos'lularla Atina'lıların Savaşı**, traduit par Halil Demircioğlu, I. Kitap, Ankara : Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972.

TOYNBEE Arnold J., **Civilization on Trial**, London: Oxford University Press, 1957.

TOYNBEE Arnold J., **A Study of History**, Vol. 1, London: Oxford University Press, 1962.

TOYNBEE Arnold J., **A Study of History**, Vol. 2, London : Oxford University Press, 1962.

TOYNBEE Arnold J., **A Study of History**, Vol. 3, London : Oxford University Press, 1962.

ULUÇ Güliz, **Medya ve Oryantalizm**, İstanbul : Anahtar Kitaplar, 2009.

VASQUEZ John A. (éd.), **Classics of International Relations**, New Jersey: Prentice Hall, 1996.

VASQUEZ John A., **The Power of Power Politics: From Classical Realism to Neotraditionalism**, Cambridge: Cambridge University Press, 2004.

VICO, Giambattista, **Yeni Bilim**, traduit par Sema Önal, Doğu Batı Yayınları, Ankara: 2007.

VIOTTI Paul R., KAUPPI Mark V., **International Relations Theory**, New York : Pearson Education, 2012.

VOLTAIRE, **The Philosophy of History**, avec une préface de Thomas Kiernan, New York : Philosophical Library, sans date.

VOLTAIRE, **Siècle de Louis XIV**, Édition annotée par M. J. Zeller, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1892.

WALLERSTEIN Immanuel, **The Modern World System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century**, Vol. 1, New York : Academic Press, 1974.

WALLERSTEIN Immanuel, **Historical Capitalism**, London : Verso Editions, 1983.

WALLERSTEIN Immanuel, **Le Capitalisme Historique**, Paris : Editions La Découverte, 1985.

WALLERSTEIN Immanuel, **The Politics of the World-Economy : The states, the mouvements and the civilizations**, Cambridge : Cambridge University Press, 1991.

WALLERSTEIN Immanuel, **Geopolitics and Geoculture**, Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

WALLERSTEIN Immanuel, **After Liberalism**, New York : The New Press, 1995.

WALLERSTEIN Immanuel, **Impenser la Science Sociale : Pour Sortir du 19ème Siècle**, Paris : Presses Universitaires de France, 1995.

WALLERSTEIN Immanuel, **Ouvrir les Sciences Sociales : Rapport de la Commission Gulbenkian pour la Restructuration des Sciences Sociales**, traduit par Jean-Michel et Sophie Blanquer, Paris : Descartes & Cie, 1996.

WALLERSTEIN Immanuel, **The End Of The World As We Know It : Social Science for the Twenty-First Century**, Minneapolis : University of Minnesota, 1999.

WALLERSTEIN Immanuel, **The Essential Wallerstein**, New York : The New Press, 2000.

WALLERSTEIN Immanuel, **The Decline of American Power : The U.S in a Chaotic World**, New York : The New Press, 2003.

WALLERSTEIN Immanuel, **Comprendre le monde : Introduction à l'analyse des systèmes-monde**, Paris, Editions La Découverte, 2006.

WALLERSTEIN Immanuel, **The European Universalism : The Rhetoric of Power**, New York : The New Press, 2006.

WALLERSTEIN Immanuel, **World-Systems Analysis : An Introduction**, USA : Duke University Press, 2006.

WALLERSTEIN Immanuel, **The Modern World-System : Mercantilism and the Consolidation of the European World-Economy (1600-1750)**, Vol. 2, California : University of California Press, 2011.

WALLERSTEIN Immanuel, **The Modern World-System : The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy (1730-1840)**, Vol. 3, California : University of California Press, 2011.

WALLERSTEIN Immanuel, ARRIGHI Giovanni, FRANK, Andre Gunder, AMIN, Samir (éd.), **Genel Bunalımın Dinamikleri**, traduit par F. Akar, İstanbul : Belge Yayınları, 1984.

WALLERSTEIN Immanuel, BALIBAR, Etienne (éd.), **Race, Nation, Class : Ambiguous Identities**, London : Verso, 1991.

WALTZ Kenneth N., **The Theory of International Politics**, New York : McGraw-Hill, 1979.

WALTZ Kenneth N., QUESTER George H., **Uluslararası İlişkiler Kuramı ve Dünya Siyasal Sistemi**, traduit par Ersin Onulduran, Ankara : Ankara Üniversitesi Siyasal Bilgiler Fakültesi Basın ve Yayın Yüksek Okulu Basımevi, 1982.

WEBER Max, **The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalisme**, traduit par Talcott Parsons, London : Unwin Hyman, 1989.

WEBER Max, **On Charisma and Institution Building** : Selected Papers, édité par S. N. Eisenstadt, Chicago : The University of Chicago Press, 1994.

WIGHT Martin, **International Theory: The Three Traditions**, Gabriele Wight, Brian Porter (éd.), Leicester: Leicester University Press, 1991.

WIGHT Martin, **Power Politics**, London : Continuum, 2002.

WILLIAMS Phil, GOLDSTEIN Donald M., SHAFRITZ Jay M. (éd.), **Classic Readings and Contemporary Debates in International Relations**, Belmont : Thomson Wadsworth, 2006.

WILSON Woodrow, **Seçme Parçalar**, traduit par Nermin Abadan, Siyasi İlimler Serisi : 1, İstanbul : Yenilik Basımevi, 1961.

ZEVINE V., GOLIKOV G., **Lénine : Sa Vie et Son Œuvre**, Moscou : Editions de l'Agence de Presse Novosti, 1975.

ARTICLES

ABU-LUGHOD Janet, « Restructuring the Premodern World-System », **Review**, Vol. 13, No. 2, 1990, pp. 273-286.

ABU-LUGHOD Janet Lippman, « The World-System Perspective in the Construction of Economic History », **History and Theory**, Vol. 34, No. 2, 1995, pp. 86-98.

ABU-LUGHOD Janet, « Discontinuities and Persistence: One world system or a succession of systems », dans **The World System History: Five Hundred Years or Five Thousand?**, édité par Andre Gunder Frank, Barry K. Gills, New York: Routledge, 1996, pp. 278-291.

ADDO Herb, « On the Crisis in the Marxist Theory of Imperialism », **Contemporary Marxism**, No. 9, 1984, pp. 123-147.

AJAMI Fouad, « The Summoning : 'But They Said, We Will Not Hearken' », **Foreign Affairs**, 1993, Vol. 72, No. 4, pp. 2-9.

AL-AHSAN, Abdullah, « The Clash of Civilizations Thesis and Muslims: The Search for an Alternative Paradigm », **Islamic Studies**, Vol. 48, No. 2, 2009, pp. 189-217.

AL-JABRI Mohammed Abed, « L'Islam et l'Occident : 'Choc des civilisations?' - Avenir des relations? », pp. 1-13, http://www.aljabriabed.net/t1_islam_occident.pdf

AL-JABRI Mohammed Abed, « Choc des civilisations ou conflits d'intérêts? », **Confluences**, Hiver 1995 -1996, pp. 33-40.

ALKAN Necmettin, « Tarihin Çağlara Ayrılmasında 'Üç'lü Sistem ve 'Avrupa Merkezci' Tarih Kurgusu », **Uluslararası Sosyal Araştırmalar Dergisi**, Vol. 2, No. 9, 2009, pp. 23-42.

ALTUN Fahrettin, « Modernleşme Kuramı ve Gelişme Sorunu », **Divan İlmi Araştırmalar**, No. 8, 2000, pp. 123-186.

AMIN Samir, « Accumulation and Development: A Theoretical Model », **Review of African Political Economy**, No. 1, 1974, pp. 9-26.

AMIN Samir, « Modes of Production, History and Unequal Development », **Science & Society**, Vol. 49, No. 2, 1985, pp. 194-207.

AMIN Samir, « Révolution ou décadence? La crise du système impérialiste contemporain et celle de l'Empire romain », **Review**, Vol. 4, No. 1, 1980, pp. 155-167.

AMIN Samir, « The Ancient World System Versus The Modern Capitalist World-System », dans **The World System History: Five Hundred Years or Five**

Thousand?, édité par Andre Gunder Frank, Barry K. Gills, New York: Routledge, 1996, pp. 247-277.

ANGELL Norman, « An Educated Will To Peace », **World Affairs**, Vol. 111, No. 2, 1948, pp. 79-90.

ANIL İbrahim, KAPLAN Nihal, « Sistem ve Durumsallık Yaklaşımlarında Paradigma Değişimi: Niklas Luhmann ve Autopoietic Sistem Teorisi », **Sakarya Üniversitesi XV. Ulusal Yönetim ve Organizasyon Kongresi Bildiriler Kitabı**, Sakarya, 2007, pp. 225-232.

ASHLEY Richard, « Political Realism and Human Interests », **International Studies Quarterly**, Vol. 25, No. 2, 1981, pp. 210-221.

ASHLEY Richard, « The Poverty of Neorealism », **International Organization**, Vol. 38, No. 2, 1984, pp. 225-286.

AVINERI Shlomo, « The Return to History », **Brooking Review**, Vol. 10, No. 2, 1992, pp. 30-33.

AYDIN Mustafa, « Uluslararası İlişkilerin 'Gerçekçi' Teorisi : Kökeni, Kapsamı, Kritiği », Uluslararası İlişkiler, Vol. 1, No. 1, 2004, pp. 33-60.

AYSEVENER Kubilay, « Tarih ve Döngüsellik », **Felsefe Dünyası**, No. 3, 1992, pp. 81-89.

AYSEVENER Kubilay, « Tarih ve İlerleme », **Felsefe Dünyası**, No. 14, 1994, pp. 65-71.

AYSEVENER Kubilay, « Antikçağ'dan Günümüze Tarih Tasarımları », **Çağdaş Türkiye Tarihi Araştırmaları Dergisi**, Vol. 8, No. 18-19, 2009, pp. 3-20.

AXELROD, Robert, KEOHANE, Robert O. « Achieving Cooperation Under Anarchy : Strategies and Institutions », dans **Neorealism and Neoliberalism : The Contemporary Debate**, édité par David A. Baldwin, New York : Columbia University Press, 1993, pp. 85-115.

BAĞCE Emre, « Tarih Düşüncesi ve Yöntemi Üzerine », **Bilimsel Araştırma ve Düşünce Süreçleri Semineri**, İstanbul : Harp Akademileri Basımevi, 2010, pp. 65-97.

BARBESINO Paolo, SALVAGGIO Salvino A., « La Sociologie de Niklas Luhmann », **Numéro Spécial de la Revue Recherches Sociologiques: Niklas Luhmann en Perspective**, pp. 42-86.

BATTISTELLA Dario, « Le bel avenir de la théorie de l'État en Relations internationales », **Jus Politicum**, No. 8, 2012, pp. 1-10, http://www.juspoliticum.com/IMG/pdf/JP8_Battistella_PDF.pdf

BAUMAN Zygmunt, « On Glocalization : Or Globalization for Some, Localization for Some Others », **Thesis Eleven**, No. 54, 1998, pp. 37-49.

BERTALANFFY Ludwig Von, « An Outline of General System Theory », **The British Journal for the Philosophy of Science**, Vol. 1, No. 2, 1950, pp. 134-165.

BERTALANFFY Ludwig Von, « The Theory of Open Systems in Physics and Biology », **Science**, Vol. 111, 1950, pp. 23-29.

BERTALANFFY Ludwig Von, « The History and Status of General Systems Theory », **The Academy of Management Journal**, Vol. 15, No. 4, 1972, pp. 407-426.

BETTS Richard K., « Samuel P. Huntington », **Encyclopædia Britannica**, mise à jour en Avril 2013, http://global.britannica.com/EBchecked/topic/766295/Samuel-P-Huntington

BRECHER Michael, « Système et Crise en Politique Internationale », **Études Internationales**, Vol. 15, No. 4, 1984, pp. 755-788.

BROWN Chris, « History Ends, Worlds Collide », **Review of International Studies**, Vol. 25, No. 5, 1999, pp. 41-57.

BULL Hedley, « Martin Wight and the Theory of International Relations: The Second Martin Wight Memorial Lecture », **British Journal of International Studies**, Vol. 2, No. 2, 1976, pp. 101-116.

BURTON John W., « Pour une Approche Systémique des Relations Internationales », **Revue Internationale des Sciences Sociales**, Vol. 26, No. 1, 1974, pp. 23-36.

BUZAN Barry, « From International System to International Society: Structural Realism and Regime Theory Meet the English School », **International Organization**, Vol. 47, No. 3, 1993, pp. 327-352.

BUZAN Barry, « New Patterns of Global Security in the Twenty-First Century », **International Affairs**, Vol. 67, No. 3, 1991, pp. 431-451.

BUZAN Barry, SEGAL Gerald, « Rethinking East Asian Security », **Survival**, Vol. 36, No. 2, 1994, pp. 3-21.

BUZAN Barry, SEGAL Gerald, « Asia: Skepticism About Optimism », **National Interest**, Vol. 39, 1995, pp. 82-84.

BUZAN Barry, « The Timeless Wisdom of Realism », dans **International Theory: Positivism and Beyond**, édité par Steve Smith, Ken Booth, Marysia Zalevski, Cambridge: Cambridge University Press, 2008, pp. 47-65.

BÜYÜKAKINCI Erhan, « Uluslararası İlişkilerdeki Savaş İncelemelerinde 'Tarih'in Metodolojik Olarak Kullanımına Bir Bakış », **Doğu Batı**, No. 24, 2003, pp. 83-104.

CAIN P. J., « Hobson's Developing Theory of Imperialism », **The Economic History Review**, Vol. 34, No. 2, 1981, pp. 313-316.

CASANOVA Pablo Gonzalez, « Le Socialisme Comme Alternative Globale : une Perspective du Sud », **Alternatives Sud**, Vol. 8, No. 2, 2001, pp. 93-102.

CASANOVA Pablo Gonzalez, « Tarihin Bunalımı ve Akışı », dans **21. Yüzyıl Eşiğinde Sosyalizm : Uluslararası Sosyalizm Konferansı**, traduit par Kudret Emiroğlu, Yılmaz Öner, İstanbul : Belge Yayınları, 1989, pp. 293-303.

CHASE-DUNN Christopher, « The Effects of International Economic Dependence on Development and Inequality: A Cross-National Study », **American Sociological Review**, Vol. 40, No. 6, 1975, pp. 720-738.

CHASE-DUNN Christopher, « Resistance to Imperialism: Semiperipheral Actors », **Review**, Vol. 13, No. 1, 1990, pp. 1-31.

CHASE-DUNN Christopher, HALL Thomas D., « Comparing World-Systems: Concepts and Working Hypotheses », **Social Forces**, Vol. 71, No. 4, 1993, pp. 9-26.

CHASE-DUNN Christopher, GRIMES Peter, « World-Systems Analysis », **Annual Review of Sociology**,Vol. 21, 1995, pp. 387-417.

CHERNOFF Fred, « Critical Realism, Scientific Realism, and International Relations Theory », **Millennium**, Vol. 35 No. 2, 2007, pp. 399-407.

CHIROT Daniel, HALL Thomas D., « World-System Theory », **Annual Review Sociologie**, No. 8, 1982, pp. 81-106.

COHEN Jim, « Samuel Huntington dans l'univers stratégique américain », **La Découverte – Mouvements**, Vol. 5, No. 30, pp. 21-30.

COMTE Auguste, « Altes Mithat Paşa Hazretlerine, Osmanlı İmparatorluğu Eski Sadrazamı », traduit par Mehmet Ali Meriç, **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, pp. 32-33.

COMTE Auguste, « Baylar », traduit par Mehmet Ali Paşa, **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, pp. 34.

COMTE Auguste, « Devlet-i Aliyye'nin Eski Sadrazamı Devletlü Reşit Paşa Hazretlerine », traduit par Ümid Meriç, **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, pp. 31-32.

CONNELLY Matthew, KENNEDY Paul, « Must It Be the Rest Against the West? » **Atlantic Monthly**, Vol. 274, No. 6, 1994, pp. 61-84.

CONTOGEORGIS Georges, « Samuel Huntington et 'le choc des civilisations' : 'Civilisations religieuse' ou cosmosystème ? », **Pôle Sud**, No. 14, 2001, pp. 107-124.

ÇIRAKMAN Aslı, « Oryantalizmin Varsayımsal Temelleri : Fikri Sabit İmgelem ve Düşünce Tarihi », **Doğu Batı**, No. 20, 2002, pp. 181-198.

ÇÜÇEN A. Kadir, « Ortaçağ Felsefesinde Zaman Kavramı », **Felsefe Dünyası**, No. 20, 1996, pp. 73-79.

DANILOVIC Vesna, CLARE Joe, « The Kantian Liberal Peace (Revisited) », **American Journal of Political Science**, Vol. 51, No. 2, 2007, pp. 397-414.

DAVUTOĞLU Ahmet, « Fukuyama'dan Huntington'a : Bir Bunalımı Örtme Çabası ve Siyasi Teorinin Pragmatik Kullanımı », **İzlenim**, No. 10, 1993, pp. 14-16.

DAVUTOĞLU Ahmet, « Medeniyetlerin Ben İdraki », **Divan İlmi Araştırmalar**, No. 3, 1997, pp. 1-53.

DAVUTOĞLU Ahmet, « İnsan Hakları Kavramının Zihniyet Boyutu ve Siyasi Kullanımı », **Yeni Türkiye**, No. 18, 1997, pp. 150-158.

DAVUTOĞLU Ahmet, « The Clash of Interests : An Explanation of the World (Dis)Order », **Perceptions : Journal of International Affairs**, Vol. 2, No. 4, 1997-1998, pp. 1-17, http://sam.gov.tr/wp-content/uploads/2013/12/Clash-of-interests.pdf

DAVUTOĞLU Ahmet, « Tarih İdraki Oluşumunda Metodolojinin Rolü : Medeniyetlerarası Etkileşim Açısından Dünya Tarihi ve Osmanlı », **Divan İlmî Araştırmalar**, Vol. 2, No. 7, 1999, pp. 1-63.

DAVUTOĞLU Ahmet, « Bunalımdan Dönüşüme Batı Medeniyeti ve Hristiyanlık », **Divan İlmî Araştırmalar**, Vol. 2, No. 9, 2000, pp. 1-74.

DAVUTOĞLU Ahmet, « Batıdaki İslam Çalışmaları Üzerine », **Marife**, No. 3, 2002, pp. 39-52.

DENEMARK Robert A., « World System History: From Traditional International Politics to the Study Global Relations », **International Studies Review**, Vol. 1, No.2, 1999, pp. 43-75.

DEUTSCH Karl W., MERMITT Richard L., « Transnational Communications and the International System », **Annals of the American Academy of Political and Social Science**, Vol. 442, The Human Dimension of Foreign Policy: An American Perspective, 1979, pp. 84-97.

DEUTSCH Karl W., « Some Notes on Research on the Role of Models in the Natural and Social Sciences », **Synthese**, Vol. 7, No. 6-B, 1948/1949, pp. 506-533.

DEUTSCH Karl W., « Mechanism, Organism, and Society: Some Models in Natural and Social Science », **Philosophy of Science**, Vol. 18, No. 3, 1951, pp. 230-252.

DEUTSCH Karl W., « Political Research in the Changing World System », **International Political Science Review**, Vol.1, No. 1, Studies in Systems Transformation, 1980, pp. 23-33.

DEUTSCH Karl W., SINGER J. David, « Multipolar Power Systems and International Stability », **World Politics**, Vol. 16, No. 3, 1964, pp. 390-406.

DEVLEN Balkan, JAMES Patrick, ÖZDAMAR Özgür, « The English School, International Relations and Progress », **International Studies Review**, No. 7, 2005, pp. 171-197.

DEVLEN Balkan, ÖZDAMAR Özgür, « Uluslararası İlişkilerde İngiliz Okulu Kuramı : Kökenleri, Kavramları ve Tartışmaları », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 7, No. 5, 2010, pp. 43-67.

DORAN Charles F., « War and Power Dynamics: Economic Underpinnings », **International Studies Quarterly**, Vol. 27, No. 4, 1983, pp. 419-441.

DORAN Charles F., « Systemic Disequilibrium, Foreign Policy Role, and the Power Cycle: Challenges for Research Design », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 33, No. 3, 1989, pp. 371-401.

DORAN Charles F., « Confronting the Principles of the Power Cycle: Changing Systems Structure, Expectations, and War », dans **Handbook of War**

Studies II, édité par Manus I. Midlarsky, Ann Arbor: Michingan University Press, 2000, pp. 332-368.

DORAN Charles F., « Economics, Philosophy of History, and the 'Single Dynamic' of Power Cycle Theory: Expectations, Competition, and Statecraft », **International Political Science Review**, Vol. 24, No. 1, 2003, pp. 13-49.

DORAN Charles F., « Explaining Ascendancy and Decline: The Power Cycle Perspective », **International Journal**, Vol. 60, No. 3, 2005, pp. 685-701.

DOYLE Michael W., « Kant, Liberal Legacies, and Foreign Affairs », **Philosophy and Public Affairs**, Vol. 12, No. 3, 1983, pp. 205-235.

DUMENIL Gérard, WALLERSTEIN Immanuel, « Crises de l'économie-monde et dépassement du capitalisme : années 1970- années 2000 », **Actuel Marx**, No. 48, 2010/2, pp. 179-194.

EASTON David, « An Approach to the Analysis of Political Systems », **World Politics**, Vol. 9, No. 3, 1957, pp. 383-400.

ELMAN Colin, ELMAN Miriam Fendius, « Diplomatic History and International Relations Theory: Respecting Difference and Crossing Boundaries », **International Security**, Vol. 22, No. 1, 1997, pp. 5-21.

ELMAN Colin, ELMAN Miriam Fendius, « Introduction : Negotiating International History and Politics », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, pp. 1-36.

ERALP Atila, « Uluslararası İlişkiler Disiplininin Oluşumu : İdealizm-Realizm Tartışması », dans **Devlet, Sistem, Kimlik**, édité par İhsan Dağı et les autres, İstanbul : İletişim Yayınları, 2007, pp. 57-88.

ETZIONI Amitai, « The Real Threat: An Essay on Samuel Huntington », **Contemporary Sociology**, Vol. 34, No. 5, 2005, pp. 477-485.

FALK Jorn, « Ferdinand Tönnies », traduit par Lülüfer Körükmez, **Muhafazakar Düşünce**, No. 2, 2004, pp. 45-60.

FARRENKOPF John, « Francis Fukuyama's Political Idealism », **Australian Journal of International Affairs**, Vol. 49, No. 1, 1995, pp. 69-83.

FIELDHOUSE D. K., « 'Imperialism': An Historiographical Revision », **The Economic History Review**, Vol. 14, No. 2, 1961, pp. 187-209.

FINNEMORE Martha, SIKKINK Kathryn, « International Norm Dynamics and Political Change », **International Organization**, Vol. 52, No. 4, 1998, pp. 896-909.

FORDE Steven, « International Realism and the Science of Politics: Thucydides, Machiavelli, and Neorealism », **International Studies Quarterly**, Vol. 39, No. 2, 1995, pp. 141-160.

FRANK André Gunder, « Le Développement du Sous-Développement », **Cahiers Vilfredo Pareto**, T. 6, No. 16/17, 1968, pp. 69-81.

FRANK André Gunder, « Unequal Accumulation: Intermediate, Semi-Peripheral, and Sub-Imperialist Economies », **Review**, Vol. 2, No. 3, 1979, pp. 281-350.

FRANK Andre Gunder, « The Unequal and Uneven Historical Development of the World Economy », **Contemporary Marxism**, No. 9, 1984, pp. 71-95.

FRANK Andre Gunder, GILLS Barry K., « The 5000-Year World System : An Interdisciplinary Introduction », dans **The World System History: Five Hundred Years or Five Thousand?,** édité par Andre Gunder Frank, Barry K. Gills, New York: Routledge, 1996, pp. 3-58.

FUKUYAMA Francis, « The End of History? », **The National Interest**, Eté 1989, pp. 1-27, http://ps321.community.uaf.edu/files/2012/10/Fukuyama-End-of-history-article.pdf

FUKUYAMA Francis, « La Fin de l'Histoire », traduit par Paul Alexandre, **Commentaire**, No. 47, 1989, pp. 457-469, http://www.commentaire.fr/pdf/articles/1989-3-047/1989-3-047_5p_0017_art1.pdf

FUKUYAMA Francis, « Liberal Democracy as a Global Phenomenon », **Political Science and Politics**, Vol. 24, No. 4, 1991, pp. 659-664.

FUKUYAMA Francis, « Liberal Democracy as a Global Phenomenonon », **Political Science and Politics**, Vol. 24, No. 4, 1991, pp. 659-664.

FUKUYAMA Francis, « Reflections on the End of History : Five Years Later », **History and Theory**, Vol. 34, No. 2, 1995, pp. 27-43.

FUKUYAMA Francis, « Women and the Evolution of World Politics », **Foreign Affairs**, Vol. 77, No. 5, 1998, pp. 24-40.

FUKUYAMA Francis, « Second Thoughts: The End of History 10 Years Later », **New Perspectives Quarterly**, Vol. 16, No. 4, 1999, pp. 40-42.

FUKUYAMA Francis, « Second Thoughts : The Last Man in a Bottle, **The National Interest**, No. 56, 1999, pp. 16-33.

FUKUYAMA Francis, « Social Capital, Civil Society and Development », **Third World Quarterl**y, Vol. 22, No. 1, 2001, pp. 7-20.

FUKUYAMA Francis, « The West Has Won », **The Guardian**, 11 Octobre 2001, http://www.theguardian.com/world/2001/oct/11/afghanistan.terrorism30

FUKUYAMA Francis, « Their Target : The Modern World », **Newsweek**, Vol. 138, No. 25, 2001, http://web.a.ebscohost.com/ehost/detail?vid=6&sid=175f47c1-6e9a-4bfd-bd39
7781e18e0f1d%40sessionmgr4005&hid=4209&bdata=JnNpdGU9ZWhvc3QtbGl2ZQ%3d%3d#db=a9h&AN=5653067

FUKUYAMA Francis, « Has History Started Again?», **Policy**, Vol. 18, No. 2, 2002, pp. 3-7.

FUKUYAMA Francis, « The Imperative of State-Building », **Journal of Democracy**, Vol. 15, No. 2, 2004, p. 17-31.

FUKUYAMA Francis, « US Must Balance Hard Power With Soft Power », **New Perspectives Quarterly**, Eté 2004, pp. 29-31.

FUKUYAMA Francis, « L'exceptionnalisme américain et la politique étrangère des États-Unis », **Politique américaine**, Vol. 1, No. 1, 2005, pp. 37-42.

FUKUYAMA Francis, « Culture, Identity and Democracy in the Face of Modernization », **Real Estate Issues**, Automne 2006, pp. 1-8.

FUKUYAMA Francis, « Identity, Immigration, and Liberal Democracy», **Journal of Democracy**, Vol. 17, No. 2, 2006, pp. 5-20.

FUKUYAMA Francis, « Is America Ready for a Post-American World? », **New Perspectives Quarterly**, Automne 2008, pp. 42-46.

FUKUYAMA Francis, « Poverty, Inequality and Democracy : The Latin America Experience », **Journal of Democracy**, Vol. 19, No. 4, 2008, pp. 69-79.

FUKUYAMA Francis, « Huntington Remembered : Westernization vs. Modernization », **New Perspectives Quarterly**, Printemps 2009, pp. 84-89.

FUKUYAMA Francis, « The 'End Of History' : 20 Years Later », (l'interview avec Fukuyama, par Nathan Gardels), **New Perspectives Quarterly**, Hiver 2010, pp. 7-10.

FUKUYAMA Francis, « The "End Of History" 20 Years Later », **New Perspectives Quarterly**, Hiver 2010, pp. 7-10.

GADDIS John Lewis, « The Long Peace: Elements of Stability in the Post-war International System », **International Security**, Vol. 10, No. 4, 1986, pp. 99-142.

GALTUNG Johan, « A Structural Theory of Imperialism », **Journal of Peace Research**, Vol. 8, No. 2, 1971, pp. 81-117.

GALTUNG Johan, « On the Dialectic between Crisis and Crises Perception », dans **Europe at the Crossroads**, édité par S. Musto et J. F. Pinkele, New York: Praeger, 1985, pp. 3-29.

HIMMELFARB, Gertrude « Responses to Fukuyama », http://www.wesjones.com/eoh_response.htm

GIDDENS Anthony, « Modernity, History, Democracy », **Theory and Society**, Vol. 22, No. 2, 1993, pp. 289-292.

HOBDEN Stephen, « Historical Sociology : back to the future of international relations », dans **Historical Sociology of International Relations**, édité par Stephen Hobden, John M. Hobson, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, pp. 42-59.

GILLS Barry K., « Democratizing Globalization et Globalizing Democracy », **Annals of American Academy of Political and Social Science**, Vol. 581, 2002, pp. 158-171.

GILLS Barry K., « World system analysis, historical sociology and international relations : the difference a hypen makes », dans **Historical Sociology of International Relations**, édité par Stephen Hobden, John M. Hobson, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, pp. 141-161.

GILLS Barry K., FRANK André Gunder, « The Cumulation of Accumulation », dans **The World System History: Five Hundred Years or Five Thousand?,** édité par André Gunder Frank, Barry K. Gills, New York: Routledge, 1996, pp. 81-114.

GILLS Barry K., FRANK André Gunder, « World Systems Cycles, Crises, and Hegenomic Shifts, 1700 BC to 1700 AD », dans **The World System History: Five Hundred Years or Five Thousand?**, édité par André Gunder Frank, Barry K. Gills, New York: Routledge, 1996, pp. 143-199.

GILPIN Robert, « The Theory of Hegemonic War », **The Journal of Interdisciplinary History**, Vol. 18, No. 4, 1988, pp. 591-613.

GILPIN Robert, « The Cycle of Great Powers: Has It Finally Been Broken? », dans **The Fall of Great Powers : Peace, Stability, and Legitimacy**, édité par Geir Lundestad, Oslo : Scandinavian University, 1994, pp. 313-330.

GRAY John, « Global Utopias and Clashing Civilizations: Misunderstanding the Present », **International Affairs**, Vol. 74, No. 1, 1998, pp. 149-163.

GRAY Kenneth, SHESTRA Nanda, « Clash of Civilizations or Cartography of U.S. Global Domination? », **International Journal on World Peace**, Vol. 23, No. 3, 2006, pp. 33-44.

GÜVENÇ Serhat, « Türkiye'de Düşünce Kuruluşları ve Uluslararası İlişkiler Disiplini », **Ululararası İlişkiler**, Vol. 4, No. 13, 2007, pp. 137-144.

HENDERSON Errol A., Tucker, Richard, « Clear and Present Strangers: The Clash of Civilizations and International Conflict», **International Studies Quarterly**, Vol. 45, No. 2, 2001, pp. 317-338.

HERATH Dhammika, « Development Discourse of the Globalist and Dependency Theorists: Do The Globalisation Theorists Rephrase And Reword The Central Concepts Of The Dependency School?" », **Third World Quarterly**, Vol. 29, No. 4, 2008, pp. 819-834.

HERZ John H., « Idealist Internationalism and the Security Dilemma », **World Politics**, Vol. 2, No. 2, 1950, pp. 157-180.

HETTNE Björn, « The Development of Development Theory », **Acta Sociologica**, Vol. 26, No. ¾, 1983, pp. 247-266.

HINSLEY F. H., « The Rise and Fall of the Modern International System », **Review of International Studies**, Vol. 8, No. 1, 1982, pp. 1-8.

HINSLEY, F. H., « The Rise and Fall of the Modern International System », **Review of International Studies**, Vol. 8, No. 1, 1982, pp. 1-8.

HOBDEN Stephen, « Historical Sociology : back to the future of international relations », dans **Historical Sociology of International Relations**, édité par Stephen

Hobden, John M. Hobson, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, pp. 42-59.

HOBDEN Stephen, JONES Richard Wyn, « Marxist Theories of International Relations », dans **The Globalization of World Politics**, édité par John Baylis, Steve Smith, Oxford : Oxford University Press, 2001, pp. 200-223.

HOBSBAWN Eric J., « Karl Marx'ın Tarih Yazımına Katkısı », **Birikim**, No. 3, 1975, pp. 53-64.

HOCAOĞLU Durmuş, « Tarih Kavramı : Res Gestae-Historia Rerum Gestarum », dans **Türkiye'de Tarihyazımı**, édité par Vahdettin Engin, Ahmet Şimşek, İstanbul : Yeditepe Yayınevi, 2011, pp. 35-50.

HOFFMANN Stanley, « Vers Etude Systématique des Mouvements Intégration Internationale », **Revue Française de Science Politique**, Vol. 9, No. 2, 1959. pp. 474-485.

HOFFMANN Stanley, « An American Social Science : International Relations », **Daedalus**, Vol. 106, No. 3, 1977, pp. 41-60.

HOLLIST Ladd, ROSENAU, James N., « World System Debates », **International Studies Quarterly**, Vol. 25, No. 1, 1981, pp. 5-17.

HOLSTI Kalevi J., « Along the Road to International Theory », **International Journal**, Vol. 39, No. 2, 1984, pp. 337-365.

HOLSTI Kalevi J., « War, Peace, and the State of the State », **International Political Science Review**, Vol. 16, No. 4, 1995, pp. 319-339.

HOLSTI Kalevi J., « Scholarship in an Era of Anxiety: The Study of International Politics during the Cold War », **Review of International Studies**, Vol. 24, The Eighty Years' Crisis 1919-1999, 1998, pp. 17-46.

HUNTINGTON Samuel P., « Conservatism as an Ideology », **The American Political Science Review**, Vol. 51, No. 2, 1957, pp. 454-473.

HUNTINGTON Samuel P., « Transnational Organizations in World Politics », **World Politics**, Vol. 25, No. 3, 1973, pp. 333-368.

HUNTINGTON Samuel P., « The U.S. : Decline or Renewal », **Foreign Affairs**, Vol. 67, No. 2, 1988, pp. 76-96.

HUNTINGTON Samuel P., « The Clash of Civilizations? », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 3, 1993, pp. 22-49.

HUNTINGTON Samuel P., « Response: If Not Civilizations, What? », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 5, 1993, pp. 186-194.

HUNTINGTON Samuel P., « Kültürün Kıpkızıl Perdesi Demir Perdenin Yerini Alacak », (l'entretient avec Huntington) traduit par Zübeyir Somuncu, **Nehir Dergisi**, No. 15-16, 1994-1995 (Decembre-Janvier), pp. 34-37.

HUNTINGTON Samuel P., « The West Unique, Not Universel », **Foreign Affairs**, Vol. 75, No.6, 1996, pp. 28-46.

HUNTINGTON Samuel P., « The Lonely Superpower », Foreign Affairs, Vol. 78, No. 2, 1999, pp. 35-49.

HUNTINGTON Samuel P., « Robust Nationalism », **The National Interest**, No. 58, Hiver 1999/2000, pp. 31-40.

HUNTINGTON Samuel P., « Try Again : A Reply to Russett, Oneal & Cox », **Journal of Peace Research**, Vol. 37, No. 5, 2000, pp. 609-610.

HUNTINGTON Samuel P., « Dead Souls : The Denationalization of the American Elite », **The National Interest**, Printemps 2004, pp. 5-18.

HUNTINGTON Samuel P., « The Hispanic Challenge », **Foreign Policy**, No. 141, 2004, pp. 30-45.

HUNTINGTON Samuel P., « Müslüman-Konfüçyüsçü Bağlantısı » (l'entretien avec Huntington), traduit par Levent Cinemre, **NPQ Türkiye**, Vol. 2, No. 7, pp. 22-26.

HUSSEIN Seifudein Adem, « On the End of History and the Clash of Civilizations: A Dissenter's View », **Journal of Muslim Minority Affairs**, Vol. 21, No. 1, 2001, pp. 25-38.

INGRAM Edward, « Hegemony, Global Reach, and World Power : Great Britain's Long Cycle », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, pp. 223-251.

INSEL Ahmet, « Tanrı'nın Hikmetinden Sermayenin Hikmetine : Wallerstein Tarihinin Bir Eleştirisi », **Toplum ve Bilim**, No. 25-26, 1984, pp. 133-148.

INSEL Ahmet, « Geçmişten Geleceğe », **Birikim**, No. 104, 1997, pp. 19-29.

IRELAND Corydon, « Samuel Huntington, 81, political scientist, scholar : 'One of the most influential political scientists of the last 50 years' », **Harvard Gazette**, 05.02.2009, http://news.harvard.edu/gazette/story/2009/02/samuel-huntington-81-political-scientist-scholar/

JERVIS Robert, « International History and International Politics : Why are They Studied Differently ? », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, pp. 385-402.

JOSEPH Jonathan, « Philosophy in International Relations: A Scientific Realist Approach », **Millennium**, Vol. 35, No. 2, 2007, pp. 345-359.

KANSU Aykut, « 1970'li Yıllardan 2000'li Yıllara bir Neo-Con'un Önlemez Yükselişi » (Harvard'daki Adamımız : Samuel Huntington II), **Toplumsal Tarih**, No. 182, Mars 2009, pp. 34-41.

KANSU Aykut, « Huntington'ın Amerikan Siyaset Sahnesine Çıkışı : 1950'li ve 1960'lı Yıllar » (Harvard'daki Adamımız : Samuel Huntington I), **Toplumsal Tarih**, No. 182, Février 2009, pp. 20-28.

KAPLAN Morton A., « Balance of Power, Bipolarity and Other Models of International Systems », **The American Political Science Review**, Vol. 51, No. 3, 1957, pp. 684-695.

KAPLAN Morton A., « A Brief Note on Needed Research in the Systems Framework », **Background**, Vol. 7, No. 3, 1963, pp. 131-132.

KEGLEY Charles W., RAYMOND Gregory A., « Must We Fear a Post-Cold War Multipolar System? », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 36, No. 3, 1992, pp. 573-585.

KENNEDY Paul, « The Costs and Benefits of British Imperialism 1846-1914 », **Past & Present**, No. 125, 1989, pp. 186-192.

KENNEDY Paul, « On the 'Natural Size' of Great Powers », Proceedings of the **American Philosophical Society**, Vol. 135, No. 4, 1991, pp. 485-489.

KEOHANE, Robert O., « International Organization and the Crisis of Interdependance », **International Organization**, Vol. 29, No. 2, 1975, pp. 357-365.

KEYMAN E. Fuat, ÜLKÜ N. Esra, « Türkiye Üniversitelerinde Uluslararası İlişkiler Ders Müfredatı », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 4, No. 13, 2007, pp. 99-105.

KRASNER Stephen D., « Structural causes and regime consequences: regimes as intervening variables », **International Organization**, Vol. 36, No. 2, 1982, pp. 185-205.

KUGLER Jacek, ORGANSKI A. F. K., « The Power Transition : A Retrospective and Prospective Evaluation », dans **Handbook of War Studies**, édité par Manus I. Midlarsky, Ann Arbor : University of Michigan Press, 1993, pp. 171-194.

KURTH James, « The Real Clash », **The National Interest**, No. 37, 1994, pp. 3-15.

LANTIS Jeffrey S., « Reflection and Reappraisal: Strategic Culture and National Security Policy », **International Studies Review**, Vol. 4, No. 3, 2002, pp. 87-113.

LEURDIJK J. Henk, « De la Politique Internationale à la Politique Transnationale : un Changement de Paradigmes? », **Revue Internationale des Sciences Sociales**, Vol. 26, No. 1, 1974, pp. 58-75.

LEWIS Bernard, « The Roots of Muslim Rage », The Atlantic Monthly, Vol. 266, No. 3, 1990, pp. 47-60, **Time**, 15 June 1992, pp. 24-28.

LINDBERG Leon N., « Political Integration, Definition and Hypotheses », dans **The European Union: Readings on the Theory and Practice of European Integration**, édité par Brent F. Nelsen, Alexander C-G. Strubb, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 1994, pp. 99-110.

LISKA George, « Continuity and Change in International Systems Action and Reaction in World Politics: International Systems in Perspective by Richard N. Rosecrance », **World Politics**, Vol. 16, No. 1, 1963, pp. 118-136.

LITTLE Richard, « Neorealism and the English School : A Methodological, Ontological, and Theoretical Reassessment », **European Journal of International Relations**, Vol. 1, No. 1, 1995, pp. 9-34.

LITTLE Richard, « The Growing Relevance of Pluralism? », dans **International Theory: Positivism and Beyond**, édité par Steve Smith, Ken Booth, Marysia Zalevski, Cambridge: Cambridge University Press, 2008, pp. 66-86.

LUHMANN Niklas, « Insistence on Systems Theory: Perspectives from Germany-An Essay », **Social Forces**, Vol. 61, No. 4, 1983, pp. 987-998.

LUHMANN Niklas, « Le Droit Comme Système Social », **Droit et Société**, Vol. 11, No. 12, 1994, pp. 53-67.

LUHMANN Niklas, « Why Does Society Describe Itself as Postmodern? », **Cultural Critique**, No. 30, The Politics of Systems and Environments, Part I, 1995, pp. 171-186.

LUHMANN Niklas, « The Autopoiesis of Social Systems », **Journal of Sociocybernetics**, Vol. 6, No. 2, 2008, pp. 84-95.

MAHBUBANI Kishore, « The West and The Rest », **The National Interest**, No. 28, 1992, pp. 3-13.

MAHBUBANI Kishore, « The Dangers of Decadence : What the Rest Can Teach the West », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 4, 1993, pp. 10-14.

MAZRUI Ali A., « The Moving Cultural Frontier of World Order : From Monoteism to North-South Relations », **Working Paper : World Order Models Project**, New York : Institute for World Order, No. 18, 1982, pp. 1-20.

MCCLELLAND Charles A., « The Function of Theory in International Relations », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 4, No. 3, The Place of Theory in the Conduct and Study of International Relations, 1960, pp. 303-336.

MCCLELLAND Charles A., « The Acute International Crisis », **World Politics**, Vol. 14, No. 1, The International System: Theoretical Essays, 1961, pp. 182-204.

MCCLELLAND Charles A., « The Anticipation of International Crises: Prospects for Theory and Research », **International Studies Quarterly**, Vol. 21, No. 1, Special Issue on International Crisis: Progress and Prospects for Applied Forecasting and Management, 1977, pp. 15-38.

MCNEILL William H., « The Changing Shape of World History », **History and Theory,** Vol. 34, No. 2, 1995, pp. 8-26.

MEARSHEIMER John H., « Back to the Future : Instability in Europe after the Cold War », **International Security**, Vol. 15, No. 1, 1990, pp. 5-56.

MEARSHEIMER John J., « Back to the Future: Instability in Europe after the Cold War », **International Security**, Vol. 15, No. 1, 1990, pp. 5-56.

MEARSHEIMER John J., « The Case for a Nuclear Deterrent », **Foreign Affairs**, Vol. 72, No. 3, 1993, pp. 50-66.

MEARSHEIMER John J., « The False Promise of International Institutions », International Security, Vol. 19, No. 3, 1994/1995, pp. 5-49.

MILES Lee, « Theoretical Considerations », dans **European Union Enlargement**, édité par Neill Nugent, New York: Palgrave Macmillan, 2004, pp. 253-265.

MITRANY David, « The Functional Approach to World Organization », **International Affairs**, Vol. 24, No. 3, 1948, pp. 350-363.

MITRANY David, « The Functional Approach in Historical Perspective », **International Affairs**, Vol. 47, No. 3, 1971, pp. 533-541.

MITRANY David, « A Working Peace System », dans **The European Union: Readings on the Theory and Practice of European Integration**, édité par Brent F. Nelsen, Alexander C-G. Strubb, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 1994, pp. 77-98.

MODELSKI George, « The Long Cycle of Global Politics and the Nation-State », **Comparative Studies in Society and History**, Vol. 20, No. 2, 1978, pp. 214-235.

MODELSKI George, MORGAN Patrick M., « Understanding Global War », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 29, No. 3, 1985, pp. 391-417.

MODELSKI George, THOMPSON William R., « Long Cycles and Global War » dans **Handbook of War Studies**, édité par Manus I. Midlarsky, Ann Arbor : University of Michigan Press, 1993, pp. 23-54.

MOISI Dominique, « The Clash of Emotions: Fear, Humiliation, Hope, and the New World Order », **Foreign Affairs**, Vol. 86, No. 1, 2007, pp. 8-12.

MONNET Jean, « A Ferment of Change », dans **The European Union: Readings on the Theory and Practice of European Integration**, édité par Brent F. Nelsen, Alexander C-G. Strubb, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 1994, pp. 17-24.

MOREAU-DEFARGES Phillipe, « Le Multilatéralisme et la fin de l'histoire », **Politique Étrangère**, Vol. 69, No. 3, 2004, pp. 575-585.

MORGENTHAU Hans, « The Political Science of Edward Carr », **World Politics**, Vol. 1, No. 1, 1948, pp. 127-134.

MORGENTHAU Hans. J., « World Politics in the Mid-Twentieth Century », **The Review of Politics**, Vol. 10, No. 2, 1948, pp. 154-173.

MUSHAKOJI Kinhide, « 'Bandung + 50' : Appel à un Dialogue Tricontinental Face à l'Hégémonie Mondiale », **Alternatives Sud**, Vol. 8, No. 2, 2001, pp. 141-156.

NIEBUHR Reinhold, « The Illusion of World Government », **Foreign Affairs**, Vol. 27, No. 3, 1949, pp. 379-388.

NYE, Joseph S., KEOHANE, Robert O., « Transnational Relations and World Politics: A Conclusion », **International Organization**, Vol. 25, No. 3, 1971, pp. 721-748.

NYE, Joseph S., KEOHANE, Robert O., « Transnational Relations and World Politics: An Introduction », **International Organization**, Vol. 25, No. 3, 1971, pp. 329-349.

ORTAYLI İlber, « Mustafa Reşit ve Midhat Paşalarla A. Comte ve Pozitivistler », **Tarih ve Toplum**, No. 14, 1985, pp. 30-31.

ÖZCAN Gencer, « Türkiye'de Uluslararası İlişkiler Alanında Lisansüstü Eğitiminin Sorunları », **Uluslararası İlişkiler**, Vol. 4, No. 13, 2007, pp. 107-112.

PALMER Norman D., « The Study of International Relations in the United States: Perspectives of Half a Century », **International Studies Quarterly**, Vol. 24, No. 3, 1980, pp. 343-363.

PARSONS Talcott, « On Building Social System Theory : A Personal History », **Daedalus**, Vol. 99, No. 4, The Making of Modern Science: Biographical Studies, 1970, pp. 826-881.

PIETERSE Jan Nederveen, « Periodizing Globalization: Histories of Globalization », **New Global Studies**, Vol. 6, No. 2, 2012, pp. 1-25.

PRIGOGINE Ilya, « The Networked Society », **Journal of World-Systems Research**, Vol. 6, No. 3, 2000, pp. 892-898.

PUCHALA Donald J., « Institutionalism, Intergovernmentalism and European Integration: A Review Article », **Journal of Common Market Studies**, Vol. 37, No. 2, 1999, pp. 317-331.

REITER Dan, « Does Peace Nurture Democracy? », **The Journal of Politics**, Vol. 63, No. 3, 2001, pp. 935-948.

REUS-SMIT, Christian, « The Constitutional Structure of International Society and the Nature of Fundamental Institutions », **International Organization**, Vol. 51, No. 4, 1997, pp. 555-589.

ROBERTS Adam, « International Relations after the Cold War », **International Affairs**, Vol. 84, No. 2, 2008, pp. 335-350.

ROBINSON William I., « Capitalist Globalization and the Transnationalization of the State », dans **Historical Materialism and Globalization**, edité par Mark Rupert, Hazel Smith, London: Routledge, 2002, pp. 210-230.

ROSECRANCE Richard, « Détente or Entente? », **Foreign Affairs**, Vol. 53, No. 3, 1975, pp. 464-481.

ROSECRANCE Richard, « Long Cycle Theory and International Relations », **International Organization**, Vol. 41, No. 2, 1987, pp. 283-301.

ROSECRANCE Richard, « A New Concert of Powers », **Foreign Affairs**, Vol. 71, No. 2, 1992, pp. 64-82.

ROSECRANCE Richard, « Postcript : When Did Britain Decline ? », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, pp. 293-300.

ROSENAU James N., « The Functioning of International Systems », **Background**, Vol. 7, No. 3, 1963, pp. 111-117.

ROSENAU James N., « Capabilities and Control in an Interdependent World », **International Security**, Vol. 1, No. 2, 1976, pp. 32-49.

ROSENBERG Justin, « A Globalization Theory : A Post Mortem », **International Politics**, No. 42, 2005, pp. 2-74.

RUGGIE John G., « International Responses to Technology: Concepts and Trends », **International Organization**, Vol. 29, No: 3, 1975, pp. 557-583.

SAFRAN Mustafa, ŞİMŞEK Ahmet, « Tarih Yazımında Bir Sorun : Tarih ve Zaman İlişkisi », **Tarihin Peşinde (Uluslararası Tarih ve Sosyal Araştırmalar Dergisi)**, No. 1, 2009, pp. 9-26.

SAID Edward W., « The Clash of Ignorance », **The Nation**, 22 Octobre 2001, http://www.thenation.com/article/clash-ignorance

SANTOS Theotonio Dos, « The Structure of Dependence », The American **Economic Review**, Vol. 60, No. 2, 1970, pp. 231-236.

SCHROEDER Paul W., « International History : Why Historians Do It Differently than Political Scientists », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, pp. 403-416.

SINGER J. David, « The Level-of-Analysis Problem in International Relations », **World Politics**, Vol. 14, No. 1, The International System: Theoretical Essays, 1961, pp. 77-92.

SINGER J. David, « From A Study of War to Peace Research: Some Criteria and Strategies », **The Journal of Conflict Resolution**, Vol. 14, No. 4, 1970, pp. 527-542.

SINGER J. David, « Accounting for International War: The State of the Discipline », **Journal of Peace Research**, Vol. 18, No. 1, Special Issue on Causes of War, 1981, pp. 1-18.

SINGER J. David, SMALL Melvin, « The Composition and Status Ordering of the International System: 1815-1940 », **World Politics**, Vol. 18, No. 2, 1966, pp. 236-282.

SMALL Melvin, SINGER J. David, « Formal Alliances, 1816-1965: An Extension of the Basic Data », **Journal of Peace Research**, Vol. 6, No. 3, 1969, pp. 257-282.

SMALL Melvin, SINGER J. David, « Patterns in International Warfare, 1816-1965 », **Annals of the American Academy of Political and Social Science**, Vol. 391, 1970, pp. 145-155.

SMALL Melvin, SINGER J. David, « The Diplomatic Importance of States, 1816-1970: An Extension and Refinement of the Indicator », **World Politics**, Vol. 25, No. 4, 1973, pp. 577-599.

SÖNMEZOĞLU Faruk, « Uluslararası Politikada Analiz Düzeyi Sorunu », **İstanbul Üniversitesi Siyasal Bilimler Fakültesi Dergisi**, Vol. 2, No. 2, 1984, pp. 265-291.

STEELE Brent J., « Liberal-Idealism: A Constructivist Critique », **International Studies Review**, Vol. 9, No. 1, 2007, pp. 23-52.

SWEEZY Paul, « Kapitalizmden Sonra – Ne? », dans **21. Yüzyıl Eşiğinde Sosyalizm : Uluslararası Sosyalizm Konferansı**, traduit par Kudret Emiroğlu, Yılmaz Öner, İstanbul : Belge Yayınları, 1989, pp. 28-42.

TERLOUW Kees, « The Semiperipheral Space in the World-System », **Review**, Vol. 25, No. 1, 2002, pp. 1-22.

THIES Cameron G., « Progress, History and Identity in International Relations Theory: The Case of the Idealist-Realist Debate », European **Journal of International Relations**, Vol. 8, No. 2, 2002, pp. 147–185.

THOMPSON William R., « Martian and Venusian Perspectives on International Relations : Britain as System Leader in the Nineteenth and Twentieth Centuries », dans **Bridges and Boundaries : Historians, Political Scientist, and the Study of International Relations**, édité par Colin Elman, Miriam Fendius Elman, Cambridge : The MIT Press, 2001, pp. 254-292.

THRONTVEIT Trygve, « The Fable of the Fourteen Points: Woodrow Wilson and National Self-Determination », **Diplomatic History**, Vol. 35, No. 3, 2011, pp. 445-481.

TICKNER J. Ann, « Why Women Can't Run the World: International Politics according to Francis Fukuyama », **International Studies Review**, Vol. 1, No. 3,1999, pp. 3-11.

TICKNER J. Ann, « What is Your Research Program? Some Feminist Answers to International Relations Methodological Questions », **International Studies Quarterly**, No. 49, 2005, pp. 1-21.

TSYGANKOV Andrei P., « The Irony of Western Ideas in a Multicultural World: Russians' Intellectual Engagement with the "End of History" and "Clash of Civilizations"», **International Studies Review**, Vol. 5, No. 1, 2003, pp. 53-76.

TÜRKMEN, Füsun « A.B.D'nin Dış Politikası : Devamlılık ve Değişim », **Doğu Batı**, Vol. 8, No. 32, 2005, pp. 157-180.

ÜRER Levent, « Woodrow Wilson'un 'İdeal' Dünya Tasarımının, Türkiye Cumhuriyeti'nin Kuruluş Felsefesine Etkileri », **İ.Ü. Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi**, No. 28, 2003, pp. 1-22.

WAEVER, Ole « The Rise and Fall of the Inter-paradigm Debate », dans **International Theory: Positivism and Beyond**, édité par Steve Smith, Ken Booth, Marysia Zalevski, Cambridge: Cambridge University Press, 2008, pp. 149-185.

WALLACE Michael, SINGER J. David, « Intergovernmental Organization in the Global System, 1815-1964: A Quantitative Description », **International Organization**, Vol. 24, No. 2, 1970, pp. 239-287.

WALLERSTEIN Immanuel, « Dependence in an Interdependent World: The Limited Possibilities of Transformation within the Capitalist World Economy », **African Studies Review**, Vol. 17, No. 1, 1974, pp. 1-26.

WALLERSTEIN Immanuel, « The Rise and Future Demise of the World Capitalist System: Concepts for Comparative Analysis », **Comparative Studies in Society and History**, Vol. 16, No. 4, 1974, pp. 387-415.

WALLERSTEIN Immanuel, « From Feudalism to Capitalism: Transition or Transitions? », **Social Forces**, Vol. 55, No. 2, 1976, pp. 273-283.

WALLERSTEIN Immanuel, « Semi-Peripheral Countries and the Contemporary World Crisis », **Theory and Society**, Vol. 3, No. 4, 1976, pp. 461-483.

WALLERSTEIN Immanuel, « Africa in a Capitalist World », **A Journal of Opinion**, Vol. 10, No. 1/2, 1980, pp. 21-31.

WALLERSTEIN Immanuel, « Revolutionary Movements in the Era of U.S. Hegemony and After », **Contemporary Marxism**, No. 5, 1982, pp. 120-128.

WALLERSTEIN Immanuel, « Tendances et prospectives d'avenir de l'économie-monde », **Études Internationales**, Vol. 15, No. 4, 1984, pp. 789-801.

WALLERSTEIN Immanuel, « The West, Capitalism, and the Modern World-System », **Review**, Vol. 15, No. 4, 1992, pp. 561-619.

WALLERSTEIN Immanuel, « The World-System after the Cold War », **Journal of Peace Research**, Vol. 30, No. 1, 1993, pp. 1-6.

WALLERSTEIN Immanuel, « The End of What Modernity? », **Theory and Society**, Vol. 24, No. 4, 1995, pp. 471-488.

WALLERSTEIN Immanuel, « Bugün Gözümüzün Önünde Bir Sistem Çökmekte », **Birikim**, No. 104, 1997, pp. 36-38.

WALLERSTEIN Immanuel, « New Revoltes Against the System », **New Left Review**, No.18, 2002, pp. 29-39.

WALLERSTEIN Immanuel, « L'Atterrissage Forcé de l'Aigle Américain », **Revue internationale et stratégique**, Vol. 4, No. 48, 2002-2003, pp. 43-52.

WALLERSTEIN Immanuel, « Anthropology, Sociology, and Other Dubious Disciplines », **Current Anthropology**, Vol. 44, No. 4, 2003, pp. 453-460.

WALLERSTEIN Immanuel, « Citizens All? Citizens Some! The Making of the Citizen », **Comparative Studies in Society and History**, Vol. 45, No. 4, 2003, pp. 650-679.

WALLERSTEIN Immanuel, « Les dilemmes du concept d'espace ouvert : l'avenir du Forum social mondial », **Revue internationale des sciences sociales**, No. 182, 2004/4, pp. 697-705.

WALLERSTEIN Immanuel, « After Developmentalism and Globalization, What? », Social Forces, Vol. 83, No. 3, 2005, pp. 1263-1278.

WALLERSTEIN Immanuel, « Render Unto Caesar?: The Dilemmas of a Multicultural World », **Sociology of Religion**, Vol. 66, No. 2, 2005, pp. 121-133.

WALLERSTEIN Immanuel, « Les Économies-Monde Et Leur Histoire: Entretien », **Le Débat**, No. 154, 2009, pp. 157-170.

WALLERSTEIN Immanuel, « Le déclin de l'hégémonie américaine », **Relations**, Janvier - Février 2014, pp. 14-15.

WALT Stephen M., « International Relations: One World, Many Theories », **Foreign Policy**, No. 110, 1998, pp. 29-45.

WALTZ Kenneth N., « The Spread of Nuclear Weapons : More May Better », **Adelphi Papers**, No. 171, London: International Institute for Strategic Studies, 1981, pp. 1-35, http://polsci.colorado.edu/sites/default/files/10B_Waltz.pdf

WALTZ Kenneth N., « The Emerging Structure of International Politics », **International Security**, Vol. 18, 1993, pp. 44-79.

WALTZ Kenneth N., « The Stability of a Bipolar World », **Daedalus**, Vol. 93, No. 3, 1964, pp. 887-891.

WENDT Alexander, « Anarchy is what States Make of it: The Social Construction of Power Politics », **International Organization**, Vol. 46, No. 2, 1992, pp. 391-425.

WENDT Alexander, « Levels of Analysis vs. Agents and Structures: Part III », **Review of International Studies**, Vol. 18, No. 2, 1992, pp. 181-185.

WENDT Alexander, « Constructing International Politics », International Security, Vol. 20, No. 1, 1995, pp. 71-81.

WILLIAMS Gregory P., « Interview with Immanuel Wallerstein : Retrospective on the Origins of World-Systems Analysis », **Journal of World System Research**, Vol. 9, No. 2, pp. 202-210.

WILSON Woodrow, « Our "Declaration Of War To A Finish" President Wilson's Third Liberty Loanspeech in Baltimore », April 6, 1918, **The Advocate of Peace**, Vol. 80, No. 5, 1918, pp. 143-144.

YALVAÇ Faruk, « Uluslararası İlişkiler Kuramında Yapısalcı Yaklaşımlar », dans **Devlet, Sistem, Kimlik**, édité par İhsan Dağı et les autres, İstanbul : İletişim Yayınları, 2007, pp. 131-184.

YOUNG Oran R., « Regime Dynamics : The Rise and Fall of International Regimes », **International Organization**, Vol. 36, No. 2, 1982, pp. 277-297.

YURDUSEV A. Nuri, « 'Level of Analysis' and 'Unit of Analysis' : A Case for Distinction », **Millennium : Journal of International Studies**, Vol. 22, No. 1, 1993, pp. 77-88.

YURDUSEV A. Nuri, « The Concept of International System As a Unit of Analysis », **METU Studies in Development**, Vol. 21, No. 1, 1994, pp. 143-155.

ZAKARIA Fareed, « The End of the End of History », **Newsweek**, September, 2001, http://www.unl.edu/eskridge/zakaria.html

ZIMMERN Alfred, « International Law and Social Consciousness », **Transactions of the Grotius Society**, Vol. 20, 1934, pp. 25-44.

ZOLBERG Aristide R., « Origins of the Modern World System: A Missing Link », **World Politics**, Vol. 33, No. 2, pp. 253-281.

BIOGRAPHIE

Bilgehan Emeklier, est né en 1981 à Manisa. En 1999 il a été diplômé du Lycée Super de Manisa. En 2005 il a terminé ses études supérieures à la Section de l'Administration Publique (en Français) de la Faculté des Sciences Economiques et Administratives de l'Université de Marmara. Lors de ses études supérieures en 2003-2004, dans le cadre de l'échange des étudiants du programme d'Erasmus il a étudié à l'Institut des Sciences Politiques de Rennes durant un semestre et il a obtenu Le Certificat de Réussite des Science Politiques décerné par le Gouvernement Français. En 2008, il a complété sa maitrise à la Section des Sciences Politiques de l'Institut des Sciences Sociales de l'Université Galatasaray.

TEZ ONAY SAYFASI

Üniversite	: Galatasaray Üniversitesi
Enstitü	: Sosyal Bilimler Enstitüsü
Adı Soyadı	: Bilgehan EMEKLİER
Tez Başlığı	: Débats théoriques partant de l'historiographie sur le système international après la Guerre Froide : Huntington, Fukuyama, Wallerstein
Savunma Tarihi	: 12.08.2014
Danışmanı	: Prof. Dr. Erhan BÜYÜKAKINCI

JÜRİ ÜYELERİ

Ünvanı, Adı, Soyadı	İmza
Prof. Dr. Erhan BÜYÜKAKINCI	
Prof. Dr. Ali ERGUR	
Prof. Dr. Füsun TÜRKMEN	
Doç. Dr. Selcan SERDAROĞLU	
Doç. Dr. Emel PARLAR DAL	

Enstitü Müdürü

Prof. Dr. Mehmet Yaman ÖZTEK